



**HAL**  
open science

# Transsexualité et parentalité : contribution à un état des lieux

Aude Huchet-Eberhardt

► **To cite this version:**

Aude Huchet-Eberhardt. Transsexualité et parentalité : contribution à un état des lieux. Médecine humaine et pathologie. 2019. dumas-02376415

**HAL Id: dumas-02376415**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02376415>**

Submitted on 22 Nov 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



UNIVERSITE DE NICE SOPHIA ANTIPOLIS  
FACULTE DE MEDECINE DE NICE

**THESE D'EXERCICE EN MEDECINE**

Par

**Mme Aude HUCHET-EBERHARDT**

Née le 22/04/1988 à Paris

**TRANSSEXUALITE ET PARENTALITE :  
CONTRIBUTION À UN ETAT DES LIEUX**

Présentée et soutenue le jeudi 26 Septembre 2019

Président du Jury : Monsieur le Professeur Michel BENOIT

Assesseurs : Madame le Professeur Véronique ALUNNI

Monsieur le Professeur Guy DARCOURT

Directeur de thèse : Monsieur le Docteur Frantz KOHL

Liste des enseignants au 1er septembre 2019 à la Faculté de Médecine de Nice

Doyen

Pr. BAQUÉ Patrick

Vice-doyens

Pédagogie  
Recherche  
Etudiants

Pr. ALUNNI Véronique  
Pr DELLAMONICA Jean  
M. JOUAN Robin

Chargé de mission projet Campus

Pr. PAQUIS Philippe

Conservateur de la bibliothèque

Mme AMSELLE Danièle

Directrice administrative des services

Mme CALLEA Isabelle

Doyens Honoraires

M. RAMPAL Patrick  
M. BENCHIMOL Daniel

## Liste des enseignants au 1er septembre 2019 à la Faculté de Médecine de Nice

### PROFESSEURS CLASSE EXCEPTIONNELLE

M.	AMIEL Jean	Urologie (52.04)
M.	BAQUÉ Patrick	Anatomie - Chirurgie Générale (42.01)
M.	BERNARDIN Gilles	Réanimation Médicale (48.02)
M.	BOILEAU Pascal	Chirurgie Orthopédique et Traumatologique (50.02)
M.	DARCOURT Jacques	Biophysique et Médecine Nucléaire (43.01)
M.	ESNAULT Vincent	Néphrologie (52-03)
M.	FENICHEL Patrick	Biologie du Développement et de la Reproduction (54.05)
M.	FUZIBET Jean-Gabriel	Médecine Interne (53.01)
M.	GILSON Éric	Biologie Cellulaire (44.03)
M.	GUGENHEIM Jean	Chirurgie Digestive (52.02)
M.	HASSEN KHODJA Reda	Chirurgie Vasculaire (51.04)
M.	HÉBUTERNE Xavier	Nutrition (44.04)
M.	HOFMAN Paul	Anatomie et Cytologie Pathologiques (42.03)
Mme	ICHAÏ Carole	Anesthésiologie et Réanimation Chirurgicale (48.01)
M.	LACOUR Jean-Philippe	Dermato-Vénéréologie (50.03)
M.	LEFTHERIOTIS Geogres	Chirurgie vasculaire ; médecine vasculaire (51.04)
M.	MARQUETTE Charles-Hugo	Pneumologie (51.01)
M.	MARTY Pierre	Parasitologie et Mycologie (45.02)
M.	MICHIELS Jean-François	Anatomie et Cytologie Pathologiques (42.03)
M.	MOUROUX Jérôme	Chirurgie Thoracique et Cardiovasculaire (51.03)
Mme	PAQUIS Véronique	Génétique (47.04)
M.	PAQUIS Philippe	Neurochirurgie (49.02)
M.	QUATREHOMME Gérald	Médecine Légale et Droit de la Santé (46.03)
M.	RAUCOULES-AIMÉ Marc	Anesthésie et Réanimation Chirurgicale (48.01)
M.	ROBERT Philippe	Psychiatrie d'Adultes (49.03)
M.	SANTINI Joseph	O.R.L. (55.01)
M.	THYSS Antoine	Cancérologie, Radiothérapie (47.02)
M.	TRAN Albert	Hépto Gastro-entérologie (52.01)

Liste des enseignants au 1er septembre 2019 à la Faculté de Médecine de Nice

PROFESSEURS PREMIERE CLASSE

Mme	ASKENAZY-GITTARD Florence	Pédopsychiatrie (49.04)
M.	BARRANGER Emmanuel	Gynécologie Obstétrique (54.03)
M.	BÉRARD Étienne	Pédiatrie (54.01)
Mme	BLANC-PEDEUTOUR Florence	Cancérologie – Génétique (47.02)
M.	BONGAIN André	Gynécologie-Obstétrique (54.03)
Mme	BREUIL Véronique	Rhumatologie (50.01)
M.	CASTILLO Laurent	O.R.L. (55.01)
M.	CHEVALLIER Patrick	Radiologie et Imagerie Médicale (43.02)
M.	DE PERETTI Fernand	Anatomie-Chirurgie Orthopédique (42.01)
M.	DRICI Milou-Daniel	Pharmacologie Clinique (48.03)
M.	FERRARI Émile	Cardiologie (51.02)
M.	FERRERO Jean-Marc	Cancérologie ; Radiothérapie (47.02)
M.	FONTAINE Denys	Neurochirurgie (49.02)
M.	GIBELIN Pierre	Cardiologie (51.02)
M.	HANNOUN-LEVI Jean-Michel	Cancérologie ; Radiothérapie (47.02)
M.	LEVRAUT Jacques	Médecine d'urgence (48.05)
M.	LONJON Michel	Neurochirurgie (49.02)
M.	MOUNIER Nicolas	Cancérologie, Radiothérapie (47.02)
M.	PADOVANI Bernard	Radiologie et Imagerie Médicale (43.02)
M.	PICHE Thierry	Gastro-entérologie (52.01)
M.	PRADIER Christian	Épidémiologie, Économie de la Santé et Prévention (46.01)
Mme	RAYNAUD Dominique	Hématologie (47.01)
M.	ROSENTHAL Éric	Médecine Interne (53.01)
M.	SCHNEIDER Stéphane	Nutrition (44.04)
M.	STACCINI Pascal	Biostatistiques et Informatique Médicale (46.04)
M.	THOMAS Pierre	Neurologie (49.01)
M.	TROJANI Christophe	Chirurgie Orthopédique et Traumatologique (50.02)

Liste des enseignants au 1er septembre 2019 à la Faculté de Médecine de Nice

PROFESSEURS DEUXIEME CLASSE

Mme	ALUNNI Véronique	Médecine Légale et Droit de la Santé (46.03)
M.	ANTY Rodolphe	Gastro-entérologie (52.01)
M.	BAHADORAN Philippe	Cytologie et Histologie (42.02)
Mme	BAILLIF Stéphanie	Ophthalmologie (55.02)
Mme	BANNWARTH Sylvie	Génétique (47.04)
M.	BENIZRI Emmanuel	Chirurgie Générale (53.02)
M.	BENOIT Michel	Psychiatrie (49.03)
M.	BOZEC Alexandre	ORL- Cancérologie (47.02)
M.	BREAUD Jean	Chirurgie Infantile (54-02)
M.	CHEVALIER Nicolas	Endocrinologie, Diabète et Maladies Métaboliques (54.04)
Mme	CHINETTI Giulia	Biochimie-Biologie Moléculaire (44.01)
M.	CLUZEAU Thomas	Hématologie (47.01)
M.	DELLAMONICA Jean	réanimation médicale (48.02)
M.	DELOTTE Jérôme	Gynécologie-obstétrique (54.03)
M.	FOURNIER Jean-Paul	Thérapeutique (48-04)
Mlle	GIORDANENGO Valérie	Bactériologie-Virologie (45.01)
Mme	GIOVANNINI-CHAMI Lisa	Pédiatrie (54.01)
M.	GUÉRIN Olivier	Méd. In ; Gériatrie (53.01)
M.	IANNELLI Antonio	Chirurgie Digestive (52.02)
M.	ILIE Marius	Anatomie et Cytologie pathologiques (42.03)
M	JEAN BAPTISTE Elixène	Chirurgie vasculaire (51.04)
M.	PASSERON Thierry	Dermato-Vénérologie (50-03)
M.	ROGER Pierre-Marie	Maladies Infectieuses ; Maladies Tropicales (45.03)
M.	ROHRLICH Pierre	Pédiatrie (54.01)
M.	ROUX Christian	Rhumatologie (50.01)
M.	RUIMY Raymond	Bactériologie-virologie (45.01)
Mme	SACCONI Sabrina	Neurologie (49.01)
M.	SADOUL Jean-Louis	Endocrinologie, Diabète et Maladies Métaboliques (54.04)

Liste des enseignants au 1er septembre 2019 à la Faculté de Médecine de Nice

MAITRES DE CONFÉRENCES DES UNIVERSITÉS - PRATICIENS HOSPITALIERS

M.	AMBROSETTI Damien	Cytologie et Histologie (42.02)
M.	BENOLIEL José	Biophysique et Médecine Nucléaire (43.01)
Mme	BERNARD-POMIER Ghislaine	Immunologie (47.03)
M.	BRONSARD Nicolas	Anatomie Chirurgie Orthopédique et Traumatologique (42.01)
Mme	BUREL-VANDENBOS Fanny	Anatomie et Cytologie pathologiques (42.03)
M.	DOGLIO Alain	Bactériologie-Virologie (45.01)
M	DOYEN Jérôme	Radiothérapie (47.02)
M	FAVRE Guillaume	Néphrologie (52.03)
M.	FOSSE Thierry	Bactériologie-Virologie-Hygiène (45.01)
M.	GARRAFFO Rodolphe	Pharmacologie Fondamentale (48.03)
Mme	HINAULT Charlotte	Biochimie et biologie moléculaire (44.01)
M.	HUMBERT Olivier	Biophysique et Médecine Nucléaire (43.01)
Mme	LAMY Brigitte	Bactériologie-virologie ( 45.01)
Mme	LONG-MIRA Elodie	Cytologie et Histologie (42.02)
Mme	MAGNIÉ Marie-Noëlle	Physiologie (44.02)
Mme	MOCERI Pamela	Cardiologie (51.02)
M.	MONTAUDIE Henri	Dermatologie (50.03)
Mme	MUSSO-LASSALLE Sandra	Anatomie et Cytologie pathologiques (42.03)
M.	NAÏMI Mourad	Biochimie et Biologie moléculaire (44.01)
Mme	POMARES Christelle	Parasitologie et mycologie (45.02)
M.	SAVOLDELLI Charles	Chirurgie maxillo-faciale et stomatologie (55.03)
Mme	SEITZ-POLSKI barbara	Immunologie (47.03)
M.	TESTA Jean	Épidémiologie Économie de la Santé et Prévention (46.01)
M.	TOULON Pierre	Hématologie et Transfusion (47.01)



Liste des enseignants au 1er septembre 2019 à la Faculté de Médecine de Nice

PROFESSEUR DES UNIVERSITÉS

M. HOFLIGER Philippe Médecine Générale (53.03)

MAITRE DE CONFÉRENCES DES UNIVERSITÉS

M. DARMON David Médecine Générale (53.03)

PROFESSEURS AGRÉGÉS

Mme LANDI Rebecca Anglais

PRATICIEN HOSPITALIER UNIVERSITAIRE

M. DURAND Matthieu Urologie (52.04)

PROFESSEURS ASSOCIÉS

M. GARDON Gilles Médecine Générale (53.03)

Mme MONNIER Brigitte Médecine Générale (53.03)

MAITRES DE CONFÉRENCES ASSOCIÉS

Mme CASTA Céline Médecine Générale (53.03)

M. GASPERINI Fabrice Médecine Générale (53.03)

M. HOGU Nicolas Médecine Générale (53.03)

## Liste des enseignants au 1er septembre 2019 à la Faculté de Médecine de Nice

### Constitution du jury en qualité de 4ème membre

#### Professeurs Honoraires

M ALBERTINI Marc	M. GASTAUD Pierre
M. BALAS Daniel	M. GÉRARD Jean-Pierre
M. BATT Michel	M. GILLET Jean-Yves
M. BLAIVE Bruno	M. GRELLIER Patrick
M. BOQUET Patrice	M. GRIMAUD Dominique
M. BOURGEON André	M. JOURDAN Jacques
M. BOUTTÉ Patrick	M. LAMBERT Jean-Claude
M. BRUNETON Jean-Noël	M. LAZDUNSKI Michel
Mme BUSSIERE Françoise	M. LEFEBVRE Jean-Claude
M. CAMOUS Jean-Pierre	M. LE FICHOUX Yves
M. CANIVET Bertrand	Mme LEBRETON Elisabeth
M. CASSUTO Jill-patrice	M. MARIANI Roger
M. CHATEL Marcel	M. MASSEYEFF René
M. COUSSEMENT Alain	M. MATTEI Mathieu
Mme CRENESSE Dominique	M. MOUIEL Jean
M. DARCOURT Guy	Mme MYQUEL Martine
M. DELLAMONICA Pierre	M. ORTONNE Jean-Paul
M. DELMONT Jean	M. PRINGUEY Dominique
M. DEMARD François	M. SAUTRON Jean Baptiste
M. DESNUELLE Claude	M. SCHNEIDER Maurice
M. DOLISI Claude	M. TOUBOL Jacques
Mme EULLER-ZIEGLER Liana	M. TRAN Dinh Khiem
M. FRANCO Alain	M VAN OBBERGHEN Emmanuel
M. FREYCHET Pierre	M. ZIEGLER Gérard

#### M.C.U. Honoraires

M. ARNOLD Jacques	M. GIUDICELLI Jean
M. BASTERIS Bernard	M. MAGNÉ Jacques
Mlle CHICHMANIAN Rose-Marie	Mme MEMRAN Nadine
Mme DONZEAU Michèle	M. MENGUAL Raymond
M. EMILIOZZI Roméo	M. PHILIP Patrick
M. FRANKEN Philippe	M. POIRÉE Jean-Claude
M. GASTAUD Marcel	Mme ROURE Marie-Claire

**À Monsieur le Professeur BENOIT,**

Vous me faites l'honneur de présider ce jury et de juger ce travail. Je vous remercie pour le temps que vous passez au service des étudiants. Veuillez trouver ici l'expression de ma profonde et respectueuse reconnaissance.

**À Monsieur le Professeur DAR COURT,**

Je suis honorée que vous ayez accepté de faire partie de ce jury de thèse. Je tiens à vous remercier sincèrement pour votre implication et votre enseignement auprès des étudiants. Veuillez trouver ici l'expression de mon profond respect et de ma gratitude.

**À Madame le Professeur ALUNNI,**

Je vous prie de recevoir mes sincères remerciements pour avoir accepté de juger ce travail. Veuillez croire en l'expression de ma respectueuse considération.

**À Monsieur le Docteur KOHL,**

Vous m'avez fait l'honneur de diriger ce travail que je n'aurais pas pu réaliser sans votre accompagnement. Je tiens donc à vous remercier sincèrement de m'avoir permis de travailler sur le sujet qui me tenait à cœur depuis fort longtemps.

Je vous suis reconnaissante pour la confiance que vous m'avez accordée, pour votre disponibilité et vos connaissances dont j'ai pu bénéficier.

Soyez assuré de ma sincère gratitude et de ma haute considération.

Avant tout, à mon mari.

### **À mon mari Jean-Didier,**

Je n'aurai jamais assez de mots pour te dire combien je t'aime.

Merci de m'aimer, de m'encourager et de me soutenir comme tu le fais si bien chaque jour.

Merci pour tous les instants précieux que nous partageons.

Merci pour ta tête ronde que j'aime tant.

Merci d'être mon TBR.

Je t'aime mon lapin !

Castorteam#4ever

### **À ma mère,**

Merci d'être la mère que tu es.

Tu m'as toujours soutenue et encouragée, sans réserve, dans tous mes choix et projets.

Merci pour ton enthousiasme, ton soutien et ton amour inconditionnels.

### **À mon père,**

Tu n'y as pas cru au début... Un tel revirement c'était... inconcevable ? Irréaliste ? Irréalisable ? Merci de m'avoir tout de même suivie. C'est ton scepticisme qui m'a poussée à te prouver que j'en étais capable.

Au cours de ces années, je me suis souvent demandé ce que j'étais allée «*faire dans cette galère*»<sup>1</sup> mais j'ai continué parce que je ne voulais pas te laisser seul docteur de la famille !

Maintenant, je suis «*comme*» toi. Mais je reste toujours autant admirative de toi.

### **À mon frère Florian,**

Merci d'avoir toujours cru en ta Boule et de l'avoir encouragée toutes ces années.

Bravo pour ton parcours et pour t'être toujours accroché à ton rêve.

---

<sup>1</sup> Eh oui, on ne renie pas si facilement son «*héritage*» familial et ses études de lettres !

**À la TEAM-OLIVETTO,**

Nathalie, Patrick, Cécilia, Seb, Isa, Stéphanie, Guillaume, Babette, Marine, merci à vous tous !  
Vous m'avez accueillie avec toute la chaleur dont vous êtes capables, vous m'avez soutenue dans les moments de doute, vous m'avez fait rire aux larmes et maintenant vous me faites confiance à chaque remplacement. Vivement que vous me gardiez définitivement dans votre équipe !

**Au CSAPA-POSSIBLE,**

Un grand merci pour votre soutien tout au long de ces six mois passés ensemble et tout particulièrement à Antoine, Mireille et Florence pour les fous-rires et les tablettes de chocolat partagés !

**À Almodovar,**

*Pour Tout sur ma mère.*

« Manuela entre dans l'appartement avec l'enfant.  
Estéban a une tache de rouge à lèvres sur le front. Souvenir de son père.  
La grand-mère les reçoit avec une mine revêche.

*La grand-mère (essuyant la tache rouge sur le front) :* Qui était cette femme qui était avec toi au bar ? Je n'aime pas que n'importe qui embrasse mon petit-fils... !

*Manuela :* Cette femme, c'est son père.

*La grand-mère (effrayée) :* Qu'est-ce que tu insinues ?

Manuela lui dit ce qu'elle n'a jamais avoué à son propre fils, et qu'elle regrette tant.

*Manuela :* C'est son père, et il est très malade.

*La grand-mère :* Alors, ce n'est pas une femme ?!

*Manuela :* Pas toujours. »

Almodóvar, *Tout sur ma mère*,  
Scénario bilingue, Petite bibliothèque des Cahiers du cinéma, 2001

## TABLE DES MATIERES

Table des matières.....	15
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>21</b>
 <u>PREMIERE PARTIE : CADRE THEORIQUE</u>	
<b>CHAPITRE 1 : TRANSSEXUALISME.....</b>	<b>24</b>
1. Définitions.....	24
1.1. Transsexualisme, transsexualité et dysphorie de genre.....	24
1.2. Transgendérisme, phénomène transgenre et mouvement Queer.....	26
1.3. Notions annexes.....	28
2. Approche historique du transsexualisme.....	29
2.1. Histoire du transsexualisme.....	29
2.1.1. Le transsexualisme avant la clinique transsexuelle.....	29
2.1.1.1. A travers le mythe.....	29
2.1.1.2. A travers l’Histoire.....	31
2.1.1.3. A travers les cultures.....	34
2.1.2. Naissance du concept médical.....	40
2.1.2.1. Une entité pathologique.....	40
2.1.2.2. Apparition du terme <i>transsexualisme</i> .....	41
2.1.2.3. Le concept de genre.....	42
2.1.2.4. Entrée du terme « <i>transsexualisme</i> » dans le DSM III (1980).....	44
2.2. Du transsexualisme à la dysphorie de genre ou à l’incongruence de genre.....	44
2.2.1. Manuel Diagnostique et Statistique des Troubles Mentaux (DSM), selon l’APA.....	44
2.2.1.1. DSM III (1980) et DSM III R (1987).....	44
2.2.1.2. DSM IV (1994) et DSM VI R (2000).....	45
2.2.1.3. DSM 5 (2013).....	45
2.2.2. Classification Internationale des Maladies (CIM), selon l’OMS.....	46
2.2.2.1. CIM 9 (1975).....	46
2.2.2.2. CIM 10 (1990).....	46
3. Critères diagnostics actuels de la dysphorie de genre.....	46
3.1. DSM 5.....	46



3.2. CIM 10.....	47
4. Données épidémiologiques.....	49
4.1. Dans le monde.....	49
4.2. En France.....	52
5. Eléments de psychopathologie.....	52
5.1. Le modèle a-conflictuel de Stoller.....	53
5.2. Transsexualisme et psychose.....	54
5.3. Trouble du narcissisme et organisation borderline de la personnalité.....	56
5.4. Mécanisme de défense contre-phobique.....	57
5.5. Syndrome de Blanche-Neige.....	58
6. Pistes biologiques.....	59
6.1. Approche neurologique.....	59
6.2. Approche endocrinologique.....	61
6.3. Approche génétique.....	61
6.4. Limites de l'approche biologique de la transsexualité.....	62
6.4.1. Du point de vue des données.....	62
6.4.2. « Idéologie » biologique.....	63
7. Transsexualisme et comorbidités psychiatriques.....	64
7.1. Données générales.....	64
7.2. Transsexualisme et schizophrénie.....	64
7.3. Transsexualisme et trouble du spectre autistique.....	65
<b>CHAPITRE 2 : PARENTALITE.....</b>	<b>66</b>
1. Histoire d'un néologisme.....	67
1.1. Approche historique du concept.....	67
1.1.1. « <i>Parenthood</i> » : premiers usages scientifiques du terme dans le champ anglo-saxon..	67
1.1.2. Le terme « <i>parenthood</i> » chez Thérèse Benedek.....	68
1.1.3. Emergence du concept dans l'espace francophone.....	69
1.1.4. Développement du concept.....	69
1.2. Essai actuel de définition.....	69
1.2.1. Définition lexicale et générale.....	69
1.2.2. Les différentes acceptions selon les domaines d'application.....	70
1.2.2.1. Domaine politique et social.....	70
1.2.2.2. Domaine législatif.....	71
1.2.2.3. Domaine sociologique.....	71

1.2.2.4.	Domaine éducatif.....	71
1.2.2.5.	Domaine psychiatrique et psychologique.....	71
1.3.	Les trois axes de la parentalité.....	72
1.3.1.	L'exercice de la parentalité.....	72
1.3.2.	L'expérience de la parentalité.....	73
1.3.3.	La pratique de la parentalité.....	73
2.	Le désir d'enfant.....	73
2.1.	Une notion récente.....	73
2.2.	Pourquoi faire des enfants ?.....	74
2.2.1.	Au niveau individuel.....	74
2.2.1.1.	Raisons biologiques.....	74
2.2.1.2.	Raisons psychologiques.....	74
2.2.1.3.	Raisons socioculturelles.....	74
2.2.2.	Au niveau environnemental.....	75
2.2.2.1.	Raisons biologiques.....	75
2.2.2.2.	Raisons psychologiques.....	75
2.2.2.3.	Raisons socioculturelles.....	75
2.3.	Données chiffrées du désir d'enfant.....	75
3.	Un processus dynamique : devenir parent.....	75
3.1.	Un phénomène paradoxal, naturel et complexe à la fois.....	76
3.2.	Un processus psychique maturatif.....	76
3.3.	Un processus de «parentalisation ».....	77
<b>CHAPITRE 3 : PARENTALITE CHEZ LES SUJETS TRANSEXUELS.....</b>		<b>80</b>
1.	Le désir d'enfant chez les sujets transsexuels.....	81
1.1.	Chiffres .....	81
1.2.	Une spécificité du désir d'enfant chez le sujet transsexuel ?.....	81
1.3.	Quels moyens pour un sujet transsexuel d'avoir un enfant ?.....	82
1.4.	PMA et transsexualité.....	83
2.	La filiation à l'épreuve de la traversée des genres.....	85
2.1.	Filiation établie avant rectification du registre.....	85
2.2.	Création d'un lien de filiation après modification de l'état civil.....	86
2.2.1.	Filiation biologique.....	86
2.2.2.	Filiation adoptive.....	87
2.2.3.	Procréation médicalement assistée.....	87

3. « Transparentalité ».....	88
3.1. Invention d'un néologisme.....	88
3.2. Diversité des familles transsexuelles.....	88
3.2.1.Être parent avant la transformation.....	88
3.2.2.Devenir parent après la transformation.....	89
4. Particularités de la parentalité transsexuelle.....	89
4.1.1.Quels défis parentaux ?.....	89
4.1.1.1. Transsexualité et bien être de l'enfant.....	90
4.1.1.2. Relation avec l'autre parent.....	90
4.1.2.Une transition « négociée » avec ses responsabilités de parent.....	91
4.1.3.Un statut parental indépendant du genre .....	93

## DEUXIEME PARTIE : ETUDE CLINIQUE

### **CHAPITRE 1 : ETAT DES LIEUX DE LA RECHERCHE SUR « TRANSEXUALITE ET PARENTALITE ».....**

1. Etat actuel de la recherche.....	95
2. Données actuelles de la recherche.....	95
2.1. Adaptation de l'entourage familial à l'identité transsexuelle et à la transition d'un parent..	95
2.2. Expériences parentales vécues par les parents transsexuels eux-mêmes .....	96
2.3. Etude de la parentalité sous l'angle des normes de genre.....	96
3. Limites des études actuelles.....	97

### **CHAPITRE 2 : ENTRETIENS CLINIQUES.....**

1. Dispositif méthodologique.....	98
1.1. Procédure de recherche.....	98
1.2. Caractéristiques de l'échantillon.....	98
1.3. Modalités d'entretien.....	99
2. Entretiens cliniques et analyses.....	100
2.1. Emilie.....	101
2.2. Dominique.....	119
2.3. Delphine.....	130
2.4. Charline.....	144
2.5. Cristina.....	160
2.6. Nathalie.....	168
2.7. Denise.....	182

3.	Analyse thématique et transversale des sept entretiens.....	193
3.1.	Une dynamique familiale similaire.....	193
3.2.	La communication.....	199
3.3.	Le secret .....	203
3.4.	Honte et culpabilité.....	205
3.5.	Lutte et fuite.....	207
3.6.	Reflét de l'évolution de la société.....	209
3.7.	Représentation stéréotypée des genres.....	213
<b>CHAPITRE 3 : DISCUSSION.....</b>		<b>216</b>
1.	Résultats de l'étude.....	216
1.1.	Eléments communs aux différents parcours de vie et de transition.....	216
1.2.	Liens entre transsexualité et parentalité.....	218
1.2.1.	La trajectoire transsexuelle est susceptible d'affecter négativement la parentalité.....	218
1.2.2.	La trajectoire transsexuelle doit composer avec le cadre familial.....	220
1.2.3.	La trajectoire transsexuelle peut avoir un impact positif sur le rôle parental.....	221
1.2.4.	La parentalité peut influencer la trajectoire transsexuelle.....	221
1.3.	Être ou ne pas être parent : quel rôle chez les sujets transsexuels étudiés ?.....	223
1.3.1.	Choix/ refus d'être parent en lien avec la problématique transsexuelle.....	223
1.3.2.	Choix/ refus d'être parent sans lien avec la problématique transsexuelle.....	224
2.	Apports de l'étude.....	224
2.1.	Une vue d'ensemble du parcours de vie.....	224
2.1.1.	Eléments communs entre les parcours de vie et de transition des patientes rencontrées.....	225
2.1.2.	Un reflét de l'évolution de la société.....	225
2.1.3.	Expérience parentale avant la transition.....	226
2.2.	Les discours recueillis nous permettent de comprendre comment la parentalité peut influencer le parcours transsexuel.....	227
2.3.	Etude de différents types de parentalité et du refus de la parentalité.....	227
2.3.1.	Différents types de parentalité.....	227
2.3.2.	Le refus de la parentalité.....	228
2.4.	Être ou ne pas être parent, est-ce nécessairement en lien avec la transsexualité ?.....	229
2.5.	Intérêt d'une étude basée sur des entretiens centrés sur l'écoute.....	229
3.	Limites de l'étude.....	231
3.1.	Au niveau de la population d'étude.....	231

3.2. Au niveau des données recueillies.....	233
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>235</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>237</b>
<b>LEXIQUE.....</b>	<b>253</b>
<b>TABLE DES ILLUSTRATIONS.....</b>	<b>255</b>
<b>ANNEXES.....</b>	<b>256</b>
1. Trame d’entretien semi-dirigé.....	256
2. Entretien avec Emilie.....	258
3. Entretien avec Dominique.....	270
4. Entretien avec Delphine.....	275
5. Entretien avec Charline.....	291
6. Entretien avec Nathalie.....	306
7. Entretien avec Cristina.....	318
8. Entretien avec Denise.....	326
<b>SERMENT D’HIPPOCRATE.....</b>	<b>333</b>
<b>RESUME.....</b>	<b>334</b>

## INTRODUCTION :

Depuis l'affaire Christine Jorgensen, ancien soldat américain prénommé Georges devenu femme (première réassignation hormono-chirurgicale du sexe reconnue comme réussie), qui fit sensation dans les médias après sa publication en première page dans le New York Daily News, le 1<sup>er</sup> décembre 1952, sous le titre « *Un GI devient une ravissante blonde* »<sup>2</sup>, l'intérêt pour le transsexualisme n'a cessé de grandir, tant au sein du corps médical que dans la société.

La première intervention officielle de réassignation sexuelle est faite en France le 21 avril 1979 avec accord de la CNAM. Une équipe pluridisciplinaire se crée à cette période pour accompagner les transsexuels pour lesquels elle pense que l'opération est justifiée. En 1983, un premier protocole consensuel de prise en charge du transsexualisme voit le jour. En 2000, le Ministère de la Santé agréé l'engagement d'un travail en équipe et, un an plus tard, les premiers postes de praticiens hospitaliers sont créés. En 2009, la Haute Autorité de Santé remet un rapport sur la « situation actuelle et [les] perspectives d'évolution de la prise en charge médicale du transsexualisme »<sup>3</sup>. La SoFECT, association française nationale de professionnels impliqués dans la prise en charge des personnes présentant une dysphorie de genre, voit le jour en 2010. Elle propose en septembre 2010 une première charte de prise en charge du transsexualisme afin de structurer l'offre de soin par le Ministère de la Santé. Cette charte évolue en 2015 pour tenir compte tant des changements intervenus dans les classifications et les recommandations internationales que de l'expérience accumulée par les équipes depuis plus de quarante ans.

Sur le plan sociétal, suite à la médiatisation de l'artiste transsexuelle Coccinelle qui fit scandale au début des années 1960 - opérée à l'étranger, Coccinelle se marie en France après avoir obtenu son changement d'état civil-, l'idée qu'il est possible de changer de sexe et d'identité commence à germer dans l'esprit du grand public. Parallèlement, la législation entourant le transsexualisme évolue : le crime de castration faisant encourir la réclusion à perpétuité disparaît du Code pénal en 1992<sup>4</sup>. Le changement d'état civil pour les patients transsexuels sera autorisé cette même année sous condition de stérilisation puis celle-ci sera abrogée par la loi de modernisation de la justice du XXI<sup>ème</sup> siècle en 2016. Les médias des années 2000 s'emparent du transsexualisme devenu un véritable « phénomène de société ». Les films et les émissions abordant la question du transsexualisme se multiplient. Tout récemment, parmi les neuf thèmes des Etats Généraux de bioéthique qui se sont tenus au cours de l'année 2018, celui intitulé « Procréation et société » qui

---

<sup>2</sup> « *Ex-GI becomes blonde beauty* », New York Daily News, 1st december 1952

<sup>3</sup> Haute Autorité de Santé, HAS (2009), *Situation actuelle et perspectives d'évolution de la prise en charge médicale du transsexualisme en France*, version consultable en ligne

<sup>4</sup> Loi n° 92-1336 du 16 décembre 1992 -article 372 abroge l'article 316 qui stipulait : « *Toute personne coupable du crime de castration subira la peine de la réclusion criminelle à perpétuité.* »

abordait entre autres questions celle de la procréation médicalement assistée -y compris pour les sujets transsexuels- a suscité l'engouement populaire et recueilli le plus de participants sur le site internet dédié au sujet.

Par ailleurs, dans un contexte de fortes mutations des structures familiales – la fréquence des séparations conjugales et les recompositions familiales qui peuvent les suivre en sont l'un des aspects majeurs- et devant la place grandissante accordée à l'enfant et à son éducation qui renforce les exigences faites aux parents, le thème de la parentalité est lui aussi devenu ces deux dernières décennies un thème d'actualité et tend même à devenir un problème social voire politique, générant des pratiques multiples de soutien à la parentalité. On a en effet pu assister en 2010 à la création du Comité National de soutien à la parentalité, placé auprès du ministre en charge de la famille.

Malgré la visibilité de ces deux sujets – transsexualisme et parentalité- dans l'espace public, très rares sont les recherches qui en traitent conjointement.

L'expérience transsexuelle a tendance à être pensée comme un parcours essentiellement individuel et n'a de ce fait que rarement été abordée du point de vue de la famille et de la parentalité. La réflexion sur la transsexualité reste en effet très centrée sur le transsexuel comme catégorie théorique. On en cherche l'étiologie (neurobiologique, psychanalytique, systémique...), les moyens de prise en charge les plus adaptés (traitement hormono-chirurgical versus psychothérapie) mais le sujet transsexuel n'est que très peu pensé dans les liens qu'il engage avec autrui.

L'expérience de la parentalité, si elle a largement été étudiée ces dernières années, y compris sur le plan des nouvelles structures familiales, l'a essentiellement été dans le cadre de l'homoparentalité. La structure familiale n'a que très marginalement été étudiée dans celui de la transsexualité. Dans son article *Transparentalités contemporaines*, Laurence Hérault (2015) avance l'idée selon laquelle la médiatisation des personnes transsexuelles « *qui a longtemps balancé entre les icônes féminines issues du cabaret et la figure de la prostituée du Bois de Boulogne a non seulement masqué la diversité des parcours des personnes trans mais a surtout invisibilisé leur inscription familiale et parentale.* » Elle ajoute que « *marginalisées voire stigmatisées, il n'était même pas envisageable de penser que ces personnes puissent avoir des enfants et fonder une famille.* » De même, pour certaines équipes hospitalières, il était jusqu'à récemment incompatible d'avoir des enfants et de réaliser une transition, faisant ainsi de la parentalité un critère d'exclusion du protocole

de « réassignation de sexe ». Pourtant, l'étude réalisée par Alain Giami en 2009<sup>5</sup> rapporte que 48 % des personnes transsexuelles interrogées avaient des enfants, que 14 % souhaitaient en faire et 20 % en adopter. L'expérience parentale des personnes transsexuelles, même si peu visible, serait donc bien réelle.

Lorsque certains travaux sur le transsexualisme abordent la sphère parentale c'est soit dans une perspective étiologique (Au sein de quelle dynamique familiale le sujet transsexuel a-t-il évolué ?) soit dans une optique d'extension des soins (Comment aider l'entourage familial -parents et enfants- confronté à l'annonce de cette transformation ? Quelles sont les conséquences de la transformation du parent pour les enfants et comment les aider ?), se centrant sur l'entourage de la personne transsexuelle et finissant ainsi par négliger celle-ci dans son expérience propre.

C'est pourquoi notre travail se donne comme objectif de participer à combler cette lacune en explorant le vécu du sujet transsexuel comme parent.

Chez le sujet transsexuel, qu'en est-il du désir d'enfant et de quelle manière est-il possible pour lui de devenir parent ? Comme concilier le rôle de parent culturellement normé et la transsexualité ? La parentalité transsexuelle présente-t-elle des particularités qui justifieraient l'usage d'un terme spécifique comme celui de « *transparentalité* » employé par certains chercheurs ? Existement-ils des interactions entre l'expérience parentale d'un individu transsexuel et son parcours de transition ?

C'est à ces questions, entre autres, que nous tenterons de répondre par ce travail qui se donne comme ambition de contribuer à faire l'état des lieux de la parentalité chez le sujet transsexuel. Pour cela, nous commencerons par une première partie théorique dans laquelle nous étudierons successivement le transsexualisme dans une approche historique et médicale puis la question de la parentalité dans ses différentes acceptions sémantiques avant de nous intéresser spécifiquement à l'étude de la question de l'expérience de la parentalité chez les sujets transsexuels. Dans la seconde partie de ce travail, après un aperçu de l'état actuel de la recherche et des publications sur le sujet, notre travail portera sur une étude de cas cliniques. Il s'agira, à travers l'analyse du discours de sept patientes transsexuelles, d'essayer de comprendre pour quelles raisons et de quelle manière la question de la parentalité s'est inscrite (ou non) dans leur parcours de vie et de transition.

---

<sup>5</sup> Giami, A. 2014. « Procréation et parentalité dans la population trans. Genre, parcours biographique, parcours de transition », dans *La parenté transgenre*, sous la dir. de L. Hérault, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, p. 93-105.



## CHAPITRE 1 : TRANSSEXUALISME

Dans ce premier chapitre consacré au transsexualisme, nous commencerons par définir notre sujet d'étude pour ensuite l'aborder d'un point de vue historique et comprendre comment la nomenclature psychiatrique est passée du « transsexualisme » à la « dysphorie de genre » dont nous étudierons ensuite les critères actuels de diagnostic. Après avoir donné quelques éléments d'épidémiologie sur le transsexualisme, nous nous intéresserons aux éléments de psychopathologie qui y sont rattachés puis nous aborderons les pistes biologiques avancées pour comprendre ce phénomène. Enfin, nous terminerons par voir quelles sont les connaissances actuelles sur les liens existants entre transsexualisme et comorbidités psychiatriques.

### 1. Définitions

#### 1.1. Transsexualisme, transsexualité et dysphorie de genre

Transsexualisme ou transsexualité ? Les deux termes sont employés mais le premier insiste sur l'aspect social du phénomène tandis que le second met l'accent sur son aspect pathologique. Il ne s'agit pas ici de favoriser l'une ou l'autre de ces approches mais d'en rendre compte.

Les termes de transsexualisme ou de transsexualité ne font pas l'unanimité et sont décriés par les personnes qui présentent un trouble de l'identité de genre car ils semblent faire référence à la sexualité. Selon elles, ils donnent une vision négative de leur état et les stigmatisent en donnant l'impression qu'ils ont des troubles sexuels voire qu'ils souffrent d'une perversion.

Plusieurs définitions du terme transsexualisme sont proposées :

**La classification internationale des maladies, dans sa dixième version (CIM 10),** le définit ainsi :

*« Il s'agit d'un désir de vivre et d'être accepté en tant que personne appartenant au sexe opposé. Ce désir s'accompagne habituellement d'un sentiment de malaise ou d'inadaptation par rapport à son sexe anatomique et du souhait de subir une intervention chirurgicale ou un traitement hormonal afin de rendre son corps aussi conforme que possible au sexe désiré. »*

**Le Manuel Diagnostic et Statistique des Troubles mentaux, dans sa cinquième version (DSM 5),** emploie le terme de *dysphorie de genre*.

Bien que faisant référence à la psychiatrie, ce terme est plus facilement employé par les personnes concernées car il ne fait pas référence à la sexualité.

La dysphorie de genre est définie ainsi :

« Une non-concordance marquée entre le genre assigné et les expériences de genre vécues d'au moins six mois et qui se manifeste par au moins deux des indicateurs suivants :

- Une non concordance de genre marquée entre les expériences de genre vécues et les caractéristiques sexuelles primaires ou secondaires

- Un désir fort de se débarrasser des caractéristiques sexuelles primaires ou secondaires d'un des deux sexes du fait d'une non concordance marquée entre l'expérience de genre vécue et le genre assigné

- Une attirance forte pour les caractéristiques de l'autre sexe

- Un désir fort d'appartenir à l'autre sexe ou à tout autre genre alternatif différent du genre assigné

- Une volonté forte d'être reconnu comme appartenant à l'autre sexe ou à tout autre genre alternatif différent du genre assigné

- La conviction d'avoir des réactions et des sentiments appartenant à l'autre genre ou à tout autre genre alternatif différent du genre assigné.

Cette non-congruence marquée entre le genre vécu/exprimé par la personne et le genre assigné doit être « associée à l'existence d'une détresse cliniquement significative ou d'une altération du fonctionnement social et/ou scolaire, ou dans d'autres domaines importants » (DSM V)

**Le Conseil de l'Europe** donne la définition suivante :

« Le transsexualisme est un syndrome caractérisé par une personnalité double, l'une physique, l'autre psychique, la personne transsexuelle ayant la conviction profonde d'appartenir à l'autre sexe, ce qui l'entraîne à demander que son corps soit « corrigé » en conséquence. »<sup>6</sup>

**La Cour Européenne des Droits de l'Homme** définit ainsi les personnes transsexuelles :

« On entend d'habitude par transsexuelles les personnes qui tout en appartenant physiquement à un sexe, ont le sentiment d'appartenir à un autre ; elles essayent souvent d'accéder à une identité plus cohérente et moins équivoque en se soumettant à des soins médicaux et à des interventions

---

<sup>6</sup> Recommandations 1117 de l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe, relative à la condition des transsexuels, 1989

*chirurgicales afin d'adapter leurs caractères physiques à leur psychisme. Les transsexuels ainsi opérés forment un groupe assez bien déterminé et déterminable. »<sup>7</sup>*

Ces définitions ont en commun l'idée que le transsexualisme correspond à la situation d'un sujet qui se sent appartenir à un autre genre que celui qui lui a été assigné à la naissance et qui demande à en changer par la mise en conformité de son corps avec le genre auquel il se sent appartenir.

Nous choisirons dans ce travail d'utiliser les termes de *transsexualisme* et de *transsexuel*, non dans l'idée d'insister sur un éventuel aspect pathologique du phénomène mais par commodité d'usage, ces termes étant encore fréquemment utilisés, notamment dans les études qui ont servi à la réalisation de cette recherche et par les patientes rencontrées pour la partie clinique de ce travail.

## 1.2. Transgendérisme, phénomène transgenre et mouvement Queer

Issu du milieu associatif et militant et de publications d'auteurs américains comme Judith Butler et Anne Fausto-Sterling , le transgendérisme (ou transgénérisme) est une entité plus récente que le transsexualisme. Entité proche mais distincte du transsexualisme pour certains, catégorie plus large destinée à englober et à remplacer celle du transsexualisme dans un avenir proche pour d'autres, la définition du transgendérisme ne fait pas consensus.

Sans donner d'éléments précis permettant de différencier transsexualisme et transgendérisme, la World Professional Association for Transgender Health (WPATH) et l'American Psychiatric Association (APA) donnent les définitions suivantes :

WPATH (WPATH, 2011, version traduite en français, 2012, p.105)

Transsexuel(le) :

*« Adjectif (souvent utilisé par le corps médical) décrivant un individu qui cherche à changer ou qui a changé ses caractères sexuels primaires et/ou secondaires à travers des interventions médicales de féminisation ou masculinisation (hormonothérapie et/ou chirurgie), typiquement accompagné par un changement permanent dans les rôles de genre. »*

---

<sup>7</sup> CEDH, Affaire Rees c. Royaume-Uni, 17 octobre 1986, requête n°9532/81

Transgenre :

*« Adjectif désignant un groupe varié d'individus qui occultent ou transcendent les catégories culturellement définies du genre. L'identité de genre des personnes transgenres peut varier à différents degrés du sexe d'assignation à la naissance. »*

APA (American Psychiatric Association)

*« Transsexuel indique des individus qui cherchent, ou ont subi, une transition sociale d'homme vers femme, ou de femme vers homme, qui dans la majorité des cas, mais pas toujours, implique aussi une transformation corporelle par un traitement hormonal et une chirurgie de réassignation sexuelle. »*

*« Transgenre renvoie à un large spectre d'individus qui s'identifient de manière transitoire ou persistante à un genre différent de leur genre de naissance. »*

Les personnes transgenres parlent d'indifférenciation des sexes, plus ou moins en référence au mouvement Queer.

Né dans les années 1990, ce mouvement trouve son appellation dans le terme américain « queer » qui signifie « étrange », « louche », « de travers ». Insulte du vocabulaire populaire équivalent au français « pédé », avec la connotation de « tordu », « queer » s'oppose à « straight » (droit) qui désigne les hétérosexuels. Ce courant de pensée militant remet en cause les catégories d'identité sexuelle : identité de genre (homme et femme) et d'orientation sexuelle (hétérosexuelle et homosexuelle). Mais il ne se limite pas à combattre les inégalités ou les dominations entre ces catégories ; il remet en cause l'existence même de ces catégories.

La théorie Queer considère le genre comme un fait construit et non comme un fait naturel et revendique l'effacement des frontières du genre.

La personne transsexuelle tente donc d'entreprendre des démarches de changement de mention de sexe et de reconnaissance sociale genrée tandis que la personne transgenre n'est pas nécessairement dans une telle démarche même si elle transgresse les normes sociales du genre.

C'est ce qu'explique la psychiatre Colette Chiland (2011) lorsqu'elle écrit : *« Un troisième terme occupe le devant de la scène aujourd'hui à côté de transsexualisme et transvestisme : "transgenre". Un transsexuel est un transgenre en ce qu'il veut changer de genre social ; mais il veut en outre une "marque corporelle" de ce changement de genre qui en fasse un "changement de sexe", il demande une transformation hormono-chirurgicale. Les autres transgenres ont des demandes diverses, depuis*

*l'accès facile aux hormones et à la chirurgie jusqu'au changement d'état civil sans stérilisation, en conservant la possibilité de procréer dans son sexe d'origine ; certains militent pour la suppression de toute mention de sexe ou de genre à l'état civil, il n'y a pour eux aucun fondement biologique à distinguer deux sexes, c'est une discrimination arbitraire, l'exercice d'un pouvoir social »<sup>8</sup>*

Les propos de Chiland pourraient être résumés par ceux du transgenre Pat Califia (2003) , figure connue du mouvement Queer, qui affirme qu' « *une nouvelle sorte de personne transgenre est apparue : celle qui aborde la réassignation sexuelle dans le même état d'esprit que si elle demandait un piercing ou un tatouage* »<sup>9</sup>

Pour intéressante qu'elle soit, la question du phénomène transgenre et du mouvement Queer ne sera néanmoins pas davantage développée dans ce travail. Il s'agit seulement d'apporter un complément d'informations en lien avec les définitions des notions annexes au transsexualisme sur lequel se centre notre travail.

### 1.3. Notions annexes

Ce travail sur le transsexualisme nous conduit à éclaircir certaines notions dont il nous a semblé nécessaire de donner les définitions afin d'éviter d'éventuelles confusions.

SEXE : le sexe, mâle ou femelle, correspond à l'assignation à la naissance en fonction des organes génitaux donc à une composante biologique.

GENRE : le genre pourrait être décrit comme un sexe psychosocial et correspond aux caractères masculins/ féminins d'un individu, indépendamment du sexe mâle ou femelle qui lui a été assigné à la naissance.

IDENTITE DE GENRE : genre auquel une personne a le sentiment profond d'appartenir. Il peut correspondre ou non au sexe (mâle ou femelle) assigné à la naissance.

---

<sup>8</sup> Colette Chiland, « *Les mots et les réalités, Words and realities, Las palabras y las realidades* », *L'information psychiatrique*, vol. 87, n° 4, 2011, p. 261–267

<sup>9</sup> Patrick Califia-Rice, *Le mouvement transgenre : changer de sexe*, EPEL, coll. « Les grands classiques de l'érotologie moderne », 29 octobre 2003

EXPRESSION DE GENRE : manière dont une personne présente publiquement son genre.

L'identité de genre et l'expression de genre ne sont pas nécessairement rattachées. Une personne pourrait s'identifier comme une femme (identité de genre) et s'habiller de manière traditionnellement féminine (expression de genre) tandis qu'une autre pourrait également s'identifier comme une femme et s'habiller de manière traditionnellement masculine.

TRANSIDENTITE : fait de vivre socialement dans un genre qui ne correspond pas à son sexe de naissance.

MtF : abréviation anglo-saxonne (male to female) utilisée pour désigner les personnes transsexuelles dans le sens homme biologique vers femme.

FtM : abréviation anglo-saxonne (female to male) utilisée pour désigner les personnes transsexuelles dans le sens femme biologique vers homme.

## 2. Approche historique du transsexualisme

### 2.1. Histoire du transsexualisme

Avant d'essayer de comprendre comment le transsexualisme est né en tant que concept médical et de quelle manière il est apparu dans la nosographie psychiatrique, il nous a paru intéressant de mettre à contribution d'autres disciplines que la médecine -la littérature, l'histoire et l'anthropologie- pour montrer que la question du transsexualisme – même si le terme n'a pas toujours existé en tant que tel- est présente depuis l'Antiquité et s'observe dans d'autres cultures que la nôtre.

#### 2.1.1. Le transsexualisme avant la clinique transsexuelle

##### 2.1.1.1. A travers le mythe

Nombreux sont les mythes où la question du changement de genre est présente.

*Les Métamorphoses* du poète latin Ovide en sont riches.

Le mythe de **Tirésias**, célèbre devin aveugle de Thèbes, est sans doute le plus connu de ceux qui font référence au changement de genre.

Tirésias n'est pas né aveugle et devin. Alors qu'il se promène en forêt, il interrompt l'accouplement de deux serpents et il est aussitôt changé en femme. Il reste sous cette identité durant sept ans. La huitième année, il rencontre à nouveau ces deux mêmes serpents en train de s'accoupler et leur dit : « *Si quand on vous blesse, votre pouvoir est assez grand pour changer la nature de votre ennemi, je vais vous frapper une seconde fois.* ». C'est ainsi qu'il redevient un homme.

Un jour que Jupiter et Junon sont en désaccord sur la question de savoir qui de l'homme ou de la femme prend le plus de plaisir à l'acte sexuel, ils convoquent Tirésias qui a connu les deux états. Tirésias se range de l'avis de Jupiter selon qui c'est la femme qui éprouve le plus de plaisir. Offensée que Tirésias lui donne tort, Junon condamne Tirésias aux ténèbres. Pour compenser cette cécité, Jupiter lui offre le don de divination et une vie longue de sept générations. C'est ainsi que Tirésias est devenu le célèbre devin aveugle de Thèbes.

Le mythe de Tirésias est souvent avancé comme le premier cas de transsexualisme. La différence est néanmoins majeure entre Tirésias et le sujet transsexuel: alors que le héros grec se voit forcé à changer d'identité, le sujet transsexuel choisit ce changement et le réclame.



**Figure 1 : Tirésias frappant de son bâton les deux serpents.**

Gravure de Johann Ulrich Kraus (XVII<sup>ème</sup> s.)

Photo extraite du site <https://mythologica.fr/grec/tiresias.htm>

**Iphis**, fille de Ligdus et de Téléthusa, est condamnée avant même sa naissance à mourir car son père, de condition modeste, ne peut élever de fille. La déesse Isis va alors apparaître à Téléthusa et lui conseiller de garder l'enfant quel qu'en soit le sexe. L'enfant né fille sera alors prénommée Iphis et élevée en garçon. A l'âge de treize ans, alors qu'elle doit épouser Ianthé, sa mère Téléthusa, après avoir plusieurs fois repoussé les noces, implore la déesse Isis de lui venir en aide. C'est alors qu'Iphis est, sous ses yeux, changée en homme.

**Cénis**, fille du roi lapithe Élatos, est violée par Poséidon. En échange de son plaisir, le dieu lui accorde un vœu. Cénis fait alors celui de devenir un homme. C'est ainsi que Cénis devint Cénée, héros lapithe de la mythologie grecque, réputé invincible.

Le personnage de **Mestra**, toujours dans la mythologie grecque, est un autre exemple de changement d'identité. Érysichthon, son père, condamné à une faim insatiable par Déméter qu'il a offensée, après avoir vendu tous ses biens, doit se résoudre à vendre sa fille Mestra. Celle-ci implore Poséidon de lui éviter l'esclavage. Le dieu qui lui est dévoué après lui avoir pris sa virginité, la change alors en homme et, habillée en pêcheur, elle réussit à s'enfuir de chez son maître.

Même s'il ne s'agit pas ici à proprement parler de cas de transsexualisme, ces quelques exemples issus de la mythologie montrent que l'idée du changement d'identité sexuée imprégnait déjà les esprits durant l'Antiquité.

Cette question du changement d'identité d'homme vers femme ou inversement, sera présente à travers les siècles comme en témoignent les exemples qui suivent, même si là encore, il n'est pas encore question d'une transformation du corps au moyen des hormones et de la chirurgie comme c'est le cas dans le transsexualisme.

#### 2.1.1.2. A travers l'Histoire

*« Il y a toujours eu des hommes et des femmes vivant en tant que membre de l'autre sexe ; c'est seulement à notre époque que la transformation du corps est apparue. »<sup>10</sup> (Chiland, 2002)*

---

<sup>10</sup> Chiland (2002), Le transsexualisme : les théories et les personnes. *Neuropsychologie*, vol 5, p206



**Hatchepsout**, reine-pharaonne, cinquième souveraine de la XVIII<sup>e</sup> dynastie de l'Égypte antique dont on situe le règne entre 1479 av. J.-C. et 1457 av. J.-C. est un exemple de ce que le souhait de changer d'identité était présent dès l'Antiquité.

À partir de son couronnement, Hatchepoust ne souhaite plus être reconnue comme une femme et troque ses attributs de reine, robe et couronne, contre pagne court, némès et fausse barbe. L'abondance de statues la représentant masculine laisse penser qu'elle n'a pas failli dans son désir de devenir Roi Hatchepsout.

Au IV<sup>ème</sup> siècle avant JC, Hippocrate, dans son *Traité des Airs, des Eaux et des Lieux*, évoque le **peuple Scythe**. Atteints d'une maladie d'origine divine, les Scythes seraient impuissants, « flasques et trapus » et les hommes tendraient à se féminiser : « *Une autre observation à faire, c'est qu'on rencontre parmi les Scythes beaucoup d'impuissants qui s'occupent aux travaux des femmes et qui ont le même timbre de voix qu'elles. On les appelle anandries (efféminés).* »

Vers 200 av JC, **les galles**, prêtres eunuques de la déesse Cybèle, étaient costumés en femme, masqués et maquillés à l'occasion de la fête annuelle de Cybèle, le 25 mars.

**Catalino d'Erauso**, née à San Sebastian, aux Pays Basque en 1592, s'enfuit à l'âge de quinze du couvent où on la destine à devenir nonne. Habillée en homme, elle prend le nom de « Francisco de Loyola » et quitte San Sebastian pour Valladolid. Par la suite, elle s'embarque pour l'Amérique du Sud et s'engage comme soldat sous le nom de *Alonso Díaz Ramírez de Guzmán*. Après avoir servi avec succès sous plusieurs capitaines, elle dit finalement la vérité sur elle-même à un évêque et rentre au couvent. Plus tard, elle voyage à travers l'Italie et obtient une dispense du pape Urbain VIII pour porter des vêtements d'homme. A la fin de sa vie, elle devient muletier au Mexique sous le nom de Antonio de Erauso.

Au 17<sup>ème</sup> siècle, **Christine de Suède**, « roi de Suède » (et non « reine de Suède », conformément au souhait de son père pour lui permettre de monter sur le trône) de 1632 à 1654 est connue pour son comportement masculin et son souhait de gommer toute féminité dans son habillement. (Kermina, 1995)

François-Timoléon de Choisy, dit **l'abbé de Choisy**, est habillé en fille jusqu'à l'âge de dix-huit ans par sa mère qui souhaite l'introduire auprès d'Anne d'Autriche et de Monsieur, frère de Louis XIV. Devenu abbé, après la mort de sa mère en 1669, après avoir un court temps repris l'habit d'homme, il s'habille en femme et vit sous le nom de « Mme de Sancy ». Il se fait ensuite passer pour une riche veuve sous le nom « Comtesse des Barres ». Il retrace ses aventures dans ses *Mémoires de l'abbé de Choisy habillé en femme*.

Charles d'Éon de Beaumont, dit « **chevalier d'Éon** » (Delay, Deniker, Lempérière, Benoit, 1954), diplomate, espion, soldat et homme de lettres français du XVIIIème siècle est resté célèbre pour l'énigme qu'a représenté son identité sexuelle sa vie durant. D'Éon vécu en effet la première partie de sa vie, quarante-neuf ans, en tant qu'homme et la seconde partie, trente-deux ans, en tant que femme. En 1771, il affirme être une femme et non un homme. Condamné par Louis XVI à quitter l'uniforme et à ne porter que des habits de femme, il paraît à la Cour en robe à panier et corset mais voulant participer à la Guerre d'Indépendance des Etats Unis, il ne tarde pas à reprendre l'uniforme ce qui lui vaut d'être exilé. A la fin de sa vie, en Grande Bretagne, il continue de se battre à l'escrime habillé en femme. C'est à sa mort, qu'on découvre qu'il était anatomiquement un homme. C'est du nom de ce chevalier que provient le terme d'éonisme, goût pour le travestissement.



**Figure 2 : Portrait de Charles de Beaumont, Chevalier d'Éon (1792)**

Par Thomas Stewart  
Huile sur toile – 73,7 x 67,2cm  
Londres, National Portrait Gallery

Si les exemples qui viennent d'être donnés ne correspondent pas nécessairement à des cas de transsexualisme tel que nous le définissons aujourd'hui mais plutôt à des cas de transvestisme et/ou de troubles de l'identité sexuée, ils s'y apparentent néanmoins, nous permettant, pour paraphraser Colette Chiland, de dire qu'il y a toujours eu des hommes et des femmes vivant en tant que membres de l'autre sexe (Chiland, 2002).<sup>11</sup>

#### 2.1.1.3. A travers les cultures

Mise à part la revendication transgenre concernant l'effacement des frontières du genre et le rejet de la bipartition homme/femme, celle-ci est nettement revendiquée par les sujets transsexuels. Ils se sentent homme ou femme et entendent bien que leur corps soit mis en adéquation avec leur conviction.

L'étude de l'anthropologie sociale nous apprend que cette bipartition est d'une certaine manière rejetée dans d'autres cultures que la nôtre et que des statuts sociaux existent en dehors d'elle.

Dans certaines sociétés, la question du genre se pose différemment de chez nous. Il existe même des cultures qui reconnaissent l'existence d'un troisième genre, lequel est parfois rapproché du transsexualisme.

#### ***Société indienne et communauté Hijra***

La communauté Hijra est déjà mentionnée dans la littérature hindoue sacrée, notamment dans *le Kama Sutra* ainsi que dans le *Mahabharata* et le *Ramayana*.

Il n'existe pas de chiffres officiels mais selon les sources, les Hijras seraient actuellement entre 200 000 et deux millions dans le sous-continent indien. Refusant l'appellation d'homme ou de femme et se revendiquant d'un « troisième sexe », les Hijras ont un statut particulier et ambivalent dans la société indienne. Considérés par les hindous comme ayant un pouvoir de fertilité, ils sont conviés aux mariages contre rémunération et peuvent bénir les nouveau-nés de sexe masculin. Ils suscitent tout à la fois respect et méfiance et on les dit aussi bien capables de porter chance comme

---

<sup>11</sup> Chiland (2002), Le transsexualisme : les théories et les personnes, Neuropsychy news vol 5, p206 « *Il y a toujours eu des hommes et des femmes vivant en tant que membre de l'autre sexe ; c'est seulement à notre époque que la transformation du corps est apparue.* »

le mauvais œil. Au temps des Maharadjas, les Hijras étaient des hommes castrés chargés de surveiller les harems. Ils étaient considérés comme dignes de confiance. Dans la société indienne actuelle, les Hijras sont assimilés à l'homosexualité, tabou ultime pour beaucoup d'Indiens, et se retrouvent souvent condamnés à la mendicité et à la prostitution.

Pourtant, en 2008, l'Etat du Tamil Nadu où vivent de nombreux transsexuels, a reconnu l'existence d'un troisième sexe : il est désormais possible pour ses papiers d'identité de choisir entre *male*, *female* ou *transsexual*.

En 2009, les Hijras ont obtenu une carte d'électeurs comportant la case *eunuque*.

Plus récemment, en avril 2014, la Cour suprême de l'Inde a déclaré que le transgénérisme était un « *troisième genre* » dans la loi indienne.<sup>12</sup>



**Figure 3 : Hijras**

Photographie extraite de l'article « *Qui sont les eunuques indiens ?* » consulté sur <https://www.francetvinfo.fr>.  
LAKSHMAN / AP / SIPA

<sup>12</sup> *L'Inde reconnaît un troisième genre*, Libération, 16 avril 2014

***Société polynésienne*** (Stip, 2015)

Parmi la population en Polynésie française, on trouve **les RaeRae** et **les Mahu** qui forment un groupe de transgenres mâles qui occupe une place à part, celle d'un troisième genre.

Le RaeRae est un homme biologique qui se sent femme et qui se vêt et se maquille en conséquence. Il aspire à être en couple avec un homme hétérosexuel et s'occupe des tâches domestiques et de l'élevage des enfants. Certains RaeRae peuvent souhaiter avoir recours à l'hormonothérapie voire à la chirurgie de réassignation sexuelle. Une technique existe chez les RaeRae, le kokoro, qui consiste à introduire son sexe dans un étui pénien et à le tirer entre ses cuisses pour qu'aucune protubérance masculine n'apparaisse plus.

Un Mahu est un homme efféminé qui s'habille en homme, peut se marier et avoir des enfants. Il a aussi bien des activités d'homme que de femme. Généralement, les parents ne cherchent pas à brimer cette façon d'être qui commence très tôt.

Mahu et RaeRae ne correspondent donc pas tout à fait à la même entité même si certains travaux les englobent sous le terme de « troisième genre ». Les RaeRae correspondrait plutôt à des individus à l'identité de genre féminin tandis que les Mahu s'apparente davantage à des hommes avec une expression de genre féminin.



**Figure 4 : Trois tahitiens**

*Paul Gauguin, 1899*

*Huile sur toile, 73 x 93 cm.*

*Edimbourg, National Gallery of Scotland*

## **Société Inuit**

L'anthropologue Bernard Saladin d'Anglure s'est intéressé aux communautés Inuits, à la question du genre et de son importance sociale dans celles-ci (Saladin-d'Anglure, 1986).

A la naissance, le bébé inuit reçoit un prénom qui ne coïncide pas nécessairement avec son sexe de naissance mais qui appartenait à un aïeul, du même sexe ou non.

Dans la société Inuit, il est très important que les parents aient une fille et un garçon (c'est la notion d' « *atome familial* » qui prévaut : un couple de parent F+H et un couple d'enfant G+F). Dans le cas où cela ne serait pas le cas, ils peuvent éduquer l'un des enfants aux tâches de l'autre genre. C'est ce que Saladin d'Anglure appelle la « *socialisation inversée* ».

Dans la culture Inuit existe aussi l'idée que le bébé peut changer de sexe à la naissance, dans les deux sens. On les appelle les **Sipiniit**.



**Figure 5 : Inuits**

Photographie illustrant l'article « *Les Inuits ou le raffinement des trois genres* » consulté sur le site <http://www.regards.fr>

### ***Culture indigène d'Amérique centrale***

La culture zapotèque de l'Etat de Oaxaca au Mexique reconnaît depuis l'époque précolombienne l'existence d'un troisième sexe : **les muxes** (Stephen, 2002). Nés hommes, sexuellement attirés par les hommes, les muxes endossent des rôles féminins au sein de la famille et de la société. Ils peuvent avoir une apparence féminine ou masculine.

Les muxes, qui existent toujours dans la société actuelle, exercent des rôles socialement reconnus au sein de la famille et de la communauté : s'occuper du foyer, des grands parents, prendre soin des enfants. Traditionnellement, ils avaient également un rôle d'initiateur à la sexualité pour les adolescents.



**Figure 6 : Muxe**

Photographie de Miho Haguino

Illustration de l'article intitulé

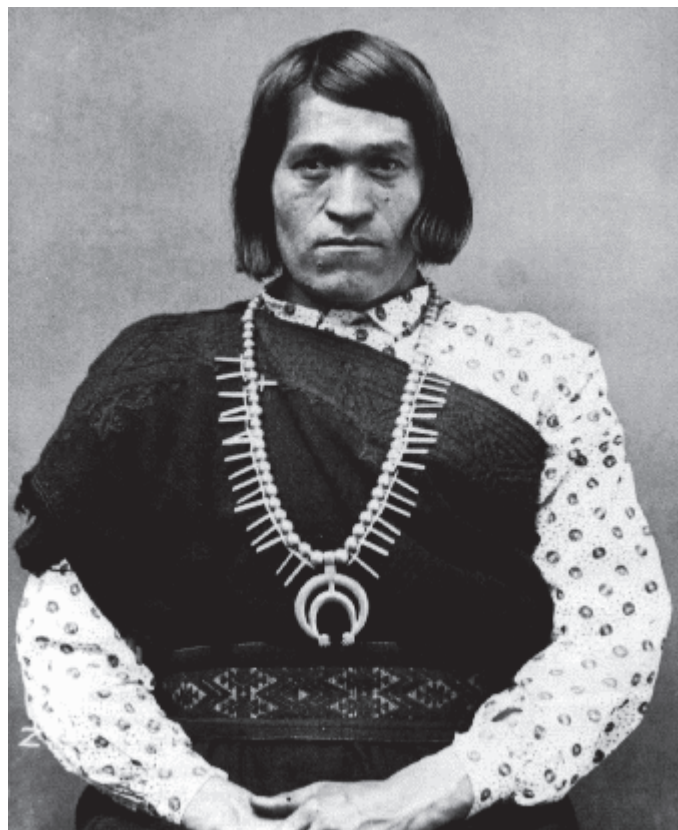
« *Meet the Muxes of Oaxaca, a "third gender" that goes back to pre-Hispanic times* »

Consulté sur le site <https://matadornetwork.com>

## **Culture amérindienne**

Certaines nations amérindiennes reconnaissent même quatre genres : les hommes masculins, les femmes féminines, les hommes féminins et les femmes masculines. Ces troisième et quatrième genre sont incarnés par **les Bispirituels** connus aussi sous le nom de *Berdaches* ou « *être aux deux esprits* ». On leur attribue des pouvoirs chamaniques. Ils feraient le lien entre le monde physique et le monde des esprits.

A la différence du sujet transsexuel « occidental » qui réclame une « *marque corporelle* » (Chiland, 2011) de son changement de genre, lequel passe par une transformation hormono-chirurgicale, ce n'est pas par leur corps que les *Berdaches* cherchent à marquer leur différence mais par des capacités spirituelles qu'ils détiendraient. Dans cette culture amérindienne centrée sur l'esprit, on est donc à l'opposé de la pensée occidentale pour laquelle le genre passe nécessairement par le corps.



**Figure 7: The Zuni “princess” We’wha**

Photo extraite du livre de Will Roscoe, *The Zuni male-woman* (1991)



Certains de ces exemples, celui des RaeRae et surtout celui des Hijras, se rapprochent du transsexualisme tel que nous avons essayé de le définir : un sujet qui se sent appartenir à l'autre genre que celui auquel son sexe de naissance l'a assigné, cherche à modifier son corps pour le mettre en conformité avec son ressenti. Les RaeRae utilisent la technique du kokoro et les Hijras la castration.

Par ailleurs, cette brève approche anthropologique autour de la notion de genre, amène à s'interroger sur les limites qu'il peut y avoir à considérer le genre comme binaire. Néanmoins, cela dépasse l'objectif de notre travail et nous ne nous attarderons donc pas davantage sur cette question.

S'il y a toujours eu des hommes et des femmes qui vivent en tant que membre de l'autre sexe, c'est à partir du XIX<sup>ème</sup> siècle que l'on va voir apparaître le désir de comprendre ces comportements. C'est à cette époque que le transsexualisme va devenir une entité pathologique, objet d'une démarche scientifique visant à la comprendre.

## 2.1.2. Naissance du concept médical

### 2.1.2.1. Une entité pathologique

#### ***Jean Esquirol et l'« inversion génitale »***

Il semble que l'aliéniste français Jean-Etienne Esquirol soit le premier, en 1838, à avoir décrit de façon médicale un cas de transsexualité qu'il nomme « *inversion génitale* » dans son traité *Des maladies mentales considérées sous le rapport médical, hygiénique, et médico-légal* (Esquirol, 1838) et qu'il considère comme une monomanie (Sironi, 2011). Il décrit le cas d'un homme qui se sent être une femme.

#### ***Richard von Krafft-Ebing et « la façon de se sentir sexuelle contraire »***

Quelques années plus tard, en 1886, le médecin austro-hongrois Richard von Krafft-Ebing, décrit dans son ouvrage *Psychopathia sexualis* un trouble particulier : « *la façon de sentir sexuelle contraire* » selon les mots de Pierre Janet dans la préface de l'ouvrage. Ce trouble qu'il distingue de

l'homosexualité et qu'il place entre « *l'homosexualité acquise* » et la « *métamorphose sexuelle paranoïaque* » est décrit à travers deux cas qu'on pourrait dire de « transsexualité » même si le terme n'existe pas encore à l'époque. Le premier cas est celui d'un homme qui se sent être une femme et le second, celui d'une femme qui se sent être un homme. Dans les deux cas, le sujet vit une sorte de « *crise métamorphosique* » (Sironi, 2011) et assiste à l'apparition de toute une série de sensations corporelles et de caractéristiques physiques appartenant au genre qui n'est pas celui de leur naissance. Chez l'homme comme chez la femme dont il est question dans l'ouvrage de Krafft Ebing, il s'agit de la présence d'un autre soi mais le médecin ne cherche pas à connaître l'étiologie de cette « possession ».

#### 2.1.2.2. Apparition du terme *transsexualisme*

##### ***Magnus Hirschfeld : 1<sup>er</sup> emploi du terme « transsexualité »***

S'il n'existe pas à l'époque de Krafft Ebing, le terme de « transsexualité » est employé quelques années plus tard pour la première fois en 1912 par le sexologue allemand Magnus Hirschfeld.

Le médecin berlinois avance d'abord l'idée de stades « intermédiaires sexuels » -en allemand, *sexuelle Zwischenstufen* – (*Jahrbuch fuer sexuelle Zwischenstufen*, 1899) dont feraient partie les hermaphrodites, les androgynes, les travestis -qu'il nomme transvestis- et les homosexuels. Il va ensuite distinguer les personnes qui se travestissent des personnes qui se projettent dans l'autre sexe en se travestissant éventuellement. Il décrit notamment les *travestis totaux (complets)* qui s'habillent entièrement et se conduisent comme des personnes de l'autre sexe.

Il propose ainsi le terme de « transsexualité » en 1912. La transsexualité devient alors une maladie.

##### ***David Oliver Cauldwell et la « psychopathia transsexualis »***

En 1949, le sexologue américain David Olivier Cauldwell décrit le cas d'« *une jeune fille qui manifestait le désir obsessionnel d'être un garçon* ». Cette jeune fille prénommée Earl demandait en effet qu'un chirurgien lui retire les seins et les ovaires et lui construise un pénis artificiel. Il nommera cette obsession « *psychopathia transsexualis* » (Cauldwell, 1949) en référence à l'ouvrage de Krafft Ebing, *Psychopathia sexualis*.

Cauldwell va différencier les transvestis qui se projettent dans l'autre sexe des transsexuels qui demandent des opérations. La transsexualité apparaît comme un trouble où l'identification à l'autre

sexe ne se limite pas au travestissement mais est caractérisé par une demande de transformation corporelle.

Avec Cauldwell, la transsexualité se rattache alors à la catégorie des perversions sexuelles.

### ***Harry Benjamin : 1<sup>er</sup> emploi du terme « transsexualisme »***

C'est l'endocrinologue et sexologue américain Harry Benjamin qui emploie pour la première fois le terme de « transsexualisme ». C'est lui qui va faire sortir la transsexualité des perversions. Le 18 décembre 1953, au cours d'une conférence devant la New York Academy of Medicine, Benjamin propose de définir la transsexualité comme un syndrome. A la même époque, sa patiente Christine Jorgensen vient d'être opérée au Danemark et la couverture médiatique qui est faite de l'événement (*New York Daily News*, 1<sup>er</sup> décembre 1952), va contribuer à rendre la problématique transsexuelle populaire.

Pour Benjamin, les patients « vrais transsexuels » ne cherchent pas seulement à apparaître comme membres du sexe opposé mais ils ont le sentiment d'appartenir à l'autre sexe : « *ils veulent être et fonctionner en tant que membres du sexe opposé, et pas seulement apparaître comme tels* » (Benjamin, 1967) C'est parce qu'ils considèrent leurs organes sexuels comme de « *dégoûtantes difformités* » qu'ils demandent à la chirurgie de les changer. Benjamin va clairement distinguer la transsexualité de l'homosexualité et du travestissement en faisant de la demande de transformation corporelle un critère discriminant.

### ***Jean-Marc Alby : introduction du terme transsexualisme en France***

En France, le terme de « transsexualisme » va apparaître en 1956 sous la plume de Jean-Marc Alby dans sa thèse de médecine *Contribution à l'étude de transsexualisme*.

#### 2.1.2.3. Le concept de genre

Tandis que Harry Benjamin construit la catégorie de transsexuel, des psychiatres et des psychologues élaborent la notion de genre et d'identité de genre (Mouzon, 2014).

## **John Money**

En 1955, le concept de genre émerge avec les travaux du psychologue américain John Money qui travaille sur les enfants intersexués, chez qui les organes génitaux ne correspondent pas à l'approche binaire mâle ou femelle. Certains enfants présentant une ambiguïté des organes génitaux ont été élevés selon l'apparence prédominante de leurs organes génitaux, dans le sexe opposé à leur sexe chromosomique. Money constate que pour la grande majorité de ces enfants, ceux-ci adoptent les rôles et les comportements du sexe dans lequel ils ont été élevés et non dans celui qui correspond à leur sexe biologique (Money, Hampson JG, Hampson JL, 1957). Pour Money, ces observations démontrent que ce qu'il nomme le rôle de genre n'est pas inné mais acquis par l'apprentissage et l'expérience. Le psychologue propose donc de distinguer le sexe biologique mâle/femme du rôle de genre masculin/féminin qui relève du psychologique et du social. Le sexe serait inné tandis que le rôle de genre serait acquis comme l'est la langue maternelle à laquelle il le compare. Le rôle de genre se définirait par « [...] *tout ce qu'une personne dit ou fait pour révéler son statut de garçon ou d'homme, de fille ou de femme. Ce qui inclut, sans y être restreint, la sexualité au sens de l'érotisme. Un rôle de genre n'est pas établi à la naissance, mais est construit cumulativement à travers l'apprentissage occasionnel non planifié, à travers l'instruction explicite et l'inculcation, en mettant spontanément deux et deux ensemble pour faire parfois quatre, et parfois de manière erronée cinq. En bref, un rôle de genre s'installe largement de la même manière que la langue maternelle.* » (Money, Hampson JG & Hampson JL, 1955).

Ainsi, pour Money le genre vient alors désigner le rôle social, distinct du sexe.

## **Robert Stoller**

Dans la continuité de Money, le psychiatre et psychanalyste Robert Stoller reprend la distinction entre le sexe et le genre (Stoller, 1968).

Après avoir d'abord travaillé comme Money sur les conséquences psychiques de l'ambiguïté sexuelle génitale dans la construction de l'identité, Stoller oriente ses travaux vers le trouble de l'identité de genre et le transsexualisme. Il étudie alors la façon dont ses patients enfants et adultes souffrent d'une contradiction entre leur sexe anatomique et leur sentiment d'appartenance à un sexe sans présenter pour autant aucune anomalie biologique.

Travaillant avec une population différente de celle de Money, Stoller est amené à réviser la notion de genre. Les troubles de l'identité de genre des patients transsexuels avec lesquels il travaille ne peuvent être expliqués selon la théorie de l'apprentissage et de l'éducation de Money. Pour Stoller, le genre devient une identité acquise dans les interactions précoces notamment à la mère. L'identité

de genre résulterait selon lui de la manière dont l'enfant va être abordé selon son sexe anatomique dans ses relations précoces dont en premier celle à sa mère puis de façon croissante aux deux parents et à l'entourage.

Pour John Money et Robert Stoller, il y a d'un côté le sexe, jugé naturel et biologique, de l'autre, le genre, qui est une construction sociale. Ils estiment qu'il y a chez les transsexuels une discordance entre sexe et genre, et que cela pose problème. S'il propose des traitement hormono-chirurgicaux aux intersexués, John Money estime que pour les transsexuels, la réponse ne peut être que psychanalytique. Son approche est ainsi très différente de celle de Benjamin qui recommandait hormones et « *bistouri du chirurgien* », mais tous deux voient les personnes transsexuelles comme des malades qu'il faut soigner.

#### 2.1.2.4. Entrée du terme « transsexualisme » dans le DSM III (1980)

Peu d'années après le débat agité qui a conduit en 1973 au retrait de l'homosexualité de la classification du DSM (Manuel Diagnostique et statistique des troubles mentaux), la troisième version du DSM fait entrer en 1980 le « transsexualisme » dans la catégorie des « troubles de l'identité sexuelle » au sein de la nouvelle catégorie des « troubles psychosexuels ».

## 2.2. Du transsexualisme à la dysphorie de genre ou à l'incongruence de genre

### 2.2.1. Manuel Diagnostique et Statistique des Troubles Mentaux (DSM), selon l'APA

#### 2.2.1.1. DSM III (1980) et DSM III R (1987)

Le Manuel Diagnostique et Statistique des Troubles Mentaux (DSM) est l'ouvrage de référence publié par l'Association Américaine de Psychiatrie (APA) qui décrit et classifie les troubles mentaux.

Le terme de « *transsexualisme* » apparaît dans la troisième version du DSM (DSM III) en 1980. Il fait partie de la catégorie des « *troubles de l'identité sexuelle* » au sein de la nouvelle catégorie des « *troubles psychosexuels* ». Le transsexualisme est distingué du travestissement qui faisait partie des versions antérieures du DSM et qui devient « *travestissement fétichiste* » dans le DSM III.

En 1987, le DSM III est révisé et le transsexualisme est déplacé dans « *les troubles apparaissant habituellement dès la première enfance et la deuxième enfance, ou à l'adolescence* ».

Les critères diagnostic reprennent la définition de Benjamin : « *le transsexuel n'est ni schizophrène, ni fétichiste, ni homosexuel* », l'individu a le « *sentiment général d'être semblable à un sujet de l'autre sexe.* » Le DSM s'inspire également de Stoller en incluant des critères psycho-sociaux pour essayer de définir les contours du vrai transsexuel et ne pas répondre à une demande qui n'aurait du transsexualisme que la forme.

#### 2.2.1.2. DSM IV (1994) et DSM VI R (2000)

Dans les versions IV (1994) et IV-révisée (2000) du DSM, la catégorie « *troubles sexuels* » vient remplacer celle des « *troubles psychosexuels* ». Le terme de transsexualisme disparaît de la classification dans un souci de non stigmatisation et devient « *trouble de l'identité sexuelle chez les adultes et les adolescents* » et comporte notamment les critères de rejet du sexe à la naissance et de « *désir d'appartenir à l'autre sexe ou l'affirmation qu'on en fait partie* » ainsi qu'un critère de souffrance significative dont doit résulter la permanence du désir de changement.

#### 2.2.1.3. DSM 5 (2013)

Le DSM IV est vivement critiqué par le milieu associatif qui lui reproche notamment l'utilisation du terme « *trouble de l'identité sexuelle* », la non prise en compte des variations de genre en s'en tenant à la catégorisation binaire homme-femme et la nécessité du critère de la souffrance clinique dont il pense qu'elle est due à la psychiatrisation de la transsexualité.

La solution initialement envisagée par le sous-comité de l'APA chargé de la révision du trouble de l'identité sexuelle pour le DSM V est d'abandonner le terme « *trouble de l'identité sexuelle* » au profit du diagnostic d'« *incongruence de genre* ». Face aux réticences de psychiatres français (Chiland, Bonierbale, Bourgeois) et internationaux, c'est finalement le terme de « *dysphorie de genre* » qui sera retenu pour le DSM V dans l'idée d'insister sur le fait que ce n'est pas la non-conformité de genre elle-même qui est un trouble mental mais c'est la souffrance qu'elle peut induire qui en est un.

Dans la dernière version du DSM parue en 2013, le DSM V, la référence au désir de profiter des avantages sociaux et culturels liés au genre comme critère (présent dans le DSM IV) est effacé. La durée minimum de six mois est choisie pour « *éviter les faux-positifs* ». Par ailleurs, la notion de « *genre alternatif* » apparaît.

L'évolution de la terminologie employée par le DSM semble donc se faire l'écho des revendications des associations militantes transsexuelles et transgenres dans leur volonté de dépsychiatriser le transsexualisme et d'en finir avec la bi-catégorisation homme/femme.

#### 2.2.2. Classification Internationale des Maladies (CIM), selon l'OMS

L'Organisation Mondiale de la Santé a sa propre Classification Internationale des Maladies (CIM). Ce n'est qu'en 1948 que les maladies psychiques vont intégrer cette classification.

##### 2.2.2.1. CIM 9 (1975)

Le « transsexualisme » apparaît pour la première fois dans la CIM en 1975, dans la neuvième version (CIM 9). Il est alors classé dans la catégorie « *déviation sexuelle et troubles sexuels* » du chapitre 5 des troubles mentaux de la partie névroses, troubles de la personnalité et autres troubles mentaux. Il est considéré comme une « *perversion sexuelle* », au même titre que l'homosexualité.

##### 2.2.2.2. CIM 10 (1990)

En 1990, dans la 10<sup>ème</sup> révision de la CIM (CIM 10), le transsexualisme n'est plus considéré comme une perversion sexuelle mais reste dans la liste des « *troubles mentaux et du comportement* » (chapitre 5). Il est classé dans « *troubles de l'identité de genre* », partie F64, dans la catégorie : « *Troubles de la personnalité et du comportement chez l'adulte* ».

La catégorie « *troubles de l'identité de genre* » comprend cinq types de troubles : (F64.0) Transsexualisme ; (F64.1) Éonisme, transvestisme, travestisme bivalent ; (F64.2) Trouble de l'identité de genre de l'enfance ; (F64.8) Autres troubles de l'identité de genre ; (F64.9) Trouble de l'identité de genre, sans précision.

### 3. Critères diagnostics actuels de la dysphorie de genre

#### 3.1. DSM 5

Dans le DSM 5, la dysphorie de genre est définie ainsi :

*« Une incongruence marquée entre un genre exprimé/vécu et un genre assigné, durant une période d'au moins six mois, qui se manifeste par deux ou plus des signes suivants:*

- 1. Une incongruence marquée entre un genre exprimé/vécu et les caractéristiques sexuelles primaires et secondaires (ou chez les adolescents, les caractéristiques secondaires prévues)*
- 2. Un fort désir d'être débarrassé des caractéristiques sexuelles primaires et secondaires compte tenu de l'incongruence marquée avec un genre exprimé/vécu (ou chez les adolescents, un désir d'empêcher le développement des caractéristiques sexuelles secondaires prévues)*
- 3. Un fort désir pour les caractéristiques sexuelles primaires et/ou secondaires de l'autre genre*
- 4. Un fort désir d'être de l'autre genre (ou d'un genre alternatif différent du genre assigné)*
- 5. Un fort désir d'être traité comme l'autre genre (ou d'un genre alternatif différent du genre assigné)*
- 6. Une forte conviction d'avoir des sentiments et des réactions typiques de l'autre genre (ou d'un genre alternatif différent du genre assigné) »*

*A cela doit s'ajouter « une souffrance cliniquement significative ou une altération du fonctionnement social, professionnel ou d'autres aspects importants du fonctionnement, ou à un risque significativement accru de souffrir, comme la détresse ou l'invalidité ».*

Une non-conformité de genre sans souffrance ne suffit pas à faire le diagnostic.

### 3.2. CIM 10

Dans la CIM 10, le transsexualisme est défini ainsi :

*« Désir de vivre et d'être accepté en tant que personne appartenant au sexe opposé. Ce désir s'accompagne habituellement d'un sentiment de malaise ou d'inadaptation envers son propre sexe anatomique et du souhait de subir une intervention chirurgicale ou un traitement hormonal afin de rendre son corps aussi conforme que possible au sexe désiré »*



Le transsexualisme y est décrit selon les critères suivants :

A. Désir de vivre et d'être accepté en tant que personne appartenant au sexe opposé. Ce désir s'accompagne habituellement du souhait de transformer son corps pour le rendre aussi conforme que possible au sexe préféré, et ce grâce à la chirurgie ou à un traitement hormonal.

B. L'identité de type transsexuel est présente, de manière persistante depuis au moins deux ans.

C. Le trouble n'est ni un symptôme d'un autre trouble mental tel qu'une schizophrénie ni associé à une anomalie chromosomique.

Si les deux classifications ont en commun de faire de la demande de modification corporelle un des critères diagnostic du transsexualisme (« *Un fort désir d'être débarrassé des caractéristiques sexuelles primaires et secondaires* », DSM 5 ; « *souhait de transformer son corps pour le rendre aussi conforme que possible au sexe préféré, et ce grâce à la chirurgie ou à un traitement hormonal* », CIM 10), elles se distinguent sur plusieurs points essentiels.

En effet, le DSM 5 met davantage que la CIM 10, l'accent sur le vécu de l'individu (« *une souffrance cliniquement significative* ») et sur des critères culturellement normés. De fait, les « *sentiments et [l]es réactions typiques de l'autre genre* » ainsi que la façon dont tel genre est traité (« *Un fort désir d'être traité comme l'autre genre* ») relèvent essentiellement de la société dans laquelle l'individu évolue. En cela, l'évaluation diagnostic en fonction des critères du DSM 5 semble davantage subjective et aléatoire que celle réalisée avec la CIM10.

Par ailleurs, le DSM 5 parle de « *genre* » et non de « *sexe* » comme la CIM 10 pour pouvoir intégrer les personnes intersexe. La classification américaine prend en considération la possibilité d'un « *genre alternatif* » ce qui n'est pas le cas de la CIM 10. On peut y voir une influence de la pensée Queer et de ses associations militantes, fortement actives aux Etats-Unis. Considérer la possibilité de genres alternatifs ouvre encore davantage les possibilités de diagnostic positif du transsexualisme.

La CIM 10, elle, se veut plus restrictive dans ses critères diagnostic du transsexualisme. Les individus intersexués et/ ou relevant d'une pathologie génétique sont exclus du diagnostic. La CIM 10 exclut aussi clairement du transsexualisme les personnes dont le désir de vivre en tant que personne de l'autre sexe relève d'une pathologie mentale : « *Le trouble n'est ni un symptôme d'un autre trouble mental tel qu'une schizophrénie* ». On voit ainsi dans la classification française la volonté de

dépsychiatriser la transsexualité. C'est dans cette même dynamique de dépathologisation des questions identitaires que devrait voir le jour la CIM 11.

#### 4. Données épidémiologiques

Lors de l'apparition du « transsexualisme » dans le DSM III en 1980, l'ouvrage disait au sujet de sa prévalence qu'elle était « *apparently rare* ». Dans la troisième édition révisée publiée en 1987, on pouvait lire qu'elle était « *apparently uncommon* ». Plus de trente ans après la sortie du DSM III révisé, alors que les sites, forums et autres blogs traitant de la transsexualité se multiplient sur la toile et que les consultations spécialisées se développent, quelles sont les données épidémiologiques existantes actuelles sur le sujet ?

Il est important de noter dans un premier temps que la prévalence de la transsexualité est très différente selon que l'on considère les études basées sur le nombre de transsexuels pris en charge dans des centres spécialisés ou les enquêtes basées sur l'auto-détermination.

##### 4.1. Dans le monde

###### *Enfants, adolescents et dysphorie de genre*

Aucune étude épidémiologique n'existe sur la prévalence de la dysphorie de genre chez les enfants ou les adolescents. Les estimations de prévalence sont basées sur des enquêtes d'auto-détermination.

Il semble qu'il n'existe qu'une seule étude qui porte sur les enfants (Shields, Cohen, Glassman, Whitaker, Franks, Bertolini, 2013): sur 2730 enfants interrogés à San Francisco, 1.3% se seraient identifiés comme « *transgenre* » (les autres réponses possibles étant *male* ou *female*).

Parmi les enfants suivis en centres spécialisés pour une possible dysphorie de genre, le sex ratio a toujours été en faveur des hommes.

Selon l'étude de Wood et al (2013), parmi les 577 enfants canadiens référencés entre 1976 et 2011, le ratio homme-femme était de 4,49 :1 ; aux Pays Bas, il était de 2.02 :1. Toujours selon cette étude, il semblerait que le sex ratio tendrait à être plus serré ces dernières années. Un « effet-âge » semble intervenir : dans l'échantillon d'enfants canadiens, le sex ratio garçon-fille est de 33 :1 chez les enfants de trois ans alors qu'il n'est plus que de 1,12 :1 pour les enfants de douze ans.

Le fait que le ratio homme-femme soit en faveur des hommes en ce qui concerne les enfants suivis pour une possible dysphorie de genre n'est pas nécessairement le signe qu'il y a plus de garçons dysphoriques de genre que de filles. Il est possible que, compte tenu du fait que les comportements dits masculins sont souvent socialement plus valorisés que les comportements dits féminins, les parents, devant le comportement de leur enfant qui adopte les codes de l'autre genre, soient plus interpellés voire inquiets et amenés à consulter en centre spécialisé pour leur fils que pour leur fille.

Concernant les adolescents, une étude réalisée en 2012 sur 8166 étudiants New Zélandais (Clark et al., 2014) montre que 1,2% d'entre eux a répondu « oui » à la question « *Pensez-vous être transgenre ?* » (Question suivie d'une définition du terme). 2,5% ont dit ne pas être sûrs de leur genre et 1,7% a répondu ne pas comprendre la question. Plus récemment, en 2016, une étude a été réalisée auprès de 81885 étudiants du Minnesota aux Etats Unis (Eisenberg, Gower, McMorris, Rider, Shea, Coleman, 2017). A la question « *Considérez-vous être transgenre, genderqueen, genderfluide ou incertain quant à votre identité de genre* », 3,6% des adolescentes et 1,7% des adolescents ont répondu « oui ».

On observe que dans cette dernière étude, le sex-ratio est en faveur des femmes. Cependant, ce n'est pas de transsexualisme dont il s'agit mais de savoir si la personne s'interroge sur ou est incertaine de son identité de genre, ce qui est différent de se sentir du genre opposé et de souhaiter une modification corporelle pour mettre son corps en adéquation avec son ressenti.

#### *Adultes et dysphorie de genre*

A la fin des années 1980, l'étude de Hwu (Hwu et al., 1989) a porté sur 1004 adultes taiwanais âgés de 18 à 64ans. Selon l'aire géographique, la prévalence du transsexualisme était de 0,3 à 2,0/1000 avec une prévalence plus importante pour les hommes que pour les femmes.

Le DSM IV publié en 1994 donne comme prévalence du transsexualisme 1 :30 000 pour les adultes de sexe masculin et 1 :100 000 pour les adultes de sexe féminin.

En Belgique, la prévalence du transsexualisme (est défini comme transsexuel un sujet ayant subi une chirurgie de réassignation sexuelle) était de 1 :12 900 chez les adultes mâles et de 1 :33 800 pour les adultes femelles d'après l'étude de De Cuypere et al. publiée en 2007. Une autre étude réalisée aux Pays Bas (Bakker, van Kesteren, Gooren, Bezemer, 1993) donne des chiffres similaires : 1 :11 900 pour les adultes mâles et 1 :30 400 chez les adultes femelles

Depuis 2014, trois autres études ont été publiées : celle de Dhejne et al en 2014 rapporte une prévalence du transsexualisme de 1 :7750 pour les adultes mâles et de 1 :13 120 pour les adultes femmes en Suisse ; celle de Judge et al la même année : 1 :10 145 chez les adultes mâles et 1 :27 668 pour les adultes femmes en Irlande (transsexualisme : individus recevant un traitement hormonal). Enfin l'étude de Beccera-Fernandez et al de 2017 rapporte les prévalences suivantes : 1 :3205 chez les adultes mâles et 1 :7752 chez les adultes femelles dans la région autonome de Madrid en Espagne (transsexualisme : diagnostic reçu dans une unité spécialisée entre 2007 et 2015)

Au vu de ces études, il apparaît que la prévalence du transsexualisme homme vers femme est significativement plus importante que celle du transsexualisme femme vers homme.

Si l'on se réfère à des études qui se basent sur l'auto-détermination de la personne comme transsexuelle, la prévalence du transsexualisme apparaît plus importante.

En effet, une étude américaine (Conron, Scott, Stowell, Landers, 2012) qui s'est basée sur un échantillon de 28 176 individus du Massachusetts âgés de 18 à 64ans interrogés par téléphone entre 2007 et 2009 retrouve que 0.5% des adultes interrogés se considèrent comme « *transgenres* » (définition donnée : « *personne née dans un corps d'homme mais qui se sent femme ou vit comme une femme* »).

Les études de Flores et al (2016) et Crissman et al (2017) vont dans le même sens : 0.5-0.6% des adultes interrogés issus de 19 états des Etats-Unis ont répondu « *oui* » à la question « *Vous considérez vous comme transgenre ?* ». Le sex ratio homme-femme était de 2,43 :1 pour les sujets s'étant identifiés comme transgenre. Enfin, Meewijk et Sevelius (2017) ont rapporté une prévalence de l'auto-détermination comme transgenre de 0.4% (1 pour 250 adultes) dans une étude basée sur douze sondages réalisés entre 2007 et 2015 aux Etats-Unis.

Il convient de noter que la grande majorité des études disponibles concernent le transgénérisme et non le transsexualisme à proprement parler. Le transgénérisme, comme nous l'avons défini précédemment, englobe tous les individus qui se revendiquent d'un autre genre que celui qui leur a été assigné. Le transsexualisme ne concerne que les individus qui réclament une modification corporelle. Cela pourrait expliquer les chiffres relativement élevés de la prévalence du transsexualisme donnés dans ces études.

Les données épidémiologiques fournies par le DSM V indiquent une prévalence supérieure : la dysphorie de genre homme vers femme concernerait entre 5 et 14 hommes pour 1000 et la dysphorie de genre femme vers homme, 2 à 3 femmes pour 1000.

Il semblerait d'après ces données que l'incidence de la dysphorie de genre soit en augmentation. Néanmoins, il n'est pas évident qu'il s'agisse d'une authentique augmentation de l'incidence. Il n'est

pas impossible que faire son « coming-out » soit plus facile de nos jours, dans une société qui semble mieux accepter l'idée du transsexualisme et dont l'offre de soin s'accroît.

Ainsi, à partir des idées développées précédemment (la question du genre dans les autres cultures ; les différences existant entre les classifications pour diagnostiquer le transsexualisme) et les études qui viennent d'être citées, on comprend la complexité des analyses épidémiologiques sur le transsexualisme. En effet, les résultats portant sur la prévalence du transsexualisme peuvent être très différents selon la définition choisie et le référentiel diagnostique utilisé (DSM V ou CIM 10), la technique d'évaluation employée (diagnostic médical au sein d'une équipe spécialisée ou auto-détermination) et l'aire culturelle dans laquelle l'étude a lieu. C'est pourquoi un recensement exact de la population transsexuelle s'avère difficile et fait l'objet de discussions controversées dans le milieu spécialisé.

#### 4.2. En France

En France, il n'existe pas de données épidémiologiques précises et récentes à notre connaissance. Les données dont nous disposons correspondent au bilan chiffré réalisé par l'Assurance maladie des demandes de prise en charge de chirurgie de réassignation pour des assurés du Régime général de 2000 à 2006.

Nombre total de demandes par an, de 2000 à 2006 :

2000 : 81 ; 2001 : 83 ; 2002 : 78 ; 2003 : 81 ; 2004 : 111 ; 2005 : 100 ; 2006 : 102

Ces chiffres ne peuvent toutefois pas être corrélés au nombre réel de cas de transsexuels car nombreux sont ceux qui ne passent pas par les filières « officielles » de soin (prise d'hormones achetées illégalement et sans suivi endocrinologique, opération dans le privé ou à l'étranger).

#### 5. Eléments de psychopathologie

La question de la place nosologique du transsexualisme est un débat ancien et vaste. Dès 1956, J.-M. Alby souligne que le transsexualisme est à la limite de tout. Chiland le qualifie de « *défi nosologique* » (Chiland, 1997). De la même manière, Oppenheimer (1996) parle de « *trans-nosographie* » pour qualifier la problématique transsexuelle.

Ainsi, le transsexualisme a pu être rapproché de l'hystérie, de la paranoïa, de l'anorexie mentale. Il a été conçu comme une défense contre l'homosexualité, assimilé notamment à un délire partiel (Delay, Deniker, Lempérière, Benoit, 1954), à une psychose blanche (Gorceix, 1979), à un trouble de l'identité de genre (Stoller, 1968).

Parmi cet imbroglio nosographique, on peut distinguer différentes grandes « conceptions » psychopathologiques du transsexualisme. Après avoir évoqué le modèle a-conflictuel de Stoller, nous aborderons d'abord l'association du transsexualisme à la psychose puis le rapprochement du transsexualisme avec un trouble du narcissisme et une organisation borderline de la personnalité tels qu'ils sont décrits par Kernberg (1975). Nous évoquerons pour terminer l'idée d'un mécanisme contre-phobique et le Syndrome de Blanche-Neige qui ont été décrits concernant le fonctionnement psychique du sujet transsexuel.

### 5.1. Le modèle a-conflictuel de Stoller

Selon Stoller, le transsexualisme n'est ni une psychose ni perversion et serait à écarter de la pathologie psychiatrique. Il dira à son sujet « *it's an illusion, not a delusion* » (Stoller, 1968), c'est une illusion, pas un délire. Selon lui, le transsexualisme homme vers femme proviendrait de la relation symbiotique et a-conflictuelle avec la mère.

L'histoire du patient transsexuel MtF serait à comprendre sur trois générations.

Au commencement, la grand-mère du sujet transsexuel ne s'occuperait pas de sa fille. Elle aurait préféré un garçon, et ignore voire dévalorise sa fille. La fille, future mère du sujet, se tourne alors vers son père qui la traite comme une copine. Par cela, le père (grand-père du sujet) encourage sa fille à suivre le chemin de la masculinité. La mère du futur sujet transsexuel développerait alors le désir d'être un garçon voire d'être supérieure aux garçons mais au lieu de céder elle-même à la problématique transsexuelle, elle va châtrer les hommes de son entourage. Elle choisira un mari discret et absent et surinvestira son bébé garçon à tel point que sa féminité infiltrera le noyau identitaire du nourrisson. Le père, peu présent et peu virile, ne jouera pas son rôle de tiers séparateur entre la mère et le bébé et n'aura pas sa place de modèle sur lequel l'enfant doit concevoir sa masculinité. Au sein de cette relation fusionnelle, le bébé garçon va devenir le phallus idéalisé de la mère. Stoller parle d'une intimité étroite et merveilleuse du bébé avec la mère. Selon cette théorie, le sujet MtF n'aurait jamais connu ni le masculin ni le conflit. Il s'identifierait à sa mère dans une relation fusionnelle et bienheureuse.

En ce qui concerne les sujets transsexuels femme vers homme, Stoller propose un schéma symétriquement opposé au transsexualisme masculin. La petite fille, future sujet transsexuel, aurait été mise de côté, non valorisée dès la naissance. La mère, déprimée ou malade aurait été absente psychiquement ne permettant pas l'identification féminine de la petite fille encore bébé. Le père, de son côté, serait absent, ne sachant comment s'occuper ni de la mère ni du bébé et envisageant la petite fille comme un réconfort pour la mère, encourageant ainsi la masculinisation de l'enfant. La petite fille va donc chercher à s'identifier au père, d'une part pour palier au vide ressenti dans le lien à la mère et d'autre part pour essayer de se substituer au père, incompetent pour soulager la mère. Le choix du masculin est donc envisagé ici comme une manière d'éviter la dépression rattachée à la féminité et à l'image de la mère.

## 5.2. Transsexualisme et psychose

Lacan s'est intéressé tôt à la question du transsexualisme.

Le syndrome transsexuel a été décrit par Benjamin en 1952 aux Etats Unis, exposé en France par Alby en 1956 et Lacan l'aborde dès 1958.

De 1952 à 1954, Lacan a suivi un patient transsexuel hospitalisé dans le service du Professeur Delay à l'hôpital Sainte-Anne<sup>13</sup>. Se référant à la féminisation du Président Schreber, Lacan met en lien le transsexualisme avec la structure psychotique (Lacan, 1981). Chez les patients transsexuels, le Réel prendrait la place du Symbolique du fait de la forclusion du Nom du Père. Le patient est ainsi voué à devenir une femme pour « être le phallus » ce qui entraîne l'exigence de castration réelle.

Confondant l'organe et le signifiant et du fait de cette confusion entre le Réel et le Symbolique, le patient demanderait l'ablation du pénis.

Plus tard dans son enseignement, Lacan présente la théorie de la sexuation où il se réfère au transsexualisme. Selon l'approche de Lacan, la sexuation au niveau de l'Inconscient n'est pas l'attribution ou non d'un organe et le sujet transsexuel l'aurait compris. Mais, il aurait tort en même temps car du fait de cette confusion entre le Réel et le Symbolique, il demanderait l'ablation du pénis.

---

<sup>13</sup> Lacan, J. (1996). Entretien avec Michel H. *Sur l'identité sexuelle: A propos du transsexualisme*. Paris: Editions de l'association Freudienne Internationale, 311-53.

Les psychanalystes du courant lacanien, dans une forte majorité, pose le diagnostic de psychose concernant le transsexualisme, prenant comme référence le cas du Président Schreber publié par Freud (1911) et révisé par Lacan.

Pour Safouan (1974), le sujet transsexuel souhaiterait la castration réelle car il n'aurait pas subi la castration symbolique, la dyade mère/enfant n'ayant pas été rompue par l'intervention du tiers paternel. L'enfant reste ainsi le seul objet du désir de sa mère, son phallus. Cette position empêchant son accès au désir et à la jouissance, le sujet transsexuel demanderait la castration en confondant le pénis et le phallus dans une position psychotique.

Pour Czermak, le transsexualisme ne renvoie pas seulement à une psychose mais en serait le prototype (Czermak, Frignet, 1996). De cette idée, Czermak affirme que la transformation hormono-chirurgicale cristalliserait la personnalité du sujet dans la psychose et ne serait donc aucunement bénéfique pour lui.

Un courant lacanien applique le concept de « *psychose ordinaire* » au transsexualisme. Jean-Pierre Jacques (2008) remet en question l'hypothèse de structure psychotique car le sujet transsexuel ne présente ni hallucination ni délire systématisé. Il refuse le diagnostic de « psychose » au sens psychiatrique du terme –en référence à la « folie ». Il tient à marquer la différence entre la psychose au sens de folie et la structure de personnalité psychotique qui se caractérise par un raté de l'inscription de la fonction paternelle. Selon Jacques, dans la plupart des cas de psychose il n'y a pas décompensation ou celle-ci prend une forme imperceptible pour autrui. Il appelle cette psychose non déclenché « *psychose ordinaire* ». Le sujet serait ainsi structuré sur un mode psychotique sans présenter de manifestations délirantes ou hallucinatoires.

#### *Une défense contre la psychose ?*

Chiland (2005) rapporte connaître quelques patients transsexuels qui ont voulu non être un homme ou une femme mais remplacer le frère ou la sœur décédé avant leur naissance. Cette situation de « *l'enfant de remplacement* » qui peut conduire à la psychose serait pour le sujet transsexuel voulue, ressentie comme une mission et non subie. La défense contre la psychose serait par-là réussie.



### 5.3. Trouble du narcissisme et organisation borderline de la personnalité

D'autres auteurs ayant travaillé sur la question du transsexualisme s'opposent au diagnostic d'une structure psychotique et avancent l'hypothèse d'un trouble du narcissisme et d'une organisation borderline de la personnalité.

Pour Chiland (2005), le transsexualisme relèverait d'un trouble du narcissisme dans le sens où le sujet transsexuel ne peut se sentir aimé, notamment par ses parents, et s'aimer lui-même dans son sexe biologique. Il ne pourrait construire son sentiment d'exister qu'au prix d'une identité sexuée contraire à son sexe biologique et se sentirait menacé dans son existence par la non-adhésion d'autrui à sa croyance.

Pour Lothstein (1983), le caractère archaïque des mécanismes de défense que sont le déni, le clivage, la projection et l'identification projective que l'on retrouve fréquemment chez les sujets transsexuels, montre la présence d'une organisation borderline de la personnalité.

Chiland accepte l'hypothèse d'une organisation borderline dans le sens où l'entend Kernberg (1975) avec la présence d'une diffusion de l'identité, un maintien du rapport à l'épreuve de réalité avec comme mécanismes de défense privilégiés le clivage et le déni.

Dans son texte « *Problèmes posés aux psychanalystes par les transsexuels* » (Chiland, 2005), elle se réfère à André Green et à son texte « *Genèse et situation des états limites* » (1999) pour faire le lien entre le fonctionnement des sujets transsexuels et celui des sujets état limite.

On peut lire dans le texte de Green que chez ces patients, « *quelque chose est évacué dans le soma ou par l'acte* », que « *l'appareil psychique n'est pas un appareil qui simplement élabore, il n'est pas un appareil qui se contente de refouler, car refouler, c'est conserver. Il est aussi un appareil qui, par le déni, par la forclusion, par le clivage évacue, élimine et de ce fait s'automutile* ».

Pour Colette Chiland, l'idée que l'on puisse changer de sexe, est une « *idée folle* » car elle se heurte à une impossibilité : on ne peut que changer son apparence physique et son état civil. Les chromosomes ne peuvent pas changer. Elle avance l'idée que ce n'est qu'au prix d'un déni et d'un clivage que le sujet transsexuel parvient à « oublier » le temps qu'il a passé dans le sexe qu'il refuse.

Le Rorschach est la principale méthode projective utilisée pour étudier la personnalité et le fonctionnement psychique du patient demandeur de changement de sexe. Ce test permet d'étudier

la question du terrain de personnalité sur lequel se développe le transsexualisme. C'est pourquoi certains chercheurs ont exploré à partir du Rorschach les rapports qui pouvaient exister entre les troubles de l'identité de genre et les structures des états borderline (Murray, 1985 ; Caron, Archer, 1997).

Michel A. et Mormont C. (2003) ont passé en revue les études qui ont testé au moyen du Rorschach l'hypothèse d'un terrain perturbé chez les patients transsexuels. Il est question dans cette revue d'une étude de Murray.

Murray (1985) a comparé un groupe de transsexuels à une population de sujets borderline. Il compare ainsi 25 candidats au changement de sexe (MtF) à deux groupes-contrôles : un groupe de sujets borderlines et un groupe de collégiens non consultants. La comparaison de ces groupes montre que les transsexuels ont, comme les sujets borderlines, un contact avec la réalité particulier ; souffrent d'important troubles de la pensée, affichent une agressivité marquée et ont des relations d'objets perturbées. Ces caractéristiques les distinguent clairement des sujets contrôles et amènent Murray à conclure que le transsexualisme relève d'un trouble de la lignée borderline.

Ces résultats ne seront néanmoins pas confirmés par l'étude dix ans plus tard de Wilschesky (1995) qui s'est inspiré de l'étude de Murray mais en essayant de contrôler l'influence des facteurs stressant liés au contexte médico-chirurgical auquel sont soumis les transsexuels. Wilchesky ne retrouve pas de différence entre les transsexuels et les sujets normaux hétérosexuels ce qui peut conduire à faire penser que les résultats de Murray traduisent des difficultés psychologiques situationnelles et non une caractéristique psychologique fondamentale du transsexuel.

La plupart des études réalisées à partir du Rorschach dont il est question dans l'étude de Michel et Mormont se centrent sur certaines particularités du fonctionnement des transsexuels sans chercher à les rattacher à un diagnostic psychopathologique.

Les caractéristiques les plus fréquemment rencontrées sont les suivantes :

- une particularité du contact à la réalité
- les manifestations d'un trouble extrême de l'identité sexuelle
- un trouble de la pensée, du rapport au réel et de l'image de soi

#### 5.4. Mécanisme de défense contre-phobique ? (Mormont, Michel, 1994)

A partir des réponses fournies au Rorschach, il est apparu à Mormont et Michel qu'un mécanisme de défense contre-phobique pourrait sous-tendre la demande transsexuelle. En effet, le sexe anatomique à supprimer était parfois valorisé voire surestimé tandis que le sexe revendiqué était

doté d'attributs déplaisants. Cette observation a amené à l'hypothèse suivante : chez certains sujets, l'angoisse de castration n'a pu être maîtrisée que grâce à la recherche active de la castration elle-même. En faisant procéder à sa castration, le transsexuel met un terme à l'attente anxieuse dans laquelle le maintiennent l'incertitude et l'imprévisibilité de la castration éventuelle. Celle-ci étant obtenue, la menace qu'elle constituait disparaît et avec elle l'angoisse.

### 5.5. Syndrome de Blanche-Neige

Michel et Mormont se sont interrogés quelques années plus tard sur un procédé défensif symétriquement opposé au mécanisme contre-phobique qui privilégierait l'évitement et la recherche passive et qu'ils ont appelé le syndrome de Blanche Neige (Michel, Mormont, 2001 et 2004). Celui-ci serait caractérisé par la tendance à se réfugier dans un monde imaginaire et à éviter toute responsabilité ainsi que toute prise de décision. Dans ce fonctionnement, une situation imaginaire moins pénible est substituée à une réalité réelle plus pénible. De cette manière, le sujet évite d'analyser les vraies sources du déplaisir ce qui lui permet de le maîtriser et d'autre part, il reste confiné dans une position de passivité et d'impuissance de telle sorte qu'il ne peut qu'attendre que les problèmes se résolvent d'eux-mêmes ou soient résolus par des agents extérieurs dont il est de ce fait dépendant.

Michel et Mormont font le parallèle entre ce fonctionnement observable au Rorschach et la demande transsexuelle. Le demandeur du changement de sexe se présente comme impuissant face à l'équipe médicale à laquelle il se soumet – soumission à un protocole de prise en charge- mais dont il exige qu'elle fasse pour lui ce qu'il ne peut réaliser lui-même. La solution chirurgicale sera donc apportée de l'extérieur au demandeur de changement de sexe.

Toutefois, le re-test des mêmes patients après le traitement hormono-chirurgical (THC) montre que le syndrome de Blanche-Neige disparaît à la fin de celui-ci, validant ainsi l'hypothèse alternative des auteurs concernant la présence de ce syndrome chez les sujets transsexuels. Selon cette hypothèse, le syndrome de Blanche Neige proviendrait de la position d'attente et donc de dépendance passive des patients durant le parcours de soins par THC.

Toutefois et contrairement à une forte majorité de la littérature théorico-clinique, pour certains auteurs, le transsexualisme ne serait associé à aucune psychopathologie. C'est le cas de Bonierbale (1998), psychiatre anciennement membre de l'équipe de Marseille, qui affirme que les tests habituellement utilisés dans l'évaluation du transsexualisme (MMPI, Rorschach et TAT) ne montrent

aucun élément psychopathologique associé et que les patients transsexuels ne présentent pas de signe de névrose différent des consultants tout venant. Dès lors, elle va jusqu'à considérer que le transsexualisme n'est pas une maladie psychiatrique, se rangeant ainsi du côté des auteurs qui estiment que ce syndrome peut se présenter indépendamment de toute psychopathologie avérée et de toute structure de la personnalité.

Le débat est actuellement très vif entre partisans et opposants à l'idée du transsexualisme comme une maladie psychiatrique et il ne s'agit pas ici pour nous d'y prendre part. Nous avons seulement exposé les hypothèses psychopathologiques existantes sur la question.

D'autres pistes d'explications font l'objet de recherche actuellement, notamment les pistes biologiques avec l'approche neurologique, l'approche endocrinologique et l'approche génétique.

## 6. Pistes biologiques

Actuellement, les hypothèses biologiques concernant l'étiologie de la transsexualité reposent sur trois axes principaux (Butty & Bianchi-Demicheli, 2016) qui interagissent mutuellement : un développement cérébral atypique, une imprégnation hormonale altérée et un polymorphisme génétique.

### 6.1. Approche neurologique

#### *Dimorphisme cérébral*

L'approche neurologique pour expliquer l'étiologie de la transsexualité repose sur l'idée du cerveau sexué. On sait depuis plusieurs années qu'il existe de nombreuses différences anatomiques et fonctionnelles entre le cerveau de l'homme et celui de la femme (nombre de neurones, degré de connectivité via la densité et le type de fibres nerveuses, des dendrites et des synapses ; neurotransmetteurs, répartition des récepteurs hormonaux et des enzymes, etc...).

Cette différenciation sexuelle du cerveau se fait tardivement en plusieurs étapes complexes et seulement après celle des organes génitaux.

L'hypothèse majeure concernant le développement du transsexualisme est la formation d'une divergence dans la différenciation des organes génitaux (au 1<sup>er</sup> trimestre de la grossesse) et du

cerveau (deuxième moitié de la grossesse) pendant la gestation qui se différencieraient dans un sens opposé.

#### *Noyaux sous-corticaux*

Une étude de Swaab et Gooren en 1995 publiée dans la revue *Nature* a montré que le volume du BSTc (bed nucleus of the stria terminalis central subdivision) est différent chez les femmes et les hommes. Il serait plus grand chez les hommes et plus petit chez les femmes et chez les MtF.

Garcia et Swaab (2008) ont mis en évidence que l'innervation à neuropeptide Y de l'INAH3 (interstitial nucleus of the anterior hypothalamus) est clairement plus développée chez les hommes que chez les femmes, tandis que celle des MtF se trouve à une place intermédiaire entre les deux sexes. L'innervation à neuropeptide Y chez la seule FtM comprise dans l'étude est comparable à celle des hommes. Ils ont aussi montré que le volume et le nombre de neurones de l'INAH3 sont plus gros et plus riches chez les hommes que chez les femmes, et il est de même taille chez les femmes et les MtF.

Le BSTc et l'INAH3 se développeraient de manière atypique pendant la période périnatale chez les transsexuels.

#### *Matière blanche*

Certaines équipes de chercheurs (Yokota et coll, 2005 ; Rametti et coll, 2010) ont étudié les différences de la matière blanche entre les sexes et chez les transsexuels. Il apparaîtrait que la structure de la matière blanche des transsexuels est plus proche de celle des sujets ayant l'identité sexuelle revendiquée par les individus transsexuels.

#### *Matière grise*

L'étude de la matière grise au moyen de l'IRM a montré que la structure de la matière grise dans certaines régions cérébrales chez les transsexuels ressemble plus à celle du sexe d'identité revendiqué (Luders, 2012 ; Lajos et coll, 2013).

#### *Etudes fonctionnelles*

L'étude des fonctions cognitives chez les sujets transsexuels, suggère un pattern d'activation ressemblant plus à celui des femmes chez les MtF (Cohen Kettenis et coll, 1998 ; Gizewski et coll, 2009 ; Schöning et coll, 2010)

### *Hypothèse neurobiologique*

Une équipe de recherche (Fontanari et al, 2013) suggère que le facteur neurotrophique dérivé du cerveau (BDNF) pourrait être un marqueur biologique de la dysphorie de genre. Elle retrouve en effet un taux de BDNF 15% plus bas chez les patients souffrant de dysphorie de genre que chez le groupe contrôle non dysphorique. Cette hypothèse est à prendre avec précaution car on sait que le taux de BDNF et les symptômes dépressifs sont liés (Lang et al, 2004). Or, un des critères de la dysphorie de genre est justement l'existence d'une souffrance cliniquement significative. C'est pourquoi, la détresse liée à la dysphorie de genre pourrait être directement en lien avec un taux plus bas de BDNF. La relation entre taux bas de BDNF et dysphorie de genre ne serait donc pas spécifique.

### 6.2. Approche endocrinologique

Certains travaux de recherches impliquent des perturbateurs endocriniens dans l'étiologie du transsexualisme. Il existerait un lien entre transsexualisme et perturbateurs endocriniens chimiques (Bejerot, Humble, Gardner, 2011), notamment les phtalates. Les perturbateurs endocriniens pourraient être responsables d'une exposition fœtale à un taux élevé de testostérone, augmentant le risque de dysphorie de genre (Bejerot, et al, 2011).

D'autres recherches, sur les rats, montrent que des perturbateurs endocriniens comme les PCB (polychlorobiphényles) nuisent à la différenciation sexuelle de l'hypothalamus femelle (Dickerson, Cunningham, Patisaul, 2011). L'exposition aux PCB pourrait altérer l'activité neuronale dans l'hippocampe et pourrait être un facteur de risque de troubles neurodéveloppementaux.

### 6.3. Approche génétique

Il est admis à l'heure actuelle que la différenciation sexuelle cérébrale est sous l'influence de l'imprégnation androgénique. Néanmoins, on a constaté chez le rat, qu'une cinquantaine de gènes sont exprimés dans une voie sexuelle dimorphique avant même que la différenciation des gonades n'ait lieu. Il existerait donc une différenciation sexuelle génétique primaire avant les premières sécrétions de testostérone.

Les gènes SRY et ZFT qui se trouvent sur le chromosome Y sont transcrits dans l'hypothalamus, les cortex temporaux et frontaux chez l'homme mais pas chez la femme. Ils pourraient donc hypothétiquement agir comme des signaux intracellulaires pour la différenciation mâle du cerveau.

L'influence directe de gènes portés par les chromosomes sexuels et leurs taux d'expression influenceraient le développement et le volume de certaines structures cérébrales.

Par ailleurs, le polymorphisme de certains gènes et son éventuel lien de causalité avec la transsexualité a été étudié dans plusieurs études.

Une des hypothèses génétiques avancées (Hare et al, 2009) est l'existence d'une variabilité génétique du gène codant pour le récepteur aux androgènes (AR) responsable d'une « sous-masculinisation » et/ou d'une féminisation. Les sujets transsexuels MtF étudiés auraient un allèle codant pour le récepteur aux androgènes plus important que les sujets mâles non transsexuels.

Il existerait une différence significative entre sujets transsexuels MtF et sujets masculins non transsexuels concernant le nombre de séquences CAG du gène du récepteur aux androgènes. Les personnes transsexuelles de l'étude de Hare (Hare et al, 2009) présentent plus fréquemment une version plus longue de ce gène que les personnes du groupe contrôle. A partir de ce résultat, les auteurs concluent à une origine génétique du transsexualisme. Ils émettent l'hypothèse que cette morphologie du gène AR de type long entrainerait une diminution de l'action de la testostérone empêchant ainsi la masculinisation du cerveau durant le développement foetal.

Certaines recherches soutiennent l'idée que CYP17 pourrait être un gène impliqué dans l'origine du transsexualisme FtM et montrent que la perte de l'allèle féminine CYP17 T-34C serait en lien avec le transsexualisme FtM (Bentz, Hefler, Kaufmann, et al, 2008).

Le caractère « héritable » de la dysphorie de genre a pu être évoqué. En effet, il a été mis en évidence des cas « familiaux » de transsexualisme chez des frères et sœurs non jumeaux ainsi qu'une concordance plus importante de transsexualisme chez des jumeaux monozygotes que chez des jumeaux de même sexe dizygotes.

#### 6.4. Limites de l'approche biologique de la transsexualité

##### 6.4.1. Du point de vue des données

Concernant les résultats relatifs au BST, ils semblent ne pas tenir compte de l'existence d'une plasticité cérébrale. Par sa plasticité, le cerveau est capable de se modifier par l'expérience. Dès lors, alors que les auteurs de cette recherche sur le BST considèrent que la taille du BST serait à l'origine

des comportements féminins chez les femmes et les personnes transsexuelles MtF, il apparaît légitime de se demander si ce ne sont pas les comportements féminins qui ont une influence sur la taille de ce noyau.

Pour ce qui est du gène AR, la généticienne Paoloni-Giacobino (2009) rappelle que ce gène fait l'objet d'un grand nombre de travaux et serait hypothétiquement impliqué dans un grand nombre de voie de la régulation hormonale (ovaires polykystiques, risque potentiel d'infertilité masculine, cancer du sein, etc...). Les variations de ce gène seraient selon elle susceptibles d'avoir des conséquences très diverses et il serait hâtif de conclure à une association directe et univoque entre le gène AR et le transsexualisme.

#### 6.4.2.« Idéologie » biologique

Avant de clore cette partie consacrée aux hypothèses biologiques du transsexualisme, il semble important de relever certains points qui semblent sous-tendus par cette approche biologique.

Le neurobiologiste Simon Levay avait cherché dans les années 1990 une cause neurobiologique à l'homosexualité pour la rendre innée, naturelle et donc « normale ». Les chercheurs tenants de l'étiologie biologique du transsexualisme, ne s'inscrivent-ils pas dans cette même démarche de déculpabilisation et de déstigmatisation des personnes transsexuelles ?

L'étiologie biologique changerait en effet l'image du transsexualisme et simplifierait l'accès aux soins hormono-chirurgicaux en les légitimant. Dans le même champ d'idée, elle donnerait un écho au discours transsexuel pour qui il s'agit d' « erreur de la nature » et de « naissance dans le mauvaise corps ».

Pour louable qu'elle soit, cette démarche risque d'aboutir à une mise en opposition de la biologie et du psychique, comme si la première dédouanait l'individu d'une quelconque implication tandis que le deuxième le rendait responsable voire coupable de sa situation. Sur cette question, Chiland (2003) explique que l'individu est tout aussi innocent d'une origine psychique et de la force de conviction qui en résulte que d'une origine organique. Ainsi, s'il apparaît important de continuer dans cette volonté de déstigmatisation du transsexualisme, il semble nécessaire d'éviter de s'enfermer dans une conception biologique quasi-idéologique.



## 7. Transsexualisme et comorbidités psychiatriques

### 7.1. Données générales

Les patients transsexuels présentent pour nombre d'entre eux des comorbidités psychiatriques, notamment des troubles dépressifs et anxieux.

Des études réalisées à Amsterdam, Gand, Hambourg et Oslo ont montré que 70% des individus transsexuels ont reçu au cours de leur vie un diagnostic appartenant à l'axe I du DSM IV-TR, essentiellement trouble de l'humeur et anxiété (Heylens, Elaut, Kreukels et al, 2014). Une étude réalisée en Iran (Meybodi, Hajebi, Ghanbari Jolfaei, 2014) montre que la majorité des patients présentant une dysphorie de genre ont des comorbidités psychiatriques de l'axe I. Un état dépressif caractérisé serait retrouvé chez plus d'un tiers de ces patients. Certaines études montrent également une corrélation entre dysphorie de genre et troubles des conduites alimentaires (Vocks, Stahn, Loenser et al, 2009).

### 7.2. Transsexualisme et schizophrénie

Certaines recherches actuelles, pour le moment limitées, suggèrent que la dysphorie de genre et la schizophrénie seraient toutes deux un trouble neurodéveloppemental et auraient certains mécanismes et facteurs de risques communs (Mendrek, 2007).

Une étude réalisée par Judge en 2014 retrouve une schizophrénie chez 3.67% des patients chez qui une dysphorie de genre est suspectée ou confirmée. Une étude chinoise (Chien, Gau, Gadow, 2011) retrouve également un lien entre dysphorie de genre et schizophrénie. Cependant ce lien n'est pas retrouvé dans toutes les études (Meybodi, Hajebi, Ghanbari Jolfaei, 2014) et demande à être davantage étudié.

Une étude de Baltieri et De Andrade en 2009 rapporte le cas d'une patiente transgenre schizophrène et met en avant le risque de confusion potentiel entre transsexualité et schizophrénie. Cette patiente de 19ans était suivie depuis huit ans à la fois pour une schizophrénie et une dysphorie de genre et souhaitait une réassignation sexuelle. Après la mise en place d'un traitement antipsychotique adapté, autre que ceux qu'elle avait pu avoir précédemment, le comportement dit « masculin » de la patiente a persisté mais pas son souhait de modifier ses organes génitaux. Cette recherche met ainsi en avant le défi qui existe de différencier correctement le syndrome de transsexualité d'un ressenti transsexuel secondaire à une pathologie psychiatrique comme la schizophrénie.

### 7.3. Transsexualisme et trouble du spectre autistique

Il existerait également un lien entre dysphorie de genre et trouble du spectre autistique (Pasterski, Gilligan, Curtis, 2014 ; Skagerberg, Di Ceglie, Carmichael, 2015 ; Van Der Miesen, Hurley, De Vries, 2016). Dans l'étude de Pasterski et al, 5.5% des patients souffrant de dysphorie de genre présentent des traits du spectre autistique, un pourcentage plus important qu'en population générale. La littérature scientifique faisant état d'un lien entre dysphorie de genre et trouble du spectre autistique est néanmoins limitée, surtout celle concernant les adultes, et ne permet pas pour le moment de tirer des conclusions concernant un éventuel lien entre dysphorie de genre et trouble du spectre autistique.

Le transsexualisme qui, nous l'avons vu, n'est un phénomène ni récent ni strictement occidental, naît véritablement en tant qu'entité pathologique à la fin du XIXème siècle et trouve ses lettres de noblesse sur le plan psychiatrique par son entrée dans le DSM en 1980. Fortement critiqué par les associations de patients transsexuels, ce terme laisse place peu à peu à celui de *dysphorie de genre*, qui insiste sur la souffrance de l'individu qui ne se reconnaît pas dans le sexe qui lui a été assigné à la naissance.

Les pistes d'explication du transsexualisme que nous avons brièvement passées en revue ne manquent pas mais aucune d'elles ne fait pour le moment l'unanimité.

Si la tendance sociétale est à la « dépsychiatisation » du transsexualisme, la prise en charge pluridisciplinaire psychiatrie-endocrinologie-chirurgie est toujours en vigueur en France. Les équipes officielles n'ont jamais eu autant de consultants et la littérature scientifique, et notamment psychiatrique, se fait chaque année plus abondante.

Un autre sujet fait l'objet de nombreuses recherches à l'heure actuelle, que nous allons aborder dans le deuxième chapitre de notre travail, celui de la parentalité.

## CHAPITRE 2 : PARENTALITE

Si elle est aujourd'hui un thème d'actualité comme nous l'avons vu dans l'introduction de ce travail, la parentalité n'a pas toujours suscité l'intérêt.

En effet, nous verrons d'abord que le terme « *parentalité* » est un néologisme issu du mot anglais « *parenthood* » et qu'il n'est apparu que récemment dans l'espace francophone où il s'est ensuite développé dans différents domaines d'activités.

Nous essaierons par la suite de donner une définition de la notion de parentalité selon les domaines d'application avant de nous centrer sur les champs psychiatriques et psychologiques et nous aborderons les trois axes de la parentalité tels qu'ils ont été définis par Didier Houzel (1999).

Nous étudierons dans un second temps la question du désir d'enfant. Ce désir porte le processus qui consiste à *devenir parent*. C'est sur cette conception de la parentalité comme processus dynamique que portera notre troisième partie.



**Figure 8 : Raimunda et sa mère Irene**

Photographie extraite du film *Volver* de Pedro Almodovar (2006)

Penelope Cruz (Raimunda) et Carmen Maura (Irene)

## 1. Histoire d'un néologisme

### 1.1. Approche historique du concept

#### 1.1.1.« *Parenthood* » : premiers usages scientifiques du terme dans le champ anglo-saxon

Le terme de « *parenthood* » apparaît au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Les premières occurrences du concept de *parenthood* rencontrées dans la littérature « scientifique » datent de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et se rapportent en premier lieu à des revues d'éthique et de théologie mais aussi de philosophie, de psychologie, de sociologie et de science politique. L'usage du terme *parenthood* est cependant limité et concerne l'état, la position ou les relations de parenté au sein de la famille nucléaire.

Cependant, au début du XX<sup>ème</sup> siècle, le concept de *parenthood* va connaître un regain d'intérêt.

En 1909 paraît un ouvrage qui va avoir une forte audience : *Parenthood and Race Culture. An Outline of Eugenics*, de Caleb W. Salleby (1909). Ce médecin, écrivain et journaliste anglais préconise dans ce livre une parentalité (« *parenthood* ») sélective fondée sur l'hérédité, afin de tendre vers une amélioration de la race humaine. Selon lui et conformément à la conception eugénique qui prévalait à l'époque, seul un renouvellement générationnel « dans le bon sens » rend possible le développement continu du progrès social. Il défend la thèse que le mariage doit être réservé aux seules personnes capables de devenir parents d'« enfants sains ». La parentalité est donc ici conçue comme moyen de promotion de la race et du progrès social – dans la perspective des théories « raciales » eugénistes.

Le terme *parenthood* va par la suite occuper une place de plus en plus importante dans la littérature scientifique anglo-saxonne.

En 1910, un an après l'ouvrage de Caleb W. Salleby, paraît un article de Robert J. Wilkin intitulé « *The Responsibility of Parenthood* » dans lequel l'auteur, alors juge au tribunal pour enfant de Brooklyn, retrace les évolutions juridiques concernant la protection de l'enfant aux Etats-Unis. L'auteur de cet article explique qu'il en va de l'intérêt de l'Etat et de la société de défendre les enfants maltraités en prenant en charge les parents défaillants car « *laisser un enfant devenir un homme ou une femme adulte affaibli(e) moralement ou physiquement, ou en mauvaise santé, priverait l'Etat du bénéfice et du soutien procurés par sa participation active en tant que soldat ou en tant que mère, et l'obligerait par ailleurs, dans son propre intérêt, à l'assister en cas de maladie ou de handicap.* » (Wilkin, 1910)

Bien que l'approche des deux auteurs cités soit différente – Salleby défend une forme d'eugénisme parental tandis que Wilkin s'inscrit dans une approche humaniste-, tous deux envisagent la

parentalité dans une conception utilitariste : moyen d'améliorer l'espèce humaine pour l'un, moyen de renforcer l'état pour l'autre.

Le terme *parenthood* va être repris quelques années plus tard en 1915 et 1916 dans deux articles de l'anthropologue féministe Elsie Clews Parsons. Elle utilise ce terme dans une réflexion sur la question de l'union sexuelle et du mariage. Elle envisage les relations sexuelles comme quelque chose de privé alors que la parentalité serait une affaire d'intérêt public. Elle propose ainsi de remplacer le « registre du mariage » et le « tribunal de divorce » par un « registre de parent » et un « tribunal de parent », le certificat de mariage par un certificat de parent et de remplacer le contrat de mariage par un contrat de parent. Ainsi conçu, devenir parent procéderait d'une démarche volontaire. Dans ses écrits, l'auteur défend une vision égalitariste des rapports entre les femmes et les hommes ainsi que des responsabilités parentales.

Dès le début du XXème siècle, le concept de parentalité se retrouve donc utilisé et défendu par des auteurs aux approches très différentes voire opposées.

En 1916, Thomas C. Blaisdell, doyen de la School of the Liberal Arts du Pennsylvania State College publie un article intitulé « *Education for Parenthood* » dans lequel il préconise dans le cadre de l'enseignement scolaire et universitaire, des formations à la parentalité. L'auteur suggère ainsi que la parentalité n'est pas innée mais qu'elle est une aptitude à acquérir.

On constate donc que la thématique de la parentalité surgit au moment où apparaissent à la fois la possibilité de dissocier sexualité et conjugalité de l'engendrement et la diffusion des idées de progrès social (eugénisme comme moyen d'améliorer l'espèce humaine et émancipation féminine).

C'est donc au moment où l'idée d'agir sur la société en contrôlant l'évolution des familles a été intellectuellement concevable que la thématique de la parentalité a émergé.

### 1.1.2. Le terme « parenthood » chez Thérèse Benedek

La psychanalyste américaine Thérèse Benedek publie en 1959 un article intitulé « *Parenthood as a developmental phase* » dans lequel elle développe l'idée que l'accès au statut de parent fait partie du développement de la personnalité au même titre que l'adolescence en fait partie et que l'homme comme la femme est concerné.

### 1.1.3.Émergence du concept dans l'espace francophone

Le terme de parentalité a été introduit dans la langue française par le psychiatre Paul-Claude Racamier en 1961 comme traduction du terme « *parenthood* » et comme reprise de l'usage qu'en fait Therese Benedek. Les écrits de Racamier ont surtout porté sur la « *maternalité* » dont il explique qu'il s'agit là de la traduction du mot anglais « *motherhood* », bien que ce mot soit plus souvent traduit par maternité. Racamier distingue la maternalité de la maternité en expliquant que si la maternité indique le fait d'être mère, la maternalité définit « *l'ensemble des processus psycho-affectifs qui se développent et s'intègrent chez la femme lors de la maternité* » (Racamier, Sens, Carretier, 1961). La maternalité serait une phase de développement s'apparentant à une crise d'identité (au même titre que la crise de l'adolescence) et c'est en lien avec l'étude de la psychose du post-partum que Racamier introduit ce terme. Dans son article, les notions de « *paternalité* » et de « *parentalité* » n'est évoqué qu'en note en bas de page, faisant pendant au concept de maternalité (Racamier, Sens, Carretier, 1961).

### 1.1.4.Développement du concept

Ces néologismes introduits en France par Paul-Claude Racamier ont connu des fortunes diverses. Si les termes de maternalité et paternalité n'ont guère eu de succès au-delà de la sphère psychanalytique, le concept de parentalité a connu un destin singulier, tant en psychiatrie et psychanalyse que dans le champ des sciences sociales et des sciences de l'éducation, au sein desquels il est abondamment exploité. Son apparition et son développement seraient liés à la montée en force du questionnement sur les compétences parentales et sur le bien-être de l'enfant. L'émergence du concept de parentalité dans la sphère francophone va s'accompagner de la création d'autres notions connexes comme la monoparentalité, l'homoparentalité, la coparentalité ou encore la transparentalité.

## 1.2. Essai actuel de définition

### 1.2.1.Définition lexicale et générale

Du point de vue lexical, ce néologisme est le résultat d'une double dérivation.

Au radical initial « parent » est joint le suffixe « al ». Une flexion obtenue par l'ajout d'un suffixe a pour conséquence de changer la fonction d'un mot. Dès lors que le suffixe « al » introduit la notion de qualité, l'adjectif « parental » peut être attribué à toute propriété relative à l'état de parent.

Le terme de parentalité va être obtenu à partir de l'association du suffixe « ité » à l'adjectif parental. Ce type de flexion détermine la substantification de l'adjectif. Le suffixe « ité » définit la qualité.

Au niveau lexicologique, le concept de parentalité a pour définition « *la qualité commune à l'ensemble des propriétés de l'état de parent* ».

Un tel procédé permet de passer d'une réalité circonscrite par le substantif initial vers un concept dont la valeur abstractive est forte.

A son entrée dans le dictionnaire français en 2000, la définition donnée par l'édition Larousse du terme « parentalité » est relativement vaste : « *fonction de parent, notamment sur les plans juridique, moral et socioculturel* » (Larousse, 2000).

Le Comité National de Soutien à la Parentalité créé en 2010 a tenté de saisir la parentalité dans sa totalité en donnant la définition suivante : « *La parentalité désigne l'ensemble des façons d'être et de vivre le fait d'être parent. C'est un processus qui conjugue les différentes dimensions de la fonction parentale, matérielle, psychologique, morale, culturelle, sociale. Elle qualifie le lien entre un adulte et un enfant, quelle que soit la structure familiale dans laquelle il s'inscrit, dans le but d'assurer le soin, le développement et l'éducation de l'enfant. Cette relation adulte/enfant suppose un ensemble de fonctions, de droits et d'obligations (morales, matérielles, juridiques, éducatives, culturelles) exercés dans l'intérêt supérieur de l'enfant en vertu d'un lien prévu par le droit (autorité parentale). Elle s'inscrit dans l'environnement social et éducatif où vivent la famille et l'enfant.* » (CNSP, 2011)

Il apparaît en définitive qu'il n'existe pas de définition unique reconnue de la parentalité.

Selon le champ dans lequel il est utilisé, le terme de « parentalité » n'a pas la même signification.

## 1.2.2. Les différentes acceptions selon les domaines d'application

### 1.2.2.1. Domaine politique et social

Dans le champ de l'action politique et sociale, la parentalité est un équivalent du mot famille (ex : « aides matérielles et financières à la parentalité »)

#### 1.2.2.2. Domaine législatif

Dans le domaine législatif, la parentalité et la coparentalité sont des termes utilisés dans le domaine du partage juridique de l'autorité parentale. La Commission nationale consultative des droits de l'homme définit la parentalité par ses aspects juridiques, avec les devoirs des parents et leurs droits relatifs à l'autorité parentale et à la filiation.

#### 1.2.2.3. Domaine sociologique

En sociologie, le terme de parentalité décrit les nouvelles formes de conjugalités et de vies familiales. Il faut donc plutôt entendre « parentalité » au sens de structures familiales. On parle d'homoparentalité, de monoparentalité, etc. La parentalité peut aussi désigner un mode de filiation (ex : parentalité adoptive) ou la situation des parents à l'arrivée d'un enfant (ex : parentalité précoce).

#### 1.2.2.4. Domaine éducatif

Dans le champ de l'éducatif, le terme de parentalité englobe les pratiques éducatives destinées aux enfants.

#### 1.2.2.5. Domaine psychiatrique et psychologique

Dans les champs psychiatriques et psychologiques, le terme parentalité est utilisé pour désigner le processus qui permet à une femme ou à un homme de devenir parent c'est-à-dire de se reconnaître soi-même dans son rôle et sa place de parent, de manière à pouvoir reconnaître son enfant dans son altérité.

Dans son article « *Nouvelles parentalités, filiation et affiliation : le désir de « faire famille »* », Benghozi (2011) propose cet aphorisme : « *La parenté n'est pas la parentalité* ».

En effet, le mot « parenté » est issu du mot « parent » qui est directement issu du participe présent du verbe latin « parere » qui signifie procurer, produire, enfanter et mettre au monde (La racine « par » se retrouve d'ailleurs dans les termes qui évoquent l'accouchement : « parturition », « post-partum »). Il apparaît évident que le terme parent désigne d'abord et principalement le père et la mère. C'est ce que dit Benghozi quand il écrit que la notion de « parenté » se réfère au lien de filiation.



La parentalité, elle, relève non du lien de filiation mais de la relation. Relation autour de laquelle va se construire le devenir parent avec la reconnaissance d'être parent pour cet enfant.

Plus exactement, la parenté relèverait de la filiation juridique et +/- biologique tandis que la parentalité relèverait de la filiation affective.

La psychiatre Martine Lamour et la psychologue Marthe Barraco donne de la parentalité une définition qui insiste sur cette idée de processus psychique maturatif qui permet de se reconnaître comme parent: « *La parentalité est l'ensemble des réaménagements psychiques et affectifs qui permettent à des adultes de devenir parents, c'est-à-dire de répondre aux besoins de l'enfant à trois niveaux : le corps, la vie affective et la vie psychique.* » (Lamour, Barraco, 1998).

Même chose pour la psychologue et chercheuse Catherine Sellenet pour qui « *la parentalité est l'ensemble des droits et des devoirs, des réaménagements psychiques et des affects, des pratiques de soin et d'éducation, mis en œuvre pour un enfant par un parent (de droit ou électif), indifféremment de la configuration familiale choisie* » (Sellenet, 2007).

### 1.3. Les trois axes de la parentalité

Dans les années 1990, le psychiatre et psychanalyste Didier Houzel a été amené, à la demande du Ministère des Affaires sociales, à préciser cette notion de parentalité avec un groupe de recherche pluridisciplinaire composé de juristes, psychologues, éducateurs, médecins de PMI et de sociologues. Leur tâche était d'examiner les conséquences pour un enfant comme pour les parents d'un retrait de l'enfant de son foyer familial. L'étude de cas complexes les a conduits à distinguer trois axes de la parentalité qu'ils ont nommé « *exercice* », « *expérience* » et « *pratique* » de la parentalité (Houzel, 1999).

#### 1.3.1. L'exercice de la parentalité

Il s'agit ici de l'exercice pris dans son sens juridique. L'exercice de la parentalité correspond à tout ce qui fonde et organise la parentalité : désignation du parent, exercice de l'autorité parentale, droit de filiation, etc...

Cet axe comprend également l'axe généalogique ; le parent inscrit l'enfant dans une filiation symbolique.

### 1.3.2.L'expérience de la parentalité (dimension psychique et affective)

Il s'agit de l'expérience subjective impliquée dans l'état de parent et dans les fonctions qui en découlent c'est-à-dire comment l'individu se sent ou non parent de son enfant.

### 1.3.3.La pratique de la parentalité

Il s'agit de l'aspect le plus objectif des fonctions parentales, celui des « soins parentaux ». L'on entend par « soins parentaux », aussi bien les soins physiques (alimentation, propreté, soins médicaux, etc...) que les soins psychiques c'est-à-dire la qualité de la présence auprès de l'enfant.

## 2. Le désir d'enfant

*« Ainsi je définis la parentalité comme le produit de la parenté et aussi le fruit de la parentalisation des parents. Pour ainsi dire, la parentalité débute pendant la grossesse et il faut se préparer par le désir d'avoir un enfant » (Lebovici, 2000)<sup>14</sup>*

### 2.1. Une notion récente

Selon le psychiatre Serge Lebovici, la parentalité au sens de processus psychique qui permet de devenir le parent de son enfant, trouve son origine dans le désir d'enfant.

Mais ce désir d'enfant est une notion relativement récente dans l'histoire de l'humanité.

C'est seulement depuis la maîtrise de la fertilité (contraception et IVG) dans les années 1960-70 et à fortiori depuis l'apparition des techniques de procréation médicalement assistée au début des années 1980, que la venue d'un enfant ne se fait plus au hasard des fécondités des futurs parents mais s'inscrit dans un projet de vie et que peut véritablement émerger le désir d'avoir un enfant.

---

<sup>14</sup> Serge Lebovici, communication personnelle en vue de la préparation du livre Dialogue sur la parentalité, juin 2000, Paris.

## 2.2. Pourquoi faire des enfants ?

Les raisons qui poussent les individus ou les couples à devenir parents peuvent être situées à deux niveaux : au niveau individuel et au niveau environnemental (Roskam, Galdiolo, Meunier, Stiévenart, 2015). Ces raisons de la transition vers la parentalité peuvent être biologiques, psychologiques ou sociales.

### 2.2.1. Au niveau individuel

#### 2.2.1.1. Raisons biologiques

Les raisons biologiques peuvent être liées à l'âge de l'individu qui peut estimer qu'il est temps pour lui de devenir parent au risque de ne plus pouvoir le devenir.

#### 2.2.1.2. Raisons psychologiques

Les raisons psychologiques peuvent relever de valeurs morales. Pour certains individus en effet, donner la vie fait partie de leurs valeurs morales tout comme donner à un enfant ce que leurs parents leur ont transmis. Transmettre ce qui leur a été transmis par leur parents peut être pour eux une façon non seulement d'honorer leurs parents mais aussi de s'inscrire dans une lignée. Cela peut être une autre raison de vouloir un enfant. Une autre raison psychologique encore peut être le désir de se projeter dans le développement de son propre enfant pour atteindre des réalisations qui nous ont échappé. Enfin, avoir un enfant est une façon pour l'individu de s'inscrire dans la narration d'une histoire qui ne s'arrêtera pas avec lui.

#### 2.2.1.3. Raisons socioculturelles

Les raisons socioculturelles concernent le rôle et le statut social que confère le fait d'être parent. Notre société offre en effet une reconnaissance sociale aux parents ainsi qu'un statut social et financier spécifique. Pour certains individus, sans emploi ni socialisation, être parent est la seule façon pour eux d'obtenir un statut social. Une autre raison sociale peut être le réseau amical. Avoir un enfant au même moment que ses amis permet de conserver des liens amicaux forts dans la mesure où les individus vont partager les mêmes préoccupations et priorités au même moment.

## 2.2.2. Au niveau environnemental

### 2.2.2.1. Raisons biologiques

Au niveau environnemental, les raisons biologiques portent essentiellement sur la survie de l'espèce humaine et l'équilibre à respecter dans la pyramide des âges.

### 2.2.2.2. Raisons psychologiques

Un des raisons psychologiques peut être la désirabilité sociale liée au fait de fonder une famille.

### 2.2.2.3. Raisons socioculturelles

Sur le plan socioculturel, une des motivations à avoir un enfant peut avoir trait à une notion de sécurité sociale qu'implique le fait d'avoir une descendance.

## 2.3. Données chiffrées du désir d'enfant

L'enquête *Etude des relations familiales et intergénérationnelles* (ErFi) réalisée en 2005 et celle issue de l'Eurobaromètre réalisé en 2006, montrent que 95% des Français déclarent souhaiter avoir au moins un enfant.

L'enquête *Fécondité, contraception et dysfonctions sexuelles* (Fécond) réalisée en 2010 auprès de 8648 personnes va dans le même sens : 6.3% des hommes et 4.3% des femmes déclarent ne pas avoir d'enfant et ne pas en vouloir.

Le désir d'avoir un enfant est donc très largement prédominant dans la société française.

## 3. Un processus dynamique : devenir parent

D'après le dictionnaire historique de la langue française, le terme de « parenté » signifie d'abord « lignage et hérédité ». Il se dira de tout lien de sang existant entre personnes. Il peut aussi désigner un ensemble de parents au sens de « parentèle » se rapportant donc à un lignage. Ainsi, la parenté

désigne le lien juridique qui unit des personnes qui descendent l'une de l'autre ou qui descendent d'un ancêtre commun.

Alors que la parenté désigne donc un état, un lien établi une fois pour toute, de manière pourrait-on dire, statique, la parentalité renvoie à un processus dynamique. Il ne suffit pas d'être géniteur ou d'être désigné « parent », il faut « devenir parent » dans son fonctionnement psychique. En cela, nous le verrons, devenir parent se révèle être un phénomène à la fois naturel et complexe. Nous essayerons ensuite de comprendre en quoi devenir parent relève d'un processus psychique maturatif et d'un phénomène de « *parentalisation* » (Lebovici, 1999).

### 3.1. Un phénomène paradoxal, naturel et complexe à la fois

Devenir parent est au premier abord un phénomène naturel car l'accès à la procréation n'est en théorie pas difficile : il suffit en principe d'avoir un rapport sexuel sans contraception à un moment favorable du cycle menstruel pour qu'il y ait une grossesse. Les progrès de la médecine avec le développement ces trente dernières années des techniques de procréation médicalement assistée ainsi que l'essor de l'adoption rend plus facile aux couples infertiles l'accès au statut de parent.

Mais devenir père ou mère est aussi un phénomène complexe car devenir parent « dans sa tête » est une tâche beaucoup plus difficile. En effet, c'est passer d'abord de la dimension individuelle à la dimension de la conjugalité puis construire une triade dont le produit est l'enfant.

### 3.2. Un processus psychique maturatif

Divers auteurs s'accordent à penser la parentalité en terme de processus psychique maturatif. En ce sens, il s'agit pour chacun de pouvoir faire avec ses propres expériences et souffrances d'enfant et ainsi devenir parent de son enfant réel et non pas uniquement le parent de cet ancien enfant. Il s'agit de se séparer de sa propre histoire d'enfant et de son histoire familiale, non dans le sens de rompre mais dans celui de réaménager et de mettre en perspective ce qui a été vécu.

Prenons pour illustrer cette idée l'exemple d'un enfant qui a grandi dans une famille modeste qui n'avait pas le droit de manger de friandises pour des raisons économiques. Cet enfant est à son tour devenu parent. Que va-t-il permettre à son enfant de manger ? Une première possibilité est qu'il s'appuie uniquement sur ses références parentales et qu'il interdise à son tour à son enfant de manger des friandises. Une autre possibilité est que, ayant trop souffert de ces restrictions parentales alimentaires, il permette à son enfant de manger tout ce qu'il souhaite sans retenue.

Dans ces deux éventualités, le parent refuse ou autorise les friandises non à son enfant mais à lui-même comme ancien enfant, soit en répétant la décision parentale soit en se nourrissant lui-même à travers son enfant. Une autre possibilité qui témoignerait d'un réaménagement de son histoire et d'une mise en perspective de ce qu'il a vécu étant enfant serait qu'il considère qu'au regard de leur situation économique de l'époque ses parents ont fait comme ils pouvaient mais que lui peut parfois accorder à son enfant de manger des friandises.

### 3.3. Un processus de «parentalisation »

*« Ainsi je définis la parentalité comme le produit de la parenté et aussi le fruit de la parentalisation des parents » (Lebovici)*

Outre les remaniements intrasubjectifs inhérents au fait de devenir parent, il est important de prendre en compte le fait que les futurs parents vont passer d'une relation à deux à une relation à trois avec la naissance de leur enfant. La mère, le père et leur bébé vont former un système à trois, un système triadique, au sein duquel va se construire la parentalité. Chacun aura une implication dans l'accès de l'autre à la parentalité. Les conjoints vont se faire parents mutuellement. C'est que Martine Lamour appelle la « *parentalisation réciproque* » (Lamour, 2000). Le bébé va également exercer un phénomène de parentalisation sur ses deux parents.

#### *Maternalisation de la mère par son conjoint*

L'accès à la maternité est un moment au cours duquel la réactivation des conflits infantiles va avoir une incidence considérable sur le processus de maternalisation.

Par ses caractéristiques masculines, le conjoint va réactiver chez la compagne la confrontation à la figure paternelle ce qui va donner une nouvelle actualité au complexe d'Œdipe et notamment au fantasme secret de la femme d'avoir un enfant du père. Ce fantasme qui en dehors de la grossesse restait soumis au refoulement perd maintenant sa charge libidinale ce qui va permettre son évocation et la résolution de l'Œdipe.

La maternalisation de la mère va s'étayer sur le gain narcissique que lui offre la gratitude exprimée par le père à son égard et sur sa reconnaissance en tant que mère par le père. Il est en effet fondamental pour la jeune femme d'être « *reconnue et acceptée par le père : c'est le père qui permet à la femme de devenir pleinement mère* » (Le Camus, 2002).

### *Paternalisation du père par sa conjointe*

De même que chez la femme, l'Œdipe va être réactivé chez le futur père à l'occasion de la grossesse. En tant que figure maternelle, sa compagne sera identifiée à sa propre mère. L'image de sa compagne devenant elle-même mère va renvoyer le futur père à sa relation infantile à sa propre mère ainsi qu'à la problématique œdipienne qui va pouvoir être dépassée du fait de la levée du refoulement occasionnée par la grossesse

La paternalisation va s'étayer, comme dans le cas de maternalisation, sur la gratification narcissique : le père a besoin de la gratitude exprimée par la femme. Il a besoin de se sentir désigné et reconnu comme le père de son enfant.

De la même manière que chez la mère, le père a besoin que sa compagne projette sur lui la capacité à être un bon père : l'un « *des prérequis pour le développement d'un bon père dans la relation avec son bébé semble être que la mère ait une représentation interne du père comme étant important pour le nourrisson* » (Lamour, 2000).

Chacun des parents est renforcé dans ses liens à l'enfant par les projections inconscientes contenues dans le discours et les attentes idéalisées de l'autre. La mère contribue à la paternité et, de manière symétrique, le père contribue à la maternité. Chacun va authentifier la présence de l'autre auprès du bébé.

L'apport du bébé à la dynamique des processus de parentalisation n'est pas négligeable également.

### *Parentalisation par le bébé*

Dans cette perspective de triade, « *le bébé va jouer d'emblée un rôle important [...] dans l'installation de la maternité mais aussi de la paternité* » (Lamour, 2000). Le bébé, et en particulier le premier-né, représente en effet un catalyseur de la parentalisation.

Si le bébé est un déclencheur des processus de parentalisation chez chacun de ses parents, « *il en est aussi un des acteurs. Ses compétences lui permettent, non seulement de recevoir très tôt des informations venant de son entourage, mais également d'envoyer des messages qui vont plus ou moins modeler cet entourage* » (Houzel et al., 1999). Ainsi, « *le bébé parentalise son père et sa mère dans le cadre des interactions dyadiques père-nourrisson, mère-nourrisson* » (Lamour, 2000).

Le terme de parentalité, nous venons de le voir, est pluri-sémantique : s'il désigne spécifiquement pour les psychologues et les psychiatres, le processus qui permet de se reconnaître dans son rôle et sa place de parent, il est aussi employé dans un sens plus large, celui de structure familiale.

C'est dans cette acception que le terme « *transparentalité* » s'est développé ces dernières années, faisant état de l'existence de structures familiales où l'un des parents au moins est transsexuel.

A la croisée des deux premiers chapitres de ce travail, il s'agira maintenant d'envisager la parentalité chez les sujets transsexuels, à la fois en tant qu'expérience (comment le sujet transsexuel se sent-il - ou non- parent), qu'exercice (question de la filiation pour le sujet transsexuel) et que pratique (de quelle manière le sujet transsexuel est-il présent, physiquement et psychiquement pour son enfant), selon les trois axes de la parentalité de Houzel.



### CHAPITRE 3 : PARENTALITE CHEZ LES SUJETS TRANSSEXUELS

Dans ce troisième et dernier chapitre, nous étudierons la parentalité chez les sujets transsexuels en nous basant sur la littérature existante qui traite de la question.

Nous commencerons par nous intéresser à la question du désir d'enfant chez le sujet transsexuel, désir qui, nous l'avons vu, se situe à la base du processus psychique conduisant à devenir parent. Il s'agira ensuite de traiter de la parentalité dans une approche plus juridique en nous intéressant à la filiation que peut établir un sujet transsexuel. Enfin, nous nous attarderons sur le terme de « *transparentalité* » dont fait usage un certain nombre d'études sur lesquelles nous avons appuyé notre travail, avant de nous attacher à comprendre quelles peuvent être les particularités de la parentalité transsexuelle, tant dans son expérience que dans sa pratique.



**Figure 9 : Thomas Beatie**, transsexuel FtM, premier homme enceinte

Il est le père légal et la mère biologique de ses quatre enfants

(Photographie personnelle de T. Beatie extraite du site <https://www.gettyimages.co.uk>)

## 1. Le désir d'enfants chez les sujets transsexuels

### 1.1. Chiffres

Jusqu'à présent, la recherche s'est essentiellement penchée sur les transsexuels qui ont eu des enfants avant leur transition. Peu nombreuses sont les études qui s'intéressent au désir des transsexuels d'avoir des enfants.

Selon une revue de la littérature réalisée par Stozer, Herman et Hasenbuch et parue en 2014, 25 à 50% des personnes transsexuelles seraient parents.

S'il est vrai que la plupart des études de cette revue de la littérature s'intéresse essentiellement aux patients transsexuels qui ont eu un enfant avant transition, certaines d'entre elles s'interrogent sur le désir d'enfant de patients transsexuels qui n'en n'ont pas eu avant transition.

Dans l'étude de Wierckx et al., « *Reproductive wish in transsexual men* » (2012) pour laquelle 50 FtM ont été sondés, plus de la moitié des participants (54%) souhaitait avoir un enfant et 11 (22%) en avaient déjà un.

Dans une autre étude réalisée sur 121 transsexuelles femmes (De Sutter, Kira, Verschoor, Houmsky, 2002), 10% des participantes souhaitaient avoir un enfant et ce, même si elles en avaient déjà eu un avant transformation.

En France, l'enquête de Alain Giami menée en 2009, montre que 48 % des personnes transsexuelles interrogées avaient des enfants, que 14 % souhaitaient en faire et 20 % en adopter (Giami, 2014).

### 1.2. Une spécificité du désir d'enfant chez le sujet transsexuel ?

Au-delà des raisons qui peuvent pousser tout individu à devenir parent que nous avons abordées précédemment (cf. Chap. 2 : parentalité), on peut s'interroger sur d'éventuelles spécificités du désir d'enfant chez le sujet transsexuel.

Les motivations à avoir un enfant peuvent être différentes selon que le sujet transsexuel a déjà fait ou non sa transition.

Chez le sujet qui n'a pas encore entamé sa transition, en raison d'une lutte fréquente contre ce désir de changement d'identité, avoir un enfant peut être une façon de reporter ou de mettre un terme à

une transition débutante. Fonder une famille serait ainsi un moyen d'entraver la transidentité (Fortier, 2015). Dans l'étude de Hines en 2006, Dan, un des parents transsexuels, explique qu'une des raisons l'ayant poussé à avoir un enfant est l'idée que cela pourrait lui ôter l'idée de changer de sexe. Cela n'a pas été le cas comme il l'espérait : « *One of the reasons for having a child was that it would make it go away, it would make me whole. You destroy all this stuff that was doing my head in, but it didn't.* »<sup>15</sup> Néanmoins, la naissance de son enfant a freiné la prise de décision car il se posait beaucoup de question sur les conséquences que sa transition pourrait avoir sur son fils : « *I had my son when I was in a can of worms. That was the hardest bit whilst I was sorting my head out, it was* » « *I need to do this for me, but what impact is this going to have on him? Will I lose him? Will he hate me? Will I have to face a custody battle?* »<sup>16</sup>

Dans l'étude de Corinne Fortier en 2015, Suzanne, une transsexuelle québécoise confie : « *J'avais le besoin profond d'être une femme, mais pas au point de me retrouver seule et de vivre de l'assistance sociale. J'avais surtout peur d'être privée de mes trois enfants. Avoir des enfants a été une façon de m'empêcher d'entamer le processus de changement* ». Fonder une famille a ainsi été pour elle comme un garde-fou contre sa transidentité. Le clivage pour elle est si grand entre le fait de vivre sa transidentité et le fait d'être parent qu'elle ne peut penser réaliser sa transition sans se voir dépossédée de ses enfants.

Chez les sujets qui ont achevé leur transition, avoir un enfant peut aussi être une façon de renforcer son identité sociale (Murphy, 2015). En effet, devenir père ou mère peut être vu comme le moyen de renforcer aux yeux de son entourage et de la société en général sa condition d'homme ou de femme.

### 1.3. Quels moyens pour un sujet transsexuel d'avoir un enfant ?

L'étude de Tornello et Bos, « *Parenting intentions Among Transgender Individuals* » (2017), basée sur les données de 32 patients transsexuels (24 FtM et 8 MtF), donne les résultats suivants : un tiers des sujets interrogés souhaiterait devenir parent par adoption (31.3%) ou par un rapport sexuel « classique » hétérosexuel (25%). Les autres patients interrogés souhaiteraient faire usage d'une

---

<sup>15</sup> « *L'une des raisons pour avoir un enfant c'était que ça la [cette idée] ferait disparaître, que ça me ferait revenir comme avant, que ça me débarrasserait de tous ces trucs qui me passaient par la tête, mais ça n'a pas été le cas.* », traduction personnelle.

<sup>16</sup> « *J'étais dans un véritable sac de nœuds quand j'ai eu mon fils. Le plus difficile c'était quand j'essayais de faire le tri dans ma tête. C'était : « Je dois le faire pour moi, mais quel impact cela va-t-il avoir sur lui ? Vais-je le perdre ? Va-t-il me détester ? Vais-je devoir me battre pour sa garde ? »*, traduction personnelle.

mère porteuse (15.6%) avec soit un donneur de sperme connu (9.4%), du sperme issu d'une banque (9.4%) ou une donation anonyme (8.1%).

La méthode de prédilection semble être en lien avec le genre du patient répondeur : les femmes transgenres choisissent de préférence de devenir parent par le moyen de l'adoption (75%) tandis que les hommes transgenres envisagent plutôt le rapport sexuel « classique » et la grossesse comme moyen d'avoir un enfant.

Presque la moitié des participants (n=15, 47%) – quasiment tous ces 47% sont des transsexuels hommes- souhaiteraient avoir un enfant biologique.

Ce choix pourrait s'expliquer par une inégalité entre transsexuel homme et transsexuelle femme dans la possibilité d'avoir un enfant biologique : un FtM qui n'aurait pas subi de chirurgie de stérilisation (ce n'est plus obligatoire aujourd'hui pour changer de sexe civilement) garde la possibilité de porter son enfant biologique. En revanche, qu'il soit stérile ou non, l'homme ne pourra pas avoir d'enfant biologique dans la mesure où la GPA n'est pas autorisée par la loi, du moins en France.

38% des participants à l'étude précédemment citée envisage le fait d'être transsexuel comme une barrière pour pouvoir devenir parent de la manière qu'ils jugent idéale. Les barrières évoquées peuvent être physiques (souhait d'une FtM d'avoir un enfant biologique mais qui ne souhaite pas être enceinte ; refus d'arrêter le traitement hormonal pour tomber enceinte) ; financières ou légales (cas de la GPA qui est illégale dans de nombreux pays et qui peut s'avérer trop chère pour les MtF dans les pays où elle est légale ; autre problème légal, celui du don de sperme par donneur connu avec le risque d'une demande de reconnaissance en paternité).

#### 1.4. PMA et transsexualité

Avec les progrès de la médecine, il est possible pour les personnes transsexuelles de devenir parents en dehors du contexte de l'adoption.

Lorsque la stérilisation chirurgicale était obligatoire pour pouvoir changer officiellement de sexe, les individus étaient contraints de choisir entre leur désir de transition et leur souhait de se reproduire. A l'heure actuelle, la chirurgie de stérilisation n'est plus obligatoire – en France tout du moins – pour pouvoir changer d'identité.

Néanmoins, les traitements hormonaux utilisés pour la transition d'un genre à l'autre, grèvent nettement la fertilité des individus (Coleman et al, 2012 ; T'Sjoen, Van Caenegem, Wierckx, 2013).

La procréation médicalement assistée a fait de nombreux progrès et des techniques pour préserver la fertilité des patients sous traitement potentiellement stérilisants sont disponibles.

Les techniques de préservation de la fertilité diffèrent selon qu'il s'agit d'une femme transsexuelle ou d'un homme transsexuel.

Pour les hommes transsexuels les techniques existantes sont :

- la cryoconservation de sperme collecté après éjaculation ou au moyen d'une extraction testiculaire
- la cryoconservation de tissu testiculaire

Pour les femmes transsexuelles les techniques existantes sont :

- la cryoconservation d'embryons, d'ovocytes ou de tissu ovarien

Les possibilités pour un individu transsexuel de devenir parent, diffèrent selon l'orientation sexuelle de ce dernier :

#### Cas d'un couple hétérosexuel :

-**MtF + H** : don d'ovule + GPA avec sperme du conjoint ou du sujet transsexuel MtF (si une cryoconservation a été effectuée avant le parcours de transition) → 1 père génétique + 1 mère gestatrice

-**FtM + F** : insémination de la conjointe par don de sperme (IDS) ou insémination par don de sperme d'un ovule du sujet transsexuel (FtM) (si une cryoconservation a été effectuée avant le parcours de transition) avec conjointe gestatrice ou patiente FtM gestatrice si elle a conservé son utérus → mère biologique et légale + père légal / mère biologique différente de la mère gestatrice et légale + père légal / mère biologique et légale car a accouché qui serait aussi le père légal

#### Cas d'un couple homosexuel :

-**MtF + F** : insémination de la conjointe par don de sperme ou si une conservation de sperme du patient transsexuel a été faite, FIV de la conjointe avec le sperme de la patiente transsexuelle avec conjointe gestatrice → 1 mère biologique, 1 père biologique, 2 mères légalement

-**FtM + M** : GPA avec sperme du conjoint et ovule d'une donneuse / GPA avec sperme du conjoint et ovule du patient transsexuel si conservation effectuée avant la transition/ s'il n'y a pas eu de chirurgie de stérilisation effectuée, grossesse du patient transsexuel avec son propre ovule et sperme du conjoint (cf. Thomas Beatie) → 1 père biologique et l'autre père serait la mère biologique et la mère légale (si accouchement du patient FtM) ou mère biologique et mère légale distinctes si GPA.

Toutes ces techniques ne sont pas disponibles partout.

En France, la GPA est interdite et seule la PMA pour les couples hétérosexuels est autorisée (en 2018).

La seule option légale actuellement pour les individus transsexuels est l'insémination par don de sperme dans le cadre d'un couple hétérosexuel dont l'un des partenaires est un transsexuel homme (FtM + F).

Les transsexuelles femmes en couple hétérosexuelles (MtF + M) sont dans la même situation qu'un couple d'hommes homosexuels : la nécessité qui est la leur de faire appel à un don d'ovocyte et à une mère porteuse – deux nécessités interdites en France dans ce cas- ne leur permet pas de devenir parents légalement.

## 2. La filiation à l'épreuve de la traversée des genres

Nous venons de le voir, le désir d'enfant n'est pas affecté par le transsexualisme et soulève, par conséquent, des interrogations liées aux possibilités d'établir une filiation.

Deux situations sont à distinguer, selon que l'établissement de la filiation intervient avant ou après le changement de sexe.

### 2.1. Filiation établie avant rectification du registre

La filiation de l'enfant né antérieurement au changement de sexe ne peut pas être remise en cause. L'article 61-8 du Code civil en effet consacre le principe de la non-rétroactivité de la modification des actes de l'état civil. Il indique que « *la modification de la mention du sexe dans les actes de l'état civil est sans effet sur les obligations contractées à l'égard de tiers ni sur les filiations établies avant cette modification.* ». La modification du sexe à l'état civil du transsexuel ne modifie donc pas l'acte de naissance de ses descendants. De ce fait, l'enfant n'apparaît pas comme né de deux personnes de

même sexe. Le transsexuel homme devenu femme ne devient pas la mère légale de l'enfant et, inversement, le transsexuel femme devenu homme ne devient pas le père légal de l'enfant.

L'acte de naissance de l'enfant du transsexuel reste inchangé et aucune mention de la décision de changement de sexe du parent n'y sera portée.

## 2.2. Création d'un lien de filiation après modification de l'état civil

### 2.2.1. Filiation biologique

La filiation de la personne transsexuelle à l'égard de son propre enfant est envisageable dans la mesure où la stérilisation de la personne transsexuelle n'est plus une condition nécessaire à la modification de la mention du sexe sur l'état civil.

En l'absence de stérilité, une femme devenue homme peut accoucher d'un enfant et le reconnaître (Article 316 du Code civil<sup>17</sup>). Le lien de filiation alors établi entre l'homme et l'enfant est d'ordre maternel puisqu'aux yeux du droit français la mère est celle qui a accouché de l'enfant (Article 325 du Code civil<sup>18</sup>).

Il est en revanche possible pour le ministère public de contester une telle filiation en relevant son caractère invraisemblable (Article 336 du Code civil<sup>19</sup>). Néanmoins, la filiation maternelle peut être remise en cause uniquement par la preuve que la mère n'est pas celle qui a accouché de l'enfant (Article 322 al. 1<sup>er</sup> du Code civil<sup>20</sup>). Or, dans le cas présent, c'est bien l'homme ayant reconnu l'enfant qui a accouché de celui-ci.

Un double lien de filiation biologique peut même apparaître à l'égard de deux hommes si le transsexuel femme devenu homme est en couple avec un autre homme et que ce dernier reconnaît l'enfant (Article 316 du Code civil) ou bénéficie de la présomption de paternité en cas de mariage (Article 312 du Code civil<sup>21</sup>). L'enfant aurait alors un double lien de filiation maternel et paternel à l'égard de deux hommes.

---

<sup>17</sup> Article 316 du Code civil : « Lorsque la filiation n'est pas établie dans les conditions prévues à la section I du présent chapitre, elle peut l'être par une reconnaissance de paternité ou de maternité, faite avant ou après la naissance »

<sup>18</sup> Article 325 du Code civil : « A défaut de titre et de possession d'état, la recherche de maternité est admise. L'action est réservée à l'enfant qui est tenu de prouver qu'il est celui dont la mère prétendue a accouché. »

<sup>19</sup> Article 336 du Code civil : « La filiation légalement établie peut être contestée par le ministère public si des indices tirés des actes eux-mêmes la rendent invraisemblable ou en cas de fraude à la loi »

<sup>20</sup> Article 322 al. 1<sup>er</sup> du Code civil : « La maternité peut être contestée en rapportant la preuve que la mère n'a pas accouché de l'enfant »

<sup>21</sup> Article 312 du Code civil : « L'enfant conçu ou né pendant le mariage a pour père le mari. »

Inversement, en l'absence de stérilité, un transsexuel homme devenu femme peut être le père biologique d'un enfant dont a accouché une autre femme. Le lien de filiation biologique entre l'enfant et le transsexuel devenu femme est d'ordre paternel. Dans le cas présent, l'enfant aurait un double lien de filiation maternel et paternel à l'égard de deux femmes. Là encore, le ministère public peut à nouveau contester cette filiation au motif de son caractère invraisemblable (Article 336 du Code civil). Toutefois, la paternité ne peut être remise en cause que par la preuve que le conjoint ou l'auteur de la reconnaissance n'est pas le père biologique de l'enfant (Article 332 al. 2 du Code civil<sup>22</sup>). Or, dans le cas présent, le transsexuel homme devenu femme a bien un lien biologique avec l'enfant en étant à l'origine de son engendrement.

### 2.2.2.Filiation adoptive

La personne transsexuelle a la possibilité d'adopter l'enfant de son conjoint de sexe identique ou de sexe opposé à son sexe apparent (article 6-1 du Code civil<sup>23</sup>).

L'adoption en couple lorsque l'un des conjoints est transsexuel est possible, conformément à l'article 246 du Code civil, puisque le mariage est ouvert à tous indépendamment de l'identité de genre.

De même, l'adoption individuelle étant reconnue par l'article 341-1 du Code civil, rien ne s'oppose en principe à ce qu'un transsexuel seul y ait recours. A plus forte raison, cette possibilité est conforme à la jurisprudence européenne selon laquelle « *est discriminatoire en raison du sexe, une distinction qui trouverait son origine dans la conversion sexuelle* » (CEDH, 30 avril 1996<sup>24</sup>).

### 2.2.3.Procréation médicalement assistée

L'accès aux techniques de procréation médicalement assistée demeure interdit en France à une personne transsexuelle seule. La PMA est uniquement autorisée pour les personnes transsexuelles en couple hétérosexuel dans le cas d'un homme transsexuel (FtM) en couple avec une femme. Le père FtM est alors considéré comme tout autre père qui serait stérile. Dans ce cas, on procède à l'insémination de la partenaire par un donneur anonyme.

---

<sup>22</sup> Article 332 al. 2 du Code civil : « *La paternité peut être contestée en rapportant la preuve que le mari ou l'auteur de la reconnaissance n'est pas le père.* »

<sup>23</sup> Article 6-1 du Code civil : « *Le mariage et la filiation adoptive emportent les mêmes effets, droits et obligations reconnus par les lois, à l'exclusion de ceux prévus au titre VII du livre Ier du présent code, que les époux ou les parents soient de sexe différent ou de même sexe.* »

<sup>24</sup> CEDH, 30 avril 1996, affaire P.c/S. et Cornwall County Council, *Droit de la famille*, Paris, Lexis-Nexis, 2012, commentaire n°2, note S. Paricard.



### 3. « *Transparentalité* »

#### 3.1. Invention d'un néologisme

Le terme « *transparentalité* » a été inventé récemment pour rendre compte des situations de parentalité de personnes transsexuelles (Leprince, Tourisson, 2010). Il désigne un statut familial où l'un ou l'autre des parents a réalisé ou est en train de réaliser la transition d'un sexe vers l'autre (Ruspini, 2010).

Ce concept a été porté par les associations LGBT avec une double exigence : nommer et ainsi faire reconnaître le fait que les personnes transsexuelles sont parents ou s'apprêtent à le devenir et revendiquer l'égalité en matière de droit à la parentalité et à la vie familiale.

L'invention et l'usage d'un terme spécifique pour évoquer la condition de parent chez un sujet transsexuel posent problème car cela semble sous-entendre qu'il s'agit d'un type de parentalité particulier. Comme dans ce chapitre il s'agit d'aborder la parentalité chez les sujets transsexuels sans a priori sur cette question, nous préférons utiliser les termes « parentalité chez les sujets transsexuels » et « parent transsexuel » plutôt que « *transparentalité* » et « transparent ». Ces termes peuvent néanmoins être occasionnellement employés par commodité d'usage dans la mesure où la plupart des études traitant de cette question les emploient mais sans que cela ne marque de notre part une prise de position dans le débat idéologique porté par l'usage de ce néologisme.

#### 3.2. Diversité des familles transsexuelles

La parentalité chez les sujets transsexuels concerne deux types de situations.

##### 3.2.1. Être parent avant la transformation

Dans la majorité des cas, elle concerne ceux qui ont déjà été parents avant d'entamer leur transition. La revendication des associations LGBT est que ces personnes ne soient pas dépossédées de leurs droits parentaux, notamment en cas de séparation conjugale.

### 3.2.2. Devenir parent après la transformation

La parentalité transsexuelle concerne, même si cela est dans une moindre mesure, des personnes ayant accompli leur transformation, qui sont reconnues civilement du sexe conforme à leur apparence physique, et qui souhaite devenir père ou mère.

Une étude américaine concernant les transsexuels et les individus transgenres retrouve que 38% des personnes interrogées sont parents et que 82% des individus ayant transitionné après l'âge de 55ans ont des enfants (Grant et al en 2011).

Être parent avant la transformation se retrouve surtout chez les MtF tandis que les FtM ont plutôt des enfants après transition. Ceci pourrait s'expliquer par le fait que le diagnostic de dysphorie de genre est posé pour la grande majorité des transsexuels hommes (FtM) tôt tandis que pour les transsexuelles femmes (MtF) le diagnostic est posé souvent plus tardivement (Nieder et al., 2011). A cela s'ajoute que l'âge de la réassignation sexuelle est significativement plus bas chez les transsexuels hommes (âge moyen 28ans) que chez les transsexuelles femmes (âge moyen 35ans) (Kreukels, Haraldsen, De Cuypere, Richter-Appelt, Gijs, Cohen-Kettenis, 2012).

## 4. Particularités de la parentalité transsexuelle

La littérature existante sur les expériences et les pratiques de parentalité chez les sujets transsexuels montre que ceux-ci doivent relever certains « défis » en lien avec leur enfant et l'autre parent. Il apparaît également que leur transition est souvent « négociée » avec leurs responsabilités de parent. Enfin, il semblerait que le statut parental puisse être indépendant du genre.

### 4.1. Quels défis parentaux ?

Pour son étude (Haines, Ajayi, Boyd, 2014), Haines a recueilli le discours de 50 parents transsexuels américains (46 parents transsexuels et 4 beaux-parents transsexuels) au sujet de leur histoire familiale, de leur transition, des changements familiaux que celle-ci a induits, des défis parentaux qui étaient les leurs et sur les discriminations dont ils pouvaient faire l'objet.

Trois thèmes centraux ont été mis en avant dans cette étude :

- implication de la transsexualité du parent dans le bien-être de l'enfant
- les conflits avec l'autre parent
- l'équilibre entre la transition, la parenté et les changements dans la structure familiale

#### 4.1.1. Transsexualité et bien être de l'enfant

La question de savoir si le changement de leur identité pouvait impacter négativement le bien-être de l'enfant est celle qui revient le plus fréquemment dans le discours des patients. C'est la peur de la stigmatisation pour leur enfant qu'ils mettent en avant, notamment en raison de la « transphobie » dont eux-mêmes peuvent être victimes (Fortier, 2015).

C'est pourquoi certains parents transsexuels sont amenés à cacher leur identité dans certains espaces, notamment à l'école, devant les professeurs ou les amis de leurs enfants.

#### 4.1.2. Relation avec l'autre parent

Les parents transsexuels répondants de l'étude mettent aussi en avant les difficultés auxquelles ils font face dans leurs relations avec l'autre parent. Cela semble aller dans le sens de l'étude de Freedman (Freedman, Tasker, di Ceglie, 2002) qui montrait que les ménages où l'un des membres était transsexuel faisaient face à un haut niveau de conflit familial. Pour beaucoup des participants de l'étude de Haines, ces conflits semblent être le fait d'un décalage entre le rôle de genre et les remaniements dans la dynamique parentale que la transition occasionne.

Pour la plupart des parents interrogés, l'autre parent est l'ancien partenaire, lequel ne pouvant pas supporter la transition, a mis un terme à la relation.

Pour un certain nombre de parents interrogés, leur partenaire n'était pas au courant du désir de transformation au début de la relation. Certains couples ont essayé de négocier la transition au sein du contexte familial ce qui ne se fait pas sans difficultés :

*« The main discriminations that I feel due to my gender identity is from my wife and her brother and his wife. Because they are not comfortable with having a transsexual in the family, I feel that I am personally being discriminated against by them. My wife calls me « those people », « freaks » and she doesn't want to learn about « them » or meet any of « them » or allow her children to meet any of « them » »<sup>25</sup>.*

---

<sup>25</sup> « Les principales discriminations que je ressens en raison de mon identité de genre viennent de ma femme, de son frère et de sa femme. Parce qu'ils ne sont pas à l'aise avec l'idée d'avoir un transsexuel dans la famille, je suis personnellement victime de discrimination de leur part. Ma femme m'appelle « ces gens-là », « monstres » et elle ne veut pas en savoir plus sur « eux », ni rencontrer aucun d'entre « eux », ni permettre à ses enfants de rencontrer aucun d'entre « eux ». », parent transsexuel témoignant dans l'étude de Haines (2014), traduction personnelle.

Certains des parents interrogés ont rapporté avoir vécu le fait que leur transsexualité a été utilisée contre eux par leur ex-conjoint au sujet de la garde des enfants ou de droit de visite.

#### 4.2. Une transition « négociée » avec ses responsabilités de parent

L'étude de Grant et al en 2011 sur des patients transsexuels américains montre que 38% des répondants étaient parents et 82% de ceux qui avaient fait leur transition après l'âge de 55ans avaient des enfants. Les participants transsexuels de cette étude avaient surtout eu des enfants avant leur transition, particulièrement les MtF parents. La transition intervient souvent après la mise en place d'une certaine situation de vie – carrière professionnelle, famille, réseau social. C'est pourquoi la transition d'un genre à l'autre est souvent faite en négociation avec les responsabilités acquises antérieurement, notamment celles de parents (Hines, 2006).

Un certain nombre de parents transsexuels de l'étude, notamment ceux qui ont fait leur transition après avoir eu leurs enfants, se disent sensibles au fait de maintenir des relations positives avec eux. Il semble que des tensions apparaissent spécialement lorsque l'enfant découvre la transition de son parent alors qu'il n'y avait pas été préparé, notamment lorsqu'il l'apprend par l'intermédiaire de quelqu'un d'autre que le parent concerné.

Pour son étude, Fortier (2015) a rencontré des femmes transsexuelles qui avaient eu des enfants avant leur transition, dont les propos témoignent de la façon dont elles ont dû ajuster leur transition à leur rôle parental. Nadine raconte : « *Je me travestissais devant ma femme, mais une fois que mes filles ont marché, je ne me travestissais plus dans le salon. Je ne me présentais pas devant mes filles habillée en femme, je ne voulais pas les perturber* ». Annick souligne elle, que sa fille craignait que sa transformation physique ne signe sa disparition en tant que père : « *Ma fille avait peur de perdre son père, que je les oublie, que je renie tout le passé, mais non, je signe toujours les mails « Papa »* ».

Hines (2006) fait remarquer que l'enfant a lui aussi besoin d'une transition, d'un certain temps pour se forger sa propre réflexion sur certaines préoccupations. C'est pour cette raison que Nathalie a fait ce qu'elle appelle une « *transition escargot* » pour que sa femme et sa fille puissent apprivoiser tranquillement sa transformation (Grenier, 2006).

Un des parents transsexuels de l'étude américaine de Grant avance un certain nombre de questionnements qui peuvent être soulevés par l'enfant et qu'il convient de discuter avec lui :

-la peur que peut ressentir l'enfant à l'idée d'être transsexuel lui aussi

-les répercussions des modifications corporelles du parent sur le ressenti de l'intégrité corporelle de l'enfant

-la confusion possible dans l'esprit de l'enfant entre identité de genre et orientation sexuelle

-le sentiment d'abandon que peut ressentir l'enfant devant le changement de genre physique du parent

-le problème de la honte que l'enfant peut ressentir

Les parents transsexuels interrogés insistent sur l'importance d'un dialogue ouvert et honnête avec leur enfant pendant et après la transition du parent.

Certains patients de l'étude de Hines témoignent de la façon dont la transition peut être négociée à la fois avec l'autre parent et avec l'enfant.

Transition négociée avec l'autre parent : ne pas le dire trop tôt aux enfants

C'est le cas de Cheryl dont les enfants avaient sept et neuf ans quand elle a commencé à prendre des hormones. Sa femme la soutenait mais elle ne souhaitait pas que leurs enfants soient informés de la transition de leur père. Cheryl vivait ça de façon problématique mais elle explique que ce qu'elle souhaitait avant tout c'était rester auprès d'eux.

La transition peut être aussi négociée avec l'enfant.

Tous les parents transsexuels interrogés par Hines ont expliqué avoir négocié leur transition avec leur enfant sur le plan linguistique : au lieu d'utiliser « maman » à la place de « papa » et inversement, l'enfant utilisait soit le nouveau prénom de son parent en transition soit un surnom. Hines donne l'exemple de Dan qui était appelé Danny aussi bien par son fils que par les enseignants qui de cette manière ne parlait ni de père ni de mère. Même chose pour les beaux-enfants de Bernadette qui l'appelaient Bernie. La fille de Nathalie a d'abord inventé « *papnat* » contraction de papa et Nathalie, puis « *mapa* » féminin de papa (Grenier, 2006) pour nommer son père en transition. Certains enfants s'approprient le nouveau prénom pour en faire un terme d'appellation personnel comme la fille de Nadia, qui utilise « *Nadiamounette* » pour nommer son père (Grenier, 2006). C'est une façon de permettre à l'enfant de s'adapter au changement de genre de leur père ou de leur mère de manière moins radicale.

La transition peut être négociée avec l'enfant également sur le plan vestimentaire : s'habiller en présence de l'enfant selon son genre de naissance ou de façon négociée avec l'enfant et ses relations (ne pas s'habiller en femme devant les amis par exemple).

Loin d'être un processus uniquement personnel et individuel, la révélation et la gestion de la transition se fait en lien avec les préoccupations et les responsabilités parentales.

#### 4.3. Un statut parental indépendant du genre

Si la majorité des sujets transsexuels parents pré-transition interrogés dans les différentes études évoquées précédemment (Fortier, 2015 ; Hérault, 2015 ; Faccio, Bordin et Cipolletta, 2013 ; Von Doussa, Power, Riggs, 2015) considèrent leur rôle parental actuel comme correspondant à celui d'avant leur transition (par exemple, un transsexuel MtF qui a eu un enfant avant sa transition, se considère le plus souvent femme et toujours père de son enfant), c'est que le statut parental ne renvoie pas uniformément à une inscription sexuée particulière, mais qu'il dépend tout autant de l'histoire familiale et des relations de parenté qui y ont pris forme. Cette idée est développée par l'anthropologue Laurence Hérault. Elle parle d'une « *identité relationnelle* » (Hérault, 2015) c'est à dire d'une identité qui renvoie aux liens établis par les personnes. Cette nouvelle perspective est intéressante pour rendre compte notamment de l'expérience des hommes et des femmes transsexuels qui ont été parents avant leur transition et qui se considèrent et sont considérés par leurs proches (et notamment par leurs enfants) comme homme *et* mère ou comme femme *et* père. Cette identité relationnelle qui définit ce que nous sommes en référence aux liens qui nous attachent à d'autres, permet de dépasser l'apparente contradiction induite par ces « *et* » qui associent contre-intuitivement statut sexué et statut parental.

Pour illustrer cette idée, Hérault cite dans son enquête Adrien qui a réalisé une transition tardive (dans la quarantaine) et pour qui sa nouvelle identité sexuée ne modifie pas son statut respectif de mère acquis et vécu ultérieurement : « *Je n'ai pas le corps d'un homme intégralement. J'ai une vie. J'ai une fille. J'ai été marié, j'ai divorcé, j'ai des choses derrière moi. C'est ma seconde existence mais elle est toujours dans la continuité de la première. [...] J'ai une fille, elle m'appelle toujours maman mais devant des inconnus elle dit Adrien.* »

L'étude de Faccio, Bordin et Cipolletta (2013) témoigne de la même idée. En effet, les sujets transsexuels MtF qui avaient eu des enfants avant transition parlent d'eux en tant que « *père* » tandis que les sujets transsexuels MtF qui n'ont pas d'enfant mais qui s'envisagent en tant que potentiels parents emploient le terme de « *mère* » à leur sujet. Le nombre d'années passées dans un rôle parental semble donc influencer la manière dont le sujet envisage ce rôle post-transition.

Si l'on se place dans une perspective interactionniste, l'identité est donc un processus essentiellement relationnel. C'est ce que Fortier (2015) affirme lorsqu'elle écrit « *ce n'est pas la masculinité qui fait le père mais le lien parental* ».

L'identité sexuée est une composante essentielle de la personne mais elle ne constitue pas toute son identité. Un père devenu femme reste un père vis-à-vis de son enfant compte tenu du lien affectif qu'il a construit en tant que père avec lui.

Ainsi, il ne s'agit pas de dire que les hommes ou les femmes peuvent être indifféremment père ou mère mais de reconnaître qu'un statut parental ne renvoie pas uniformément à une inscription sexuée particulière mais qu'il dépend d'une histoire et de relations affectives et sociales.

Être père ou mère apparaît donc comme le résultat d'un parcours de vie.



**Figure 10** : Toni Cantó dans le rôle de Lola, père d'Estéban

*Tout sur ma mère*, Almodovar (1999)

## DEUXIEME PARTIE : ETUDE CLINIQUE

### **CHAPITRE 1 : ETAT DES LIEUX DE LA RECHERCHE SUR « TRANSEXUALITE ET PARENTALITE »**

#### 1. Etat actuel de la recherche

Comme nous l'avons évoqué dans l'introduction de notre travail, le croisement entre parentalité et transsexualité demeure relativement inexploré. Malgré un développement important des études sur la parentalité ces vingt dernières années, les recherches sur la parentalité chez les sujets transsexuels demeurent relativement marginales dans le champ d'études sur la famille (Gross, 2015 ; Hérault, 2011,2014,2015). Celui-ci se concentre essentiellement sur l'homoparentalité ou la « cisparentalité ». Dans le champ des études transsexuelles, la parentalité s'avère plus ou moins occultée. Seules existent quelques recherches sur le développement des enfants de parents transsexuels.

#### 2. Données actuelles de la recherche

##### 2.1. Adaptation de l'entourage familial à l'identité transsexuelle et à la transition d'un parent

Les premières études sur la parentalité trans se sont intéressées à la façon dont l'entourage familial s'adapte au changement d'identité et à la transition d'un parent.

Des recherches se sont d'abord penchées sur le développement des enfants élevés par au moins un parent transsexuel (Chiland, Clouet, Guinot, Golse, Jouannet, Revidi, 2013 ; Green, 1978, 1998 ; White & Ettner, 2004). Ces enfants montraient une préférence pour des activités traditionnellement associées à leur genre et étaient confortables dans le genre qui leur avait été assigné à la naissance. Ces enfants ne montraient pas de trouble du développement psycho-sexuel et semblaient bien s'adapter au transsexualisme d'un de leurs parents (Chiland & al, 2003 ; Green, 1998 ; White & Ettner, 2007).

D'autres études se sont intéressées à la façon dont les (ex)-partenaires et les enfants vivent la transformation de leur conjoint ou de leur parent (Emerson, 2008 ; Hines, 2006 ; Fortier, 2015 ; Bischof, Warnaar, Barajas & Dhaliwal, 2011 ; Brown, 2009). Tout comme le sujet transsexuel qui passe par les différentes phases d'acceptation de son identité transsexuelle, l'entourage familial vit à son tour un processus d'adaptation. L'acceptation de l'enfant semble fortement influencée d'une part par son âge lors de l'annonce ainsi que par la qualité des relations familiales au moment de l'annonce. Les enfants d'âge préscolaire semblent être ceux qui s'ajustent le mieux au statut



« trans » de leur parent, suivis par les enfants adultes et en dernier lieu les adolescents (White & Ettner, 2007). Les conflits familiaux affectent négativement le processus d'adaptation des enfants. L'acceptation ou la non-acceptation du changement d'identité par l'autre parent est également un facteur déterminant dans la façon dont l'enfant va s'adapter au changement d'identité de son parent.

## 2.2. Expériences parentales vécues par les parents transsexuels eux-mêmes

Plus récemment, et de façon beaucoup plus marginale, la recherche s'est intéressée au vécu parental des sujets transsexuels eux-mêmes (Von Doussa, Power, Riggs, 2015 ; Martinez, Mazoyer, 2017).

Certaines de ces études mettent en avant les difficultés auxquelles sont confrontés les parents pré-transition : mettant en avant le bien-être de leur famille, certains parents se sentent obligés de reporter leur transition, par crainte de la stigmatisation et du rejet par leurs enfants. Les décisions qui entourent le processus d'affirmation de leur genre sont prises en considération de leur contexte familial et de leurs responsabilités parentales (Fortier, 2015 ; Haines & al, 2014). Il apparaît également que les parents pré-transition sont confrontés en bonne partie à la « transphobie », aux expériences familiales négatives (séparation conjugale, perte de contact avec leurs enfants, perte ou réduction de la garde légale, expérience de rejet de la part de leur conjoint et/ou de leurs enfants, etc...) (Haines, Ajayi, Boyd, 2014 ; Pyne, 2012 ; Pyne & al, 2015). Néanmoins, il arrive que l'expérience de la transition ait un impact positif sur leur rôle parental (Fortier, 2015 ; Pyne, 2012 ; Dierckx et al, 2017).

Les parents post-transition quant à eux font face essentiellement à des barrières institutionnelles pour fonder leur famille (accès restreint à la cryoconservation des gamètes pré-transition, impossibilité de les utiliser, manque d'information sur les options de reproduction post-transition) (De Sutter et al, 2002 ; Pyne et al, 2015 ; Wierckx et al, 2012). Les parents post-transition peuvent également être confrontés à des difficultés de nature interne lorsqu'ils deviennent parents. En effet, ils peuvent éprouver une détresse relative à leur genre en lien avec l'arrêt temporaire du traitement hormonale et/ou avec leur contribution reproductive en décalage avec leur identité de genre (Riggs, 2013 ; Light et al., 2014).

## 2.3. Etude de la parentalité sous l'angle des normes de genre

Des études ont examiné la parentalité chez les sujets transsexuels sous l'angle des normes de genre. Elles semblent montrer que les parents et futurs parents transsexuels sont influencés par les

rôles traditionnels de genre et de parentalité (Faccio, Bordin, Cipolletta, 2013 ; Von Doussa et al, 2015). Certains parents transsexuels font part de difficultés à aligner leur identité de genre avec les modèles traditionnels de paternité et de maternité. Par exemple, dans son étude *Papa t'es belle*, Myriam Grenier (2006) montre que certaines femmes transsexuelles, père avant leur transition, ont dû s'adapter pour conjuguer leur nouvelle identité de femme et leur rôle de père (Grenier, 2006). Dans la même idée, les hommes transsexuels qui vivent une grossesse doivent concilier leur identité d'homme avec une expérience historiquement exclusivement féminine (Riggs, 2013). Les parents transsexuels, pour beaucoup d'entre eux, expliquent devoir ajuster leur rôle parental dans un contexte social de binarité paternité/père/homme – maternité/mère/femme (Faccio, Bordin, Cipolletta, 2013). Concilier son identité de parent et sa transsexualité semble donc nécessiter un ajustement important de la part des sujets parents transsexuels.

### 3. Limites des études actuelles

Pour riches de connaissances nouvelles qu'elles soient, les études actuelles portant conjointement sur la transsexualité et la parentalité comportent néanmoins plusieurs limites.

Les travaux dont nous avons connaissance ont comme limite première de ne pas prendre en compte l'ensemble du parcours de vie des parents transsexuels mais de se focaliser sur l'expérience parentale du sujet après sa transition laissant ainsi de côté l'expérience parentale du sujet avant l'affirmation sociale de son identité de genre. La façon dont la reconnaissance et l'acceptation par le parent de son identité transsexuelle est susceptible d'influencer sa trajectoire parentale n'est pas étudiée.

Les études actuelles dont nous avons parlé étudient l'impact de la transition sur la sphère parentale (Hines, 2006 ; White & Ettner, 2007 ; Emerson, 2008 ; Brown, 2009 ; Bischof, Warnaar, Barajas & Dhaliwal, 2011 ; Fortier, 2015) mais pas celui de la parentalité sur le parcours transsexuel.

Ensuite, si les contextes dans lesquels évoluent les parents pré et post-transition ainsi que les difficultés auxquelles ils sont confrontés sont différenciés (Pyne, 2015), il n'existe pas d'étude comparant les expériences parentales de ces deux groupes de parents.

Enfin, les études existantes portant sur la transsexualité et la parentalité ne peuvent pas être généralisables à la population transsexuelle car elles portent sur des petits échantillons de sujets (Von Doussa, H., Power, J., Riggs, D., 2015 : 13 sujets ; Faccio et al, 2015 : 14 sujets) et/ ou uniquement sur des parents pré ou post-transition et/ou uniquement sur des hommes transsexuels (Wierckx et al, 2012 ; Riggs, 2013) ou des femmes transsexuelles (Grenier, 2006 ; Faccio et al, 2015).

## CHAPITRE 2 : ENTRETIENS CLINIQUES

### 1. Dispositif méthodologique

#### 1.1. Procédure de recherche

Pour « recruter » des patient(e)s transsexuel(le)s, le plus simple semblait de faire appel aux patients de la file active du CHU de Nice pour lesquels un diagnostic de transsexualisme (F64.0) avait été posé. Mais le suivi de beaucoup de ces patients s'avérait relativement épisodique, ceux-ci interrompant parfois leur suivi pendant plusieurs mois voire plusieurs années. Une seule patiente en cours de suivi et de transition aura finalement été interrogée pour l'étude.

Trois des patientes contactées qui ont accepté de me rencontrer sont des patientes suivies ou anciennement suivies au CHU de Nice dans le cadre d'une prise en charge de leur dysphorie de genre. L'une d'elles est une des plus anciennes patientes suivies à Nice pour ce motif. Le début de sa prise en charge remonte à quinze ans et son suivi s'est poursuivi durant une dizaine d'années. Une autre d'entre elles a été prise en charge sur le plan de la réassignation hormono-chirurgicale à Marseille mais bénéficie d'un suivi psychologique au CHU de Nice depuis plusieurs années, lequel suivi se poursuit très régulièrement trois ans après l'opération de vaginoplastie. La troisième de ces patientes n'est plus suivie sur le plan psychiatrique et psychologique depuis 2017 mais l'a été pendant plusieurs années.

Il a aussi été envisagé de passer par les associations de patients transsexuels mais au vu du contexte actuel troublé (revendication de dépsychiatisation et de démedicalisation du transsexualisme) et de la tension qui existe entre ces associations et les psychiatres, il me semblait peu opportun de me présenter en tant qu'interne en psychiatrie cherchant à rencontrer des personnes transsexuelles qui accepteraient de participer à une thèse de médecine. Ce sont finalement des personnes militantes dans l'une de ces associations, l'Association Transgenre de la Côte d'Azur (ATCA), qui sont venues à moi par l'intermédiaire d'une des anciennes patientes du CHU que j'avais déjà rencontrée, membre de l'ATCA elle aussi, et qui leur avait parlé de ma recherche.

#### 1.2. Caractéristiques de l'échantillon

Les sept personnes rencontrées sont des patientes transsexuelles (MtF) c'est-à-dire des individus assignés de sexe masculin à la naissance qui ont entrepris un parcours de transition vers le sexe féminin.

Sur le plan des caractéristiques générales, ces patientes sont toutes d'âge moyen (42 à 68ans). Leur transition hormono-chirurgicale a été commencée depuis plusieurs années et est achevée ou en cours d'achèvement (en attente d'une opération de vaginoplastie et/ou de mammoplastie).

La plupart des patientes rencontrées ont une bonne intégration socio-professionnelle. Seule l'une d'entre elles, dont le parcours de vie nous le verrons est bien différent, vit dans la précarité.

Sur le plan de la transsexualité, trois des patientes rencontrées ont été opérées d'une vaginoplastie et ont donc à présent des organes génitaux externes de type féminin et deux autres devaient l'être prochainement au moment des entretiens. Cinq des sept patientes rencontrées ont changé officiellement d'identité (prénom ou prénom+ sexe).

Sur le plan de la parentalité, les histoires de vie des patientes rencontrées rendent compte d'un grand nombre des situations qui peuvent se rencontrer : quatre patientes sont parents biologiques et deux sont parents adoptifs (deux des patientes sont à la fois parents biologiques et parents adoptifs). Une autre de ces patientes souhaiterait pouvoir devenir parent, par adoption, si sa situation économique et sociale le lui permettait tandis qu'une autre encore, si elle pourrait accepter d'élever l'enfant de sa compagne, ne souhaite pas avoir d'enfant. Une des patientes, parent biologique et parent adoptif sur le plan légal, se considère également comme parent adoptif sur le plan affectif. Une autre patiente enfin, n'a jamais été intéressée par le fait d'avoir ou d'élever des enfants.

### 1.3. Modalités d'entretien

Pour Cristina, la patiente en cours de suivi au CHU de Nice et aux consultations de laquelle j'ai pu assister à plusieurs reprises, une rencontre pour échanger autour de mon sujet de recherche lui a été proposée directement et nous avons convenu par la suite par téléphone d'un jour de rendez-vous.

Les trois patientes anciennement suivies à l'hôpital Pasteur dans le cadre du protocole de réassignation hormono-chirurgicale ont été contactées soit directement par téléphone soit par mail. Je leur ai fait part du sujet de mon travail de recherche et de la façon dont j'avais eu connaissance de leur existence.

J'ai été mise en contact avec deux autres patientes, l'une suivie par l'équipe de Marseille et l'autre anciennement suivie à Lyon, par l'intermédiaire de Nathalie, l'une des patientes rencontrées qui s'est spontanément proposée de parler autour d'elle de mon travail de recherche à des

personnes susceptibles de s'y intéresser et de bien vouloir y participer. C'est ainsi que j'ai obtenu les coordonnées pour contacter Charline et Dominique à qui Nathalie avait parlé de moi et de ma recherche.

Denise est la seule patiente qui n'ait pas de près ou de loin un rapport avec le CHU de Nice. C'est une ancienne patiente d'un collègue médecin généraliste qui l'a suivie pendant de nombreuses années et avec qui un lien de confiance mutuelle s'est créé. Il s'est proposé de lui parler de moi et de mon travail. C'est ainsi qu'elle a accepté de me rencontrer.

Toutes les patientes ont été rencontrées au cours d'un entretien en face en face, dans le bâtiment M du CHU Pasteur à Nice, d'une durée de 1h30 à 3h en fonction du temps disponible et de l'évolution de l'échange. Seule Denise a été rencontrée, à sa demande et en raison de modalités de prise de contact différentes, à son domicile dans une ville des Alpes-Maritimes.

Tous les entretiens ont été enregistrés avec accord des patientes et retranscrits dans leur intégralité (cf. annexes).

Il était initialement prévu que l'entretien avec les patientes se fasse sous la forme d'un entretien semi-dirigé. Une trame d'entretien (cf. annexe) avait été rédigée à cet effet. Les rencontres ont finalement davantage été le lieu d'une parole libre, se présentant sous la forme d'un récit de vie, qu'uniquement un échange de questions et de réponses. Mais les patientes connaissant l'objet de ma recherche ont d'elles-mêmes centré leur propos sur leur parcours de transition et la question de la parentalité. Deux d'entre elles sont venues en ayant préparé un écrit : pour l'une d'elles, des notes sur certains éléments de sa vie en rapport avec la parentalité qu'elle disait ne pas vouloir oublier et pour l'autre, une courte biographie retraçant les grandes étapes de sa vie.

## 2. Entretiens cliniques et analyses

Tous les noms des personnes mentionnées dans ce travail ont été modifiés. En outre, les personnes sont désignées en fonction de leur nouvelle identité de genre, y compris lorsqu'il s'agit d'évoquer des épisodes de leur vie antérieure à la transition.

## 2.1. Emilie

### Récit de vie

Emilie, la quarantaine, a accepté de nous rencontrer dans le cadre de ce travail de recherche sur « transsexualité et parentalité ». Elle a été suivie de 2009 à 2017 au CHU de Nice dans le cadre du protocole mis en place pour les sujets demandant une réassignation hormono-chirurgicale. Elle n'est pas encore opérée (l'opération de changement de sexe est prévue pour 2020) et n'a pas changé d'identité sur ses papiers au regard de lenteurs administratives et de problèmes de santé qui occupent une large partie de son temps. La décision de s'engager dans un processus de changement d'identité sexuelle a été prise tardivement, Emilie n'ayant pu mettre jusqu'à l'arrivée d'Internet un nom sur son trouble et ignorant qu'une prise en charge médico-chirurgicale était possible. La création d'un blog et les discussions entre internautes s'avèrent libératrices et lui permettent, vers l'âge de trente-cinq ans, de mettre un mot sur son vécu : transsexualité.

### **§ Enfance et adolescence d'Emilie : entre instabilité et violence**

Emilie grandit dans le sud de la France avec ses deux parents jusqu'à leur divorce lorsqu'elle a huit ans. Elle est ensuite élevée principalement par sa mère dans une petite ville de la Côte d'Azur. La mère a déjà deux filles d'un premier mariage mais celles-ci seront extrêmement peu présentes dans la vie d'Emilie dont elle dit qu'elle ne les voit « *que tous les dix ans, pour la mort d'un oncle* ». Emilie est le seul enfant que ses parents ont eu ensemble.

La mère, maintenant décédée depuis plusieurs années, travaillait comme infirmière libérale. Malade alcoolique, elle ne permet pas à Emilie de connaître la stabilité, tant affective et relationnelle qu'économique. En effet, Emilie évoque des revenus irréguliers et des impayés de loyer au gré desquels il fallait déménager, tantôt pour une villa, tantôt pour un petit studio où mère et fils se retrouvaient à dormir ensemble et encombrés d'un gros chien. La mère peut se montrer aussi bien élogieuse que rabaisante voire humiliante pour son fils : « *Ma mère me mettait autant sur un piédestal que ça pouvait être l'inverse le lendemain. Je pouvais très bien être mise très très haut et le lendemain, être la risée de la famille* ». Emilie ajoute, « *c'était en dents de scie en permanence* ». Le père, lui, mécanicien, est violent et frappe la mère à qui il aurait fait perdre un œil. Décrit par Emilie comme « *très autoritaire, machiste, et même homophobe* », il est peu présent dans la vie de son fils. Leurs relations sont conflictuelles et marquées par une certaine errance, celle du père qui n'a de

domicile qu'occasionnel, selon les rencontres féminines du moment : « *on n'était jamais au même endroit, il était toujours chez une femme différente donc j'avais pas de repères, j'avais pas de chambre attribuée* ».

Dans ce climat d'instabilité (instabilité géographique, instabilité dans les comportements, les propos et l'image renvoyée par la mère) et de violence (violence du père sur la mère, violence des propos de la mère à l'endroit de son fils), Emilie dit n'avoir pour seule idée depuis l'âge de onze ans, que de fonder une famille et d'avoir une fille : « *c'était en dents de scie en permanence, donc c'est pour ça que la seule chose que je voulais faire, depuis toute petite, depuis onze ans, depuis l'âge de onze ans à peu près, je voulais avoir une famille, avoir une fille.* ».

Emilie se décrit comme une enfant plutôt solitaire et introvertie qui a peu d'amis. Elle ne comprend pas l'utilité de s'investir à l'école car elle souhaite partir de chez elle dès que possible pour aller travailler. A cela s'ajoute un climat familial peu propice aux devoirs et l'absence de quelqu'un pour l'encourager à travailler : « *je pouvais pas faire mes devoirs à la maison, c'était compliqué, j'en avais pas forcément envie, j'avais personne derrière pour me montrer l'exemple* ». Après un décrochage scolaire précoce, en 6<sup>ème</sup>, elle est orientée en BEP mécanique mais cela ne lui convient guère. Elle décide de suivre des cours du soir en droit pour récupérer un niveau baccalauréat mais, à l'âge de dix-huit, elle finit par arrêter les études pour partir de chez elle et travailler. Elle quitte donc le domicile de sa mère à l'âge de dix-huit ans pour s'installer avec sa compagne de l'époque et travailler en tant qu'employée libre-service dans un hypermarché. La relation avec cette compagne est de très courte durée et Emilie vit seule jusqu'à ce qu'elle fasse la rencontre, au travail, de celle qui allait devenir sa femme et la mère de sa fille.

### **§ Du travestissement en fille à la « *quête de la masculinité* »**

C'est vers l'âge de cinq-six ans qu'Emilie commence à avoir le sentiment de ne pas être un garçon et à ressentir le besoin de vivre une vie « *basée sur les codes féminins* » mais sans pour autant se ressentir femme. Elle explique que cela a commencé avec des moments de déguisement, dès la maternelle, qui lui procurait un « *épanouissement total* ». Ces épisodes de déguisement puis de travestissement en femme qui commencent dans l'enfance se poursuivent à l'adolescence puis à l'âge adulte mais sont vécus comme « *anormaux* » et extrêmement culpabilisés : « *Chaque fois que je quitte l'habit, j'ai honte de moi, je me supporte pas. Mais y a ce besoin qui est là, qui revient on va dire assez régulièrement. Mais chaque fois, je le vis très mal* ». L'adolescence d'Emilie est particulièrement difficile. N'arrivant pas à trouver sa place, douloureusement consciente que l'image qu'elle renvoie aux autres n'est pas en adéquation avec son ressenti profond, elle dort durant plusieurs semaines dans une tente au fond du jardin de la maison de sa mère, en proie à des idées

noires, et envisage même de mettre fin à ses jours. Emilie évoque un épisode particulièrement marquant de son adolescence qui a provoqué chez elle un « *décliv* » : un gonflement durant quelques jours de sa poitrine, probablement dû aux modifications hormonales, au cours desquels elle s'est dit : « *ça y est, enfin, je déconne pas, y a vraiment mon corps qu'est comme ça. Ça y est, je vais devenir une fille* ». La poitrine dégonfle rapidement et Emilie est très déçue. Elle parle même de « *petite dépression nerveuse* » et explique s'être dit « *ben t'es un homme et tu vas t'assumer comme ça* ». S'en suit une « *quête de la masculinité* » avec la pratique intensive du triathlon et de sports extrêmes. « *C'est là que j'ai commencé à faire vraiment des choses, des sports extrêmes, je faisais exprès de me raser le visage pour essayer de faire venir les poils parce qu'ils venaient pas, ma voix, j'avais une voix très aiguë donc j'essayais d'être le plus rauque possible, j'ai vraiment travaillé ça de façon très très accrue* ».

### § Vie d'adulte, vie de famille

La vie adulte et affective d'Emilie évolue sur un mode hétérosexuel. Au début des années 1990, elle rencontre une collègue de travail de dix ans plus âgée à qui elle fait très rapidement part de son souhait d'avoir un enfant. Moins d'un an après leur rencontre, l'enfant d'Emilie et de sa compagne naît. C'est une fille et elle s'appelle Julia, comme le souhaitait Emilie depuis ses onze ans. Emilie qui, elle l'explique en entretien, aurait souhaité être enceinte, dit avoir vécu la grossesse de sa femme de « *façon interposée* » : « *j'ai vécu les parties négatives aussi mal qu'elle et les parties positives aussi bien qu'elle* ». La grossesse est décrite comme « *un bon moment jusqu'à l'accouchement* ». Accouchement dont Emilie dit garder « *un souvenir bizarre* ». Le fait d'avoir eu sa fille dans les bras semble avoir fait vaciller quelques secondes son identité parentale, c'est du moins ce qu'elle rapporte : « *quand on m'a mis ma fille dans les bras, je savais pas trop, c'est une période un peu floutée en fait, je savais pas trop qui j'étais quand j'ai pris ma fille. Est-ce que je suis son père ? Est-ce que je suis sa mère ? C'est la question que je me suis un petit peu posée encore pendant quelques fractions de secondes avant de dire « non, je suis son père. »* ».

Si les envies de travestissement en femme sont toujours présentes dans la vie d'Emilie, celle-ci va chercher à les effacer en développant ce qu'elle appelle une « *sur-masculinité* » basée sur une pratique intensive du sport, notamment de triathlon et de sports extrêmes auxquels elle initie sa fille. Elle lui fait faire de la spéléologie, de la descente de corde, du canyoning, de la course à pied, du vélo, de la natation jusqu'à ce qu'à l'âge de dix ans, Julia ait envie de se mettre à la danse. Emilie explique que malgré ses efforts pour « *montrer qu'[elle est] un homme* », des épisodes de travestissement reviennent tous les deux-trois ans, vécus dans une honte terrible (« *je les vis*



*tellement mal, j'ai tellement honte par rapport à ma fille »*) qui lui fait jeter les habits qu'elle achète. Croiser le regard de sa femme et de sa fille est difficile même si celles-ci ne sont pas au courant des envies de travestissement.

### **§ « Ma voie est là »**

L'arrivée d'Internet dans le foyer d'Emilie durant les années 2000 est un tournant pour elle. En effet, après s'être souvent posé la question « *qui je suis ?* », elle trouve des informations au sujet du transsexualisme. Alors qu'elle pensait que le transsexualisme correspondait au fait de se travestir, elle apprend que le corps peut se modifier : « *j'en avais entendu parler mais pour moi, c'était des personnes qui se travestissaient, je savais pas que le corps pouvait changer* ». Mais les premières images de transsexuels auxquelles Emilie accède sont des images pornographiques. Cela lui fait dire que « *non, c'est pas ça non plus* ». C'est à travers un blog qu'elle crée et où elle publie des photos d'elle, floutées pour rester anonyme, qu'un internaute lui apprend que « *c'est pas que du sexe la transsexualité, y a des personnes qui changent totalement d'identité* ». C'est à la suite de ces échanges virtuels qu'Emilie se dit « *effectivement ma voie est là* ». Apprendre que le transsexualisme existe et que sa voie est peut-être là, ne fait qu'augmenter son désarroi : « *j'avais commencé à mettre un nom sur ce que j'étais donc y avait cette volonté d'aller plus loin, je savais que c'était possible mais je voyais pas d'échappatoire, je me voyais coincée dans ce rôle de triathlète, père modèle hyper-masculin, j'étais baraqué comme pas possible, et cette volonté en parallèle de devenir carrément l'inverse de ce que j'avais* ». Face à ce sentiment d'impasse, Emilie travaille beaucoup, fait des heures supplémentaires (le couple vient d'acheter un appartement) et rénove le nouveau logement en soirée. Malgré cette hyperactivité à visée salvatrice, Emilie commence à avoir des idées suicidaires. La culpabilité de laisser sa fille sans père l'empêche de passer à l'acte mais, un jour après le travail, l'idée lui vient d'avoir un accident de la route : « *si c'est un accident, ça passera mieux que le suicide* ». Après le travail, sans savoir comment, elle se retrouve dans sa voiture en montagne. Des messages de sa fille disant « *je sais que t'as un problème, ne fait pas de bêtise, rentre à la maison* » la conduiront à rentrer et à se confier à sa femme.

### **§ L'annonce de la transition : entre bienveillance et rupture**

C'est à partir de là, malgré une très mauvaise réaction de sa femme, qu'Emilie commence à féminiser son apparence (pousse des cheveux et des ongles, épilation des sourcils, maquillage) pour aller au travail. En revanche, elle ne dit rien à sa fille : « *Quand je rentrais à la maison, je remettais mes habits on va dire de papa modèle* ». Cette période de transformation physique va durer quatre

ans au terme de laquelle elle annonce officiellement à son travail son souhait de changer d'identité. Ses employeurs se montrent plutôt compréhensifs et sa transformation ne l'empêche pas de voir sa carrière évoluer de manière positive.

Au sein de la famille, la femme d'Emilie vit très mal la transformation physique de son mari. Julia, elle, est en pleine adolescence ; elle a seize ans quand son père lui annonce son souhait de changement d'identité. Si elle semble dans les premiers temps prendre très bien la nouvelle et même accompagner son père dans sa transition (elle lui apprend à mettre du vernis à ongles et à se lisser les cheveux), il s'en suit, à son initiative, une période de rupture des liens avec son père.

La mère d'Emilie donne l'impression d'accueillir plutôt bien la nouvelle mais son alcoolisme ayant déjà à cette époque largement endommagé son cerveau, Emilie n'est pas certaine que sa mère comprenne bien de quoi il s'agit. Quant au père d'Emilie, il a coupé les ponts avec son fils après lui avoir écrit une lettre dans laquelle il lui dit : « *tu as tué mon fils* ». Il n'existe plus de contact entre eux depuis et la mère décède deux ans après l'annonce. C'est au sein de sa belle-famille, une famille juive pieuse, qu'Emilie trouve le plus d'acceptation et de soutien.

## § Emile devient Emilie

C'est à la fin des années 2000 qu'Emilie est amenée à consulter le Dr Kohl au CHU de Nice. Elle y a été orientée par une psychiatre libérale qu'elle avait consultée car « *[elle] voulais[t] être sûre* ». Elle sait désormais ce qu'est la transsexualité, qu'il existe un protocole pour changer d'identité mais elle n'est pas certaine de se reconnaître dans cette démarche. « *Est-ce que vraiment je suis comme ça ?* », c'est la question qui est la sienne en arrivant en consultation. « *J'suis pas arrivée en disant « j'suis transsexuelle, voilà ». J'avais besoin qu'on m'aide à mettre un nom là-dessus* ».

Suivie conjointement par un psychiatre et un psychologue pendant plusieurs années avec des périodes d'arrêt, Emilie évolue beaucoup dans la façon qu'elle a de vivre son identité. Elle s'est longtemps appelée « *qu'est-ce que c'est ?* ». « *Est-ce que je suis un homme ? Est-ce que je suis une femme ? Est-ce que je suis un peu des deux ?* ». Après s'être revendiquée femme et avoir recherché une « *hyperféminité* », Emilie explique ne pas pouvoir dire à présent « *je suis une femme* » : « *je ne peux pas dire je suis une femme parce que j'ai pas le droit de revendiquer cette place* ». Elle explique ne pas être « *une femme vraiment à part entière* » car une femme est capable d'enfanter alors que ce n'est pas son cas.

Elle se considère à présent comme « *transgenre* », entre l'homme et la femme, mais comme une femme sur le plan social même si légalement elle n'a pas fait de démarches pour changer officiellement son genre. Consciente qu'elle ne « *passer[a] pour une femme biologique* », elle ne voit

pas l'intérêt de faire de telles démarches : *« physiquement je fais 1m85, je mets des talons parce que j'aime ça donc je fais plutôt 1m90-95, j'ai une voix plutôt forte, je passerai jamais pour une femme biologique donc même si y a « madame », on peut mettre tout ce qu'on veut dessus, tout le monde saura de toute façon qui je suis ou qui j'étais donc ça sert à rien que je joue ce jeu-là donc moi, pour l'instant, j'ai pas besoin »*. Elle souhaite en revanche faire changer officiellement son prénom car bien que le prénom qu'elle s'est choisi ressemble fortement à son prénom de naissance (pour ses clients dit-elle), lorsqu'on l'appelle par son prénom masculin, cela l'agresse : *« ça je le prends comme une agression »*. *« Ça me ramène à une image masculine, l'image que je n'aime pas du tout. Ça me ramène à toute mon enfance, à tout ce parcours que j'aime pas »*.

### **§ Relations familiales actuelles**

Après une période de rupture avec sa fille qui a duré quelques mois, au cours de laquelle Emilie avait tendance à, selon son mot, *« arrondir les angles »* et à accepter des choses venant de sa fille qu'elle n'aurait probablement pas accepté si le contexte n'avait pas été ce qu'il était, elle se dit un jour, après que sa fille lui a mal parlé, *« c'est pas parce que tu deviens une femme que tu ne peux plus être le père de ta fille »*. Elle explique avoir *« repris [s]on rôle de père en main »* : *« un jour où elle me parlait pas, je l'ai attrapée, je l'ai remontée dans la chambre, on a eu une discussion, je lui ai dit « tu me parles plus comme ça », j'ai été vraiment catégorique, j'ai recadré les choses et à partir de là, toutes les choses sont revenues comme il faut »*. Aujourd'hui, Emilie se sent très proche de sa fille, plus qu'avant sa transformation. Non seulement elle a arrêté la pratique intensive du triathlon, ce qui lui laisse beaucoup plus de temps à passer avec sa fille, mais c'est surtout sa disponibilité psychique qui est plus importante. Elle se sent enfin dans des échanges plus honnêtes avec son entourage : *« c'est pas que le temps. C'est un partage qui a été plus sincère »*. Ne se sentant plus constamment dans la nécessité de masquer ce qu'elle ressent et qui elle se sent être, elle a l'impression que ses rapports aux autres sont plus vrais. Quant à sa femme, elle vit toujours avec elle. Après une période de séparation conjugale, elles auraient acquis une certaine stabilité, aucune des deux n'aurait de besoins sexuels et s'accommoderaient parfaitement de la situation de cohabitation.

## Analyse

### UNE VIE MARQUEE PAR L'INSTABILITE ET LES EXTREMES

La vie d'Emilie, depuis l'enfance, aura eu comme seule constante, l'instabilité.

Enfant, sa situation familiale est bouleversée par le divorce de ses parents quand elle a huit ans. Elle reste vivre avec sa mère et ne voit son père qu'occasionnellement. Son père change de compagne régulièrement, de lieux de vie et n'a pas d'endroit fixe pour recevoir son fils.

*« J'y allais une fois tous les quinze jours, des fois un petit peu moins, c'était assez tendu, je n'aimais pas du tout y aller parce que déjà on n'était jamais au même endroit, il était toujours chez une femme différente donc j'avais pas de repères, j'avais pas de chambre attribuée, j'avais pas ce genre de choses donc c'était un peu délicat. »*

La mère aussi, en raison d'une situation économique instable, contraint son fils à déménager à plusieurs reprises. Infirmière libérale, elle connaît des périodes sans problème d'argent où la vie est facile, la famille vit alors dans une villa sur la Côte d'Azur mais, alcoolique, il lui arrive de s'enfoncer dans la maladie. Elle travaille moins voire ne travaille plus, perd de l'argent et arrête de payer l'URSSAF. Mère et fils sont alors obligés de déménager pour s'installer dans des logements plus petits. C'est ainsi qu'ils se retrouvent à vivre dans un petit studio où les beaux volumes de la villa font place à la promiscuité : mère et fils doivent dormir dans le même lit.

L'instabilité dans la vie d'Emilie depuis l'enfance, c'est aussi celle de l'image que lui renvoie d'elle sa mère : mise un jour sur un piédestal par la mère, elle pouvait très bien être ridiculisée par elle le lendemain.

*« Ma mère me mettait autant sur un piédestal que ça pouvait être l'inverse le lendemain. Je pouvais très bien être mise très très haut et le lendemain être la risée de la famille et voilà, c'était en dents de scie en permanence. »*

Comment, dans ces conditions, quand on est enfant, arriver à garder une image stable de soi ?

Une fois adulte, Emilie n'aura pas davantage une image stable d'elle-même. Contrairement à de nombreuses patientes qui se présentent en consultation dysphorie de genre, elle n'arrive ni avec la certitude d'être une femme ni avec celle d'être « transsexuelle ».

*« Je suis arrivée ici en me posant quand même la question « Est-ce que vraiment je suis comme ça ? » [...] J'suis pas arrivée en me disant « j'suis transsexuelle voilà ». »*

Elle sait qu'elle n'est pas une femme mais ne se sent pas homme pour autant et se désigne par « qu'est-ce que c'est ? ».

*« [...] je me suis longtemps appelée « qu'est-ce que c'est ? ». On en a beaucoup rigolé avec ma fille parce que de temps en temps on en parle, je suis « qu'est-ce que c'est ? » Est-ce que je suis un homme ? Est-ce que je suis une femme ? Est-ce que je suis un peu des deux ? »*

C'est aussi l'image qu'Emilie renvoie d'elle aux autres qui est instable. Instable et marquée par les extrêmes.

Après la déception occasionnée par le dégonflement de sa poitrine à l'adolescence et la décision prise d'assumer le fait d'être un homme, Emilie se lance dans ce qu'elle appelle une « *quête de la masculinité* », faite d'une pratique intense du triathlon et de sports extrêmes. Elle s'entraîne vingt heures par semaine et est extrêmement musclée. Lorsqu'elle décide d'entamer son parcours de transition pour devenir une femme, Emilie ne connaît pas d'entre-deux et affiche une féminité poussée à l'extrême voire caricaturale.

*« Donc mon parcours de vie ça a été ça, une vie très masculine, poussée à l'extrême, et ensuite au moment où j'ai décidé de me prendre en charge, je suis tombée dans l'inverse, et encore un peu, j'essaye de gommer maintenant, une sur-féminité »*

Pour sa mère, Emilie enfant était soit exceptionnelle soit totalement ridicule. Emilie adulte est soit un homme hyper masculin soit une femme féminine à outrance. Pas d'entre-deux possible dans l'image qu'on lui renvoie et dans l'image qu'elle donne d'elle-même.

## UN PARCOURS DE VIE SOUS LE SCEAU DE LA HONTE ET DE LA CULPABILITE

L'instabilité n'est pas le seul trait marquant de la vie d'Emilie. En effet, son parcours est aussi marqué par la honte et la culpabilité.

Dès l'âge de cinq-six ans, Emilie commence à revêtir des déguisements de fille et à en éprouver du plaisir mais aussi de la honte et de la culpabilité. Très tôt, elle éprouve un sentiment d'anormalité vis-à-vis de ce comportement de travestissement.

*« Moi je ressentais ça mais je savais que c'était anormal. C'est-à-dire que dès l'enfance, je savais que je pouvais pas dire « je suis une fille » parce que je savais que j'étais un garçon et donc je savais que c'était pas normal mais j'avais ce besoin de vivre une vie plutôt, on va dire, féminine, basée sur les codes féminins et non pas les codes masculins »*

*« L'anniversaire, pour le carnaval, je demande un costume de princesse, mais même pas en rêve donc c'est là que je comprenais vraiment qu'effectivement c'est moi qui étais, qui faisais fausse route »*

Au plaisir ressenti lors des déguisements puis des travestissements à l'âge adulte fait immédiatement suite un sentiment de honte intense.

*« Périodes [de travestissement] que je vis très très très très mal. Chaque fois que je quitte l'habit, j'ai honte de moi, je me supporte pas. Mais y a ce besoin qui est là, qui revient on va dire assez régulièrement. Mais chaque fois je le vis très mal »*

Cette honte éprouvée par Emilie est amplifiée par les comportements du père. Qualifié de « très autoritaire, machiste, et même homophobe », le père ne tolère pas les comportements de travestissement de son fils et cherche à le ramener dans ce qu'il appelle « le droit chemin ». Emilie demande une poupée pour son anniversaire, c'est une gifle qu'elle recevra de son père.

## UNE PATERNITE VECUE AU FEMININ

### § Être parent, une assise identitaire

Nous l'avons vu, la vie d'Emilie est largement marquée par l'instabilité depuis l'enfance. Le seul élément qui semble avoir été une constante chez elle, c'est le fait d'avoir voulu devenir parent.

*« [...] depuis toute petite, depuis onze ans, depuis l'âge de onze ans à peu près, je voulais avoir une famille, avoir une fille »*

Trois mois après avoir rencontré sa compagne, celle-ci tombe enceinte.

*« C'était très rapide. [...] j'ai expliqué que je voulais fonder une famille, que mon vœu c'était ça. [...] c'était en septembre et en novembre elle tombait enceinte, c'était très très rapide. »*

L'identité de parent semble être celle qui prédomine chez Emilie. C'est en effet en tant que parent qu'elle se présente lorsqu'il lui est demandé de parler d'elle librement au début de l'entretien.

*« Bon ben moi j'ai bientôt 47ans, j'ai une fille de 25ans. »*

C'est d'ailleurs toujours en tant que père qu'Emilie évoque les liens qu'elle entretient avec les autres et notamment avec sa femme. Emilie ne dit jamais « *ma femme* » ni ne l'appelle par son prénom mais toujours « *la mère de ma fille* ». Cela pourrait se comprendre si les deux femmes avaient divorcé mais elles sont toujours mariées, vivent ensemble et semblent avoir trouvé un certain équilibre de vie à deux d'après ce qui est rapporté par Emilie. C'est donc par rapport à son enfant qu'Emilie définit son lien à celle qui est sa femme.

*« J'ai du mal à dire « ma femme » parce que ça me projette à ce que j'étais mais en même temps je peux pas nier donc la plupart du temps je dis « la mère de ma fille » »*

## § Rester père quand on est une femme

D'abord homme qui doit s'assumer puis « *femme née dans le mauvais corps* », Emilie dit d'elle aujourd'hui qu'elle est transgenre :

*« [...] aujourd'hui je me dis que je suis une personne qui a autant, on va dire, de femme que d'homme en elle mais qui a vécu la première partie de sa vie dans un corps masculin mais qui a décidé de vivre la seconde partie de sa vie dans un corps qui est en adéquation avec son côté féminin qui est un peu plus prédominant. Mais je ne renie absolument pas mon côté masculin. Il est là. S'il avait pas été là, j'aurais pas eu ma fille. Si je renie mon côté masculin, je renie ma fille, je renie ma parentalité et je renie ce que je j'ai été »*

C'est le fait d'être parent qui semble apporter une continuité dans la vie d'Emilie.

Si Emilie vit aujourd'hui socialement comme une femme et souhaite qu'on l'appelle « *madame* », c'est en tant que père qu'elle se positionne vis-à-vis de sa fille. Cela n'a pas toujours été évident pour elle. L'arrivée de l'enfant dans le foyer a fait vaciller quelques instants cette certitude.

*« Quand on m'a mis ma fille dans les bras, je savais pas trop, c'est une période un peu floutée en fait, je savais pas trop qui j'étais quand j'ai pris ma fille. « Est-ce que je suis son père ? Est-ce que je suis sa mère ? » C'est la question que je me suis un petit peu posée encore pendant quelques fractions de secondes avant de dire « non, je suis son père ». »*

Au moment de l'accouchement, lorsqu'Emilie se pose la question de savoir comment elle va se positionner par rapport à son enfant, il n'est pourtant pas encore question pour elle de transition pour devenir une femme. Ce n'est que presque quinze plus tard qu'il en sera question. Pour autant, on voit que la question du positionnement parental est déjà présente pour Emilie, même si elle ne vient faire irruption dans son esprit que le temps de quelques instants.

*« Je crois pas que la question me soit venue à l'esprit avant de l'avoir dans les bras. C'est vraiment le moment de l'avoir. Je sais très bien que je suis pas sa mère mais quand je parle de ça, c'est comment moi je vais me représenter, comment je vais me positionner. Et puis bon, on s'est regardé, et je suis son père et puis je reste son père. Même encore jusqu'ici je suis son père »*



Pour Emilie, être père n'est pas incompatible avec le fait d'être une femme.

*« [...] jusqu'au jour où je me suis dit « mais c'est pas parce que tu deviens une femme que tu ne peux plus être le père de ta fille. [...] là j'ai repris mon rôle de père en main »*

Emilie distingue deux pères : le géniteur, c'est-à-dire le père biologique, et le père en tant qu'individu qui va incarner la fonction paternelle. Le père est celui qui va venir se positionner comme tiers séparateur entre l'enfant et sa mère afin d'éviter une symbiose nocive.

*« Une mère, elle va peut-être plus, on va dire, par rapport à la compassion de son enfant, l'amour, la protection, la protection peut être au-delà de ce que ça devrait aller. La mère a plutôt tendance, on va dire, à mettre son enfant sous cloche et le père a plutôt tendance à enlever cette cloche pour que l'enfant il puisse s'épanouir plus facilement. »*

### **§ Dissociation masculin/père**

Pour Emilie, le père est aussi celui qui doit tenir le rôle de figure identificatoire. Il doit incarner l'exemplarité et la rigueur.

*« [...] ce rôle un peu d'exemplarité que je trouve essentiel, que l'enfant puisse être fier de son père, qu'il puisse se dire « je vais être comme mon père ». »*

*« Pour moi, le père c'est l'exemplarité, c'est une certaine rigueur euh... et surtout une image de personne forte, de pilier. Le père dans la société, c'est vraiment le pilier sur lequel la famille doit pouvoir se reposer en cas de coup dur, en cas de problème ».*

Cette image du père qu'elle donne est bien différente de l'image du père qu'elle a eu durant son enfance. Violent, instable dans ses relations, « très autoritaire, machiste et même homophobe », le père est volontiers décrit par Emilie comme un « parasite » vivant aux crochets de ses compagnes. On est loin de l'exemplarité que le père est censé incarner.

C'est la vision du masculin qui semble avoir été abimée par le père. Lorsque l'entourage d'Emilie l'appelle encore par son prénom masculin, elle vit ça comme une agression.

*« [...] mon prénom de naissance c'est quelque chose qui m'agresse. La mère de ma fille m'appelle souvent encore comme ça. Ça je le prends comme une agression »*

*« [...] ça me ramène vraiment à une image masculine, l'image que je n'aime pas du tout. »*

Chez Emilie, il y a donc une dissociation nette entre masculin et père. Le masculin, incarné par son père et image de violence, est rejeté tandis que la figure du père est valorisée comme stabilisante pour l'enfant. Stabilisante, elle l'est aussi pour Emilie en ce qu'elle va lui permettre d'asseoir son identité. Ni homme ni femme à part entière, Emilie est père.

Si Emilie se considère comme père, c'est en ce qu'elle essaye d'incarner les valeurs qu'elle attribue à la fonction de père : l'exemplarité, la stabilité.

Si Emilie change physiquement, elle tient à montrer à sa fille qu'elle est toujours la figure qui incarne « la loi » et pose le cadre.

*« Un père doit être là pour la redresser quand ça va pas et même si ça lui fait pas plaisir, il faut lui dire les choses et là j'ai repris mon rôle de père en main. Un jour où elle me parlait mal, je l'ai attrapée, je l'ai remontée dans la chambre, on a eu une discussion, je lui ai dit « tu me parles plus comme ça », j'ai été vraiment catégorique, j'ai recadré les choses et à partir de là, toutes les choses sont revenues comme il faut. Je pense que ma fille avait besoin de voir qu'elle avait toujours son père même si effectivement, physiquement, je changeais. [...] j'ai montré que je ne changeais pas. A ce niveau-là, je ferai tout pour rester son père et encore maintenant quand ça nous arrive de faire les boutiques ensemble, les magasins, elle me dit « papa, viens voir ». »*

## § Une identité relationnelle

Emilie mobilise ici ce que Laurence Hérault (2015) nomme « *l'identité relationnelle* » c'est-à-dire l'identité qui renvoie aux liens établis entre les personnes. Si elle parvient à s'identifier comme femme et père c'est par cette idée de l'identité relationnelle qui permet de dépasser l'apparente contradiction induite par ce « *et* » qui associe de façon contre-intuitive le statut sexué de femme et le statut parental de père. C'est en prenant en compte son parcours de vie et les liens qui l'unissent à sa fille qu'Emilie peut se dire femme et père de sa fille.

On retrouve cette idée dans l'étude de Faccio, Bordin et Cipolletta (2013) : parmi les 14 transsexuelles MtF interrogées, celles qui étaient déjà parents avant la transition parlent d'elles en tant que femme et père tandis que celles qui n'ont pas d'enfants s'envisagent comme mère plutôt que comme père.

C'est donc le parcours de vie et les liens tissés avec les personnes, et notamment ici avec l'enfant, qui prévalent dans l'identité qu'Emilie se fait d'elle comme parent.

## PARENTALITE ET TRANSITION

### **§ Culpabilité**

Le parcours d'Emilie, nous l'avons vu, est marqué par la culpabilité qu'elle éprouve à se travestir en femme. Si elle s'affirme aujourd'hui socialement en tant que femme, Emilie ne semble pas s'être totalement départie de cette culpabilité, particulièrement vis-à-vis de sa fille. C'est en raison de son changement d'identité, qu'elle qualifie de « *choix égoïste* », qu'elle semble dans une certaine mesure se sentir coupable vis-à-vis de sa fille et qu'elle accepte, à la demande de celle-ci, de garder certains attributs masculins comme la voix :

*« Ce que je pense en fait, quand on a un enfant, l'enfant lui il a rien demandé, ce que je lui fais c'est pas anodin, c'est un choix de ma part quand même hyper égoïste puisque j'ai essayé de prendre ma vie en main sans tenir compte de ce qu'elle pensait elle, de l'image qu'elle pouvait projeter par rapport à ses copines, ses copains, de l'image de son père. Ça a dû être une honte, ça a été une honte pendant pas mal de temps [...] c'est quand même un choix égoïste quand on part dans cette voie-là donc je me dois de pas tout lui enlever. Si je lui enlève l'image physique du père, je la*

*contrains à des tas de difficultés, faut pas que je pousse le bouchon trop loin, faut que je reste son père dans les choses. »*

### **§ Une transition « négociée »**

Emilie semble ne pas être dans le déni des difficultés que peut occasionner pour un enfant le changement d'identité d'un de ses parents et son discours n'est pas exempt de culpabilité vis-à-vis de sa fille et de la mère de celle-ci.

*« Nous on est en train de vivre notre extase, notre truc, on voudrait que tout le monde soit avec nous, on se rend pas compte au final de l'impact que ça peut avoir pour tous les proches, mère, père, femme, enfant mais à un moment donné, faut arriver à avoir cette empathie là et se dire « mais je les fais morfler, ils ont rien demandé, moi je suis en train de vivre ma vie mais eux ils ont rien demandé »*

C'est pour cette raison qu'Emilie accepte de faire ce qu'elle accepte des « concessions » : être appelée « *papa* » en public et garder sa voix masculine.

*« [...] c'est pas parce qu'on change de physique qu'on doit changer tout le reste dans la vie, et faut arriver à faire des concessions. [...] Peut-être qu'un jour ma fille arrêtera de m'appeler « *papa* » en public [...] je l'obligerai jamais à m'appeler autrement que *papa*, c'est elle qui décidera »*

Même si elle n'est pas forcément à l'aise lorsque sa fille l'appelle « *papa* » en public du fait de son apparence de femme, Emilie l'accepte car elle estime que cela permet à sa fille de garder certains repères – Emilie se plaignait justement de ne pas en avoir eu avec son père durant son enfance : « *on n'était jamais au même endroit, il était toujours chez une femme différente donc j'avais pas de repères* »

Parmi ces repères, il y a sa voix, qu' à la demande de sa fille, elle ne cherche pas à modifier.

*« Elle m'appelle *papa*. Je dis pas que ça me met toujours à l'aise mais c'est pas une chose que je veux lui enlever. C'est comme la voix : elle m'a dit il y a quelques années en arrière « j'ai qu'une peur, c'est de perdre ta voix parce que c'est la seule chose qui*

*me rappelle encore qui tu es » parce que physiquement j'ai énormément changé donc j'ai dit que je changerai pas ma voix. Donc c'est pour ça que j'ai toujours gardé cette voix masculine »*

*« [...] le plus important c'est que ma fille arrive encore à avoir ses repères »*

Cela fait écho à l'étude de Fortier (2015) (cf. partie I THEORIE) dans laquelle des femmes transsexuelles qui ont eu des enfants avant leur transition témoignent de la façon dont elles ont dû ajuster leur transition à leur rôle parental.

## **§ Evolution des relations**

Emilie décrit ses relations avec sa fille comme ayant beaucoup évolué à la suite de sa transformation.

Peu disponible durant sa période de « *quête de masculinité* » car accaparé par ses vingt heures d'entraînement hebdomadaires et par sa recherche de performance au travail, Emilie explique qu'elle ne partageait pas grand-chose avec sa fille. Arrêter le sport lui a permis d'avoir plus de temps pour partager des activités avec sa fille. Elle décrit non seulement plus de temps partagé mais aussi une qualité des échanges qui s'est améliorée.

*« [...] c'est pas que le temps. C'est un partage qui a été plus sincère, j'ai plus besoin de gommer quoique ce soit et ça, je pense que ma fille l'a ressenti. [...] je peux vraiment parler concrètement de ce que je ressens, y a plus de masque, y a plus de mascarades, plus rien. [...] Comme je suis plus dans un rôle, je suis plus sincère, à partir du moment où je suis plus sincère, l'échange est plus le même. »*

Père et fille seraient maintenant « *très très très proches* » suite à la transformation d'Emilie.

Néanmoins, derrière un discours très positif sur les relations du père et de la fille, l'on trouve certains éléments qui viennent un peu tempérer les propos d'Emilie.

En effet, la transformation du père semble avoir introduit une sorte d'effacement des générations entre le père et la fille.

## § Un effacement des générations

Julia, la fille d'Emilie, a seize ans lorsqu'elle apprend que son père souhaite devenir une femme. Elle est en pleine adolescence et ça fait déjà maintenant deux ans qu'elle assiste, silencieuse, à la transformation physique de son père qui se laisse pousser cheveux et ongles, s'épile les sourcils et se maquille. Aucune explication ne lui a été donnée pendant deux ans. Alors qu'elle traverse elle aussi une période de bouleversements et de changements physiques propres à l'adolescence, elle est confrontée à ceux de son père dont l'apparence tend à se rapprocher de plus en plus de la sienne en tant que femme. Père et fille, à la même période, vont vivre une période de transformation et d'accès au féminin, ce qui les met inconsciemment sur le même plan générationnel.

Dans un premier temps, Julia semble très bien prendre la nouvelle du changement d'identité de son père. Elle va même jusqu'à lisser les cheveux de son père et lui mettre du vernis à ongle. Mais à cette première période fait suite une rupture à l'initiative de la jeune fille qui refuse de communiquer avec son père.

On peut comprendre combien cela a pu être perturbant pour Julia qui, en tant qu'adolescente, a besoin pour s'étayer à la fois de sa mère et de son père, de sa mère comme figure féminine et adulte, de son père comme figure masculine et adulte. Assister à la transformation de son père en femme, c'est ne plus avoir une vision de lui comme d'un adulte mais comme d'un adolescent, ou plutôt ici, comme d'une adolescente qui devient une femme donc, finalement, c'est d'une certaine manière s'observer en miroir. En se centrant sur sa transformation à lui, son père ne l'a pas soutenue dans sa transformation à elle.

## § Une vie par procuration ?

Par ailleurs, la relation du père à sa fille n'est pas dénuée de rivalité et de jalousie, Emilie le reconnaît.

*« Ma fille est très grande, elle fait 1m80, très fine, effectivement, elle représente on va dire ce que j'aurais voulu être à son âge. Je sais pas si c'est de la rivalité, peut-être un mauvais sentiment de jalousie, peut-être, rivalité oui mais pas avérée. Un sentiment »*

*« Quand je la voyais porter des fringues que j'aurais bien aimé porter mais j'ai plus l'âge, même si je porte des fringues que j'ai plus l'âge de porter, que j'ai pas*

*forcément l'âge de porter, c'est de la jalousie. Elle vit une période que j'aurais voulu vivre. »*

Emilie explique qu'elle trouve important que l'enfant puisse « être fier de son père, qu'il puisse se dire « je vais être comme mon père ». On a ici l'impression que c'est Emilie qui aimerait être « comme sa fille » et qui cherche à vivre sa vie par procuration, à travers elle :

*« Elle vit une période que j'aurais voulu vivre. Mais je suis super contente pour elle, qu'elle la vive le plus longtemps possible. Je lui dis. Mais elle, elle se prive, « non je vais pas mettre ça c'est trop court, c'est trop court ». « Arrête un peu, t'auras le temps ». »*

Nous avons vu dans la première partie de ce travail (cf. partie I THEORIE) qu'une des motivations à avoir un enfant pouvait être le désir de se projeter dans le développement de son propre enfant pour atteindre certaines réalisations qui nous ont échappé. Cela semble avoir été le cas pour Emilie qui explique avoir voulu une fille depuis l'âge de onze ans :

*« [...] la seule chose que je voulais faire, depuis toute petite, depuis onze ans, depuis l'âge de onze ans à peu près, je voulais avoir une famille, avoir une fille. »*

Et qui ajoute :

*« Euh je peux pas dire pourquoi une fille, peut être indirectement pour pouvoir lui faire vivre tout ce que j'aurais voulu vivre et que j'ai pas pu vivre. »*

Devenir parent d'une fille semble donc avoir été pour Emilie une façon de vivre par procuration la vie de fille et de jeune femme qu'elle n'a pas connue.

**Au sein d'une vie qui n'a eu pour seule constante que l'instabilité, tant du point de vue des relations engagées avec les autres que de l'image de soi, devenir parent semble avoir permis à Emilie d'acquérir le statut identitaire qui lui faisait défaut. Véritable assise identitaire, l'identité de parent est la seule véritable identité stable vécue par Emilie qui ne se sent toujours ni complètement homme ni complètement femme.**

Si elle vit socialement en tant que femme, c'est en tant que père qu'Emilie entend accompagner sa fille dans la vie. Cette idée de paternité vécue au féminin évoquée par Emilie mobilise ce que Hérault (2015) nomme « *l'identité relationnelle* », c'est-à-dire l'identité qui renvoie aux liens établis entre les personnes. C'est en prenant en compte son parcours de vie et les liens qui l'unissent à sa fille qu'Emilie peut se dire femme et père de sa fille. Cela n'est pas sans faire écho à plusieurs études déjà évoquées (Faccio, Bordin, Cipolletta, 2013 ; Hérault 2015 ; Grenier 2006) où les femmes transsexuelles interrogées, parents avant la transition, s'envisageaient comme père plutôt que comme mère, eu égard aux liens tissés avec leurs enfants qui prévalent dans l'identité qu'elles se font d'elles comme parent.

Par ailleurs, nous l'avons vu, la relation d'Emilie à sa fille n'est pas dénuée de rivalité et de jalousie. Emilie donne l'impression de chercher à vivre par procuration à travers sa fille la vie de jeune femme qu'elle n'a pas connue, illustrant ainsi une des raisons évoquées dans la partie théorique de ce travail sur les motivations à « faire » des enfants. Il semblerait que le souhait d'Emilie d'avoir spécifiquement une fille se soit inscrit dans le désir de se projeter dans le développement de son propre enfant pour accéder à certaines réalisations qui lui ont échappé (Roskam, Galdiolo, Meunier, Stiévenart, 2015), ici vivre une vie de jeune femme.

Ainsi, devenir parent semble avoir permis à Emilie à la fois d'acquérir un statut identitaire et de vivre d'une certaine manière par procuration à travers sa fille. Ces raisons, somme toute assez banales, s'inscrivent avec encore plus de sens dans l'histoire de vie d'Emilie du fait de sa transsexualité.

## 2.2. Dominique

### Récit de vie

Dominique, soixante-huit ans, est une ancienne patiente du CHU de Nice suivie de 2004 à 2014 par l'équipe du Pr Pringuey pour une dysphorie de genre. Opérée et socialement intégrée en tant que femme depuis une dizaine d'années, Dominique est parent d'un fils, actuellement âgé d'une quarantaine d'années, qu'elle a élevé « *comme une mère* » et dont elle a eu la garde après son divorce. Elle a accepté de nous rencontrer pour échanger au sujet de sa transition et de sa parentalité.



## § Enfance

Dominique est le quatrième enfant d'un couple relativement âgé (la mère a 44ans, le père 46ans lorsqu'elle naît) qui a déjà trois garçons. Déçus, les parents répéteront souvent à leur fils qu'ils auraient aimé avoir une petite fille. La mère l'aurait appelée Marie, le père Françoise.

A l'âge de quatre ans, en décembre 54, Isabelle voit une photo de « *la robe de princesse* » portée par le mannequin Bettina en couverture de Marie Claire. Elle sait dès lors qu'elle est une fille. Elle se sent mieux en compagnie des filles et préfère jouer aux jeux dits « *féminins* », particulièrement à la dinette. Malgré leur déception d'avoir un garçon plutôt qu'une fille, les parents n'élèvent pas leur enfant en fille mais ne s'opposent non plus à ses occupations : dessin, couture, lecture de magazines féminins. L'entourage de Dominique la prend pour une petite fille, peut être en raison de ses traits délicats ou du fait de sa timidité et de sa propension à rougir. A l'occasion d'une séance chez un photographe, celui-ci, croyant qu'elle une fille, lui met un poupon dans les bras. C'est avec les filles que Dominique se sent bien et notamment avec Chantal, « *[s]on meilleur copain* », une fille « *garçon manqué* » avec qui elle joue à la dinette et à la marelle. A Noël, Chantal se voit offrir une panoplie d'hôtesse de l'air, ce qui suscite l'envie de Dominique. Elle, c'est un costume d'indien qu'elle a eu. Elle demande alors à sa mère de lui confectionner une tenue de squaw et offre à Chantal sa tenue d'indien que celle-ci porte bien volontiers. Une infection par la tuberculose la fait séjourner en sanatorium en Vendée où elle a l'occasion de se rapprocher d'un groupe de filles. Vers l'âge de neuf ans, au cours d'une visite dans sa famille en Bretagne, elle voit une de ses cousines se laver et se rend compte qu'elle a un « *coquillage* » entre les jambes. Dominique comprend alors qu'elle n'est pas faite pareil et en ressent une forte déception : « *j'ai alors compris que je n'étais pas pareil (je ne le savais pas encore) et j'ai été très déçue, et j'ai pris conscience que j'avais « une erreur » entre les jambes.* ». Au même âge, Dominique commence à porter en cachette des sous-vêtements féminins. Sous prétexte de se déguiser, elle emprunte les vêtements de sa marraine, qui se montre bienveillante et complice. « *Je me sentais bien avec les sous-vêtements qui, je le pensais, étaient ceux du genre qui était le mien. Je le faisais dans la discrétion. C'était la seule chose féminine que je pouvais vivre* ». A douze ans et demi, alors qu'on présente à Dominique son neveu qui vient de naître, elle dit à sa mère : « *je veux avoir un bébé dans le ventre* ». Pour toute réponse, la mère lui dit qu'elle va être déçue et lui tend une encyclopédie médicale. Dominique n'avait jamais eu le droit de la consulter jusque-là et se rend compte que non, contrairement à ce qu'elle croyait, les bébés ne sortent pas par le nombril. Cela fait naître un « *chagrin énorme* » chez elle qui pensait qu'« *on était mixtes* ».

Le père, retraité de l'armée, élève son fils « à la dure » et se montre très rigoureux avec lui. La mère, plus douce et plus proche de son enfant, ne travaille pas mais se charge de l'enseignement de Dominique qui, des suites d'une infection par la tuberculose, doit rester au domicile. Dominique veut devenir pilote de chasse dans la Marine mais sa santé fragile ne le lui permet pas. Elle rentre au collège technique. Décidée à devenir photographe, elle passe le CAP puis le BEP photo. Durant toute son adolescence, Dominique évite les garçons dont elle ne supporte pas les discussions. Elle se fait exempter de sport le plus souvent possible car l'odeur des vestiaires l'écœure et comme elle porte des sous-vêtements féminins, il n'est pas envisageable pour elle de se déshabiller devant les autres.

### § « Rentrer dans le rang »

A dix-huit ans, Dominique décide d' « essayer de rentrer dans le rang » et de « jouer au mec ». Elle fait alors de la moto et sort avec des filles mais ne va jamais au-delà du flirt. Elle fait la rencontre d'une fille avec qui elle entretient une relation platonique. Cette fille a le « même problème mais à l'envers » et s'avéra être lesbienne. Entrée en IUT, elle obtient un DUT de comptabilité à cette période.

A vingt et un ans, Dominique part à l'armée comme matelot photographe et prend plaisir à « tromp[er] tout le monde » : elle mène une « vie de mec » tout en portant des dessous féminins. « C'était jouissif » dit-elle. C'est néanmoins une période difficile où Dominique est obligée de se cacher. Le lynchage d'un transsexuel qui se fait frapper puis violer au cours des premiers mois de son service militaire et qui est renvoyé avec « un dossier médical digne d'un criminel », lui fait comprendre qu'elle a « tout intérêt à cacher, à jouer au mec, parler comme eux, même si [elle] pens[e] que ce [sont] des cons, des brutes épaisses, des mecs ». Après son service, Dominique fréquente le milieu de la nuit, celui de la prostitution et des travestis. Cela lui fait horreur. Elle souhaite « rentrer dans le rang ». A cette époque, elle ne sait pas que sa problématique ne se situe pas dans le même registre que les travestis qu'elle voit évoluer dans le milieu de la nuit.

Elle rencontre Sylvie en novembre 73. Après quelques mois de flirt et une courte séparation, elles se marient en juin 75. Ce mariage est l'occasion pour Dominique d'essayer de « rentrer dans le rang » et d'avoir un enfant : « je me disais « en fin de compte, je vais vivre une vie normale, et puis on verra bien ce qu'il se passera dans l'avenir ». Mais l'épouse n'aime pas son mari et entretient rapidement des relations extra-conjugales. Le couple a un petit Nicolas après insistance de Dominique devant les réticences de son épouse à avoir un enfant : « elle voulait pas d'enfant. Je l'ai tarabustée et finalement elle a accepté qu'on fasse un enfant ». Pendant la grossesse, Dominique envie son épouse et le lui dit. La mère montre peu de penchant maternel ce qui va permettre à

Dominique de s'investir dans les soins du quotidien et dans l'éducation de son fils. Dominique souhaiterait divorcer mais elle ne veut pas perdre la garde de son fils dont elle s'occupe « *comme une maman* ». Elle doit attendre qu'il ait treize ans et trois mois et il n'a que trois ans à ce moment-là. Dominique l'annonce à sa mère : « *on va rester ensemble dix ans puis on va divorcer. Elle, elle veut pas de Nico et moi je veux pas qu'il soit dans cette famille de dingue* ». La mère ne veut pas la garde de son fils. C'est donc facilement que Dominique obtient le droit de vivre avec Nicolas après avoir demandé le divorce lorsque celui-ci a treize ans et trois mois. Le divorce est prononcé en décembre 93.

Sur le plan professionnel, Dominique est diplômée en photographie et en comptabilité et possède des connaissances en électronique. Après avoir travaillé dans le secrétariat avec des personnels féminins et exercé plusieurs années dans le secteur de la vente et de la distribution, elle fonde une entreprise d'illustration graphisme qu'elle dirige pendant plusieurs années jusqu'au début des années 90. L'entreprise fait faillite et Dominique vit dès lors du RMI.

Dominique, qui a commencé lors de son activité de secrétariat à se maquiller et à s'habiller de façon mixte, s'interroge sur son identité, se demande « *qu'est-ce que je suis ?* ».

Un jour où elle est au restaurant avec son fils, Dominique lui fait part de son souhait de « *changer de vie* » : « *j'ai envie de vivre ma vie de femme, qu'est-ce que t'en penses ?* ». Le fils ne manifeste pas d'opposition : « *papa, c'est ta vie, tu fais ce que tu veux* ».

## **§ De Patrick à Dominique**

Dominique commence une démarche de changement de sexe en 1994 en consultant un psychiatre et un endocrinologue avec qui elle débute un traitement hormonal anti-androgène. Mais des événements contraignants en rapport avec la faillite de son entreprise lui impose de surseoir à sa transition. Le projet ne reprend qu'à la fin 2002. Le syndrome de dysphorie de genre est reconnu officiellement en 2004, date à laquelle elle est prise en charge en milieu hospitalier. Elle dépose une requête de changement de prénom en septembre 2004. Dominique veut s'appeler Bettina mais cela lui est refusé au motif qu'elle n'a pas de filiation italienne. Elle se résout à porter un des prénoms mixtes qu'on lui propose et choisit Dominique. Son deuxième prénom, Marie-Line est celui d'une femme qu'elle considère comme « *[s]a princesse* », et le troisième, Andrée, le prénom de sa mère. En janvier 2006, Dominique obtient le certificat attestant du « *caractère typique du syndrome transsexuel* » et de la non-contre-indication à une prise en charge chirurgicale. A propos de l'opération de réassignation sexuelle, Dominique explique : « *je ne désire pas changer de sexe pour*

« *m'éclater sexuellement* », c'est seulement pour pouvoir vivre enfin « *ma vie de femme* », même si j'ai élevé, depuis sa naissance, mon fils, en « *papa et en maman* » (dixit mon fils) et être en accord avec moi-même, avec le genre qui, je l'ai toujours su, est le mien ». Après deux ans d'attente (« *je deviens vraiment impatiente d'avoir enfin l'identité qui me correspond et de ne plus avoir ce robinet entre les jambes. Ça sera vraiment l'aboutissement de ma vie, une libération* »), Dominique est opérée d'une vaginoplastie en septembre 2007 à Lyon. Connaissant des problèmes administratifs réguliers lors de l'utilisation de son identité pour divers paiements et se sentant bloquée sur le plan professionnel en raison de la discordance entre son physique et son identité officielle, Dominique entreprend une demande de changement d'identité en 2008 pour laquelle elle est expertisée en avril de la même année. Elle obtient officiellement son changement de prénom et d'identité à l'Etat civil en juillet 2008.

### § « *Je suis une ménagère* »

Dominique vit aujourd'hui en « *ménagère* » et le revendique. Elle est toujours très proche de son fils. Celui-ci lui fête la « *Sainte Dominique* ». » Dominique n'a pas le sentiment que son rôle de parent a évolué avec la transition car elle élevait déjà son fils « *comme une mère* ». Faisant référence à l'époque pré-transition elle dit : « *Je l'élevais en fin de compte comme si j'étais sa mère, comme si j'étais une femme* » mais pour autant, elle refuse que son fils l'appelle « *maman* » maintenant qu'elle est physiquement et officiellement une femme : « *il m'appelle papa, il m'appelle pas maman, il manquerait plus que ça !* » ; « *il m'appelle toujours papa et j'veux surtout pas qu'il m'appelle maman. Il a qu'une mère !* » ; « *je veux pas qu'il m'appelle maman !* ».

Sur le plan professionnel et social, Dominique ne travaille plus et vit de sa petite retraite ainsi que de la pension de réversion de son ex-femme qui est décédée. Elle continue son activité de photographe et expose régulièrement.

## Analyse

### PARENTALITE ET TRANSITION

#### **§ Désirer avoir un enfant, désirer être une femme, une assimilation faite par Dominique ?**

Dominique affirme à plusieurs reprises son désir d'avoir un enfant et même de le porter. Dès l'âge de douze ans, en voyant son neveu qui vient de naître, elle dit :

*« Je veux un bébé dans le ventre »*

Mais elle comprend vite que son corps ne lui permet pas la grossesse. Elle a conscience de la réalité physique de son corps et de son impossibilité à enfanter :

*« Quand je voyais une femme enceinte, j'étais jaloux, très jalouse au tout début, ça me faisait mal mais bon je peux pas en avoir, pas d'utérus, donc j'risque pas d'avoir un enfant ! »*

Le mariage avec Sylvie semble avoir été la possibilité pour elle d'avoir l'enfant qu'elle ne pouvait pas porter elle-même.

*« Moi je voulais un enfant. Parce que bon moi je peux pas le porter mais bon c'était le seul moyen ! »*

Contrairement à ce qui s'observe habituellement dans les couples – la femme désire un enfant et l'homme répond au désir de la femme d'avoir un enfant-, ici c'est l'homme qu'était Dominique qui insiste pour avoir un enfant que Sylvie, la femme du couple, elle, ne veut pas :

*« [...] elle voulait pas d'enfant. Je l'ai tarabustée et finalement elle a accepté qu'on fasse un enfant »*

Lorsque nous posons à Dominique la question de savoir à quand remonte plus précisément ce désir d'enfant, elle ne répond pas vraiment à cette question mais explique que « [s]on idée qu'[elle] étai[t] pas un garçon date de décembre 54 ».

Elle semble ainsi assimiler le fait de désirer un enfant avec le fait de ne pas pouvoir être un garçon. Si l'on désire un enfant, c'est que l'on est une femme. C'est en tout cas ce que semblent suggérer les propos de Dominique.

### **§ Une promiscuité conjugale essentiellement motivée par la paternité**

En temps normal, à la conjugalité fait suite la parentalité. Ici, cela semble avoir été l'inverse. Si Dominique a tout de même bien été en couple avant d'avoir son fils, le couple qu'elle forme avec Sylvie va tenir pendant dix ans dans le seul but pour Dominique de pouvoir obtenir la garde de son fils lorsqu'il aura 13ans et demi. Ce que craint Dominique, c'est de perdre son fils en divorçant car à cette époque, l'enfant doit avoir 13ans pour pouvoir être gardé par le père. Le couple ne va donc être qu'un prétexte ici pour conserver son rôle de parent :

*« J'ai été voir une avocate, j'm'imaginai pas dire à mon fils « c'est pas lui ton père c'est moi ». Donc non, ça je pouvais pas. J'ai dit « je vais discuter avec elle ». Quand on est revenu j'ai dit à ma mère « avec Sylvie, on va rester dix ans ensemble parce qu'il faut que Nico, Nicolas, ait 13ans et 3mois »*

*« Pour partir de la maison, il fallait que le gosse ait 13ans sinon j'avais pas la garde. Elle, elle voulait pas du gosse ! Et moi je le voulais ! »*

### **§ Une transition négociée avec ses responsabilités de parent**

Dominique, depuis l'enfance, ne se sent pas garçon et souhaiterait être une fille. Si elle essaye de « rentrer dans le rang », selon son mot, en se mariant, son sentiment d'inadéquation entre son ressenti et son identité officielle est toujours présent. Mais le fait d'être parent va être un frein à son changement d'identité et ce, pour plusieurs raisons.

D'une part, avant de s'engager dans un parcours de transition, Dominique fait part de son souhait à son fils et attend son aval :

*« Un jour j'étais au resto avec mon fils, je lui dis « Nico, j'ai envie de changer de vie, qu'est-ce que t'en penses ? [...] J'ai envie de vivre ma vie de femme, qu'est-ce que tu en penses ? ». »*

Au-delà d'avoir son accord verbal, Dominique a dû attendre la majorité de son fils avant de pouvoir envisager de se faire opérer car à cette époque, la loi imposait que les enfants du demandeur de l'opération de réassignation sexuelle soient majeurs.

D'autre part, après avoir commencé une prise en charge hormonale féminisante, Dominique va être obligée de surseoir à sa transformation en raison de difficultés financières. Son entreprise a fait faillite et elle explique qu'ayant à charge son fils, elle a dû concentrer ses efforts à les sortir de l'ornière dans laquelle ils se trouvaient :

*« J'ai dû tout consacrer à nous en sortir, mon fils, dont j'ai toujours la garde, et moi, et à m'occuper de ses études (BAC +4) »*

Le fait d'être parent a donc fortement influencé le parcours de transition : il en a retardé le début (poursuite de la vie conjugale jusqu'à ce que l'enfant ait l'âge d'être gardé par son père) et l'achèvement (report de la prise en charge jugée non prioritaire au regard des difficultés financières de la famille formée par le père et le fils ; majorité de l'enfant nécessaire au changement de sexe du parent)

Par ailleurs, Dominique le reconnaît au cours de l'entretien, si son fils n'avait pas soutenu son projet de changement d'identité cela aurait pu impacter sa décision : *« Forcément, forcément oui bien sûr »*.

### **§ Une bonne adéquation à la réalité**

Dominique affirme que sa transition n'a pas eu de répercussion sur son rôle de parent :

*« Je pense pas. Je pense pas. Je me suis toujours occupée de lui, c'est moi qui l'ai élevé »*

Elle semble néanmoins se rendre compte que son changement d'identité a pu impacter son fils et qu'il ne s'agit pas d'un événement anecdotique ou banal :

*« Ben tout le monde a pas son père qui devient une dame ! »*

Même si elle ne le dit pas expressément, on peut voir dans ses propos l'émergence d'une certaine forme de culpabilité vis-à-vis de son fils.

*« Ça lui a posé quelques soucis parfois, c'est vrai. »*

Par cette phrase néanmoins, si elle reconnaît les répercussions négatives que son changement a pu avoir sur son fils, elle tend à les minimiser.

Son fils a pris de la drogue dans sa jeunesse. Est-ce qu'elle a une part de responsabilité là-dedans, elle préfère se dire que non :

*« Il en a pris des trucs, il a même pris du LSD. Mais je pense pas que ça soit dû au fait que je suis une dame. Je pense pas. Mais bon c'était son milieu d'art graphique. Je sais pas. »*

Là où se fait davantage sentir un sentiment de culpabilité chez Dominique c'est lorsqu'elle répond à la question de savoir si son fils a eu des enfants :

*« Non. Il a connu que des cas sociaux. Ça l'a peut-être déséquilibré. Je lui ai mis quand même un poids sur les épaules »*

## **UNE PARENTALITE SURINVESTIE ?**

### **§ Une paternité très investie**

Dominique reconnaît que la motivation principale de son mariage avec Sylvie était la possibilité que cela lui offrait d'avoir un enfant. C'est elle, l'homme du couple à l'époque, qui va insister auprès de son épouse pour avoir un enfant alors que l'épouse, elle, n'a pas ce désir.

A la naissance du fils, le peu d'investissement de la mère dans les soins de l'enfant, va laisser la place à Dominique pour s'investir de façon importante dans l'élevage de son enfant : c'est elle qui change les langes, donne les bains et les biberons. C'est elle ensuite qui, chose peu courante pour l'époque – début des années 80- souhaite obtenir la garde de l'enfant et accepte pour cela de partager pendant dix ans la vie d'une femme avec qui elle ne s'entend plus, qui a des relations extra-conjugales et qui, dit-elle, la maltraite. Une fois le divorce acté et la garde obtenue, Dominique va adapter son travail de manière à pouvoir être la plus présente possible dans l'éducation de son fils : après avoir travaillé dans la vente et la distribution, elle fonde une entreprise d'illustration graphisme ce qui lui permet de travailler à domicile à la commande comme illustratrice.



## § Une instabilité des identifications parentales

Si la paternité de Dominique semble très investie, son discours renvoie néanmoins une impression d'instabilité quant aux identifications parentales.

En effet, son discours sur le rôle qu'elle a joué en tant que parent auprès de son fils n'est pas clair : elle affirme être toujours le père de son fils, ajoute que son fils l'appelle toujours « *papa* » et qu'il n'est d'ailleurs pas concevable pour elle de se faire appeler « *maman* » car une mère, son fils n'en n'a qu'une, sa mère biologique :

*« Et puis il m'appelle toujours papa et j'veux surtout pas qu'il m'appelle maman. Il a qu'une mère ! »*

*« Je suis son père ! Je veux pas qu'il m'appelle maman ! »*

Mais dans le même temps, elle explique avoir élevé son fils comme si elle était sa mère :

*« [...] je l'élevais en fin de compte comme si j'étais sa mère, comme si j'étais une femme »*

On voit bien que Dominique n'est pas claire dans ses propos, sans doute car les choses ne sont pas claires pour elle-même : elle est une femme qui a élevé son fils comme une mère mais tout en étant son père et en refusant que son fils l'appelle « *maman* ». On retrouve par ailleurs dans ce propos l'assimilation de la mère à la femme et inversement.

Finalement, Dominique donne l'impression de vouloir être pour son enfant à la fois le père et la mère dans une démarche un peu « totalisante » :

*« Mais je l'ai dorloté en fonction de moi ce que j'ai pas eu et puis je l'ai élevé en lui donnant la part qu'il a pas eue avec sa mère et ma part de moi qui est quand même féminine »*

*« [...] j'ai remplacé sa mère. Même quand on était ensemble en fin de compte, j'ai remplacé sa maman. J'ai donné la part d'amour maternel que moi je pouvais lui donner, l'amour paternel c'est mélangé puisque c'est moi et l'amour maternel qu'il a pas eu avec sa mère »*

Toujours dans cette idée, elle dit avoir élevé son fils « *en papa et en maman* »

### § Avoir un enfant pour se réparer ?

Dominique donne de son père une image relativement négative : militaire de profession, il a élevé son enfant « *à la dure* », de manière très rigoureuse et autoritaire :

*« Quand je sortais me promener avec lui [...], il vérifiait que mes chaussures étaient bien cirées, mes lacets, double boucle pour pas que je le retarde si j'avais un lacet qui se défaisait et ça devait être ciré entre le talon et la partie de la semelle qui touche. Fallait que je montre, sans ça je partais pas avec lui. Il était très très dur. »*

Certains non-dits dans le discours de Dominique nous laissent penser que les relations avec son père ont été difficiles et peu chaleureuses. Lorsque nous l'interrogeons sur les rapports qu'elle entretenait avec lui lorsqu'elle était enfant, elle détourne d'abord la question en évoquant la relation avec sa mère grâce à qui elle a pu poursuivre une scolarité malgré son infection tuberculeuse.

Ce n'est que par la suite qu'elle revient sur la relation à son père en expliquant qu'à la mort d'un de ses frères, elle aurait préféré que ça soit son père qui soit décédé.

*« Vous m'aviez posé une question sur mon père, ben quand mon grand frère est décédé, j'ai dit à ma belle-sœur « j'aurais préféré que ça soit papa que Jeannot » ».*

On comprend à quel point les relations devaient être difficiles entre eux.

Le père sera même qualifié de « *despote* » par Dominique : « *C'était un despote, avec notre mère c'était un despote* »

A cette image peu valorisante du père, s'ajoute celle de parents peu affectueux :

*« Par contre de mon père ni de ma mère à la limite j'ai jamais eu de grandes marques d'affection »*

Alors que ses parents ne lui ont pas apporté de marques d'affection, Dominique dit se montrer très affectueuse envers son fils, donnant ainsi l'impression d'avoir essayé, avec lui, de réparer chez elle une certaine carence affective. Elle le reconnaît implicitement lorsqu'elle confie :

« [...] je l'ai dorloté en fonction de moi ce que j'ai pas eu »

Ainsi, pour Dominique, le désir d'avoir un enfant semble assimilé au fait d'être une femme. On perçoit mal dans son discours si c'est finalement son désir d'enfant qui l'a fait se sentir femme ou si elle désirait avoir un enfant car cela était pour elle inhérent au fait de se sentir femme. Toujours est-il que, paradoxalement, devenir parent a freiné de façon non négligeable sa transition en femme, l'obligeant à rester mariée à son épouse de l'époque durant de longues années. L'histoire de vie de Dominique illustre ainsi notre propos développé dans la partie théorique de ce travail sur l'idée de la transition d'un genre à l'autre négociée avec les responsabilités acquises antérieurement et notamment avec les responsabilités de parents (Fortier, 2015 ; Grenier, 2006).

Père par son implication procréative et les années passées dans ce rôle auprès de son fils (on retrouve encore cette idée d' « *identité relationnelle* » développée par Hérault, 2015), Dominique se sent aussi mère parce que femme. Elle donne l'impression de vouloir être pour son fils à la fois son père et sa mère, lui apportant à elle seule toute l'affection que peuvent donner deux parents et qu'elle n'a pas reçue, dans une volonté, nous semble-t-il, de réparation d'une carence affective.

### 2.3. Delphine

#### Récit de vie

Delphine milite à l'ATCA, l'Association Transgenre de la Côte d'Azur. C'est une amie d'une autre patiente transsexuelle que j'ai rencontrée. Suivie à Lyon par le GRETTIS, Delphine est opérée d'une vaginoplastie depuis un mois lorsque nous nous rencontrons. Elle est parent de quatre enfants et a accepté de me raconter son parcours de transition et d'échanger autour de sa parentalité.

## § Jeunesse

Delphine naît en Bretagne. Elle est le sixième enfant d'une fratrie de sept. Elle décrit sa famille comme une famille « *très ouverte* ». Ses frères et sœurs sont plus âgés et partent rapidement du foyer. Elle reste donc avec ses parents et sa petite sœur, six ans plus jeune.

Vers l'âge de huit-dix ans, Delphine fait des rêves de travestissement et de transformation corporelle et prend plaisir à s'habiller en fille. Mais toujours en cachette. Elle explique ne pas s'être posé de question en terme d'identité à cette époque. Elle pense que sa mère se « *doutait de quelque chose* » mais tous les travestissements restaient cachés.

Le père est ouvrier, la mère, conductrice de bus. Elle entretient une relation extra-conjugale depuis la naissance de son troisième enfant. Les enfants sont au courant et endossent même le rôle de messagers entre leur mère et son amant. La situation est difficile à vivre. Il arrive même à l'épouse de l'amant de venir faire scandale au domicile des parents de Delphine. Les parents se séparent lorsque Delphine a onze ans. Le père quitte la Bretagne pour partir s'installer à Roubaix, rejoint par une de ses filles. C'est ensuite Delphine qui prend la place de sa sœur chez le père durant deux ans. Elle décrit cette période de vie avec le père comme difficile émotionnellement : le père, très affecté par la séparation d'avec sa femme, pleure devant son fils et s'interroge sur l'échec de son mariage : « *Moi j'avais quatorze, quinze ans, j'étais seul avec mon papa, un père en larmes...ça a été un choc quand même pour moi, émotionnel, parce que moi je pouvais pas lui répondre et pourtant il posait des questions* ». La relation extra-conjugale de la mère fait naître des questionnements au sein de la fratrie : qui est bien l'enfant de son père ? qui est l'enfant de l'amant ? La question se pose notamment pour le dernier enfant de la fratrie : une petite fille naît six ans après Delphine, lui faisant ainsi perdre son statut privilégié comme le lui dit sa mère : « *tu seras plus le préféré, plus le chouchou* ». Les sœurs de Delphine cherchent des ressemblances entre les enfants et leur père pour savoir s'il existe bien un lien de filiation biologique. Si Delphine a toujours été persuadée que sa petite sœur était l'enfant biologique de l'amant de sa mère, elle n'a jamais douté qu'elle était l'enfant biologique de son père, le mari de sa mère. Pour elle, la ressemblance est non seulement physique mais aussi comportementale : elle est calme et aventurière comme lui. Sa mère en revanche est décrite comme « *colérique* », « *tempétueuse* » : « *une maman qui porte un peu le truc quoi...* ». Dotée d'un fort caractère, c'est aussi une idéaliste et une militante qui défend la jeunesse et n'hésite pas à prendre parti pour les enfants des voisins quand ceux-ci ont des problèmes avec leurs parents. « *J'étais en admiration devant ma mère* ».

A l'école, Delphine est une élève moyenne qui ne voit pas l'intérêt de s'investir. En classe de troisième, elle rejoint son père à Roubaix, décroche des études en classe de seconde et rejoint un petit groupe de marginaux. En échec scolaire, Delphine est orientée en BEP gestion et retourne chez

sa mère en province pour suivre ce cursus. Après un trimestre de cours, elle arrête ses études et trouve du travail dans une usine. Après des petits emplois saisonniers, elle rejoint dans les années 80 une communauté qui s'intéresse à la psychologie et « *ref[ait] le monde* ». La période passée au sein de cette communauté est décrite comme un moment de « *recherche personnelle intense* » et de remise en question permanente. C'est à cette occasion que les gens avec qui Delphine partage sa vie lui parle à son sujet de « *problème d'identité* ». Delphine dit ne pas avoir « *intégré* » cette idée à ce moment-là et ne pas s'être interrogée sur la possibilité d'une transition : « *il était pas question à cette époque...y avait aucune référence, donc il était aucunement question de transition ou de choses comme ça. Déjà je savais même pas que ça existait. Je savais pas jusqu'où ça pouvait aller, je me posais pas de questions* ».

### **§ Une vie de famille peu ordinaire**

Delphine quitte la communauté pour suivre une formation de professeur de danse en Autriche. Elle y rencontre Alicia, qu'elle épousera. Alicia est déjà maman d'une petite fille issue d'une première relation conjugale, Mélanie, âgée de huit mois lors de cette rencontre. Naissent ensuite deux garçons de cette union, Gaby et Enzo. Après quatre ans de relation, Alicia et Delphine décident de se marier. Delphine rêve de devenir propriétaire et son notaire lui a expliqué qu'il était plus facile d'être marié pour acquérir un bien immobilier. Mariage finalement pragmatique : « *donc en fin de compte, c'est pour ça qu'on s'est mariés. Ça n'a pas été le sentiment amoureux explosif* ». Evoquant sa relation avec Alicia, Delphine dit d'ailleurs « *on colle à ce que la société...on essaye de coller. C'est même pas qu'on essaye, on colle à la société, le schéma de la société quoi, traditionnelle, être avec quelqu'un, avoir des enfants* ». Néanmoins, Delphine explique avoir « *toujours senti un désir d'avoir des enfants* ». C'est donc à l'occasion des préparatifs de ce mariage que l'officier de mairie conseille à Delphine de reconnaître l'enfant de sa future femme. Question de praticité. Avec la naissance des deux garçons, Delphine s'occupe beaucoup des enfants car sa femme lui semble en difficulté et devient ce qu'elle appelle « *papa-poule* » puis « *maman-poule* ». Son épouse lui reproche de trop s'investir auprès des enfants et de chercher à « *inverser les rôles* ». Parallèlement au rôle qu'elle a au sein du foyer, Delphine gère une société de traitement des eaux et gagne bien sa vie. Sa femme, ancienne auxiliaire de vie, a arrêté de travailler à la naissance du deuxième enfant.

Le couple n'a pas de relations intimes et Alicia s'en plaint. Elle se met à entretenir une relation extra-conjugale. Son mari est au courant. L'amant vient même s'installer à domicile. Alicia tombe rapidement enceinte de son amant qui ne souhaite pas garder l'enfant. C'est donc vers son mari qu'Alicia se tourne pour savoir quoi faire de la grossesse. Opposée à l'avortement et ne sentant

pas son épouse à l'aise avec cette idée, Delphine déclare qu'« *il est hors de question d'avorter* » et ajoute « *l'enfant il vient, voilà* ». Les amants se séparent peu de temps après cette décision. Delphine reconnaît l'enfant. Lorsque Yannis, le quatrième enfant, a un an, le père biologique entreprend une procédure juridique pour être reconnu comme le père légitime de l'enfant et obtient gain de cause. Le développement psychomoteur de Yannis est compliqué : il est dysphasique. Delphine attribue ses difficultés d'apprentissage au stress que la mère a vécu pendant la grossesse, en lien avec le père biologique qui ne voulait pas de cet enfant.

Le couple déménage à Aix-en-Provence puis à Strasbourg. Delphine vit à temps partiel à Paris et fait les allers-retours entre son logement parisien et la maison familiale. Au lycée, les relations entre Mélanie et sa mère se dégradent et la jeune fille choisit de partir vivre chez son père à Paris. Ils partagent durant un an la même chambre de bonne. Cette année les rapproche énormément d'après Delphine. Mélanie prend ensuite son indépendance et part faire des études d'illustration. A cet éloignement géographique du couple que Delphine appelle « *divorce géographique* » fait suite un divorce officiel mais Delphine continue à partager sa vie entre Paris et Strasbourg où vivent trois de ses enfants.

### **§ Révélation identitaire et coming-out familial**

Avec l'arrivée d'internet dans les années 2000, Delphine s'informe sur le milieu travesti. En 2004, elle découvre le cinéma d'Almodovar avec *Tout sur ma mère*. Elle s'habille occasionnellement en femme, y prend du plaisir, mais n'est pas encore dans l'idée d'une transition. « *En fin de compte, je regardais par curiosité mais j'ai jamais fait le lien avec tout ce que je peux vous raconter de ma jeunesse à ce moment-là et imaginé que j'irai vers une transition, pas du tout* ». C'est dix ans plus tard, à l'occasion de la sortie de deux autres films, *La piel que habito* de Almodovar et *Une nouvelle amie* de François Ozon, vus à quinze jours d'intervalle, que les choses évoluent pour Delphine. Elle décrit une « *explosion* » dans sa tête, des questionnements identitaires qui s'étaient installés les mois précédents mais qui n'avaient abouti en raison du « *poids de la famille* » sont ravivés. Delphine décide alors de changer d'identité : « *j'suis partie tête baissée* ». Le mois suivant, elle fait ce qu'elle appelle son « *coming out* » à sa mère et à ses frères et sœurs, prend rendez-vous avec un endocrinologue et un psychiatre pour démarrer un programme de transition.

Au sein de la fratrie, c'est sa fille qui est informée la première. Le fils aîné apprend la nouvelle fortuitement : son père a laissé ouvertes sur son ordinateur des pages internet en lien avec la transsexualité. Il dit avoir eu envie de se déféstrer suite à cette découverte. S'en suit pour Delphine un déménagement à Nice où vit son deuxième fils, Enzo. Au moment où son fils s'installe,

Enzo n'est pas encore au courant de la transformation de son père. Delphine lui propose de ne plus le voir si cela peut être plus facile pour lui. Enzo refuse, il préfère suivre la transformation de son père : « *non, au contraire, je préfère qu'on se voie comme ça je peux suivre l'évolution* ». Les trois aînés sont informés du changement de leur père mais sont sommés de ne rien dire à leur mère. Delphine craint que son ex-femme ne fasse tout pour empêcher son opération de changement de sexe. S'en suit un arrêt des relations avec son fils aîné durant plusieurs mois. Les relations reprennent à l'occasion des examens de fin d'année du fils. Delphine ne souhaite pas que Yannis, le plus jeune de ses enfants, soit informé de la situation avant ses dix-huit ans, à l'occasion de vacances imprévues chez son frère à Nice, il rencontre son père habillé en femme. Il a alors dix-sept ans. Les liens avec Gaby se retissent à l'occasion du tournage d'un film : son fils lui a fait la surprise de rédiger un scénario racontant sa vision de la transition de son père et lui demande de son jouer son propre rôle. Père et fils ont passé dix jours à Paris pour le tournage. Delphine a le sentiment que cette expérience cinématographique les a beaucoup rapprochés.

### **§ Rester « papa », devenir « mère adoptive »**

Delphine est opérée en fin d'année 2018. Sa famille continue en majorité à l'appeler par son prénom de naissance et elle reste « *papa* » pour ses enfants. Delphine est pourtant mal à l'aise lorsque ses enfants l'appellent « *papa* » en public. Lorsqu'elle est en présence de personnes qui l'ont connue avant sa transition, ça ne la dérange pas, mais si l'entourage présent ne l'a connue qu'en femme, elle préfère qu'ils évitent. Ses voisins ne la connaissent qu'en femme et l'idée d'être prise par eux pour la mère de son fils ne lui déplaît pas même si elle affirme qu'elle respecte leur mère et qu'elle ne prend pas sa place.

Si elle reste le père de ses enfants, elle est devenue « *la mère* » de ceux qu'elle considère comme « *[s]es enfants adoptifs* », des jeunes rencontrés au sein de l'ATCA.

Si elle devait être parent à présent, elle ne pourrait pas, en tant que femme, s'envisager comme le père de ses enfants : « *ah ben non, dans ma position de femme, je pourrais pas prendre le rôle de père, là-dessus c'est clair. C'est clair* ». Questionnée sur sa conception des rôles parentaux, Delphine dit être « *très traditionnelle* » : le père travail et la mère s'occupe du foyer. Elle reconnaît son besoin de mater et envisage de le faire avec ses petits enfants qui l'appelleront « *mamie* ».

## Analyse

### PARENTALITE ET TRANSITION

#### § Avoir un enfant pour « coller » au désir de la société

Comme d'autres patientes rencontrées (Emilie, Nathalie, Dominique), Delphine a essayé de se conformer à une certaine norme sociale, laquelle passait par le fait d'être en couple, de se marier et d'avoir des enfants :

*« [...] on colle à ce que la société...on essaye de coller. C'est même pas qu'on essaye, on colle à la société, le schéma de la société quoi, traditionnelle, être avec quelqu'un, avoir des enfants »*

Elle nuance certes cette idée en affirmant avoir toujours ressenti l'envie d'avoir un enfant (« *Après c'est vrai que moi j'ai toujours senti un désir d'avoir des enfants* ») mais on ne perçoit pas chez elle un réel désir. Elle aime le contact des enfants, certes, mais son premier enfant semble surtout le fait des circonstances de la vie : sa compagne avait déjà un enfant d'une première union, elle s'en est donc occupé :

*« J'ai toujours aimé les enfants [...] j'aimais bien le contact avec les enfants mais bon. Et donc oui, c'est vrai qu'il y avait déjà un enfant »*

Viennent ensuite deux enfants. Delphine ne dit rien au sujet du projet qui a porté leur naissance. En revanche, ce qu'elle nous raconte, c'est que le quatrième enfant est né d'une relation extra-conjugale entre son épouse et l'amant de celle-ci. C'est Delphine qui a pris la décision, pour sa femme, de garder l'enfant mais cela en raison de son opposition idéologique à l'avortement et non en raison d'un désir réellement exprimé d'avoir un autre enfant. En effet, à la question de savoir si, lorsqu'elle a dit « *il est hors de question d'avorter. L'enfant il vient, voilà* », cela était en lien avec le désir d'avoir un autre enfant ou uniquement sous-tendu par un positionnement idéologique, elle répond :

*« [...] non, c'était le fait d'être contre l'avortement »*



## § Identité relationnelle

Comme Emilie et Dominique, Delphine dit être le père de ses enfants. Ce rôle parental devient même identitaire dans la mesure où Delphine en fait un prénom :

*« Avec les enfants, c'est clair, le prénom papa reste toujours »*

On retrouve ici, encore une fois, cette idée développée par Laurence Hérault (2015) de l'identité relationnelle c'est-à-dire l'identité qui nous définit en référence aux liens qui nous attachent à d'autres et qui permet de dépasser l'apparente incohérence de l'association femme et père. Delphine peut être le père de ses enfants tout en étant une femme du fait des années passées auprès d'eux en tant que père.

Inversement, mais toujours dans la même idée, Delphine se considère comme « mère » de ses enfants « adoptifs » et est considérée par eux comme telle :

*« [...] elle m'appelle « la mère », moi je l'appelle « la fille »*

*« [...] les trois ils vont m'appeler « la mère »*

*« [...] y a Jimmy qui dit « la mère » mais pour eux, ils ont jamais vu une autre image. Les gens qui me connaissent à Nice ont jamais voulu voir des photos, ils veulent pas, pour eux j'ai toujours été une fille »*

Et si elle avait un enfant à l'heure actuelle, c'est en tant que sa mère qu'elle se positionnerait :

*« [...] dans ma position de femme, je pourrais pas prendre un rôle de père »*

On voit donc bien que le statut parental ne renvoie pas à une inscription sexuée particulière mais qu'il dépend des relations établies.

Selon cette idée de l'identité relationnelle, il n'y a donc pas d'incohérence à ce que Delphine soit à la fois le père de ses enfants et la mère de ses « enfants de cœur ».

## UNE PARENTALITE PEU INVESTIE

### § Une transition non négociée avec ses responsabilités de parent

Contrairement à ce que nous avons vu dans la première partie de ce travail (partie I : THEORIE), Delphine ne donne pas l'impression de négocier sa transition avec ses responsabilités de parent. En effet, dans certaines études citées (Fortier, 2015 ; Grenier, 2006 ; Hines, 2006), la transition d'un genre à l'autre était souvent faite en négociation avec les responsabilités de parent de l'individu transsexuel et le souci du bien-être de l'enfant et de son adaptation progressive. Le parent transsexuel pouvait faire le choix par exemple de ne pas se travestir dans un premier temps devant ses enfants. C'est le cas de Nadine qui dit : « *Je me travestissais devant ma femme, mais une fois que mes filles ont marché, je ne me travestissais plus dans le salon. Je ne me présentais pas devant mes filles habillée en femme, je ne voulais pas les perturber* » (Fortier 2015). Nathalie, elle, a fait ce qu'elle appelle une « *transition escargot* » pour que sa femme et sa fille puissent apprivoiser tranquillement sa transformation (Grenier, 2006). Les parents transsexuels interrogés insistent aussi sur l'importance d'un dialogue ouvert et honnête avec leur enfant pendant et après la transition du parent (Grant, 2011).

Delphine, elle, n'a pas connu la « *transition escargot* » dont parle Nathalie. Au contraire, elle dit :

« [...] *j'suis partie tête baissée* »

Très peu de temps après leur avoir annoncé sa transition, Delphine se présente à ses enfants habillée en femme :

« *Je suis arrivée en efféminée et ça s'est fait très rapidement, en un mois ou deux. [...] je mettais des robes. Quand je le voyais j'étais comme ça* »

Alors qu'elle aurait pu choisir de faire une transition progressive avec ses enfants, Delphine préfère envisager de ne plus voir son fils Enzo si sa transformation le gêne :

« [...] *je lui ai vraiment posé la question « si ça te gêne on se voit pas »*

« [...] *je lui pose la question dès le départ « est-ce que tu veux qu'on se voit pas trop ? » »*

Chez Delphine, il n'y a donc pas de transition à sa transition, pas de négociation. Son changement passe avant tout, y compris avant ses enfants. Si cela les dérange, ils peuvent choisir de ne plus la voir. Cela les met dans une position d'autant plus difficile que cela les rend responsables, le cas échéant, de l'arrêt des relations avec leur père.

### **§ Banalisation des éventuelles répercussions psychologiques pour ses enfants**

Un des parents transsexuels de l'étude américaine de Grant (2011) avance un certain nombre de questionnements qui peuvent être soulevés par l'enfant et qu'il convient de discuter avec lui, notamment le problème de la honte que l'enfant peut ressentir et les répercussions des modifications corporelles du parent sur le ressenti de l'intégrité corporelle de l'enfant. Cela ne semble pas être une des préoccupations de Delphine qui donne le sentiment de banaliser les éventuelles répercussions que peut avoir l'annonce de sa transition sur ses enfants. En effet, le fils aîné n'a pas eu connaissance de la transition de son père par son père lui-même mais par les pages internet laissées -volontairement ou non- ouvertes par le père sur l'ordinateur. On se doute que l'annonce a dû être brutale. Violente et choquante aussi sans doute puisque le fils a fait savoir à son père qu'il avait failli se défenestrer en l'apprenant :

*« [...] il était déjà au courant parce qu'à l'époque je savais pas me servir d'internet, je laissais des pages ouvertes et donc il me dit « ben écoute je sais déjà ». Il me dit comme ça, « ben j'ai failli me jeter par la fenêtre ». »*

Delphine commente ce propos en suggérant une possible exagération mensongère de son fils (« *Alors je sais pas s'il exagérait ou pas mais bon* »), mettant ainsi en doute ou banalisant les répercussions psychologiques de cette nouvelle pour son fils.

Par ailleurs, Delphine semble faire peu de cas de ce que peuvent ressentir ses enfants face aux modifications physiques et vestimentaires de leur père :

*« [...] y a un petit moment où j'ai fait une gaffe : on est allés à la piscine, je me suis mise en maillot de bain, donc forcément il a été choqué »* (Delphine au sujet de son plus jeune fils)

Outre l'absence de dialogue ouvert avec ses enfants sur sa transition et ses éventuelles répercussions dans la famille, Delphine impose à ses enfants de ne pas parler de sa transition à leur mère :

*« La maman n'est pas au courant. Là ça y est. Au départ avec mes enfants, c'était un contrat »*

Pour tenter de justifier ce choix, Delphine explique :

*« Je vous ai expliqué un peu le tempérament de la maman, c'est quelqu'un qui est capable de mettre la pression et moi, j'avais besoin de recul et de détente pour faire ma transition »*

Là encore, on constate que Delphine fait passer son propre bien être avant celui de ses enfants dont on se dit qu'ils ont pu éprouver le besoin de se confier à leur mère alors qu'ils étaient tenus au secret par la promesse faite à leur père.

On peut voir aussi ici une certaine reproduction du fonctionnement parental : la mère de Delphine avait fait de ses enfants les dépositaires du secret de sa relation extra-conjugale. Ils étaient ses « messagers ». Ici, Delphine fait de même avec ses propres enfants dont elle requiert le silence auprès de leur mère au sujet de sa transition.

## **ETRE PARENT, UN DES ROLES DE SA VIE ?**

### **§ Importance du jeu et de la mise en scène dans la vie de Delphine**

Lorsqu'il est demandé à Delphine de se présenter, elle s'interroge si elle doit parler d'elle sous l'angle de la transidentité. Comme elle est invitée à se présenter de la manière dont elle le souhaite, le plus librement possible, ce n'est pas sa transsexualité qu'elle choisit de mettre en avant en premier mais son appartenance au milieu artistique et notamment à celui de la danse :

*« Alors, moi je suis quand même très liée au milieu artistique »  
« Je suis très liée à la danse, je suis danseuse »*

Elle en donne pour preuve son nom de scène :

*« Je me suis toujours fait appeler « Delphine de Nice » [...] c'est pour rappeler que je suis très liée à l'artistique. »*

C'est donc avant tout par sa passion et par son activité professionnelle que Delphine commence à se décrire. Ses relations familiales sont elles aussi en lien avec la danse : elle a rencontré son ex-femme dans l'école de danse autrichienne où elle était en formation pour devenir professeur et c'est une éducation artistique qu'elle dit avoir donné à ses enfants.

Un des éléments importants pour elle de sa vie, qu'elle relate dans la courte biographie qu'elle a rédigée et qu'elle amène en consultation, est sa première expérience du cinéma en tant qu'actrice : une équipe de cinéma est venue dans sa ville de Bretagne pour tourner un téléfilm et pour les besoins du film, elle interprète un rôle de princesse. Elle décrit cette expérience comme celle d'une « métamorphose ».

Toujours dans cette biographie, Delphine évoque son admiration pour Bambi, danseuse transsexuelle et figure bien connue du milieu du cabaret des années 1960 à laquelle elle s'identifie.

Delphine parle lors de l'entretien de son goût pour le théâtre et pour le « faire semblant ». Elle aime faire semblant d'être la mère de son fils Enzo auprès des voisins de palier qui ne la connaissent que sous son identité de femme.

Cette impression théâtrale qui se dégage de sa personne est confirmée par Delphine elle-même, bien qu'elle se défende d'en faire « trop » et qu'elle attribue cette tendance au jeu à un trait familial en lien avec l'éducation « artistique » qu'ont eu ses enfants :

*« Vous savez, nous on est très théâtral, on aime bien le théâtre. Pas dans le côté excessif, mais on fait avec. Avec la transidentité nous on est habitués parce que la vie est un théâtre, tous les jours, surtout quand on avait pas les papiers, et puis là après Enzo...ils ont tous fait beaucoup de théâtre...ils ont eu une pédagogie artistique et donc ils savent jouer avec ça et ça les dérange pas. »*

Delphine aime se mettre en scène et elle va même jusqu'à devenir l'interprète de sa propre histoire. En effet, son fils aîné, Gaby, lui a fait la surprise de rédiger un scénario dans lequel il donne sa vision de la transformation en femme de son père et va lui demander d'interpréter son propre rôle.

*« Gaby avait accepté de jouer son propre rôle et il m'a demandé « est ce que tu accepterais de jouer ton propre rôle ? » J'ai accepté tout de suite »*

C'est d'ailleurs en me parlant de ce film que Delphine a répondu à ma demande de prise de contact, en me disant qu'elle avait quatre enfants et qu'elle avait tourné avec un de ses fils un court métrage sur la transsexualité financé par Arte.

## § Inflation du « je »

En lien avec ce goût pour la mise en scène de soi, la façon qu'a Delphine de s'exprimer à son sujet est assez singulière.

Elle commence à parler d'elle en mettant en avant la singularité de son parcours : à la différence de ce que prévoit habituellement le protocole de réassignations hormono-chirurgical en France, elle a pu bénéficier d'une prise en charge d'une durée réduite :

*« Donc quand je suis arrivée là, j'avais déjà un an et demi, donc le psychiatre qui m'a reçue m'a dit « on va vous faire un protocole allégé » »*

*« En fait je crois que j'ai même pas fait un an de protocole à Lyon, parce que le protocole était très long, et en fait ils m'ont validée »*

C'est toujours une image valorisante qu'elle donne d'elle-même. L'humour qui s'apparente à une forme d'intelligence, elle en a beaucoup ; si elle parle beaucoup c'est parce qu'elle a beaucoup de connaissances :

*«[...] il est vrai que j'ai beaucoup d'humour »*

*« [...] c'est vrai que les gens qui connaissent savent que j'ai une nourriture, que j'ai beaucoup de choses à raconter, j'suis très bavarde mais beaucoup de nourriture derrière »*

Delphine ne semble pas douter de ses capacités : elle présente d'emblée l'écrit avec lequel elle est venue comme « *très pertinent* ». A l'école, elle était « *moyenne* » mais pas dans le sens commun de ni bonne ni mauvaise élève sinon dans le sens d'équilibrée : « *[...] après moi j'étais je pense un élève moyen. J'ai toujours estimé que j'étais quelqu'un de très équilibré. Moi je suis née avec une capacité intellectuelle et manuelle, c'est-à-dire très équilibrée entre la tête et le corps* ». Si elle fait faux à l'école, c'est exprès : « *Je me souviens à l'école, d'au moins une fois, de faire exprès tout faux pour me mettre au niveau des autres. L'esprit malin !* »

C'est aussi dans le choix de ses relations amicales que Delphine cherche à se distinguer :

*« [...] j'étais avec deux copains, forcément les plus originaux de la classe »*

*« [...] je trainais avec des copains qui étaient des marginaux »*

*C'est en tant que « révolutionnaire » qu'elle se décrit :*

*« Les professeurs étaient encore rigides, nous on était révolutionnaires donc ça a pas passé quoi »*

Dans sa présentation aussi Delphine est à part, bien avant sa transition :

*« On n'a jamais utilisé le terme efféminée par contre on m'a toujours dit que j'étais très raffinée »*

*« Parce qu'à l'époque, les gens étaient retors avec l'arrivée des cheveux longs, alors souvent ça m'arrivait qu'on dise « les cheveux longs ça fait sale mais alors chez vous, c'est tellement soigné ! »*

Et après sa transition, les compliments continuent, son endocrinologue la trouve « *tellement féminine* ».

Lorsqu'elle parle d'elle, il ne s'agit pas de son parcours de vie mais de son « *destin* ». Son histoire devient même un exemple pour d'autres transsexuelles comme Lola :

*« Lola qui a fait sa transition huit mois après moi donc elle m'a suivie. J'ai été une référence pour elle »*

L'annonce de son changement d'identité, Delphine en parle d'elle comme s'il s'agissait de la tournée d'une célébrité :

*« Fin 2014, début 2015, j'ai fait mon coming-out. Donc j'ai passé un mois à faire le tour de la France »*

Même dans la façon de parler d'elle en tant que parent, Delphine donne le sentiment de faire mieux que son ex-femme dans le rôle de mère qu'elle a tenu et discrédite ainsi, d'une certaine manière, son ex-femme dans son rôle de mère :

*« La maman elle a du mal à ce moment-là, donc elle a exprimé pas mal de choses aux enfants. J'dis ça pour exprimer le contraste qu'on avait c'est-à-dire moi en fin de compte j'étais plus qu'un papa poule, j'étais une maman poule déjà »*

Au sujet de la mère des enfants : *« cette attitude que j'avais moi, elle c'était tout le contraire ».*

Dans un premier temps, on pourrait croire que les rôles sont inversés dans le couple de parents formé par Delphine et son ex-femme. C'est d'ailleurs ce que lui reproche la mère de ses enfants :

*«[...] toi, de toute façon, tu préfères qu'on échange les rôles ».*

Finalement, ce n'est pas le cas : Delphine est à la fois le parent qui fait vivre financièrement le foyer (*« c'est moi qui faisais vivre la maison »*) et le parent qui s'occupe des enfants. Lorsqu'on l'interroge sur la façon dont elle envisage le rôle de la mère et le rôle du père, Delphine explique être *« très traditionnelle »* : le père travaille, assure le côté financier, et la mère s'occupe des enfants. Finalement, c'est les deux rôles que Delphine dit avoir joués auprès de ses enfants.

Même dans la façon dont elle se veut parent, Delphine cherche à accaparer tous les rôles.

**Si Delphine se dit « père » de ses enfants, mobilisant la notion d' « identité relationnelle » développée par Hérault (2015) qui permet de dépasser l'apparente incohérence de l'association femme et père, il apparaît finalement qu'elle a peu investi sa parentalité, faisant passer sa propre personne avant le bien-être de ses enfants. Elle prend peu en compte leur ressenti ou les conséquences éventuelles de sa transition sur eux. Cela s'inscrit à l'opposé des témoignages recueillis par les études évoquées dans la partie théorique de notre travail où il était question des défis parentaux à relever par les sujets transsexuels, à savoir négocier sa transition avec ses responsabilités de parent pour permettre aux enfants de s'adapter progressivement aux changements de son parent (Grenier, 2006 ; Hines, 2006 ; Fortier, 2015) et prendre en compte les possibles répercussions psychologiques pour l'enfant (Grant, 2011). Le témoignage de Delphine nous offre ainsi un autre regard, plus rare dans la littérature existante car peut être plus polémique, sur la façon dont la transition d'un genre à l'autre d'un parent peut s'effectuer au sein d'une famille.**

On a vu le goût de Delphine pour le théâtre et le « faire semblant ». On peut dès lors se demander si, pour elle, être parent n'est pas finalement qu'un des rôles de sa vie parmi tous ceux



qu'elle a été amenée à interpréter en tant qu'artiste. Elle dit d'ailleurs, d'une manière un peu surjouée, cette phrase toute faite et convenue « *les enfants, c'est le plus beau cadeau de la vie* », mais dont on a vu qu'elle n'était pas investie psychiquement, comme une actrice déclamerait son texte.

#### 2.4. Charline

##### Récit de vie

Charline, la cinquantaine, m'a été présentée par une patiente transsexuelle que j'avais précédemment rencontrée dans le cadre de mon travail de recherche. Elles se sont connues à l'ATCA, l'Association Transgenre de la Côte d'Azur. Charline est suivie pour la prise en charge de sa dysphorie de genre par l'équipe de Marseille depuis près de trois ans au moment où je la rencontre et doit être opérée dans un mois. Parent de trois enfants avec qui elle n'a plus de contact depuis six ans, elle a accepté d'échanger autour de son parcours de transition et de la question de la parentalité.

##### **§ Enfance et adolescence : exister en tant que fille, jouer au garçon**

Charline naît au milieu des années 1960 en Picardie. Elle grandit dans un milieu enseignant aux côtés de son frère aîné. Charline explique connaître dès l'enfance, vers l'âge de six-huit ans, des périodes de travestissement avec les habits de sa mère qui occasionnent une honte très importante chez elle. Sa mère la trouve un jour habillée « en fille » et, loin de la réprimander, elle s'exclame « *oh la jolie petite fille !* » et souhaite la présenter ainsi à son entourage. Charline refuse et se roule par terre pour qu'on ne la voit pas vêtue ainsi. C'est le début d'un long « combat » : « *Elle a voulu me montrer, je me suis roulée par terre pour pas que ça se voit, pour pas que ça se fasse parce que j'avais une conscience de refuser ça. Et pour avoir, pendant des années, vécu avec ça sans l'exprimer en le combattant, j'avais trouvé que ce que je ressentais c'était une question d'existence* ». Charline ne se sent pas exister en tant qu'homme mais en tant que femme : « *je n'existais pas en tant que garçon. J'existais en tant que femme en revanche. En tant que femme, ma vie est claire. Moi ce que je veux, ce que j'ai envie, les connexions émotionnelles, les désirs, quand je joue un rôle de garçon, d'homme, j'ai un grand vide, un néant total.* » Elle se conforme donc à ce qu'elle croit devoir faire et dire en tant que garçon mais en ayant l'impression de jouer un rôle : « *j'avais des rôles de garçon que je me suis attachée à respecter* ». Elle masque sa sensibilité et ses émotions. Au sein de la fratrie, elle est

l'enfant qui est plus proche de la mère. Elle se montre plus affectueuse, comportement qu'elle qualifie de « *plutôt féminin* ». A onze ans, elle découvre le mythe d'Hercule et Omphale dans lequel Hercule se voit obligé de s'habiller en femme.

A l'adolescence, elle s'intègre dans des bandes de jeunes gens avec qui elle s'alcoolise massivement et prend pour modèles des acteurs de westerns qu'elle décrit comme « *très taciturnes, très durs et très froids et qui ont peur de rien* ». Mais Charline est mauvaise actrice : « *Après moi, j'ai fait mon rôle de garçon mais le problème qui s'est posé c'est comme je le suis pas, je l'ai pas bien fait ! Je sais pas le faire en fait. J'en ai fait trop* ». Consommer de l'alcool fait masculin, elle boira jusqu'à l'ivresse, jusqu'au black-out. « *Quand il fallait faire des bêtises, j'en faisais plus parce qu'en fait, je maîtrisais pas ma masculinité, je jouais un rôle* ». A l'adolescence, Charline est donc constamment dans l'exagération des comportements que la société prête aux hommes. Les comportements déviants qui peuvent être les siens au sein des bandes dont elle fait partie sont source d'une grande culpabilité, notamment vis-à-vis de sa mère. La communication n'est pas le fort de la famille, Charline n'arrive pas à communiquer avec ses parents et eux non plus. Elle se sent « *le vilain petit canard* » au sein de ce milieu enseignant pour qui la réussite prime même si elle réussit plutôt bien sa scolarité. Son père, professeur d'histoire-géographie, l'oriente vers une section économique ce qui l'oblige à partir en pension durant les deux dernières années de lycée. Elle obtient son bac après une très bonne année de terminale et, parce que c'est ce que son entourage semble valoriser, elle s'inscrit en classe préparatoire à HEC à Amiens. La difficulté du niveau, l'exigence des professeurs en termes de notation et l'esprit qui règne entre les élèves ne lui conviennent pas et elle rentre « *en rébellion* ». Elle n'est pas admise à redoubler. Se sentant bien au contact des enfants et ayant grandi auprès de ses parents enseignants, elle a l'idée de se présenter au concours de l'Ecole Normale auquel elle est reçue. Elle devient institutrice à vingt-deux ans.

### **§ Une vie de couple et de parents « à l'envers »**

C'est à cette époque qu'elle rencontre au cours d'une soirée Sophie, celle qui allait devenir son épouse. Sophie et elle forme ce qu'elle appelle « *un couple à l'envers* ». Sophie est cadre en entreprise, travaille beaucoup et s'occupe peu du foyer. Charline est institutrice, a des horaires scolaires, prend en charge la maison et gagne moins que sa compagne. Lorsque Sophie fait part de son souhait d'avoir un enfant, Charline accepte mais à condition qu'elles se marient car elle veut « *avoir des droits sur cet enfant* ». C'est à l'occasion de ce projet de parentalité que Charline apprend qu'elle est infertile. Le couple n'aura pas l'occasion de faire appel à la PMA car Sophie tombe subitement enceinte grâce à un nouveau traitement de son gynécologue. Charline, qui était gênée à l'idée de ne pas avoir d'enfant biologique et de devoir faire appel à un don de sperme, ne s'interroge

pas davantage sur cette grossesse et s'en réjouit. Seize mois plus tard, leur deuxième enfant naît, toujours grâce aux bons soins du gynécologue de Sophie. Charline est heureuse de cette deuxième naissance mais Sophie l'est moins : elle aurait souhaité avoir une fille cette fois et ce n'est pas le cas. Sophie reprend des études, passe un diplôme d'ingénieur et Charline prend en charge leur deux enfants : « *moi j'avais le foyer et elle, elle était plus libre et plus extérieure* ». L'une et l'autre semble trouver un mode de vie qui leur convient jusqu'au moment où la vie conjugale commence à poser problème : Charline a des problèmes d'érection et doit recourir à la médication. Ces moments d'intimité sont décrits comme des moments de souffrance exigeant « *beaucoup, beaucoup, beaucoup d'efforts* » de sa part. Sophie se plaint de la situation, Charline culpabilise de plus en plus et se sent fautive de la situation. Elle conseille à sa femme d'avoir un amant et c'est rapidement après avoir débuté une relation extra-conjugale que Sophie tombe enceinte. Le père biologique n'est pas informé. C'est à Charline que Sophie demande si « *on garde l'enfant ou pas ?* ». Que son mari ne soit pas le père biologique, elle dit ne pas voir le problème : « *ben ouais il est pas de toi et alors, c'est pas grave.* ». Culpabilisée de ne pas satisfaire son épouse sur le plan sexuel et de ne pas avoir l'ambition professionnelle que celle-ci souhaiterait qu'elle ait, Charline accepte la venue de ce troisième enfant : « *étant donné qui j'étais et comme je culpabilisais et donc y a eu un troisième enfant* ». Avec le recul, Charline s'interroge sur son lien biologique avec ses deux premiers enfants. Néanmoins, qu'elle soit ou non le parent biologique de ses enfants ne change pas son rapport à eux. A cette époque, les aînés ont une dizaine d'années. Charline se considère comme la mère de ses enfants parce qu'elle s'occupe d'eux comme une mère s'occuperait de ses enfants selon la représentation qu'elle en a. « *On va repartir dans les stéréotypes, désolée, mais dans ce que je faisais, dans ce que j'étais et dans le fonctionnement de cette famille, j'étais plus maternelle que paternelle* ». Après ce troisième enfant qui est encore un garçon, Sophie envisage d'adopter car elle tient absolument à avoir une fille. A cette époque, Charline commence à porter des sous-vêtements féminins devant sa femme et s'habille de manière féminine pour aller se coucher mais le couple n'en parle pas. Sophie a une aventure extra-conjugale et se repose sur son époux pour les démarches d'adoption : « *moi j'ai fait les garçons, toi tu fais la fille* ». La procédure d'adoption est longue et compliquée et Charline culpabilise de ne pas réussir à satisfaire, une fois de plus, sa femme. Malgré des démarches avec le Cameroun et l'adoption d'une petite fille qui semble imminente, le projet échoue. A cela s'ajoute un questionnement identitaire de plus en plus présent. Charline se sent dans une impasse et se met à avoir des idées suicidaires. C'est alors qu'elle va envisager de demander sa mutation pour Nice.

## § La vie à Nice

Charline est mutée à Nice, les trois enfants âgés alors de 17, 16 et 8 ans restent à Rouen avec leur mère qui s'installe avec son amant. Le couple n'est pour autant pas séparé officiellement et Charline fait des allers-retours à Rouen pour s'occuper de ses enfants, notamment du plus jeune. Quand elle est seule, Charline s'habille en femme et commence à se renseigner sur internet sur ce comportement. Elle prend contact par la suite avec l'Association Transgenre de la Côte d'Azur (ATCA). Quatre ans après son installation dans le Sud de la France, Charline fait la rencontre d'une collègue de travail dont elle tombe amoureuse. Elle l'annonce à Sophie, venue passer les vacances avec son fils à Nice, qui ne supporte pas cette idée et, après une scène de ménage sur le lieu de travail de Charline, coupe tout contact. Elle annonce à son plus jeune fils que son père n'est pas son père biologique et à ses trois autres enfants que leur père s'habille en femme. Depuis, les enfants refusent de parler à leur père et ne l'ont jamais revu. Charline tente de maintenir un contact par courrier et par mails mais sans avoir jamais de réponse.

## § Charles devient Charline

Après trois ans de relation, Charline et sa compagne se séparent en 2015. Charline plonge dans une profonde détresse et commence à consulter un psychiatre à Nice au sujet de son questionnement identitaire. Elle prend davantage contact avec l'ATCA et quelques mois après le début de sa psychothérapie se met à vivre en femme dans sa vie privée et sociale. S'en suit la rencontre avec l'équipe du CHU de Marseille et le début du traitement hormonal en mai 2016. Après la rentrée scolaire 2016, Charline prévient la direction de son établissement et ses collègues de son changement d'identité. Elle choisit de rester dans la même école pour éviter que d'éventuelles fausses rumeurs ne la précèdent dans un établissement qui ne la connaîtrait pas. Des bruits courent déjà en ville qu'elle accompagne ses élèves à la piscine en legging rose à paillettes... Elle fait sa rentrée scolaire habillée en robe pour recevoir ses nouveaux élèves – des CP qui ne la connaissent pas- ainsi que les parents d'élèves. Hormis quelques hésitations sur un « *madame-monsieur* » de certains, les élèves se montrent respectueux et son intégration en tant qu'institutrice se fait sans difficultés. Elle change officiellement de prénom et de sexe. Elle choisit le prénom de Charline car elle souhaite un prénom proche du sien. Elle ajoute également le prénom de sa grand-mère maternelle, Marguerite, à laquelle elle a un attachement particulier. Figure forte de la famille, bénéficiant d'une certaine aura, c'est auprès d'elle que la famille se réunissait et réglait ses désaccords. En portant son prénom, Charline explique que « *ça crée un lien générationnel* ».

Si elle décrit la relation à ses parents comme ayant été pendant longtemps « *conventionnelle* », avec des difficultés à communiquer, elle semble à présent plus apaisée. Après plusieurs années sans contact, Charline a repris contact avec eux au moment de sa séparation conjugale : « *les relations étaient déjà beaucoup plus claires à ce moment-là* ».

Charline tente de maintenir un lien avec ses enfants mais ne sait pas vraiment comment se positionner vis-à-vis d'eux en tant que parent, d'autant que ses enfants ne l'ont connue qu'avant sa transition : elle a du mal à signer « *papa* » et aimerait écrire « *maman* ». C'est justement parce qu'elle était avec eux comme leur mère qu'elle pense qu'ils ont rompu les liens avec elle. Ils lui en voudraient d'être la maman qui a quitté le foyer : « *je pense que quelque part ils m'en veulent plus d'être une maman qui soit partie que d'être un papa et que c'est pour ça qu'ils vivaient mieux les relations extra-conjugales de leur mère que la mienne* ». Charline semble avoir une certaine amertume vis-à-vis de ses enfants avec qui elle cherche certes à maintenir un lien, mais sans se dire dans l'attente non plus : « *le jour où je les reverrai je serai pas forcément d'une amabilité... je suis pas dans l'attente. Bon, je sais bien que je leur ouvrirai la porte mais je leur demanderai pas pardon, je serai pas dans une forme d'excuse de qui je suis parce qu'ils en ont drôlement bénéficié* ».

## **Analyse**

### **S'INSCRIRE DANS UNE LIGNEE**

#### **§ Une double inscription**

En tout début d'entretien, lorsque je demande à Charline de se présenter, c'est son métier qu'elle met en avant et son lien avec les enfants :

*« Alors moi je suis Charline J., je suis professeure des écoles, je travaille avec les enfants ».*

Vient ensuite l'évocation de sa transsexualité. Au positif des premières phrases de sa présentation fait suite l'élément de sa vie qu'elle décrit comme problématique :

*« [...] je suis là dans ma vie de femme telle qu'elle aurait dû être je pense depuis longtemps et tout se passe d'une bonne manière sauf...le point noir étant justement ma parentalité et le lien qui existait avec cette famille que j'ai construite »*

On a donc ici une double inscription : d'une part l'inscription dans la lignée de ses parents (filiation ascendante) - Charline en vient rapidement au cours de l'entretien à expliquer qu'ils étaient enseignants tous les deux- qui semble être vécue de manière positive puisque c'est l'élément de sa présentation qu'elle donne en premier et d'autre part l'inscription dans la lignée dont elle est à l'origine (filiation descendante) et qui, cette fois, à l'inverse, est décrite de manière négative comme une sorte d'élément parasite dans sa vie : *« le point noir était justement ma parentalité »*.

### **§ Trouver sa place**

Charline est née de sexe masculin, deuxième d'une fratrie de deux garçons. Enfant, elle a le sentiment qu'en tant que garçon elle doit se conformer à un certain type de comportement :

*« Bon, j'ai vite compris, j'ai vite compris quand j'étais petit garçon qu'en tant que garçon, j'avais des rôles de garçons que je me suis attachée à respecter »*

*« Quand on est assigné garçon y a des choses qui se font pas »*

Charline essaye de se conformer au rôle qui lui semble devoir être le sien en tant que petit garçon puis en tant qu'adolescent mais elle ne sait pas comment faire. Elle ne se sent pas à l'aise avec les comportements qu'elle se force à avoir et force le trait.

*« Après moi j'ai fait mon rôle de garçon mais le problème qui s'est passé c'est que comme je le suis pas, je l'ai pas bien fait ! Je sais pas le faire en fait. J'en ai fait trop »*

A l'adolescence, Charline se met à s'alcooliser fortement et fréquente des bandes de jeunes gens durant quelques années.

Elle ressent beaucoup de culpabilité vis-à-vis de sa mère des bêtises qu'elle peut faire et celle-ci semble alimenter ce sentiment.

*« [...] quand je faisais des bêtises qu'étaient pas si graves que ça finalement, j'étais très...je culpabilisais énormément de porter atteinte à ma mère qui me le renvoyait en plus. Et euh...du coup, je culpabilisais énormément mais j'exprimais pas non plus. »*

Cette culpabilité n'est pas seulement due à ses frasques d'adolescentes mais aussi et peut être surtout au sentiment d'être contrainte de jouer un rôle de garçon qui ne lui correspond pas. Les périodes de travestissement en fille qui commencent vers l'âge de six-huit ans sont combattues avec vigueur par Charline. Lorsque sa mère trouve son enfant habillée en fille, elle veut le présenter ainsi à son entourage mais Charline refuse et lutte :

*« Elle a voulu me montrer, je me suis roulée par terre pour pas que ça se voit, pour pas que ça se fasse parce que j'avais une conscience de refuser ça. Bon. Et pour avoir, pendant des années, vécu avec ça, sans l'exprimer en le combattant [...] »*

*« [...] j'ai cherché à comprendre seule pendant longtemps, oui je me sentais très coupable. Oui, qui j'étais je cherchais à m'en débarrasser très souvent mais j'ai compris que ça peut pas s'effacer »*

Enfant d'enseignants pour qui la réussite scolaire est très souvent valorisée, Charline se sent « *le vilain petit canard de la famille* ». Ses parents sont tous les deux professeurs et son grand frère fait des études d'ingénieur. Certes, elle a de bons résultats mais le parcours classe préparatoire puis grande école de commerce que voyait le père pour son fils ne sera pas le chemin suivi par Charline. Non admise à redoubler sa première année de classe préparatoire, elle choisit de passer le concours d'entrée à l'Ecole Normale pour lequel elle est reçue.

Charline le dit elle-même, elle se sent à l'adolescence dans l'impossibilité de trouver sa place, qu'il s'agisse de sa place dans la famille ou de celle qu'elle a en tant qu'individu.

*« [...] j'avais ce désordre-là, une impossibilité à trouver ma place donc ça a été quelque chose qui s'est mal terminée, qui s'est terminée avec la constitution d'une famille, avec les enfants »*

## **§ Construire une famille pour se faire une place**

Charline rencontre Sophie, celle qui va devenir son épouse au tout début de l'âge adulte, au moment où elle rentre dans l'Education Nationale.

C'est parce que le couple veut un enfant qu'il se marie. C'est la condition posée par Charline : si le couple a un enfant, elle veut avoir des droits sur cet enfant donc une place légitime auprès de lui. En étant marié, Charline devient légalement le père de cet enfant.

Ce projet de famille et d'enfant va donc lui conférer à la fois une place d'époux et de père, une façon pour elle de trouver une place.

## **UN COUPLE CONJUGAL ET PARENTAL « A L'ENVERS »**

### **§ Un couple à l'encontre des stéréotypes**

Charline et Sophie forment ce que cette dernière appelle « *un couple à l'envers* » : habituellement, les études sociologiques le montrent, l'homme dans le couple est très souvent un peu plus âgé, gagne plus que sa compagne, a un travail plus prenant et s'occupe moins des enfants, rôle qu'il délègue à la mère. Dans le couple formé par Sophie et Charline, c'est l'inverse : Sophie a trois ans de plus que son époux, elle est cadre en entreprise et gagne bien sa vie ; Charline est institutrice, son salaire est correct mais ce n'est pas elle qui fait vivre le foyer, elle a des horaires scolaires et donc du temps pour prendre en charge les enfants.

*« [...] je me marie en 88 avec mon ex-femme, Sophie, qui était plus âgée que moi, qui avait trois ans de plus que moi et on construit un couple un peu... là encore, stéréotype de genre, à l'envers. C'est-à-dire que moi je suis instit et elle est cadre en entreprise. Moi je suis à la maison, j'ai les horaires des enfants, donc je m'occupe des enfants »*

*« [...] au niveau des horaires...moi je fais des horaires scolaires donc euh... voilà, j'ai pris en charge les enfants. »*



## **§ Charline et Sophie, Hercule et Omphale**

Charline évoque le mythe d'Hercule et Omphale qu'elle a lu vers l'âge de onze ans et qui semble l'avoir fortement marquée.

Dans ce mythe, Hercule, à la suite de ses travaux et pour avoir risqué de tuer sa famille, est condamné par l'oracle de Delphes à la servitude pendant un an. Il est acheté comme esclave par Omphale, la reine de Lydie, qui l'oblige à revêtir des habits de femme et à filer la laine tandis qu'elle se dote d'une peau de lion et d'une massue.

On trouve ici ce thème de l'inversion des rôles féminins/masculins, lequel semble avoir marqué Charline et qu'elle reproduit dans sa vie de couple.

Au-delà de cette inversion des rôles, c'est la figure masculine elle-même qui est tournée en ridicule : chez Sénèque, Omphale va jusqu'à punir Hercule d'une gifle avec sa pantoufle.

Cette image de la masculinité tournée en ridicule a possiblement marqué Charline et alimenté son rejet de la masculinité.

## **UN ACCES A LA PARENTALITE DIFFICILE**

*« Ainsi je définis la parentalité comme le produit de la parenté et aussi le fruit de la parentalisation des parents. Pour ainsi dire, la parentalité débute pendant la grossesse et il faut se préparer par le désir d'avoir un enfant » (Lebovici, 2000)*

Comme nous l'avons vu dans la première partie de ce travail (cf. Partie I THEORIE), pour devenir parent, il ne suffit pas d'être géniteur ou d'être désigné « parent », il faut « devenir parent » dans son fonctionnement psychique. Ce « devenir parent » se prépare par le désir d'avoir un enfant et passe notamment par la parentalisation des parents (cf. Partie I).

Chez Charline, il semble qu'à la fois le désir d'enfant et la parentalisation aient posé problème, rendant ainsi son accès à la parentalité difficile.

## **§ Un désir d'enfant peu affirmé**

Les propos de Charline ne renvoient pas l'impression d'un désir d'enfant affirmé. En effet, concernant la venue du premier enfant, c'est son épouse qui l'a souhaitée. A la question de savoir s'il

s'agissait d'un désir partagé, Charline donne une réponse qui ne témoigne pas d'un véritable désir chez elle :

*« [...] oui, ça m'allait très bien d'avoir cet enfant »*

Le deuxième enfant, lui, est arrivé sans être attendu :

*« [...] on n'avait pas planifié les choses, elle était en phase de reprise d'études ».*

Le troisième enfant du couple, s'il est reconnu par Charline comme son fils, est l'enfant biologique de l'amant de l'épouse. Là encore, s'il s'agit du désir de l'épouse mais pas vraiment celui de Charline, qui explique :

*« [...] étant donné que j'étais et comme je culpabilisais et donc y a eu un troisième enfant ».*

Ensuite, c'est encore une fois l'épouse qui veut un autre enfant, une fille, et c'est elle qui est à l'initiative du projet d'adoption. Lorsque je demande à Charline ce qu'il en était du désir d'avoir cette enfant, elle répond :

*« C'était « pourquoi pas ? ». J'étais pas contre »*

Là encore, sa réponse est loin de témoigner d'un vrai désir de sa part.

Charline reconnaît d'ailleurs que ses désirs ont longtemps été calqués sur ceux des autres :

*« [...] je prenais les désirs qui étaient autour de moi, ceux que j'imaginai devoir avoir »*

*« Ce qui pendant longtemps a été un peu embêtant, c'est que je me suis fixée sur ce que voulaient les autres, j'ai fait ce que voulaient les autres. »*

On peut donc légitimement penser qu'il n'existait pas chez Charline de véritable désir d'avoir un enfant.

## § Un problème de paternalisation par la mère ?

A la naissance de l'enfant, la mère, le père et leur bébé vont former un système à trois au sein duquel va se construire la parentalité. Chacun aura une implication dans l'accès de l'autre à la parentalité. Les conjoints vont se faire parents mutuellement. C'est que Martine Lamour appelle la « *parentalisation réciproque* » (Lamour, 2000). La paternalisation va s'étayer, comme dans le cas de la maternalisation, sur la gratification narcissique : le père a besoin de la gratitude exprimée par la femme. Il a besoin de se sentir désigné et reconnu comme le père de son enfant.

Chez Charline, cela ne semble pas avoir été le cas ou, tout du moins, Charline, dans son discours, ne semble pas l'avoir vécu comme cela. Charline se positionne et est positionnée par son épouse comme la « femme » et la « maman » du foyer. A la naissance du premier enfant, elle demande même à son épouse de ne pas allaiter pour pouvoir donner elle-même le biberon. L'épouse, elle, aurait préféré que ce soit Charline qui soit enceinte :

*« [...] c'est toi qui devrais être enceinte [...] toi ça aurait été royal »*

*« J'ai fait comme d'habitude, j'ai fait la maman »*

*« [...] dans le fonctionnement de cette famille, j'étais plus maternelle que paternelle »*

Charline ne semble donc pas avoir été désignée et reconnue par sa femme comme le père de ses enfants.

## ETRE FEMME ET PERE : UNE INCOHERENCE IDENTITAIRE ?

### § Se sentir « moins mâle » en n'étant pas le père biologique

Charline se rend rapidement compte qu'elle est infertile mais Sophie tombe enceinte finalement assez facilement, à deux reprises. La question de savoir quel est ce miraculeux traitement prescrit par le gynécologue de Sophie ne semble pas se poser pour Juline. Ou plutôt, Charline préfère ne pas se poser la question de savoir si elle est bien le parent biologique de ses deux premiers fils.

Le troisième enfant, lui, est de façon certaine l'enfant biologique de l'amant de Sophie. Il sera légalement l'enfant de Charline en ce qu'elle est le mari de la mère.

Avec le recul, Charline se demande si elle est bien le père biologique de ses deux premiers enfants.

*« [...] je pense aujourd'hui, vu la facilité avec laquelle on m'a présenté le truc, je sais pas si je suis biologiquement le géniteur des deux autres. »*

Si Charline affirme dans un premier temps qu'être ou non le père biologique de ses enfants ne change rien, elle nuance par la suite son propos :

*« Mais de toute façon ça change pas le rapport que j'aurais eu avec mes fils sauf que ce qui peut changer quand même, au niveau transidentité et parent, on a des gens qui se positionnent « oui je suis femme et je suis le père de mes enfants » ... »*

Ce que Charline semble vouloir dire c'est que pour elle il existe une incohérence identitaire dans l'affirmation : je suis femme et je suis père. En n'ayant pas apporté les gamètes mâles nécessaires à la procréation de ses fils, Charline n'en n'est pas biologiquement le père. Ainsi il n'y a pas pour elle d'incohérence avec le fait de se sentir femme et mère. Ne pas être le père biologique de ses enfants la préserve d'un possible vécu d'incohérence entre son rôle procréatif, son ressenti identitaire et son vécu parental.

C'est ce qu'elle reconnaît quand elle dit :

*« [...] en tant que femme je me sens mère comme en plus j'ai pas... je pense que dans ma tête l'idée de pas avoir forcément procréé joue aussi à ce niveau-là »*

*« Je me sens moins mâle, m-a-l-e, du coup quelque part. Je me sens moins père »*

### **§ Notion d' « identité relationnelle »**

Ce sentiment d'incohérence dans la phrase « je suis une femme et je suis le père de mes enfants » qui est celui de Charline n'est pas partagé par les autres patientes interrogées qui ont eu des enfants avant leur transition. En effet, Dominique et Emilie qui sont toutes les deux parents, respectivement d'un fils et d'une fille, se sentent père de leur enfant tout en se sentant femme, et revendiquent même ce statut parental. Pour elles, il n'y a aucune contradiction à être à la fois femme et père de son enfant.

*« [...] c'est pas parce que tu deviens une femme que tu ne peux plus être le père de ta fille » (Emillie)*

*« [...] il m'appelle toujours papa et j'veux surtout pas qu'il m'appelle maman » (Dominique au sujet de son fils)*

Il en est de même pour les patientes transsexuelles interrogées dans l'étude de Faccio, Bordin, Cipolletta (2013) qui se désignent comme femme et père de leurs enfants.

C'est par les liens qui les unissent à leurs enfants que Dominique, Emilie et les autres patientes interrogées s'identifient en tant que parent. C'est ce que Laurence Hérault nomme l' « *identité relationnelle* » (2015).

Dans cette perspective, on peut s'interroger sur les liens qui unissent Charline à ses enfants et sur les relations qui ont été les leurs avant la transition de Charline en femme.

### **§ Relations de Charline à ses enfants**

A une grande proximité avec ses trois enfants, a fait suite une rupture des liens brutale après que Sophie et son plus jeune fils ont été informés de la relation extra-conjugale de Charline. Sophie ne l'aurait pas supporté et aurait, d'une part, informé son fils de ce que son père n'était pas son père biologique et, d'autre part, appris à ses enfants que leur père se travestissait.

*« [...] à partir de ce moment-là, ça a été très conflictuel. La première chose qu'elle lui annonce, c'est que je suis pas son père biologique. Il le savait pas. [...] elle brise les liens avec mes enfants. »*

Depuis octobre 2012 Charline n'a revu aucun de ses trois enfants.

L'explication que Charline donne de cette rupture des liens par ses enfants réside dans le comportement qu'elle a décrit et qui a été le sien au sein de la famille : en tant que figure incarnant le foyer, c'est elle qui venue briser l'équilibre de la famille alors que le fait que la mère – qui avait plutôt une position paternelle - ait des amants n'y changeait rien.

*« En fait ce que je conçois de la part des enfants c'est que j'étais le foyer, c'était moi, donc le fait de casser ça fait que c'est là que je fais un crime de lèse-majesté, même si leur mère avait des relations avec d'autres hommes ailleurs, la famille était là. »*

*« Ouais, je pense que quelque part, ils m'en veulent plus d'être une maman qui soit partie que d'être un papa qui est parti et que c'est pour ça qu'ils vivaient mieux les relations extra-conjugales de leur mère que la mienne. Je pense que c'est une des raisons. »*

Ce n'est qu'après la rupture avec ses enfants qu'elle a entrepris sa transition.

Transition dont Charline semble avoir tendance à banaliser les conséquences psychologiques pour ses enfants. Certes, elle ne signe pas ses courriers « *maman* » comme elle souhaiterait le faire mais ses propos témoignent tout de même d'un manque d'empathie vis-à-vis d'eux et de prise en considération des répercussions que sa transformation peut avoir sur eux.

*« [...] le jour où, on sait jamais, des relations se renouent, je trouve ça dommage qu'ils ne m'aient pas connue dans ma période de transition parce que ça va leur faire bizarre »*

Parce que ses élèves ne semblent pas avoir de difficultés avec le changement d'identité de leur enseignante, Charline ne comprend pas pourquoi il en serait autrement avec ses enfants, mettant ainsi sur le même plan ses enfants et ses élèves, ne se positionnant ainsi plus en tant que parent.

*« [...] dans la procédure de divorce [...] on a dit « comprenez bien le trouble que ça peut constituer, pour des garçons en particulier ». Mais pourquoi ? En quoi ils ont été, quelle a été la nuisance qui leur a été apportée ? Moi, je vois, tous les élèves que je côtoie, y en a pas un que ça a empêché de dormir. [...] Non, les enfants ils ont aucun problème »*

De l'amertume vis-à-vis de ses enfants est également perceptible dans le discours de Charline :

*« [...] mes enfants connaissaient l'autre bonhomme qui était déjà venu chez moi avec mes enfants en présence, ils m'ont jamais soutenue à ce niveau-là en me disant « ça te fait de la peine ? » ou quelque chose comme ça, pas une fois. »*

*« Et je pense que mes enfants, mes petits que j'ai eus, tous petits que j'avais, et bien maintenant ils sont sur autre chose, je leur suis plus utile dans le rôle que j'avais. »*

*« C'est vrai que je regrette l'absence de mes enfants mais après je leur ouvrirai pas forcément la porte de mon cœur non plus. Je peux en parler facilement parce que j'estime être claire par rapport à ce que je leur ai apporté, je les ai pas abandonnés, c'est eux qui n'ont pas voulu. [...] Le jour où je les reverrai je serai pas forcément d'une amabilité... je suis pas dans l'attente. Bon, je sais bien que je leur ouvrirai la porte mais je leur demanderai pas pardon, je serai pas dans une forme d'excuse de qui je suis parce qu'ils en ont drôlement bénéficié. »*

Si Charline et ses enfants ne sont plus en relation actuellement, on peut s'interroger sur la teneur de leurs liens avant que Charline ne quitte le foyer. En effet, Charline parle d'elle comme de la mère de ses enfants, comme si la relation qu'elle avait eue avec eux en tant qu'homme n'avait jamais existé. Son identité semble exclusivement en lien avec elle-même, sans prise en compte de ses enfants, comme si elle n'avait jamais été véritablement en lien avec eux. C'est d'ailleurs ce qu'elle finit par reconnaître lorsqu'elle dit à leur sujet :

*« Y avait pas de relation »*

Tout ce qu'elle décrit de son rôle en tant que parent reste très fonctionnel, il n'est jamais question de ressenti émotionnel. On le perçoit lorsqu'elle dit :

*« J'ai fait la maman »*

Elle n'a jamais été père mais n'a jamais été mère non plus, elle a *fait* la mère, elle a joué son rôle. Finalement, Juline n'a jamais été psychiquement parent.

## **PARENTALITE ET TRANSITION**

### **§ Assimilation femme-mère**

Charline explique avoir « fait la maman » mais cela aurait-il été le cas si elle ne s'était pas sentie femme ? Il semblerait que non puisqu'à la question de savoir si elle se sent mère parce qu'elle se sent femme, elle répond que oui :

*« - Donc ce qui fait que vous vous considérez comme une mère pour vos enfants, c'est dû au fait que vous êtes une femme ? [...] Parce que vous êtes une femme, vous êtes une mère ?*

*- Je crois oui »*

On remarque d'ailleurs dans son discours une assimilation nette entre femme et mère :

*« [...] je suis une femme qui suis devenue une femme donc ça veut dire, moi je me positionne plus en tant que mère auprès d'eux »*

### **§ Un rôle de mère au service de la transition vers la femme**

Le rôle de mère, en ce qu'il est assimilé par Charline à l'identité de femme, semble lui avoir servi en tant qu'intermédiaire entre son identité initiale d'homme et sa nouvelle identité de femme.

D'homme, elle a ensuite tenu le rôle de mère avant de devenir une femme.

**Construire une famille devait permettre à Charline, pour qui trouver une place en tant qu'individu et au sein de sa famille était difficile, de se faire une place en tant qu'époux et que père. On retrouve ici une des motivations à « faire » des enfants évoquées dans notre partie théorique : devenir parent pour obtenir une reconnaissance et un statut social (Roskam, Galdiolo, Meunier, Stiévenart, 2015).**

**Néanmoins, devenir parent se prépare par le désir d'avoir un enfant (Lebovici, 2000) et par le phénomène de « *parentalisation réciproque* » (Lamour, 2000), idée que nous avons développée dans notre partie théorique sur la parentalité. Le désir d'enfant peu affirmé de Charline ainsi qu'une paternalisation par la mère ratée ou du moins vécue comme telle par Charline, semblent expliquer son accès difficile à la parentalité. Contrairement à Emilie, Dominique, Delphine et les autres parents pré-transition témoignant dans les études de Grenier (2006), Faccio, Bordin, Cipolletta (2013) et Hérault (2015), Charline ne trouve pas cohérent de se sentir à la fois femme et père de ses enfants. En dépit des années passées auprès d'eux sous cette identité, c'est comme leur mère qu'elle s'envisage et qu'elle dit s'être toujours envisagée, nous laissant ainsi nous interroger sur les liens qui l'unissent à ses enfants et sur les relations qui ont été les leurs avant la transition de Charline en femme.**



Charline ne semble finalement jamais être véritablement devenue parent psychiquement, son rôle de mère n'ayant été qu'un intermédiaire entre son ancienne identité d'homme et sa nouvelle identité de femme. Finalement, Charline nous le faisait comprendre en filigrane dès le début de l'entretien lorsqu'elle disait :

*«[...] le point noir étant justement ma parentalité et le lien qui existait avec cette famille que j'ai construite ».*

## 2.5. Cristina

### Récit de vie

Cristina, quarante-deux ans, est une patiente suivie depuis 2013 au CHU de Nice dans le cadre du protocole de réassignation hormo-chirurgical. Je l'ai rencontrée à plusieurs reprises lors du suivi mensuel avec son psychiatre. Elle a accepté de répondre à mes questions sur son parcours de vie et de transition.

### **§ Enfance et adolescence brésiliennes**

Cristina est née dans le Sud du Brésil. Elle grandit avec ses trois frères et ses cinq sœurs. Elle est la plus jeune des neuf enfants de la famille. Le père est agriculteur et la mère, ancienne professeure, a arrêté de travailler pour élever ses enfants. Elle donnait des cours de portugais avant de devenir femme au foyer. Le père entretient une liaison extra-conjugale qui est découverte par l'une des sœurs de Cristina. La mère en est informée et la séparation conjugale s'en suit peu après lorsque Cristina a douze ans. L'on fait choisir aux filles de la famille et à Cristina, le plus jeune des garçons, s'ils veulent rester avec la mère ou le père. La majorité choisit de vivre avec la mère. Tous les enfants iront donc vivre avec elle. Mère au foyer, elle est considérée comme la chef de famille, c'est elle qui dirige et qui gère tous les problèmes. Cristina se sent plus proche de sa mère que de son père même s'il existe peu de communication entre elles. La mère a grandi à la campagne et nombreux sont les sujets tabous qu'on ne peut pas aborder avec elle. Le dialogue n'est pas plus ouvert entre les frères et sœurs.

Enfant, dès l'âge de cinq-six ans, Cristina préfère les habits et les jeux « de fille ». Elle emprunte les jouets de ses sœurs et met les vêtements de sa mère lorsque celle-ci s'absente. A l'école, elle préfère rester avec les filles et, chez elle, c'est dans la cuisine qu'elle se sent bien. Il lui arrive même d'envier ses sœurs qui reçoivent des poupées à Noël alors que, elle, se voit offrir des voitures. Lorsqu'il faut interpréter un rôle, c'est toujours celui d'une fille qu'elle choisit. Mais Cristina ne parle pas de cette impression qu'elle a depuis toute petite de se sentir appartenir au sexe féminin. Pour elle, c'est « *presque interdit de parler* ». Elle se contente de dire que oui, la voiture qu'elle a eu en cadeau lui fait plaisir.

Ce sentiment qu' « *il y a quelque chose [de] différent* » chez elle, va s'intensifier à la puberté qui sera vécue comme un « *moment terrible* » : « *Le grand changement, c'est la puberté. Je sais c'est une grande différence parce que je pensais une chose et mon corps ça vient autre chose mais je sais pas quoi* ». La pilosité est décrite comme « *quelque chose immonde, horrible* » contre laquelle Cristina lutte chaque matin. Elle en vient à ne plus supporter son reflet dans le miroir. A cela s'ajoute un début de vie sentimentale perturbé. Attirée par les garçons, elle se demande pourquoi elle ne ressent pas d'attraction pour les filles et en vient à se demander qui elle est : « *Parce que j'avais dans ma tête « qui je suis ».* *Ça me bloquait parce que je me disais « pourquoi j'aime pas les filles, », « pourquoi je suis pas comme un garçon ? ».* Ne supportant pas la pilosité, Cristina va commencer à prendre des hormones féminines par injection, sur conseil de son esthéticienne. Mais cette prise d'hormones est illégale au Brésil à cette époque et Cristina interrompt le traitement qu'elle s'est auto-administré. Les changements physiques commencent à apparaître et elle n'est pas encore prête à les assumer. Son sentiment de différence s'intensifie au cours de son adolescence mais elle n'en comprend pas la raison.

## **§ De Paulo à Cristina**

Ce n'est qu'à son entrée à l'université, à l'âge de vingt-quatre ans, qu'elle commence à entendre parler de la transsexualité. Elle rencontre à la faculté des personnes transsexuelles qui deviennent ses amies et se sent libre dans ce milieu de reprendre un traitement hormonal féminisant. Elle commence des études supérieures pour devenir enseignante mais l'université est uniquement privée à cette époque au Brésil et coûte cher. Cristina n'en a pas les moyens et ne peut étudier que durant un an. En parallèle de ses études, dès l'âge de seize-dix-sept ans, elle a commencé à travailler dans une boutique de vêtements Levi's. D'abord chargée de l'entretien des locaux, elle gravit les échelons et devient vendeuse puis gérante du magasin. Elle travaillera six ans dans cette boutique. Au cours de ces années, sa présentation évolue : d'androgynous à sa prise de fonction comme femme de ménage, elle est habillée, coiffée et maquillée en femme lorsque le

magasin finira par fermer à la mort du patron. Elle reprend son traitement hormonal au cours de cette période. L'épouse du patron lui propose même de lui faire ses injections. A la fermeture de ce magasin, elle travaille dans d'autres boutiques puis comme « locutorio de radio ». C'est à cette époque qu'elle choisit son prénom : le responsable qui souhaite faire entendre la voix d'une transsexuelle à la radio lui demande de se choisir un prénom féminin. Elle choisit alors Cristina, en raison de son admiration pour une actrice brésilienne qu'elle adore et qui porte ce prénom. C'est donc à l'occasion de ce travail que Paulo devient Cristina.

Cristina ressent le besoin d'informer sa mère de sa transition au moment où celle-ci devient plus concrète. C'est un « choc » pour la mère mais elle ne rejette pas son enfant. Le père non plus qui, lui, n'en n'a pas été informé directement par Cristina mais l'apprend néanmoins : « *Mon papa j'ai jamais parlé parce que je pense, je veux pas, il a pas le droit de savoir parce que j'ai grandi sans lui* ». Le reste de la famille ne la rejette pas non plus.

Sur le plan des relations sentimentales et sexuelles, les choses sont compliquées. Cristina est certes attirée par les hommes mais ceux-ci la prennent souvent pour un homosexuel et non pour une femme. Or, elle ne supporte pas l'idée d'avoir un rapport sexuel comme deux hommes pourraient en avoir un entre eux : « *il y a pas une position, dans une relation sexuelle, il y a pas seulement un homme et une femme, tous les deux ils peuvent s'amuser et pour moi ça c'était horrible* ».

## **§ De l'Argentine à la France : en quête d'une autre vie**

A vingt-sept ans, elle part en Argentine en quête d'une autre vie. Mais l'autre vie qu'elle y trouve est bien loin du rêve qu'elle s'est construit : après cinq mois passés à se prostituer, elle rentre au Brésil et chez sa mère. En 2005, Cristina apprend qu'elle est séropositive, probablement contaminée d'après elle lors d'une ses premières relations sexuelles. Grâce à une amie, Cristina parvient à se faire embaucher à la mairie de sa ville comme agent administratif avant de passer responsable de projet. En 2010, le mandat du maire n'est pas reconduit et l'emploi de Cristina non plus. Sans travail, elle se laisse convaincre par une amie brésilienne installée à Paris, de venir vivre en France. En France, c'est plus facile pour la transition, tout est pris en charge, lui explique-t-elle pour la décider. Cristina se laisse convaincre et part pour Paris. Un an plus tard les deux amies s'installent à Nice. Mais ne parlant pas Français, il est difficile pour Cristina de trouver un emploi et le besoin d'argent se fait sentir. C'est dans la prostitution qu'elle trouvera le moyen de subsister.

Cristina poursuit à l'hôpital l'Archet de Nice le traitement hormonal féminisant qu'elle avait repris à Paris. C'est son médecin endocrinologue qui l'adresse à la consultation « dysphorie de genre » du CHU Pasteur. Après cinq ans de suivi psychiatrique et psychologique irrégulier, Cristina obtient fin 2018 le certificat qui va lui permettre de se faire opérer pour changer de sexe. C'est au

Portugal qu'elle a choisi de se faire opérer car la technique utilisée par le chirurgien là-bas lui semble meilleure que celle de Lyon. Consciente des risques inhérents à une telle chirurgie, elle craint les complications possibles mais pas le résultat. Elle est certaine de ne pas regretter sa décision et le répète : « *Je suis pas la personne qui va regretter sa décision.* » ; « *Je vais pas regretter cette décision, elle vient de longtemps et l'apparence elle de longtemps. [...] Comme je vais regretter une décision que de toujours j'ai envie ? J'ai toujours pensé, comment je vais regretter, c'est impossible, j'ai toujours senti ça que je suis* ».

## **§ Conjugalité et parentalité**

Cristina, au moment où je la rencontre, entretient une relation avec un homme qui s'appelle Alberto mais ne se considère pas en couple, elle a simplement « *un chéri* ». Alberto rêve de construire une famille et Cristina est persuadée que cela ne pourra pas se faire avec elle : « *C'est quelqu'un qui rêve de faire sa famille, de faire un garçon et ça je suis sûre que jamais je pourrais lui donner* ». Alberto la quittera lorsqu'il rencontrera celle qui pourra être la mère de son fils, elle en est certaine. C'est pour cette raison qu'elle ne se considère pas en couple.

Vivant dans la précarité, Cristina ne souhaite pas avoir d'enfant car pour elle c'est « *une grande responsabilité* » et elle explique ne pas vouloir faire vivre à son enfant une vie difficile, une « *vie de galère* » comparable à celle qu'elle a eue elle étant enfant : « *Je parle par rapport à la condition difficile de vie de cet enfant car je sais ma condition je peux pas donner une bonne condition aux enfants. Parce que je pense que pour avoir un enfant, on besoin donner une bonne vie à cet enfant. [...] Je veux pas, je peux pas, j'ai pas l'argent. [...] je veux pas priver mon fils comme je suis privé quand ma maman s'est séparée de mon papa. Je veux pas que mon fils passe comme j'ai passé.* » Si elle en avait la possibilité financière, Cristina souhaiterait volontiers avoir des enfants qu'elle adopterait. Elle estime qu'il est égoïste de vouloir « *faire des enfants* » dans la mesure où il y en a tant qui attendent d'être adoptés. Se considérant comme la mère de cet enfant, elle pense qu'elle ressentirait néanmoins le besoin de lui parler de son changement de sexe, persuadée que cet élément de son histoire serait accepté : « *Vraiment j'ai besoin de parler, il va m'accepter comme je suis* ».

## Analyse

### §Une enfance douloureuse passée sous silence

Cristina ne va évoquer que très brièvement son enfance au Brésil. On apprend d'elle qu'elle est le dernier enfant d'une famille nombreuse et que ses parents ont divorcé à la suite d'une relation extra-conjugale du père qui a été révélée par une de ses sœurs. Ce qu'il s'est passé ensuite au sein de la famille, Cristina refuse d'en parler. Elle dit juste que s'en est suivie la « destruction » de la famille :

*« Mon père il cachait une relation amoureuse avec une autre fille...ma sœur elle l'a découvert et elle a dit à ma maman. Tout se passait bien mais après c'était horrible c'est la destruction de la familia...horrible ! Que j'ai même pas envie me rappeler, chose que je veux pas parler »*

En refusant d'évoquer cette période de sa vie, Cristina nous en dit finalement beaucoup plus qu'elle ne le croit. On comprend que les parents ont dû se déchirer et que les enfants ont dû être placés au centre du conflit parental comme enjeu de la séparation puisque c'est aux enfants qu'il est revenu le devoir de choisir avec quel parent ils préféreraient vivre :

*« La maman elle a demandé à toutes ses filles et même à moi, j'étais le dernier, elle a demandé devant le papa avec qui ils avaient envie de rester. »*

Le silence que préfère garder Cristina est aussi le silence qui semblait régner au sein de la famille. A plusieurs reprises les propos de Cristina font penser à des difficultés de communication entre les membres de la famille. La mère est décrite comme plutôt fermée d'esprit en raison de ses origines rurales :

*« Avec ma maman, j'ai pas trop parlé parce que comme j'ai grandi en campagne la tête de quelqu'un de campagne c'est comme je t'ai dit, c'est différent de la tête d'une personne de ville. Quand tu es maman de ville tu es plutôt ouverte d'esprit, tu peux parler d'autres choses avec ton fils, la campagne elle...Tu peux pas parler de sexe avec tes enfants, tu peux pas...ça ça ça. Donc j'ai parlé mais le peu que j'ai parlé j'ai juste demandé, c'est de la curiosité, et elle me dit si oui si on peut parler sinon c'est interdit »*

Il en est de même avec les frères et sœurs :

*« [...] nous sommes frères et sœurs on grandit sur le respect, y a des choses que c'est interdit parler »*

Cristina le redit un peu plus tard dans l'entretien, il est interdit d'aborder certains sujets dans la famille. C'est pourquoi, il n'est pas envisageable pour elle de dire qu'à Noël, elle aurait préféré avoir une poupée plutôt qu'une voiture.

*« [...] j'avais des cadeaux de voitures, quand je vois ma sœur la poupée, di fille, oui c'est sûr je vois mais j'ai pas parlé je suis...comme je vous ai dit, dans la familial on grandit mais c'était quelque chose c'était presque interdit de parler. »*

#### **§ Pas d'enfant possible dans cette « vie de galère »**

Cristina ne souhaite pas avoir d'enfant parce qu'elle estime que sa vie actuelle n'offre pas les conditions nécessaires pour en accueillir un. Avoir un enfant est pour elle « *une grande responsabilité* » qu'elle ne peut pas assumer au regard de ses conditions de vie actuelles dans la prostitution :

*« Par rapport aux enfants, je pense que c'est une grande responsabilité, que les enfants ont besoin d'une vie économique stable, je vais pas adopter pour donner ma vie de galère »*

Cristina semble encore très marquée par les difficultés qu'elle et sa mère ont connues après le divorce de ses parents et refuse de prendre le risque de reproduire ce qu'elle a vécu :

*«[...] je veux pas si j'adopte un enfant, je veux que cet enfant il ait... plus que j'avais quand j'étais enfant, je veux lui ait de tout, qu'il ait tout tout tout de bien, je veux pas adopter un enfant comme j'ai déjà vu des gens qui adoptent, qui adoptent juste pour adopter, je veux adopter si j'étais avec quelqu'un, tout seul non parce que je suis sûre j'ai pas les conditions... J'ai vu ma maman, j'ai grandi avec ma maman, quand mon papa s'est séparé de ma maman j'avais douze ans, c'était dur pour rester, pour travailler, pour rester avec les enfants, pour s'occuper de la maison...j'ai vu comme j'ai vu de mon enfance, je veux pas ça pour moi non ça c'est sûr. »*

La question de l'argent et de son manque revient à plusieurs reprises pour expliquer son choix de ne pas avoir d'enfant :

*« Je parle par rapport à la condition difficile de vie de cet enfant car je sais ma condition, je peux pas donner une bonne condition aux enfants »*

*«[...] je veux pas, je peux pas, j'ai pas l'argent »*

*« [...] je veux pas priver mon fils comme je suis privé quand ma maman s'est séparée de mon papa. Je veux pas que mon fils passe comme j'ai passé. Je sais que ma condition financier c'est pas suffisant pour un enfant »*

Par cette dernière phrase, Cristina semble s'identifier tout autant à sa mère qu'à l'enfant qu'elle pourrait adopter.

En effet « *je veux pas ça pour moi* » fait référence à la vie difficile qu'a eu sa mère suite au départ du père mais peut s'entendre aussi « *je veux pas pour mon enfant la même enfance que j'ai eue moi* »

Cette identification à la mère est présente aussi dans le choix des études faites par Cristina : elle a suivi une formation pour devenir professeur, comme sa mère l'était avant de rester au foyer s'occuper de ses enfants :

*« [...] je pense que c'est plutôt de ma maman je pense que c'est plutôt ma maman quand j'ai vu elle a fait une petite école pour donner di formations gratuites de portugais quand j'ai vu ça je pense que c'est ça. »*

Cristina donne aussi l'impression de s'identifier en tant qu'enfant qu'elle était à l'enfant qu'elle pourrait avoir. En effet, pour parler de l'enfant qu'elle pourrait adopter, elle ne dit pas « *mon enfant* » mais « *mon fils* ». On a le sentiment que son enfance est encore très présente en elle et qu'un enfant pourrait réactiver son vécu traumatique.

En revanche, Cristina ne rejette pas catégoriquement l'idée d'avoir un enfant mais la conditionne à un gain d'argent qui très certainement ne surviendra pas : si elle devenait riche, oui, bien sûr, elle adopterait plusieurs enfants :

*« Si je gagne au million bien sûr ! Si je gagne je vais adopter cinq-six enfants »*

En ne rejetant pas catégoriquement l'idée d'être parent, Cristina s'inscrit dans une certaine normalité qui lui fait défaut au quotidien – elle évolue dans un milieu marginal, celui de la prostitution - ainsi que dans la tradition familiale de ses origines brésiliennes dont elle s'est coupée en immigrant en France : elle est issue d'une famille nombreuse de neuf enfants et elle l'affirme, *« tout enfant est désiré au Brésil »*.

Néanmoins, Cristina n'envisage pas dans sa situation actuelle de devenir parent. Ce refus est en lien, d'une part, avec son identité de femme transsexuelle. En effet, en tant que personne transsexuelle et, a fortiori, immigrée, elle se dit contrainte à se prostituer pour gagner sa vie. C'est donc sa transsexualité qui semble en grande partie être à l'origine de sa précarité actuelle dont elle explique qu'elle est incompatible avec le fait d'avoir des enfants.

Au-delà de ces conditions de vie certes peu favorables à l'accueil d'un enfant, on peut se demander dans quelle mesure cette précarité économique n'est pas « utile » à Cristina dans son refus d'enfant : elle lui sert d'une certaine manière de prétexte à un refus d'enfant qui semble tout aussi lié à une enfance traumatique qu'elle ne veut pas réactiver par la parentalité. Cela, Cristina le fait comprendre à plusieurs reprises lorsqu'elle dit :

*« [...] j'ai vu comme j'ai vu de mon enfance, je veux pas ça pour moi non ça c'est sûr »*

*« Je veux pas que mon fils passe comme j'ai passé »*

**Ainsi, on sent chez Cristina une certaine tension vis-à-vis de la parentalité : si elle refuse de devenir parent au motif que ses conditions de vie actuelles, en lien avec sa transsexualité, ne lui permettent pas d'envisager sereinement d'élever un enfant, elle ne rejette pas de façon catégorique cette idée qui, nous semble-t-il, lui permettrait de renouer à la fois avec ses origines et avec une certaine forme de « normalité sociale ». Néanmoins, un vécu traumatique de son enfance et une identification forte entre l'enfant qu'elle était et celui qu'elle pourrait avoir, semblent l'empêcher, conditions matérielles défavorables ou non, de pouvoir s'envisager comme parent.**

L'histoire de vie de Cristina et ses dires sur son refus de devenir parent illustrent notre propos sur *« devenir parent, un processus psychique maturatif »* développé dans la partie



théorique de ce travail. En effet, on comprend la nécessité qui est à la sienne de se séparer de sa propre histoire d'enfant – se séparer non au sens de rompre avec mais de réaménager- et de mettre en perspective ce qu'elle a vécu pour pouvoir, un jour, peut-être, devenir parent.

## 2.6. Nathalie

### Récit de vie

Nathalie est une patiente d'un peu plus de cinquante ans qui a accepté de me rencontrer dans le cadre de ma recherche sur « transsexualité et parentalité ». Anciennement militante dans une association pour personnes transsexuelles à Nice, elle continue à soutenir des personnes qui s'interrogent sur leur identité sexuelle. Suivie dans un premier temps au CHU de Nice pendant plusieurs années, Nathalie a ensuite été prise en charge par l'équipe de Marseille pour le protocole de réassignation hormono-chirurgicale. La prise en charge marseillaise aura duré trois ans. Nathalie est maintenant opérée depuis trois ans et poursuit son suivi psychologique au CHU de Nice. Elle a accepté de me raconter son parcours de vie et de transition car elle estime *que « c'est normal de [sa] part de permettre aux équipes qui [l']ont aidée de voir [son] évolution »*.

### **§ Enfance et adolescence : des majorettes à Maud Marin**

Nathalie est née à la fin des années 1960 et a grandi dans un petit village de la campagne normande avec ses deux parents. Elle est la dernière d'une fratrie de quatre garçons. La mère et le père sont tous les deux veufs. La mère a eu un garçon de sa première union et le père en a eu deux. Nathalie est le seul enfant en commun du couple. Elle décrit son enfance comme « *une vie de plein air* », centrée sur l'extérieur, avec ses cousins et ses cousines. C'est vers l'âge de « *cinq-six-sept ans* », qu'elle commence à ressentir une différence par rapport aux autres enfants, notamment par rapport à ses cousins, à l'occasion des jeux. Moins attirée par « *les jeux de garçons* » que par « *les jeux de filles* », elle est notamment fascinée par les majorettes de son village qui viennent se changer dans son garage lors des fêtes populaires, faute de lieu approprié. Hormis l'attrait pour les costumes de majorettes, Nathalie n'est pas préoccupée par la question des vêtements. A cette époque-là, elle ne s'interroge pas sur son appartenance à l'un ou l'autre genre : « *c'était les petits jeux de maternelle,*

*de primaire, on sent qu'on est peu plus du côté féminin que du côté masculin. Après c'est sûr qu'on est loin d'imaginer toutes ces choses, après effectivement, on sent qu'on est plus d'un côté que de l'autre mais à ce moment-là, on se pose pas cette question, on se dit juste « je suis mieux là que là » ». Cette question des activités reviendra quelques années plus tard, au début de l'adolescence, lorsque sa mère l'inscrit au judo alors qu'elle n'a qu'une envie, faire de la danse classique, dans la salle juste à côté. La question de l'identité ne se pose néanmoins toujours pas pour Nathalie : « encore une fois, c'est trop tôt pour se poser la question de l'identité, mais en tout cas à travers les activités on se dit qu'on préfère autre chose ».*

C'est à l'entrée au lycée que les habits féminins vont commencer à l'attirer et qu'elle va se mettre à en acheter en cachette pour les porter. Elle refuse des invitations dans le but de rester seule à la maison et d'emprunter les vêtements de sa mère. A cette période, vers l'âge de seize ans, Nathalie voit à la télévision un film pornographique où il y a un transsexuel. Troublée, elle se met en quête d'un livre qui pourrait l'éclairer sur le sujet. Elle tombe par hasard sur *Le saut de l'ange*, autobiographie de Maud Marin dans laquelle l'auteur raconte comment l'ancienne prostituée transsexuelle qu'elle était, est devenue avocate. Ce livre perturbe fortement Nathalie : « y a plein de choses dans ma tête qui se sont bousculées parce que tout au long de ces années, même si c'est pas d'une manière flagrante, y avait en lisant ce livre, y a plein de trucs qui se sont bousculés, j'ai pu mettre des mots. » ; « dans les premières pages, quand elle raconte sa vie de transsexualité, l'adolescence, les parents, j'ai pu dire « oui », je me voyais un peu. » « J'avais l'impression de me reconnaître dans ce que j'étais en train de lire même si tout ce que j'avais vécu avant n'était pas forcément. »

### **§ S'engager pour s'échapper**

Nathalie est élevée par ses deux parents jusqu'au décès de son père d'un cancer lorsqu'elle a quinze ans. Décès qu'elle vit à l'époque comme un abandon : « quand il est décédé, ça peut paraître étrange, mais je me suis sentie abandonnée même s'il y avait ma mère qui était là ». Nathalie parle de son père comme d'un travailleur, qui part tôt et rentre tard, sur lequel on peut s'appuyer et qui disait à ses enfants : « travaillez, je m'occupe du reste ». A sa mort, Nathalie se dit : « il avait promis qu'il allait m'aider, en fait il est plus là, maintenant qu'est-ce que je fais ? ». Comme la section électronique dans laquelle elle est inscrite au lycée ne l'intéresse guère et qu'elle a décidé de « prendre [sa] vie en main » maintenant que son père n'est plus là, elle a l'idée de s'engager dans la Marine. Pour elle, avec le recul, ce choix n'était pas anodin. La lecture du livre de Maud Marin lui fait traverser ce qu'elle appelle « une période un peu trouble ». Elle arrive à présent à mettre un mot sur ce qu'elle ressent, « transsexualité », mais l'image qu'elle en a l'effraie : « ce que je connaissais de la

*transsexualité à l'époque, c'était qu'elles finissaient soit prostituées soit autour de poteaux dans des clubs de strip-tease et en fait la vision à ce moment-là de la transsexualité, c'était pas le top et je me disais « si c'est devenir une femme pour devenir ça ». » Nathalie voit à posteriori son engagement dans la Marine comme une forme d'échappatoire à une condition qui l'attire et la repousse tout à la fois : « C'est comme si j'avais voulu m'échapper de la condition de transidentité, et en allant dans la Marine c'était une manière de dire « je vais aller dans un milieu masculin, je vais m'en échapper ». Elle s'engage donc dans l'armée et y reste cinq ans, parcourant les océans, jusqu'au jour elle ne se sent à nouveau pas à sa place : « qu'est-ce que je fous là, je suis pas à ma place. » Après avoir démissionné de l'armée, elle rentre chez sa mère qui a refait sa vie avec un homme que Nathalie considère comme son « beau-père » et dont elle dit s'être inspirée dans la suite de sa vie.*

### **§ Une « double vie » à Paris**

Toujours portée par la volonté de travailler mais consciente de la difficulté à trouver un emploi sans diplôme, Nathalie arrive à Paris. Elle voudrait faire de la vente par correspondance mais un ami lui conseille d'étudier l'informatique, secteur en plein essor. Elle s'auto-finance une formation de cinq mois et dort dans une chambre de bonne avec pour seul objectif : trouver un travail.

Une fois formée et embauchée dans l'informatique, Nathalie se met à mener ce qu'elle appelle « une double vie » : informaticien le jour et travestie la nuit. Elle fréquente le milieu travesti et transsexuel, les night-clubs et le Bois de Boulogne, les malades du SIDA. C'est pour elle une vision d'horreur qui lui fait dire « non, je ne peux pas devenir ça ». Elle continue pourtant à le fréquenter, entre répulsion et attirance, expliquant vivre à cette époque une « vie par procuration ». Internet n'existe pas et les informations sur la transsexualité sont très limitées. Nathalie n'a que cette vision infernale de la transsexualité. Elle pousse un jour la porte d'une association de transsexuelles dont elle a trouvé l'annonce par hasard dans un journal parisien. Cette fois encore, elle ne se sent pas à sa place : « on pousse la porte et on voit des personnes...on se dit « qu'est-ce que je fous là ».

C'est dans ce contexte qu'elle fait la rencontre d'une Canadienne pour laquelle elle dit avoir eu « un coup de foudre ». Le mariage a lieu très rapidement. Nathalie explique avoir eu l'idée de se « sauver » et de se « soigner » par ce mariage. Elle comptait partir au Canada et échapper à ce milieu maudit qu'elle côtoyait. « Je me raccrochais à ça en me disant « allez, oublie tout ce que tu as vu, tout ce que tu as découvert » ». Mais la romance tourne court et le divorce a lieu moins d'un an plus tard.

Après son divorce, Nathalie reprend ses travestissements et sa fréquentation du milieu transsexuel mais, effrayée par ce qu'elle voit – la maladie, la prostitution-, elle décide de « fuir » Paris : « Paris me faisait peur. » « Je voulais fuir ce milieu parce que je voyais pas d'issu ».

## § « Je vais me marier, ça va aller, je vais guérir, ça va aller »

Nathalie s'installe sur la Côte d'Azur où elle rejoint un ancien ami de la Marine, retrouve un travail dans l'informatique et reprend ce qu'elle nomme sa « deuxième vie parallèle ». Mal à l'aise avec ce mode de vie, l'idée lui vient à nouveau de se marier et d'avoir une vie, dirons-nous, classique : « je sais pas quelle idée me passe par la tête ; en revenant ici, je me dis « je vais retrouver une femme, ça va me guérir, j'aurai un boulot, une maison, un chien et ça va aller ». Souvent j'ai eu cet espoir-là de dire « je vais me marier, ça va aller, je vais guérir, ça va aller ». Nathalie rencontre une compagne avec laquelle elle se marie. Plus jeune, celle-ci veut fonder une famille et avoir un enfant. Le désir exprimé par sa femme lui fait prendre conscience, qu'une fois de plus, elle n'est pas à sa place : « non, c'est pas pour moi, c'est pas mon schéma de vie, c'est pas ma vie. Si je fais un enfant déjà je vais lui mentir, moi aller dans une vie qui n'est pas la mienne ». « Elle réclamait ce désir de maternité et moi, plus les jours ils avançaient plus je me disais « mais non, c'est pas possible, je peux pas faire ça, c'est pas ma vie ». ». Nathalie prend conscience que vivre en tant qu'homme marié n'est pas ce qu'elle souhaite et qu'une séparation sera tôt ou tard inévitable. Or, elle refuse de faire souffrir les gens autour d'elle. Dans ces conditions, elle ne peut envisager d'avoir un enfant car avoir un enfant représente pour elle un engagement à vie. Avoir un enfant l'empêcherait donc de mener la vie qui lui convient et dont elle sait qu'elle n'est pas celle qu'elle a actuellement. Sa femme qui n'est pas au courant des questionnements identitaires de son mari et de son goût pour le travestissement va être brutalement informée de la situation. Alors qu'elle est partie en weekend et que Nathalie profite d'être seule au domicile conjugal pour se travestir en femme, elle rentre plus tôt que prévu, pensant que son mari reçoit une maîtresse. Nathalie lui dit alors la vérité à son sujet. Cette révélation est très douloureuse pour Nathalie qui se sent extrêmement coupable : « j'avais l'impression que vraiment le ciel s'écroulait, j'ai dit « non, en fait je fais mal à plein de monde » et du coup-là, j'étais vraiment très très perdue ». Cette confrontation à la question de la parentalité et à son refus ainsi que la révélation qui s'en est suivie est qualifié de « choc », de « moment décisif » et de « tournant » par Nathalie. En effet, refusant de faire à nouveau souffrir son entourage par ses questionnements identitaires, elle décide d'entamer une psychothérapie : « ce jour-là c'est le jour où je me suis dit « il faut que j'aille vraiment voir qui je suis » ».

Avec l'arrivée d'internet et le développement des forums de discussions, Nathalie entend parler des équipes officielles qui se créent pour prendre en charge les patients souffrant de trouble de l'identité de genre. Elle se décide à prendre rendez-vous au CHU de Nice. Le premier rendez-vous la déstabilise mais elle poursuit le suivi, persuadée au début qu'on peut l'aider à « guérir ». Après deux ans de psychothérapie, elle se sent prête à trouver sa place dans la société : « et puis ben petit à

*petit, et puis les années ont passé, la société a évolué, et je me suis dit « ben moi aussi je peux y arriver, trouver ma place, je peux devenir une femme dans cette société, je peux m'assumer aux yeux de tout le monde, y a pas de raison que ça ne marche pas ». »* Elle vit alors en tant que femme le soir et le weekend mais reste androgyne au travail, par peur d'être licenciée.

## **§ La transition**

A quarante-cinq ans, Nathalie se sent prête à rentrer dans un protocole de réassignation hormono-chirurgicale. C'est à Marseille qu'elle est prise en charge durant trois ans avant d'être opérée d'une vaginoplastie. Au cours de son suivi, Nathalie annonce sa transition autour d'elle. D'abord à sa mère qui, d'après Nathalie, a beaucoup de peine de n'avoir pas pu aider sa fille, mais qui lui fait aussi le reproche de ne pas le lui avoir dit plus tôt. La mère se montre vite pragmatique et, dès le lendemain de l'annonce, envisage le changement d'identité officielle et les formalités administratives occasionnées dans l'idée où elle viendrait à décéder prématurément. Nathalie annonce également son changement d'identité à son travail où son employeur et ses collègues se montrent très compréhensifs. Elle a le sentiment à présent d'avoir « *vraiment trouvé [s]a place* ».

En changeant d'identité, Nathalie a changé aussi de prénom. Elle choisit dans un premier temps le prénom de Maud, en référence à Maud Marin dont la lecture du livre l'a profondément marquée. Mais elle se rend compte que choisir ce prénom « *c'était plus coller à une histoire qui n'était pas forcément la [sienne]* ». Elle choisit ensuite Nathalie, prénom de la petite amie d'un de ses collègues. Ce prénom lui plaît car pour elle il n'a pas d'histoire. Avec ce nouveau prénom, il lui reste à écrire la suite de son histoire en tant que femme. Sa participation et sa victoire au Rallye des gazelles à l'âge de cinquante ans (compétition exclusivement féminine) dans lequel elle se lance suite à un concours de circonstances est pour elle « *le Saint Graal* », la marque profonde de son intégration dans la société en tant que femme.

## **§ La vie avec Fanny et Thibault**

Sur le plan sentimental et sexuel, Nathalie a toujours été attirée par les femmes. Après ses deux mariages, elle rencontre au début de sa psychothérapie, Fanny, celle qui allait devenir sa compagne pendant sept ans. Fanny est mère d'un garçon de dix ans, Thibault, dont elle a la garde un weekend sur deux. Les deux femmes font le choix de ne pas vivre ensemble. Thibault n'est pas

informé de la transsexualité de Nathalie mais celle-ci se sent mal à l'aise à l'idée que le garçon puisse ne pas la considérer comme une femme en la voyant dans son quotidien et préfère donc faire résidence séparée avec Fanny. Si elle se considère avant tout comme « *la compagne de sa mère* » et non comme sa belle-mère, Nathalie partage les weekends de Thibault et s'occupe même seule de lui lorsque sa mère est en déplacement : elle le fait manger, l'emmène à l'école et à des salons de mangas, sa passion. Elle explique avoir utilisé « *le modèle de [son] beau-père* » pour se positionner vis-à-vis de Thibault : ne pas rentrer dans un rôle éducatif mais se montrer présente en cas de besoin. Après plusieurs années passées ensemble, Nathalie et Fanny se séparent mais les liens avec Thibault, devenu adolescent et à présent informé de la transsexualité de Nathalie, persistent. Thibault demande pour ses dix-huit ans que Nathalie soit présente aux côtés de son père. Ils continuent de passer les vacances ensemble ce qui fait dire à Nathalie : « *donc on est encore dans ce cocon, on est plus ou moins une famille même si on n'est plus en couple* ».

## § Le temps retrouvé

A présent opérée et bien intégrée socialement en tant que femme, Nathalie se sent plus disponible psychologiquement. Alors qu'elle était « *en permanence en ébullition, comme le petit hamster qui est dans sa roue* », l'opération lui a permis de se dire « *waou ! j'ai la tête vide et plein de temps pour faire plein de choses* ». Ce temps, c'est ce qu'elle appelle « *le temps disponible* ». Trop préoccupée par ses questions identitaires et sa « *double vie* », Nathalie explique qu'il n'était pas envisageable de s'occuper d'un enfant avant l'opération (« *déjà c'était compliqué de s'occuper de moi, alors m'occuper d'un enfant ça aurait été trop compliqué* ») alors qu'à présent elle peut envisager de rencontrer une femme qui aurait déjà un enfant et de s'en occuper. En revanche, « *faire un enfant, non* ». S'occuper de l'enfant d'une autre serait moins engageant pour elle car elle ne le considérerait pas comme le sien et ne se sentirait pas redevable vis-à-vis de lui. La priorité actuellement pour elle c'est d'être libre de réaliser ses projets. Elle souhaite arrêter son travail et reprendre des études pour devenir chef de projet événementiel dans le sport et avoir un enfant ne lui permettrait pas selon elle de « *prendre un tel risque* ». « *Moi aujourd'hui ce qui m'intéresse, c'est les années à venir, c'est le prochain rallye, c'est ma formation* ».

## Analyse

### § La question de la parentalité comme « *accélérateur de révélation* » (Nathalie)

Enfant, Nathalie se sent attirée par ce qu'elle appelle le « *côté féminin* » :

*« [...] l'autre univers un peu plus féminin où j'étais un peu plus, en tout cas dans ma tête. J'étais plus dans cet univers que dans l'autre »*

Ce sont les jeux avec les petites filles qui lui font envie et les majorettes qui la font rêver.

A l'adolescence, elle commence à être attirée par les vêtements de femme et à se travestir en cachette. A l'âge de dix-sept ans, elle découvre et lit *Le saut de l'ange*, l'autobiographie de la transsexuelle Maud Marin, dans laquelle elle se reconnaît :

*« [...] j'avais dix-sept ans et en lisant ce livre, y a plein de choses dans ma tête qui se sont bousculées parce que tout au long de ces années, même si c'était pas d'une manière flagrante, y avait en lisant ce livre, y a plein de trucs qui se sont bousculés, j'ai pu mettre des mots. »*

Même si la lecture de ce livre lui permet de mettre un mot, celui de « transsexualisme », sur ce décalage qu'elle ressent, celui d'être née garçon mais de se sentir mieux « *du côté féminin* », la première partie de la vie de Nathalie sera une longue errance à la recherche d'elle-même : après quelques années passées dans la Marine pour se confronter à un univers dit « *très masculin* » et quelques autres dans le milieu des nuits parisiennes où se côtoient travestis et prostitués, Nathalie ne sait toujours pas où est sa place. Le leitmotiv qui revient dans son discours lorsqu'elle évoque les différentes étapes de son parcours de vie, c'est « *qu'est-ce que je fous là, je suis pas à ma place* ». Après avoir « *fui* » Paris, horrifiée par l'image de ce à quoi semble pour elle se résumer le fait d'être transsexuelle (la maladie, la prostitution), elle décide de tenter une nouvelle fois le mariage comme solution thérapeutique :

*« [...] je vais retrouver une femme, ça va me guérir, j'aurais un boulot, une maison, un chien et ça va aller. Souvent j'ai eu cet espoir-là de dire « je vais me marier, ça va aller, je vais guérir ça va aller, ça va aller »*

A défaut de savoir où est sa place et ce qu'elle veut pour sa vie, Nathalie fait le choix à ce moment-là de coller à ce que la société considère comme « *normal* » : le mariage.

*« En fait, [...] se dire « il faut que ça s'arrête, je vais redevenir normal » et donc du coup je me suis mariée »*

C'est lorsque l'épouse va exprimer son désir d'avoir un enfant que Nathalie va prendre conscience des limites de son désir de conformité sociale : se marier oui, mais pas fonder la famille qui est en générale attendue après le mariage :

*« [...] au départ on s'est marié et au bout d'un moment, forcément, comme elle était un peu plus jeune, elle voulait un enfant et en fait c'est là où j'ai compris que je pouvais pas avoir d'enfant. En fait je voulais pas avoir d'enfant. En fait son désir de vouloir un enfant, de fonder une famille, ça a été pour moi, je me suis dit « non, c'est pas pour moi, c'est pas mon schéma de vie, c'est pas ma vie. Si je fais un enfant déjà je vais lui mentir, moi aller dans une vie qui n'est pas la mienne ». »*

Plus l'épouse insiste dans son désir de maternité, plus Nathalie prend conscience que cette vie à laquelle elle croyait aspirer n'est pas apte à la « *guérir* » :

*« Je vais pas dire tous les jours mais presque toutes les semaines elle réclamait ce désir de maternité et moi, plus les jours ils avançaient, plus je me disais « mais non c'est pas possible, je peux pas faire ça, c'est pas ma vie ». »*

Encore une fois, Nathalie ne se sent pas à sa place. Mais à la différence des fois précédentes, ce sentiment de ne pas être à sa place ne va pas la conduire à avoir un comportement de fuite face à ses questionnements identitaires.

Perdue au milieu de l'Océan Indien, elle démissionne de l'armée et part pour Paris où elle se forme à un nouveau métier et scinde sa vie en deux : informaticien « respectable » le jour, Nathalie fréquente avec horreur et fascination le milieu transsexuel du bois de Boulogne la nuit. Epouvantée par la prostitution et la maladie, elle fuit Paris pour se « *guérir* » de cette incertitude identitaire qui lui semble être une « *maladie* ».

Cette fois, la demande pressante de maternité de l'épouse va être l'occasion pour Nathalie de lui expliquer les raisons de son refus et, pour la première fois, de verbaliser ses interrogations sur son



identité. C'est à la faveur de la question de la parentalité, que Nathalie met en mot, pour la première fois pour autrui, toutes ses interrogations identitaires qui la font souffrir. C'est à la suite de l'explication qu'elle a avec son épouse, que Nathalie va prendre la décision de consulter un psychologue pour travailler cette question :

*« [...] ce jour-là, c'est le jour où je me suis dit « il faut que j'aie vraiment vu qui je suis » et c'est à peu près à cette période-là que je suis allée voir M. L. »*

*« [...] quand vous m'avez parlé de la parentalité, je trouvais ce passage-là très intéressant parce que pour moi en tout cas, ça a été un choc et un moment décisif et un tournant parce que là ça me mettait devant mes responsabilités. Je pensais que « si je fais ça, ça va pas être bon, ça ne me correspond pas, ma vie elle est pas là donc faut vraiment se prendre en charge ». »*

Nathalie commence alors une psychothérapie :

*« [...] donc j'ai oublié toutes ces années avec ces essais, ces erreurs et puis petit à petit pendant deux ans je me suis reconstruite ».*

Ce travail va lui permettre de commencer à trouver sa place et c'est seulement à partir de là qu'elle décide d'entamer le protocole de réassignation hormono-chirurgicale :

*« [...] au protocole j'y suis allée dans le même état d'esprit qu'avec M. L. en me disant, parce que je trouvais que j'avais suffisamment évolué, posé des questions et commencé à trouver ma place »*

La question de la parentalité tient ainsi une place centrale dans l'histoire de la transition de Nathalie en ce qu'elle a agi comme une sorte de « catalyseur ». Nathalie parle d'« *accélérateur de révélation* » : la confrontation au désir de son épouse lui a fait prendre conscience, au-delà de son refus d'enfant, de son refus de la vie à laquelle elle croyait aspirer, une vie « normale » d'homme marié.

## § L'enfant, une menace identitaire pour Nathalie ?

Nathalie est à nouveau confrontée à la question de la parentalité à la fin de son parcours de transition. Alors qu'elle vit socialement et professionnellement en tant que femme et qu'elle s'apprête à être opérée d'une vaginoplastie pour mettre en conformité son ressenti identitaire, son apparence extérieure et ses organes génitaux, Nathalie rencontre Fanny qui est la mère de Thibault, un petit garçon de dix ans.

Entre les deux femmes c'est le coup de foudre mais elles choisissent de ne pas vivre ensemble car Thibault n'est pas informé de la transsexualité de la compagne de sa mère :

*« c'était un peu compliqué de vivre avec son enfant parce que je voulais qu'il me voie comme une femme et en sortant du lit j'avais un peu peur de... Parce qu'il faut bien comprendre c'est qu'on avait fait le choix de pas lui dire que j'étais transsexuelle »*

Partager le quotidien avec Thibault c'est pour Nathalie prendre le risque d'être « démasquée ». Elle donne le sentiment de vivre son identité de femme comme une « imposture » qui pourrait être dévoilée par le regard de l'enfant : elle n'est pas « vraiment » une femme et Thibault risque de s'en rendre compte.

C'est donc en ce qu'il risquerait, par son regard, de remettre en question son identité de femme que l'enfant qu'est Thibault semble constituer une forme de danger pour Nathalie.

Thibault a depuis été informé -fortuitement- de la transsexualité de Nathalie et n'en n'a pas fait grand cas. Il a seulement regretté de ne pas en avoir été informé plus tôt. Nathalie est à présent opérée, ses organes génitaux sont en accord avec son sentiment identitaire. Le regard de l'autre, on peut le supposer, devrait moins constituer pour elle une menace, un risque de remise en question de son identité. Aussi, la cohabitation avec Thibault enfant poserait-elle peut-être moins problème à l'heure actuelle.

Néanmoins, au-delà du cas particulier de Thibault, c'est l'enfant lui-même qui semble être vécu par Nathalie comme une menace pour son identité.

Elle explique que le fait d'avoir achevé sa transition lui a permis de gagner du temps et de la liberté :

*« [...] en fait c'est ce que j'appelle le « temps disponible ». Ce que j'appelle le temps disponible c'est que avant, quand on se cherche, on a notre tête qui est en permanence en ébullition, comme le petit hamster qui est dans sa roue, donc dans la tête ça va exploser, vous pensez au masculin, vous pensez au féminin, vous pensez au travail, vous pensez à la sortie d'après, vous êtes au travail vous devez aller voir les amies derrière, vous vous dites « faut que je me change », la tête elle explose parce qu'on est en recherche d'identité, on est en recherche de tout et après l'opération, ce qui a été vraiment flagrant, c'est de dire « waouh ! J'ai la tête vide et j'ai plein de temps pour faire plein de choses » et ce temps-là c'est ce que j'appelle le temps disponible.*

*Avant justement avoir un enfant, je le dis comme ça, c'était égoïste, j'en voulais pas parce que j'avais pas le temps, déjà c'était compliqué de s'occuper de moi alors m'occuper d'un enfant ça aurait été trop compliqué »*

Maintenant qu'elle est psychologiquement plus disponible, Nathalie accepte l'idée de pouvoir s'occuper de l'enfant d'une autre :

*« [...] là si demain je rencontre une nouvelle copine qui a un enfant en fait ça serait pas pareil parce que là j'ai du temps »*

Mais « faire » un enfant, elle refuse cette idée :

*« [...] en fait la question elle se pose différemment dans le sens où il m'arrive de rencontrer des filles plus jeunes qui ont trente ans qui posent la question « est ce que tu as envie de faire un enfant ? » alors là je leur dis « faire un enfant, non »*

*Je me dis « j'ai 50 ans, l'enfant quand il aura 20 ans, j'aurai 70 ans » ça j'ai du mal à le concevoir, j'arrive pas à me projeter dans cet univers-là. Par contre une fille qui a un enfant, peu importe l'âge ça ne m'effraie pas du tout parce que je le conçois de manière différente »*

Dans ce refus de « *faire* » un enfant, on peut comprendre deux choses :

« *Faire* » un enfant au sens de devenir parent biologique, évidemment pour Nathalie, dans la mesure où elle est opérée, cela n'est plus envisageable (elle n'a plus ses organes génitaux masculins qui auraient pu faire d'elle un père biologique et n'a pas d'organes reproducteurs féminins, seuls les organes génitaux externes sont d'apparence féminine).

Refuser de « *faire* » un enfant, c'est refuser l'idée que la seule possibilité qui aurait pu exister pour elle d'être parent biologique c'est d'être le père biologique de cet enfant. La réalité biologique de la reproduction vient ici se heurter au sentiment identitaire de Nathalie. Refuser l'idée de « *faire* » un enfant, c'est refuser l'idée qu'en tant que femme cela n'aurait de toute façon pas été possible.

L'idée de l'enfant biologique vient ici menacer l'identité de Nathalie en tant que femme et c'est une des raisons, nous semble-t-il, de son rejet.

L'idée de « *faire* » un enfant, de devenir parent biologique, est aussi rejetée en ce que cela représente « faire comme son père » et risquer de reproduire l'abandon dont il s'est rendu « responsable » par son décès prématuré.

On remarque que dans les liens qui l'unissent ou qui l'uniraient à un enfant, Nathalie s'identifie chaque fois à une figure masculine.

Dans sa relation à Thibault, elle explique avoir agi avec lui comme son beau-père avait agi avec elle :

*« [...] j'avais utilisé le modèle de mon beau-père parce que je disais que c'était très intelligent de sa part, avec Thibault j'ai fait pareil, je me suis jamais mise dans un rôle d'éducation par contre j'attendais soit qu'il me demande ou je répondais à ses questions quand il me demandait »*

Dans sa façon d'envisager le lien qui l'unirait à un enfant qui serait le sien, c'est la notion d'engagement et de responsabilité que Nathalie met en avant :

*« L'enfant pour moi c'est un engagement »*

*« [...] pour moi, parent, c'est avant tout la responsabilité, la responsabilité de l'éducation et le mot, il est peut-être un peu fort, mais au moins de la survie de l'enfant [...] c'est la notion de responsabilité et d'engagement »*

Cette façon d'envisager le fait d'être parent fait écho à la façon dont Nathalie parle de son père. Pour elle, il incarne le travail et la protection. Son père lui avait dit « *travaillez à l'école, je m'occupe du reste* ». Lorsqu'il a appris qu'il souffrait d'un cancer, c'est lui qui a protégé sa famille en la mettant à l'abri du besoin : il a trouvé un emploi de concierge à sa femme et un logement pour sa famille.

Lorsque Nathalie parle de ce que cela engagerait dans sa vie d'être parent, on voit qu'elle s'identifie à son père.

Cette image, si elle en partie valorisée par l'image du travailleur, est en même temps rejetée et envisagée de manière négative :

*« [...] avoir un enfant c'était m'enfermer, c'était aller me mettre dans une prison »*

Le décès de son père, elle le dit, a fait naître chez elle un sentiment d'abandon :

*« En fait quand mon père disait « travaillez je m'occupe du reste », quand il est décédé, ça peut paraître étrange, mais je me suis sentie abandonnée, même s'il y avait ma mère qui était là, en me disant « mais en fait ben ouais, il avait promis qu'il allait m'aider, en fait il est plus là, maintenant qu'est-ce que je fais ? »*

On peut penser que le traumatisme laissé par le décès de son père lui fait refuser d'idée de risquer de reproduire un jour cet abandon vis-à-vis d'un enfant qui serait le sien.

Par ce refus, Nathalie s'identifie doublement : d'une part à son père et d'autre part à l'enfant qu'elle aurait pu avoir et qui aurait risqué de subir, comme elle, un abandon.

## **§ Une image ambivalente de la parentalité**

L'image que donne Nathalie de la parentalité est majoritairement négative : elle est prison et entrave à la liberté.

Dans la mesure où elle considère la parentalité comme un engagement et une responsabilité majeurs, Nathalie a conscience que ses choix de vie ne pourraient plus être dictés par sa volonté propre mais qu'ils devraient prendre en considération l'existence de l'enfant. A cela, elle ne peut se résoudre, c'est sa liberté qui passe avant tout.

Maintenant qu'elle est opérée, bien insérée socialement et professionnellement en tant que femme, elle entend se lancer dans de nouveaux projets. Cela lui paraît possible car elle n'engage elle. Si elle avait un enfant, elle ne pourrait pas prendre ce risque :

*« [...] si tout va bien, en octobre 2019, j'arrête mon travail pour repartir à l'école pour devenir chef de projet événementiel dans le sport. [...] Demain je serais maman, on peut pas prendre un tel risque, je repars dans l'inconnu, si je me plante je retrouverais un autre travail, je me débrouille mais là au moins c'est moi seule et personne d'autre ».*

Néanmoins, en fin d'entretien, Nathalie n'est pas dans un rejet total de la parentalité. Elle semble envisager avec une certaine nostalgie le lien mère-enfant qu'elle ne connaîtra pas :

*« Ben quand je vois parfois je me dis « ouais ça doit être sympa, ça doit être bien » »*

*« Quand je vois Ludivine avec qui je fais le rallye, je pense que c'est surtout l'aspect tendresse, le fait que sa fille elle vient et qu'elle dit « maman », ce côté tendresse, je pense que c'est l'apport de la tendresse et du lien maternel, je pense que c'est cet aspect-là qui est touchant et je me dis que j'aurais jamais quelqu'un qui me dit « j'ai besoin de toi », ce côté câliné, c'est ce côté-là quand je les vois je me dis « c'est beau ». Je dis « viens voir tata Nathalie » »*

### **§ Être « beau-parent », un entre-deux acceptable**

Finalement, Nathalie va trouver une position acceptable pour sa subjectivité à la question de la parentalité. Si l'idée d'être parent biologique est inenvisageable pour elle, d'une part du fait de son incapacité physiologique actuelle à concevoir, et d'autre part car cela aurait risqué de lui renvoyer un sentiment d'incohérence entre son identité ressentie et maintenant officielle et son rôle procréatif, mettant ainsi en péril son identité en tant que femme, Nathalie semble trouver une forme de compromis dans l'idée d'être beau-parent.

Cela lui permettrait d'expérimenter une forme de lien, la faisant rentrer dans une certaine normalité sociale -elle le dit, elle aspire désormais à « *une vie la plus normale possible* » - tout en ne l'engageant pas psychiquement au-delà de ce qui est supportable pour elle. Elle s'épargne ainsi l'identification avec son père et la crainte de reproduire un abandon et cela lui permet aussi de s'identifier à son beau-père dont elle a une image positive.

Ainsi, on comprend que la question de la parentalité occupe une place centrale dans l'histoire de Nathalie et notamment dans son parcours de transition.

La confrontation au désir d'enfant de sa compagne aura fait émerger, sinon son désir de transition, du moins la prise de conscience de la nécessité d'un suivi psychologique, lequel aura conduit au souhait d'entamer un parcours de changement d'identité sexuelle. Cette idée de la parentalité comme pouvant accélérer le processus d'affirmation de genre et l'entrée en transition est aussi évoquée par Hérault (2011) à travers les histoires de vie de deux femmes transsexuelles : Camille et Sophie, à la naissance de leur enfant, vont toutes les deux se positionner comme rivales et non comme partenaires de leur épouse pour élever leur enfant, comme le feraient deux mères concurrentes. Prendre conscience de cela les conduira toutes les deux à une féminisation progressive puis à une transition ainsi qu'à une séparation conjugale.

Toujours en lien avec la question identitaire, la question de la parentalité est problématique pour Nathalie en ce qu'elle la renvoie inévitablement à son identité d'homme biologique et à son incapacité à procréer en tant que femme. Par là même, elle est une menace dont elle préfère se tenir éloignée. Pour se faire, elle a trouvé un compromis psychologiquement tenable dans la figure du beau-parent qu'elle se dit prête à endosser.

Le refus d'être parent semble donc être pour Nathalie une façon de préserver son identité de femme.

## 2.7. Denise

### Récit de vie

Denise, la soixantaine, est une ancienne patiente d'un collègue médecin généraliste. Elle a accepté de me rencontrer pour un entretien dans le cadre de ma recherche sur « transsexualité et parentalité ».

## § Enfance bretonne

Benjamine d'une fratrie de cinq enfants (deux sœurs et trois frères), Denise grandit en Bretagne entourée de ses deux parents. Elle dit s'être « *toujours sentie une fille* », depuis l'âge de trois ans, aussi loin que ses souvenirs remontent. Elle aurait dit dès l'âge de trois ans à sa mère « *mais je suis une fille* ». Enfant, elle refuse d'enlever la blouse de l'école qu'elle prend pour une robe et commence à se tourner vers les jouets et les affaires de ses grandes sœurs. A Noël, elle demande une poupée et se voit offrir les premières Barbies. La mère de Denise ne comprend pas le comportement de son fils mais elle se montre « *hyper protectrice* », cédant à toutes les demandes de son enfant et le laissant faire comme bon lui semble : « *ma mère elle a laissé faire et tout. Moi j'étais la petite dernière, je vais pas dire que ma mère me cédait tout mais elle voyait tellement qu'autour de moi on voulait me faire du mal et tout* ».

Les relations avec les autres enfants sont en effet compliquées et les années d'école sont vécues avec beaucoup de difficultés : Denise est frappée et insultée par les autres élèves. « *L'école primaire ça a été vraiment une galère. [...] je suis passée par des périodes très très dures* ». Denise se sent aussi rejetée par les enseignants qui la laissent dans un coin et se désintéressent de sa scolarité. « *Les enseignants ils comprenaient pas, ils vous laissent dans un coin, ils s'occupent plus de vous. Vous êtes pas comment tout le monde, on s'occupe plus de vous. Moi la scolarité a été très dure pour moi.* ». Si les frères et sœurs défendent leur petit frère contre les autres enfants de l'école, ils ne comprennent pas pour autant le sentiment qu'a Denise de se sentir une fille. La sœur aînée conseille un jour à sa mère d'emmener Denise voir un médecin car son comportement ne lui paraît pas « *normal* ». Denise a à ce moment-là quatorze ans. L'endocrinologue consulté explique à la mère : « *votre garçon est d'apparence un garçon mais dans sa tête, c'est une fille* ».

Les parents de Denise sont aimants et ne rejettent pas leur fils même s'ils ne le comprennent pas. Le père dira un jour : « *C'est quand même pas normal que Denis soit pas comme ses frères, il ressemble plus à ses sœurs, y a quelque chose qui va pas* ». Le père, décrit comme « *le sixième enfant de [l]a mère* », travaille dans la maçonnerie et rapporte le salaire, mais c'est la mère qui s'occupe de tout à la maison. Après avoir travaillé dans une usine de cartons jusqu'au décès de sa propre mère, la mère de Denise élève ses cinq enfants, s'occupe du foyer et des comptes. Denise et sa mère sont très proches. La mère se confie à sa fille lorsqu'elle a des difficultés dans son couple ou des soucis du quotidien. Elle est également très inquiète pour sa fille, notamment au regard des brimades dont elle est l'objet à l'école de la part des élèves et des professeurs, à tel point qu'elle la fait quitter l'école à seize ans, juste avant de passer le certificat d'études. A cette époque, Denise s'habille en fille et se maquille un peu ce qui ne facilite pas les choses pour trouver un travail. Le rêve de Denise, c'est de



devenir coiffeuse. Elle apprend le métier toute seule et s'exerce sur sa mère et ses copines : « *c'est moi qui faisais les permanentes à ma mère, qui faisais les couleurs, qui coupais les cheveux, qui faisais les brushings à ma mère* ». A seize ans, Denise est attirée par un garçon à qui elle explique « *qui [elle est]* » et que ça ne dérange pas. La relation ne va pas plus loin car la mère de Denise y met un terme rapidement. Célibataire, Denise vit alors chez ses parents tout en travaillant à domicile comme coiffeuse. La situation aurait pu rester ainsi, d'autant que la mère n'était pas pressée de voir son fils quitter le domicile, mais Denise a d'autres projets : « *si j'avais écouté ma mère, je serais jamais partie de chez mes parents. Mais moi, mon ambition, c'était de partir de chez moi et de faire mon changement.* »

### § Devenir « *une vraie fille* »

Lors d'une promenade en ville, Denise rencontre une personne transsexuelle avec qui elle sympathise et qui lui donne l'adresse d'une association dans le 17<sup>ème</sup> arrondissement de Paris porte Champerret. C'est à partir de là que Denise va quitter le domicile familial pour faire des allers-retours entre Paris et Brest. A Paris, dans cette association, elle rencontre une kiné transsexuelle qui lui propose du travail comme employée de bureau. Elle va y rester cinq ans. C'est pendant cette période que Denise commence à prendre un traitement hormonal féminisant, sous la supervision d'un médecin qui intervient dans cette association. Les parents de Denise ne sont pas au courant, celle-ci préférant ne pas les tenir informés de sa transformation car « *[s]a mère ne voulait pas entendre parler de ça, elle avait toujours peur qu'on [lui] fasse du mal* ». Petite, Denise avait pourtant prévenue sa mère à qui elle répétait : « *je partirai à Paris et j'irai me faire opérer pour être une vraie fille* ». A Paris, Denise est membre de l'Association des Malades Hormonaux où elle s'informe sur la transsexualité, rencontre médecins, chirurgiens et avocats.

Début des années 1990, une opération de changement de sexe est prévue mais à l'issue du bilan pré-chirurgical, la nouvelle de la séropositivité de Denise vient mettre un terme à son souhait d'opération. « *Là ça m'a cassée. Ça m'a tout gâché parce qu'à l'époque on savait pas si on allait...* ». La peur de mourir et l'incertitude de son avenir lui font renoncer à l'opération. Denise est suivie en infectiologie à Paris puis à Nice où elle déménage. L'infection a toujours été bien contrôlée mais sa santé se dégrade à partir de l'âge de quarante-neuf ans : en quatre ans, elle fait trois infarctus et un accident vasculaire cérébral quelques années plus tard. A soixante ans, elle subit un triple potage qu'elle vit comme une « *seconde naissance* ».

Elle souhaiterait maintenant reprendre les démarches pour l'opération de changement de sexe (« *j'aimerais bien aller jusqu'au bout parce que mon but c'était ça. Dès le début, depuis l'enfance, mon but c'était d'être carrément une femme.* ») mais, consciente des risques pour sa santé,

elle ne le fera que si cela est envisageable pour les médecins qui la soignent. Le changement de sexe serait pour elle une forme d' « *aboutissement* » de sa vie.

## § Conjugalité

Sur le plan sentimental, après quelques « *petite aventures* », Denise rencontre celui qui est son compagnon depuis trente-neuf ans. Denise le rencontre au hasard d'un compliment qu'il lui fait sur le petit chien qu'elle avait à l'époque. Il l'invite à boire un verre. Elle accepte mais le prévient : « *je ne suis pas celle que vous croyez* ». Cela ne le gêne pas. Il voudrait faire sa vie avec elle mais il est déjà marié et Denise ne souhaite pas qu'il quitte sa femme pour elle. Le père de Denise décède un 9 avril et, quelques jours plus tard, la femme de son compagnon décède à son tour. Dès lors, ils se voient tous les jours mais ne vivent pas ensemble et ne se sont jamais mariés. Le compagnon, qui a vingt-quatre de plus que Denise, a eu une fille de sa première union avec qui les relations sont conflictuelles. A la question de savoir si la transsexualité de Denise a posé problème dans sa relation de couple, elle répond : « *Je pense que pour lui je suis un peu la fille qu'il aurait voulu avoir* ».

Denise n'a jamais souhaité vivre en couple et revendique son indépendance qu'elle a voulu préserver à tout prix. Denise n'a pas eu d'enfant. D'une part, en tant qu'homme de naissance, il ne lui était pas possible d'avoir un enfant biologique avec un autre homme. D'autre part, elle explique qu'elle aurait craint que sa situation de personne transsexuelle nuise à l'enfant. Mais au-delà de ça, avoir un enfant n'a jamais été un souhait. La volonté d'indépendance est très forte chez elle et avoir un enfant aurait risqué de la mettre à mal. C'est l'argument principal qu'elle met en avant pour expliquer qu'elle n'a pas voulu avoir d'enfant : « *Alors, non, je vais être franche, ça n'a jamais été ma préoccupation. Moi, du jour où j'ai fait ma transition, je me suis dit que même si j'avais été une vraie femme, je n'aurais pas eu d'enfant. Moi c'était mon idéal, c'était d'être indépendante, d'avoir quelqu'un mais moi mon idéal c'était pas d'avoir des enfants.* » Alors que sa mère s'était sacrifiée pour ses enfants, Denise veut être libre de ne vivre que pour elle : « *Moi, mon idéal, c'était d'être indépendante et ne rien devoir et c'est ce que j'ai fait* ».

## Analyse

### PLACE DE DENISE AU SEIN DE SA FAMILLE

#### **§ Naître garçon quand c'est une fille qu'on attend**

Denise est la dernière d'une fratrie de cinq enfants. Depuis 1953, la mère a eu chaque année un enfant : en 1953 une fille, en 1954 un garçon, en 1955 une fille, en 1956 un garçon. C'est donc à priori une fille qui est attendue par les parents l'année suivante s'ils se fient au schéma existant, mais la mère fait une grossesse extra-utérine et n'a pas d'enfant cette année-là. Denise naît l'année suivante, de sexe masculin.

A la question de savoir si avant sa naissance les parents attendaient un enfant d'un sexe particulier, Denise répond :

*« Alors entre deux, avant que je vienne moi au monde, ma mère elle a fait une grossesse extra-utérine, voilà. Et puis après moi je suis venue au monde. Mais pas spécialement. Ma mère elle a eu ma sœur aînée, après elle a eu mon frère, ensuite tout de suite après elle a eu ma sœur après elle a eu mon frère, entre deux elle a fait une grossesse extra-utérine et moi je suis venue après. Ça fait 53, 54, 55 et 56 et entre deux... »*

Denise ne répond pas directement mais elle explique qu'elle est arrivée au sein de la famille après une grossesse qui selon la « logique » familiale aurait dû être de sexe féminin. Cela signifie-t-il qu'elle estime être née « à la place » de l'enfant de sexe féminin dont la grossesse n'a pas pu être menée à terme ? On l'ignore mais toujours est-il que c'est la réponse qu'elle donne et qui semble donc être un événement important pour elle et certainement pour sa famille.

#### **§ La famille comme « protection » contre le reste du monde**

Depuis l'âge de trois ans, Denise n'aura de cesse de l'affirmer, elle est une fille :

*« Alors moi, je me suis toujours sentie une fille. Ça va peut-être vous étonner ou vous allez peut-être pas le croire ou ceci ou cela mais moi, c'est depuis l'âge de trois ans.*

*Mes souvenirs remontent à l'âge de trois ans, je disais toujours à ma mère « mais je suis une fille ».*

Les parents de Denise ne comprennent pas mais se montrent bienveillants et protecteurs pour leur enfant qui subit les brimades des autres élèves et des enseignants à l'école. La mère, en particulier, va essayer de protéger sa fille autant qu'elle peut.

*« [...] j'avais une mère hyper protectrice, ma mère elle m'a beaucoup protégée, voilà. J'ai deux sœurs, deux frères, moi je suis la dernière. Donc ma mère m'a toujours hyper protégée parce que j'en ai toujours énormément bavé. »*

La mère cherche à protéger son enfant des coups et des injures qu'il subit en raison des propos qu'il tient comme « *mais arrêtez je suis pas un garçon moi, je suis une fille* ». Elle aurait pu chercher à détourner Denise de cette idée dans l'idée de la protéger mais, paradoxalement, elle va l'y encourager ou du moins la « laisser faire » :

*« Donc ma mère m'a toujours hyper protégée parce que j'en ai toujours énormément bavé, d'abord à l'école parce que j'étais la risée, la fille, ou je vous passe les détails. Mais moi, je continuais dans ma lancée parce que je me sentais pas un garçon, je me sentais une fille. Bon, j'ai continué comme ça, ma mère elle a laissé faire et tout. Moi j'étais la petite dernière, je vais pas dire que ma mère me cédait tout mais elle voyait tellement qu'autour de moi on voulait me faire du mal et tout. »*

Denise refuse de retirer sa blouse d'écolière parce que pour elle c'est une robe, la mère ne dit rien.

*« [...] quand je rentrais chez ma mère, elle disait « tu enlèves ta blouse » mais moi je disais « non, non, je garde ma blouse » alors ben ma mère laissait faire ».*

On repère donc ici un double mouvement chez la mère : elle veut protéger son enfant et dans le même temps, elle encourage quasiment le comportement qui est à l'origine de la maltraitance dont elle veut le protéger.

La mère va trouver un moyen de concilier ces deux attitudes – même si certainement seule la volonté de protéger son enfant était consciente- en gardant son enfant près d'elle. Dans l'espace du

foyer, Denise peut ainsi s'habiller comme elle souhaite et se livrer aux occupations « féminines » qui lui plaisent tout en étant à l'abri de la malveillance extérieure.

C'est ainsi qu'à seize ans, alors qu'elle s'apprêtait à passer le certificat d'étude, la mère insiste pour que son enfant ne le passe pas et reste à la maison :

*« J'étais au certificat d'étude et ben j'ai pas pu le passer parce que j'ai subi tellement de choses et d'autres que ma mère m'a dit « tu 'y vas pas, tu restes ». »*

*« [...] à seize ans ma mère m'a dit « maintenant tu restes à la maison »*

C'est donc à domicile, chez ses parents, que Denise va apprendre le métier dont elle rêve, coiffeuse, et c'est sur sa mère qu'elle s'exerce.

*« Alors moi ce que je voulais, parce que j'ai toujours eu ce don, d'ailleurs je m'occupe de moi-même pour les cheveux, je voulais être coiffeuse. Ça c'était le métier que je voulais faire. A tel point que j'ai appris toute seule, c'est moi qui faisais les permanentes à ma mère, qui faisais les couleurs, qui coupais les cheveux, qui faisais les brushings à ma mère. »*

La vie de Denise à l'adolescence et au début de l'âge adulte se résume ainsi au domicile des parents qui est vécu comme bienveillant et protecteur face à l'extérieur qui lui, nécessairement, serait source de danger.

Cela semble être davantage le point de vue de la mère que celui de Denise.

A seize ans, Denise connaît ses premiers émois amoureux pour un garçon. La mère met un terme à cette relation.

*« Donc à seize ans, j'ai rencontré quelqu'un, j'ai expliqué ce que j'étais et ça le dérangeait pas mais c'est ma mère qui a mis un terme à la relation. Bon, c'était du flirt, ça aurait peut-être pas été plus loin mais ma mère a mis un terme, toujours par la peur qu'on me fasse du mal. »*

La mère donne l'impression de vouloir « s'accaparer » son enfant. « Tu es en danger à l'extérieur, reste auprès de moi, protégée », c'est ce que la mère signifie à Denise par son comportement.

Denise le reconnaît :

*« [...] si j'avais écouté ma mère, je serais jamais partie de chez mes parents »*

### **§ La place de chacun**

L'enfant qu'est Denise va être mis par la mère dans une position de confident. Elle se confie à lui lorsqu'elle a des problèmes dans son couple ou des soucis du quotidien :

*« Alors moi, j'ai toujours été très proche de ma mère. Déjà ma mère se confiait beaucoup à moi, quand y avait des petites disputes avec mon père, ou alors les soucis de tous les jours »*

On voit mal comment une telle posture de confident peut être protecteur pour un enfant. Au contraire, elle le fait entrer au sein de l'intimité du couple, place qui n'est pas la sienne.

Le père non plus ne semble pas être à sa place, ni de père ni de mari.

*« Alors moi j'avais un père qui était un brave homme mais c'était le 6<sup>ème</sup> enfant de ma mère ! »*

*« C'est ma mère qui s'occupait de tout. Mon père il travaillait, il rapportait le salaire, mais c'est ma mère qui s'occupait de tout. »*

*« Mais mon père, il disait rien, mais il comprenait pas. »*

Dans cette famille finalement, personne n'est à la place qu'il devrait occuper : le père rapporte certes l'argent du foyer mais ne s'occupe de rien, semble très passif vis-à-vis du fonctionnement familial et de l'évolution de son enfant. La mère a la position de chef de famille qui régit tout, c'est elle qui décide des relations de Denise et du moment où il est temps d'arrêter les études.

## DEVENIR « UNE VRAIE FILLE »

### § Partir de chez soi pour devenir qui on est

*« [...] si j'avais écouté ma mère, je serais jamais partie de chez mes parents. Mais moi mon ambition, c'était de partir de chez moi et de faire mon changement »*

C'est pour pouvoir faire sa transition vers le sexe féminin que Denise part de chez elle à l'âge de 21ans et demi. Grâce à la rencontre fortuite d'une personne transsexuelle qui fait partie d'une association parisienne, Denise va commencer la prise d'hormones féminisantes. Mais alors que l'opération de changement doit se faire incessamment, Denise apprend qu'elle est séropositive. L'irruption dans son esprit de l'idée d'une mort prochaine possible voire certaine – on est à cette époque au début des « années SIDA » où le virus ne laisse que peu de chance de survie à ceux qui en sont contaminés- vient mettre un terme à son projet.

### § Une « seconde naissance »

Après plus de vingt ans de suivi médical pour son infection par le VIH, Denise n'a pas renoncé à son projet d'opération qui est le sien depuis l'enfance :

*« C'était depuis toute petite, je disais toujours à ma mère « je partirai à Paris et j'irai me faire opérer pour être une vraie fille ». »*

A l'âge de 49ans, Denise est confrontée en quelques mois à plusieurs deuils dont ceux de ses parents. S'ensuivent plusieurs graves problèmes de santé (trois infarctus en peu de temps, un accident vasculaire cérébral) dont elle attribue la causalité à l'impact psychologique qu'ont eu sur elle les deuils subis, notamment celui de sa mère :

*« [...] mais moi je plus gros choc ça a été de perdre ma mère »*

Denise doit subir un triple pontage en 2014. La nouvelle est difficile mais elle décide que cette opération sera l'occasion d'« une seconde naissance » où elle sera « une vraie fille » car elle a bien toujours l'intention de se faire opérer :

*« [...] en 2014 j'ai eu un triple pontage. Donc là, ça a encore été le coup de massue. C'est vrai que ça, ça m'a foutu un coup, mais après j'ai relativisé, j'ai dit « bon, ça sera une seconde naissance ». »*

*« [...] j'aimerais bien aller jusqu'au bout parce que mon but c'était ça. Dès le début, depuis l'enfance, mon but c'était d'être carrément une femme »*

## **DENISE ET LE REFUS D'ENFANT**

Denise est en couple depuis trente-neuf ans avec le même homme. Elle n'a pas eu d'enfant avant d'être avec lui et le couple n'en n'a pas adopté. Par choix. Denise n'a jamais voulu d'enfant.

### **§ Se mettre « à la place de l'enfant »**

Denise ne dit pas dans un premier temps qu'elle n'a pas voulu d'enfant. On aurait même plutôt l'impression qu'elle se met à une place sacrificielle : elle n'a pas eu d'enfant car l'enfant aurait risqué de subir les répercussions de sa transsexualité.

*« [...] vu que le passé que j'ai eu et tout, je voudrais pas que l'enfant le supporte parce qu'il y a toujours des commérages et faut penser à l'enfant »*

Dans l'idée que son parcours de transition aurait pu être préjudiciable à son enfant, elle a préféré ne pas en avoir.

Mais finalement, il apparaît que, loin de se sacrifier en n'ayant pas d'enfant, c'est plutôt le fait d'avoir un enfant qui lui aurait semblé être un sacrifice.

### **§ Une volonté d'indépendance affirmée**

Tout au long de la rencontre, Denise revendique une volonté d'indépendance.

*« Moi c'était mon idéal, c'était d'être indépendante, d'avoir quelqu'un mais moi mon idéal c'était pas d'avoir des enfants »*



*« Moi mon idéal c'était d'être indépendante et ne rien devoir et c'est ce que j'ai fait »*

Avoir un enfant aurait été prendre le risque de compromettre son indépendance et Denise ne l'a jamais souhaité. Elle donne l'exemple de sa mère qui se serait sacrifiée pour ses enfants et dont elle ne veut pas reproduire la vie.

*« Alors ça, je pense quand même que c'est parce que j'ai vu le parcours de ma mère qui s'est énormément privée pour ses enfants, elle a passé sur beaucoup de choses, elle s'est sacrifiée de beaucoup de choses pour ses enfants, elle a pas pu passer le permis de conduire, elle aurait aimé mais elle l'a pas fait, elle se faisait du souci constamment pour ses enfants, elle était tout le temps en train de faire de la bouffe pour le dire vulgairement, c'était une femme au foyer et tout donc moi je me suis dit si c'est ça une femme, si c'est pour avoir des enfants, moi c'est pas mon idéal. »*

*« [...] j'ai l'exemple de ma mère, c'était ses enfants qui passaient avant tout »*

### **§ Ne pas pouvoir se positionner autrement que comme enfant**

On peut se demander dans quelle mesure ne pas avoir d'enfant est vraiment un choix de la part de Denise ou si finalement elle n'a pas eu d'autres possibilités.

Denise donne l'impression de s'identifier à l'enfant qu'elle aurait pu avoir, se positionnant ainsi toujours comme enfant et non comme adulte, futur parent.

*« Moi je pourrais pas faire ça parce que je pourrais pas faire subir à mon enfant tout ce que j'ai subi ! »*

D'ailleurs, elle semble prendre cette position dans sa relation de couple. Non en raison de la différence d'âge importante entre elle et son compagnon (24ans) mais par ce qu'elle en dit :

*« Si vous voulez je pense... Parce qu'il a une fille mais bon c'est un peu compliqué... je pense que pour lui je suis un peu la fille qu'il aurait voulu avoir. »*

Ne pas avoir d'enfant, c'est ne pas changer de statut social mais c'est aussi ne pas changer de statut psychique en restant l'enfant de ses parents. Ainsi en n'ayant pas d'enfant, Denise peut rester dans une position d'enfant, tant vis-à-vis de ses parents que de son conjoint.

**Denise est la seule de nos sept patientes transsexuelles interrogées qui rejette catégoriquement l'idée de devenir parent de quelque manière que ce soit. Cela va dans le sens des chiffres avancés dans la partie théorique de notre étude sur le désir d'enfant des sujets transsexuels. Selon une revue de la littérature parue en 2014 (Stozer, Herman, Hasenbuch) 25 à 50% des personnes transsexuelles seraient parents et d'après l'enquête de Alain Giami menée en 2009, 48 % des personnes transsexuelles interrogées avaient des enfants, 14 % souhaitaient en faire et 20 % en adopter. Dans notre étude, quatre des sept patientes interrogées (57%) sont parents et sur les trois qui ne le sont pas, deux pourraient envisager de le devenir par l'adoption ou par un statut intermédiaire de beau-parent. Le refus de la parentalité reste donc minoritaire chez les sujets transsexuels tout comme cela l'est également pour les individus en population générale (Erfi, 2005 ; Eurobaromètre, 2006 ; enquête Fécondité, 2010).**

Chez Denise, le refus de la parentalité, sous couvert d'une revendication d'autonomie s'inscrivant dans l'affirmation de sa transsexualité et du souhait de mener sa vie comme elle l'entend, signe au contraire une dépendance psychique à ses parents bien vivace, même si ceux-ci sont décédés, et qu'elle reproduit d'une certaine manière dans son lien à son conjoint.

### 3. Analyse thématique et transversale des sept entretiens

Une lecture transversale des sept entretiens cliniques nous permet de voir se dégager une dynamique familiale plus ou moins similaire ainsi que des thèmes récurrents dans le discours des patientes.

#### 3.1. Une dynamique familiale similaire

Dans chaque histoire de vie qui nous a été rapportée lors des entretiens, nous voyons se dessiner la dynamique familiale suivante : une relation de proximité avec la mère, avec laquelle le sujet partage

un certain nombre d'activités et un père avec lequel le rapport est plutôt pauvre et qui est dépeint comme peu présent, distant et/ou autoritaire.

Pour Emilie, Delphine et Cristina, la proximité avec la mère va d'abord être le fait d'un éloignement du père à la suite d'un divorce parental. Après l'âge de huit ans, quand ses parents se séparent, Emilie dit avoir « *été éduquée essentiellement par [s]a mère* ». Il en est de même pour Delphine dont les parents se séparent lorsqu'elle a onze ans et dont le père s'éloigne géographiquement : originaire de Bretagne, il s'installe dans le Nord de la France. Delphine parle d'ailleurs de « *divorce géographique* ». C'est sa mère qui l'élève par la suite. Même chose pour Cristina qui, à la suite de la séparation de ses parents, reste vivre avec sa mère.

Les parents de Nathalie, de Dominique, de Denise et de Charline, eux, ne se sont pas séparés.

D'une manière générale, on note dans chacun des discours des patientes une grande proximité avec la mère, que celle-ci ait été contrainte ou non par les relations parentales.

### **Une mère protectrice très présente**

Dans la plupart des discours, on retrouve une image de mère protectrice et très présente.

Denise le dit à plusieurs reprises, sa mère l'a beaucoup protégée (« *j'avais une mère hyperprotectrice, ma mère elle m'a beaucoup protégée* ») et elles ont toujours été proches : « *Alors moi, j'ai toujours été très proche de ma mère* ». On voit même poindre l'image d'une relation fusionnelle, la mère se confiant à son enfant sur ses soucis de couple et décidant de tout pour lui, de ses études à ses relations sentimentales, de manière à le garder au plus près d'elle. Denise le reconnaît et dit : « *si j'avais écouté ma mère, je serais jamais partie de chez mes parents* ».

Dominique aussi grandit dans une importante proximité avec sa mère. Malade de la tuberculose et contrainte de rester chez elle, c'est sa mère qui lui fait l'école à la maison. Dominique emploie le verbe « *couver* » pour qualifier l'attitude de sa mère à son endroit : « *Ben j'avais été couvée puisque j'avais été malade gravement, donc j'ai été couvée quand même, je le reconnais* ». Cristina aussi, qui a choisi de vivre avec sa mère au divorce de ses parents, le dit, elle préférerait rester auprès de sa mère (« *je préfér[ais] rester dans la cuisine comment ma maman* ») et y est même restée jusqu'à l'âge de trente ans alors qu'elle travaillait déjà depuis plusieurs années. Même chose pour Charline chez qui les parents semblent s'être « *partagé* » les enfants : le frère aîné avec le père, le plus jeune avec la mère : « *je pense que j'ai pris des rôles dits plutôt féminins, j'étais plus avec ma mère* ».

### Une mère permissive

La mère, dans la plupart des discours, n'est pas seulement protectrice et très présente, elle se montre aussi permissive vis-à-vis des conduites de féminisation de son fils. Pour Delphine qui se déguisait en fille depuis l'enfance, sa mère était forcément au courant : « *je sais que ma maman se doutait* ». Dominique exprime la même chose : « *une mère le ressent obligatoirement. Ma mère devait le ressentir* ». Pour Cristina aussi, sa mère devait se rendre compte du comportement de son fils mais préférait ne pas en parler : « *je pense que ma maman elle... de ça parce que parfois elle voit comme je jouais avec des autres enfants, toujours avec des filles, des jeux de ma sœur, quand on fait la cuisine, je pense qu'elle a savoir ça. Je pense elle avait juste pas envie de parler* ».

Les mères semblent être au courant ou du moins se douter du comportement de leur fils mais ne se montrent pas interventionnistes vis-à-vis de celui-ci. Denise le dit clairement au sujet de sa mère : « *à l'école j'étais la risée [...] mais moi je continuais dans ma lancée parce que je me sentais pas un garçon, je me sentais une fille. Bon, j'ai continué comme ça, ma mère elle a laissé faire et tout* ». Sa mère ne la contredit pas lorsqu'elle décide de garder à la maison sa blouse d'écolière qui lui donne l'illusion de porter une robe. Charline donne elle le sentiment que sa mère a même cherché à encourager les travestissements en fille de son enfant puisqu'en le découvrant, elle s'exclame « *oh la jolie petite fille !* » et veut le présenter à son entourage.

### La mère, la figure forte de la famille

La mère, telle qu'elle est présentée dans le discours des patientes, est aussi la figure forte de la famille, celle qui gère le foyer et s'occupe de tout. Chez Cristina, la mère est « *la chef de famille* » (« *au Brésil c'est, comment ça se dit ? la chef de famille c'est plutôt la maman. Le papa il travaille mais c'était la maman qui dirigeait, qui gérait tous les problèmes, c'est plutôt la femme qui dirige* »), chez Delphine, c'est la mère « *qui porte un peu le truc* » (« *Ma maman c'est une personne... j'ai plus l'adjectif qui me revient mais bon, ouais, je sais pas si on peut dire sanguine, mais enfin une colérique. Une maman quoi...* »). La situation est la même dans le foyer où grandit Denise : la mère s'occupe de tout : « *c'est ma mère qui s'occupait de tout. Mon père il travaillait, il rapportait le salaire, mais c'est ma mère qui s'occupait de tout.* »

Outre l'image de la mère comme figure pivot du foyer, c'est souvent une image de mère sacrificielle qui transparaît dans les discours des patientes. Pour Cristina, sa mère est une sainte (« *Ma maman c'était une sainte, ça c'est sûr* ») et pour Denise, sa mère s'est toujours sacrifiée pour ses enfants :

*« j'ai vu le parcours de ma mère qui s'est énormément privée pour ses enfants, elle a passé sur beaucoup de choses, elle s'est sacrifiée de beaucoup de choses pour ses enfants ».*

### **Une relation pauvre à un père distant, peu présent et parfois autoritaire**

Dans leur discours, chacune des patientes interrogées décrit une relation pauvre au père dont l'image est peu valorisante : distants, peu présents et/ou autoritaires, les pères ne semblent pas favoriser l'identification masculine.

Très proches de leur mère comme nous l'avons vu, les patientes ont en général connu dans leur enfance une relation pauvre à leur père.

Denise donne de son père une image d'homme effacé et inconsistant dans son rôle de père puisqu'elle le place à son niveau d'enfant : *« j'avais un père qui était un brave homme mais c'était le 6<sup>ème</sup> enfant de ma mère »*. Cristina n'évoque que très peu son père et nous comprenons qu'il a dû être peu présent : *« mon papa j'ai jamais parlé parce que je pense, je veux pas, il a pas le droit de savoir parce que j'ai grandi sans lui »*. Charline, enfant, elle aussi, n'a que peu de relation avec son père qui lui semble plus proche de son frère aîné et dont elle cherche la présence : *« je ressentais plus que comme j'étais la plus jeune, j'étais plus avec ma mère. Que mon frère était plus avec mon père. Et je cherchais l'intérêt de mon père »*. Le père de Delphine, lui aussi, semble assez fade dans son rôle de père à la personnalité *« très sage, très calme, très posée »*, et de mari trompé par son épouse au vu et au su de ses enfants. Cet homme qui s'est physiquement éloigné de ses enfants après son divorce se montre incapable de tenir son rôle de père et prend son enfant comme confident. Delphine qui a vécu deux ans avec son père en garde un souvenir difficile ; le père était effondré et s'épanchait sur son fils : *« moi j'avais quatorze ans, quinze ans, j'étais seul avec mon papa, un père en larmes...ça a été un choc quand même pour moi, émotionnel, parce que moi je pouvais pas lui répondre et pourtant il posait des questions »*.

Dominique donne elle aussi une image négative de son père. Ancien militaire, elle le décrit comme très rigide et autoritaire (*« Il était très très dur »*) et le qualifie même de *« despote »*.

C'est Emilie qui donne l'image la plus négative du père : violent, il frappe la mère et lui fait perdre un œil : *« Après mon père était assez violent, il a fait perdre un œil à ma mère, donc ils se sont séparés »*. Emilie fait même planer sur ce père l'ombre de l'inceste : *« j'ai des flashes qui me reviennent aussi [...] j'ai des images, souvent je me souviens de l'haleine de mon père, et je me disais « comment ça se fait que je connaisse l'haleine de mon père », je me souviens qu'il me léchait le visage »*. Une fois divorcé, le père ne s'occupe guère de son fils et ne parvient pas à lui offrir la stabilité d'un foyer, préférant aller et venir au gré de ses conquêtes féminines : *« Je le voyais de temps en temps, c'était toujours*

*très tendu. J'y allais une fois tous les quinze jours, des fois un petit peu moins, c'était assez tendu je n'aimais pas du tout y aller parce que déjà on n'était jamais au même endroit, il était toujours chez une femme différente donc j'avais pas de repères, j'avais pas de chambre attribuée ». Emilie va même jusqu'à qualifier son père de « parasite ».*

Chez Nathalie, l'image du père n'est pas décrite de façon négative, au contraire, elle dit de lui qu'il est « *un père très protecteur, très travailleur* » mais le père se rendra néanmoins coupable, malgré lui, d'un sentiment d'abandon chez Nathalie lorsqu'elle a 14ans : « *quand il est décédé, ça peut paraître étrange, mais je me suis sentie abandonnée, même s'il y avait ma mère qui était là* ».

### **Le désir d'avoir un enfant de l'autre sexe**

Un autre élément que l'on retrouve dans plusieurs histoires de vie est l'attente d'une fille par les parents durant la grossesse.

C'est une des premières choses que Dominique dit lors de l'échange que nous avons eu ensemble : « *Donc je suis un monsieur qu'est devenu une dame, j'suis née en 50, mes parents voulaient une fille, qu'ils auraient appelée, enfin ma mère m'aurait appelée Marie, mon père Françoise* ». Ses parents lui auraient même fait part de leur déception d'avoir un garçon : « *Ils m'ont toujours dit qu'ils auraient préféré avoir une fille, tout le temps, tout le temps, qu'ils avaient été déçus* ».

La mère de Nathalie aussi a reconnu qu'elle aurait préféré avoir une fille : « *ben en fait j'avais effectivement posé cette question à ma mère et effectivement elle m'avait dit « oui » qu'elle aurait préféré, enfin qu'elle espérait, une fille parce qu'elle avait déjà des garçons* ».

En ce qui concerne la mère de Denise, les choses sont moins évidentes concernant une éventuelle préférence pour le sexe de l'enfant à venir mais on peut supposer que la mère s'attendait à avoir une fille. En effet, la mère, à chaque grossesse, accouche alternativement d'une fille et d'un garçon. Après son dernier garçon, enceinte de Denise, il est possible qu'elle se soit attendue à avoir une fille. Cristina, elle, n'a jamais abordé cette question avec ces parents et avec Charline et Delphine, il n'a pas été question de savoir si leurs parents attendaient un enfant d'un sexe particulier.

### **Comparaison aux données de la littérature**

Ball en 1967, dans une étude comparant 30 transsexuels, 30 homosexuels, 30 exhibitionnistes et 94 patients névrosés, met en évidence une dynamique familiale particulière : une mère dominante et

favorisant un lien de dépendance avec son enfant et un père souvent absent ou s'il est présent, en retrait, effacé, peu chaleureux.

Stoller, dès 1968, avait identifié une dynamique familiale particulière chez les transsexuels, notamment chez les transsexuels MtF : « *too much mother, too little father* ». <sup>26</sup> La mère avait souvent désiré un enfant de l'autre sexe, se montre surprotectrice et dominatrice ou permissive. Son rapport à son enfant se caractérise par une grande proximité et un contact incessant. Il s'agit d'une relation que Stoller qualifie de « *symbiotique* » (Stoller, 1968). Pour Green (1974), il s'agirait de l'échec du processus de désidentification à la mère qui génère une confusion des limites entre mère et enfant. Oppenheimer (1980) qualifie cette relation de bienheureuse. Le père, lui, favoriserait le rejet de l'identité masculine. Il est fréquemment absent, mort ou inconnu et lorsqu'il est présent, il se montre sévère, brutal ou distant. Il ne s'agit donc pas forcément d'une absence réelle du père mais d'une absence dynamique qui pousse le fils vers la mère.

En 1981, Sorensen, dans une étude impliquant 29 transsexuels MtF montre que les individus ont une relation émotionnelle beaucoup plus étroite avec leur mère qu'avec leur père dont ils sont généralement distants.

Parker et Barr (1982) ont étudié la dynamique familiale de 13 transsexuels MtF en utilisant un groupe contrôle d'hommes non transsexuels. Il apparaît que les pères de transsexuels MtF sont moins attentionnés, moins autonomisants et plus intrusifs dans la vie de leur enfant. En revanche, Parker et Barr ne mettent pas en évidence de différence significative entre les mères de transsexuels MtF et les mères d'hommes non transsexuels.

L'étude de Tsoi (1990) qui porte sur un groupe de Chinois transsexuels MtF et FtM montre que les pères des transsexuels MtF sont peu impliqués dans l'éducation de leur enfant et moins protecteurs que les mères. L'image donnée par les transsexuels MtF de leur père serait une image de père faible. Les constats de l'étude menée plus récemment par l'équipe de Marseille (Chéron et al, 2005) vont dans le sens des profils établis par Stoller, relatif à la dynamique familiale des transsexuels masculins.

Ainsi, les discours recueillis pour ce travail vont dans le sens des études précédentes concernant la possible existence d'une dynamique familiale particulière chez le transsexuel MtF avec une grande proximité mère-fils et un lien père-fils de qualité médiocre. Ces constats semblent corroborer l'idée de la relation symbiotique du transsexuel MtF à sa mère et de l'absence de rapport de celui-ci à son père mais des nuances sont néanmoins à apporter pour certaines des patientes rencontrées.

---

<sup>26</sup> « *Trop de mère, trop peu de père* », traduction personnelle.

Chez Emilie, la mère est certes proche de son enfant car c'est elle qui en a la garde mais c'est le divorce des parents qui a rendu les choses ainsi. Mère et fils dorment dans le même lit mais car ils y sont contraints du fait des difficultés financières que connaît la mère et cette situation n'est pas vécue sereinement par l'adolescent qu'était Emilie à cette époque-là. A cela s'ajoute le fait que la mère d'Emilie est alcoolique et ne permet à son enfant d'avoir une quelconque stabilité, ni géographique ni affective : les déménagements sont fonction des ennuis financiers de la mère qui peine à assurer son travail et l'image qu'elle renvoie à son fils de lui est pour le moins instable : « *Ma mère me mettait autant sur un piédestal que ça pouvait être l'inverse le lendemain. Je pouvais très bien être mise très très haut et le lendemain être la risée de la famille et voilà, c'était en dents de scie en permanence* »

Chez Dominique, même si la mère semble avoir été très présente pour son enfant, l'avoir « *couvert* » selon son mot, l'image qui est donnée d'elle n'est pas univoque. En effet, Dominique dit « *par contre de mon père ni de ma mère à la limite, j'ai jamais eu de grandes marques d'affection* », venant par-là même nuancer l'image d'une mère aimante et protectrice.

Chez Nathalie, l'image du père, même si celui-ci par son décès s'est rendu coupable d'un abandon dans l'esprit de son enfant, est néanmoins plus positive que chez les autres patientes. C'est avec la mère en revanche que les relations semblent avoir été plus compliquées : Nathalie affirme n'avoir jamais eu de relation de complicité avec sa mère (« *y a jamais eu une grande complicité pour le coup mère-enfant* ») et rapporte un sentiment de jalousie important lorsqu'elle était jeune vis-à-vis des enfants que gardait sa mère. : « *j'avais ce sentiment à cette époque de pas avoir son attention donc j'étais un peu méchant avec les petits qu'elle gardait. C'était un peu compliqué à gérer* » ; « *quand les enfants étaient présents, y avait des différences, y avait des choses, je voyais l'attention qui était apportée et là oui, j'avais énormément de jalousie* ».

Le profil dessiné par Stoller semble donc un peu trop schématique pour s'appliquer exactement aux patientes rencontrées.

### 3.2. La communication

« *Compliquée* », interrompue ou, plus rarement, aisée, la question de la communication est très présente dans les récits de vie des patientes.



Dans la famille de Denise, la communication ne semble pas poser problème. Dès l'âge de trois ans, elle se sent fille et le dit ouvertement à ses parents (« *Mes souvenirs remontent à l'âge de trois ans, je disais toujours à ma mère « moi je suis une fille »* ») et à ses copines : « *Elles savaient, elles acceptaient comme j'étais* ». Denise revendique même une certaine transparence vis-à-vis de ses parents dont elle dit : « *[...] ils ont été au courant de tout, de tout mon parcours. Ils sont partis mais ils ont été au courant de tout, rien n'a été caché. Ils savent tout* ».

Si la communication n'est pas présentée par Denise comme un problème dans son histoire de vie, c'est loin d'être le cas pour Cristina chez qui on parle peu. Elle décrit sa mère comme une personne peu ouverte d'esprit pour qui il existe de nombreux sujets tabous qu'on ne peut pas aborder, notamment la sexualité : « *Avec ma maman, j'ai pas trop parlé parce que comme j'ai grandi en campagne, la tête de quelqu'un de campagne c'est comme j'ai dit, c'est différent d'une personne de ville. Quand tu es maman de ville tu es plutôt ouverte d'esprit, tu peux parler d'autres choses avec ton fils, la campagne elle... Tu peux pas parler de sexe avec tes enfants, tu peux pas...ça ça ça. Donc j'ai parlé mais le peu que j'ai parlé j'ai juste demandé, c'est de la curiosité, et elle me dit si oui on peut parler sinon c'est interdit* ». Le dialogue est également bien pauvre entre frères et sœurs : « *nous sommes frères et sœurs, on grandit sur le respect, y a des choses que c'est interdit parler même quand ça a commencé, j'ai commencé ma féminité, ma transition c'était quelque chose interdit* ».

Si elle a grandi dans un milieu où l'on communique peu, Cristina affirme au contraire son besoin de dire les choses telles qu'elles sont. Si un jour elle adopte un enfant, elle lui racontera son histoire (« *Je suis sûre que cet enfant quand il devient un garçon ou une fille, il a le droit de connaître son histoire et de connaître il vient d'où, il a le droit de connaître sa mère* ») et ne lui cachera pas son changement d'identité : « *J'ai besoin, je pense que j'ai toujours besoin parler vérité. Oui, j'ai besoin parler de ça, je peux pas cacher. C'est comme ma relation avec un garçon, je commence on parle pas mais j'ai besoin de parler parce que ça déjà choque quand on parle, j'imagine si je laissais ça trop longtemps. Vraiment j'ai besoin de parler, il va m'accepter comme je suis* ».

Charline aussi évoque des problèmes de communication avec ses parents : « *C'était compliqué dans la communication* ». Très culpabilisée par le plaisir qu'elle prend à se travestir en fille, elle préfère ne pas se confier lorsque quelque chose ne va pas pour elle : « *j'étais dans une culpabilité, une grosse culpabilité, je voulais pas en plus froisser, gêner, embêter, donc je masquais quand j'avais des problèmes* ». Elle estime d'ailleurs avoir eu avec eux « *des relations uniquement conventionnelles* ». Elle dit de son père que « *c'est quelqu'un qui affectivement ne s'exprime pas* ».

Ces problèmes de dialogue vont être aussi ceux de Charline et de son épouse -elle dit à propos de son couple qu'« *il y avait pas de dialogue* »- et de Charline et de ses enfants. Après la séparation conjugale, Charline ne parvient plus à rentrer en communication avec ses enfants qui ne répondent ni à ses courriers ni à ses mails. Au moment où je la rencontre, cela fait six ans qu'il n'y a plus de dialogue entre eux.

La communication peut être aussi problématique car à sens unique. Lorsque Delphine, à l'adolescence, part vivre chez son père après le divorce de ses parents, celui-ci s'épanche auprès de son fils, lui posant sans répit des questions pour lesquelles celui-ci n'a pas de réponse : « *j'étais seul avec mon papa, un père en larmes...ça a été un choc quand même pour moi, émotionnel, parce que moi je pouvais pas lui répondre et pourtant il posait des questions* ».

Ce sont parfois les non-dits qui tiennent lieu de communication. A neuf ans, Dominique commence à porter des sous-vêtements féminins et prend plaisir à se déguiser en fille. Sa marraine qui semble comprendre la situation, se montre bienveillante et lui prête des vêtements mais ne dit rien. Elle se contente d'en parler avec sa sœur, la mère de Dominique, qui ne dira rien non plus même si Denise en est certaine, « *une maman ressent ça* ». Cristina a le même sentiment vis-à-vis de sa mère : elle a dû comprendre la situation en la voyant rester avec des filles, jouer avec les jouets de ses sœurs, rester dans la cuisine mais préférer ne rien dire : « *je pense qu'elle à savoir ça. Je pense elle avait juste pas envie de parler* ».

Chez Emilie et Delphine, la communication revêt même un aspect pernicieux.

Emilie et sa mère communiquent, certes, mais le discours de la mère est chargé de contradictions. Elle valorise son enfant un jour mais pour mieux le déprécier le lendemain : « *Ma mère me mettait autant sur un piédestal que ça pouvait être l'inverse le lendemain. Je pouvais très bien être mise très très haut et le lendemain être la risée de la famille* ». Comment dans ces conditions permettre à son enfant d'accéder à une image stable de lui-même ?

Les propos de Delphine à son fils Yannis lui renvoient également un message contradictoire voire une certaine injonction contradictoire : oui, s'il en ressent le besoin, il peut parler de la transition de son père à quelqu'un mais, surtout, il ne doit pas utiliser les moyens de communication qui pourraient lui permettre de le faire. « *[...] mes enfants, je leur ai toujours dit « si t'as besoin de le partager avec quelqu'un, surtout n'hésite pas mais surtout, tu boucles, qu'il n'y ait pas de Facebook [...] ben si t'as l'occasion de le dire ben te gêne pas, c'est important de discuter* ». Finalement les enfants sont à la fois autorisés et non autorisés à parler de la transition de leur père.

Chez Nathalie aussi la communication est déficiente mais elle ne se montre pas comme telle au premier abord. Pendant vingt-cinq ans Nathalie et sa mère se sont appelées plusieurs fois par semaines donnant ainsi l'impression de communiquer. Mais finalement la mère n'a jamais rien su de « *cette double vie* » que menait son enfant. C'est seulement à l'âge de 44ans que Nathalie lui a fait part de son souhait de changer d'identité.

Chez certaines des patientes rencontrées, la communication entre parent et enfant semble s'être trouvée modifiée par le changement d'identité.

Si la communication était compliquée avec ses parents, Charline a repris contact avec eux au moment de sa transition et elle affirme que leurs relations se sont largement améliorées : « *mes relations n'ont jamais été aussi bonnes que depuis ces derniers temps* » ; « *la complicité que je refusais avec ma mère elle est beaucoup plus naturelle aujourd'hui* ».

Pour Emilie aussi son changement d'identité aurait eu un impact positif. Elle estime que la communication qu'elle a avec sa fille est de meilleure qualité depuis qu'elle s'assume en tant que femme : « *je peux vraiment parler concrètement de ce que je ressens, y a plus de masque, y a plus de mascarade, plus rien. Quand les choses me plaisent je vais le dire, quand ça me plait pas je le dis. Comme je suis plus dans un rôle, je suis plus sincère, à partir du moment où je suis plus sincère l'échange est plus le même* ».

Nathalie enfin, alors que pendant presque trente ans elle a caché à son entourage, et notamment à sa mère, la double vie qu'elle menait - informaticien le jour, femme travestie la nuit-, son changement d'identité a occasionné un peu le mouvement inverse : dans une volonté de transparence, elle a reçu un par un tous ses collègues de travail pour leur annoncer son changement. On passe donc d'une absence de communication sur sa vie privée à une exposition majeure de son intimité.

Le corollaire de cette difficulté à communiquer, notamment entre parent et enfant, va être la présence et le maintien pendant longtemps du secret au sein de la famille.

### 3.3. Le secret

Le thème du secret est au cœur du discours des patientes rencontrées.

Le secret peut concerner les agissements d'un parent, la filiation d'un enfant ou la transsexualité des patientes.

#### **Agissement parental et secret**

Lorsqu'Emilie parle de son père, elle laisse planer le doute sur un éventuel passage à l'acte incestueux du père sur elle : *« j'ai des flashes qui me reviennent aussi, j pense qu'un jour faut que j'aille voir un..., que je fasse de l'hypnose parce que je pense qu'y des choses que j'ai certainement refoulées, j'ai des images, souvent je me souviens de l'haleine de mon père, et je me disais « comme ça se fait que je connaisse l'haleine de mon père », je me souviens qu'il me léchait le visage, j pense qu'y a des choses que j'ai dû occulter dans ma jeunesse et qui sont enfouies ».*

La mère de Delphine entretient une relation extra-conjugale. Les enfants le savent mais sont tenus au secret et le père l'ignore. Le père de Cristina a lui aussi une relation extra-conjugale dont le secret sera dévoilé à la mère par l'une des sœurs.

#### **Filiation et secret**

Le secret est aussi parfois celui qui entoure la naissance d'un ou plusieurs enfants. Sophie, l'épouse de Charline, a un amant, cela n'est pas un secret, mais lorsqu'elle tombe enceinte de lui, elle ne l'informe pas de sa paternité : *« Il a pas su à ce moment-là, il a pas été informé ».*L'enfant non plus, jusqu'à la séparation du couple, n'a pas été informé de l'identité de son père biologique et a grandi dans le secret de sa naissance jusqu'à ce que celui-ci soit rompu par la mère au moment de la séparation : *« La première chose qu'elle lui annonce, c'est que je suis pas son père biologique. Il le savait pas. »* Le doute plane aussi sur la paternité réelle (au sens de biologique) des deux premiers enfants de Charline : sa femme lui a parlé d'un traitement « miracle » qui aurait réussi à venir à bout de l'infertilité de Charline mais celle-ci est plus que sceptique sur le rôle procréatif qu'elle a joué dans les naissances de ses deux premiers enfants. Elle pense ne pas être le père biologique de ses enfants mais n'en n'est pas certaine, le doute persiste et seule la mère garde le secret : *« vu la facilité avec laquelle on m'a présenté le truc, je sais pas si je suis biologiquement le géniteur des deux autres. Parce que c'est quand même drôlement bien tombé ».*

La question du secret entourant la filiation est présente aussi dans l'histoire de Delphine. La mère ayant eu une relation adultère depuis la naissance de son troisième enfant – quatre enfants sont nés

par la suite- la fratrie s'interroge pour savoir qui est l'enfant de qui : *« Il faut savoir que dans ma vie familiale à l'époque, ma maman avait une double vie [...] y avait quatre filles et trois garçons au départ et donc forcément j'avais des sœurs qui se branchaient sur l'hérédité. Ça a été des questionnements sur qui dans les derniers enfants, forcément, qui est l'enfant de qui »*

### **Transsexualité et secret**

Le secret est aussi et surtout celui des patientes rencontrées, celui de se sentir femme alors qu'elles sont nées homme.

Emilie, depuis l'âge de cinq-six ans, prend plaisir à se déguiser en fille. Elle en éprouve *« un épanouissement total »* mais un épanouissement coupable qu'elle cache. Après avoir cherché à développer une *« sur-masculinité »* pour lutter contre sa pulsion de travestissement, elle fait le choix d'entamer une transition physique mais elle scinde sa vie en deux : femme en journée au travail, père en soirée : *« J'ai commencé à me travestir dans la voiture quand je partais au travail et quand je rentrais à la maison, je remettais mes habits on va dire de papa modèle »*. Pendant plusieurs années Emilie va s'engager dans une féminisation de son apparence physique mais sans en parler à sa fille. Au sein de la famille, seule l'épouse est dans le secret de la transition.

Dominique se sent elle aussi contrainte de cacher le fait qu'elle se sent femme et qu'elle porte des sous-vêtements féminins. Dans les vestiaires de l'école, elle refuse de se déshabiller. Plus tard, à l'armée, elle comprend, suite au passage à tabac par ses collègues marins d'un transsexuel lorsqu'ils sont sur un navire, que sa situation peut être dangereuse et préfère se taire : *« Et puis donc quand je suis partie à l'armée, c'était fâcheux quand même mais bon j'ai joué mon rôle, j'ai joué ma vie de mec, [...] j'ai trompé tout le monde en fin de compte »*.

Delphine aussi se cachera longtemps. Enfant, elle prend plaisir à s'habiller en fille mais toujours dans le secret (*« le plaisir d'être habillé voilà, mais tout en cachette »*). Lorsqu'elle décide d'entamer une transition, un certain secret continue à entourer sa vie. Ses enfants en sont informés mais ils ont pour consigne de ne rien dire à leur mère. Isabelle fait tout pour que son ex-femme ne se doute de rien : *« y avait pas de photos, j'avais vraiment tout bouclé, pas de Facebook, rien du tout »* ; *« La maman n'était pas au courant »*.

Cristina aussi a le sentiment de ne pas être née dans le bon corps mais en garde le secret. Elle n'en parle ni à sa mère, ni à son père ni à ses frères et sœurs. Lorsqu'elle commence à prendre des hormones à l'adolescence, c'est en cachette : *« j'ai pris des hormones cachées de ma maman mais j'ai peur par rapport à l'apparence qui commence à changer »*.

Nathalie enfin, est sans doute celle dont l'histoire illustre le mieux ce thème du secret. Ses expériences de travestissement à l'adolescence seront toujours secrètes : *« c'est à peu près au*

niveau de la 2<sup>nde</sup> que ça a commencé à devenir un peu plus flagrant et le désir, là, d'aller vers le vêtement, de commencer à porter des vêtements féminins donc là c'était une période de cachette, on attend qu'il y ait personne à la maison ». Elle explique avoir mené « une double vie » (« j'ai beaucoup caché à Reims, à ma mère, parce que j'avais la liberté à Paris, à Toulon où ailleurs, j'avais la liberté de quand même mener cette double vie mais par rapport à ma mère. J'ai longtemps caché donc du coup elle a jamais rien vu »), notamment lorsqu'elle vivait à Paris : « Et là c'est parti. J'étais déjà dans cette double vie » : informaticien « respectable » le jour, Nathalie se travestit et fréquente les prostitués du Bois de Boulogne la nuit. Lorsqu'elle décide de fuir cette ville qui lui fait peur, Nathalie rencontre une femme avec qui elle s'installe et continue de se travestir mais, là encore, en cachette. En couple avec Fanny, la compagne avec qui elle restera plusieurs années, Nathalie ne dit rien au fils de Fanny de sa transsexualité.

Ainsi, le secret se présente au cœur des histoires de vie de la plupart des patientes rencontrées, qu'il entoure l'histoire familiale, et notamment la filiation, ou l'histoire de la transition.

Si la transsexualité est gardée secrète c'est notamment car elle est vécue avec honte et culpabilité.

#### 3.4. Honte et culpabilité

La honte et la culpabilité sont au cœur des discours recueillis, qu'elles soient en lien direct avec la transsexualité ou bien en lien avec l'entourage.

C'est le travestissement qui est évoqué en premier comme source de honte. Emilie vit son comportement comme « *anormal* » et explique à plusieurs reprises en éprouver de la honte : « *Chaque fois que je quitte l'habit, j'ai honte de moi, je me supporte pas. Mais y a ce besoin qui est là, qui revient on va dire assez régulièrement. Mais chaque fois je le vis très mal* » ; « *y a une honte derrière, mais vraiment abominable. Quand je dis une honte, c'est à plus pouvoir me regarder même si personne le sait* » ; « *j'ai tellement honte par rapport à ma fille, que ben quelques fringues que j'ai pu aller acheter, tout de suite je les jette* ».

Le jour où Charline a été trouvée par sa mère habillée en fille, elle en a éprouvé elle aussi une honte intense : « *le jour où ma mère m'a trouvée habillée en fille elle a dit « oh la jolie petite fille !* ». Elle a voulu me montrer, je me suis roulée par terre pour pas que ça se voit, pour pas que ça se fasse parce que j'avais une conscience de refuser ça ». La culpabilité, Charline va l'éprouver aussi vis-à-vis de sa mère en raison de son affiliation à une bande de marginaux avec qui elle fait des « *bêtises* » : « *quand*

*je faisais des bêtises qu'étaient pas si graves que ça finalement j'étais très...je culpabilisais énormément de porter atteinte à ma mère qui me le renvoyait en plus. Et euh... du coup je culpabilisais énormément mais j'exprimais pas non plus.* ». Vis-à-vis de sa femme Sophie, Charline culpabilise de ne pas avoir de désir sexuel et de devoir avoir recours à des médicaments pour faciliter l'érection. Les relations sexuelles avec sa femme lui demandent des efforts : *« Y a eu un malaise au niveau de l'intimité du couple [...] au début ça tenait, j'ai fait beaucoup, beaucoup d'efforts, c'est un des lieux de souffrance de l'histoire...ça marchait assez moyennement. Au bout d'un moment j'suis passée au niveau des érections sur de la médication »* ; *« Au début ça marchait, ça a marché pendant un temps, après ça marchait plus »* ; *« Elle a fini par s'en plaindre. [...] et moi je culpabilisais énormément, j'étais impliquée affectivement, de ce côté-là y avait pas de souci, et du coup je me sentais fautive et du coup j'essayais tous les moyens pour essayer de... »*. A cela s'ajoute des démarches pour adopter qui n'aboutissent pas et dont l'épouse rend responsable Charline : *« Donc on commence la procédure d'adoption et on est rentrés dans l'impasse d'un système très très mauvais. Ça s'est dérégulé au fur et à mesure...c'est-à-dire qu'elle a eu de plus en plus d'exigences et moi je culpabilisais de plus en plus.* » ; *« Et elle me le reprochait de pas arriver au bout, que si ça se faisait pas c'est que je le voulais pas assez »*.

Dans les propos de Cristina aussi on peut lire une certaine honte de son comportement (prise d'hormones en cachette de sa mère) dans la mesure où elle explique qu'elle a arrêté car elle n'était pas prête à assumer les changements physiques occasionnés par cette prise de traitements.

Denise, elle, n'exprime pas de honte vis-à-vis de sa transsexualité mais dans son discours, une certaine culpabilité vis à vis de ses parents est perceptible. Elle explique qu'ils ont beaucoup souffert d'avoir une enfant comme elle : *« mes parents en ont enduré avec le voisinage, ils ont souffert de cette situation aussi, les gens sont méchants, moi j'entendais ils disaient « la famille C. ils ont un enfant qu'est pas normal » et ceci et cela et tout. Donc mes parents ils en ont souffert même s'ils me l'ont pas montré mais ils m'ont toujours défendue mais je sais qu'au fond d'eux mêmes ils en ont souffert »*.

La plupart des patientes rencontrées vont chercher à lutter contre ces comportements et ses ressentis qui leur font honte. C'est souvent par la fuite qu'elles s'y essaieront.

### 3.5. Lutte et fuite

Hormis Denise – et dans une moindre mesure Cristina dont le parcours de vie, nous y reviendrons, est bien différent-, toutes les patientes rencontrées ont essayé de lutter contre ce sentiment d’être une femme alors qu’elles sont nées homme et de fuir leur situation. Toutes ont cherché des solutions pour échapper à leur condition de transsexuelle : la fuite géographique, le mariage, la naissance d’un enfant.

Emilie, après avoir eu l’espoir un court moment à l’adolescence de voir enfin son corps se transformer et notamment sa poitrine pousser, se résout à « *[s’] assumer comme ça* » c’est-à-dire à assumer le fait d’être un homme. Elle va donc décider de cultiver ce qu’elle appelle une « *sur-masculinité* » en pratiquant des sports extrêmes ainsi que le triathlon à haut niveau : « *j’ai décidé de partir vraiment dans la quête de la masculinité telle que la société la voit et c’est là que j’ai commencé à faire vraiment des choses, des sports extrêmes, je faisais exprès de me raser le visage pour essayer de faire venir les poils parce qu’ils venaient pas, ma voix, j’avais une voix très aigue donc j’essayais d’être le plus rauque possible, j’ai vraiment travaillé ça de façon très très accrue* ». Cette période durant laquelle Emilie dit avoir « *gommé [s]a véritable personnalité* » (« *je me suis gommée à moi-même* ») est décrite comme une quête de masculinité où elle cherchait à se fuir : « *A l’époque j’étais en train de fuir un petit peu ce que j’étais dans ma période, on va dire, de quête masculine* ». Mais ces efforts pour être qui l’on n’est pas auront raison d’Emilie qui, ne supportant plus de se cacher, de se sentir honteuse et de lutter ainsi (« *Quand je dis une honte, c’est à plus pouvoir me regarder, même si personne le sait, j’ai du mal à croiser le regard de ma fille, à croiser le regard de sa mère, c’était vraiment une lutte* ») se met à avoir des idées suicidaires : « *Je me suis totalement effondrée, totalement effondrée, et y avait ce sentiment toujours qu’était là, contre lequel je luttais, effectivement de vouloir changer d’identité* ».

Dominique aussi a essayé de lutter contre son sentiment d’être une femme en pratiquant des activités qui sont socialement attribuées aux hommes, comme la moto et les courses de vitesse (« *quand j’étais plus jeune, j’ai fait beaucoup de moto, en vitesse, je voulais me prouver que j’étais un mec* »), et c’est par le mariage qu’elle cherche à, selon son mot, « *rentrer dans le rang* » : « *j’ai rencontré ma future femme en novembre 73, on est sorti un petit peu ensemble, on s’est disputé, on s’est séparé et puis elle est revenue vers moi et on s’est marié en 75. Je me disais « en fin de compte, je vais avoir une vie normale et puis on verra bien ce qu’il se passera dans l’avenir* ».

C’est aussi par le mariage et par le fait de devenir parent que Delphine a essayé de se conformer à ce qu’elle pensait que la société attendait d’elle et qui n’était pas d’être une femme : « *Et c’est là que je rencontre mon ex, Alicia. Bon ben après il est vrai qu’on se pose pas de question donc je mets pas de*



*mot de nature sur les choses et après on colle à ce que la société...on essaye de coller. C'est même pas qu'on essaye de coller, on colle à la société, le schéma de la société quoi, traditionnelle, être avec quelqu'un, avoir des enfants ».*

Charline aussi, dès l'enfance, essaye de lutter contre le plaisir qu'elle prend à s'habiller en fille. Alors que sa mère la trouve habillée en fille et qu'elle veut la montrer à son entourage, Charline se débat et refuse d'être présentée ainsi : *« Elle a voulu me montrer, je me suis roulée par terre pour pas que ça se voit, pour pas que ça se fasse parce que j'avais une conscience de refuser ça. Bon. Et pour avoir, pendant des années, vécu avec ça sans l'exprimer en le combattant [...] »*. Lors de l'entretien, Charline le répète à plusieurs reprises, pendant longtemps elle a cherché à lutter contre qui elle était et à fuir cette personne : *« qui j'étais je cherchais à m'en débarrasser très souvent » ; « j'étais dans [...] le refus de mon identité »*.

Nathalie est sans doute celle des patientes rencontrées dont l'histoire de vie illustre le mieux cette idée de lutte contre soi-même et de fuite. Troublée par la lecture du livre de Maud Marin, Le saut de l'ange, dans lequel elle se reconnaît, elle décide de s'engager dans la Marine, univers masculin par excellence, grâce auquel elle pense pouvoir fuir sa transsexualité : *« je pense que je suis allée me confronter à un monde très masculin » ; « je pense qu'aller dans la Marine c'était une façon de dire...on va dans un milieu très masculin pour échapper » ; « j'étais guidée à la base, je voulais trouver un métier mais je pense que derrière il y avait une manière de dire, parce qu'en fait souvent c'est comme si j'avais voulu m'échapper de la condition de transidentité, et en fait en allant dans la Marine c'était une manière de dire « je vais aller dans un milieu masculin, je vais m'en échapper » »*. Ne se sentant pas sa place dans cet univers militaire, elle le fuit et gagne Paris. Là, elle découvre et fréquente le milieu transsexuel mais elle refuse d'en faire partie : *« c'est pas possible je peux pas faire ça » ; « non je peux pas devenir ça » ; « je peux pas devenir ça, c'est pas possible »*. Sa transsexualité, Nathalie la considère comme une maladie dont elle doit se soigner et c'est le mariage qu'elle envisage à deux reprises comme solution thérapeutique pour *« [s]e sauver, [s]e soigner »* : *« Allez c'est bon je vais me marier, ça va aller, on va faire plein de projets » « allez, oublie tout ce que tu as vu, tout ce que tu as découvert » ; « non je peux pas être dans cette vie-là donc du coup quand j'ai rencontré cette fille, je me suis dit « je vais me soigner » »*. Horrifiée par ce à quoi elle assiste dans le milieu transsexuel parisien et à quoi elle se croit condamnée, Nathalie fuit Paris : *« Paris me faisait peur [...] je voulais fuir ce milieu parce que je voyais pas d'issue »*. C'est ensuite à nouveau le mariage qui apparaît comme la solution à sa situation : *« je vais retrouver une femme, ça va me guérir, j'aurai un boulot, une maison, un chien et ça va aller »*. Souvent j'ai eu cet espoir-là de dire *« je vais me marier, ça va aller, je vais guérir ça va aller, ça va aller »*. Là encore, c'est un échec. Même lorsque Nathalie se sera confiée à son épouse et aura décidé de s'engager dans une psychothérapie pour savoir qui elle est (*« il faut que j'aille vraiment voir qui je suis »*), elle cherche encore un moyen de

« *guérir* » : au cours d'un rendez-vous avec son psychologue, elle lui présente un livre dans lequel il est question d'une guérison possible de la transsexualité et lui demande ce qu'on peut faire pour elle : « *j'avais mis du Stabilo sur des passages qui m'avaient marquée dont un où y avait une phrase assez énigmatique qui laissait sous-entendre qu'on pouvait guérir, enfin en tout cas qu'on pouvait revenir en arrière, et je lui avais dit ça « ça veut dire quoi ? Vous pouvez faire quelque chose pour moi, que ça revienne en arrière ? Je sais pas moi mais faites quelque chose ».*

La vie de Cristina aussi est marquée par la fuite mais de manière différente. A vingt-sept ans, alors qu'elle a déjà commencé sa transition, elle part pour l'Argentine dans l'espoir d'une vie meilleure. Mais le rêve est de courte durée : confrontée à la prostitution, elle fuit et rentre au Brésil. A trente ans, c'est un nouveau départ mais pour la France cette fois, dans l'idée que sa transformation identitaire sera plus facile car prise en charge sur le plan financier par l'Etat. La fuite chez Cristina n'est donc pas comme chez les autres patientes dont il a été question précédemment en lien avec le souhait de s'éloigner du sentiment d'être une femme. Chez Cristina, partir ce n'est pas fuir la femme que l'on se sent être mais, au contraire, aller au-devant d'elle.

### 3.6. Reflet de l'évolution de la société

Chacun des récits des patientes rencontrées rend compte, à sa manière, de l'évolution de la société, notamment vis-à-vis du transsexualisme.

Une lecture transversale de ces récits de vie permet de se rendre compte de l'évolution de la société des années 1980 aux années 2000, notamment sur les plans sanitaires et législatifs et contribue à donner un reflet de ce qu'est la transsexualité aujourd'hui.

#### **Des années 1980 aux années 2000**

La grande majorité des patientes rencontrées met en avant le manque d'informations au sujet du transsexualisme qui était celui de leur époque et qui était dû en partie au manque de moyens de communication.

Les histoires de vie de Denise et de Dominique témoignent également de l'évolution de la situation sanitaire et législative de la France.

### ***Un manque d'information sur le transsexualisme pallié progressivement par l'arrivée de nouveaux moyens de communication et d'information***

Nathalie déplore à plusieurs reprises le manque d'information au sujet du transsexualisme qui était le sien en raison du peu d'accès à l'information : *« ça a été très compliqué parce que j'étais confrontée à la transsexualité donc on est dans les années 90, y a pas internet, la société elle est ce qu'elle est »* ; *« je savais que j'étais pas un homme, que je voulais vraiment vivre comme une femme et ben tout ce qui est protocole, tout ça, on n'en n'entend pas du tout parler. Je sais que je dis souvent « Internet n'existait pas » mais à ce moment-là, dans les années 90, avoir de l'information...les centres LGBT ça n'existait pas ou si ça existe on le sait pas, parce qu'à l'époque c'était le Minitel, les pages jaunes »*. C'est grâce à l'arrivée d'Internet qu'elle apprend l'existence d'équipes qui prennent en charge les personnes atteintes du même trouble qu'elle et que l'idée d'une transition va commencer à se faire : *« Entre temps, Internet est arrivé et puis ben comment je me souviens plus exactement mais de mémoire c'était des forums sur internet qui parlaient des équipes officielles qui commençaient à se mettre en place, j'avais aussi entendu parler du centre LGBT et puis et donc c'est là où l'idée elle a fait son chemin et que j'ai poussé la porte »*.

L'évolution de Nathalie va être un peu à l'image de l'évolution de la société : d'abord sans informations sur le transsexualisme puis horrifiée par ce que cela semble être, l'idée d'une transformation possible se fait peu à peu et semble être acceptée avec plus d'apaisement : *« Et puis ben petit à petit, et puis là les années ont passé, la société elle a évolué et je me suis dit « ben moi aussi je peux y arriver, trouver ma place, je peux devenir une femme dans cette société, je peux m'assumer aux yeux de tout le monde, y a pas de raison que ça ne marche pas »*.

Le manque d'informations au sujet du transsexualisme, c'est la deuxième chose dont Charline parle lorsqu'on lui demande de se présenter. On voit dès lors quelle importance cela peut avoir dans son histoire : *« du point de vue de la transidentité, je fais partie de la génération avant internet, c'est-à-dire des personnes qui étaient dans un grand manque d'informations et de contact vis à vis de la transidentité »*. N'ayant pas de mot à poser sur son sentiment de décalage et ignorant qu'il existe d'autres personnes dans sa situation, elle n'en parle pas : *« j'ai eu des amis mais j'ai jamais parlé de ça. D'abord ça existait pas donc j'avais pas parlé d'un truc qu'existait pas. »* ; *« Même ado, j'crois que je me suis jamais posé de questions parce que le problème c'est comme on est seul, isolé, on avait aucune référence extérieure. C'est le fait de n'avoir aucune référence extérieure, c'est pas du tout pareil aujourd'hui parce que c'est des choses qu'on parle »*.

Delphine aussi déplore le manque d'informations qui était celui de son époque (*« C'est les années 2000 qui commencent, en fin de compte, avant y avait pas de communication, c'est l'arrivée*

*d'internet. Juste avant on avait les « 3615 trans » mais y avait pas grand-chose ») et ressent de la frustration de ne pas avoir su plus tôt de quoi il s'agissait : « en fin de compte, je me rends compte, à travers toutes ces années, pour parler de la transition, je viens de vivre cinq décennies de frustration puisque j'ai grandi dans une époque où y avait pas de communication, j'avais juste des chaînes de télé et un magazine ou deux. En plus, j'ai grandi en milieu rural, en province ».*

C'est avec l'arrivée d'Internet que les choses ont changé, notamment pour Emilie. Son premier contact avec le transsexualisme sera celui de la pornographie en ligne. Par la suite, c'est grâce à des échanges entre internautes sur des forums, qu'elle apprend que le transsexualisme n'est pas qu'une question de sexe mais d'identité. Et c'est ensuite grâce à la création de son propre blog où elle poste des photos de sa transformation progressive qu'elle parvient peu à peu à assumer qui elle est.

### ***Les années SIDA***

La période décrite par les patientes comme celle de l'absence d'information sur le transsexualisme est aussi celle des « années SIDA » où les connaissances sur le VIH sont maigres et où le diagnostic de cette infection équivaut à une condamnation à mort. Denise qui a appris sa séropositivité en 1990 explique que devant l'incertitude du pronostic, elle a laissé tomber son souhait d'opération de changement de sexe : « Ça m'a tout gâché parce qu'à l'époque on savait pas si on allait... » ; « Donc j'ai laissé tomber le truc de l'opération parce que je me suis dit « ben je vais mourir ». Donc je me suis dit « c'est pas la peine parce que je vais y laisser ma peau ».

### ***Une législation différente***

L'entretien de Dominique témoigne aussi du changement de la société concernant le transsexualisme sur le plan législatif : pour pouvoir obtenir son changement officiel de prénom et d'identité, elle a dû subir une expertise et son enfant majeur a dû donner son accord. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. La loi de 2016 de modernisation de la Justice du XXI<sup>ème</sup> siècle a simplifié les démarches.

### **L'image du transsexualisme aujourd'hui**

Les entretiens des patientes témoignent aussi du transsexualisme tel qu'il existe aujourd'hui ou, pour le moins, tel que nous pouvons l'observer au CHU de Nice : des demandes de transition vers l'autre sexe sont faites par des individus de plus en plus jeune, lesquels sont souvent orientés et soutenus

par des associations transsexuelles militantes. A cela s'ajoute une nouvelle frange de patientes : sud-américaines, déjà hormonées et en partie opérées, souvent prostituées et infectées par le VIH, elles rentrent dans la filière de soin par les services d'infectiologie où elles sont prises en charge.

### ***Un public plus jeune***

Delphine qui est une militante active à l'ATCA (Association Transgenre de la Côte d'Azur) explique que ces dernières années les personnes venant demander un accompagnement associatif dans le cadre d'un changement d'identité sexuelle sont de plus en plus jeunes. Cela est peut-être le fait d'une information désormais très abondante et facile d'accès sur le transsexualisme : *« depuis que c'est médiatisé en France, depuis deux ans, qu'on a des films et des documentaires, dans pratiquement toutes les associations, on a vu arriver un flot de jeunes. Mais vraiment énorme ! Pour vous dire, nous on a eu 49, 50 contacts en moins d'un an. Depuis plus d'un an et demi, on a un groupe de parole de vingt-cinq jeunes, tous les mois, donc qui est accompagné par un psychologue et en parallèle on a les parents. »*. Alors que les patientes interrogées ont fait leur transition en cachette de leur entourage, c'est maintenant accompagnés de leurs parents que les jeunes gens viennent consulter.

Ce constat d'un public de plus en plus jeune et dont la demande de changement de sexe est appuyée par les parents est aussi celui qui est fait au CHU de Nice. De plus en plus de très jeunes adultes voire d'adolescent(e)s prennent rendez-vous à la consultation « dysphorie de genre » à la suite de recherches sur internet. Peut-être est-ce là le revers de la médaille d'une surinformation actuelle au sujet du transsexualisme qui semble être désormais ce dans quoi s'engouffre -parfois, voire souvent, et peut être aussi à tort- le mal être de la jeune génération.

### ***Le militantisme transsexuel***

Delphine et Nathalie dans une moindre mesure, toutes les deux militantes à l'Association Transgenre de la Côte d'Azur, témoignent d'un autre aspect du transsexualisme aujourd'hui qui est son caractère militant. Alors que les sujets transsexuels, honteux et culpabilisés, restaient cachés, ce n'est plus le cas aujourd'hui. Nombreuses en effet sont les associations trans', transgenre, LGBT qui cherchent à se faire entendre sur la scène publique à la demande d'une reconnaissance politique et sociale.

### **Une patientèle sud-américaine contaminée par VIH**

Cristina, immigrée sud-américaine, contaminée par le VIH, contrainte à se livrer à la prostitution pour survivre, est rentrée dans la filière de soin via sa prise en charge en infectiologie. Son cas n'est pas isolé et correspond à une partie de la patientèle actuelle qui consulte pour « dysphorie de genre » au CHU de Nice.

#### 3.7. Représentation stéréotypée des genres

La représentation qui est faite des genres masculin/féminin par les patientes interrogées s'avère assez stéréotypée.

En effet, l'appartenance à un genre ou à un autre est la plupart du temps dans les entretiens mis en lien avec les activités pratiquées : la danse, pratique féminine par excellence pour Nathalie et surtout pour Delphine, est mise en opposition avec un sport comme le judo qui lui serait exclusivement masculin. C'est par des sports dits « masculins » qu'Emilie et Dominique vont essayer de se conformer au genre masculin, leur genre de naissance : « *« j'ai fait de la moto, en vitesse, je voulais me prouver que j'étais un mec »* (Dominique)

Pour expliquer la différence de réaction entre sa fille et ses fils à l'annonce de sa transsexualité, Delphine fait elle aussi référence aux stéréotypes de genre. Si sa fille s'est montrée plus attentive à la détresse qu'a pu connaître son père, c'est normal, c'est parce qu'elle est une femme. Delphine l'affirme, « *la femme est plus dans l'empathie que l'homme* ».

Charline, si elle dit rejeter les stéréotypes de genres, s'y réfère sans cesse : être un garçon pour elle, c'est avoir de la force, cacher ses émotions : « *j'ai vite compris quand j'étais petit garçon qu'en tant que garçon, j'avais des rôles de garçon [...] ça veut dire qu'il y avait une certaine force à avoir* » ; « *j'ai du mal à vous dire précisément ce que je faisais qui faisait que j'étais garçon. Y avait certainement masquer ma sensibilité, masquer mes émotions* ». Être un homme, c'est prouver sa virilité en jouant au séducteur. Si l'on ne « drague » pas, c'est qu'on est du côté féminin : « *j'avais une relation, encore les stéréotypes, une relation qui était entre guillemets « beaucoup plus féminine que masculine » c'est-à-dire j'étais pas dans une...hmm...j'étais dans une, je sais que c'est très...je me faisais draguer beaucoup plus que je draguais, pour être simple* ». Charline, car elle s'occupait du foyer et des enfants, explique qu'elle formait avec son épouse un couple « à l'envers » : « *moi, j'avais le foyer et elle, elle était plus libre et plus extérieure* ». Dans le discours de Delphine, le foyer et tout ce qui est intérieur est donc l'attribut de la femme et l'extérieur celui de l'homme. Elle est « *la femme à la maison* » car elle s'occupe des enfants. Pour expliquer que ses élèves ne peuvent pas avoir de

difficultés à l'identifier en tant que femme, Charline avance l'argument suivant : « *je suis pas ambiguë c'est-à-dire que pour les repères d'identification, je porte des robes* ».

Dominique, au cours de son expertise pour son changement d'identité officiel, dira vouloir vivre en femme, vouloir vivre simplement sa vie de « *ménagère* ». La femme est là encore assimilée au foyer de façon très stéréotypée.

Les représentations que la majorité des patientes rencontrées ont de la femme sont donc assez rigides et simplificatrices : la femme est passive, se laisse séduire puis reste au foyer et s'occupe des enfants, remplissant ainsi son rôle de « *ménagère* ».

Denise, elle, se distingue de ce discours stéréotypé sur les rôles et les activités des femmes et des hommes. Elle rejette l'image de la femme au foyer qui se sacrifie pour ses enfants telle qu'elle a pu l'avoir par sa mère dans sa jeunesse : « *Alors, non, je vais être franche, ça n'a jamais été ma préoccupation. Moi du jour où j'ai fait ma transition, je me suis dit que même si j'avais été une vraie femme, je n'aurais pas eu d'enfant. Moi c'était mon idéal, c'était d'être indépendante, d'avoir quelqu'un mais moi mon idéal c'était pas d'avoir des enfants.* » Même si son entourage ne comprend pas son choix, cela ne l'empêche pas d'y tenir : « *Moi j'ai des amis, une femme qui veut pas d'enfant, ben à la limite, ils ont du mal à comprendre. Mais moi je comprends très bien.* »

### **Comparaison aux données de la littérature**

Dans l'étude de Faccio, Bordin et Cipolletta, « *Transsexual parenthood and new role assumptions* » (2013), les auteurs ont conduit des entretiens semi-structurés avec 14 transsexuels MtF et 14 hommes pour explorer notamment les stéréotypes parentaux masculins et féminins. Il apparaît que les transsexuels parents avaient tendance à intérioriser les stéréotypes de genre concernant les rôles parentaux et à les reproduire. En effet, les parents transsexuels de l'étude utilisent moins le mot « *mum* » pour décrire la figure de la mère que le terme « *feminine* » et attribuent à la figure féminine certaines attitudes et certains sentiments comme la confiance, l'affection et la capacité à consoler : « *Affection is typically female* »<sup>27</sup> ; « *Mums are generally the consoling figure in a couple* »<sup>28</sup>. Le père, lui, est décrit comme celui qui est capable de « *gérer la situation* » et est identifié à la force et à la

---

<sup>27</sup> « *L'affection est typiquement féminine* », traduction personnelle

<sup>28</sup> « *Les mères sont en général celles des deux qui consolent* », idem

sévérité : « *The one who's more practical in situations* »<sup>29</sup> ; « *If you go on a mountain trip, you prefer going with your dad* »<sup>30</sup> ; « *The dad is the stronger one* »<sup>31</sup>.

Les réponses des hommes non transsexuels sont différentes : ils décrivent la figure du père en utilisant leur propre expérience, notamment la façon dont ils éduquent leurs enfants et la division des tâches avec leurs épouses, et celle de la mère en prenant pour référence leurs femmes et utilisent spécifiquement les termes « *my wife* » et « *mother* ».

Ces données, même s'il s'agit dans cette étude d'envisager les rôles parentaux et non les genres féminin et masculin, vont dans le sens de ce qui a été observé lors des entretiens avec les patientes rencontrées : une vision stéréotypée et binaire des rôles parentaux réfléchi par une opposition entre le pôle mère-féminin versus le pôle père-masculin.

---

<sup>29</sup> « *Celui qui a le plus l'esprit pratique en cas de besoin* », idem

<sup>30</sup> « *Si tu pars à la montagne, tu préfères y aller avec ton père* », idem

<sup>31</sup> « *Le père est le plus fort* », idem



## CHAPITRE 3 : DISCUSSION

### 1. Résultats de l'étude

#### 1.1. Eléments communs aux différents parcours de vie et de transition

L'étude transversale des sept entretiens cliniques a permis de mettre en évidence des éléments communs aux différents parcours de vie et de transition.

Tout d'abord, au travers des histoires de vie qui nous ont été rapportées, se dessine une dynamique familiale plus ou moins similaire : une relation de proximité avec la mère et un rapport au père plutôt pauvre dont le portrait dépeint ne favorise pas l'identification masculine.

Dans la plupart des discours recueillis, la mère apparaît comme protectrice et très présente. C'est notamment le cas dans l'histoire de Denise qui entretenait une relation quasi fusionnelle avec sa mère, de Dominique et de Charline.

La mère se montre aussi souvent permissive vis-à-vis des conduites de féminisation de son fils. Selon Delphine et Cristina, leurs mères ne pouvaient qu'être au courant de leurs travestissements mais ont préféré se taire et ne pas intervenir. La mère de Denise non plus ne s'est pas montrée interventionniste vis-à-vis des comportements de son enfant. Quant à celle de Charline, elle aurait même encouragé les travestissements de son garçon.

La mère apparaît également comme la figure forte de la famille, celle qui gère le foyer et s'occupe de tout. Chez Cristina, la mère est « *la chef de famille* », de même que chez Delphine et Denise. Figure pivot du foyer, la mère est aussi celle qui se sacrifie pour ses enfants, notamment chez Cristina.

Concernant le père, c'est un tableau peu valorisant qui est fait de lui par les patientes rencontrées : distants, peu présents et/ou autoritaires, les pères ne semblent pas favoriser l'identification masculine. Très proches de leur mère, les patientes ont en général connu dans leur enfance une relation pauvre à leur père. Denise donne de son père une image d'homme effacé et inconsistant ; Delphine décrit un père incapable de tenir son rôle de père auprès de ses enfants. Dominique donne elle aussi une image négative de son père qu'elle décrit comme très rigide et autoritaire. Quant à Emilie, c'est elle qui dresse le portrait le plus négatif du père : instable et violent, il pourrait même être coupable d'inceste.

Ainsi, les discours recueillis vont dans le sens de la littérature existante concernant la possible existence d'une dynamique familiale particulière chez le transsexuel MtF avec une grande proximité

mère-fils et un lien père-fils de qualité médiocre (Ball, 1967 ; Stoller, 1968 ; Oppenheimer, 1980 ; Sorensen, 1981 ; Tsoi, 1990 ; Chéron et al, 2005).

Ensuite, certains thèmes sont apparus de manière récurrente dans les discours recueillis. Ce sont ceux de la communication et notamment des difficultés à communiquer, du secret, de la honte et de la culpabilité, de la lutte et de la fuite.

En effet, la question de la communication est très présente dans les récits de vie des patientes. Chez la plupart d'entre elles et de leurs familles, communiquer est difficile, que cela soit au sein de la fratrie, du couple ou entre parents et enfant. La communication peut même revêtir un aspect pernicieux comme chez Emilie et Delphine où la parole est parfois chargée de contradiction.

Chez certaines des patientes rencontrées, la communication entre parent et enfant semble s'être trouvée modifiée par le changement d'identité. Charline a repris contact avec ses parents au moment de sa transition alors que la communication avait toujours été compliquée avec eux et Emilie estime que les échanges qu'elle a avec sa fille sont de meilleure qualité depuis qu'elle s'assume en tant que femme.

Le corollaire de cette difficulté à communiquer, notamment entre parent et enfant, va être la présence et le maintien pendant longtemps d'un secret au sein de la famille. De fait, le secret est au cœur des histoires de vie de la plupart des patientes rencontrées, qu'il entoure l'histoire familiale, et notamment la filiation, ou l'histoire de la transition. Le secret, en effet, est aussi et surtout celui des patientes rencontrées, celui de se sentir femme alors qu'elles sont nées homme.

Si la transsexualité est gardée secrète, c'est notamment car elle est vécue avec honte et culpabilité. Hormis Denise, toutes les patientes rencontrées ont vécu leur goût pour le travestissement et/ou leurs tentatives de modifications corporelles comme une source de honte. Si Denise, elle, n'exprime pas de honte directement en lien avec sa transsexualité, une certaine culpabilité vis-à-vis de ses parents et de ce qu'ils ont enduré vis-à-vis du voisinage transparaît néanmoins dans ses propos.

La plupart des patientes rencontrées vont chercher à lutter contre ces comportements et ces ressentis qui leur font honte. C'est par la fuite géographique, le mariage ou bien la naissance d'un enfant qu'elles tenteront d'échapper à leur transsexualité.

Enfin, un autre élément commun aux récits recueillis est la représentation stéréotypée des genres masculins/féminins qui est faite par les patientes interrogées. En effet, l'appartenance à un genre ou à l'autre est la plupart du temps mise en lien avec les activités pratiquées. Certaines d'entre elles

seraient masculines – ce serait le cas de la moto, du judo et du triathlon- tandis que d'autres comme la danse relèveraient d'une pratiquement exclusivement féminine. Les réactions émotionnelles seraient elles aussi conditionnées au genre : la femme ferait nécessairement preuve d'empathie tandis que l'homme ne montrerait pas ses émotions, faisant ainsi preuve de sa force. Les comportements sociaux tels que décrits par les patientes sont eux aussi stéréotypés : être un homme, c'est être un séducteur. La femme, passive et soumise, se laisse séduire, reste au foyer à s'occuper des enfants remplissant ainsi ce rôle de « *ménagère* » cher à Dominique, tandis que l'homme travaille et occupe l'espace extérieur. Il n'y a que Denise qui se distingue véritablement de ce discours stéréotypé sur les rôles et les activités des femmes et des hommes. Elle rejette cette image de la femme au foyer qui se sacrifie pour ses enfants telle qu'elle a pu l'avoir par sa mère dans sa jeunesse.

Les représentations que la grande majorité des patientes rencontrées ont de la femme sont donc assez rigides et simplificatrices. Cela va dans le sens de l'étude menée par Faccio, Bordin et Cipolletta en 2013 où les auteurs ont mis en évidence une tendance chez les transsexuels parents à intérioriser les stéréotypes de genre concernant les rôles parentaux et à les reproduire. Même s'il s'agit dans l'étude citée d'envisager les rôles parentaux et non les genres féminins et masculins cela corrobore ce qui a été observé lors des entretiens réalisés: une vision stéréotypée et binaire des rôles parentaux réfléchi par une opposition entre le pôle mère-féminin versus le pôle père-masculin.

## 1.2. Liens entre transsexualité et parentalité

Concernant les liens entre parentalité et transsexualité, à la lumière des histoires de vie étudiées, il apparaît les points suivants que nous étudieront successivement en nous référant également à la littérature existante :

- La trajectoire transsexuelle est susceptible d'affecter négativement la parentalité.
- La trajectoire transsexuelle doit composer avec le cadre familial.
- La trajectoire transsexuelle peut avoir un impact positif sur le rôle parental.
- La parentalité peut influencer la trajectoire transsexuelle.

### 1.2.1.La trajectoire transsexuelle est susceptible d'affecter négativement la parentalité

La trajectoire transsexuelle est susceptible d'affecter le désir d'enfant et ce, pour plusieurs raisons en lien avec la transsexualité.

En effet, comme nous l'avons vu avec les récits de vie des patientes rencontrées, les personnes transsexuelles peuvent être victimes de discrimination et de stigmatisation, aussi bien durant leur

enfance qu'à l'âge adulte. C'est le cas notamment de Denise qui se souvient encore douloureusement de l'enfance qu'elle a vécue. Violentée, insultée et rejetée durant sa jeunesse, elle explique qu'elle n'aurait pas souhaité que son enfant puisse vivre cela. Il en va de même pour Cristina dont l'enfance a été pénible, mais c'est surtout en raison de la précarité dans laquelle elle vit -et qui semble en partie due à sa transsexualité car celle-ci la maintient d'une certaine façon en marge de la société (d'où des difficultés à trouver un emploi) et la contraint ainsi à se prostituer pour gagner sa vie- qu'elle refuse d'avoir des enfants. Sa situation financière et sociale ne lui semble pas compatible avec le fait d'élever des enfants.

Nathalie, elle, nous donne une autre vision de la manière dont la trajectoire transsexuelle peut affecter négativement le désir d'avoir un enfant. En effet, Nathalie explique que jusqu'à son opération chirurgicale de changement de sexe, elle était bien trop occupée psychologiquement à se demander qui elle était vraiment et ce qu'elle allait pouvoir faire pour le devenir, à se cacher, à se travestir, etc... et qu'elle n'avait pas de temps à consacrer, ne serait-ce qu'en pensée, à l'idée de devenir parent. Maintenant qu'elle est opérée et satisfaite de qui elle est, elle se sent beaucoup plus libre et disponible qu'auparavant mais souhaite se consacrer entièrement ce temps et, pour cette raison, ne peut envisager d'avoir un enfant qui risquerait d'entraver cette liberté durement gagnée.

La trajectoire transsexuelle est également susceptible d'affecter les relations avec les enfants déjà existants. C'est le cas dans l'histoire de Delphine dont le fils aîné a rompu les liens pendant trois mois après qu'il a appris brutalement la transsexualité de son père. Charline, elle, n'a plus aucun contact avec ses trois enfants depuis plusieurs années. Même si elle affirme que cette rupture des liens n'a rien à voir avec sa transsexualité (les liens étaient déjà rompus avant qu'elle ne commence sa transition), on peut se demander dans quelle mesure cela est tout à fait exact. En effet, les enfants ont tout de même été informés par leur mère des habitudes de travestissement de leur père lorsqu'ils vivaient encore tous sous le même toit. Dès lors, il est possible que cela n'ait pas favorisé le maintien des relations entre Charline et ses enfants.

On retrouve cette idée de la trajectoire transsexuelle comme entrave à la parentalité dans d'autres études. La transsexualité est parfois envisagée par certains sujets transsexuels comme une barrière pour devenir parent de la manière dont ils le souhaiteraient (Tornello, Bos, 2017 ; von Doussa, Power, Riggs, 2015) en raison de barrières psychologiques (être transsexuel est vécu par certains comme incompatible avec le fait de devenir parent), biologiques (infertilité occasionnée par les

traitements hormonaux), financières (coût élevé des prises en charge en PMA dans les pays où elle est autorisée pour les individus transsexuels) et légales (manque de droits légaux pour ces parents). La trajectoire transsexuelle est également susceptible d'affecter les relations avec les enfants déjà existants en raison d'un risque de séparation des enfants d'avec leur parent transsexuel (Leprince et Taurisson, 2008 ; Fortier, 2015) et/ou de réaction de rejet de la part des enfants vis-à-vis de leur parent transsexuel (Fortier, 2015)

### 1.2.2. La trajectoire transsexuelle doit composer avec le cadre familial

Une autre donnée importante mise en avant dans les récits de vie est la nécessité pour le sujet transsexuel parent de composer avec son cadre familial. C'est le cas d'Emilie dont le début de la transition physique s'est fait très progressivement pour ne pas heurter sa fille adolescente avec qui elle vivait. Habillée en femme au travail, elle revêtait ses habits de « *papa modèle* » une fois de retour à la maison. Lorsqu'elle a commencé à modifier son apparence physique au-delà de l'habillement, c'est encore très progressivement qu'elle l'a fait pour que le changement ne soit pas trop brutal pour sa fille. Dominique a dû elle aussi faire composer sa trajectoire transsexuelle avec sa situation familiale. En effet, en raison d'une loi en vigueur à l'époque, Dominique a dû attendre que son fils ait 13ans ½ pour pouvoir obtenir sa garde et n'a pas pu commencer sa transition vers le sexe féminin plus tôt pour cette raison. Devenir la femme qu'elle se sentait être, c'était risquer de perdre la garde de son fils. C'est pourquoi, elle a pris la décision de rester dix ans avec son épouse de l'époque avant de demander le divorce. Ce n'est qu'une fois la garde obtenue qu'elle a commencé à envisager son changement d'identité. Une fois la transition physique achevée, Dominique a été une fois de plus contrainte de composer avec sa vie familiale pour obtenir le changement officiel de son identité. La loi de l'époque obligeait que les enfants du sujet transsexuel demandeur du changement d'identité soient majeurs et donnent leur accord. Dominique a donc dû attendre que son fils ait plus de dix-huit ans pour que ses papiers officiels soient en accord avec son apparence physique.

La littérature abordant la question de la parentalité chez les sujets transsexuels fait état du même phénomène d'adaptation de la transition du parent au cadre familial.

Afin de ne pas heurter l'enfant, il lui est souvent laissé le choix du prénom ou du surnom par lequel il va appeler son parent. C'est généralement un surnom qui est choisi par l'enfant ou un diminutif du nouveau prénom (Grenier, 2006 ; Hines, 2006 ; von Doussa, Power, Riggs, 2015) afin d'appeler le parent de manière neutre.

Plusieurs études (Haines, 2006 ; Grenier, 2006) expliquent qu'un temps de transition est nécessaire à l'enfant pour qu'il apprivoise la nouvelle identité de son parent. C'est la raison pour laquelle

Nathalie, l'une des patientes rencontrées par Myriam Grenier (Grenier, 2006), explique avoir volontairement fait « *une transition escargot* ». Elle souhaitait que sa femme Claudie et sa fille Lolita puissent s'habituer tranquillement à sa métamorphose. Toujours dans cette idée, c'est progressivement que Dan, un des patients témoignant dans l'article de Hines (2011), a changé sa garde-robe.

Lorsque le changement d'identité a pu être accepté par les enfants, il arrive bien souvent que le parent transsexuel cherche à préserver ses enfants d'un trop grand nombre de changements en s'identifiant auprès d'eux tel qu'ils l'ont toujours connu. C'est le cas d'Annick par exemple (Fortier, 2015) qui continue de signer ses mail « *papa* » même si elle est devenue une femme.

Le parent transsexuel doit aussi composer avec son partenaire qui est en général l'autre parent et qui, la plupart du temps, n'était pas informé de ce désir de changement d'identité. L'annonce peut être source de conflits et de séparation et est souvent faite par le parent transsexuel avec la peur de perdre la garde de son enfant (Haines, Ajayi, Boyd, 2014).

#### 1.2.3. La trajectoire transsexuelle peut avoir un impact positif sur le rôle parental

Il apparaît que la trajectoire transsexuelle, notamment l'affirmation du genre ressenti, peut aussi avoir un impact positif sur le rôle parental. Cela est rapporté par plusieurs des patientes rencontrées. Emilie explique qu'elle se sent à présent dans une relation plus honnête, plus vraie avec sa fille car elle se sent enfin libre d'être celle qu'elle est et que, de ce fait, les relations entre elles ont gagné en qualité. Pour Delphine, malgré une rupture des liens de quelques mois avec son fils aîné, elle se sent désormais plus proche de lui grâce au tournage d'un film dont le scénario, écrit par ce même fils, retrace le parcours du changement d'identité de son père.

S'assumer comme les femmes qu'elles se sentaient être semble donc avoir eu un impact positif sur le rôle parental de Delphine et d'Emilie en leur permettant de s'engager avec leurs enfants dans des relations qu'elles jugent de meilleure qualité.

Cette idée de la trajectoire transsexuelle, et notamment de l'étape de l'affirmation du genre ressenti, pouvant avoir un impact positif sur le rôle parental, n'est pas inconnue dans la littérature existante (Pyne, 2015 ; Dierckx, Mortelmans, Motmans, T'Sjoen, 2017) mais reste relativement peu explorée.

#### 1.2.4. La parentalité peut influencer la trajectoire transsexuelle

Nos études de cas nous ont permis d'observer que la parentalité pouvait influencer la trajectoire transsexuelle.

En effet, chez plus de la moitié des patientes rencontrées, la parentalité a retardé le processus d'affirmation du genre. Si chez Dominique le fait d'être parent a pu constituer un frein à sa transition, c'est surtout en raison d'une question juridique comme nous l'avons vu précédemment. En revanche, pour Delphine, Charline et Emilie c'est bien le fait d'avoir des enfants qui leur a fait différer la décision d'une transition. Emilie a toujours vécu avec beaucoup de honte et de culpabilité ses épisodes de travestissement et d'autant plus après la naissance de sa fille. Charline, elle, n'a commencé les démarches pour sa transition qu'une fois les liens rompus avec ses enfants, comme si le fait de ne plus avoir de contact avec eux -de leur fait- l'autorisait en quelque sorte à s'assumer en tant que femme.

Plus rarement, la parentalité peut aussi accélérer ce processus d'affirmation de genre. C'est ce qui ressort des propos de Nathalie pour qui la confrontation au désir d'enfant de sa compagne lui a fait prendre conscience de la nécessité qui était la sienne d'être suivie sur le plan psychologique, et c'est justement ce suivi qui aura fait émerger chez elle le désir d'entamer un parcours de changement d'identité sexuelle.

Cette idée de s'engager dans une vie conjugale et familiale afin, sinon de mettre un terme au désir de changement d'identité, du moins de freiner la transition, est fréquemment évoquée par les sujets transsexuels parents pré-transition dans la littérature existante (Hines, 2006 ; Fortier, 2015 ; Petit, 2018). Avoir un enfant est envisagé comme un « *garde-fou* » (sic), un moyen d'entraver la transidentité.

Devenir parent peut aussi, comme pour Nathalie, accélérer le processus d'affirmation de genre et l'entrée en transition. Hérault (2015) le montre à travers l'histoire d'Alexandra. Transsexuelle MtF, elle est consciente de sa transsexualité depuis l'adolescence mais a renoncé à son projet de transition à la suite de son mariage avec Camille dont elle pensait que celle-ci serait « *la femme qui [lui] permettrait d'être un homme* ». C'est la naissance de leur fille Louisa qui va redéfinir les choses. En effet, les deux femmes vont se positionner davantage comme rivales que comme partenaires pour élever leur enfant. Après une période de réflexion, les deux femmes se séparent en se partageant la garde de Louisa et Alexandra entame sa transition. Sophie Médard, MtF, évoque la même chose dans son autobiographie (non publiée) citée par Hérault (2015) : ses deux filles ont joué un rôle essentiel dans son parcours transsexuel. En effet, la venue au monde de ses enfants lui a fait prendre conscience qu'elle et son ex-épouse, mère des enfants, étaient en concurrence comme deux mères : « *Nous avons été et nous sommes encore deux mères concurrentes* » (Sophie Médard, 1993,

citée par Hérault, 2015). Suite à cette prise de conscience, Sophie va s'engager dans une féminisation progressive puis, trois ans plus tard, dans une transition et une procédure de divorce. C'est donc bien dans le cadre de la parentalité qu'une redéfinition de soi et de son rôle va s'opérer.

Ainsi, il apparaît que la trajectoire transsexuelle et la trajectoire parentale s'influencent l'une l'autre dans un mouvement bidirectionnel.

Cette idée d'influence mutuelle se retrouve aussi dans le travail d'une chercheuse québécoise en psychologie (Petit, 2018) qui a mené une étude qualitative auprès de 24 parents transsexuels québécois.

### 1.3. Être ou ne pas être parent : quel rôle chez les sujets transsexuels étudiés ?

L'analyse des récits de vie des patientes rencontrées nous a permis de comprendre quel rôle revêtait chez chacune d'elles le fait d'être ou de ne pas être parent. Il apparaît que ce choix ou ce refus d'être parent est parfois intimement lié à la problématique transsexuelle du sujet mais pas toujours.

#### 1.3.1. Choix/ refus d'être parent en lien avec la problématique transsexuelle

Pour Emilie dont l'identité est indécise et imprécise (elle dit avoir été successivement « hypermasculine » puis « hyperféminine », « 50% femme 50% homme » et finit à présent par se désigner par « *qu'est-ce que c'est ?* »), devenir parent lui a permis d'acquiescer un statut identitaire. La seule identité stable à laquelle elle a accès est celle de père. On comprend dès lors que le fait de devenir parent est étroitement lié à sa transsexualité et ce d'autant plus qu'avoir eu une fille lui permet de vivre par procuration à travers elle, ce qu'elle reconnaît facilement.

Chez Charline aussi devenir parent est directement en lien avec sa problématique transsexuelle mais de façon très différente. En effet, pour Charline, qui ne semble jamais être véritablement devenue parent sur le plan psychique, endosser le rôle de mère (c'est ainsi qu'elle décrit le rôle qu'elle avait auprès de ses enfants alors qu'elle était encore un homme) semble avoir été une sorte d'intermédiaire entre son ancienne identité d'homme et sa nouvelle identité de femme.

Pour Nathalie enfin, c'est le choix de ne pas être parent qui est lié à son parcours de transition. En effet, la question de la parentalité la renvoie inévitablement à son identité d'homme biologique et à son impossibilité à procréer en tant que femme. Par là même, elle est une menace dont elle préfère



se tenir éloignée. Le refus d'être parent semble donc être pour Nathalie une façon de préserver son identité de femme.

### 1.3.2. Choix/ refus d'être parent sans lien avec la problématique transsexuelle

Si Dominique se sent aussi bien mère et père de son fils, cela ne semble pas être en lien avec sa problématique identitaire mais avec une volonté d'apporter à elle seule, à son fils, toute l'affection que peuvent donner deux parents et que, dit-elle, elle n'a pas reçu des siens, cela dans une démarche de réparation d'une carence affective.

Chez Delphine, la parentalité semble peu investie. Le rôle de parent semble bel et bien avoir été un rôle au sens propre pour cette artiste à l'ego surdimensionné.

Cristina, elle, refuse de devenir parent au motif que ses conditions de vie actuelles, en lien avec sa transsexualité, ne lui permettent pas d'envisager d'élever sereinement un enfant. Néanmoins, sa transsexualité et la précarité qui en résulte prennent plutôt l'apparence d'une « excuse » à ce refus de parentalité. En effet, un vécu traumatique de son enfance ainsi qu'une identification forte entre elle et l'enfant qu'elle pourrait avoir semblent l'empêcher, conditions matérielles défavorables ou non, de pouvoir s'envisager comme parent.

Il en est de même pour Denise : sous couvert d'une revendication d'autonomie et du souhait de mener sa vie comme elle l'entend, il s'avère qu'une dépendance psychique à ses parents et à son statut d'enfant ne lui a pas permis d'envisager de devenir parent.

## 2. Apports de l'étude

### 2.1. Une vue d'ensemble du parcours de vie

Contrairement à la plupart des études qui n'étudient la question de la parentalité chez les sujets transsexuels qu'après la transition (Hines, 2006 ; White & Ettner, 2004, 2007 ; Pyne, 2015 ; Haines, Ajayi, Boyd, 2014 ; Grant et al, 2011 ; Fortier, 2015 ; Dierckx et al, 2017), y compris lorsqu'il s'agit d'individus qui ont été parents avant de changer d'identité, notre étude s'attache à retracer l'ensemble du parcours de vie des patientes rencontrées. Cela permet d'une part, comme nous l'avons vu précédemment dans la partie « résultats de l'étude », de mettre en lumière un certain nombre de points communs entre les parcours de vie et de transition mais aussi de connaître les

expériences parentales de ces patientes avant la transition. Cela nous offre ainsi la possibilité de comprendre de quelle manière la parentalité peut influencer le parcours transsexuel.

#### 2.1.1.Éléments communs entre les parcours de vie et de transition des patientes rencontrées

Nous l'avons déjà vu dans le chapitre 2 de cette étude, les récits de vie recueillis mettent en évidence des similitudes dans les parcours de vie et de transition : une dynamique familiale similaire ; des difficultés à communiquer ; le secret entourant la transsexualité, laquelle est source de honte et de culpabilité, et qu'on essaye de combattre et de fuir ; une vision stéréotypée des genres féminins et masculins.

Si certains de ces éléments avaient déjà pu être mis en évidence dans d'autres études (Fortier, 2015 ; Hérault, 2011, 2015 ; Hines, 2006 ; von Doussa, Power, Riggs, 2015 ; Faccio, Bordin, Cipolletta, 2013 ; Chéron et al., 2005), ils n'avaient été que très peu explorés. Notre étude, en s'appuyant sur le récit de sept parcours de vie singuliers, offre un meilleur éclairage, car plus détaillé, sur ces thématiques communes.

#### 2.1.2.Un reflet de l'évolution de la société

Là où notre étude apporte un élément nouveau qui, à notre connaissance, ne se retrouve pas dans la littérature existante, c'est dans le reflet de l'évolution de la société et de la question de la transsexualité que les récits de vie recueillis offrent.

En effet, chacun des récits rend compte à sa manière de l'évolution de la société, notamment vis-à-vis du transsexualisme.

Une lecture transversale de ces récits permet de se rendre compte de l'évolution de la société des années 1980 aux années 2000.

La grande majorité des patientes rencontrées met en avant le manque d'informations au sujet du transsexualisme qui était celui de leur époque et qui était dû en partie au manque de moyens de communication. C'est grâce à l'arrivée d'Internet, à la création d'équipes spécialisées dans la prise en charge du transsexualisme et à la naissance d'associations militantes LGBT que les patientes rencontrées vont pouvoir mettre un mot sur ce sentiment de décalage et de mal être qui est le leur et que l'idée d'une transition va pouvoir se faire.

La période décrite par les patientes comme celle de l'absence d'information sur le transsexualisme est aussi celle des « années SIDA » où les connaissances sur le VIH sont maigres et où le diagnostic de cette infection équivaut à une condamnation à mort. Denise, qui a appris sa séropositivité en 1990, se croyant proche d'une mort certaine, a préféré renoncer à son opération de réassignation sexuelle.

L'entretien de Dominique témoigne du changement de législation vis-à-vis du transsexualisme. En effet, alors qu'elle a été contrainte de subir une expertise et d'obtenir l'accord de son enfant majeur pour changer officiellement d'identité, cela n'est plus le cas aujourd'hui. La loi de 2016 dite « Loi de modernisation de la Justice du XXIème siècle » a simplifié ces démarches.

Les entretiens des patientes sont également le reflet du transsexualisme tel qu'il existe aujourd'hui ou, pour le moins, tel que nous pouvons l'observer au CHU de Nice en 2018-2019.

Comme l'évoque Delphine, militante active d'une association transsexuelle, le public demandeur à l'heure actuelle d'une réassignation sexuelle hormono-chirurgicale et d'un accompagnement associatif est plus jeune qu'il pouvait l'être il y a encore quelques années. Alors que la très grande majorité des patientes rencontrées ont fait leur transition dans la honte et le secret, en cachette de leur famille, c'est maintenant accompagnés de leurs parents que les jeunes gens viennent consulter. C'est aussi le constat qui est fait au CHU de Nice où de plus en plus de très jeunes adultes voire d'adolescents prennent rendez-vous à la consultation « dysphorie de genre » suite à des recherches sur internet. Cela est possiblement le corollaire d'un accès à l'information désormais facile et très abondant sur le transsexualisme.

Ce jeune public est souvent orienté et soutenu par des associations transsexuelles militantes. En effet, un autre aspect du transsexualisme aujourd'hui est son caractère militant et revendicateur d'une reconnaissance politique et sociale, ce dont témoignent les histoires de Nathalie et de Delphine qui sont toutes les deux membres de l'ATCA (Association Transgenre de la Côte d'Azur). Enfin, l'histoire de vie de Cristina, immigrée brésilienne séropositive, illustre cette nouvelle frange de patientes sud-américaines qui consultent pour dysphorie de genre, notamment au CHU de Nice. Déjà partiellement en transition, souvent prostituées et infectées par le VIH, elles rentrent dans la filière de soin par les services d'infectiologie où elles sont prises en charge.

### 2.1.3. Expérience parentale avant la transition

En offrant aux patientes rencontrées la possibilité d'échanger sur l'ensemble de leur parcours de vie, initialement à l'aide d'une trame d'entretien semi-dirigé mais finalement davantage sur le mode d'un échange libre dont les questions posées faisaient suite à ce qui était dit, il a été possible de recueillir des récits de vie « entiers », depuis l'enfance des sujets jusqu'au moment de la rencontre organisée pour cette recherche. Cela a permis de connaître l'expérience parentale des sujets avant qu'ils ne s'engagent dans la transition.

Alors que la très grande majorité des études menées s'intéressent essentiellement aux répercussions du changement d'identité du parent sur son expérience parentale, donc à la question de la

parentalité après la transition, nous avons ici, si l'on peut dire, l'avant-après de la transition, ce qui permet d'étudier plus complètement l'éventuelle évolution du positionnement et du ressenti parental.

## 2.2. Les discours recueillis nous permettent de comprendre comment la parentalité peut influencer le parcours transsexuel

Avoir ainsi, par son discours, une vue d'ensemble de l'expérience de la parentalité du sujet nous permet de nous rendre compte et de comprendre de quelle manière la parentalité peut influencer le parcours transsexuel. Certes, cela a pu être montré dans des études antérieures (Hines, 2006 ; Fortier, 2015 ; Hérault, 2011 ; Petit, 2018) mais pas en étant illustré de manière aussi complète. En ayant accès à l'histoire de vie du sujet par son discours même, on comprend mieux les mécanismes qui ont pu sous-tendre une influence de la parentalité sur le parcours transsexuel.

Ainsi, alors que la question des répercussions du changement d'identité du parent sur la parentalité était déjà étudiée, il apparaît dans notre étude que cette influence n'est pas unidirectionnelle mais qu'il s'agit d'une influence mutuelle entre parentalité et parcours transsexuel.

## 2.3. Etude de différents types de parentalité et du refus de la parentalité

### 2.3.1. Différents types de parentalité

Les auteurs dont nous avons connaissance qui ont travaillé sur cette question de la transsexualité et de la parentalité (Hérault, 2011, 2015 ; Hines, 2006 ; Faccio, Bordin, Cipoletta, 2013 ; Fortier, 2015) ont étudié des sujets qui étaient parents biologiques de leurs enfants.

Notre étude vient enrichir cette question en étudiant non seulement la parentalité chez des sujets transsexuels qui sont parents biologiques mais aussi chez des sujets transsexuels qui sont parents « adoptifs » et même « beaux-parents ».

Emilie, Dominique et Delphine sont parents biologiques : Emilie a eu une fille avec sa compagne, Dominique a eu un fils avec son ex-épouse et Delphine est le parent biologique de deux de ses fils. Elle est aussi le parent « adoptif » de son troisième fils – issu d'une relation extra-conjugale de la mère- et de sa fille, née d'une première relation de la mère. Charline, elle-aussi, est le parent adoptif de son troisième fils que son ex-épouse a eu de son amant et possiblement celui de ses deux

premiers fils (mais le doute quant à leur filiation persiste toujours et Charline ignore le rôle qu'elle a réellement eu dans leur conception).

Enfin, Nathalie, pour s'être occupé du fils de sa compagne avec laquelle elle a vécu pendant plusieurs années, a endossé le rôle de beau-parent, ce qu'elle reconnaît lorsqu'elle compare le positionnement qu'elle a adopté vis-à-vis de cet enfant à celui que son beau-père avait adopté vis-à-vis d'elle.

Ainsi, les entretiens réalisés auprès de ces patientes aux parcours familiaux divers permettent d'enrichir notre réflexion sur la question de la parentalité et notamment sur ses modalités.

### 2.3.2. Le refus de la parentalité

Le refus de la parentalité est un sujet peu étudié. Peu présent dans la littérature concernant les sujets dits « cisgenre », il n'existe pas à notre connaissance d'étude sur le refus de la parentalité chez les sujets transsexuels. De fait, il est souvent envisagé avec beaucoup de difficultés qu'un sujet transsexuel puisse être parent ou le devenir. Dans ces conditions, comment considérer qu'il y a un intérêt à étudier la question du refus de parentalité chez les sujets transsexuels puisque l'impossibilité pour eux d'être ou de devenir parents est déjà sous-entendue comme évidente par beaucoup ?

En réalité, il apparaît au vu de ce travail sur la transsexualité et la parentalité que les sujets transsexuels sont souvent parents avant leur transition ou souhaitent le devenir une fois leur transformation achevée.

Dans cette étude, le seul refus net de devenir parent de quelque manière que ce soit est celui de Denise. En effet, si Cristina refuse de devenir parent c'est en raison de sa situation socio-économique qu'elle juge non compatible avec l'éducation d'un enfant (du moins est-ce la raison qu'elle avance). Quant à Nathalie, elle n'exclut pas la possibilité de s'occuper de l'enfant d'une éventuelle compagne. Denise, elle, explique avoir choisi de ne pas avoir d'enfant pour ne pas risquer de compromettre son indépendance. Au-delà de cette revendication d'autonomie qui s'inscrit dans l'affirmation de sa transsexualité et dans le souhait de mener sa vie comme elle l'entend, Denise témoigne d'une dépendance psychique à l'égard de ses parents qui ne lui a pas permis de s'autonomiser psychiquement pour pouvoir envisager de passer de son statut d'enfant à celui de parent.

#### 2.4. Être ou ne pas être parent, est ce nécessairement en lien avec la transsexualité ?

Enfin, l'originalité de notre étude réside aussi et peut être surtout dans l'angle de vue adopté pour étudier les discours recueillis. J'ai essayé de comprendre de quelle manière la question de devenir ou non parent s'inscrivait dans l'histoire de vie du sujet et dans sa problématique identitaire.

Il apparaît que l'accès ou non au statut de parent n'est pas nécessairement en lien avec la problématique transsexuelle des individus rencontrés (cf. partie « résultats de l'étude »). De ce fait, cela permet de replacer l'individu dans son histoire de vie tout entière et en fait un sujet à part entière. Les sujets « transsexuels », même si beaucoup aiment se définir ainsi, sont en réalité des sujets « souffrant de transsexualité » dont l'identité ne se résume pas à ce dont ils souffrent.

Ainsi, on comprend que chez l'individu souffrant de transsexualité tous les choix de vie ne tournent pas nécessairement autour de la problématique identitaire. La transsexualité, si elle est souvent revendiquée comme une identité, n'apparaît pas ici comme telle mais comme une composante parmi d'autres du sujet.

#### 2.5. Intérêt d'une étude basée sur des entretiens centrés sur l'écoute

La trame d'entretien qui avait été rédigée préalablement au premier entretien réalisé n'a finalement pas été véritablement suivie. J'ai préféré laisser le plus possible la parole aux patientes en posant des questions ouvertes ou en invitant à la parole avec des phrases comme « *Parlons de votre enfance...* ». Cette méthode n'est pas la plus courante dans les études réalisées en psychiatrie à l'heure actuelle. En effet, la tendance est aux entretiens directifs où le patient doit répondre par *oui* ou par *non* de manière à permettre au clinicien d'établir un diagnostic précis concordant avec les classifications internationales. Cette technique qui peut être intéressante pour des études épidémiologiques a l'inconvénient de n'explorer que ce qui est conscient chez les patients interrogés car, comme le disait Balint, « *Quand on pose des questions, on n'obtient que des réponses* »<sup>32</sup>. En laissant parler le patient on obtient plus d'informations qu'en posant des questions. Je me suis d'ailleurs rendu compte qu'en laissant parler les patientes, j'obtenais très souvent les réponses aux questions que j'avais préparées sans avoir eu besoin de les poser. Même si laisser parler les patientes peut les conduire à de nombreuses digressions – ce fut le cas pour certaines patientes reçues-, celles-ci nous apprennent souvent beaucoup et permettent d'aborder une situation dans son ensemble. Par ailleurs, en laissant

---

<sup>32</sup> Balint cité par G. Darcourt dans son ouvrage *La psychanalyse peut-elle encore être utile à la psychiatrie ?* (2006)

parler les patientes, on se rend compte qu'elles font spontanément des associations d'idées voire des lapsus (à titre d'exemples : « *Ça me revient là en vous parlant [...]* » (Nathalie au sujet de l'image qu'elle avait du couple formé par ses parents ; « *[...] elle avait aussi beaucoup travaillé à ce que [...]* et que moi je ne vois plus non plus mes grands-parents...euh...mes parents avec qui à l'époque j'avais des relations compliquées » (Charline au sujet de son ex-femme qui aurait tenté de l'éloigner de ses parents) ; « *[...] c'était dans le cadre du défenseur des droits qui demande d'inclure dans le milieu familial euh... pas familial, professionnel* » (Charline au sujet de son travail). Cela est une très bonne voie pour comprendre les sens sous-jacents de ce qui est dit de façon explicite. En laissant la patiente libre de se raconter comme elle le souhaite, elle va nécessairement faire des choix dans ce qu'elle va évoquer et ces choix relèvent de l'association d'idées. L'histoire de sa vie, telle que va nous la livrer la patiente, va donc être significative de ses conflits psychiques.

Par ailleurs, l'écoute n'est pas seulement bénéfique au clinicien mais aussi à celui qui s'exprime. En effet, même si ici les patientes ne sont pas venues me consulter parce qu'elles souffraient mais parce qu'elles avaient accepté de témoigner de leur expérience de la transsexualité et la parentalité, certaines ont pu, après l'entretien, exprimer un certain soulagement d'avoir raconté leur histoire. L'écoute peut effectivement avoir cette vertu, soulager celui qui se dit. C'est ce qu'a exprimé très clairement Emilie au moment de nous dire au revoir : elle m'a confié qu'elle n'avait pas parlé de son histoire depuis très longtemps et que ça lui avait fait du bien de se livrer.

L'écoute peut également offrir une certaine revalorisation narcissique à celui qui est écouté. En effet, si on l'écoute c'est qu'il n'est pas dénué de valeur. C'est Denise qui a pu faire état de cela. Parler à un autre, enfin, c'est aussi pouvoir s'entendre parler et mieux se comprendre. En effet, alors qu'on a tendance à dire que l'on pense avant de parler, il arrive parfois qu'on ait du mal à dire ce que l'on pense car on ne le conçoit pas clairement, car nos idées sont floues. Le fait de mettre en mots oblige à organiser sa pensée. Parler à un autre que soi permet donc de s'entendre parler et de mieux se comprendre. Ainsi, comme l'écrit le Pr Darcourt, « *l'écoute est déjà une psychothérapie* ». <sup>33</sup>

Ainsi, un autre des apports de l'étude, mais cette fois sans lien direct avec le sujet de ce travail, est de montrer, par la méthode employée, que l'écoute est déjà une forme de soin à part entière.

---

<sup>33</sup> Darcourt, G. (2006). *La psychanalyse peut-elle encore être utile à la psychiatrie ?*. Odile Jacob.

### 3. Limites de l'étude

#### 3.1. Au niveau de la population d'étude

Nous avons vu que les études actuelles traitant conjointement de la transsexualité et de la parentalité comportaient plusieurs limites et notamment celle de ne pas être généralisables à la population transsexuelle dans son ensemble dans la mesure où elles portent sur de petits échantillons de sujets (Von Doussa, H., Power, J., Riggs, D., 2015 : 13 sujets ; Faccio et al, 2015 : 14 sujets) et/ ou uniquement sur des parents pré ou post-transition et/ou uniquement sur des hommes transsexuels (Wierckx et al, 2012 ; Riggs, 2013) ou des femmes transsexuelles (Grenier, 2006 ; Faccio et al, 2015). Notre étude présente la même limite. En effet, les sujets interrogés pour notre étude, pour ceux qui ont eu des enfants, sont tous devenus parents avant transition. On ne peut donc pas généraliser nos résultats à l'ensemble des sujets transsexuels qui sont parents car le discours de sujets transsexuels parents post-transition n'est pas étudié. On ne peut pas non plus les généraliser à l'ensemble des parents pré-transition dans la mesure où l'échantillon de sujets interrogés n'est constitué que par des femmes transsexuelles c'est-à-dire des hommes qui sont devenus des femmes (MtF). Le discours des hommes transsexuels (FtM) n'a pas été interrogé. Les résultats de notre étude ne sont pas généralisables non plus à l'ensemble des femmes transsexuelles parents en raison du petit échantillon de patientes étudié. L'étude ne porte en effet que sur le discours de sept d'entre elles.

Par ailleurs, toujours concernant la population d'étude, on note un risque de biais d'échantillonnage compte tenu du fait que les patientes recrutées pour l'étude ne sont pas forcément représentatives de l'ensemble de la population transsexuelle. En effet, le premier biais d'échantillonnage possible réside dans le fait qu'un certain nombre d'entre elles bénéficie du soutien communautaire. Delphine, Charline et Nathalie font toutes les trois partie de l'ATCA (Association Transgenre de la Côte d'Azur). C'est par l'intermédiaire de Nathalie que j'ai pu rencontrer Charline et Delphine, toutes les deux amies et membre du « réseau transsexuel » de Nathalie. Toutes les trois sont à leur manière des « militantes » du transsexualisme – notamment Delphine qui a un rôle assez actif au sein de l'ATCA – et ont pu m'expliquer qu'elles avaient accepté de me rencontrer notamment en raison de cet engagement associatif. Dès lors, on peut se demander si des personnes transsexuelles plus « invisibles » et éloignées du milieu associatif auraient le même vécu de leur transsexualité et de leur parentalité et si leur discours au sujet de leur intégration et de leur acceptation au sein du milieu professionnel et familial serait le même. Un autre élément à prendre en compte concernant le risque de biais d'échantillonnage est le soutien psychologique dont bénéficient ou ont bénéficié la quasi-totalité des patientes rencontrées. En effet, hormis Delphine, toutes les patientes ont été suivies



pendant plusieurs années par un psychologue dans le cadre d'une psychothérapie. Pour Cristina, Nathalie et Denise c'est même encore le cas aujourd'hui. Nathalie, durant l'entretien, a même insisté sur l'importance qu'a pour elle son suivi psychologique. Là encore, le fait d'étudier le discours de sujets qui ont pu bénéficier d'une psychothérapie peut biaiser les résultats. Un peu dans la même idée, il est remarquable également que la majorité des patientes rencontrées sont bien intégrées socialement et ont un niveau de scolarisation relativement élevé. En effet, même si Cristina se livre à la prostitution pour gagner sa vie - peut être du fait de sa condition d'immigrée et des difficultés administratives qui en découlent - elle a tout de même suivi des études supérieures au Brésil pour devenir enseignante. Toutes les autres patientes sont bien intégrées socialement et travaillent. Certaines ont fait des études supérieures, notamment Charline qui est professeur des écoles. Là encore, le niveau plutôt élevé ou moyennement élevé de scolarisation et l'appartenance à ce qu'on pourrait appeler « la classe moyenne » pour la grande majorité des patientes interrogées, peut être aussi un autre facteur de risque de biais d'échantillonnage ne permettant pas de généraliser les résultats de l'étude, non seulement aux parents transsexuels mais aussi aux parents transsexuels pré-transition et aux femmes transsexuelles parent pré-transitions.

Si notre étude présente bien des faiblesses au niveau de sa population d'étude, celles-ci peuvent se révéler néanmoins intéressantes car elles semblent confirmer les données épidémiologiques évoquées dans la première partie de l'étude ainsi que les explications qui y sont apportées.

En effet, nous l'avons vu, l'échantillon étudié n'est constitué que de femmes transsexuelles. Ceci n'est pas un choix de l'auteur de l'étude mais la confrontation à la réalité du terrain.

On peut se demander si cette situation ne serait pas due à un nombre plus important de femmes transsexuelles que d'hommes transsexuels comme semblent l'indiquer les données épidémiologiques (Hwu et al., 1989 ; Bakker, van Kesteren, Gooren, Bezemer, 1993 ; De Cuypere et al, 2007 ; Dhejne et al, 2014 ; Judge et al, 2014 ; Beccera-Fernandez et al , 2017).

Une autre éventualité à envisager est une plus grande difficulté à recruter des hommes transsexuels que des femmes transsexuelles. Si cela est le cas, le sont-ils en raison d'une présence moins importante sur la scène militante et associative ou parce qu'ils font moins appel aux structures de soins pour bénéficier d'un traitement hormono-chirurgical/ chirurgical ? Nous n'avons pas de données chiffrées provenant d'études pour répondre à cette question mais en ce qui concerne le CHU de Nice du 01/01/2018 au 03/10/2018, sur les 16 patients suivis pour lesquels le diagnostic de dysphorie de genre (F 64.0) a été posé, 11 d'entre eux étaient des femmes transsexuelles c'est-à-dire des hommes consultant avec une demande de réassignation sexuelle vers le sexe féminin.

Une autre explication peut être donnée à la lumière des informations apportées par Giami dans son étude de 2014 : les hommes transsexuels feraient leur transition plus tôt et auraient donc moins de temps avant la transition pour avoir une famille et notamment des enfants avant la transition (Giami, 2014).

Un autre élément d'explication au fait que les hommes transsexuels (FtM) ont moins d'enfants pré-transition que les femmes transsexuelles (MtF) peut être celui de l'aspect corporel. En effet, le fait de devoir porter l'enfant peut être fortement problématique du fait de la forte inadéquation entre la fonction reproductive et le genre ressenti (Von Doussa, Power, Riggs, 2015). Ceci pourrait expliquer que les hommes transsexuels ont moins d'enfants que les femmes transsexuelles avant la transition.

Pour pouvoir élargir les résultats d'une étude comme la nôtre portant sur les interactions entre transsexualité et parentalité, il serait donc utile de s'intéresser à une population plus large de sujets transsexuels en recrutant des hommes transsexuels (FtM) parents avant leur transition ainsi que des sujets transsexuels, hommes et femmes, devenus parents après leur transition. Un échantillon plus diversifié de sujets transsexuels n'appartenant pas exclusivement -comme c'est le cas pour nos patientes- à la classe moyenne et bénéficiant d'un bon niveau d'éducation et de soutien permettrait de nous éclairer sur le vécu de la parentalité chez des sujets transsexuels plus marginalisés. Enfin, il est remarquable que les participantes de notre étude s'identifient toutes à un genre binaire (cf. retranscription des entretiens en annexe). Il pourrait être intéressant d'étudier le discours de personnes s'identifiant à un genre non binaire pour comprendre si cela rentre en compte dans leur façon de se représenter la parentalité et de quelle manière.

### 3.2. Au niveau des données recueillies

S'agissant d'une étude rétrospective dans une certaine mesure, il peut exister des biais dans les données collectées. En effet, il existe chez les patientes rencontrées un risque de reconstruction et de réinterprétation des expériences de vie antérieures à la lumière de leurs trajectoires parentales transsexuelles. Les patientes peuvent relier à posteriori de manière erronée leurs expériences parentales et leur parcours transsexuel. Du fait des errances de la mémoire, les patientes peuvent aussi ne pas se souvenir en détail de leurs trajectoires parentales et transsexuelles, notamment les expériences ayant eu lieu dans l'enfance et l'adolescence. Dans cette mesure, pourquoi ne pas

envisager la mise en place d'études longitudinales avec des parents qui seraient en cours de reconnaissance et d'acceptation de leur transsexualité ou qui aurait récemment entamé une transition afin d'enrichir nos connaissances sur les interactions entre trajectoire transsexuelle et trajectoire parentale ?

## CONCLUSION :

La question de la parentalité chez les sujets transsexuels demeure à ce jour encore peu étudiée. Ce travail basé sur l'étude du discours de sept patientes transsexuelles, parents pour la plupart, nous aura permis d'élargir nos connaissances à ce sujet. Loin d'être un parcours individuel, l'expérience transsexuelle implique profondément le sujet et les liens qu'il engage avec son entourage et notamment avec ses enfants lorsqu'il en a eus avant transition. Nous l'avons vu, expérience transsexuelle et parentalité s'influencent de façon bidirectionnelle : la trajectoire transsexuelle est susceptible d'affecter négativement la parentalité et doit composer avec le cadre familial. Elle peut également, parfois, avoir un impact positif sur le rôle parental. Par ailleurs, il s'avère que la parentalité peut influencer la trajectoire transsexuelle en la freinant ou, au contraire, mais plus rarement, en l'accéléralant.

Les entretiens réalisés nous font nous rendre compte que les individus transsexuels sont loin d'avoir des parcours de vie identiques même si des similitudes dans leurs expériences sont identifiables. Leur vécu de la parentalité est loin d'être semblable également. En effet, les analyses des entretiens nous montrent que des éléments conscients et fantasmatiques rentrent en compte dans la trajectoire de vie de chacun et notamment en ce qui concerne le fait de devenir ou non parent. La singularité des parcours de vie et des positionnements vis-à-vis de cette question de la parentalité chez les sept patientes transsexuelles interrogées, redonnent à la transsexualité sa juste place : il s'agit non pas d'une identité mais d'une composante de l'identité du sujet. C'est pourquoi, au terme de cette étude, il conviendrait de corriger ce qui a été écrit au tout début de la partie théorique de ce travail (chapitre I, partie définitions) en parlant de « *sujet souffrant de transsexualité* » et non plus d' « *individu transsexuel* ».

Par ailleurs, nous avons essayé de montrer dans la partie discussion de notre travail, l'importance de la parole du sujet et de son écoute, fondement de la pratique psychanalytique, qui nous donnent accès à des éléments d'analyse que nous n'aurions pas pu recueillir avec des questionnaires fermés. En ces temps d'opposition féroce entre défenseur du « tout biologique » et défenseur ardent de la psychanalyse, les deux gagneraient à s'écouter mutuellement pour s'enrichir. En effet, si l'apport des données biologiques et des nouvelles technologies en psychiatrie est évident, il est indéniable que la parole et l'écoute soulage le sujet. A l'heure où la rupture entre psychiatrie et psychanalyse semble être consommée<sup>34</sup> et où le risque est grand de voir la psychanalyse réduite à

---

<sup>34</sup> La nosographie psychiatrique se sépare officiellement de ses liens avec la psychanalyse avec le DSM III en 1980 qui « expulse » le concept de névrose.

une curiosité historique voire à une affabulation<sup>35</sup>, il serait donc bon de se rappeler que Freud disait de la psychiatrie qu'elle est « *le premier terrain d'application de la psychanalyse* », qu' « *il n'y a rien, dans l'essence du travail psychiatrique, qui pourrait se dresser contre la recherche psychanalytique* » et que « *ce sont donc les psychiatres qui s'opposent à la psychanalyse, pas la psychiatrie* ». <sup>36</sup>

---

<sup>35</sup> Cf. L'ouvrage du philosophe Michel Onfray *Le Crépuscule d'une idole, l'affabulation freudienne*, paru en 2010 ainsi que l'ouvrage collectif *Le livre noir de la psychanalyse* paru en 2005 sous la direction de Catherine Meyer.

<sup>36</sup> S. Freud, *Introduction à la psychanalyse* [1916-1917], Payot, 1961, 16<sup>ème</sup> conférence, p. 236.

## **BIBLIOGRAPHIE :**

1. Alby, Jean-Marc. (1956). *Contribution à l'étude du transsexualisme*, thèse de médecine sous la direction de Jean Delay, Faculté de Médecine de Paris.
2. Alessandrin, Alexandre. (2012). *Du « transsexualisme » aux devenir Trans*, thèse de sociologie sous la direction d'Eric Macer, Université Bordeaux Segalen.
3. American Psychiatric Association, APA (1980). Manuel Diagnostique et Statistique des troubles mentaux, 3<sup>ème</sup> édition (DSM III). Paris : Masson
4. American Psychiatric Association, APA (1987). Manuel Diagnostique et Statistique des troubles mentaux, 3<sup>ème</sup> édition révisée (DSM III-R). Paris : Masson
5. American Psychiatric Association, APA (1994). Manuel Diagnostique et Statistique des troubles mentaux, 4<sup>ème</sup> édition (DSM IV). Paris : Masson
6. American Psychiatric Association, APA (2000). Manuel Diagnostique et Statistique des troubles mentaux, 4<sup>ème</sup> édition-Texte révisé (DSM IV-TR). Paris : Masson
7. American Psychiatric Association, APA (2015). Manuel Diagnostique et Statistique des troubles mentaux, 5<sup>ème</sup> édition (DSM-5). Paris: Masson.
8. Bakker, A., van Kesteren, P. J., Gooren, L. J., Bezemer, P. D. (1993). The prevalence of transsexualism in the Netherlands. *Acta psychiatrica scandinavica*, 87(4), 237-238.
9. Ball, JRB. (1967). Transsexualisme and transvestism. *Aust NZ J Psychiatry*, 1: 188-95
10. Baltieri, D. A., & De Andrade, A. G. (2009). Schizophrenia modifying the expression of gender identity disorder. *The journal of sexual medicine*, 6(4), 1185-1188.
11. Bao, A. M., & Swaab, D. F. (2011). Sexual differentiation of the human brain: relation to gender identity, sexual orientation and neuropsychiatric disorders. *Frontiers in neuroendocrinology*, 32(2), 214-226.

12. Becerra-Fernández, A., Rodríguez-Molina, J. M., Asenjo-Araque, N., Lucio-Pérez, M. J., Cuchí-Alfaro, M., García-Camba, E., Aguilar-Vilas, M. V. (2017). Prevalence, incidence, and sex ratio of transsexualism in the autonomous region of Madrid (Spain) according to healthcare demand. *Archives of sexual behavior*, 46(5), 1307-1312.
13. Bejerot, S., Humble, M. B., Gardner, A. (2011). Endocrine disruptors, the increase of autism spectrum disorder and its comorbidity with gender identity disorder—a hypothetical association. *International journal of andrology*, 34(5), e350.
14. Benedek, T. (1959). Parenthood as a developmental phase: A contribution to the libido theory. *Journal of the American psychoanalytic Association*, 7(3), 389-417.
15. Benghozi, P. (2011). Nouvelles parentalités, filiation et affiliation: le désir de “faire famille”. *Archives de pédiatrie*, 53-54.
16. Ben Hounet, Y. (2014). La parentalité des uns... et celles des autres. *L'homme*, 209(1), 121-141.
17. Benjamin, H. (1953). Transvestism and transsexualism. *International journal of Sexology*, 7, 12-14.
18. Benjamin, H. (1967). The transsexual phenomenon. *Transactions of the New York Academy of Sciences*, 29(4 Series II), 428-430.
19. Bentz, E. K., Hefler, L. A., Kaufmann, U., Huber, J. C., Kolbus, A., Tempfer, C. B. (2008). A polymorphism of the CYP17 gene related to sex steroid metabolism is associated with female-to-male but not male-to-female transsexualism. *Fertility and sterility*, 90(1), 56-59.
20. Bischof, G. H., Warnaar, B. L., Barajas, M. S., Dhaliwal, H. K. (2011). Thematic analysis of the experiences of wives who stay with husbands who transition male-to-female. *Michigan Family Review*, 15(1).
21. Blaisdell, T. C. (1916). Education for Parenthood. *The ANNALS of the American Academy of Political and Social Science*, 67(1), 47-53.
22. Bonierbale, M. (1998). Questions face au transsexualisme. *Synapse*, 142, 25-29.

23. Bouregba, A. (2002). Les troubles de la parentalité, Paris : Dunod.
24. Braunstein, JF. (2018). La philosophie devenue folle, Paris : Grasset.
25. Brown, N. R. (2009). "I'm in Transition Too": Sexual Identity Renegotiation in Sexual-Minority Women's Relationships with Transsexual Men. *International Journal of Sexual Health*, 21(1), 61-77.
26. Califia, P. (2003). Le mouvement transgenre : changer de sexe. Traduction de Patrick Ythier. Eds EPEL.
27. Caron, G. R., Archer, R. P. (1997). MMPI and Rorschach characteristics of individuals approved for gender reassignment surgery. *Assessment*, 4(3), 229-241.
28. Chéron, M., Reynier, E., Bonierbale, M., Magaudvoulard, M., Clément, A., Aghababian, V., Lançon, C. (2005). Étude de la dynamique familiale dans l'enfance des transsexuels. *Revue Européenne de Sexologie*, 14(52), 17-24.
29. Chien, Y. L., Gau, S. S. F., Gadow, K. D. (2011). Sex difference in the rates and co-occurring conditions of psychiatric symptoms in incoming college students in Taiwan. *Comprehensive psychiatry*, 52(2), 195-207.
30. Chiland C. (1997). Changer de sexe, Paris: Odile Jacob
31. Chiland, C. (2002). Le transsexualisme: les théories et les personnes: Le changement de sexe est-il un droit de l'homme (et de la femme)? *Neuropsychy news*, 1(5), 206-210.
32. Chiland, C. (2003). Le transsexualisme. Paris : PUF
33. Chiland, C. (2011). Les mots et les réalités. *L'information psychiatrique*, 87(4), 261-267.
34. Chiland, C., Clouet, A. M., Guinot, M., Golse, B., Jouannet, P., Revidi, P. (2013). Pères d'un nouveau genre et leurs enfants. *La psychiatrie de l'enfant*, 56(1), 97-125.
35. Chiland, C. (2016). Qu'est-ce que le genre? *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, 64(1), 1-6.



36. Clark, T. C., Lucassen, M. F., Bullen, P., Denny, S. J., Fleming, T. M., Robinson, E. M., Rossen, F. V. (2014). The health and well-being of transgender high school students: results from the New Zealand adolescent health survey (Youth'12). *Journal of Adolescent Health, 55*(1), 93-99.
37. Clément, R. (1985). Parentalité et dysparentalité. *Le groupe familial, 112*, 49-53.
38. Cohen-Kettenis, P. T., Gooren, L. V. (1999). Transsexualism: a review of etiology, diagnosis and treatment. *Journal of psychosomatic research, 46*(4), 315-333.
39. Cohen-Kettenis, P. T., Pfäfflin, F. (2010). The DSM diagnostic criteria for gender identity disorder in adolescents and adults. *Archives of sexual behavior, 39*(2), 499-513.
40. Coleman, E., Bockting, W., Botzer, M., Cohen-Kettenis, P., DeCuypere, G., Feldman, J., Monstrey, S. (2012). Standards of care for the health of transsexual, transgender, and gender-nonconforming people, version 7. *International journal of transgenderism, 13*(4), 165-232.
41. Condat, A., Lagrange, C., Mendes, N., Grundler, N., Ansermet, F., Drouineaud, V., Cohen, D. (2017). Comment penser la parentalité transgenre?, *Les Entretiens de Bichat 2017*
42. Condat, A., Mendes, N., Drouineaud, V., Gründler, N., Lagrange, C., Chiland, C., Cohen, D. (2018). Biotechnologies that empower transgender persons to self-actualize as individuals, partners, spouses, and parents are defining new ways to conceive a child: psychological considerations and ethical issues. *Philosophy, Ethics, and Humanities in Medicine, 13*(1), 1.
43. Conron, K. J., Scott, G., Stowell, G. S., Landers, S. J. (2012). Transgender health in Massachusetts: results from a household probability sample of adults. *American journal of public health, 102*(1), 118-122.
44. Cordier, B., Chiland, C., Gallarda, T. (2001). Le transsexualisme, proposition d'un protocole malgré quelques divergences. In *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique* (Vol. 159, No. 3, pp. 190-195). Elsevier Masson.
45. Crissman, H. P., Berger, M. B., Graham, L. F., Dalton, V. K. (2017). Transgender demographics: a household probability sample of US adults, 2014. *American journal of public health, 107*(2), 213-215.

46. Czermak, M., Frignet, H. (1996). *Sur l'identité sexuelle: à propos du transsexualisme: actes des journées des 30 novembre et 1er décembre 1996, Centre hospitalier Sainte-Anne, Paris*. Association freudienne internationale.
47. Darcourt, G. (2006). *La psychanalyse peut-elle encore être utile à la psychiatrie ?* Paris :Odile Jacob.
48. Debest, C., Mazuy, M. (2014). *Rester sans enfant: un choix de vie à contre-courant* (No. 508). Institut National d'Études Démographiques (INED).
49. De Cuypere, G., Van Hemelrijck, M., Michel, A., Carael, B., Heylens, G. U. N. T. E. R., Rubens, R., Monstrey, S. (2007). Prevalence and demography of transsexualism in Belgium. *European psychiatry*, 22(3), 137-141.
50. Delay, J., Deniker, P., Lemperrière, T., Benoit, J. C. (1954). Histoire d'un travesti: l'éonisme. *Encephale*, 43(5), 385-398.
51. De Roo, C., Tilleman, K., T'Sjoen, G., De Sutter, P. (2016). Fertility options in transgender people. *International Review of Psychiatry*, 28(1), 112-119.
52. De Sutter, P. (2001). Gender reassignment and assisted reproduction: present and future reproductive options for transsexual people. *Human Reproduction*, 16(4), 612-614.
53. De Sutter, P., Verschoor, A., Hotimsky, A., Kira, K. (2002). The desire to have children and the preservation of fertility in transsexual women: A survey. *International Journal of Transgenderism*, 6(3).
54. De Sutter, P. (2009). Reproductive options for transpeople: recommendations for revision of the WPATH's standards of care. *International Journal of Transgenderism*, 11(3), 183-185.
55. De Sutter, P. (2014). « Transparentalité génétique ou biologique: rêve ou réalité? » dans *La parenté transgenre* de L. Hérault, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 107-116.
56. Dhejne, C., Öberg, K., Arver, S., Landén, M. (2014). An analysis of all applications for sex reassignment surgery in Sweden, 1960–2010: prevalence, incidence, and regrets. *Archives of sexual behavior*, 43(8), 1535-1545.

57. Dickerson, S. M., Cunningham, S. L., Patisaul, H. B., Woller, M. J., Gore, A. C. (2010). Endocrine disruption of brain sexual differentiation by developmental PCB exposure. *Endocrinology*, 152(2), 581-594.
58. Dierckx, M., Mortelmans, D., Motmans, J., T'Sjoen, G. (2017). Resilience in families in transition: What happens when a parent is transgender? *Family Relations*, 66(3), 399-411.
59. Doumont, D., Renard, F. (2004). Parentalité: nouveau concept, nouveaux enjeux. *Série de dossiers techniques*, 04-31.
60. Eisenberg, M. E., Gower, A. L., McMorris, B. J., Rider, G. N., Shea, G., Coleman, E. (2017). Risk and protective factors in the lives of transgender/gender nonconforming adolescents. *Journal of Adolescent Health*, 61(4), 521-526.
61. Emerson, S. (1996). Stages of adjustment in family members of transgender individuals. *Journal of Family Psychotherapy*, 7(3), 1-12.
62. Esquirol J. (1838), *Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal*. Paris : édition J.B. Baillière
63. Faccio, E., Bordin, E., Cipolletta, S. (2013). Transsexual parenthood and new role assumptions. *Culture, health & sexuality*, 15(9), 1055-1070.
64. Flores, A. R., Brown, T. N., Herman, J. (2016). *Race and ethnicity of adults who identify as transgender in the United States*. Los Angeles, CA: Williams Institute, UCLA School of Law.
65. Fontanari, A. M. V., Andreatza, T., Costa, Â. B., Salvador, J., Koff, W. J., Aguiar, B., Belmonte-de-Abreu, P. S. (2013). Serum concentrations of brain-derived neurotrophic factor in patients with gender identity disorder. *Journal of psychiatric research*, 47(10), 1546-1548.
66. Fortier, C. (2015). Transparentalité: vécus sensibles de parents et d'enfants (France, Québec). *Enfances, Familles, Générations*, (23), 148-164.

67. Freedman, D., Tasker, F., Di Ceglie, D. (2002). Children and adolescents with transsexual parents referred to a specialist gender identity development service: A brief report of key developmental features. *Clinical Child Psychology and Psychiatry*, 7(3), 423-432.
68. Fuss, J., Biedermann, S. V., Stalla, G. K., Auer, M. K. (2013). On the quest for a biomechanism of transsexualism: is there a role for BDNF? *Journal of psychiatric research*, 47(12), 2015-2017.
69. Giami, A. 2014. « Procréation et parentalité dans la population trans. Genre, parcours biographique, parcours de transition », dans *La parenté transgenre*, sous la dir. de L. Hérault, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, p. 93-105.
70. Glidden, D., Bouman, W. P., Jones, B. A., Arcelus, J. (2016). Gender dysphoria and autism spectrum disorder: A systematic review of the literature. *Sexual Medicine Reviews*, 4(1), 3-14.
71. Gorceix, A. (1979). En-deçà et au-delà de la psychose. *Actualités Psychiatriques*, 8, 24.
72. Grant, J. M., Mottet, L., Tanis, J. E., Harrison, J., Herman, J., & Keisling, M. (2011). *Injustice at every turn: A report of the national transgender discrimination survey*. National Center for Transgender Equality.
73. Green, R. (1974). *Sexual identity conflict in children and adults*, New York: Basic Book
74. Green, R. (1978). Sexual identity of 37 children raised by homosexual or transsexual parents. *The American Journal of Psychiatry*, 135(6), 692-697
75. Green, R. (1998). Children of transsexual parents: Research and clinical overview. *A stranger in my own body: Atypical gender identity development and mental health*, p.260-265. London: Karnac Book
76. Green, A. (1999). Genèse et situation des états limites. In *Les états limites*, p23-68. Presses Universitaires de France.
77. Grenier, Myriam. 2006, «Papa t'es belle». *Approche anthropologique des paternités transsexuelles*. Mémoire de Master 2 d'anthropologie, sous la direction de L. Hérault, Aix-en-Provence, Université de Provence.

78. Gross, M., Bureau, M. F. (2015). L'homoparentalité et la transparentalité au prisme des sciences sociales: révolution ou pluralisation des formes de parenté? *Enfances, Familles, Générations*, [consulté en ligne le 17/11/18]
79. Haines, B. A., Ajayi, A. A., Boyd, H. (2014). Making trans parents visible: Intersectionality of trans and parenting identities. *Feminism & Psychology*, 24(2), 238-247.
80. Hare, L., Bernard, P., Sánchez, F. J., Baird, P. N., Vilain, E., Kennedy, T., Harley, V. R. (2009). Androgen receptor repeat length polymorphism associated with male-to-female transsexualism. *Biological psychiatry*, 65(1), 93-96.
81. Hartman, F. « C : Effets de la modification du sexe à l'état civil », *Le droit des personnes et de la famille à l'épreuve des droits fondamentaux présenté par l'IEJ de Paris 1*, <https://iej.univ-paris1.fr/openaccess/libertes-famille/lecon1/sect2/i/c-effets-modification-sexe/> [consulté le 22/10/2018].
82. Hérault, L. (2004). Constituer des hommes et des femmes: la procédure de transsexualisation, *Terrain*, 42, pp. 95-108
83. Hérault, L. (2005). Le rite de passage et l'expérience de «changement de sexe. *Hermes, La Revue*, (3), 169-177.
84. Hérault, L. (2011). Les personnes transsexuelles et leurs proches ou comment constituer un nouveau genre avec d'autres, dans *Aux limites de soi les autres*, sous la dir. de D. Dussy et F. Fourmaux. Paris : Persée.
85. Hérault, L. (2011). Le mari enceint : construction familiale et disposition corporelle. *Critique*, Centre National des Lettres, p.48-60
86. Hérault, L. (dir.). (2014). *La parenté transgenre*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence.
87. Hérault, L. (2014). Procréer à la manière des femmes, engendrer en tant qu'homme , dans *La parenté transgenre*, sous la dir. de L. Hérault, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, p. 79-90.
88. Hérault, L. (2015). La gestion médicale de la parenté trans en France. *Enfances Familles Générations. Revue interdisciplinaire sur la famille contemporaine*, (23)

89. Heylens, G., Elaut, E., Kreukels, B. P., Paap, M. C., Cerwenka, S., Richter-Appelt, H., De Cuypere, G. (2014). Psychiatric characteristics in transsexual individuals: multicentre study in four European countries. *The British Journal of Psychiatry*, 204(2), 151-156.
90. Hines, S. (2006). Intimate transitions: Transgender practices of partnering and parenting. *Sociology*, 40(2), 353-371.
91. Houzel, D., Dayan, J. (1999). *Les enjeux de la parentalité*. Toulouse: Erès.
92. Hwu, H. G., Yeh, E. K., Chang, L. Y. (1989). Prevalence of psychiatric disorders in Taiwan defined by the Chinese Diagnostic Interview Schedule. *Acta Psychiatrica Scandinavica*, 79(2), 136-147.
93. Inspection Générale des Affaires Sociales, IGAS (2011). Evaluation des conditions de prise en charge médicale et sociale des personnes trans et du transsexualisme. *Rapport N°RM20112011-197P*, disponible en ligne.
94. Jacques, J. P. (2008). Le discours transsexuel sur le corps. *Cahiers de psychologie clinique*, (1), 147-158.
95. Jouannet, P. 2014. « Quand les hommes transsexuels souhaitent devenir pères par don de sperme », dans *La parenté transgenre*, sous la dir. de L. Hérault, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, p. 117-125.
96. Judge, C., O'Donovan, C., Callaghan, G., Gaoatswe, G., O'Shea, D. (2014). Gender dysphoria—prevalence and co-morbidities in an Irish adult population. *Frontiers in endocrinology*, 5, 87.
97. Kernberg O. (1975), *Les troubles limites de la personnalité*. Dunod
98. Krafft-Ebing R. Von (1886), *Psychopathia sexualis*, Paris, Payot, 1958.
99. Kreukels, B. P. C., Haraldsen, I. R., De Cuypere, G., Richter-Appelt, H., Gijs, L., Cohen-Kettenis, P. T. (2012). A European network for the investigation of gender incongruence: The ENIGI initiative. *European Psychiatry*, 27(6), 445-450.

100. Leprince, L., Taurisson, N. (2008). Rapport de la commission sur la transsexualité. *Paris, Homosexualité et Socialisme.*
101. Leprince, L., Taurisson, N. (2010). Vécu et attentes des familles transparentes: un premier état des lieux en France. *Monoparentalité, homoparentalité, transsexualité en France et en Italie*, 155-181.
102. Le Voyer, A. C., Leridon, H., Théry, I. (1999). *Les processus menant au désir d'enfant en France.* Institut national d'études démographiques.
103. Light, A. D., Obedin-Maliver, J., Sevelius, J. M., Kerns, J. L. (2014). Transgender men who experienced pregnancy after female-to-male gender transitioning. *Obstetrics & Gynecology*, 124(6), 1120-1127.
104. Lothstein, L. M. (1983). *Female-to-male transsexualism: Historical, clinical, and theoretical issues.* Routledge.
105. Stephen, L. (2002). Sexualities and genders in Zapotec Oaxaca. *Latin American Perspectives*, 29(2), 41-59.
106. Marchand, Jean-Baptiste (2014). *Traversée vers l'autre identité sexuée*, thèse de psychologie clinique sous la direction du Pr François Pommier, Université Paris Ouest Nanterre La Défense
107. Martin, C., Granet, F., Lesnard, L. (2003). *Rapport du Haut conseil de la population et de la famille.*
108. Martinez, S., Mazoyer, A. V. (2017). Quel vécu parental après une réassignation sexuelle chez un homme devenu femme? *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*, 175(9), 797-802
109. Mazaheri Meybodi, A., Hajebi, A., Ghanbari Jolfaei, A. (2014). Psychiatric axis I comorbidities among patients with gender dysphoria. *Psychiatry journal.*
110. Meerwijk, E. L., Sevelius, J. M. (2017). Transgender population size in the United States: a meta-regression of population-based probability samples. *American journal of public health*, 107(2), e1-e8.
111. Mendrek, A. (2007). Reversal of normal cerebral sexual dimorphism in schizophrenia: evidence and speculations. *Medical Hypotheses*, 69(4), 896-902.

112. Michel, A., Mormon, C. (2002). Blanche-Neige était-elle transsexuelle ? *Encephale*, 28(1), 59-64.
113. Michel, A., Mormont, C. (2003, March). Transsexualisme et Rorschach: une revue de la littérature. In *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*, 161 (2), 125-131
114. Michel, A., Mormont, C. (2004). Fuite dans l'imaginaire et dépendance: trait de personnalité ou défense opportuniste chez le transsexuel. *L'Encéphale*, 30(2), 147-152.
115. Money, J., Hampson, J. G., Hampson, J. L. (1955). Hermaphroditism: recommendations concerning assignment of sex, change of sex and psychologic management. *Bulletin of the Johns Hopkins Hospital*, 97(4), 284-300.
116. Money, J., Hampson, J. G., Hampson, J. L. (1957). Imprinting and the establishment of gender role. *AMA Archives of Neurology & Psychiatry*, 77(3), 333-336.
117. Mormont, C., Michel, A., Wauthy, J. (1995). Transsexualism and connection with reality: Rorschach data. *Rorschachiana*, 20(1), 172-187.
118. Mormont, C., Michel, A. (1996). La demande transsexuelle: quels mécanismes? *Acta Psychiatrica Belgica*, 96(Suppl. 1), 110-116.
119. Mouzon, C. (2014). « L'invention des trans' », dans *Masculin-Féminin Pluriel*, sous la direction de Martine Fournier, Sciences Humaines Editions
120. Murphy, T. F. (2015). Assisted gestation and transgender women. *Bioethics*, 29(6), 389-397.
121. Murray, J. F. (1985). Borderline manifestations in the Rorschachs of male transsexuals. *Journal of Personality Assessment*, 49(5), 454-466.
122. Nanda, S. (1986). The Hijras of India: Cultural and individual dimensions of an institutionalized third gender role. *Journal of Homosexuality*, 11(3-4), 35-54.
123. Neirinck, C. (2001). « De la parenté à la parentalité », dans *De la parenté à la parentalité*, p.15-28. Erès.



124. Neyrand, G. (2002). Parentalité: une notion-piège ou un concept en devenir? *Enfances Psy*, (4), 129-134.
125. Nieder, T. O., Herff, M., Cerwenka, S., Preuss, W. F., Cohen-Kettenis, P. T., De Cuypere, G., Richter-Appelt, H. (2011). Age of onset and sexual orientation in transsexual males and females. *The journal of sexual medicine*, 8(3), 783-791.
126. Obedin-Maliver, J., Makadon, H. J. (2016). Transgender men and pregnancy. *Obstetric medicine*, 9(1), 4-8.
127. O'connor, T. G. (2002). Annotation: The effects' of parenting reconsidered: findings, challenges, and applications. *Journal of Child Psychology and Psychiatry*, 43(5), 555-572.
128. Oppenheimer A., (1980). Le choix du sexe. A propos des théories de R.J. Stoller, Paris :PUF
129. Oppenheimer, A. (1996). Les troubles de l'identité sexuelle. *Bulletin de psychologie*, 49, 443-461
130. Organisation Mondiale de la Santé, OMS (1977), Troubles de l'identité sexuelle in Classification statistique Internationale des maladies et des problèmes de santé connexes, 9<sup>ème</sup> version (CIM 9), Genève, Organisation mondiale de la Santé
131. Organisation Mondiale de la Santé, OMS (1993), Troubles de l'identité sexuelle in Classification statistique Internationale des maladies et des problèmes de santé connexes, 10<sup>ème</sup> version (CIM 10), Genève, Organisation mondiale de la Santé
132. Peron M., « Intersexualisme, l'admission d'un troisième genre au regard des exemples étrangers », *La Revue des droits de l'homme* [En ligne], 8 | 2015, mis en ligne le 21 novembre 2015, consulté le 14 décembre 2018
133. Paoloni-Giacobino, A. (2009). Transsexualité et études génétiques d'association: une base génétique à la transsexualité? *Médecine d'urgence*, 213(29), 1629-1629.
134. Parker, G., Barr, R. (1982). Parental representations of transsexuals. *Archives of sexual behavior*, 11(3), 221-230.

135. Petit, Marie-Pier (2018). *Parentalité et parcours trans: exploration des trajectoires, des expériences et du processus de négociation des désignations parentales chez les parents trans*, thèse de psychologie, Université du Québec à Montréal
136. Parsons, E. C. (1915). Marriage and Parenthood-A Distinction. *The International Journal of Ethics*, 25(4), 514-517.
137. Parsons, E. C. (1916). When mating and parenthood are theoretically distinguished. *The International Journal of Ethics*, 26(2), 207-216.
138. Pasterski, V., Gilligan, L., Curtis, R. (2014). Traits of autism spectrum disorders in adults with gender dysphoria. *Archives of Sexual Behavior*, 43(2), 387-393.
139. Poure, V. (2013). Vers un statut familial de la personne transsexuelle? *Recherches familiales*, (1), 175-182.
140. Pyne, J., Bauer, G., Bradley, K. (2015). Transphobia and other stressors impacting trans parents. *Journal of GLBT Family Studies*, 11(2), 107-126.
141. Racamier, P. C., Sens, C., Carretier, L. (1961). La mère et l'enfant dans les psychoses du post-partum. *L'évolution psychiatrique*, 26(4), 525-570.
142. Riggs, D. W. (2013). *Transgender men's self-representations of bearing children post-transition*. Demeter Press.
143. Ruspini, E. (2010). *Monoparentalité, homoparentalité, transparentalité en France et en Italie. Tendances, défis et nouvelles exigences*. L'Harmattan.
144. Safouan, M. (1974). Contribution à la psychanalyse du transsexualisme. *Études sur l'Œdipe*, 74-97.
145. Saladin d'Anglure, B. (1986). Du foetus au chamane: la construction d'un troisième sexe inuit. A la frontière des sexes. *Etudes inuit*, 10(1-2), 25-113.
146. Saleeby, C. W. (1911). *Parenthood and race culture: An outline of eugenics*. Moffat, Yard and compnay.

147. Saleem, F., Rizvi, S. W. (2017). Transgender Associations and Possible Etiology: A Literature Review. *Cureus*, 9(12).
148. Schmidt, L., Levine, R. (2015). Psychological outcomes and reproductive issues among gender dysphoric individuals. *Endocrinology and Metabolism Clinics*, 44(4), 773-785.
149. Sellenet, C. (2007). *La parentalité décryptée*. Paris: L'Harmattan
150. Sesé-Léger, S. (1997). Du désir de changement de sexe à la métamorphose subjective: Les effets d'une cure psychothérapique: Approche psychothérapique du transsexualisme. *Perspectives psychiatriques*, 36(4), 285-289.
151. Shields, J. P., Cohen, R., Glassman, J. R., Whitaker, K., Franks, H., Bertolini, I. (2013). Estimating population size and demographic characteristics of lesbian, gay, bisexual, and transgender youth in middle school. *Journal of Adolescent Health*, 52(2), 248-250.
152. Sironi F. (201). *Psychologie(s) des transsexuels et des transgenres*. Paris : Odile Jacob
153. Skagerberg, E., Di Ceglie, D., Carmichael, P. (2015). Brief report: Autistic features in children and adolescents with gender dysphoria. *Journal of autism and developmental disorders*, 45(8), 2628-2632.
154. Solis-Ponton, L. (2001). Sur la notion de parentalité développée par Serge Lebovici. *Spirale*, (1), 135-141.
155. Sorensen T. (1981). A follow-up study of operated transsexual males, *Acta Psychiatrica Scandinavia*, 63 :468-503
156. Soulé, M., Lévy-Soussan, P. (2002). Les fonctions parentales et leurs problèmes actuels dans les différentes filiations. *La psychiatrie de l'enfant*, 45(1), 77-102.
157. Stip, E. (2015). Les RaeRae et Mahu: troisième sexe polynésien. *Santé mentale au Québec*, 40(3), 193-208.

158. Stoller R. J. (1968). *Sex and Gender*, vol. 1. New York : Science House; *Recherches sur l'identité sexuelle* (1978); trad. de l'anglais par M. Novodorsqui. Paris : Gallimard.
159. Stotzer, R. L., Herman, J. L., Hasenbush, A. (2014). Transgender parenting: A review of existing research. *The William's intitute* [disponible en ligne]
160. Swaab, D. F., Fliers, E. (1985). A sexually dimorphic nucleus in the human brain. *Science*, 228(4703), 1112-1115.
161. Tornello, S. L., Bos, H. (2017). Parenting intentions among transgender individuals. *LGBT health*, 4(2), 115-120.
162. T'Sjoen, G., Van Caenegem, E., Wierckx, K. (2013). Transgenderism and reproduction. *Current Opinion in Endocrinology, Diabetes and Obesity*, 20(6), 575-579.
163. Tsoi, W. F. (1990). Parental influence in transsexualism. *Singapore Med J*, 31, 443-6.
164. Turban, J. L., Van Schalkwyk, G. I. (2018). "Gender dysphoria" and autism spectrum disorder: Is the link real? *Journal of the American Academy of Child & Adolescent Psychiatry*, 57(1), 8-9.
165. Van Der Miesen, A. I., Hurley, H., De Vries, A. L. (2016). Gender dysphoria and autism spectrum disorder: A narrative review. *International Review of Psychiatry*, 28(1), 70-80.
166. Vocks, S., Stahn, C., Loenser, K., Legenbauer, T. (2009). Eating and body image disturbances in male-to-female and female-to-male transsexuals. *Archives of sexual behavior*, 38(3), 364-377.
167. Von Doussa, H., Power, J., Riggs, D. (2015). Imagining parenthood: the possibilities and experiences of parenthood among transgender people. *Culture, health & sexuality*, 17(9), 1119-1131.
168. White, T., Ettner, R. (2004). Disclosure, risks and protective factors for children whose parents are undergoing a gender transition. *Journal of Gay & Lesbian Psychotherapy*, 8(1-2), 129-145.
169. White, T., Ettner, R. (2007). Adaptation and adjustment in children of transsexual parents. *European child & adolescent psychiatry*, 16(4), 215-221.

170. Wierckx, K., Van Caenegem, E., Pennings, G., Elaut, E., Dedecker, D., Van de Peer, F., T'sjoen, G. (2011). Reproductive wish in transsexual men. *Human Reproduction*, 27(2), 483-487.
171. Wilkin, R. J. (1910). The Responsibility of Parenthood. *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 36(1), 64-70.
172. Will, T., Chatton, D. (2005). Parentalités et unités familiales complexes. *Thérapie familiale*, 26(2), 125-138.
173. Zhou, J. N., Hofman, M. A. (1995). A sex difference in the human brain and its relation to. *Nature*, 378, 2.
174. Zucker, K. J. (2017). Epidemiology of gender dysphoria and transgender identity. *Sexual health*, 14(5), 404-411.

## LEXIQUE

DYSPHORIE DE GENRE : terme employé par le Manuel Diagnostique et Statistique des Troubles mentaux, dans sa cinquième version (DSM 5), pour désigner la non-concordance marquée entre le genre assigné et les expériences de genre vécues et la détresse qui l'accompagne.

EXPRESSION DE GENRE : manière dont une personne présente publiquement son genre.

FEMME TRANS : personne qui s'identifie comme femme mais dont le sexe de naissance est masculin.

FtM : abréviation anglo-saxonne (female to male) utilisée pour désigner les personnes transsexuelles dans le sens femme biologique vers homme.

GENRE : sexe psychosocial ; correspond aux caractères masculins/féminins d'un individu, indépendamment du sexe mâle ou femelle qui lui a été assigné à la naissance.

HOMME TRANS : personne qui s'identifie comme homme mais dont le sexe de naissance est féminin.

IDENTITE DE GENRE : genre auquel une personne a le sentiment profond d'appartenir. Il peut correspondre ou non au sexe (mâle ou femelle) assigné à la naissance.

L'identité de genre et l'expression de genre ne sont pas nécessairement rattachées. Une personne pourrait s'identifier comme une femme (identité de genre) et s'habiller de manière traditionnellement féminine (expression de genre) tandis qu'une autre pourrait également s'identifier comme une femme et s'habiller de manière traditionnellement masculine.

MtF : abréviation anglo-saxonne (male to female) utilisée pour désigner les personnes transsexuelles dans le sens homme biologique vers femme.

PARENT POST-TRANSITION : personne qui est devenue parent après avoir entamé une transition.

PARENT PRE-TRANSITION : personne qui est devenue parent avant d'avoir entamé une transition.

RÔLE DE GENRE : ensemble de comportements définis comme étant appropriés pour une personne en fonction de son sexe assigné à la naissance, dans une culture et une époque données.

SEXE : composante biologique ; le sexe, mâle ou femelle, correspond à l'assignation à la naissance en fonction des organes génitaux.

TRANS : terme générique utilisé pour décrire tout le spectre des personnes dont l'identité de genre n'est pas pleinement alignée avec le sexe assigné à la naissance.

TRANSGENDERISME : identification à un genre différent de celui du sexe assigné à la naissance sans demande nécessairement de modification corporelle.

TRANSIDENTITE : fait de vivre socialement dans un genre qui ne correspond pas à son sexe de naissance.

TRANSITION : période de courte durée impliquant un changement de statut ou d'identité sociale.

TRANSSEXUALISME : identification au genre opposé à celui du sexe de naissance s'accompagnant d'une demande de transformation corporelle par traitement hormonal et/ou chirurgical.

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figure 1 : Tirésias frappant de son bâton les deux serpents.....	30
Figure 2 : portrait du Chevalier d'Eon par Thomas Stewart.....	33
Figure 3 : Hijras.....	35
Figure 4 : <i>Trois tahitiens</i> , tableau de Paul Gauguin.....	36
Figure 5 : Inuits.....	37
Figure 6 : Muxe.....	38
Figure 7 : The Zuni « princess » We'ha.....	39
Figure 8 : Raimunda et sa mère Irene.....	66
Figure 9 : Thomas Beatie, premier homme enceint.....	80
Figure 10 : Lola, père d'Estéban.....	94



## **ANNEXES**

### ANNEXE 1 : TRAME D'ENTRETIEN SEMI-DIRIGE

#### **1) PRESENTATION DU PATIENT PAR LUI-MEME**

#### **2) ENFANCE DU PATIENT**

##### **a) Naissance et premières années de vie**

- Savez-vous si vous avez été un enfant désiré ? Par les deux parents ?
- Pensez-vous que vos parents auraient préféré avoir une fille, un garçon ?

##### **b) Environnement familial**

- Comment décririez-vous les rapports entre vos parents ?
- De qui vous sentiez-vous le plus proche ?
- Quelles relations aviez-vous avec les membres de votre famille ?

##### **c) Comportements identitaires**

- Avec quelles personnes jouiez-vous préférentiellement ? Des garçons, des filles ?
- Dans les jeux de rôles, quels personnages incarniez-vous ?
- Etiez-vous jaloux d'enfants du même sexe et du sexe opposé ?

##### **d) Sentiment transsexuel**

- Avez-vous le sentiment que vos parents vous ont encouragé dans votre sexe biologique ?
- Quand et comment vous est venu le sentiment que vous apparteniez à l'autre sexe ?

#### **3) SUITE DU PARCOURS DE VIE**

##### **a) Adolescence**

- Comment s'est déroulée votre adolescence ?
- Comment avez-vous vécu votre puberté ?
- Qu'est-ce qui a été le plus difficile à vivre à cette période-là ?

##### **b) Parcours scolaire et professionnel**

- Avez-vous fait des études ? Pourquoi ce choix d'études ?
- Avez-vous déjà travaillé ? Pourquoi ce choix professionnel ?
- Votre transsexualité a-t-elle eu selon vous un impact sur votre choix professionnel ? Sur le déroulement de votre vie professionnelle ?

##### **c) Vie sentimentale et sexuelle**

- Quelle est votre orientation sexuelle ? A-t-elle toujours été la même ?
- Votre transsexualité a-t-elle été ou est-elle un frein à votre vie sentimentale ? A votre vie sexuelle ?

#### **4) PARCOURS DE TRANSITION**

- Quand avez-vous eu le désir d'entamer un parcours de transition vers l'autre sexe ?
- Quand l'avez-vous finalement démarré ?
- Quel(s) obstacle(s) avez-vous rencontré(s) avant de pouvoir le démarrer ?
- Quel(s) obstacle(s) avez-vous rencontré(s) ou rencontrez-vous durant votre transition ?
- Quels changements dans votre vie depuis l'initiation de ce parcours vers l'autre sexe ? sur le plan :
  - \* familial
  - \* sentimental
  - \* professionnel

#### **5) VIE FAMILIALE ACTUELLE :**

- Quelles sont vos relations actuelles avec votre famille ? avec :
  - \* vos parents

\*vos frères et sœurs

\*vos grands-parents

-Êtes-vous en couple ?

-Avez-vous des enfants ?

-Souhaitez-vous des enfants ?

-De quelle manière envisagez-vous d'avoir des enfants ? (rapport sexuel « classique », adoption, PMA, GPA à l'étranger ?)

## **6)PARENTALITE**

### **a) Être parent**

-Pour vous, qu'est-ce qu'être parent ?

-Qu'est-ce qu'être père ? Qu'est-ce qu'être mère ?

-Quelles images avez-vous du père et de la mère ?

-Quel rôle a un père ? Quel rôle a une mère ?

### **b) Vos parents**

-Quelles images avez-vous de vos parents ?

-Quel(s) rôle(s) avait votre père et votre mère au sein de votre famille ?

### **c) Vous et vos enfants**

-Abordez-vous avec eux la question de votre transition ? Pourquoi ?

- Est-ce que le changement de sexe a changé quelque chose dans votre position de parent ?

-Avez-vous l'impression d'avoir changé de rôle parental en changeant d'identité?

**« Pour commencer, je vous laisse vous présenter. »**

« Bon ben moi j'ai bientôt 47ans, j'ai une fille de 25ans, on va dire que ça fait une dizaine d'années que j'ai décidé d'assumer profondément qui j'étais. Donc voilà, j'ai un travail assez prenant, je suis cadre commercial, je gère une équipe de dix personnes. Ce travail m'a amenée, ce travail en fait il m'a aidée à assumer qui j'étais et à prendre pleinement mon rôle de parent dans cette histoire parce que, on verra plus tard, mais y a des choses importantes à pas oublier, mais voilà en gros c'est moi, j'ai gommé effectivement pendant à peu près trente-cinq ans ma véritable personnalité, je me suis gommée à moi-même et je suis, ce que font souvent les personnes transgenres, donc je sais plus comment on dit, y a celles qui se révèlent tout de suite dès l'enfance et ensuite y a les deuxièmes qui ont d'abord une vie, on va dire du sexe de naissance, et qui ont ensuite voilà. »

**« On parle parfois de transsexualisme primaire et de transsexualisme secondaire... »**

« Oui voilà transsexualisme secondaire, c'est ce que je cherchais. Donc souvent ce que j'ai pu voir, parce que je connais maintenant beaucoup de monde de ce milieu, chez les personnes souvent transgenres secondaires, sur la première partie de la vie, celle qui appartient au sexe de naissance, on a souvent tendance à développer, pour les personnes qui sont nées hommes, une sur-masculinité. Moi, c'est ce qui m'est arrivé, pour essayer de gommer, j'ai fait du triathlon, j'ai fait des sports extrêmes pour essayer de gommer au maximum... ben vis-à-vis des gens qui me sont proches, ben la peur qu'on voit ce qu'il y avait derrière, donc on gomme cette chose-là. Donc mon parcours de vie ça a été ça, une vie très très masculine, poussée à l'extrême, et ensuite au moment où j'ai décidé de me prendre en charge, je suis tombée dans l'inverse, et encore un peu, j'essaye de gommer maintenant, une sur-féminité mais c'était pas très bon et ma fille m'a aidée à trouver justement un juste milieu. »

**« Comment s'est passé votre enfance ? Vous aviez déjà ce sentiment de... »**

« Oui, je l'ai eu très tôt mais quand j'entends ou que je lis les articles, les personnes disent « *je me ressentais vraiment femme* », moi je peux pas dire que c'était vraiment le cas. Moi je ressentais ça mais je savais que c'était anormal. C'est-à-dire que dès l'enfance, je savais que je pouvais pas dire « *je suis une fille* » parce que je savais que j'étais un garçon et donc je savais que c'était pas normal mais j'avais ce besoin de vivre une vie plutôt, on va dire, féminine, basée sur les codes féminins et non pas les codes masculins. Chaque fois que j'essayais d'aller dans cette voie, j'avais un père qui était très autoritaire, machiste, et même homophobe, qui me ramenait dans ce qu'il appelait « *le droit chemin* ». »

**« C'est vers quel âge que ça a commencé ? »**

« Ça a commencé à cinq-six ans, peut-être même avant, au niveau des costumes. Je me souviens quand c'était Carnaval, j'étais en maternelle, les costumes que je voulais c'était pas ceux qui étaient appropriés. C'est un moment que je vivais vraiment, d'épanouissement total, et d'ailleurs l'élément déclencheur quand j'ai décidé à trente-cinq ans de basculer, enfin basculer c'est pas vraiment le terme mais de prendre les choses en main, c'est justement à la suite d'un déguisement où j'ai joué le jeu à fond et je me suis sentie pour la première fois de ma vie vraiment bien et vraiment à ma place. Et souvent c'était lié au déguisement. »

**« Vous dites que votre père voulait vous remettre dans « le droit chemin ». C'était donc quelque chose que vous verbalisiez... »**

« Ah non, c'était une honte. Il me remettait, c'est-à-dire par exemple quand je demandais une poupée, en cadeau, j'avais une gifle. L'anniversaire, pour le Carnaval, je demande un costume de princesse mais même pas en rêve, donc c'est là que je comprenais vraiment qu'effectivement c'est moi qui étais, qui faisais fausse route. Fallait vraiment que je m'assume telle que j'étais et c'était à partir de là l'élément déclencheur. Bon, tout ça, on va dire, toute ma petite enfance, et puis arrivée à l'adolescence, c'est là que y a eu une sorte de déclin : le corps masculin se développe souvent avec la montée d'hormones, y a souvent un sein qui gonfle un peu, et moi j'ai eu les deux et j'me suis dit « *ça y est, enfin, je déconne pas, y a vraiment mon corps qu'est comme ça* » donc j'me suis dit « *ça y est je vais devenir une fille* ». Bon, j'avais treize ans, puis ben voilà, trois semaines après, y a tout qu'est redescendu et puis donc c'était une phase de, on va dire, pratiquement une petite dépression nerveuse, et puis ben j'me suis dit « *ben t'es un homme et tu vas t'assumer comme ça* » et c'est là que j'ai décidé de partir vraiment dans la quête de la masculinité telle que la société la voit et c'est là que j'ai commencé à faire vraiment des choses, des sports extrêmes, je faisais exprès de me raser le visage pour essayer de faire venir les poils parce qu'ils venaient pas, ma voix, j'avais une voix très aiguë donc j'essayais d'être le plus rauque possible, j'ai vraiment travaillé ça de façon très très accrue et ben voilà jusqu'au moment...où ça a plus pu, j'suis arrivée au bout du chemin. »

**« A la maison, vous avez grandi avec qui ? Vous avez des frères et sœurs ? »**

« Alors j'ai deux sœurs mais je les ai pratiquement pas connues, c'est des demi-sœurs, du côté de ma mère d'un précédent mariage. J'ai vécu avec mon père et ma mère jusqu'à l'âge de huit ans. Après mon père était assez violent, il a fait perdre un œil à ma mère, donc ils se sont séparés mais j'ai des flashes, des fois je me demande effectivement, ce sentiment que j'ai de pas être née dans le bon corps est ce que c'est pas lié un peu à l'éducation aussi parce que j'ai des flashes qui me reviennent aussi, j pense qu'un jour faut que j'aïlle voir un..., que je fasse de l'hypnose parce que je pense qu'y a des choses que j'ai certainement refoulées, j'ai des images, souvent je me souviens de l'haleine de mon père, et je me disais *« comment ça se fait que je connaisse l'haleine de mon père ? »*, je me souviens qu'il me léchait le visage, donc j pense qu'y a des choses que j'ai dû occulter dans ma jeunesse et qui sont enfouies alors je sais pas si faut que je les déterre ou pas mais voilà j'ai eu cette partie-là jusqu'à l'âge de huit ans et ensuite j'ai été éduquée essentiellement par ma mère. »

**« Vous n'avez plus eu de contact par la suite avec votre père ? »**

« Je le voyais de temps en temps, c'était toujours très tendu. J'y allais une fois tous les quinze jours, des fois un petit moins, c'était assez tendu, je n'aimais pas du tout y aller parce que déjà on n'était jamais au même endroit, il était toujours chez une femme différente donc j'avais pas de repères, j'avais pas de chambre attribuée, j'avais pas ce genre de choses donc c'était un peu délicat. Ensuite avec ma mère c'était compliqué aussi parce qu'elle était alcoolique donc c'était pas non plus tous les jours facile ! Mais bon, voilà, ça, ça a été un petit peu mon enfance et à dix-sept ans, presque dix-huit, j'ai décidé de mettre les voiles et j'suis partie. »

**« Vous aviez quel lien avec votre mère ? »**

« Alors avec ma mère c'était *« je t'aime moi non plus »*. Ma mère, le problème, c'était qu'elle était alcoolique mais pas de son propre fait on va dire, c'est la vie avec mon père qui a un peu déclenché tout ça. Ma mère me mettait autant sur un piédestal que ça pouvait être l'inverse le lendemain. Je pouvais très bien être mise très très haut et le lendemain être la risée de la famille et voilà, c'était en dents de scie en permanence, donc c'est pour ça que la seule chose que je voulais faire, depuis toute petite, depuis onze ans, depuis l'âge de onze ans à peu près, je voulais avoir une famille, avoir une fille. »

**« Une fille particulièrement ? »**

« Une fille, une fille, qui s'appellerait Julia et elle s'est appelée Julia. »

**« Pour quelle raison une fille ? »**

« Euh je peux pas dire pourquoi une fille, peut être indirectement pour pouvoir lui faire vivre tout ce que j'aurais voulu vivre et que j'ai pas pu vivre. J pense que c'est ça. C'est important que ce soit une fille pour moi, et bon la nature a décidé que ça allait être le cas mais oui depuis l'âge de onze ans, je rêvais d'avoir une grossesse. »

**« De porter l'enfant ? »**

« Oui, de porter l'enfant. Je sais bien que c'est pas possible mais vraiment, vraiment mon souhait le plus profond et c'est vrai que quand je suis tombée sur la mère de ma fille, j'ai tout de suite senti que c'est avec elle que je pouvais le faire. Et la grossesse qu'elle a pu avoir, je l'ai vécue indirectement comme si c'était moi qui portais l'enfant. J'ai toujours été très proche de ma fille. »

**« On y reviendra un petit peu plus tard. En parallèle de la famille, il y a l'école. Comment ça se passait pour vous ? »**

« Alors l'école, c'était compliqué. J'étais quelqu'un de plutôt renfermé, de plutôt introverti, même très introverti, j'avais deux-trois amis. C'était mixte, j'avais des filles en tant qu'amies mais pas beaucoup parce que quand je trainais trop avec les filles, j'avais peur qu'on démasque effectivement qui j'étais. Y avait toujours ce sentiment d'avoir mis un costume et d'avoir peur que les gens voient ce qu'il y avait sous le costume. C'est un petit peu ça. Donc non, j'avais autant d'amies filles que garçons mais très peu. Si on prend vraiment toute ma scolarité, sur chaque période de classe, j'avais maximum deux amis voilà, c'était à peu près ça. Donc ouais, une enfance, une scolarité plutôt compliquée. »

**« D'un point de vue relationnel ou aussi scolaire ? »**

« Les deux parce que je comprenais pas l'utilité d'aller à l'école concrètement. J'avais qu'une envie c'était fuir, partir de chez moi donc plus tôt j'arrivais à travailler mieux c'était donc je me voyais pas faire de hautes études. Bon aujourd'hui, je regrette. Mais et puis parallèlement, je pouvais pas faire mes devoirs à la maison, c'était compliqué, j'en avais pas forcément envie, j'avais personne derrière moi pour me montrer l'exemple on va dire, donc voilà, c'était compliqué. J'ai commencé à lâcher dès la sixième, j'ai commencé vraiment à lâcher, et puis mes notes sont allées en dégringolant et en

troisième j'ai arrêté pour faire un BEP mécanique. J'ai fait ça pendant un an, je me suis aperçue que je me voyais pas faire de la mécanique toute ma vie. J'me suis dit « *c'est pas possible* », donc j'ai arrêté. Après ça, j'ai fait un an de capacité en droit en cours du soir pour essayer de récupérer le niveau bac, parce qu'à l'époque c'était possible, et puis j'suis arrivée à dix-huit ans et puis là j'me suis dit « *allez hop, c'est bon, je vais aller travailler* » et j'ai commencé à travailler en tant qu'employée libre-service en grande surface. »

**« Donc vous êtes partie de chez vous à ce moment-là ? »**

« Oui. »

**« Où est-ce-que vous avez grandi avec votre maman ? »**

« Alors j'ai vécu particulièrement à La Gaude, dans un milieu un peu rural. Alors ma mère était infirmière libérale donc on a connu des périodes hautes, c'est arrivé qu'on vive en villa, vraiment une belle villa, et puis elle perdait tout, elle payait pas son URSSAF, on s'est retrouvés ensuite avec un chien-loup dans un studio, je dormais dans le même lit que ma mère, on avait qu'une seule pièce, ça a duré deux ans, c'était un petit peu comme ça, et on s'est retrouvés chez mon grand-père, chez son père, pendant un an, de l'âge de dix-sept à dix-huit ans, et c'est là que je suis partie. »

**« Votre papa il faisait quoi lui ? »**

« Alors mon papa, lui, quand il vivait pas sur le dos des femmes, il était mécanicien. C'est quelqu'un qui avait vraiment les mains en or, un savoir-faire reconnu, mais malheureusement c'était un homme qui était, comment dire, les femmes lui faisaient vraiment tourner la tête et il a fait de grosses bêtises pour des maîtresses, et il a tout perdu. Et après c'est plus devenu un...parasite. »

**« Donc à dix-huit ans, vous partez. Vous partez vivre où ? »**

« Je pars à Nice. J'étais avec une amie, avec une fille qui était ma compagne à l'époque, qui avait trouvé un travail sur Nice donc je l'ai suivie. On a pris notre premier studio et c'est là que j'ai trouvé un travail aussi sur Nice. C'est plus facile de trouver dans une grande ville comme Nice qu'à La Gaude. »

**« A dix-huit ans, vous étiez sur la fin de l'adolescence, début de l'âge adulte. Comment vous avez vécu les changements physiques de cette période ? »**

« Ça a été difficile. C'était difficile parce que justement à cette période, on était dans cette fameuse villa et pendant bien trois semaines, j'ai dormi dans une tente dans le jardin parce que je voulais plus retourner dans ma chambre. C'est le milieu dans lequel je me sentais bien, dans le jardin, c'était ma deuxième chambre. Ça a été très difficile, j'ai envisagé plusieurs fois de mettre fin à mes jours mais sans avoir ce désespoir si profond. Mais vraiment, se demander pourquoi continuer parce que je me sentais vraiment pas à ma place. »

**« Est-ce que c'était le décalage entre votre ressenti d'être une femme et... »**

« Et de pas être reconnue, oui. C'était surtout en fait la reconnaissance sociale. Déjà y avait le côté esthétique, de se voir dans un miroir et de pas vraiment se reconnaître. Enfin, c'est pas vraiment de pas se reconnaître, je voyais bien qui j'avais en face, je voyais bien que c'était moi, mais c'était pas l'image que je voulais avoir. Pas l'image que je voulais renvoyer donc oui, ça a été extrêmement difficile. »

**« Comment ça se passait au niveau des relations sentimentales ? »**

« Alors, c'est très compliqué. J pense que c'est lié en fait à mon enfance. J'ai jamais eu de besoin en fait sexuel euh...je suis pas attirée par ça. Ce que j'ai besoin, c'est vraiment les sentiments, vraiment trouver quelqu'un à qui je puisse donner de l'amour et en recevoir en retour. C'est ça que je recherchais donc c'est vrai que ça a été un peu compliqué. J'ai pas eu beaucoup de partenaires dans ma vie, j'ai dû en avoir trois ou quatre, et vraiment quand j'suis tombée sur la mère de ma fille, on est toujours ensemble aujourd'hui, on n'est plus un couple parce que ça fait neuf ans qu'on n'est plus un couple, mais on n'arrive pas à se séparer, j'suis vraiment tombée sur la personne avec qui je sentais fusionner vraiment les choses voilà, je sentais qu'y avait un réel échange, un réel échange de sentiments.

Mais sinon oui, après des relations sentimentales, elles étaient on va dire purement physiques. Je ressentais que c'était vraiment les besoins du corps masculin qui s'exprimaient à travers les rapports que je pouvais avoir mais ça allait pas plus loin, une fois que c'était consommé, j'étais presque limite dégoutée, enfin pas dégoutée, je vais un peu loin, mais c'était pas quelque chose qui m'avait apporté quelque chose de particulier. Je sentais que c'était le corps qui en avait besoin mais moi en réalité c'est pas vraiment ça que je recherchais. »

**« Et votre attirance pour, disons, satisfaire vos besoins, a toujours été tournée vers les femmes ? »**

« Ça a toujours été tourné vers les femmes. J'ai essayé, quand j'ai essayé justement quand j'ai rencontré le Dr K. et M. L., c'est un point qu'on a essayé de creuser un petit peu, au début j'ai pris mon traitement hormonal j'me suis dit « *mais pourquoi pas les hommes ?* ». J'ai essayé de m'imaginer, j'ai essayé d'avoir des relations deux fois avec des hommes, c'est pas mon truc, c'est pas mon truc mais peut être aussi comme j'essayais de leur faire comprendre, parce que je suis toujours pas opérée, peut-être aussi parce que je me sens pas encore pleinement physiquement femme et l'acte tel qu'il est représenté, reste encore un acte qui me plait pas, n'est pas naturel, ça me convient pas. J'ai essayé de le faire pour essayer de trouver ma place mais voilà, c'est pas mon truc. Mais c'est pas pour ça que j'ai envie d'avoir des relations avec des femmes. Voilà, j'ai vraiment pas de besoins sexuels. »

**« Et votre attirance, disons, relationnelle ? »**

« J'en ai autant avec les hommes...peut être plus avec les femmes on dira, un petit plus, je m'entends mieux, les hommes j'ai du mal, les hommes y a pas d'échanges, personnes creuses, voilà, on n'a pas du tout les mêmes points de vue. Les seules personnes de sexe masculin que je m'entends bien c'est les personnes gays. »

**« A dix-huit ans, vous vous installez avec votre amie, vous commencez à travailler en grande surface... »**

« Et puis ensuite on se sépare très rapidement. J'ai une période de, on va dire, dix-neuf à vingt ans où je vis seule en studio. Elle, elle part sur Bordeaux. Je vis seule dans mon studio et puis un jour je rencontre subitement une collègue de travail qui sera la mère de ma fille. »

**« A ce moment-là quand vous vivez seule, il y a des périodes de travestissement ? »**

« Y en a toujours eu. »

**« Depuis l'enfance ? »**

« Oui, depuis l'enfance. Mais périodes que je vis mais alors très très très très mal. Chaque fois que je quitte l'habit, j'ai honte de moi, je me supporte pas. Mais y a ce besoin qui est là, qui revient on va dire assez régulièrement. Mais chaque fois je le vis très mal. »

**« Chaque fois c'est dans l'espace privé ou vous sortez aussi habillée en femme ? »**

« Toujours dans le privé, toujours toujours. Une fois je suis sortie quand j'avais quatorze ans, à La Gaude, avec ma mobylette, j'avais gardé le casque sur la tête et je l'ai fait le soir avec mon casque intégral et je passe inaperçu et c'était un bon moment ouais, c'était le seul moment où c'était pas dans le privé. »

**« A cette époque, vous aviez essayé de comprendre ce qui se passait pour vous ? »**

« Alors ça, j'ai commencé à le faire effectivement quand j'ai eu internet, c'était en 2006-2007. C'est là où j'ai commencé à avoir internet à la maison, à regarder un peu et à me poser la question de « *qui je suis ?* » parce que jusque-là, le transsexualisme, je savais pas ce que c'était. J'en avais entendu parler mais pour moi c'était des personnes qui se travestissaient, je savais pas que le corps pouvait changer. Donc effectivement quand j'ai vu, internet m'a donné accès à ça, les premières images que j'ai vues du transsexualisme c'était des images pornographiques. J'me suis dit « *non, c'est pas ça non plus* ». J'ai mis un moment à trouver et c'est en ouvrant un blog que quelqu'un m'a dit « *mais non c'est ça, c'est pas que du sexe la transsexualité, y a des personnes qui changent totalement d'identité* » et finalement en creusant, j'me suis dit qu'effectivement ma voie est là. »

**« C'est vous qui avez créé le blog ? »**

« Oui voilà c'est ça. Blog public mais quand on commence dans ce milieu, on commence le visage est flouté, on essaye de pas être reconnu. J'me disais « *qu'est-ce que les gens vont penser de moi ?* ». Après, je commençais à mettre des photos un peu gommées, pour qu'on voit pas trop les traits, et voilà, c'est comme ça, tout doucement, j'suis arrivée à me dire « *c'est peut-être cette voie-là* ». »

**« Donc ça a commencé comme ça, par le biais du blog. »**

« Oui, ça a commencé comme ça. »

**« Donc ça c'est en 2007, à cette époque vous avez... »**

« J'ai trente...pas encore trente ans... non si, 73, 2002, j'avais... donc 34ans. »

**« A cette époque-là, vous êtes déjà avec votre femme... »**

« Oui, depuis longtemps, on s'est rencontré en 93. C'était une collègue de travail. Elle a jamais rien su de moi parce que là, l'époque du travestissement, j'essayais de faire en sorte qu'il y en ait pas du tout, et puis parce qu'y avait ma fille. Ma fille, j'ai rencontré sa mère en 93, fin 92, en 93 ma fille naissait, c'était très rapide. »

**« C'était un projet commun ? »**

« C'était très rapide. J'ai expliqué, on avait dix ans d'écart, moi j'avais pas tout à fait vingt ans à l'époque, elle, elle en avait trente, j'ai expliqué que je voulais fonder une famille, que mon vœu c'était ça. Apparemment, ça a tout de suite collé. Elle avait déjà été mariée au préalable, elle avait pas eu d'enfant parce que c'était pas le bon partenaire. Je sais pas, on a accroché, parfois les choses on les vit, c'était en septembre et en janvier elle tombait enceinte, c'était très très rapide. Et en septembre 93, ma fille naissait. »

**« Comment s'est passée la grossesse pour vous deux ? »**

« Elle s'est plutôt bien passée. Parce que j'étais vraiment aux petits soins, très inquiète dès que quelque chose n'allait pas. Comme elle travaillait aussi en grande surface, ils lui faisaient souvent pousser les cadis pour les remettre en place, et une fois elle a eu son placenta qui s'est un peu déchiré et elle a failli perdre la petite. Donc non, j'ai vécu les parties négatives aussi mal qu'elle et les parties positives aussi bien qu'elle. Voilà, j'ai pas vécu la grossesse mais de façon interposée oui. C'était un bon moment jusqu'à l'accouchement...j'en garde un souvenir bizarre parce qu'à l'époque on pouvait pas forcément assister facilement à l'accouchement. De toute façon, j'aurais pas voulu assister à ça par contre, mais c'est vrai que quand on m'a mis ma fille dans les bras, je savais pas trop, c'est une période un peu floutée en fait, je savais pas trop qui j'étais quand j'ai pris ma fille. « *Est ce que je suis son père ? Est-ce que je suis sa mère ?* », c'est la question que je me suis un petit peu posée encore pendant quelques fractions de secondes avant de dire « *non, je suis son père* ». »

**« C'est une question que vous vous étiez déjà posée durant la grossesse ou elle vous est venue au moment où vous avez eu votre fille dans les bras ? »**

« Non, c'est le fait de l'avoir dans les bras. Je crois pas que la question me soit venue à l'esprit avant de l'avoir dans les bras. C'est vraiment le moment de l'avoir. Je sais très bien que je suis pas sa mère mais quand je parle de ça, c'est comment moi je vais me représenter, comment je vais me positionner. Et puis bon, on s'est regardés, et je suis son père et puis je reste son père. Même encore jusqu'ici je suis son père. »

**« Qu'est-ce que c'est un père pour vous ? »**

« Alors pour moi un père, y en a deux de pères : y a le père de la société mais qui est malheureusement indispensable, mais c'est vraiment, y a le père, la mère. Le père, il est là, on va dire, vraiment pour donner une certaine exemplarité, peut-être plus que la mère, c'est comme ça en tout cas que la société le transcrit. Pour moi, le père c'est l'exemplarité, c'est une certaine rigueur euh...et surtout une image de personne forte, de pilier. Le père dans la société c'est vraiment le pilier sur lequel la famille doit pouvoir se reposer en cas de coup dur, en cas de problème. C'est pour ça que moi, je vois le père dans la société et y a le père aussi en général. Y a le côté comme ça et y a le côté qui doit donner autant d'amour que la mère, qui peut être proche de son enfant autant que la mère au final. Il doit pas y avoir de dissociation entre le père et la mère au niveau de l'amour mais quoiqu'il en soit, je reste convaincue que l'enfant, pour qu'il se développe, on va dire correctement, faut que son père soit représentatif, au moins dans les grands traits, de ce que les autres pères peuvent être. Mais pas forcément sur la partie physique on dira. »

**« Et une mère, qu'est-ce c'est pour vous ? »**

« Ben une mère, elle va être plus, on va dire, par rapport à la compassion de son enfant, l'amour, la protection, la protection même peut être au-delà de ce que ça devrait aller. La mère a plutôt tendance, on va dire, à mettre son enfant sous cloche et le père a plutôt tendance à enlever cette cloche pour que l'enfant il puisse s'épanouir plus facilement. Je pense que la mère elle est plus égoïste, on va dire, que le père, elle veut plus garder l'enfant pour elle-même et le père...mais ça je pense que c'est lié uniquement au fait qu'elle porte l'enfant pendant neuf mois et y a des liens qui se forment que le père ne peut pas avoir. Moi, malgré le fait d'avoir eu l'impression de vivre la grossesse comme la maman de ma fille a pu l'avoir, je n'aurai jamais, malgré l'amour pour ma fille qui est immense, je n'aurai jamais les liens qu'elle peut avoir avec sa fille. Je pense que quand on porte un enfant en soi pendant neuf mois, on le fait grandir, y a des choses, y a un lien qui se crée que le père n'aura jamais. Je vois, y a des choses pour ma fille que sa mère voit que moi je ne perçois pas

tout de suite, si elle est pas bien, qu'y a un petit truc qui va pas, elle le voit de suite. Moi, je mets un peu plus de temps pour arriver à le voir. »

**« Vous pensez que ça, c'est lié au lien physique de la grossesse ? »**

« Oui, je pense que c'est lié au lien physique. Je pense que y a une construction parallèle, peut être psychologique, qui se fait entre les deux. Je pense honnêtement. Mais quand la mère vit bien sa grossesse, c'est pas la même chose quand la mère vit mal sa grossesse, mais quand la grossesse est attendue, quand c'est vraiment vécu comme un bonheur, comme un cadeau, je pense qu'effectivement entre la mère et l'enfant y a quelque chose qui se fait, un lien, on peut peut-être pas encore mettre un nom dessus mais je pense honnêtement que, oui, y a quelque chose qui se fait. »

**« Vous dites que vous vous sentez le père de votre fille, tout en étant une femme, donc c'est dans le sens où vous pensez incarner les valeurs dont vous m'avez parlées ? »**

« Oui, exactement. Et j'ai tout fait pour essayer de conserver ces valeurs, parce que quand j'ai annoncé à ma fille que je souhaitais changer d'identité sexuelle, la première chose qu'elle a faite, c'est d'accepter complètement. Elle avait quinze-seize ans à l'époque. Mais vraiment parfaitement. C'est arrivé jusqu'au stade où elle commençait à me montrer comment se lisser les cheveux. Là, j'étais dans ma période d'hyperféminisme, très maniérée, vraiment j'avais carrément gommé l'image que j'avais avant et j'avais remplacé par l'image, on va dire, par l'image que l'homme se fait de la femme, l'image de la bimbo, voilà, sexuelle. J'étais vraiment dans ce truc là et ma fille m'accompagnait. Ça, ça a duré quelques mois jusqu'au jour où ma fille s'est rendue compte, je pense, de ce qu'elle faisait, en train de lisser les cheveux de son père, de lui apprendre à mettre du vernis à ongles, et là y a eu une rupture entre elle et moi qui a été assez forte. »

**« Rupture qui est venue de vous ou d'elle ? »**

« Qui est venue d'elle. D'un coup, elle s'est fermée complètement à moi, on n'arrivait plus à avoir de dialogue. Moi, pour essayer d'arrondir les angles, ben j'arrondissais, je disais oui à des tas de choses, ça commençait à dérapier, ça a duré quelques mois jusqu'au jour où je me suis dit « *mais c'est pas parce que tu deviens une femme que tu ne peux plus être le père de ta fille* ». Un père doit être là pour la redresser quand ça va pas et même si ça lui fait pas plaisir, il faut lui dire les choses et là j'ai repris mon rôle de père en mains. Un jour où elle me parlait mal, je l'ai attrapée, je l'ai remontée dans la chambre, on a eu une discussion, je lui ai dit « *tu me parles plus comme ça* », j'ai été vraiment catégorique, j'ai recadré les choses et à partir de là, toutes les choses sont revenues comme il faut. Je pense que ma fille avait besoin de voir qu'elle avait toujours son père même si effectivement, physiquement je changeais. Il faut bien que je montre qu'intérieurement je suis bien toujours la même personne, parce qu'en fait on parle uniquement du physique, évidemment le mental ça change un peu, on se permet des choses qu'on se permettait pas avant, de penser, de pleurer devant un film, ce genre de choses-là, mais le fond de l'âme, le caractère normalement ne doit pas changer et j'ai montré que je ne changeais pas. A ce niveau-là, je ferai tout pour rester son père et encore maintenant quand ça nous arrive de faire les boutiques ensemble, les magasins, elle me dit « *papa, viens voir* ». »

**« Donc elle vous appelle papa ? »**

« Elle m'appelle *papa*. Je dis pas que ça me met toujours à l'aise mais c'est pas une chose que je veux lui enlever. C'est comme la voix : elle m'a dit y a quelques années en arrière « *j'ai qu'une peur, c'est de perdre ta voix parce que c'est la seule chose qui me rappelle encore qui tu es* » parce que physiquement j'ai énormément changé donc j'ai dit que je changerai pas ma voix. Donc c'est pour ça que j'ai toujours gardé cette voix masculine. »

**« C'est par rapport à elle ? »**

« C'est par rapport à ma fille. Et puis maintenant je me demande ce qu'il y a d'important dans la vie, ma place sociale, j'en ai rien à faire ce que pense les autres, ma voix elle me dérange pas, quand au téléphone on me dit *monsieur* ben je corrige, ça me fait rire des fois, mais le plus important c'est que ma fille elle arrive encore à avoir ses repères. Le plus important, ça reste elle. Ce que je pense en fait, quand on a un enfant, l'enfant lui il a rien demandé, ce que je lui fais c'est pas anodin, c'est un choix de ma part qui est quand même hyper égoïste puisque j'ai essayé de prendre ma vie en main sans tenir compte de ce qu'elle pensait elle, de l'image qu'elle pouvait projeter par rapport à ses copines, ses copains, de l'image de son père. Ça dû être une honte, ça a été une honte pendant pas mal de temps, je me cachais, quand les amis venaient j'étais pas là. Maintenant ça s'est passé mais c'est quand même un choix égoïste quand on part dans cette voie-là donc je me dois de pas tout lui enlever. Si je lui enlève l'image physique du père, je la contrais à des tas de difficultés, faut pas que je pousse le bouchon trop loin, faut que je reste son père dans les choses. Elle a besoin de moi, je suis là. Elle est partie de la maison, elle a pris un appartement y a deux mois maintenant avec son copain, quand elle appelle pour changer une prise, c'est moi qu'elle appelle et ça me fait plaisir. Même si c'est pas du tout un rôle féminin, ça reste mon rôle de père. »



**« Alors là, on a fait un bon dans les années ! Vous êtes avec votre femme et votre petite fille, comment avance l'idée de changer d'identité ? »**

« Alors là, je l'ai gommée. Complètement. Sur cette période-là, je l'ai gommée complètement. Je suis avec ma fille, tout ce que je veux c'est qu'elle soit bien. Elle grandit avec ce côté un peu téméraire que j'ai développé en essayant de montrer que j'étais un homme donc on fait des tas de choses, on fait de la spéléologie très jeune, je lui apprends la descente sur corde, je lui apprends à descendre dans les canyons donc très proche de la nature, je la mets au sport très tôt, elle voulait me suivre, je la mets au vélo, à la natation, à la course à pied, et puis arrive dix ans où elle a un peu d'autres envies, elle se met à la danse. Et toute cette période, j'essaye de gommer au maximum même s'il y a peut-être tous les deux-trois ans des périodes de travestissement mais je les vis tellement mal, j'ai tellement honte par rapport à ma fille, que ben quelques fringues que j'ai pu aller acheter, tout de suite je les jette. »

**« Vous vivez ça comme une lutte ? »**

« Ah oui oui, c'est une lutte parce qu'y a une honte derrière, mais vraiment abominable. Quand je dis une honte, c'est à plus pouvoir me regarder, même si personne le sait, j'ai du mal à croiser le regard de ma fille, à croiser le regard de sa mère, c'était vraiment une lutte. Je luttais vraiment là-dessus et comme ça sur toute la période de son adolescence et je crois que le phénomène déclencheur, on a acheté notre premier appartement en 2007, 2007 on achète notre premier appartement et là j'avais déjà deux travaux, j'avais C. où je faisais déjà mes heures, le matin j'avais pris un autre travail de 6h à 8h du matin pour arrondir un peu les fins de mois, à côté de ça j'avais les entraînements de triathlon parce que je préparais l'Ironman de Nice et en plus je retapais l'appartement. Donc en gros, je commençais à 5h du matin et je terminais à 23h-minuit, comme ça tous les jours, et je crois ça sur une période de deux, trois mois. Je me suis complètement effondrée, totalement effondrée, et y avait ce sentiment toujours qu'était là, contre lequel je luttais effectivement de vouloir changer d'identité. Là entre temps, en 2007, j'avais commencé à mettre un nom sur ce que j'étais donc y avait cette volonté d'aller plus loin, je savais que c'était possible mais je voyais pas d'échappatoire, je me voyais coincée dans ce rôle de triathlète, père modèle hyper-masculin, j'étais baraquée comme pas possible et cette volonté en parallèle de devenir carrément l'inverse de ce que j'avais et en plus, plus je développais ce côté sportif plus mon corps se développait, j'étais montée à 85kg de muscles, et moins je me reconnaissais et donc c'était...l'accumulation, la surcharge de travail que j'ai eue, je crois que psychologiquement je me suis totalement effondrée, et là j'ai commencé à partir dans des idées suicidaires. Je me disais « *j'ai plus envie de continuer* », je voyais pas de porte de sortie, la seule chose qui me raccrochait c'était ma fille, « *elle a rien demandé tu vas lui mettre un père suicidé sur les bras* » et y a rien de pire que le suicide parce que pour les proches tout le monde se pose la question « *qu'est-ce que j'ai pu faire pour qu'il en arrive là ?* ». Enfin ça a été une période qu'a duré quelques mois et un jour je crois que j'ai essayé de mettre fin à mes jours par accident. Je me disais « *si c'est un accident ça passera mieux que le suicide* ». Là j'ai eu un burn-out on va dire au niveau du cerveau : je pars du magasin, je ferme, et je me réveille on va dire 1h, 1h30 plus tard, perdu dans la montagne. Je sais même pas comment je suis arrivée là ! Le téléphone sonne, c'est ma fille qui m'envoyait des sms et qui me disait « *je sais que t'as un problème, ne fais pas de bêtise, rentre à la maison* » et là, quand j'ai vu le message, ça m'a fait froid dans le dos comme si on se réveille d'une sortie de route. J'avais pas le courage de le faire. Je suis rentrée à la maison et c'est là que j'ai déballé effectivement ben tout ce que j'avais. »

**« Donc là vous en parlez à votre femme et à votre fille ? »**

« Uniquement à ma femme. Ça a été une catastrophe, forcément. Parce qu'elle s'attendait pas à ça. Ça a été une période extrêmement difficile, elle a pas voulu qu'on en parle tout de suite à ma fille. On n'en n'a pas parlé. Moi j'ai commencé à changer à ce moment-là. J'ai fait ce que personne en principe ne fait, c'est-à-dire que souvent on se travestit à la maison et dehors on est normal on va dire, ben moi c'est l'inverse. J'ai commencé à me travestir dans la voiture quand je partais au travail et quand je rentrais à la maison, je remettais mes habits on va dire de papa modèle.

Je suis allée très délicatement parce qu'en plus à cette période-là, c'est une période clé pour moi c'est-à-dire qu'on commençait à me mettre la direction du magasin dans les mains donc fallait pas non plus que je me loupe, j'avais quand même ma carrière à côté donc c'était une période qui a été, qui a duré de 2007 à 2011, pendant quatre ans, j'ai féminisé mon apparence tout doucement. J'ai laissé pousser les cheveux, queue de cheval, j'ai commencé à épiler un peu les sourcils, j'ai commencé à mettre du maquillage très léger, je prenais des habits masculins mais qui étaient de plus en plus féminins d'apparence et après c'est l'inverse, je prenais des habits féminins qui étaient masculins. Voilà, j'ai fait une transition sur quatre ans qui a été très longue et en 2011, non pas 2011, 2010, j'ai envoyé un recommandé à ma société en disant « *voilà, vous avez vu que j'ai changé* » tout le monde a dit oui « *oui* ». J'en ai d'abord parlé en réunion, j'ai dit ben « *ça va continuer* ». Tout le monde pensait que je faisais mon coming out sexuel mais j'ai expliqué que c'était plus profond que ça et que mon apparence allait totalement changer.

Et j'ai eu la chance de tomber sur des employeurs plutôt compréhensifs, ils m'ont dit « *ce qui compte c'est la qualité du travail donc du moment que vous tombez pas dans l'excès, y a pas de souci, on vous suit* ». »

**« Et à la maison, comment ça se passait ? Votre fille ne remarquait pas vos changements physiques ? »**

« Elle voyait que j'avais les ongles longs, les cheveux, elle se posait pas trop de questions, elle avait compris. »

**« Elle avait quel âge-là ? »**

« Là elle avait seize, ouais à l'adolescence. Mais le jour où je lui ai dit elle m'a dit « *c'est bon, j'avais compris* ». »

**« Elle ne vous en avait jamais parlé avant ? »**

« Non. Elle a attendu que ça soit moi qui lui en parle. »

**« Et votre femme, comment elle vivait votre transformation physique ? »**

« Elle vivait ça très mal. Ça a été une période très difficile pour elle, très difficile pour moi. Là je vois, j'aide certaines personnes transsexuelles, j'essaye de leur faire comprendre, on a l'impression d'être les victimes ouais, « *personne ne m'aime* », mais on se rend pas compte de la douleur qu'on peut infliger aux autres. Nous on est en train de vivre notre extase, notre truc, on voudrait que tout le monde soit avec nous, on se rend pas compte au final de l'impact que ça peut avoir pour tous les proches, mère, père, femme, enfant mais à un moment donné, faut arriver à avoir cette empathie là et se dire « *mais je les fais morfler, ils ont rien demandé, moi je suis en train de vivre ma vie mais eux ils ont rien demandé* ». Moi je l'ai vécu mal parce que je me sentais incomprise, j'arrivais pas à comprendre qu'on me rejette, maintenant je vois les choses différemment parce que je me suis dit « *si ça avait été l'inverse, comment je l'aurais pris ? Est-ce que je l'aurais bien pris ? Non* ». Donc y a eu cette période qui a été difficile pour moi mais beaucoup plus difficile pour sa mère. »

**« Et le reste de votre famille l'a pris comment ? Vos parents, vos sœurs ? »**

« Alors mes sœurs, j'ai pas de contact avec, je les vois tous les dix ans quand y a un oncle qui décède. Ma mère, elle l'a plutôt bien pris mais ma mère elle était déjà, elle avait le cerveau qui était déjà assez ravagé donc je suis pas sûre qu'elle ait bien capté et puis elle est décédée deux ans après. Mon père en revanche, ben c'est en 2008, il l'a su en même temps que je l'ai dit à ma femme, il m'a écrit une lettre en me disant « *tu as tué mon fils* ». J'ai plus de contact avec lui depuis. Finalement, c'est ma belle-famille qui l'a complètement accepté. C'est une famille juive pieuse, c'est pas évident, mais c'est eux qui m'ont effectivement le plus soutenue, telle que j'étais. »

**« Comment en êtes-vous venue à consulter à l'hôpital Pasteur ? »**

« Alors je suis allée voir une psychiatre en ville, j'ai dû faire deux-trois séances avec, elle me dit « *j'suis pas du tout spécialiste, je pourrai pas m'occuper de vous correctement* » donc elle m'a donné le numéro du Dr K., je suis venue là je crois que c'était en 2009. »

**« La consultation avec la psychiatre c'est parce que vous ressentiez un malaise ou parce que vous saviez qu'il fallait un certificat de psychiatre pour changer de sexe ? »**

« Oui oui je savais. Là j'avais mis un nom sur ce que j'avais, je savais qu'il fallait un certificat effectivement, que c'était lié à une psychothérapie en parallèle et puis je voulais être sûre, je me posais la question quand même « *est ce que... ?* ». Je suis arrivée ici en me posant quand même la question. « *Est-ce que vraiment je suis comme ça ?* ». D'ailleurs c'est pour ça que l'acceptation qu'il y a eu au cours de l'étude a été quand même très longue parce qu'ils m'ont dit « *ok* » l'année dernière ou l'année d'avant, ça a duré huit ans pratiquement, venir tous les lundis, enfin une fois par mois tous les lundis. Au début j'étais pas dans la certitude, j'suis pas arrivée en disant « *j'suis transsexuelle voilà* ». J'ai besoin qu'on m'aide à mettre un nom là-dessus. Et pendant longtemps on m'a dit mais « *Est ce que vous êtes sûr ? Vous pouvez pas rester entre deux ?* » A partir du moment où j'ai un petit peu avancé, c'était pas possible d'être entre deux. Aujourd'hui je vois les choses différemment. C'est peut-être une certaine maturité qui fait que, qui me fait dire aujourd'hui que je peux très bien me sentir femme, une femme c'est pas qu'un vagin, c'est un tout on va dire, et puis surtout l'image que les autres nous rejettent de soi, ça fait partie de ça donc aujourd'hui j'ai une autre approche à ce niveau-là. Mais ouais, j'suis arrivée en 2009 avec cette question-là. »

**« Donc là vous vous sentez comment ? Enfin « quoi » ? Vous vous sentez femme ? »**

« Alors au début je me sens, je me suis longtemps appelée « *qu'est-ce que c'est ?* ». On en a beaucoup rigolé avec ma fille parce que de temps en temps on en parle, je suis *qu'est-ce que c'est ?* Est-ce que je suis un homme ? Est-ce que je suis une femme ? Est-ce que je suis un peu des deux ? Aujourd'hui j'en parle avec la mère de ma fille. Même encore aujourd'hui, je peux pas dire « *je suis une femme* » parce que je n'ai pas le droit de revendiquer cette place. »

**« Pour quelle raison ? »**

« Parce que pour moi, une femme vraiment à part entière ça reste une femme : une femme elle est capable d'enfanter, une femme elle a pas un passé masculin derrière. Mais je suis pas un homme. Aujourd'hui, je me définis vraiment en tant que personne transgenre et je revendique ce positionnement. J'ai beaucoup d'amies qui ont été opérées, qui se revendiquent comme des femmes, qui sont obligées aujourd'hui de s'inventer une jeunesse parce que quand on dit qu'on est une femme, forcément on a eu des règles, forcément on a eu d'autres choses, on peut avoir eu des enfants mais si on n'en n'a pas eu c'est parce qu'on a eu des soucis, qu'on n'a pas trouvé le bon partenaire et raconter toute une vie comme ça, des bobards, même si c'est des gens que je connais pas avant, c'est pas mon truc. Je suis une personne transgenre et c'est comme ça que je me revendique.

Mais effectivement en 2009-2010, je sais pas encore trop me positionner. Je commence à me positionner de plus en plus dans la case femme, je pense que vers 2011, je me revendique vraiment comme une femme, une erreur que j'aurais pas dû faire mais bon, pour moi je suis une femme, j'ai crié haut et fort. On me ramenait dans le droit chemin gentiment en me disant... d'ailleurs j'ai le souvenir avec M. L., plutôt pénible, mais j'ai compris après son travail, mais c'est vrai que quand j'arrivais toute pomponnée et qu'il me disait « *asseyez-vous M. V.* » je disais « *mais pourquoi vous dites M. V. ?* » « Ben vous êtes un homme, non ? Ben asseyez-vous ». C'est quelque chose que je prenais vraiment comme une agression. Ensuite, on a discuté et j'ai compris pourquoi il allait dans ce sens-là, et je l'en remercie parce que ça permet vraiment d'aller creuser, d'aller chercher au fond de soi la motivation, est ce que vraiment c'est un besoin ou est-ce que c'est juste un fantasme qu'on a de se dire je veux vivre une vie de femme. Faut faire la distinction entre les deux. »

**« Maintenant vous souhaitez qu'on vous appelle comment ? »**

« Ah c'est *madame*. Non, là-dessus y a pas de souci. Parce que dans la société, on peut pas dire « *qu'est-ce que c'est ?* » c'est monsieur ou madame. Non non, on va dire que socialement je suis une femme mais réellement je sais qui je suis. »

**« Vous avez fait des démarches légales pour le changement d'état civil ? »**

« Non, parce que c'est compliqué. J'ai une vie en ce moment qu'est très compliquée. Je travaille beaucoup, malgré le fait que je m'absente le soir pour aller en dialyse, je réalise pas loin de cinquante heures par semaine, avant c'était plutôt 60-65h, maintenant avec la dialyse c'est plutôt 50h. Avec mes dialyses, j'ai 15h de dialyse par semaine, je me vois pas entamer des démarches administratives. Et puis des démarches administratives pourquoi ? Pour que sur une pièce d'identité soit marqué « *madame* », pour que le numéro de sécu commence par un « 2 » ? Physiquement je fais 1m85, je mets des talons parce que j'aime ça donc je fais plutôt 1m90-1m95, j'ai une voix plutôt forte, je passerai jamais pour une femme biologique donc même si y a *madame*, on peut mettre tout ce qu'on veut dessus, tout le monde saura de toute façon qui je suis ou qui j'étais donc ça sert à rien que je joue ce jeu-là donc moi, pour l'instant, j'ai pas besoin. Ça me ferait plaisir effectivement de voir un deux sur la carte de sécu mais bon. »

**« Vous avez officiellement changé votre prénom »**

« Non. Faudrait que je le fasse. Sur mes bulletins de salaire c'est Emilie mais uniquement sur mes bulletins de salaire. »

**« L'administration ne vous écrit pas sous ce prénom ? »**

« Non. Faudrait que je le fasse d'ailleurs, ça mettrait les choses au clair, plus pour une question administrative. Après c'est vrai que mon prénom de naissance c'est quelque chose qui m'agresse. La mère de ma fille m'appelle souvent encore comme ça. Ça je le prends comme une agression. »

**« Qu'est-ce qui vous agresse ? »**

« Ben ça me ramène vraiment à une image masculine, l'image que je n'aime pas du tout. Ça me ramène à toute mon enfance, à tout ce parcours là que j'aime pas mais c'est pas pour autant que je l'oblige à m'appeler, en milieu public c'est vrai que, c'est vrai qu'elle fait attention, quand on est dehors maintenant c'est Emilie mais quand on est dans la famille, je pense que c'est pour se rassurer elle aussi, elle m'appelle avec mon prénom masculin. »

**« Votre prénom vous l'avez choisi comment ? pour une raison particulière ? »**

« Alors je l'ai choisi par rapport au travail. Quand j'ai choisi le prénom, je me suis dit il faut que ce soit un prénom qui soit pas trop éloigné de mon prénom de naissance qui était Emile, qui soit pas trop éloigné de mon prénom de naissance, pour les clients, pour pas que voilà, pour les collègues, et puis pas trop comment dire, parce que souvent c'est des prénoms en « a », je voulais pas tomber dans ce cliché là, dans ce cliché féminin et puis en même temps, j'ai fait une étude, comment on dit, je me souviens plus du nom, quand on voit le caractère par rapport au prénom. J'ai regardé ce qu'Emilie représentait, ça me plaisait, je me retrouvais dans la définition donc c'est comme ça que c'est venu. »

**« C'était quoi ces traits de caractère ? »**

« Ben les traits de caractère c'est quelqu'un qui est dans la compassion, l'empathie et ça c'est vrai, qui aime aider les autres mais qui en même temps a un caractère de meneur. Je me retrouve un petit peu là-dedans donc voilà. »

**« Comment vous lui avez annoncé à votre fille ? »**

« Je me souviens plus trop mais je crois que je lui ai parlé un petit peu comme au travail. J'ai parlé un peu des changements physiques que j'avais en cours, les cheveux longs, les sourcils, les ongles longs en disant qu'en fait que c'était un peu plus compliqué que ça, que c'était pas qu'une apparence, que c'était quelque chose que j'avais au fond de moi et que je pensais que j'étais pas née dans le bon corps. En gros voilà c'était à peu près les mots que j'ai dû utiliser. »

**« Est-ce que depuis que vous avez fait votre transition, vous avez l'impression que vos rapports avec votre fille ont évolué d'une manière ou d'une autre ? »**

« Oh oui, ils ont évolué. Même elle, elle le dit. Aujourd'hui, elle se confie à moi sur des choses, on va dire, une fille a dû mal à se confier à son père. Par exemple ça m'est arrivé de parler de ses rapports intimes avec, bon sans rentrer dans les détails, des rapports intimes avec son copain. Quand y a deux mois encore elle habitait à la maison, elle était en culotte dans le salon, quand elle se prépare le matin, c'est des choses qu'une fille va pas afficher devant son père, elle a aucun problème avec ça. »

**« Elle ne le faisait pas avant ? »**

« Non non, elle le faisait pas avant. Même maintenant elle rit, ça lui arrive de me parler au féminin, elle se reprend tout de suite mais instinctivement y a des consonances féminines me caractérisant. Mais oui, ça a changé beaucoup de choses, aujourd'hui on est très très très proches. Peut-être même plus. A l'époque j'étais en train de fuir un petit peu ce que j'étais dans ma période, on va dire, de quête masculine. Y a le sport qui rentrait en ligne de compte, donc du coup j'étais pas super présente à la maison. Y avait le boulot, ensuite j'allais au sport, c'était vingt heures d'entraînement par semaine, de vélo, de course à pied, de natation donc finalement j'étais pas très présent pour ma fille, y avait que le dimanche, le matin je faisais du sport jusqu'à midi- une heure, ensuite on avait une petite partie de l'après-midi où on était ensemble, les mercredis elle avait danse, je l'accompagnais à la danse, on partageait pas grand-chose. Maintenant que j'ai changé, on partage beaucoup plus de choses. Parce que j'ai arrêté le sport donc j'ai beaucoup plus de temps et je peux moi aussi quelque part me confier à elle, j'suis plus vraie. C'est ce que m'ont dit mes supérieurs « *depuis que vous avez changé, on sent que vous êtes enfin bien dans votre peau, vous arrivez enfin à dire non* », chose que j'arrivais pas à faire avant. J'suis plus honnête. »

**« Vous diriez donc que l'augmentation de votre disponibilité n'est pas seulement temporelle ? »**

« Ah oui, c'est pas que le temps. C'est un partage qui a été plus sincère, j'ai plus besoin de gommer quoique ce soit et ça je pense que ma fille l'a ressenti. C'est tout bête mais quand on regarde un film, on a envie de pleurer mais quand on veut afficher une image de père, quand on se dit « *un homme ça pleure pas* », un homme machin, on pleure pas, on dit ben « *le film est stupide, il est nul ce film* ». En fait deux minutes avant on était dans les toilettes en train de pleurer et on se tamponne le visage pour rien montrer. En fait on partage pas les mêmes choses aujourd'hui. Je prends l'image du film mais les ressentis sont vraiment pas les mêmes, aujourd'hui je peux vraiment parler concrètement de ce que je ressens, y a plus de masque, y a plus de mascarade, plus rien. Quand les choses me plaisent je vais le dire, quand ça me plait pas je le dis. Comme je suis plus dans un rôle, je suis plus sincère, à partir du moment où je suis plus sincère l'échange est plus le même. »

**« Comment a évolué la relation avec votre femme ? »**

« On est toujours mariées. On a parlé du divorce il y a quelques semaines encore, on se demande pourquoi divorcer. On vit ensemble toujours, on s'est séparées à un moment donné, on a pris chacune notre appartement, on s'est rendu compte que le soir, soit j'étais chez elle soit elle était chez moi, on arrivait pas à se séparer donc pourquoi payer deux loyers quand voilà...donc non on vit toujours ensemble. Maintenant que ma fille est partie, ça va être plus simple, elle va pouvoir récupérer sa chambre, on va avoir deux vies séparées. Bon elle a pas le souhait de refaire sa vie, elle a pas de besoins sexuels aussi donc ça tombe bien et quand bien même elle en aurait, ça me pose aucun souci, je comprends, c'est moi qui ai provoqué cette situation-là donc je comprends mais elle a pas ce besoin-là. Elle sort avec ses copines le soir, moi c'est pareil de mon côté, on a trouvé je pense une certaine stabilité, on s'y retrouve, voilà donc à partir du moment où y a pas de manque. »

**« Comment vous la considérez par rapport à vous ? »**

« C'est compliqué. Je me suis souvent posé la question. Je sais pas trop en fait. Euh... j'ai du mal à dire « *ma femme* » parce que ça me projette à ce que j'étais mais en même temps je peux pas nier donc la plupart du temps je dis « *la mère de ma* »

filles » quand on me pose des questions. C'est comme ça que je dis. Mais comment je la conçois ? Je la conçois comme une sœur, comme une amie, comme une fille, comme une femme, on va dire qu'en elle je retrouve tout, toute la conception que j'ai de la femme on va dire. »

**« Un idéal féminin ? »**

« Non, c'est pas un idéal féminin. Je parle au niveau de la relation avec elle. J'ai la même relation avec elle que j'aurais pu avoir avec ma mère, que j'aurais pu avoir avec ma fille, avec ma femme, avec ma sœur, avec ma meilleure amie, je lui cache plus rien donc...on se prend la tête aussi, comme je me prends la tête avec ma mère voilà mais je peux pas la mettre dans une case, c'est très compliqué. Je peux pas dire que c'est qu'une amie, c'est quand même la mère de ma fille, j'ai vingt-cinq ans, vingt-six ans de vie commune avec elle, c'est pas une sœur on n'a pas eu la même enfance, ça pourrait être ma femme mais ça me fait mal de le dire. C'est... c'est un peu toutes les femmes, j'ai les relations avec elle que j'aurais pu avoir ou que j'ai pu avoir avec toutes les femmes, de ma mère à ma tante. »

**« Est-ce que vous avez déjà ressenti de la rivalité par rapport à elle vis-à-vis de votre fille ? »**

« Oui. Oui oui oui. Plus maintenant mais y a peut-être deux ans encore j'avais une sorte de rivalité avec elle. »

**« De quelle manière ? »**

« C'était plutôt sur l'apparence. Ma fille est très grande, elle fait 1m80, très fine, effectivement, elle représente on va dire ce que j'aurais voulu être à son âge. Je sais pas si c'est de la rivalité, peut être un mauvais sentiment de jalousie, peut-être, rivalité oui mais pas avérée. Un sentiment. »

**« Qui est passé ? »**

« Oui oui c'est passé. Mais il a été là y a peut-être deux ans. Quand je la voyais porter des fringues que j'aurais bien aimé porter mais j'ai plus l'âge, même si je porte des fringues que j'ai plus l'âge de porter, que j'ai pas forcément l'âge de porter, c'est de la jalousie. Elle vit une période que j'aurais voulu vivre. Mais je suis super contente pour elle, qu'elle la vive le plus longtemps possible. Je lui dis. Même elle, elle se prive, « non je vais pas mettre ça c'est trop court, c'est trop rouge », « arrête un peu, t'auras le temps. »

**« Et avec votre femme, est ce qu'il y a déjà eu un sentiment de rivalité vis-à-vis de votre fille c'est à dire en tant que parent ? »**

« Oh oui, mais pas moi. Elle. »

**« Depuis que vous êtes une femme ou avant aussi ? »**

« Même elle, elle le dit. Des fois elle est jalouse de la communication qu'on peut avoir ma fille et moi. C'est vrai que ça nous arrive de parler beaucoup, parler des heures, de tout et de rien, elle se confie beaucoup parce que je suis arrivée à garder, ça c'est ma grande fierté, je suis arrivée à garder ce rôle un peu d'exemplarité que je trouve essentiel, que l'enfant puisse être fier de son père, qu'il puisse se dire « je vais être comme mon père » et j'suis arrivée à le garder parce que je vois que dans le travail, un peu dans le sentimental mais surtout dans le travail, elle va me demander qu'à moi. Elle a fait des études de commerce, elle commence dans l'événementiel, et dans les rapports qu'elle peut avoir avec ses collègues ou son patron, souvent elle me demande effectivement à moi, « Qu'est-ce que t'en penses ? Qu'est-ce que je devrais faire ? ». Sa mère est un peu jalouse effectivement à ce niveau-là. Y a une rivalité à ce niveau-là mais de sa part à elle, pas de ma part. Ça m'est arrivé peut-être deux- trois fois d'avoir des pics de jalousie quand elle allait parler à sa mère de certaines choses et que j'étais pas au courant mais bon c'est pas... »

**« Au niveau de la transition, il y a encore des choses que vous souhaitez ? »**

« Oui, moi j'ai besoin d'accomplir totalement une partie de mon corps donc peut-être pas la vaginoplastie, ça j'ai mis en attente parce que concrètement aujourd'hui si je vais jusqu'à la vaginoplastie ça sera purement, purement pour une question de confort. Je me dis « risquer cette opération-là, lourde, uniquement pour un confort physique, c'est peut-être un peu exagéré ». Donc ça, pour l'instant, j'ai mis un peu en stand-by. J'suis toujours programmée, si y a pas de changement, en 2020 pour Lyon mais honnêtement je sais pas si je vais aller au bout. Déjà je vais faire ma poitrine parce que malheureusement j'ai une petite poitrine. Ça c'est quelque chose que je prévois de faire cette année et si je me sens bien dans mon corps peut être que j'arrêterais là. »

**« Vous savez qu'en ce moment on entend beaucoup parler de la question du genre, la remise en question de la binarité. Pour certains il n'existe que deux genres, les hommes et les femmes et pour d'autres, il existe un troisième, un quatrième genre, voire une infinité de genres ou même une certaine fluidité, on pourrait passer de l'un à l'autre. Comment est-ce que vous vous situez par rapport à cette question ? »**

« Non pour moi, c'est la binarité. Pour moi y a vraiment homme/ femme mais comme je vous ai dit socialement je suis une femme mais je n'oublie pas qui je suis. Je sais que je suis entre les deux. Maintenant dire qu'y a un troisième, un quatrième genre, ça, ça commence à me déplaire parce que pour moi y a vraiment homme/femme, c'est tout. Après faut trouver la place qu'on va occuper entre les deux, mais on est toujours entre les deux, c'est pas un là, un là, un là. »

**« Il existerait deux pôles et on serait plus ou moins entre les deux ? »**

« Voilà, y a deux pôles et on est plus ou moins entre les deux. Aujourd'hui, quand j'en parle avec la mère de ma fille, je lui dis, enfin quand on arrive à aborder ce genre de sujet, elle me dit « *ben alors t'es pas une femme ?* » ; « *Ben non, je suis pas une femme mais je suis pas un homme non plus* ».

Je reviens sur ce que j'ai dit y a quelques années, y a quelque années je disais « *je suis une femme qu'est née dans le mauvais corps* », aujourd'hui je me dis que je suis une personne qui a autant, on va dire, de femme que d'homme en elle mais qui a vécu la première partie de sa vie dans un corps masculin et qui a décidé de vivre la seconde partie de sa vie dans un corps qui est en adéquation avec son côté féminin qui est un peu plus prédominant.

Mais je ne renie absolument pas mon côté masculin. Il est là. S'il avait pas été là, j'aurais pas eu ma fille. Si je renie mon côté masculin, je renie ma fille, je renie ma parentalité et je renie ce que j'ai été. J'ai eu une enfance, malheureusement elle a pas toujours été facile mais elle est là. J'veux pas, j'veux dire j'veux pas tourner le dos à ça non plus, ça fait partie de moi. C'est pour ça qu'aujourd'hui je m'assume complètement en tant que personne transgenre, je suis pile entre les deux. Bon, peut-être un peu plus du côté féminin mais voilà, je peux pas dire je suis une femme à part entière. C'est comme ça que je le ressens. Y a peut-être les transsexuelles primaires éventuellement quand elles démarrent très très tôt à l'âge de onze ans, quand elles prennent des hormones, c'est peut-être différent mais pour les transsexuelles secondaires, on a une vie masculine derrière faut pas l'oublier sinon on se ment à soi-même et si on commence à se mentir à soi-même en faisant ça, on fait des conneries. Enfin, c'est mon point de vue. »

**« Est-ce que vous auriez un mot de conclusion ? »**

« En conclusion, je pense que, si on parle de la parentalité de toute façon c'est ce que je disais, quand on met un enfant au monde, faut assumer cet enfant dans le positionnement qu'on a. Si on est un père, faut qu'on soit un père jusqu'au bout et un père comme l'enfant aimerait que le père soit. Alors si physiquement c'est compliqué de rester, moi j'ai changé d'aspect physique mais intérieurement je reste toujours la même personne qu'avant. Elle sait que si y a un souci, l'autre jour elle est venue manger à la maison, je l'ai raccompagnée à pied pour la protéger, même si je suis plus forcément en état de le faire, qu'elle sente effectivement que je suis son père, que je suis là, que si y a un souci je suis là. Voilà, c'est important pour elle, pour sa structure.

Donc voilà, en conclusion, c'est pas parce qu'on change de physique qu'on doit changer tout le reste dans la vie, et faut arriver à faire des concessions. Y a des personnes qui sont pas capables de faire des concessions. J'ai rencontré des transgenres qui voulaient que leurs mères les appellent « *ma fille* », j'essaye de leur faire comprendre que c'est compliqué, une mère qui a élevé un enfant, un garçon pendant toute sa vie, « *ma fille* », ça viendra avec le temps mais c'est des concessions comme ça. Peut-être qu'un jour ma fille arrêtera de m'appeler *papa* en public, ça me ferait mal, parce que je veux rester son père mais voilà, je l'obligerai jamais à m'appeler autrement que *papa*, c'est elle qui décidera. Donc voilà, la conclusion c'est d'arriver aussi à faire des concessions.

Pas oublier que le choix, être transgenre avant tout faut pas oublier que c'est un choix, souvent on dit « *ouais j'ai été obligée de le faire parce que sinon je me suicidais* », mais la vérité c'est qu'on l'a choisi. A un moment, on a dit « *je prends cette route-là* ». On a fait ce choix là et c'est un choix qui est purement égoïste et à un moment faut se dire « *voilà j'ai été égoïste, faut que j'accepte les contreparties des choses* ». »

### ANNEXE 3 : ENTRETIEN AVEC DOMINIQUE

**« Ce que je vous propose pour commencer, c'est de vous présenter comme vous le souhaitez. »**

« Donc je suis un monsieur qu'est devenu une dame, j'suis née en 50, mes parents voulaient une fille, qu'ils auraient appelée, enfin ma mère m'aurait appelée Marie, mon père Françoise. »

**« C'est eux qui vous l'ont dit qu'ils auraient voulu une fille ? »**

« Ah oui oui, toujours. Ben ils avaient déjà trois garçons quand même, un né en 27, un né en 32 qu'est décédé y a un an, l'autre qu'est né en 40 qui m'a dit qu'il m'ouvrira jamais sa porte depuis que je suis devenue une dame. Ça le tracasse, ça le tracasse, même si on correspond tous les jours, on est en train de refaire depuis plusieurs mois toute l'histoire de notre famille et là je suis remontée avec les archives de Cherbourg sur les arrière-grands-parents.

Et puis donc, je suis née en 50, je n'aime pas les hommes, j'aime les femmes, j'ai entre temps, bon quand j'étais plus jeune, j'ai fait beaucoup de moto, en vitesse, je voulais me prouver que j'étais un mec, j'me suis surtout prouvé que je pouvais me faire mal et me faire peur, me faire peur surtout.

J'ai rencontré la personne qu'est devenue mon épouse, c'était moyen quand même, enfin ma femme je l'aimais et le jour du mariage, y a trois photos, c'est simple, parce qu'elle m'a déchiré tout l'album, enfin elle m'avait déchiré tout l'album parce qu'elle est décédée depuis, ça a rien à voir, je l'ai pas tuée ! (Rires), elle est décédée trois mois après mon opération, et puis y a une photo où j'ai le sourire, une photo où elle est en train de me dire quelque chose et une photo où j'ai plus le sourire ; elle m'a dit « *je ne t'aime pas mais avec le temps je t'aimerai peut-être* » alors je me fâche, j'ai voulu annuler le mariage. Je reconnais que j'ai eu des mots pas très gentils contre elle auprès de ma belle-mère. On m'a calmée, j'ai traité ma femme, mon épouse, de salope et tout ça. Y a des choses je savais, c'était bien, y avait sa robe, c'était super, on a dû retarder l'église d'une heure et demie le temps que je me calme. J'ai toujours été trompée. Moi je l'aimais mais elle, elle m'aimait pas. Elle m'a aimée peut-être trois jours sur seize ans et demi donc... et elle voulait pas d'enfant. Je l'ai tarabustée et finalement elle a accepté qu'on fasse un enfant. »

**« Vous, c'était votre souhait d'avoir un enfant ? »**

« Moi je voulais un enfant. Parce que bon moi je peux pas le porter mais bon c'était le seul moyen ! »

**« Vous auriez aimé pouvoir porter un enfant ? »**

« Ah oui oui. Quand je voyais une femme enceinte, j'étais jaloux, très jalouse au tout début, ça me faisait mal mais bon je peux pas en avoir, pas d'utérus, donc j'risque pas d'avoir d'enfant ! »

**« Ce désir d'enfant remonte à quand ? »**

« Alors déjà, euh... mon idée que j'étais pas un garçon date de décembre 54. »

**« C'est précis ! »**

« Ouais, peut-être avant. Parce que y a eu le *Marie Claire* de décembre 54 qu'est sorti avec la robe de princesse du mannequin Bettina, pour moi c'est toujours la robe de princesse, et je voulais m'appeler Bettina mais ça a été refusé. Et puis pour moi, j'étais une fille. On m'a pas élevée en fille par contre, on m'a élevée à la dure, j'avais un père qui avait été militaire quand même ! »

**« Qu'est-ce qui vous faisait sentir que vous étiez une fille ? »**

« Ben je me sentais bien avec des filles éventuellement, les jeux de mecs, même si jouais à des jeux brutaux, fallait faire comme tout le monde, mais j'avais aussi des jeux féminins quand même, la dinette tout ça, c'était pas vraiment masculin, surtout à l'époque. Entre autres, j'ai une photo, j'avais un an, il s'était pas trompé le photographe, il m'avait donné une poupée. Je me sentais pas comme les autres on va dire. »

**« Vous aviez trois frères, c'est bien ça ? Comment vous vous entendiez avec eux ? »**

« Trois frères, oui. Celui que je préférais, qu'est né en 27, je l'ai pas connu beaucoup parce qu'il était marin, à l'époque il était à Cherbourg. Je l'ai pas vu beaucoup en fin de compte. »

**« Votre père était militaire ? »**

« Ouais, il a fait trois ans, mais bon c'était la Marine des années 20. Quand je sortais me promener avec lui en tant que garçon, parce que j'ai jamais été considérée comme une fille, enfin ils m'ont toujours dit qu'ils voulaient une fille mais sans plus, mais il vérifiait que mes chaussures étaient bien cirées, mes lacets, double boucle pour pas que je le retarde si j'avais un lacet qui se défaisait et ça devait être ciré entre le talon et la partie de la semelle qui touche. Fallait que je montre, sans ça je parlais pas avec lui. Il était très très dur. »

**« Quelles étaient vos relations avec lui étant enfant ? »**

« Ben disons que moi j'étais malade en plus, j'étais contagieuse, j'ai pas pu avoir d'école, c'est ma mère qui me faisait l'école l'après-midi. »

**« Votre maman travaillait ? »**

« Non, elle travaillait plus depuis 1926 quand elle s'est mariée avec mon père mais elle avait le niveau du bac dans les années 20 quand même donc ça a permis quand même que je puisse...par contre, je voulais être pilote de la Marine, pilote de chasse dans la Marine à l'époque, j'étais jeune, et donc je pouvais pas, je n'ai pu faire que le collège technique. Par contre, à l'époque, certificat d'étude, premier du canton, premier à tous les prix sauf la gym et puis le chant. Tout tout tout tout tout. Ben oui, parce que j'avais pas droit à tout et puis le chant ça m'agaçait, ça me plaisait pas. J'ai fait le collège technique. Je voulais être photographe donc j'ai appris la photo en cours du soir à la Société Française de Photo à Paris. Je travaillais en même temps, enfin j'apprenais en même temps par un marin-photographe de la Marine qui était un ami de mes deux frères, qui sont décédés tous les deux maintenant, il m'a appris tout tout tout, le travail en labo, tout ce qu'on fait plus maintenant parce que maintenant c'est en numérique. Il m'a préparé au CAP.

Vous m'aviez posé une question sur mon père, ben quand mon grand frère est décédé, j'ai dit à ma belle-sœur « *j'aurais préféré que ça soit papa que Jeannot* ». Je reconnais que c'est stupide mais à ce moment-là... On s'entendait pas toujours et puis j'étais adolescent, j'étais con comme beaucoup d'adolescents toute façon, faut voir les choses en face. »

**« Et avec votre maman, ça se passait comment ? »**

« Ça se passait très bien. Ben j'avais été couvée puisque j'avais été malade gravement, donc j'ai été couvée quand même, je le reconnais. Et puis non non, ça se passait bien. Par contre de mon père ni de ma mère à la limite, j'ai jamais eu de grandes marques d'affection comme moi j'ai avec mon fils même maintenant. Il m'appelle *papa*, il m'appelle pas *maman*, il manquerait plus que ça ! Et puis j'ai..., ça je regrette, mais c'était son caractère, c'était une autre époque. C'était un despote, avec notre mère c'était un despote. »

**« Vous dites que vous vous êtes sentie fille dès l'âge de quatre ans. Comment est-ce que vous avez vécu ce sentiment pendant votre enfance ? »**

« Ben par exemple j'aimais pas tout ce qui était vestiaire de mec et tout ça. Ça me plaisait pas. J'aimais jouer au rugby, au racing, une saison. J'étais numéro 10, demi d'ouverture. Je regarde toujours les matchs de rugby, c'est le seul sport qui me plaît. J'ai connu ça j'avais onze-douze ans, j'habitais pas loin du stade de Colombes.

Et puis donc mon père, c'était moyen. Ils m'ont toujours dit qu'ils auraient préféré avoir une fille, tout le temps, tout le temps, tout le temps, qu'ils avaient été déçus. »

**« Vous en éprouviez de la culpabilité d'être né garçon alors qu'ils souhaitaient une fille ? »**

« Je sais pas. On parlait pas trop de ça. Mais je sais que mon père m'aurait appelée Françoise et tout ça, ma mère m'aurait appelée Marie et puis je reconnais que j'ai dû commencer à mettre des sous-vêtements de fille vers l'âge de neuf-dix ans. »

**« Est-ce que vos parents savaient que vous vous sentiez fille ? Vous leur en aviez parlé ? »**

« Ils le..., une mère le ressent obligatoirement. Ma mère devait le ressentir, mon père je sais pas. »

**« Qu'est-ce qui vous fait dire que votre mère devait le ressentir ? »**

« Parce qu'une maman ressent ça. Et puis quand j'allais chez ma marraine qui était sa sœur, à Paris, je demandais tout le temps à ma marraine de me passer des fringues, j'aimais bien les combinaisons, tout ça, je disais « *c'est pour me déguiser* » mais enfin je sais qu'elle en avait parlé avec ma mère, la façon dont on demande de toute façon...ça marche pas, faut pas prendre les gens pour des imbéciles. Mon fils m'aurait fait ça j'aurais dit « *tiens tiens tu veux faire pareil !* » Et puis donc



quand je suis partie à l'armée, c'était fâcheux quand même mais bon j'ai joué mon rôle, j'ai joué ma vie de mec, mais j'ai trompé tout le monde en fin de compte. C'était jouissif. En moi-même je vivais ma vie mais je vivais pas la vie que je présentais aux autres. Je sortais en mec mais avec des accessoires féminins et en dessous j'étais en femme.

Et puis donc après j'ai rencontré ma future femme en novembre 73, on est sorti un petit peu ensemble, on s'est disputé, on s'est séparé et puis elle est revenue vers moi et on s'est marié en 75.

Je me disais « *en fin de compte, je vais vivre une vie normale et puis on verra bien ce qu'il se passera dans l'avenir* ». Mais je pensais pas que ça se passerait comme ça. Et puis en 80, on s'est gravement disputé, parce qu'elle avait plusieurs amants quand même. J'ai été voir une avocate, j'm'imaginai aller dire à mon fils qu'était petit « *c'est pas lui ton père, c'est moi* ». Donc, non, ça je pouvais pas. J'ai dit « *je vais discuter avec elle* ». Quand on est revenu, j'ai dit à ma mère : « *avec Sylvie, on va rester dix ans ensemble parce qu'il faut que Nico, Nicolas, ait 13ans et 3mois* ».

Pour partir de la maison, il fallait que le gosse ait 13ans sinon j'avais pas la garde. Elle, elle voulait pas du gosse ! Et moi je le voulais ! Et lui, il voulait pas d'elle ! Elle le tabassait et tout. J'avais demandé le divorce pour abandon du domicile et maltraitance à enfant quand même.

Donc j'ai dit à ma mère « *on va rester ensemble dix ans puis on va divorcer. Elle, elle veut pas de Nico et moi je veux pas qu'il soit dans cette famille de dingue. Je te ferai une surprise à ce moment-là* ». Elle m'a dit « *je crois savoir ce que c'est* » donc elle savait très bien.

Quand quelqu'un venait, on voyait bien qu'y avait un soutien-gorge en dessous et puis on touche quand on fait la bise, on m'a jamais dit « *tiens t'as un soutien* ». Ma belle-sœur, elle a toujours deviné, mais elle m'a jamais rien dit.

Et puis ma mère donc, mes parents auraient été contents de savoir qu'ils avaient une fille. Mon fils m'a dit : « *j'irai leur dire sur la tombe qu'ils se sont pas trompés, qu'ils ont bien eu une fille* ». »

Et puis donc au jour de l'an 90, j'entends les douze coups, j'dis à ma belle-mère : « *je vous fais la bise mais c'est la dernière fois* » « *Ah bon pourquoi ?* » « *Ben parce que je vais demander le divorce avec votre fils euh avec votre fille* ». Et puis donc elle est partie, il avait 13ans et trois mois.

Le problème c'est que mon épouse voulait pas la garde mais dans le divorce c'était marqué que c'était elle qui avait la garde. Quand elle a vu ça, elle a : « *heyyyy faut que tu fasses rectifier, c'est pas ça !!* »

Donc obligé d'aller aux Affaires familiales à Draguignan, j'ai passé une demi-journée pour faire rectifier. Donc c'était moi qu'avait la garde. Elle, le prenait même pas.

Un jour, j'étais au resto avec mon fils, je lui dis : « *Nico, j'ai envie de changer de vie, qu'est ce t'en penses ?* ». Je venais d'avoir le jugement de divorce donc c'était en décembre 93 j'crois. Et puis je lui dis : « *Ecoute, j'ai envie de changer de vie* » - en plus il fallait que j'attende qu'il soit majeur pour être opérée-, « *j'ai envie de vivre ma vie de femme, qu'est-ce que t'en penses ?* ». Il me dit « *papa, c'est ta vie, tu fais ce que tu veux* ». Fallait pas me dire ça ! »

**« S'il vous avait dit autre chose, que ça le dérangeait par exemple, est ce que ça aurait eu un impact sur vous ? »**

« Forcément, forcément oui bien sûr. Parce que ça lui a posé des soucis. Ça lui a posé quelques soucis parfois, c'est vrai. Ben tout le monde a pas son père qui devient une dame !

Donc après y a eu toute la procédure. Ça, vous avez tout dans mon dossier.

Et puis, il m'appelle toujours papa et j'veux surtout pas qu'il m'appelle maman. Il a qu'une mère ! Parfois il me parle même au masculin. »

**« Vous, vous aimeriez qu'il vous parle comment ? »**

« Ben c'est très bien pourquoi ? Je suis son père ! Je veux pas qu'il m'appelle maman ! Mon fils m'appelle papa. Ça lui a posé quand même des soucis parce que ses copains et copines me connaissaient, j'étais complice et tout ça, j'allais en boîte. Il en a pris des trucs, il a même pris du LSD. Mais je pense pas que ça soit dû au fait que je suis une dame. Je pense pas. Mais bon c'était son milieu d'art graphique. Je sais pas. »

**« Comment se sont passées les années où vous l'avez élevé ? »**

« Ah ben moi, c'est moi qui l'élevais en temps normal. Quand on était mariés, c'était moi qui l'élevais donc ça n'a rien changé. »

**« Comment vous est venue l'idée du prénom Dominique ? »**

« Pour les prénoms, je voulais Bettina. Je téléphone au greffier en chef de Draguignan, je lui dis. Elle me dit « *le procureur de Draguignan refusera, vous n'avez pas de filiation italienne. Je me suis renseignée, il va vous donner obligatoirement un prénom mixte : Pascal, Camille ou Dominique.* »

Puis après j'ai réfléchi, j'ai trois prénoms : Paul, Claude mon parrain, Jean-Yves. Du coup j'ai pris Dominique, Marie-Line, ma princesse, et Andrée, ma mère. »

**« Est-ce que vous avez le sentiment que votre relation à votre fils a évolué avec votre transition ? »**

« Ça a changé, ça a changé obligatoirement. Non mais il m'appelle toujours papa. »

**« Mais vous dans votre rôle en tant que parent, est ce que vous avez l'impression que certaines choses ont changé ou pas ? » »**

« Je pense pas. Je pense pas. Je me suis toujours occupée de lui, c'est moi qui l'ai élevé. Non non non, je pense pas. »

**« Est-ce que vous considérez le rôle de père et le rôle de mère comme différents ? »**

« Ben j'peux pas vous répondre parce que moi je l'élevais en fin de compte comme si j'étais sa mère, comme si j'étais une femme. »

**« C'est-à-dire ? C'est comment élever « comme si on était une femme » ? »**

« Bahhh je l'ai pas élevé..., enfin je l'ai élevé pour qu'il soit vraiment un mec. On dit toujours « *soit un homme mon fils* », non ! Surtout ne soit pas une femme ! C'est surtout ça en fait que les gens disent. Moi je l'ai pas empêché d'avoir des jeux brutaux, il allait avec moi sur des bases aériennes, il montait avec moi sur des avions militaires et tout ça donc...non, non, je l'ai élevé en garçon, comme un garçon.

Mais je l'ai dorloté en fonction de moi ce que j'ai pas eu et puis je l'ai élevé en lui donnant la part qu'il a pas eu par sa mère et ma part de moi qui est quand même féminine, faut quand même voir les choses en face, j'aurais été un mec hyper macho, il aurait pas été élevé pareil, c'est sûr. »

**« Donc pour vous, si je comprends bien, le rôle de la mère et le rôle du père sont différents puisque vous me dites que vous l'avez élevé comme une mère ? »**

« Ben si c'est une dame qui a de l'affection pour un enfant, oui, si c'est une dame qui n'a pas d'affection pour l'enfant, non. Il avait pas ça avec sa mère ou très peu. »

**« Vous avez l'impression d'avoir un peu remplacé sa mère ? »**

« Ah oui, c'est sûr. Mais ça il le reconnaît. Il m'a même dit un jour « *tu sais papa, t'aurais dû faire ta vie au lieu de t'occuper de moi pour m'élever* ». J'ai dit : « ben non, j'allais pas te laisser ». Non non, j'ai remplacé sa mère. Même quand on était ensemble en fin de compte, j'ai remplacé sa maman. J'ai donné la part d'amour maternel que moi je pouvais lui donner, l'amour paternel c'est mélangé puisque c'était moi et l'amour maternel qu'il a pas eu par sa mère. »

**« Et ça vous pensez que c'est parce qu'il l'a pas eu par sa mère ou parce que vous vous sentiez être une femme ? »**

« J'ai jamais pensé. J'ai jamais pensé. Moi c'était comme ça donc j'ai donné ce qu'il lui fallait, à mon avis ce qu'il lui fallait. Je pense pas l'avoir mal élevé et voilà. »

**« Et maintenant vos relations avec lui ? »**

« Ben c'est très bien. »

**« Il a des enfants lui ? »**

« Non. Il a connu que des cas sociaux.

Ça l'a peut-être déséquilibré. Je lui ai mis quand même un poids sur les épaules. »

**« Vous avez pu parler de ça avec lui ? »**

« Oui mais il me dit que non. Mais ses copains, ses copines m'appellent Dominique. L'autre fois on a vu une de ses copines qui m'a connue en mec et donc « *Bonjour Dominique, ça va ?* » Tout le monde m'a acceptée j'veux dire. »

**« Est-ce que vous auriez quelque chose à dire pour conclure cet échange au sujet de la transsexualité et de la parentalité ? »**

« Non, ce qui me sidère c'est que y en a certains ils détruisent tout, ils détruisent les photos, une fois qu'ils ont été opérés. Moi, je suis désolée, moi les photos de ma vie d'avant, j'ai rien contre ma vie d'avant, sauf que ça correspondait pas à moi. J'ai voulu vivre ma vie de femme, pour vivre ma vie de femme socialement, c'est tout. »

#### ANNEXE 4 : ENTRETIEN AVEC DELPHINE

« Alors moi , j'ai commencé en libéral, à Paris, et puis j'ai intégré le protocole de Lyon, le GRETTIS. Donc quand je suis arrivée là, j'avais déjà un an et demi, donc le psychiatre qui m'a reçue m'a dit « *on va vous faire un protocole allégé* » et il m'a demandé au prochain rendez-vous de lui faire un résumé rapide de ma biographie. Ça se lit très facilement, ça fait cinq pages, et elle est très pertinente. »

**« Donc ça, c'est ce que vous aviez rédigé ? »**

« Oui, ça fait deux ans presque. Après, il s'est passé des choses depuis. »

*[Lecture des cinq pages de biographie remises par la patiente à son arrivée]*

**« Donc 2015 ça a été le début de votre transition ? »**

« Fin 2014, début 2015, j'ai fait mon coming-out. Donc j'ai passé un mois à faire le tour de la France puisque j'ai six frères et sœurs qui sont un peu partout en France. Et tout en faisant mon coming-out j'avais pris mes rendez-vous pour janvier.

J'avais déjà parcouru des réseaux trans, je savais qu'y en avait qui écrivaient des bouquins mais là vous voyez, c'est qu'un petit résumé et donc c'était gros et donc j'en parle à mon endocrinologue et elle me dit « *c'est très très bien, vous avez raison et c'est important* », mais elle me dit « *c'est pas pour éditer un livre, c'est pour vos enfants* ». Donc mes enfants étaient au courant que j'allais écrire ma biographie un jour ou l'autre. Je pensais faire ça à la retraite. Bon, c'est vrai que moi je garde tout en mémoire, les idées restent, et puis ben quand ils m'ont donné un coup de pied dans les fesses. Et donc mes enfants quand ils l'ont lue, mon fils aîné, il a dit : « *On attend la suite* ».

Donc ça, ça va jusqu'en Aout 2016, donc il y a à peu près deux ans, deux ans et demi...

En fait je crois que j'ai même pas fait un an de protocole à Lyon, parce que le protocole était très long, et en fait ils m'ont validée. »

**« Vous l'avez déjà fait par ces feuilles que vous m'avez données mais je vais quand même vous laissez vous présenter oralement comme vous le souhaitez »**

« Waouh ! Avec la transidentité ou pas forcément ? »

**« Vous vous présentez comme vous le souhaitez. »**

« Alors, moi je suis quand même très liée au milieu artistique. Donc il est vrai aussi que j'ai beaucoup d'humour donc je me suis toujours fait appeler « Delphine de Nice ». Je fais de la scène, c'est pas le nom que je prends mais c'est pour rappeler que je suis très liée à l'artistique. Je suis très liée à la danse, je suis danseuse. Alors j'ai fait en fin de compte un parcours professionnel artistique que j'ai marqué. C'est vrai que les gens qui me connaissent savent que j'ai une nourriture, que j'ai beaucoup de choses à raconter, j'suis très bavarde mais beaucoup de nourriture derrière. Et donc j'ai été en Autriche, j'ai fait quatre ans de formation, ça c'était fin des années 80, je suis revenue en France, j'ai continué, j'ai enseigné un an à Strasbourg. Avec mon ex-femme, on s'est connues pendant ma formation. Et donc mes quatre enfants ont fait leur scolarité avec on va dire une orientation artistique. Ensuite je suis partie dans les danses de salons. En fait, c'est par l'école, parce que les élèves font de la danse une fois par semaine et on est invité en tant que parent à participer et là j'ai pris goût donc je me suis mise tout de suite là-dedans. J'ai dansé dix ans et vraiment presque d'une façon semi-professionnelle, c'était 6j/7, 5h/j avec galas donc voilà je suis très liée à la danse.

Qu'est-ce que je pourrais dire d'autre ?

Ben après, j'ai bourlingué. J'ai dû faire vivre une famille de quatre enfants donc création d'entreprise, club hippique à 21ans, je faisais pas mon âge, on disait « *il est où le patron ?* », mais enfin bref, et donc voilà. Après, je l'ai marqué, je l'ai relu vite fait ce matin, avec l'association, j'ai tout de suite été entourée de jeunes, de tous les âges, mais il se trouve que comme moi je sortais en boîte – je suis pas sortie en boîte quand moi j'avais vingt ans, pourtant j'étais dans les années 80- et quand je suis arrivée là...donc forcément j'avais plein de jeunes avec moi, j'en avais qui dormaient à la maison. J'ai eu en fin de compte ce que j'appelle des « *enfants adoptifs* », des « *enfants de cœur* ». J'en ai eu trois, trois qui sont restés très liés, dont une qui a fait sa transition et ...ben voilà.

Alors avec l'association, c'est un fait qu'après avoir beaucoup bourlingué, c'est un fait que je me suis jamais sentie vraiment engagée dans quelque chose, dans une association, et puis c'est vrai que j'ai à cœur avec mon expérience pédagogique professionnelle, pédagogique, artistique, d'accompagner les jeunes aujourd'hui, c'est ce qui me tient à cœur aujourd'hui. Là je trouve un épanouissement. C'est ma plus grande motivation au sein de l'association. Les jeunes de mon âge, je vais pas dire qu'ils me désintéressent mais bon...(rires) j'suis beaucoup plus attirée par les jeunes. Donc on a un groupe de jeunes. Je sais pas si vous êtes au courant, mais depuis que c'est médiatisé en France, depuis deux ans, qu'on a des films et des

documentaires, dans pratiquement toutes les associations, on a vu arriver un flot de jeunes. Mais vraiment énorme ! Pour vous dire, nous on a eu 49, 50 contacts en moins d'un an. Depuis plus d'un et demi, on a un groupe de parole de vingt-cinq jeunes, tous les mois, donc qui est accompagné par un psychologue et en parallèle on a les parents. C'est extra qu'ils puissent se retrouver ensemble et partager leur expérience. Donc ça, c'est vraiment... voilà, on va dire que je prépare ma retraite de militante. »

**« Et si on commençait par aborder votre enfance... »**

« Je suis le sixième d'une fratrie de sept enfants. Donc déjà faut savoir ce que c'est une famille nombreuse. C'est une famille très ouverte, je veux dire y a pas eu de problèmes quand j'ai fait mon coming out, ça a été très bien accueilli à part par un ou deux qui ont mis un petit peu de distance. »

**« C'était des frères, des sœurs qui ont mis de la distance ? »**

« C'était mon frère aîné et la quatrième sœur.

On est sept enfants, je suis le sixième. Donc y a ma sœur aînée -ça s'est très bien passé- qui a inspiré mon prénom le jour où j'ai fait les papiers. C'est-à-dire moi j'ai fait le choix de m'appeler Delphine, parce que pour moi c'est une initiation, c'est une nouvelle vie, donc pour pouvoir couper et expérimenter quelque chose de nouveau, comme j'ai aussi déménagé à Nice en même temps, j'aime bien la chaleur, comme je voyageais déjà beaucoup et puis j'ai un fils qui était déjà ici et qui est avec moi en plus en ce moment, qui est le plus proche on va dire au niveau physique.

Donc l'enfance ça a été. C'est marrant parce qu'on a beau faire un travail personnel, se découvrir, depuis la transition, je le rappelle souvent, y a des choses qui remontent souvent. C'est-à-dire que même au bout de quatre ans, je vais avoir des choses qui vont se préciser, que j'aurais pas dit la première année, et des choses que je découvre encore au niveau de la sensibilité intérieure, des émotions. Je dirais même, le plus gros morceau, c'est la sexualité. Je dirais maintenant je suis à peu près sûre de la sexualité, maintenant c'est beaucoup plus clair. »

**« Sûre au niveau de votre orientation vous voulez dire ? »**

« Euh...oui, ouais mon orientation on va dire. »

**« C'est quoi qui est plus clair ? »**

« En fin de compte, je me rends compte, à travers toutes ces années, pour parler de la transition, je viens de vivre cinq décennies de frustration puisque j'ai grandi dans une époque où y avait pas de communication, j'avais juste des chaînes de télé et un magazine ou deux. En plus j'ai grandi en milieu rural, en province. »

**« Vous êtes née où ? »**

« Je suis née en Bretagne, je suis de Bretagne. Donc je sais que dans les grandes villes, donc dans ma jeunesse, y a eu des cabarets transformistes à Paris, même à Nice il devait y en avoir. J'ai grandi adolescente dans les années 70, dans les années 80 j'étais encore assez jeune où les gens en France étaient encore très homophobes, alors on parle même pas de transidentité bien que ça soit pas lié. Moi mes meilleurs amis utilisaient facilement le mot « *pédé* », facilement, c'était l'époque. Donc voilà, il était pas question de parler. Alors une chose, la grande difficulté étant enfant c'est qu'on a un bien être comme je décris, s'habiller, mais qu'on fait tout caché. Enfant on se pose pas de questions. »

**« A quel âge vous avez commencé à vous poser des questions ? »**

« Alors je m'en souviens même plus, autour de huit- dix ans. »

**« Et ça se manifestait comment le début des questionnements ? »**

« Enfin, ils étaient déjà là avant, dans les rêves, c'était en primaire ça. Ça je sais que c'était en CE2-CM1, dans ces âges là où j'avais ces rêves forts. Je me réveillais dès fois le matin, je m'imaginai dans un autre corps ... »

**« Et à ce moment-là, qu'est-ce que vous vous disiez ? »**

« On se pose aucune question, on se pose aucune question. Même ado, j crois que je me suis jamais posé de questions parce que le problème c'est comme on est seul, isolé, on avait aucune référence extérieure. C'est le fait de n'avoir aucune référence extérieure, c'est pas du tout pareil aujourd'hui parce que c'est des choses qu'on parle. Je pense pas m'être posé beaucoup de questions par rapport à ça, à part juste le plaisir d'être habillée voilà, mais tout en cachette.

Après je sais que ma maman se doutait. Parce que bon, maintenant elle sait depuis quatre ans, mais à l'époque ben par exemple ma maman travaillait ... »

**« Vos parents travaillaient tous les deux ? »**

« Alors ma maman travaillait pas quand y avait les enfants, quand y avait six-sept enfants. Elle a recommencé à travailler quand les grands sont partis donc je me suis retrouvée pratiquement qu'avec ma petite sœur à la maison, y avait encore mon frère qu'avait un an de plus. Mais ça a pas duré longtemps. C'est vrai qu'à l'époque ma maman travaillait, conduisait les bus à ce moment-là. Mon père lui il était ouvrier. Quand ils se sont séparés, j'avais onze ans quelque chose comme ça. »

**« Et vous êtes restée avec quel parent ? »**

« Alors d'abord mon papa, j'ai pris le même chemin que lui, le divorce géographique. Il est parti travailler dans le nord à Roubaix et j'ai une de mes sœurs qui est partie le rejoindre deux ans et puis après j'ai pris sa place pendant deux ans. C'était histoire de quitter l'école, c'était pas trop grave pour moi de quitter le monde rural.

Donc juste deux ans, 74-75, j'avais quatorze-quinze ans, je fais ma 3<sup>ème</sup> et ma 2<sup>nde</sup> dans le Nord. Je reviens donc ensuite en Bretagne et c'est la période que je vous racontais de me retrouver seule avec ma petite sœur et ma maman qui travaille. »

**« Et comment ça se passait avec chacun de vos parents ? »**

« Très très bien. Bon ma maman était une femme débordée parce que les femmes de cet âge-là ont beaucoup d'enfants à cette époque, beaucoup de travail et puis bon mon papa, avec son travail d'ouvrier, il est très pris à l'époque. Après quand il est allé dans le nord, je me suis retrouvé tout seul avec lui...c'était un peu... Plus proche de lui...enfin difficile...y a un moment émotionnel très fort que je me souviens c'est-à-dire c'est le moment où mes parents ont divorcé officiellement et mon papa n'a pas assumé émotionnellement et moi je lui ai reproché plus tard – je lui avais écrit même- moi j'avais quatorze ans, quinze ans, j'étais seul avec mon papa, un père en larmes...ça a été un choc quand même pour moi, émotionnel, parce que moi je pouvais pas lui répondre et pourtant il posait des questions. »

**« De quel type ? »**

« Ben il les posait pas directement mais moi j'étais là donc c'était comme s'il me les posait à moi. Pourquoi il lui arrive ça, pourquoi, enfin vous imaginez. »

**« C'est ça qui vous a amenée à retourner chez votre mère ? »**

« Non pas du tout. Ça n'a rien à voir. »

**« Vous vous sentiez plus proche de votre mère ou de votre père de manière générale ? »**

« Non, y avait pas de plus proche. Après bon y avait cette tradition, cette hérédité, proche du père ou pas. »

**« C'est-à-dire « hérédité proche du père » ? »**

« C'est bien que j'en parle, les idées viennent au fur et à mesure. Il faut savoir que dans ma vie familiale, à l'époque, ma maman avait une double vie. Elle avait une double vie avant notre naissance, c'est-à-dire, elle a commencé sa double vie au 3<sup>ème</sup> enfant, quand était enceinte de ma sœur Marina, du 3<sup>ème</sup>, enfin voilà bon. J'entends mon beau père parler ! Parce que maintenant ils vivent ensemble, mon papa est décédé. »

**« Elle avait une liaison ? »**

« Elle avait une liaison. Mais bon, il faut se mettre dans le cadre de l'époque, ce qu'est pas facile quand on l'a pas vécu. Je pense que mon papa était au courant mais il a toujours vécu dans le déni et nous, enfants, on allait poster des lettres à ma mère. On était des messagers. »

**« Donc vous étiez au courant ? »**

« Ah oui on était au courant. Ça a été difficile, parce que y a même eu des scandales. La femme de ce monsieur, qui elle était au courant, elle est venue au moins une fois ou deux de mémoire faire un scandale chez nous. Donc nous, on allait se réfugier chez la voisine, c'était violent, elle cassait la porte, pour les enfants c'était quand même assez... Pour dire, de ce côté donc y avait quatre filles et trois garçons au départ et donc forcément j'avais des sœurs qui se branchaient sur l'hérédité. Ça a été des questionnements sur qui dans les derniers enfants, forcément, qui est l'enfant de qui. Y avait une sœur qui avait presque plaisir à jouer avec ça, à faire des recherches et ceci cela. A l'époque, on avait que la physionomie, on avait la physionomie qui était frappante ou pas. »

**« Et vous, c'est une question que vous vous êtes posé vous concernant ? »**

« Oui. On se posait...ouais, ouais, ouais. Je me la suis posée plus particulièrement à l'époque où j'avais vingt et un, vingt-cinq ans, quand j'étais dans cette communauté et qu'on avait une recherche personnelle intense. Et, ah, il faut que je termine, ma petite sœur, donc y a six enfants qui se suivent, moi je suis le dernier des six enfants, et il va se passer six ans jusqu'à ce que ma petite sœur naisse. Y a une enfant qui est complètement isolée. Donc moi j'étais l'enfant favorisé, j'étais le dernier, puisque j'ai une chose que me disait ma maman : « *tu seras plus le préféré, plus le chouchou* ». »

**« Vous l'avez vécue comment la naissance de votre petite sœur ? »**

« Ben euh...ouais ça va, y a peut-être eu des tensions je sais pas, je me souviens d'avoir renversé le landau de ma petite sœur mais non, non, non, ça a été comme ça quoi.

Donc ce qui fait que c'était évident que Louisa, elle s'appelle Louisa ma petite sœur, elle était l'enfant de Pierre, l'autre monsieur. Ça paraissait évident ce qui fait que moi quand j'ai été en recherche, dans les années 80, moi j'ai posé la question directe sur la table à ma mère mais en fin de compte je lui ai posé la question sans lui poser la question. C'est-à-dire moi j'étais profondément convaincue, elle pouvait pas dire non. »

**« Vous concernant, vous lui avez posé la question ? »**

« Non. Parce que pour moi, ça a toujours été évident que j'étais de mon père, qui est décédé maintenant. Parce qu'y avait toujours ma sœur qui était en recherche à l'époque, quand j'étais ado, elle enfonçait le clou, elle disait « *toi tu ressembles tellement à...* ». J'avais aussi la physionomie de mon frère aîné : on est trois gars, donc y a mon frère aîné qui est cinq plus âgé qui s'appelle Marc sur lequel on est physiquement très proches et même intérieurement un peu, on va dire on a le côté...mon papa avait un côté, une personnalité très sage, très calme, très posé, et les gens ressentent toujours ça chez moi aujourd'hui, c'est quelque chose de très fort. Y avait ce côté-là et puis aventurier, mon père était déjà voyageur, en 1930-40, et donc on a suivi le même truc. »

**« Et quelle image vous avez de votre maman ? »**

« Alors ma maman (rires) euh c'est quelqu'un de...en fin de compte, derrière mon calme, se cache une personne colérique. Mon ex vous en parlerait très bien ! (rires) Et j'ai le côté de ma maman, tempétueuse, voilà. Ma maman c'est une personne...j'ai plus l'adjectif qui me revient mais bon, ouais, je sais pas si on peut dire une sanguine, mais enfin une colérique. Une maman qui porte un peu le truc quoi... »

**« La culotte ? »**

« Ouais...financièrement non y avait pas d'histoire comme ça, non. L'énergie. Pas question de faire un pas de travers. Bien que ce que je garde de ma maman aussi c'est ....ma maman a toujours été très ouverte et elle était une idéaliste et donc elle défendait énormément les jeunes, la jeunesse. Comme nous on était six enfants à l'époque, on avait des pendants de notre âge à côté, donc la maison était toujours pleine, elle accueillait des enfants et quand les enfants des voisins avaient des problèmes avec leurs parents ils venaient à la maison. Une militante ! »

**« Un peu comme vous maintenant ? »**

« Ouais ouais (rires) je sais que ça c'est dans les gènes et donc voilà. Après, non, j'étais en admiration devant ma maman. C'est vrai qu'elle était pas facile mais après, c'était une autre époque. Y avait pas les problèmes de sécurité, on faisait ce qu'on voulait, on partait la journée en forêt, à pied, dix kilomètres, on disait à nos parents « *on sera là ce soir, bonjour, bonsoir* ». »

**« Et à l'école, comment ça se passait ? »**

« A l'école ? A l'école, j'suis quelqu'un c'est comme si j'avais déjà une conscience, un recul, c'est-à-dire que j'ai bien aimé l'école primaire, avoir un seul maître, avec qui on était proche. J'ai eu horreur du secondaire, le collège. Ça commence en 6<sup>ème</sup>, on nous explique on veut faire de nous des responsables, « *vous allez avoir plusieurs professeurs, c'est à vous de vous gérer* » et en fin de compte moi j'ai, avec le recul, j'ai toujours dit que c'était un éclatement. Je trouvais que c'était un éclatement au niveau de la pédagogie, j'ai pas du tout apprécié. Et ben après, moi j'étais, je pense, un élève moyen. J'ai toujours estimé que j'étais quelqu'un de très équilibré. Moi je suis née avec une capacité intellectuelle et manuelle, c'est-à-dire très équilibrée entre la tête et le corps. Et j'étais fâchée avec la lecture, pendant toute ma jeunesse, j'ai jamais ouvert un bouquin. Alors ma sœur aînée poussait mes parents à m'acheter des livres à Noël, j'ai jamais bouquiné en fait. Et j'aimais bien les gens pratiques. A l'école primaire, je regardais, je voyais déjà parmi mes copains ceux qui étaient déjà trop intellect et je sentais déjà le déséquilibre. Je disais « *mince* », pas méchamment mais je voyais. Une anecdote aussi, je me souviens à l'école, de au moins une fois, de faire exprès tout faux pour me mettre au niveau des autres. L'esprit malin ! »

**« A cette époque-là, vous aviez une idée du type de métier que vous vouliez faire ? »**

« Waouh ! Bonne question ça ! Ça va mettre du temps à revenir ça. Je vous le dirai. Non, ça me saute pas aux yeux. »

**« Après vous avez fait le lycée ? »**

« J'ai fait le collège, j'ai quitté en 3<sup>ème</sup> pour rejoindre mon papa à Roubaix. Et là, ça a été une époque de ma vie très importante. Parce qu'on est dans les années 74-75, je quitte la campagne, le monde rural, très peu développé, j'arrive dans une grande ville et waouh, c'est le jour et la nuit ! Même au niveau scolaire. C'est-à-dire que déjà en 3<sup>ème</sup>, y avait une pédagogie appliquée dans l'école où j'étais, très ouverte. Alors je me souviens du prof de français, c'était un petit asiatique, au collège, quand il rendait des devoirs, la première fois, il me dit devant toute la classe : « *J'comprends pas, on croirait que vous sortez d'un ancien pensionnat de jeunes filles* » (rires), que j'étais en prison, que j'osais pas m'exprimer, voyez ce côté, trop cloisonné, trop...

Après ben ce qui a été la grande métamorphose, c'est que j'étais avec deux copains, forcément les plus originaux de la classe, voilà, qui fumaient déjà du haschich, alors qu'à l'époque ça n'existait pas dans les collèges, ni dans les lycées, et eux qui étaient déjà là-dedans, c'était vraiment...enfin j'veux dire c'était presque des fous à lier ! (rires) Non, non, j'exagère mais un exemple, parce que je fais référence avec mes enfants, en 3<sup>ème</sup>, ils étaient tellement originaux, que le professeur de gym qui était pourtant baraqué et tout, il arrivait pas à tenir son sérieux face aux deux zèbres et euh ben comme on aimait pas le sport, moi je faisais équipe avec eux, et ben le prof de gym nous autorisait à jouer au bac à sable. Voilà un petit peu l'ambiance. Et donc j'ai découvert la grande ville, c'était tout un autre monde. Ça a été un tournant. »

**« Un tournant ? Qu'est-ce que ça a eu comme conséquence pour vous ? »**

« Là j'ai lâché l'école. Ça a décroché parce qu'en 2<sup>nde</sup>, bon je trainais avec des copains qui étaient des marginaux, les années 70, l'arrivée des cheveux longs et des blue jeans et donc je me retrouve en lycée, dans un ancien lycée, parce qu'à l'époque la mixité était toujours juste réalisée, donc on se retrouvait quand j'étais encore en province on avait une fille ou deux et là à Roubaix, je me retrouve au lycée, et je me retrouve avec un ancien pensionnat de filles, que des filles, on était peut être deux trois gars je sais plus, donc c'est marrant.

Les professeurs étaient encore rigides, nous on était révolutionnaires donc ça a pas passé quoi. »

**« Et ça continuait ce début d'attrait pour les vêtements féminins ? »**

« C'est marrant parce que quand j'étais là-bas, non. Ouais parce que je crois que j'étais dans une vie... avec les copains c'est arrivé, en blaguant, on partait piqueniquer, on a joué des fois. C'est vraiment... j'avais une vie...j'étais en métamorphose. »

**« Du fait d'être au contact de beaucoup de fille, ça aurait pu... »**

« Ça aurait pu. Non, c'est la naissance des émotions amoureuses. En seconde, les premiers émois amoureux. Après chez moi ça a toujours été difficile parce que j'ai toujours été timide, introvertie, j'étais une personne toujours introvertie et ça va durer jusqu'à ma transition. »

**« Premiers émois pour des filles, des garçons ? »**

« Des filles. Donc ça veut dire, moi j'ai toujours expliqué la transidentité... l'attrait pour les filles c'est en fin de compte parce qu'on adule, on adule j'veux dire la femme et la beauté féminine, après ça a mis cinquante ans pour réaliser qu'on a envie de lui ressembler, de ressembler à cette féminité. Et après, très compliqué. »

**« Comment ça s'est passé ensuite ? »**

« Comme le lycée ça se passe mal, on me rétrograde en BEP gestion, donc là je retourne en province, j'ai dû faire un trimestre là-dedans et après j'ai arrêté et là j'ai travaillé en usine. C'était les premiers stages payés par l'Etat. C'était Barre à l'époque. Après, j'ai même pas la mémoire. Va falloir que je fasse pour la retraite.

J'ai fait des boulots saisonniers, parce que déjà nous on travaillait l'été sur la côte, près de la mer, l'hiver après dans les années 80, quand j'étais dans la communauté, on taillait la vigne l'hiver et là j'étais avec des copains qu'étaient très branchés psychologie donc on faisait le monde. Heureusement qu'on parlait toute la journée. »

**« A ce moment-là, la question de la transidentité se posait ? »**

« Alors non. C'est eux qui étaient très attirés par Young à l'époque, c'est eux qui m'ont mis le terrain. »

**« Parce que vous leur en parliez ? »**

« Ah ben de toute façon, c'était des inquisiteurs. On se faisait remettre en question tous les jours, parce qu'on était en communauté. Alors à la fois ça pouvait être individuel comme ça pouvait être social c'est-à-dire que la communauté, enfin



c'était pas une communauté officielle mais il se trouve que le groupe de gens avec qui on vivait ben si y avait un truc qui faisait tache, ça reflétait sur tout le monde. Donc ça, c'était un moment très fort. »

**« C'est à cette occasion là que... ? »**

« Que j'ai entendu ce terme-là. »

**« Parce que vous leur disiez quoi à eux ? Que vous vous interrogiez sur votre identité ? »**

« Ils posaient des questions mais déjà je pense qu'ils avaient des termes assez rigides. A l'époque j'avais déjà une queue de cheval, j'avais les cheveux très longs et je faisais une queue de cheval, je m'étais beaucoup copiée sur le film Barry Lyndon, j'avais même un truc en velours, une chemise blanche. On n'a jamais utilisé le terme *efféminée* par contre on m'a toujours dit que j'étais très raffinée. Parce qu'à l'époque, les gens étaient retors avec l'arrivée des cheveux longs, alors souvent ça m'arrivait qu'on dise « *les cheveux longs ça fait sale mais alors chez vous, c'est tellement soigné !* » Alors eux, avec cette queue de cheval, un jour ils m'ont sorti un truc, ils m'ont dit « *mais toi t'as un problème de castration* ». Ils mettaient l'organe derrière. Alors c'est vrai qu'ils m'ont sabrée, ils m'ont cassé le moral. »

**« Ça vous a cassé le moral ? »**

« Ah ouais, y a eu des moments difficiles quand même. Parce que bon se faire remettre en question... »

**« C'était douloureux pour vous ? »**

« Ouais, y a eu des conflits, y a eu des combats. Ça a mûri quoi. »

**« Alors comment ça a mûri ? »**

« Alors je vous ai marqué, y a eu cette histoire de film, de cinéma. On est dans les années 70, quand les gens débarquaient chez nous, quand les parisiens arrivaient, c'était quelque chose ! Et donc je me retrouve à cheval. Et ça c'est une chose très marquante, j'ai pas eu de réflexions négatives. Incroyable. Sauf un gars des milieux des clubs hippiques, un peu paysan dans la mentalité. Et donc quand il était question de tourner quelque chose on me disait « *y a un rôle de princesse* ». C'est-à-dire, je voyais bien ce qu'ils voulaient dire, mais c'est pas une chose que j'ai pu intégrer. C'est un mot qu'est resté complètement extérieur, parce que déjà je pouvais même pas envisager ce que ça voulait dire. Et puis il était pas question à cette époque... y avait aucune référence, donc il était aucunement question de transition ou de choses comme ça. Déjà je savais même pas que ça existait. Je savais pas jusqu'où ça pouvait aller, je me posais pas de questions. »

**« Donc ce que vous écrivez, c'est que vous êtes partie en Autriche, vous êtes devenue professeure... »**

« Et c'est là que je rencontre mon ex, Alicia.

Bon ben après il est vrai qu'on se pose pas de question donc je mets pas de mot de nature sur les choses et après on colle à ce que la société...on essaye de coller. C'est même pas qu'on essaye, on colle à la société, le schéma de la société quoi, traditionnelle, être avec quelqu'un, avoir des enfants. Après c'est vrai que moi j'ai toujours senti un désir d'avoir des enfants. »

**« Depuis quand ce désir était-il présent ? »**

« J'ai toujours aimé les enfants et puis je pense que...déjà dans les années 80 c'était net. Pendant l'adolescence non, j'me posais des questions, j'aimais bien le contact avec les enfants mais bon. Et donc oui, c'est vrai qu'il y avait déjà un enfant. »

**« Votre ex-compagne avait déjà un enfant ? »**

« Oui, c'est ça. Mélanie, donc ma fille aînée. Mélanie qui avait huit mois. Alors c'est vrai que là aussi c'est une époque parce qu'elle, même si elle avait décidé seule d'élever un enfant, c'est pas comme aujourd'hui où c'est une chose qu'est intégrée. A l'époque, je sais que sa famille lui criait dessus. Elle s'est fait avorter une première fois sous pression de la famille et puis Mélanie est venue après. »

**« Et donc Mélanie n'avait pas été reconnue par son père vu que je lis que vous l'avez reconnue ? »**

« Non, son père ne voulait pas d'enfants, c'était clair. Y a eu les deux extrêmes au sein de ses enfants, qui étaient aussi les miens, c'est-à-dire que pour la première les choses étaient très claires c'est-à-dire que Jean-Marc, c'est pas du tout le papa

de Mélanie. Il s'est jamais manifesté pendant des années, après il a repris contact quand Mélanie était en préadolescence. En fait le lien a toujours été clair, y a pas eu de souci. Elle a un contact depuis ces années-là. »

**« Elle le considère comment ce Jean-Marc, Mélanie ? »**

« En ce moment, elle a trente ans, elle est beaucoup en recherche, je l'ai beaucoup en contact au téléphone d'ailleurs. Elle est dans une recherche personnelle intense, elle a pas beaucoup avancé par rapport à son père parce qu'elle a pas beaucoup d'éléments, elle est fâchée avec sa mère depuis deux ans donc c'est difficile parce que c'est sa maman qui est le mieux à même de lui en parler. Moi je lui amène quelques éléments parce que j'ai connu Jean-Marc, ce que sa maman a exprimé à l'époque par rapport à Jean-Marc. Voilà, pour qu'elle libère sa tête, parce que justement en ce moment, elle a une envie d'enfant. Je savais même pas, elle m'a dit ça y a un an. »

**« Mélanie avait quel âge quand vous l'avez reconnue ? »**

« Alors, y a eu les deux autres enfants qui sont arrivés, Gaby et Enzo. Parce que c'est au moment du mariage, on a vécu sans être mariés, et c'est au moment du mariage, quand le troisième avait un an ou deux, c'était en 92. Et donc quand je suis allée à l'Etat Civil faire les papiers, à l'époque, chose qui devait pas se faire, mais la personne de l'Etat Civil m'a dit « *ben le mieux c'est que vous la reconnaissiez, pour qu'elle soit intégrée, qu'elle ait le nom de la famille, pas de différence* ». Je la remercie quand même, parce que quand j'avais vu l'avocat au moment du divorce, il m'avait dit que c'était pas du tout légal en fait, enfin normalement. Que c'était pas une chose à faire quoi. »

**« Donc vous n'étiez pas partie initialement pour le faire si je comprends bien ? »**

« Non. On a vécu ensemble, on s'est connu en 89, Enzo est né en 92 donc y a eu quatre ans sans être mariés. Là aussi on est allés jusqu'au mariage parce qu'en fin de compte moi j'avais toujours un désir d'avoir un lieu pour habiter, d'acheter et l'agent immobilier je sais plus ou le notaire nous a dit que ça serait mieux qu'on soit mariés. Donc en fin de compte, c'est pour ça qu'on s'est mariés. Ça a pas été le sentiment amoureux explosif (rires). »

**« Mais le souhait de reconnaître Mélanie, vous dites que vous y êtes allée pour les papiers, initialement vous n'y étiez pas allée pour la reconnaître ? C'est l'occasion qui s'est présentée... »**

« C'est l'occasion qui a fait ça. C'est vrai que j'étais pas pour...J'me souviens plus. J'crois pas qu'on en ait parlé avant avec mon ex. On a pas dû poser le problème. De mémoire, ça me saute pas... Ça s'est fait, moi de toute façon, c'était qu'un détail administratif qu'il fallait officialiser puisque Mélanie était l'aînée de la fratrie, y avait pas de différence. Et puis après pour parler du sentiment maternel, c'est quand mon deuxième est venu, Gaby, Alicia était très claire, Gaby -c'est lui qu'est comédien, ma fille aînée est illustratrice-, quand Gaby est arrivé, mon ex avait élevé seule sa fille les huit premiers mois et puis elle a eu deux enfants opposés, un peu complémentaires, elle a souvent pris l'expression de « *Jean qui pleure et Jean qui rit* » c'est-à-dire que la fille c'était son côté fille, je sais pas comment dire, un petit peu « nian nian » et puis la grande différence...Mélanie était une fille les yeux noirs, les cheveux noirs, elle ressemblait à sa maman, pour la dénommer elle dit « *Mélanie c'est la conscience* », très très centrée, introvertie, regard droit, qui parle pas beaucoup, très concentrée. Celui qui arrive après, c'est le contraire, l'explosif, la joie de vivre, l'explosif, qui se débattait, le futur comédien. La maman elle a du mal à ce moment-là, donc elle a exprimé pas mal de choses aux enfants. J'dis ça pour exprimer le contraste qu'on avait, c'est-à-dire moi en fin de compte j'étais plus qu'un papa poule, j'étais une maman poule déjà. »

**« Vous vous sentiez comme ça à ce moment là où c'est avec le recul ? »**

« Maintenant je mets le mot, ça existait déjà « papa poule », mais c'est plus fort que ça. J'en ai beaucoup discuté avec mon endocrinologue. Elle pressentait, elle m'a toujours trouvée très féminine, elle essayait de me dissuader de l'opération elle disait « *c'est pas important, vous êtes tellement féminine* » et là on s'est revu, on a parlé de sexualité avec elle et on est venues jusqu'à parler du désir d'enfant. Elle m'a dit « *mais vous, vous auriez aimé porter des enfants* ».

**« C'est le cas ? »**

« Oui. Oui, oui. Mais c'est des choses, voyez, je l'aurais pas dit y a quatre ans. C'est une assurance qui remonte et donc la maman à l'époque, cette attitude que j'avais moi, elle c'était tout le contraire. Et donc elle avait le côté, elle exprimait, elle disait « *moi j'suis pas le genre à faire sauter les enfants sur les genoux* », enfin bon, je résume, je dis pas qu'elle employait ces termes mais elle était tout à fait clair avec ça. Et tout juste si elle me reprochait pas d'être trop poule avec les enfants. D'ailleurs c'est des choses qu'elle exprimera plus tard, elle dira « *toi, de toute façon, tu préfères qu'on échange les rôles* », que je reste à la maison et qu'elle elle aille bosser. »

**« A ce moment-là, vous aviez un travail ? »**

« Ah oui, oui. Ben c'est-à-dire que c'est moi qui faisais vivre la maison. Mon ex n'a pas travaillé dès que le deuxième est arrivé. J'ai gagné beaucoup d'argent donc ça permettait que la maman reste à la maison s'occuper des enfants. »

**« Vous faisiez quoi comme travail ? »**

« La société de traitement des déchets. Alors d'abord en tant que salarié et après j'ai créé une boîte. »

**« Et elle, elle faisait quoi comme travail avant d'arrêter de travailler ? »**

« Alors, dès qu'elle a quitté l'école, elle s'est occupée des personnes âgées. A l'époque c'était très bien rémunéré, elle faisait ça pour des associations. Elle a arrêté à partir du deuxième enfant et elle a repris au moment du divorce, elle a repris un petit peu avant. Donc elle a repris le même travail, auxiliaire de vie. »

**« Je vois sur votre écrit qu'un quatrième enfant est arrivé... »**

« Alors, Yannis, un phénomène. Alors Yannis, mon ex a toujours dit, bon elle disait que j'étais « *le père spirituel de l'enfant* » parce qu'y a quand même un élément très fort avec Yannis. Alors c'est pareil, Yannis il est comme moi avec ma petite sœur, il va avoir 5-6ans d'écart avec le troisième. »

**« Yannis il est né de... ? »**

« D'une relation extra-conjugale. Pour mettre les mots, mon ex m'a dit la semaine dernière au téléphone qu'elle était allée chercher quelqu'un qu'à la même terminaison, je m'appelle donc Bruno de naissance, lui s'appelait Hugo, et qu'avait un côté efféminé mais rien à voir. C'est à dire que lui se cachait pas, bon il parlait d'une certaine perversion...enfin, il avait des habits féminins chez lui, il avait des mannequins, il s'en cachait pas. »

**« A ce moment-là, vous n'aviez pas eu envie d'avoir un autre enfant ? »**

« Alors, je vais vous expliquer : Yannis, on avait déjà les trois, ils avaient dix, huit, six ans à peu près, donc un jour, j'avais une très grande maison, et un moment où Alicia a eu cette relation extra-conjugale, c'était quelqu'un de notre cercle... »

**« Vous étiez au courant de cette relation ? »**

« Oui, oui, bien sûr, et puis de toute façon on n'avait pas de relations intimes, c'était quand même pas... ça fonctionnait pas. Et donc y a même un moment où on a vécu à l'américaine : la maison était tellement grande, y avait trois niveaux, et donc Hugo a habité quelque mois. Ça me gênait pas, c'était clair elle était avec quelqu'un d'autre. »

**« Les sentiments pour votre femme étaient de quelle nature ? »**

« 'Façon moi j'me suis toujours cherchée, y avait quelque chose qu'allait pas. C'est pour ça que j'ai dit au niveau sexualité ça a jamais été terrible, elle a jamais eu son compte, elle s'est toujours plainte, y a pas eu d'équilibre. Yannis est venu donc, ils étaient dans leurs petits souliers. On était dans la cuisine alors voilà ils m'annoncent...Lui il mettait la pression pour qu'elle avorte, Alicia elle était mal à l'aise. Déjà nous on est des gens naturels, dans le bio, on était contre l'avortement et donc là-dessus on est très solidaires. On a des points communs. J'ai tout de suite vu qu'elle était pas à l'aise. Et c'est là, c'est moi qui ai tranché, j'ai dit « *il est hors de question d'avorter. L'enfant il vient, voilà* ». Alicia s'est sentie rassurée et puis ils se sont séparés peu de temps après. Là on s'est retrouvés, on va dire, pendant un moment, Yannis est venu, y a eu beaucoup de difficultés. Y a eu deux extrêmes : avec le papa de Mélanie, pour lui tout était clair dès le départ, il voulait pas d'enfant ; là il a voulu s'accrocher, il a fait une reconnaissance juridique, qu'était procédurier. Avec le papa de Mélanie, c'était clair dès le départ, il voulait pas d'enfant donc Alicia elle a choisi d'avoir un enfant seule et c'était quelqu'un de très droit et de moral, il l'a toujours laissée tranquille alors qu'Hugo, c'est le contraire, dès qu'il a appris qu'elle était enceinte, les mois qui ont suivi leur séparation, il a fait tout un foïn, jusqu'à aller à un procès parce qu'en fin de compte quand Yannis est né je l'ai reconnu à la naissance et après, lui, il a fait une procédure juridique et il a été reconnu. Yannis avait peut-être un an ou deux. Enfin pour dire, ça s'est mal passé avec Yannis. On a un enfant dysphasique, c'est-à-dire pendant la maternité, elle était au 7<sup>ème</sup> mois, il a mis toute cette pression, elle l'a mal vécue et en fin de compte, ça a créé des séquelles. C'est-à-dire qu'à ce moment-là, son stress psychique lui a amené un stress respiratoire, elle avait l'impression de pas pouvoir respirer. Donc on a un enfant dysphasique. Donc les gens qui ont suivi Yannis dès le plus jeune âge, parce qu'il a eu des difficultés de parole, il parlait qu'avec les bras, il parlait pas, donc on l'a fait suivre et c'est vrai que quelques années, c'est vrai que Yannis s'en est très bien sorti. »

**« Et toujours concernant Yannis, quand vous dites que vous avez « tranché », c'était uniquement parce que vous étiez contre l'avortement ou c'est parce que vous aviez envie d'avoir un autre enfant ? »**

« Non, c'était le fait d'être contre l'avortement. Ça c'est le truc qui tranchait tout de suite. Et puis se rajoutait le fait que je voyais Alicia qui était pas bien. Je voyais qu'elle était pas bien par rapport à ça mais ça voulait dire aussi qu'elle était pas bien avec...qu'il y avait un problème relationnel avec l'autre personne qui la soutenait pas. »

**« Vous écrivez « J'aurais bercé de tendresse tous mes enfants sans distinction de leur origine. Les enfants sont et resteront le plus beau cadeau de la vie »... »**

« Oui parce que c'est vrai qu'on entend beaucoup, c'est des paroles que j'entends beaucoup dans ces générations-là, ouais ouais ouais les enfants c'est le plus beau cadeau de la vie. »

**« C'est ce que vous ressentez ? »**

« Oui oui, oui oui oui, certainement. Mon destin aurait été tout autre. Après, c'est vrai qu'on s'en est énormément occupé...moi j'ai dit je vais aller chercher de l'argent... et ils le savent qu'ils ont toujours été privilégiés. C'est pas des enfants gâtés mais des enfants privilégiés. Ils ont reçu une bonne valise. Et y a pas de souci, niveau relationnel, on n'a jamais eu de conflits.

Si ce n'est que ma fille aînée, avec sa mère, mais là c'est la relation mère-fille...ça fait partie de la nature, j'ai entendu ça l'autre jour (rires). Après c'est vrai que la maman, c'est pas quelqu'un qui se maîtrise, sur ses états d'âme, et avec sa fille, très tôt, à l'adolescence, elle est allée fouiller dans ses affaires donc bon. C'est peut-être pas la raison mais ça provoque chez la fille déjà...Ma fille elle était au lycée, moi j'étais à Paris à ce moment-là, j'avais une chambre de bonne à Paris, j'étais entre les deux, parce que j'ai toujours gardé mon travail à Paris, on a déménagé à Aix-en-Provence, de Paris on est parti à Aix-en-Provence quand Yannis avait deux ans donc début des années 2000, on a fait quatre-cinq ans à Aix et on est remonté à Strasbourg donc ils ont terminé leur scolarité là. Mélanie était en classe de lycée et moi comme j'avais toujours mon travail à Paris, je faisais des allers-retours, je passais les weekends à Strasbourg et là Mélanie a voulu venir vivre avec moi. En fait c'est qu'elle a fui sa mère. Elle est venue faire sa terminale à Paris, en fuyant sa mère. Vraiment c'était terrible. C'est une année où ça nous a beaucoup rapprochées parce que d'abord j'étais dans une chambre de bonne donc je vous dis pas...alors j'avais fait une mezzanine, moi je dormais à 40cm du plafond et elle, elle avait un lit à baldaquin. On avait des toilettes sur le truc quoi. En fin de compte c'est une année où ça nous a énormément rapprochées parce qu'on a vécu ensemble pendant un an. Après elle est partie faire ses études d'illustration et je lui ai pris un studio. »

**« Ensuite je vois qu'un divorce est arrivé... »**

« Officiel ! »

**« Parce que vous étiez déjà plus ou moins séparés ? »**

« Non mais bon on avait pas de vie harmonieuse et puis ce qui m'a poussée, en fait y a eu des raisons administratives, c'est-à-dire que moi j'avais une société et avec toutes les difficultés de société j'avais l'huissier de temps en temps à la société et là j'me suis beaucoup...j'me suis dit « *mais l'huissier, il peut pas venir frapper à la porte* », c'était un côté qui me gênait, je me disais « *mais Alicia elle va péter les plombs, elle pourra pas assumer, ça va être une galère !* » alors c'était peut-être pas la raison profonde mais ça a précipité les choses, d'officialiser.

Mais après ça n'a pas modifié la vie, c'est-à-dire j'étais en partie là, en partie à Paris, y avait les enfants, la vie avec les enfants le weekend, les vacances. »

**« Et au niveau de la question de l'identité, vous en étiez où ? Ça revenait à votre esprit ? »**

« C'est les années 2000 qui commencent, en fin de compte, avant y avait pas de communication, c'est l'arrivée d'internet. Juste avant on avait les 3615 trans mais y avait pas grand-chose. »

**« Vous les consultiez ? »**

« Oui, alors dès que j'ai eu un ordinateur, internet bon pas tout début des années 2000 mais un peu plus tard. Donc je m'intéressais aux réseaux, à ces questions-là mais sans penser « transidentité ». »

**« Parce que vous y pensiez toujours ? »**

« Oui, c'était toujours présent. J'étais toujours attirée par cet élément-là. »

« **Cet élément là c'est... ?** »

« Ben euh des garçons qui sont habillés en filles, les travestis, trans, tout ce milieu-là. »

« **Comment ça a fait son chemin alors ?** »

« Ben premier film d'Almodovar. Le film d'Almodovar le plus pertinent je crois que c'est *Tout sur ma mère*. Je dis, je cite toujours l'exemple, c'est le seul film dans ma vie que quand je suis arrivée à la fin, je l'ai remis une deuxième fois. J'ai demandé à des gens : « *Ça vous arrive ça ?* » »

« **Vous l'avez vu quand ce film ? Il est sorti en 1999 je crois...** »

« Alors moi je l'ai vu en dvd dans les années 2000 quand on était à Aix donc on va dire en 2004. »

« **Et qu'est-ce que ça a produit chez vous ?** »

« C'est impressionnant. Bon en dehors de la transidentité y a la manière dont Almodovar fait ses films, l'histoire c'est quand même waouh, les acteurs, les actrices. La femme qui revient pour son fils, waouh !! Et puis c'était le début de Pénélope Cruz. J'peux pas dire. Quand il explique à sa femme, quand elle le revoit, je sais plus s'il était allé au Brésil, ah non c'est sa copine qui est prostituée qui explique qu'avant elle était routier, qu'elle avait son camion et qu'on lui a mis la poitrine. Je savais pas moi ce qui se faisait, je savais pas du tout. En fin de compte, je regardais par curiosité mais j'ai jamais fait le lien avec tout ce que je peux vous raconter de ma jeunesse à ce moment-là et imaginé que j'irai vers une transition, pas du tout. »

« **A ce moment-là c'était un peu « coupé » dans votre tête ?** »

« Oui. Donc je fais ma transition quand je vois les deux films donc fin 2014. »

« **Donc entre 2004 où vous voyez *Tout sur ma mère* et 2014, vous vous êtes renseignée ?** »

« Non non, pas du tout. Alors j'ai vu des films d'Almodovar, j'aimais bien m'habiller aussi de temps en temps quand j'étais seule, voilà c'est tout. Mais ça allait pas plus loin. Non. »

« **Donc c'est vraiment au moment où vous voyez les deux films...** »

« Que ça explose, oui. C'est-à-dire que, j'me posais peut-être la question les mois qui précédaient mais je me voyais pas... parce que y avait le poids de la famille, bon même si les enfants étaient grands déjà. »

« **A ce moment ils avaient quels âges ?** »

« Alors, ils sont en âge de collègue sauf Yannis qui est six ans plus jeune. Ah non, ça c'est quand je vois *Tout sur ma mère*. Mon coming-out je le fais fin 2014, début 2015. Je vois *La piel que habito* et *Une nouvelle amie* en novembre 2014 et je fais mon coming-out en janvier 2015, à ma petite sœur, c'est ma petite sœur qui est la plus proche de moi. »

« **Et ces deux films, vous les avez vus par hasard ou vous étiez quand même renseignée sur leur contenu ?** »

« Je faisais beaucoup de voyage en voiture, et j'entends « *Le nouveau film de François Ozon, Une nouvelle amie* », j'entends la présentation à la radio alors forcément comme j'étais curieuse. Et puis quand il est sorti, je suis allée le voir.

Et *La piel que habito*, il était déjà sorti à ce moment-là mais je l'avais pas vu parce que j'étais pas au courant. J'ai vu les deux films coup sur coup, à quinze jours d'écart.

« **Et là... ?** »

« Ben là, c'était l'explosion. J'emploie le terme qu'utilisaient à ce moment-là mes copains qui étaient dans Young, c'est moi qui l'ai inventé « *le corps qui pleure* ». »

« **Du coup quand vous connaissez cette « explosion » comme vous dites, à quoi vous pensez ? Vous vous dites « ça y est je vais faire ma transition » ? Comment est-ce que ça s'est mis en place ? Est ce qu'il y a eu des freins, des choses qui vous ont fait peur ?** »

« Non, j'suis partie tête baissée. Il se trouve que le mois d'avant, c'était aux vacances de la Toussaint, j'étais en Vendée, j'étais chez ma petite sœur, c'était la première fois que je m'étais teint les cheveux. Je lui avais demandé de me teindre les

cheveux, j'avais les cheveux gris et donc un mois après je lui fais part de...et je l'emmène voir *Une nouvelle amie*. Je l'ai revu avec elle. Et était en larmes. Et finalement elle était dans l'empathie. »

**« Ça l'a étonnée de votre part ? »**

« Euh faudrait que je lui demande. C'est intéressant vous voyez parce que j'ai des témoignages, quand on a dû faire le dossier des changements de papiers, on avait déjà vu un avocat pour faire le changement d'identité parce que ça a été fait en deux temps et donc j'ai recueilli une douzaine de témoignages dont mes frères et sœurs et j'en ai trois qui sont très pertinents. Donc ma petite sœur le premier, où elle dit comme ça, elle m'a vu arriver, j'en pouvais plus, j'étais à bout, elle m'a vue arriver chez elle à bout et donc je lui fais part de pourquoi j'en peux plus. Mais j'aurais pas dit faut que je lui redemande.

**« Et la question des enfants. Au moment où vous vous dites que vous allez faire votre transition, vous avez pensé à vos enfants ? Qu'est-ce que vous vous êtes dit ? »**

« Alors c'est là que... je fais mon coming-out dans ma famille au mois de décembre auprès de mes frères et sœurs et de ma maman. Et je prévoyais de le faire en rentrant à Paris au début de l'année donc en janvier je vois un médecin, je vois le psychiatre. Je le fais en février je crois, fin janvier début février je crois. Je le fais avec ma fille aînée à Nîmes. Une chose, peut être que vous savez pas, mon endocrinologue, elle m'a toujours expliqué que ça c'était les hormones, elle m'expliquait la différence entre les hormones féminines et masculines. La réaction chez ma fille aînée et mes deux garçons après, pas du tout pareil.

**« Expliquez-moi... »**

Alors ma fille aînée, la première réaction, c'est qu'elle est dans l'empathie. C'est-à-dire qu'elle, tout de suite, elle se chope l'émotion de ma souffrance, de ce que j'ai enduré depuis des décennies, du mal-être dans lequel...et ça, ça la touche profondément. Et ensuite, elle va envisager le plan personnel style « *quand on aura des enfants, comment on va t'appeler ?* » Les gars, c'est du direct ! L'empathie, bon ben on n'a pas vu : « *Ouais ben comment on t'appellera ?* ». Et ben mon endocrinologue, quand elle a su ça, elle m'a dit : « *ben vous voyez, ça c'est hormonal, parce que la femme est plus dans l'empathie que l'homme.* »

**« Donc vous l'avez annoncé à Mélanie ? »**

« Alors Mélanie elle vivait avec son copain alors je l'ai dit après, j'ai dit à Mélanie « *on peut le dire à Alexandre* », enfin je la laissais libre, « *parce que tu veux toi lui en parler toute seule ou moi ?* », elle m'a dit « *oui, tu t'expliqueras mieux* ». Après, mon fils aîné comédien, alors lui, il était avec moi dans la chambre ou il avait un studio à côté je sais plus. Enfin il vivait avec moi à Paris. Gaby il s'appelait. Quand je lui dis, je rentrais de mon weekend avec Mélanie, je lui annonce et il me dit comme ça...il savait que j'avais quelque chose d'important à lui dire mais Mélanie avait pas lâché le morceau. Et il était déjà au courant parce qu'à l'époque je savais pas me servir d'internet, je laissais des pages ouvertes et donc il me dit « *ben écoute, je sais déjà* ». Il me dit comme ça « *ben j'ai failli me jeter par la fenêtre* », c'est ce qu'il me dit. Alors je sais pas s'il exagérait ou pas mais bon.

**« Ça vous a fait quoi quand il vous a dit ça ? »**

« Ça a été waou ! Ça a été difficile quoi. Ben oui, l'image du père quand on est un garçon je pense, enfin pour ma fille aussi certainement. J'ai des enfants très ouverts, mais bon c'était quand même quelque chose pour eux. Et Gaby, donc les relations ça c'est janvier-février, donc moi je déménage à Nice en avril, en février je viens à Nice visiter un appartement et mon fils qui était là, Enzo, il était déjà à Nice depuis deux ans, je sais pas ce qui l'a attiré là, il faisait un BTS et donc c'est lui qui m'avait fait connaître Nice. Au début j'avais prospecté sur Montpellier, j'aimais bien, ma sœur aînée est à côté, et puis finalement. Alors en février je lui dis que je vais venir habiter à Nice. Et lui en un mois, il a déjà annoncé à ses copains en BTS « *mon père va venir vivre ici* », donc quand il m'a vu, il savait pas comment on allait gérer ça.

**« Il a réagi comment ? »**

« C'est difficile. En fin de compte, j'ai eu une étudiante y a un an ou deux ans presque, qui voulait faire un travail sur la parentalité et transsexualité et donc à un moment je lui avais dit que le mieux ça serait de discuter avec lui, bon ça s'est pas fait.

Enzo il me ressemble beaucoup. Pas sur le plan physique, il ressemble beaucoup à sa maman, il a le côté italien, intérieurement c'est un introverti, très pudique, on sait pas ce qu'il pense. Je me suis même pas sûre si on lui posait la question s'il aimerait le partager.

Avec les aînés, y aurait pas de soucis. Donc je peux pas dire comment il l'a pris.

Par contre, c'était marrant parce que je suis arrivée à Nice au mois de mars ou avril donc lui il avait son studio que je lui finançais, moi j'ai eu mon appart à part et c'est comme avec ma fille, je voulais pas m'imposer avec ma nouvelle vie, je

voulais avoir son retour. Enzo, je lui pose la question, je lui dis « *ben si tu veux...* », on se voyait quoi, une fois par semaine, quelque chose comme ça, je lui ai vraiment posé la question « *si ça te gêne on se voit pas* ».

**« A ce moment-là, vous étiez habillé en femme ? »**

« Je suis arrivée en efféminée et ça s'est fait très rapidement, en un mois ou deux. J'étais plus souvent en blue jean moulant, blouson, je mettais des robes. Quand je le voyais j'étais comme ça.

Je lui pose la question dès le départ « *est ce que tu veux qu'on se voit pas trop ?* » et lui dès le départ m'a dit « *non, au contraire, je préfère qu'on se voie comme ça je peux suivre l'évolution* ». Alors que Gaby, je retourne à Gaby quand il a eu cette difficulté au départ, j'étais à Nice donc je remontais de temps en temps sur Paris, on se voyait quelques fois, après Gaby y a eu un moment de coupure. C'est-à-dire que les enfants, ils n'ont pas la même relation avec les parents, Gaby est celui qui est le plus proche de la maman, qui communique beaucoup avec elle, qu'a plus de facilités. C'est le problème que Gaby a dû porter, c'est pour ça que ça a abouti à un film d'ailleurs, c'est que Gaby a toujours été entre les deux et de porter ce poids sur ses épaules, parce que la maman le sait pas depuis quatre ans. »

**« La maman n'est pas au courant ? »**

« La maman n'est pas au courant. Là ça y est. Au départ avec mes enfants c'était un contrat, je vous ai expliqué un peu le tempérament de la maman, c'est quelqu'un qui est capable de mettre la pression et moi j'avais besoin de recul et de détente pour faire ma transition. Et donc j'ai expliqué au départ aux enfants, je leur ai demandé de ne pas le dire à la maman parce que j'envisageais l'opération plus vite que ça s'est passé en fin de compte et donc les délais se sont allongés et le cap final c'était quand même l'opération et je savais que sur ce sujet-là elle m'aurait...elle aurait tout fait pour pas que je le fasse. Parce qu'on a tout le temps une relation assez forte même si c'est qu'au téléphone, elle m'a pas vue depuis quatre ans. Elle comprenait pas d'ailleurs qu'elle ait pas de photos. Les enfants sont venus avec moi à un mariage de leur cousine de mon côté, y avait pas de photos, j'avais vraiment tout bouclé, pas de facebook, rien du tout. Et elle a jamais fait le lien. Bien sûr, elle interrogeait les enfants, mais moi elle me demandait « *mais t'es homo, qu'est ce qui se passe ?* » ceci cela. Elle a jamais... et donc elle le sait depuis à peine un mois, parce que le cap c'était l'opération. »

**« Parce que là vous êtes opérée depuis peu ? »**

« 12 décembre. Je suis en convalescence encore, c'est pour ça que j'ai un coussin spécial. »

J'vais peut-être revenir aux enfants...

**« J'allais vous poser la question. Yannis du coup ? »**

« Je vais terminer avec Gaby. Donc Gaby, il s'est trouvé la chose, au mois d'avril j'étais à Nice et au mois de juin, il a coupé les relations. Coupure. Il était mal à l'aise vis-à-vis de ça. Et puis en septembre arrivait son examen final de conservatoire, ben moi j'ai boosté en passant par sa sœur et on a repris à ce moment-là. Après ils m'ont toujours boostée parce que le cap c'était l'opération. L'opération, les délais ont été repoussés, ma fille a rué dans les brancards y a deux ans « *y en a marre !* » voilà parce qu'au début on partait pour un an, deux ans et puis là, on est arrivé à quatre ans. Donc voilà pour Gaby. Alors Yannis, je voulais pas lui dire, je voulais attendre qu'il ait dix-huit ans.

**« Il avait quel âge à ce moment-là ? »**

« Il avait seize ans et demi. Et donc, comme son frère habitait à Nice, il a débarqué chez son frère pendant l'été et là, il m'a vue. On n'a pas attendu, il avait dix-sept ans. Mais la fratrie est très soudée, c'est une très belle fratrie. »

**« Donc ses frères et sœur ne lui avaient pas dit ? »**

« Non non non, mes enfants ont toujours été respectueux. Et donc ils l'ont soutenu, il était pas seul. »

**« Ça a été dur pour lui ? »**

« Ouais, et puis y a un petit moment où j'ai fait une gaffe, on est allés à la piscine, je me suis mise en maillot de bain, donc forcément il a été choqué. Après quand il est rentré fin Août, je lui avais dit, parce qu'avec mes enfants, je leur ai toujours dit « *si t'as besoin de le partager avec quelqu'un, surtout n'hésite pas mais surtout, tu boucles, qu'il n'y ait pas de facebook.* » Et Yannis, je lui avais dit qu'il allait être avec sa maman, qui peut lui mettre la pression pour n'importe quoi, je lui ai dit « *ben si t'as l'occasion de le dire ben te gêne pas, c'est important de discuter* » et donc j'ai appris qu'il l'avait dit à son meilleur copain.

Yannis il a ce petit côté clown. Une anecdote, sa mère m'a dit la semaine dernière, Yannis lui a dit : « Tu sais Bruno, c'est pas une femme c'est une fille ». Intéressant. Mais je comprends. Il a peut-être dit ça suite à la discussion avec sa maman, qui partait peut-être dans le sens de quelque chose. »

**« Est-ce que vous avez l'impression que votre transition a eu une influence sur votre relation avec vos enfants ? Est-ce que ça a changé quelque chose dans votre relation à vous vers eux ? »**

« C'est difficile à dire parce qu'ils ont su à un moment où ils étaient soit en études supérieures déjà ou déjà même autonomes. Ma fille aînée était déjà illustratrice professionnelle, Gaby finissait ses études, Enzo était en BTS. Ils étaient comme je vous dis, une très bonne relation. On s'est beaucoup donnés pour leur éducation. Je dis ça parce qu'ils l'ont su à un moment où ils passaient à l'âge adulte en fin de compte. Cette métamorphose de rentrer dans la vie active donc je sais pas si...y a pas eu de changement. Après, comme je vous dis, ils ont été très privilégiés, je vais pas dire que je les ai achetés mais ils étaient très reconnaissants de tout ce qu'on a fait pour eux. Si ce n'est Gaby, les trois mois, où ça m'a beaucoup perturbée, j'en avais les larmes aux yeux, parce qu'on avait une relation proche et puis lui étant de milieu artistique et moi faisant aussi de la scène, c'est important.

**« Mais plutôt dans votre ressenti à vous en tant que parent ? Maintenant que vous êtes « complètement » une femme, vous, vous êtes qui par rapport à eux ? Toujours leur père ? »**

« Oui, là-dessus y a pas de litige. D'abord y a l'histoire du nom et du prénom. Bon, j'avais pas un contexte social très important à Paris mais bon. Je sais que mes frères et sœurs, ma maman, m'ont toujours appelée Bruno, y en a très peu qui m'appellent Delphine. Ma maman fait un peu l'effort, ma petite sœur, mais les autres ça reste toujours. Avec les enfants, c'est clair, le prénom *papa* reste toujours. »

**« Ils vous appellent toujours *papa* ? »**

« Ah oui oui oui. »

**« Parce que vos garçons vous avaient dit « comment est-ce qu'on va t'appeler ? »**

« ...quand on aura des enfants ? ».

**« Ah d'accord. Et qu'est-ce que vous aviez répondu à ce moment-là ? »**

« A l'époque, comme quoi les choses mûrissent, quand ma fille me l'avait demandé, j'avais dit « vous m'appellerez *mamie* ». A l'époque ça m'avait fait sursauter. Alors que maintenant oui, volontiers. »

**« C'est au choix ou vous souhaiteriez qu'ils vous appellent *mamie* ? »**

« Non, c'est pas moi qui décide. Ils feront comme ils veulent mais ils savent très bien que voilà. D'ailleurs mon fils Gaby il déconne avec ça, il dit « *alors mamie, comment ça va ?* ». »

**« Donc vous par exemple, si vous deviez parler d'un de vos enfants à quelqu'un que vous rencontrez vous diriez quoi ? « Je suis le père de... » ?**

« Non. »

**« Comment vous dites alors ? Dans votre fonction de parent vous vous présentez comment ? »**

« En fin de compte y a plusieurs situations. La situation des gens qui me connaissent, je dis que j'ai des enfants, je vais pas spécifier s'ils m'appellent *papa*. L'utilisation du nom c'est que quand je suis avec eux. Yannic, l'époque où il était là, on va dans les magasins pour la rentrée scolaire, ah oui, il avait que ça à la bouche, je recevais des gens à la maison et il mettait du « *papa papa* » partout, il en rajoutait à toutes les phrases. On va essayer des vêtements, je lui avais bien dit « *tu m'appelles pas papa en public* » mais j'étais à peu près sûre que ça allait lui échapper.

**« Vous n'aimez pas que vos enfants vous appellent *papa* ? »**

« Pas en public. »

**« Comment vous souhaitez qu'ils vous appellent en public ? Le prénom ? »**

« Ils l'utilisent pas. Ils m'appellent pas. Ils se retournent, je sais pas mais y a jamais eu utilisation, non. Parce qu'après je leur ai demandé. Mon fils, il remet cette anecdote dans le film, parce que la première fois que je le revois, j'avais mon manteau de fourrure blanche et il m'appelle *papa* de l'autre côté du boulevard. Et donc là je leur ai toujours dit « *vous m'appelez pas en public, vous dites doucement* » donc y a cette anecdote dans le film.



**« Qu'est-ce que ça vous fait qu'ils vous appellent *papa* ? »**

« Ben en public j'veux dire, c'est pas possible. Les gens qui me connaissent, oui, j'en ai rien à faire, ils sont au courant de ma transition, C'est pas un ordre « *tu évites* », mais si ça leur échappe c'est pas grave. Mais ça c'est une chose que je toucherai jamais. Je pense que toute leur vie ils m'appelleront *papa*. Mais ils le font pas en public, ça a très bien fonctionné. »

**« D'une manière plus générale, vous diriez que c'est quoi être un père et être une mère ? »**

« Waou ! Alors quand vous dites « *être une mère* », j'irai avec des pincettes parce que justement mon ex elle m'en veut. Elle me dit « *tu m'as piqué le rôle de mère* ». »

**« C'est ce qu'elle vous reproche ? »**

« Ouais. Elle se rend compte, elle essaye d'envisager toutes les situations. Et moi je lui dis que dans mon voisinage, les voisins ils me connaissent en tant que telle et qu'il connaisse Enzo en tant que mon fils donc ils déduisent que je suis sa mère. »

**« Ça vous plait cette idée ? »**

« Vous savez, nous on est très théâtral, on aime bien le théâtre. Pas dans le côté excessif, mais on fait avec. Avec la transidentité nous on est habitué parce que la vie est un théâtre, tous les jours, surtout quand on avait pas les papiers, et puis là après Enzo...ils ont tous fait beaucoup de théâtre...ils ont eu une pédagogie artistique et donc ils savent jouer avec ça et ça les dérange pas. »

**« Au-delà de ce côté théâtral qu'il peut y avoir, c'est quelque chose qui vous plait qu'on puisse penser que vous êtes sa mère ? »**

« Non. Parce que je prends pas la place de leur mère. Je respecte leur mère, j'apprécie quand même leur mère. Je touche pas à cette frontière-là. Je me permettrais pas. »

**« Est-ce que l'idée pourrait vous plaire, non d'être leur mère, mais d'être une mère ? »**

« Alors ça je l'ai eu avec mes enfants adoptifs. J'ai eu la chance en venant ici, suite à l'association, y a Mickael qui est adorable, Lola qui a fait sa transition huit mois après moi donc elle m'a suivie, j'ai été une référence pour elle, comme elle habitait à Menton ben elle était toujours à Nice chez moi donc elle, elle m'appelle « *la mère* », moi je l'appelle « *la fille* » mais c'est un jeu aussi. Et après j'ai eu la chance, Elise, qui elle est une fille hétéro, qui était sympathisante, une amie de Mickael, Elise a eu des difficultés d'habitat et donc la première année où j'ai été ici, elle a habité chez moi six mois. Je trouve qu'on fait une transition, on était deux filles dans l'appart, c'était génial. C'était une fille très tonique. Alors oui, les trois ils vont m'appeler « *la mère* ».

**« Ils disent comme ça « *la mère* » ? »**

« Alors y a Mickael qui dit « *la mère* » mais pour eux, ils ont jamais vu une autre image. Les gens qui me connaissent à Nice ont jamais voulu voir des photos, pour eux j'ai toujours été une fille. »

**« Donc pour en revenir aux rôles de père et de mère, vous diriez que c'est quoi un père ? une mère ? »**

« Alors moi j'ai grandi à une époque vraiment différente. Maintenant les choses ont beaucoup changé, le rapprochement des sexes, on nous a parlé de ça dans les années 80, dans les années 90 y a eu la mixité, y a eu tout ça, y a eu des tas de bouleversements, moi j'ai grandi dans une société binaire mais c'est vrai que je suis restée très attachée à ça, je sais pas pourquoi. »

**« Justement, vous savez qu'actuellement on remet beaucoup en question la binarité du genre. Comment vous situez par rapport à ça ? Pour vous y a les femmes d'un côté et les hommes de l'autre ou bien vous adhérez à l'idée qu'il y a plus de deux genres, trois, quatre, davantage voire qu'on peut être « fluide » et passer d'un genre à l'autre ? »**

« C'est vrai que là c'est vraiment une autre époque, une autre génération. Moi je reste très ouverte à l'évolution parce que moi-même j'ai traversé...mais après moi je m'inscris dans l'époque dans laquelle j'ai grandi, plutôt la binarité. Je sens pas de fluidité. Je suis du genre féminin, féminin. J'ai même jamais imaginé qu'il y ait des symptômes masculins. »

**« Pour en revenir au père et à la mère... »**

« J'ai joué mon rôle de père. »

**« Et c'est quoi le rôle de père ? »**

« Ben le rôle de père, j'vois bien, dans le contexte de l'époque où ils ont grandi, parce que ça va peut-être changer, je le voyais bien, j'amenais ce que la maman n'amenait pas. C'est flagrant, c'est flagrant quand ils vont devenir ado et quand ils vont devenir jeunes c'est-à-dire quand ils vont être face à la vie active. C'est-à-dire toutes les questions d'ordre administratif, financier, les choix et tout ça, ils ont toujours fait appel à moi et puis c'est toujours moi qui ai mis en place leurs trucs avant qu'ils soient autonomes. Mais même maintenant qu'ils aient 25-30ans, ils ont des choses à savoir plus. »

**« Et ça, selon vous, c'est parce que vous étiez leur père ou parce que vous vous occupiez de ces domaines-là ? »**

« Parce que...ouais...c'est vrai que c'étaient les capacités du père qui étaient vraiment binaires à l'époque, d'assumer le travail avec le côté traditionnel de la maman qui est à la maison s'occuper des enfants, je pense que c'est ça. On peut pas répondre là-dessus. »

**« Pour vous, le rôle d'une mère ça serait plutôt quoi alors ? »**

« Je reste très traditionnelle. Je vais pas dire qu'elle peut pas aller travailler, enfin moi j'ai tout fait pour pas qu'elle travaille quand ils étaient petits, après c'était des convictions personnelles...pour moi, un bébé c'est pas parce qu'il est sorti du ventre qu'il a plus besoin de la maman, il en a besoin pendant au moins...7ans... voilà. »

**« Alors question : vous êtes une femme, vous êtes le père de vos enfants, si là en tant que femme vous étiez amenée à avoir ou à reconnaître un enfant, vous seriez son père ou sa mère ? Parce que là, le père de vos enfants, vous l'avez déjà été avant la transition mais avec un enfant que vous auriez après la transition ? »**

« Alors forcément, ça pourrait pas venir de moi, parce que la question se pose chez des plus jeunes d'être avec un homme qu'à des enfants. Plus jeune, oui. »

**« Vous vous verriez en tant que la mère de cet enfant ou le père ? »**

« La mère oui je pense. Ah ben non dans ma position de femme, je pourrais pas prendre un rôle de père, là-dessus c'est clair. C'est clair. Le besoin de materner ouais. Je le ferai avec les petits enfants. Ça devrait pas tarder dans les années à venir. Alors après, vis-à-vis de mon ex ça va être un chemin...on va être deux mamies. Et il est où le papy ? »

**« Vous avez pensé déjà si vous alliez expliquer à vos petits-enfants ? Comment ? »**

« Non parce que c'est pas moi, je laisse les parents décider, je déciderai rien pour eux. Si je dois leur dire c'est parce qu'ils me l'auront demandé.

Il faut que je vous précise l'histoire du cinéma.

**« Oui, vous m'aviez dit par message, que vous aviez tourné un film avec votre fils. »**

« Oui. Mon fils Gaby il est comédien et son ami le plus proche, Mat, c'est un jeune réalisateur. Moi Mathieu je le connais pas, je l'ai croisé juste une fois. Et donc maintenant c'est quelque chose, on va pas dire qu'est à la mode, mais qu'est médiatisé, qu'est dans l'air du temps en France et donc comme Mathieu est réalisateur, il a soutenu Gaby en faisant un film. En fait, c'est Gaby qui raconte son histoire. Gaby va raconter la transition de son père, vue par lui. Ça faisait plus d'un an qu'ils écrivaient le scénario, à mon insu. Ses frères et sœurs étaient au courant, y a que moi qui n'étais pas au courant. »

**« Ça me fait penser à *Tout sur ma mère* quand le fils Estéban veut justement écrire sur sa mère. »**

« Oui oui c'est un peu ça. Donc je vous rappelle l'histoire : Gaby, qui est vraiment le plus proche de la maman, il va porter ce non-dit pendant quatre ans. Ça va être quand même insupportable pour lui. Les enfants, on a toujours eu de bons liens, on est assez pacifistes, y a pas de guerrier chez nous, y a jamais eu de violence. Il a jamais eu l'occasion de mettre son poing dans la figure, il a eu une colère intérieure, ça c'est sûr, parce que dans le film il l'a quand même sortie.

Donc à mon insu, ils font ce scénario. Mon travail à Paris c'est dans le traitement des déchets et j'ai un grand ami qui est là-dedans aussi et mes enfants quand ils étaient ados, Gaby et Enzo, sont venus travailler avec nous sur les chantiers pour gagner un peu d'argent. Gaby avait la nostalgie de ça, il a voulu mettre ça dans le film. Pendant cette année là où il prépare le film, de temps en temps il m'appelle et il me pose un tas de question sur le travail. Je lui envoie même des fiches techniques.

Et donc cet été, ils me préviennent « ça y est, on a fini le scénario, tu le corriges, tu nous rappelles » et là je découvre le scénario : c'est l'histoire de ma transition. Mis en scène parce que c'est inspiré d'une histoire vraie. Evidemment que Mathieu il a gonflé à certains moments. Je me suis même fâchée avec eux à certains moments. Moi je mettais des limites, je représente la transidentité, y a un tas de gens qui vont me voir à l'écran, je me bats pour certaines choses, je veux pas montrer le contraire à l'écran même si c'est pour un film. »

**« Ça vous a fait quoi ? »**

« Alors c'est très marrant parce qu'y avait beaucoup d'humour et puis Gaby m'avait fait un message d'introduction très gentil. Après il m'a dit, ça sera important le jour où je serai plus là, qu'ils aient ce film, pour ses frères et sœurs et tout ça. Ben moi j'étais assise heureusement. Y a beaucoup d'anecdotes qu'on a eues pendant la transition qui réapparaissent dans le film. J'ai pris ça avec humour. Je les ai rappelés. Il se passe, Gaby avait accepté de jouer son propre rôle et il m'a demandé : « *est ce que tu accepterais de jouer ton propre rôle ?* ». J'ai accepté tout de suite.

**« Après ce film, vous diriez que vos relations avec votre fils ont changé ?**

« Alors, le film est déjà vendu à Arte. Y a un gros budget pour un court métrage. Et là c'était professionnel, on a passé dix jours à Paris, on a passé dix jours intenses, c'était un rythme de dingue, y avait un rythme de dingue et donc Gaby et moi on était les deux seuls comédiens sauf celle qui va jouer mon ex une journée. Et donc ça nous a beaucoup rapprochés. En plus, ils louaient des grands appartements et Gaby et moi on était tous les deux dans notre appartement à Paris. Belle expérience. Donc le film va sortir cette année. Le film devait faire Berlin mais il est pas prêt donc il devrait faire Cannes. »

**« Pour conclure, est ce que vous auriez quelque chose à dire ? »**

« Ben non... j'peux rien dire alors à suivre... »

**« Pour commencer, je vais vous laisser vous présenter comme vous le souhaitez. »**

« Alors moi je suis Charline J., je suis professeur des écoles, je travaille avec les enfants. Donc du point de vue de la transidentité, je fais partie de la génération avant internet, c'est-à-dire des personnes qui étaient dans un grand manque d'informations et de contact vis-à-vis de la transidentité. Au niveau de la génération, je pense qu'on a eu une vie tardive, même si mon identité était présente depuis une vingtaine d'années déjà, enfin j'étais consciente depuis plus de vingt ans déjà. Autrement, je suis là dans une vie de femme, dans ma vie de femme telle qu'elle aurait dû être je pense depuis longtemps et tout se passe d'une bonne manière sauf... le point noir étant justement ma parentalité et le lien qui existait avec cette famille que j'ai construite, mais qui n'est pas forcément dû qu'à des problèmes d'identité. Donc je suis ce qu'on appelle un parcours de transition qui fait que je suis socialement reconnue...et euh... oui, mon seul regret c'est de ne pas l'avoir fait avant.

Au niveau des personnes transidentitaires, je pense qu'il y a autant de personnes que de discours.

Pour moi, j'ai... alors si je pars du départ... donc au niveau de l'enfance j'ai... »

**« Vous avez grandi avec vos parents ? »**

« Oui oui, j'ai grandi en Picardie dans un milieu enseignant, dans une famille où à l'époque il y avait deux garçons. »

**« Vous avez donc un frère ? »**

« J'ai un frère. Qui est content d'avoir une sœur ! Bon, j'ai vite compris, j'ai vite compris quand j'étais petit garçon qu'en tant que garçon, j'avais des rôles de garçon que je me suis attachée à respecter. »

**« C'est-à-dire des rôles de garçon ? »**

« C'est-à-dire, c'est-à-dire, alors...euh ben c'est-à-dire un garçon ça doit pas... Ça veut dire qu'il y avait une certaine force à avoir... Chez moi en fait c'est que j'ai jugé très vite que l'affirmation de mon identité était, devait pas exister, j'étais pas faite pour ça. On m'avait dit « *t'es un garçon, tu fais...* » et donc du coup j'ai choisi très tôt de ne pas le faire valoir. »

**« Vers quel âge ? »**

« Alors, j'avais des périodes de travestissement avec des habits de ma mère mais je pense qu'il y a des garçons qui peuvent avoir des périodes de travestissement, alors je pense vers six ans, six-huit ans, vers ces âges-là. Mais par contre le jour où ma mère m'a trouvée habillée en fille elle a dit « *oh la jolie petite fille !* ». Elle a voulu me montrer, je me suis roulée par terre pour pas que ça se voit, pour pas que ça se fasse parce que j'avais une conscience de refuser ça. Bon. Et pour avoir, pendant des années, vécu avec ça sans l'exprimer en le combattant, j'avais trouvé que ce que je ressentais c'était une question d'existence, c'était au niveau de l'être que ça se jouait, c'était que je n'existais pas en tant que garçon. J'existais en tant que femme en revanche. En tant que femme, ma vie est claire. Moi ce que je veux, ce que j'ai envie, les connexions émotionnelles, les désirs, quand je joue un rôle de garçon, d'homme, j'ai un grand vide, un néant total. »

**« Ça c'est à posteriori que vous arrivez à en prendre conscience ou déjà à six-huit ans vous formuliez les choses ainsi ? »**

« Non, à six-huit ans, assez souvent quand y avait une pièce de théâtre et qu'il fallait une fille et qu'il y avait pas de fille, on venait me chercher. Je conçois, je m'intéresse aux stéréotypes de genre, je conçois que c'est un discours très ambigu, parce qu'on peut dire qu'un homme peut avoir une identité masculine et avoir les mêmes comportements et une femme peut avoir des comportements qui sont pas ceux-là et ça l'empêche pas d'être femme, c'est pour ça que je dis que c'est un discours très ambigu parce que j'ai du mal à vous dire précisément ce que je faisais qui faisait que j'étais garçon. Y avait certainement masquer ma sensibilité, masquer mes émotions, ça c'est sûr, mais j'aurais très bien pu être un garçon avec des émotions, c'est pas incompatible, mais après y avait des modèles masculins dans les années 70, c'était des westerns, des choses comme ça. »

**« Vous aviez l'impression que vos parents vous encourageaient plutôt à avoir des comportements dits masculins ? »**

« Non parce que mes parents... après je pense que j'ai pris des rôles dits plutôt féminins, j'étais plus avec ma mère. J'étais plus jeune, j'avais donc un frère aîné à qui on confiait plus de responsabilités et j'étais plus, à cette époque-là, plus extravertie, c'est-à-dire je chante facilement, j'étais plus... Et donc mes parents, qui sont des gens ouverts, avaient deux garçons et comme ça se passe en général dans les familles où on a un seul sexe chez les enfants, les rôles sont beaucoup plus partagés que quand on a un garçon et une fille où le garçon prend plus des rôles de garçon et la fille des rôles de fille. Y

avait pas de rôle défini, on disait jamais « *tu dois faire ça parce que t'es un garçon* » « *tu dois pas faire ça parce que t'es un garçon* », j'avais le choix et j'avais pas d'injonction à ça mais je sentais bien que c'était bien...qu'y avait un truc qui se faisait pas quoi. Quand on est assigné garçon y a des choses qui se font pas. Et bon y avait un mythe qui m'avait à l'époque...j'avais dix ans, onze ans et y a un mythe avec Hercule et Omphale et à un moment il s'habille en femme et j'ai lu ça...Après moi j'ai fait mon rôle de garçon mais le problème qui s'est posé c'est que comme je le suis pas, je l'ai pas bien fait ! (rires) Je sais pas le faire en fait. J'en ai fait trop. »

**« Et ça a donné quoi ? »**

« Ça c'est au moment de l'adolescence où j'ai... D'abord j'avais masqué mon être donc pendant longtemps, j'ai construit des murs autour de moi, autour de qui j'étais donc les...comment...les modèles masculins que je prenais, c'était par exemple dans les westerns, les gens qui n'avaient aucune émotion, Clint Eastwood par exemple, les gens qui masquaient, qui sont très très taciturnes, très durs, très froids, qui ont peur de rien donc du coup je prenais ce rôle-là et après je me suis mise... scolairement ça marchait pas trop mal... mais l'adolescence ça a un peu tortillé...avec des rencontres, avec les bandes que j'ai suivies jusqu'à un certain point pendant pas mal d'années. Le chemin de l'alcool.

J'avais des prises d'alcool qui étaient au-delà c'est-à-dire ça allait jusqu'au black-out, des ivresses fortes. Alors pas régulières, j'ai eu la chance de ne pas avoir de consommations chroniques ou des choses comme ça mais quand j'en prenais c'était vraiment beaucoup. Et quand il fallait faire des bêtises, j'en faisais plus parce qu'en fait je maîtrisais pas ma masculinité, je jouais un rôle, c'est pour ça d'ailleurs que la transidentité est l'inverse du travestissement c'est-à-dire que je me travestissais et que du coup ça marchait pas. Jusqu'au moment où j'avais été reçu à l'Ecole Normale. A l'époque, j'avais dix-neuf ans. Ça s'est moyennement passé, j'ai failli être mise dehors, justement parce que je passais plus de temps à vivre la nuit qu'à mes études. Et je me suis mariée ! (rires) »

**« Je vais revenir un petit peu sur votre enfance parce qu'on a été vite. Donc vous avez été élevée par vos deux parents. Quelles relations vous aviez avec eux ? »**

« C'était complexe. D'ailleurs quand j'ai annoncé mon identité à mes parents, à quand même plus de cinquante ans, ma mère m'a dit « *j'avais rien vu* » mais elle m'a dit « *je comprends pourquoi les relations étaient aussi compliquées avec toi.* »

**« C'était compliqué de quelle manière ? »**

« C'était compliqué dans la communication. C'est-à-dire que bon...après y a eu des...parce que j'étais dans une culpabilité, une grosse culpabilité, je voulais pas en plus froisser, gêner, embêter, donc je masquais quand j'avais des problèmes. En plus chez nous, on n'est pas forcément dans l'expansivité totale, on est pas des gens...maintenant on est plus dans une société où on va demander « *ça va ?* », à l'époque non, ça va ça va si tu dis rien, même si les gens sont bienveillants et ont beaucoup d'affection mais y avait... du coup je cherchais assez vite.... J'étais pensionnaire quand j'avais quatorze-quinze ans et je cherchais à m'affranchir pas mal, ma vie n'était pas dans la maison, y avait une séparation entre qui j'étais à l'extérieur et qui j'étais à l'intérieur et à ce moment-là oui... j'enlevais mon blouson noir quand je rentrais à la maison. »

**« Donc des difficultés de communication. Spécialement avec votre maman ? »**

« Avec les deux. Ouais ouais. Bon j'étais plus démonstratrice que mon frère en soi, j'étais plus affective que mon frère et ma mère ça lui plaisait pas mal, plus que mon frère qu'était froid par rapport aux câlins, par rapport aux choses comme ça donc y avait un lien et en même temps quand je faisais des bêtises, qu'étaient pas si graves que ça finalement, j'étais très... je culpabilisais énormément de porter atteinte à ma mère qui me le renvoyait en plus. Et euh... du coup je culpabilisais énormément mais j'exprimais pas non plus. C'était cette impossibilité à dire les choses...y avait ça.

Vis-à-vis de mes parents pendant un temps je trouvais, et je n'avais pas tort, je trouvais que j'avais un rôle un peu...j'étais le vilain petit canard...c'est-à-dire que la réussite scolaire chez les enseignants c'est quelque chose d'assez important, j'étais plutôt brillante étant plus jeune et ça s'est quand même un peu délité après mais du coup ben mon frère faisait des études d'ingénieur...j'ai pas raté ma « carrière » mais c'est vrai que instit pour eux c'était pas ce qui était ambitionné au départ mais bon c'était pas non plus la fin du monde. Mais assez souvent, quand je demandais quelque chose je sentais que mes parents le faisaient mais que j'avais une contrepartie à donner, que c'était pas naturel. Ben pendant longtemps ça a fait ça, y avait pas de relations naturelles, y a eu pendant longtemps des relations uniquement conventionnelles ce qui m'a moi... »

**« Avec vos parents ? »**

« Avec les deux. Et mes relations n'ont jamais été aussi bonnes que depuis ces derniers temps. Alors ça a conduit à un moment à une rupture mais ...y a un événement qui manque qui est la femme que j'ai épousée. »

**« Vous en avez déjà discuté avec vos parents de savoir si vous étiez un enfant désiré ? »**

« Oui, oui, y a deux ans entre mon frère et moi. »

**« Et vos parents attendaient un enfant en particulier, un garçon, une fille ? »**

« Je pense que ma mère est pas super claire sur le sujet. Voilà. En particulier parce qu'à un moment, bon elle a toujours été heureuse avec ses deux garçons, alors elle m'avait dit qu'elle avait failli avoir un troisième enfant et à un moment elle m'a dit que c'était parce que moi j'en voulais pas. Mais ça... »

**« Elle vous l'a dit quand vous étiez encore enfant ? »**

« J'étais assez...non j'étais plus âgée. J'avais exprimé à l'époque qu'effectivement quand on parlait d'avoir d'autres enfants dans la maison, je disais : « *Je veux pas quelqu'un qui dérange mes jouets* ». Elle me l'avait redit mais bon je pense qu'elle a eu une fausse couche donc voilà et...et elle a toujours dit « *je m'entends bien avec les garçons, je suis contente d'avoir un garçon* ». J'ai jamais ressenti de souci, je ressentais plus que comme j'étais la plus jeune, j'étais plus avec ma mère. Que mon frère était plus avec mon père. Et je cherchais l'intérêt de mon père. J'étais teigne avec mon frère. Je refusais l'autorité de l'aîné. »

**« Vous avez l'impression qu'il y avait un rapport de rivalité avec votre grand frère ? »**

« Sur certains plans oui. Après comme dans les fratries. On n'a pas eu des relations super pendant longtemps. On a beaucoup joué ensemble et forcément comme j'étais plus jeune, il fallait que je trouve des moyens donc j'étais assez acharnée et lui était beaucoup plus sournois. Je passais pour la mauvaise joueuse qui râle à la fin, c'est vrai. Bon après c'était pas méchant mais c'est vrai que j'ai pas investi ou partiellement investi, j'avais une poupée, ma mère m'avait même tricoté des vêtements pour ma poupée qui était un garçon, j'avais des peluches, des choses comme ça, j'avais des jeux où je racontais beaucoup d'histoires mais par contre sportivement j'étais assez... justement je cherchais à compenser mon handicap physique et je jouais aux échecs, des choses comme ça, donc j'étais pas trop mauvaise pour compenser le déficit. Mais bon après on s'entendait bien, on n'avait pas de disputes très fortes. Pas plus que ce qui se passe dans les fratries habituelles.

Effectivement, je comprends qu'ils aient été étonnés de ma démarche. »

**« Vous dites qu'à partir de 6-8 ans, vous avez senti que... enfin que vous sentiez un malaise... »**

« Oui, je pense que le fait de mettre des habits féminins, c'était le fait de changer de peau, d'avoir une autre...voilà c'est ça que ça m'a apporté, mais comme ça devait pas être je repartais. Après j'ai toujours eu un contact avec les filles, les copines, donc c'était ça surtout... donc c'était ça, j'ai tu... »

**« Vous avez pu en parler avec quelqu'un autour de vous ? »**

« Ben non. Ça existait pas en plus. Non, j'ai jamais été très... non j'ai eu des amis mais j'étais assez solitaire. Je me suffisais à moi-même dans mes jeux. Après j'ai eu des amis mais j'ai jamais parlé de ça. D'abord ça existait pas donc j pouvais pas parler d'un truc qu'existait pas. »

**« Et vous ressentiez de la culpabilité ? »**

« Oui beaucoup. Et même quand j'ai conscientisé, quand j'ai cherché à comprendre, j'ai cherché à comprendre seule pendant longtemps, oui je me sentais très coupable. Oui, qui j'étais je cherchais à m'en débarrasser très souvent mais j'ai compris que ça peut pas s'effacer. Donc mais bon enfin le cheminement de l'enfance jusqu'à l'adolescence ça c'était terminé quand même par j'avais tout cassé quand j'avais vingt et un ans, j'avais tout cassé le monde que j'avais autour de moi. Et j'avais consulté à ce moment-là. »

**« L'adolescence c'est pour tous une période de bouleversements multiples. Est-ce que pour vous ça a été une période particulièrement difficile ? »**

« Ben oui parce que... au bout du compte oui parce que j'avais ce désordre-là, une impossibilité à trouver ma place donc ça a été quelque chose qui s'est mal terminée, qui s'est terminée avec la constitution d'une famille, avec les enfants. »

**« Comment s'est fait le choix de votre métier ? »**

« Alors là c'était, c'est-à-dire que mon père était prof d'économie, je réussissais plutôt pas mal à l'école mais en maths j'étais pas géniale, j'avais plutôt des aptitudes à aller vers des matières dites littéraires, l'histoire géo des choses comme ça. Mon père avait monté une section d'éco, les sections qui sont aujourd'hui les sections ES, et mon père disait avec toute bienveillance que ça pourrait bien me convenir, ce qui était vrai parce qu'à l'époque le A, L aujourd'hui, débouchait sur des choses qui étaient plus difficiles niveau professionnel donc le S je pouvais mais c'était moins évident, en physique en particulier, parce que j'avais décréé que c'était technique et que tout ce qui était technique c'était pas pour moi et donc du

coup je m'oriente vers ce ES qui existait pas dans la ville où j'étais et donc je suis partie en pension, pendant 2ans, en première et terminale. J'ai eu mon bac plutôt bien, voilà. J'avais une très bonne année de terminale.

Et donc ce qu'on pouvait faire avec ce bac, qui était valorisant et qui était à la mode à l'époque, c'était d'aller vers les écoles de commerce et donc de faire une prépa HEC. Donc je me suis inscrite en prépa HEC, à Amiens, mais le hic c'est que je suis pas du tout, en plus à l'époque c'était les années de Bernard Tapie, le fric, que je suis pas du tout dans ce contexte là et que donc je me suis retrouvée en rébellion dans la section avec un système très élitiste où les notes sont en dessous de 5 donc des difficultés. En plus, comme on venait des sections économiques on nous demandait de rattraper des niveaux en maths ce qui était quand même très compliqué et en plus je m'entendais pas avec les gens autour de moi et moi à l'internat j'étais plus souvent avec les lettres sup. Je commençais à sortir aussi et j'étais en rébellion avec ce système et ça s'est mal terminé. J'ai pas été admise à redoubler et j'ai passé dans la foulée le concours de l'Ecole Normale. Après j'avais des aptitudes par rapport au contact avec les enfants, j'avais déjà fait des colos. »

**« C'est quelque chose qui vous attirait le contact avec les enfants ? »**

« Très. J'ai toujours été beaucoup plus maternelle, toujours très maternelle, avec les petits. Et donc du coup le métier je l'ai toujours gardé, j'ai quand même trente-cinq ans d'ancienneté. Et du coup j'ai fait aussi un service militaire. »

**« C'était à quelle époque ? »**

« Ben j'avais 22ans, ça coïncidait avec cette période de l'Ecole Normale. Je suis quand même réintégrée dans l'Education Nationale, j'ai fait une période de rattrapage. A l'époque j'étais rentrée en relation avec celle qui allait devenir ma femme et donc on s'est mariés en 88. J'avais vingt-quatre ans. »

**« Vous l'avez rencontrée dans quelles conditions cette personne ? »**

« Et ben en soirée. Je chante pas mal... J'avais une relation, encore les stéréotypes, une relation qui était entre guillemets « *beaucoup plus féminine que masculine* » c'est-à-dire j'étais pas dans une...hmm...j'étais dans une, je sais que c'est très... je me faisais draguer beaucoup plus que je draguais, pour être simple. Et donc ça s'est passé sinon j'aurais pu attendre longtemps. »

**« Vous aviez déjà eu des relations avec d'autres personnes ? »**

« A un moment, oui. J'avais mis un certain temps justement, j'ai jamais été très vaillant, mais à un moment j'avais compris comment ça marchait donc ça allait enfin, oui. J'avais plusieurs relations en même temps...et oui, j'étais un mec, c'est comme ça que ça marche (rires) donc...faut faire ce qu'est marqué ! »

**« Vous aviez l'impression de vous forcer à rentrer dans ces « cases » là ? »**

« Alors j'avais pas une conscience de me forcer mais je me guérissais ça à coup d'alcool en fait. »

**« Même après la période de l'adolescence ? »**

« Oui, ça continuait de temps à autre. Ouais. Et c'est ce qui a fait que plus tard j'ai commencé une psychothérapie. C'était dans les années 90. Mais ce qu'il y a eu, pour moi il était très compliqué d'avoir des désirs. J'en avais pas. Dans le monde tel qu'il était fait, j'arrivais pas, donc je prenais les désirs qui étaient autour de moi, ceux que j'imaginai devoir avoir. Ce qui pendant longtemps a été un peu embêtant c'est que je me suis fixée sur ce que voulaient les autres, j'ai fait ce que voulaient les autres. C'est pour ça aussi que ça marche aussi bien avec les enfants, c'est parce que j'arrive à savoir ce qu'ils veulent assez facilement. J'ai cette manière-là. Donc moi j'existais pas en tant que personne. C'est ça qui me conduisait à des moments... c'est quand même, c'est très très angoissant d'être dans ce néant, j'en ai eu vraiment conscience, d'être dans ce vide, qui aurait pu mal finir.

Et donc au niveau des enfants, je me marie en 88 avec mon ex-femme, Sophie, qui était plus âgée que moi, qui avait trois ans de plus que moi et on construit un couple un peu...là encore, stéréotype de genre, à l'envers. C'est-à-dire que moi je suis instit et elle est cadre en entreprise. Moi je suis à la maison, j'ai les horaires des enfants, donc je m'occupe des enfants. Je me suis occupé d'eux tout petits. Ce qui est un des soucis du divorce actuel c'est qu'elle gagne plus que moi -ce qui moi m'a jamais dérangée, elle à un moment ça l'a dérangée – et donc c'est pour ça que je sais ce que c'est la charge mentale, d'avoir du travail – et de dire que mon salaire c'est que dalle parce que c'est pas moi qui fait bouillir la marmite et que si je fais des courses c'est parce que ça me fait plaisir et donc les enfants, dès leur naissance... »

**« Vous les avez eus au bout de combien de temps ? »**

« Alors, je suis infertile. Donc là encore ça va poser des soucis au niveau de la conception des enfants... »

**« Vous les avez eus par PMA ? »**

« Alors, en fait on s'est mariés à cause de ça. »

**« C'est elle qui a verbalisé le souhait d'avoir un enfant ? »**

« Oui. Alors moi je lui ai dit « *alors on se marie parce que je veux avoir des droits sur cet enfant* ». »

**« Vous, vous souhaitiez un enfant ou vous avez collé à son désir ? »**

« Oui, ça m'allait tout à fait mais je voulais pas...parce que y avait un côté « *j'veux un enfant mais bon si après t'es pas là...* ». Oui ça m'allait très bien d'avoir cet enfant mais je suis infertile.

Je savais pas mais on a un peu creusé l'affaire, parce que ça a duré deux ans quand même. On était en FIV à Rouen et ce jour-là, elle me dit que finalement son gynéco a essayé un traitement et que toc ! ça marche, elle est enceinte ! J'suis pas allée plus loin. Ça aura un retentissement sur la situation actuelle. A l'époque ça me heurtait de pas avoir d'enfant biologique, c'est quelque chose qui me gênait beaucoup à l'époque. »

**« Vous aviez envisagé de faire appel à un don de sperme ? »**

« Ben même pas parce qu'on était dans la première consultation, on n'en n'était pas encore là. Et d'ailleurs, donc le jour de sa naissance, ça a été un moment très fort, je lui ai dit de pas allaiter, je voulais donner le biberon moi aussi (rires). Et le deuxième va naître seize mois après, toujours le même traitement qui marche vachement bien tout à coup ! »

**« C'était un souhait aussi d'avoir le deuxième ? Vous en aviez parlé ? »**

« On n'avait pas planifié les choses, elle était en phase de reprise d'études mais ouais. »

**« Vous étiez contente ? »**

« Ah oui, très. Elle moins, parce que c'était pas une fille. Les trois sont des garçons mais le troisième c'est une autre histoire. Donc le deuxième, Marc, le premier Pierre-Marie. Et le deuxième justement, comme elle est déçue que ça soit pas une fille, elle me dit « *ben t'as qu'à aller l'appeler* ». On en avait discuté avant, c'était pas un truc qui tombait du ciel mais bon.

Du coup, comme le premier régurgitait beaucoup quand il était bébé, le deuxième a été allaité. C'était mieux. Mais bon, tout de suite je m'en suis occupé, du premier comme du deuxième.

Donc après on part à Nancy, elle va reprendre les études, passer un diplôme d'ingénieur ce qui va faire qu'elle aura ensuite des postes en entreprises, donc au niveau des horaires...moi je fais des horaires scolaires donc euh...voilà, j'ai pris en charge les enfants. Qui ont grandi, plutôt bien. »

**« Ça lui convenait à elle que vous vous occupiez des enfants ou il y avait une sorte de rivalité, des reproches ? »**

« Ça lui convenait très très bien, très longtemps. C'est un système qui lui convenait très bien. »

**« Et à vous aussi ? »**

« Et à moi aussi, oui oui. Entre la vie de famille et le travail donc ça a bien fonctionné pendant un temps. »

**« L'entente entre vous aussi ? »**

« Oui mais petit à petit... au fur et à mesure, ça s'est quand même dégradé parce qu'elle avait des crises de colère, au départ peu fréquentes, et moi j'étais – ce qui est, je pense, une des raisons de l'absence de contact avec mes enfants, - moi j'avais le foyer et elle, elle était plus libre et plus extérieure.

Et après, au bout d'un moment, au fur et à mesure du temps, c'est moi qui les couchais, qui leur racontais une histoire le soir, etc... et au fur et à mesure y a eu un malaise. Y a eu un malaise au niveau de l'intimité du couple, c'est-à-dire que quand même moi j'étais... j'ai jamais pu fonctionner comme un garçon, et là ça a commencé au bout d'un moment... au début ça tenait, j'ai fait beaucoup, beaucoup d'efforts, c'est un des lieux de souffrance de l'histoire...ça marchait assez moyennement. Au bout d'un moment j'suis passée au niveau des érections, sur de la médication. Il m'a fallu un certain temps pour accéder à une démarche comme ça, j'ai dû aller voir un médecin. »

**« Vous l'expliquez comment vous ce problème ? »**

« Ben une absence de connexion. »



**« Avec vous ou avec votre partenaire ? »**

« Avec moi. C'est-à-dire c'est pas moi. C'est pour ça que quand je parle de sexualité féminine, c'est pas une sexualité passive ou active, c'est pas de cet ordre-là, c'est que je peux pas être dans un rôle, on peut pas me demander ce que je suis pas.

J'ai compensé avec les médicaments, avec le Cialis, et que je prenais à la plus forte dose. Au début ça marchait, ça a marché pendant un temps, après ça marchait plus. C'était systématique. Le médicament il fonctionnait, au niveau mécanique ça peut fonctionner. Et donc ça, ça crée un malaise dans le couple. »

**« Elle, elle s'en plaignait ? »**

« Elle a fini par s'en plaindre. Au début elle s'en plaignait pas, parce que je pense qu'elle a aussi une ambiguïté. Après, ça c'est moi qui le pense, je peux pas affirmer. Elle a pas voulu en parler ensemble. Au bout d'un moment, et moi je culpabilisais énormément, j'étais impliquée affectivement, de ce côté-là y avait pas de soucis, et du coup je me sentais fautive et du coup j'essayais tous les moyens pour essayer de... et bon là les enfants n'avaient pas dix ans encore.

La naissance du troisième a coïncidé avec ça c'est-à-dire que je lui ai conseillé quasiment d'aller voir ailleurs. Ce que j'avais pas prévu c'est qu'elle a eu une relation extra-conjugale et que là est arrivé le troisième enfant. De cette relation. Et très rapidement. Elle me l'a présenté « *on garde ou pas ?* », comme ça. Mais elle m'a dit : « *mais de toute façon c'est pas grand-chose, qu'est-ce que ça peut faire s'il est pas de toi ?* », enfin bon. On était dans nos discussions, on avait déjà, on pourrait qualifier ça de jeux, c'est-à-dire qu'elle me considérait autant sa femme que son homme. Et des fois ça la dérangeait que je sois sa femme parce que des fois elle avait besoin d'un homme. Par exemple au niveau de son entreprise, elle aurait été appuyée par un mec qui aurait été aussi cadre ou patron. Un moment elle a insisté, elle voulait que je devienne Inspecteur d'Académie, c'est pas du tout la même carrière, et puis en plus c'était oublier ce que je faisais déjà. Et donc ce troisième enfant j'ai accepté. »

**« Elle vous a demandé de vous positionner, vous, pour savoir si elle allait le garder ou pas ? »**

« Ce qui était dégueulasse parce qu'elle savait très bien la réponse. Elle savait très bien que j'allais dire « *on le garde* ». »

**« Et la personne qui était le père biologique n'était pas concerné... ? »**

« Par la parentalité, non. Il a pas su à ce moment-là, il a pas été informé. »

**« Et pour vous, c'était une évidence de le garder ? Comment vous vous positionniez ? »**

« Je lui aurais jamais demandé d'avorter. Elle le savait très bien. »

**« Pour une question de conviction personnelle ? »**

« Oui et puis déjà je me sens pas de demander à une personne si elle le sent pas, de mettre une pression dans ce sens-là. Autant j'aurais accepté qu'elle le garde pas mais elle était contente de l'avoir en fait. C'était pas un accident où elle se dit « *zut* ». C'était un souhait de sa part. Elle me l'a présenté en me disant « *ben ouais il est pas de toi et alors, c'est pas grave* ». A ce moment-là, déjà le début de cette relation je l'avais pas bien vécue, et donc étant donné que j'étais et comme je culpabilisais et donc y a eu un troisième enfant, Yoan, qui est né 1999. »

**« Des contacts avec le géniteur ? »**

« Elle l'a revu, c'est un client à elle au niveau de l'entreprise. Elle a eu des contacts éloignés mais c'était pas une relation qui était faite pour construire. Donc lui, il a pas été informé à ce moment-là.

Et cet enfant, j'ai fait comme d'habitude, j'ai fait la maman, il était très attaché à moi. On a même consulté une pédopsychiatre à un moment parce qu'il refusait un peu sa mère on va dire, vers deux ans, il avait tendance à la taper. Elle se positionnait pas très bien je trouve mais bon. Et lui, pendant très longtemps, il dormait pas sans moi.

J'ai fait comme d'habitude et j'ai eu aucun souci pour l'intégrer et je pense aujourd'hui, vu la facilité avec laquelle on m'a présenté le truc, je sais pas si je suis biologiquement le géniteur des deux autres. Parce que quand même c'est drôlement bien tombé ! Mais de toute façon ça change pas le rapport que j'aurais eu avec mes fils sauf que ce qui peut changer quand même, au niveau transidentité et parent, on a des gens qui se positionne « *oui je suis femme et je suis le père de mes enfants* » ... »

**« Alors c'est la question que j'allais vous poser : comment vous vous positionnez par rapport à vos enfants maintenant que vous êtes femme ? »**

« Alors, comme leur mère... mais j'étais déjà en fait ! »

**« Expliquez-moi. Comment vous vous sentiez par rapport à eux avant la transition et comment vous vous sentez maintenant ? »**

« C'est-à-dire le truc que j'ai compris, c'est que j'ai pas vécu une vie d'homme et ensuite je suis devenue une femme, je suis une femme qui suis devenue une femme donc ça veut dire, moi je me positionne plus en tant que mère auprès d'eux. »

**« Avant également ? »**

« Oui, par ce que j'ai fait. Et ce que j'étais. Ce qui m'a été reproché ! »

**« Là c'est avec votre réflexion actuelle mais est-ce que sur le moment, vous vous disiez « je suis la maman de... » ? »**

« Non, je me disais pas ça. Je suis parent. Je me disais pas « je suis père », « je suis mère ». Je suis parent. Y avait marqué « père », je suis père. Je leur ai jamais demandé de m'appeler *maman* mais dans, on va repartir dans les stéréotypes désolée, mais dans ce que je faisais, dans ce que j'étais et dans le fonctionnement de cette famille, j'étais plus maternelle que paternelle. Après, je crois pas que ce soit les organes reproducteurs qui font qu'on a tel ou tel rôle en tant que parent. J'aurais très bien pu faire la même chose et avoir une identité masculine, c'est pas du tout impossible. Mais je pense, après on a eu, la question de la parentalité s'est pas arrêtée là.

Après le troisième, il a été question d'adopter. Une fille, parce qu'elle tenait tant à sa fille. Parce que moi j'aurais jamais réagi comme ça. Mes enfants sont mes enfants, ce sont des filles ou des garçons, j'en ai rien à faire, ce sont des individus avant toute chose, mais par contre ce troisième enfant, au moment où il naît, il pleure, il pleure, il pleure, on me le colle dans les bras, paf, il arrête de pleurer et donc on a fait les démarches d'adoption. »

**« Au bout de combien de temps après le troisième ? »**

« Et là, elle avait pas été embêtée que le troisième soit un garçon. C'est là que l'histoire de l'identité sous-jacente, je pense que ça l'a déstabilisée, en plus je commençais à porter des vêtements féminins. »

**« Vous en parliez avec elle ? »**

« Je lui en parlais pas, y avait pas de discussion mais y avait le fait que je m'habillais en femme de plus en plus. »

**« Elle le savait ? »**

Eh oui, parce que tous les soirs... J'étais féminine quand j'allais me coucher. Je vivais pas en femme pendant la journée mais au bout d'un moment c'était toutes les nuits. »

**« Comment est-ce qu'elle le vivait ? »**

« Ben elle me disait rien parce qu'elle avait elle une vie à côté, parce qu'elle a eu d'autres personnes ensuite. »

**« C'était une sorte d'accord entre vous ? »**

« C'était pas un accord parce qu'elle-même était pas...elle aurait pu divorcer à ce moment-là. C'est ce que j'attendais, enfin je m'attendais à ça, j'aurais compris. Elle a pas voulu parce que le système familial institué lui allait très bien. Avoir une femme à la maison, qui s'occupe des enfants, qui les emmène chez les grands parents, qui répare la voiture, qui assure la logistique, les aspects domestiques, c'était plutôt bien, c'était confortable. En plus, comme une personne qui n'existait pas, je ne râlais pas, j'étais toujours plutôt calme. Et même au niveau des grossesses, elle m'avait dit « *c'est toi qui devrais être enceinte, toi t'es toujours tranquille, t'aurais fait ce qu'on te dit, t'aurais fait les examens médicaux* – elle, elle angoissait terriblement, elle était énervée, elle voulait pas faire *ci- toi ça aurait été royal* » »

**« C'est une chose à laquelle vous avez pensé déjà, que vous auriez aimé connaître ? »**

« Oui. Alors je le conçois non pas comme une envie, comme on peut l'entendre dans certain discours « *la magie d'être enceinte* », non. J'aurais fait ça très naturellement, parce que je n'en fais pas non plus...c'est aussi une prison pour les femmes cisgenres, l'accouchement qui est quand même...douloureux, qui est pas un truc forcément à vivre avec une béatitude totale mais oui, ça aurait été tout à fait dans une forme de logique. Et après, le travail de parent, c'est au-delà de la conception. »

**« Donc vous vous apprêtiez à faire les démarches d'adoption ? »**

« Elles ont été faites et d'ailleurs le thème c'était « *moi j'ai fait les garçons, toi tu fais la fille* ». C'était donc un peu ma tâche d'arriver au bout. Le truc c'est que comme on avait trois enfants biologiques, c'était compliqué d'adopter. Ce qui est un

peu, je vais pas dire absurde mais pas très logique, parce que tout le temps de la procédure d'adoption, on travaille pour l'enfant, on voit le bien de l'enfant et au moment de l'adoption on est plus pour le bien de l'enfant, on dit « *les couples qui n'ont pas d'enfant sont prioritaires par rapport aux autres* ». Là on se pose pas la question des conditions d'accueil. Donc on commence la procédure d'adoption et on est rentré dans l'impasse d'un système très très mauvais. Ça s'est déréglé au fur et à mesure...c'est-à-dire qu'elle a eu de plus en plus d'exigences et moi je culpabilisais de plus en plus. »

**« Exigences ? »**

« C'est-à-dire elle me reprochait de plus en plus de pas être un homme. Elle voulait que sa femme devienne un homme parce qu'elle était fatiguée. De temps en temps de retrouver un homme ça lui aurait fait plaisir. On a un contact au niveau du Cameroun, d'une petite fille, sauf qu'on découvre que quand les parents ont trois enfants biologiques, il faut une dispense pour adopter. Au début on nous dit qu'on peut avoir cette dispense mais après on se rend compte que ça devient plus compliqué, qu'on peut faire la demande et donc on a commencé à travailler pendant des années là-dessus. Et elle me reprochait de pas arriver au bout, que si ça se faisait pas c'est que je le voulais pas assez. Je suis même allée au Cameroun deux fois, j'ai même rencontré l'enfant, au fur et à mesure je me rendais compte – bon, l'enfant y avait pas de souci- cette petite elle s'appelait Chance-elle-vit parce que sa mère était décédée du SIDA, que, elle, elle n'avait pas le virus donc elle avait été appelée par l'orphelinat Chance-elle-vit grâce à ça. Donc j'essayais, j'suis allée jusqu'à la Présidence et le papier je l'ai vu, il était prêt à être signé et il a jamais été signé. Et de plus en plus insistante pour avoir cette adoption et lieu de dire « *on peut pas* » c'est devenu « *c'est ta faute* ». »

**« Finalement elle vous a investi vous, de la mission d'avoir la fille... »**

« Oui, et la fille elle la voulait de manière, à mon sens, démesurée. Pendant vingt ans, j'ai passé mon temps avec deux, j'en ai récupéré un en 99 et donc bon j'étais assez désespérée de ça et aussi qu'on n'arrivait pas à clore, à dire « *on se sépare* ». Ça s'était enkysté. »

**« Vous, au niveau de votre désir à vous concernant cette petite fille, c'était... »**

« C'était « *pourquoi pas ?* », j'étais pas contre. Moi ça me heurtait un peu d'avoir ce désir de fille parce que quand on adopte un enfant, c'est un enfant qu'on adopte, parce que vouloir une fille ça veut dire quoi ? Ça veut dire que je veux un enfant comme j'ai envie qu'il soit ou un enfant il est comme il est. Les trois garçons, y en a aucun qu'est pareil, c'est des personnes, qu'ils soient fille ou garçon. »

**« Vous en avez discuté avec elle de savoir pourquoi une fille ? »**

« On est rentré dans un système d'exigence et de victimisation qu'elle a cultivé très très fort. Elle avait quarante ans, elle tombe enceinte, son gynéco lui met la pression pour avoir une amniosynthèse, elle le veut pas et moi je lui dis, « *moi je veux bien prendre le risque de pas faire l'examen* », l'examen a lieu quand même, elle allait bien, et puis tout à coup panique à bord, la poche perce et aujourd'hui je pense qu'il y a jamais eu de rupture. Parce que c'est moi qui lave les draps et y avait pas d'écoulements. Après je contestais pas. »

**« Qu'est-ce qu'il y avait derrière ça vous pensez ? »**

« Y avait son stress. C'est pour ça que je voulais pas qu'elle fasse cet examen. Parce qu'elle s'est construit un truc, elle est restée alitée pendant six mois. Et au bout de six mois, l'enfant est né et je materne. Elle avait développé ce côté, au moment de la séparation, de victime donc y avait pas de dialogue. Donc moi remettre en cause l'adoption...c'est moi qui voulais pas, que je l'abandonnais, que je l'avais jamais voulu, etc... Y avait pas de discours raisonnable. Et par-dessus j'avais cette question de l'identité qui était là... »

Ce qui s'est passé, donc en 2007, moi je devenais personnel de la maison, et elle avait cette vie avec cette relation qui s'installait dans le temps. Je le savais et donc du coup pour moi ça devenait invivable. J'étais dans la culpabilité, le refus de mon identité, en plus affectivement je subissais cette situation, donc je vais rentrer dans une phase de vouloir en finir, j'étais dans une phase où j'avais quand même des pensées suicidaires. Sur le plan professionnel, j'étais chargée de la direction d'une école et donc du coup y avait l'idée de Nice un peu et donc je me disais « *et si je demandais ma mutation pour aller à Nice ?* ». Je parlais de séparation déjà et je voyais, je me disais « *tu vas vivre avec ce type-là, non j'peux pas* ». J'avais pas de projet d'avenir, je voyais que cette situation elle pouvait pas durer éternellement et du coup je pars à Nice. Elle reste à Rouen et l'idée c'était qu'elle fasse une installation avec cette personne. »

**« Et donc les enfants sont restés à Rouen ? »**

« Oui, voilà, les enfants sont restés à Rouen. Mais ils étaient grands à ce moment-là. 17ans, 16ans et l'autre 8ans quand je suis arrivée à Nice. La séparation c'est 2011. Yoan ben il avait 12ans et les autres 21ans et 20ans. Le troisième avait 12ans. »

Lui, par contre, je m'en occupais beaucoup quand j'étais à Rouen, y avait une idée de séparation mais qu'était pas actée de son côté à elle. »

**« Donc quand vous êtes arrivée à Nice les enfants sont restés à Rouen. Comment vous l'avez vécu ? Ça a été difficile pour vous de vous éloigner d'eux ? »**

« Ben non parce que ce qu'il s'est passé, c'est qu'en grandissant, elle est pas absente de l'éducation des enfants non plus, j'avais pas dire que c'est quelqu'un qui s'en fichait, qui me laissait les enfants, elle s'occupait des enfants aussi, et particulièrement quand ils ont grandi. Elle, elle faisait plus, elle faisait plus les restos, elle était plus sur les fringues à acheter, les choses comme ça parce que moi je les lavais ! Donc niveau valorisation on n'était pas à la même place !

Et aussi le fait de pas exprimer ses désirs, je pense que les enfants savaient pas trop ce que je pensais, ce que je pensais pas. J'exprimais pas mes émotions et cette absence de désir faisait que je répondais aux leurs mais que finalement les miens, ils en avaient pas grand-chose à faire. Y avait pas de relation, et particulièrement en grandissant, même si le petit quand il avait 12ans, il m'appelait parce qu'il arrivait pas à dormir.

Et ensuite, au moment où j'arrive à Nice, je déménage seule donc elle il était question qu'elle reste à Rouen mais Nice c'est pas mal quand même comme ville donc le système lui allait, je me rebellais pas. Le système était pas si moche, garder le système à deux c'était pas si mal que ça.

Donc en 2011 je travaille beaucoup, beaucoup, beaucoup, je pense pas à autre chose. »

**« Au niveau de l'identité, vous en étiez où ? »**

« Ben j'étais dans l'idée de faire quelque chose, j'avais pris contact avec une association. »

**« Parce que là du coup, y avait internet... »**

« Ouais. Justement par internet, j'avais commencé à prendre des renseignements un petit peu. Mais quand même quoi, c'était vécu de manière privée, c'était pas sorti du privé. Après quand j'étais seule, oui, j'étais déjà installée de manière féminine mais pas socialement, non. Je faisais pas d'expérience pour aller ailleurs, en ville. Et j'avais pris contact avec l'ATCA et j'y étais pas allée. C'était en 2011, quand je m'installe.

Elle, de son côté, elle est pas claire, parce qu'elle se rend compte que la vie avec son bonhomme elle est moins confortable qu'avec moi qui suis très confortable, qu'avec le petit ça se passe pas bien du tout, elle envisage bien que moi je garde l'enfant, qu'il allait venir à Nice et elle partager son temps entre les deux. C'était son plan.

Sauf que badaboum, en 2012, je rencontre de manière pour moi miraculeuse quelqu'un, une personne, une femme, qui...Je lui dis dès le premier soir que je suis très féminin. Elle, elle sortait d'une relation avec une femme et ça la dérange pas. C'est pas vrai ! Et du coup, alors que je vais à l'aéroport chercher mon ex-femme qui allait passer des vacances avec son amant pendant quinze jours, et je lui dis « *je suis tombée amoureuse* » et là c'est la réaction de la surprise, elle explose. C'est « *ma poupée elle est toute cassée mais c'est la mienne quand même et surtout j'veux pas que ce soit une femme qui la pique* » En fait, y a toujours la confusion avec l'homosexualité dans la transidentité et euh elle explose et du coup, au lieu de s'occuper tranquillement de mon fils ou au moins de le prendre en compte, elle fait ce qu'elle avait déjà commencé à faire c'est-à-dire qu'elle s'en servait, c'est-à-dire qu'elle voulait qu'il s'occupe d'elle pour lui masser les pieds le soir par exemple, des choses comme ça. J'ai pas lâché parce qu'elle finalement elle venait de passer l'été, plus d'un mois avec son amant, et elle comprend pas que moi voilà, et elle part dans une crise de nerf et elle était seule avec mon fils dans mon appartement à Nice et moi comme y avait ... et à partir de ce moment-là ça a été très conflictuel. La première chose qu'elle lui annonce, c'est que je suis pas son père biologique. Il le savait pas. »

**« Réaction de votre fils ? »**

« Ben en fait, elle brise les liens avec mes enfants. »

**« Comment a régi votre fils ? »**

« Ah ben je sais pas ! Je l'ai jamais vu seul depuis. Moi j'ai tout de suite voulu le ménager, ne pas rentrer dans une relation « *obligé à* ». Elle va déposer aussitôt une main courante, soi-disant que j'avais des relations sexuelles bizarres, et enfin bon et donc à partir de ce moment-là donc j'ai plus...c'est en octobre 2012.

A ce moment-là, je suis pas en transition.

Là je commence une relation et c'est la notion de point d'équilibre m'a toujours...très important...c'est-à-dire qu'on peut très bien vivre son identité si on trouve son point d'équilibre étant donné les conséquences d'une vie de changement de genre. On peut très bien se dire que de changer de genre, on va être plus pénalisé que garder son identité assignée même s'il y a des inconvénients. Les inconvénients vont être pire et du coup, c'est de trouver un équilibre qui permet de vivre et donc là moi je commence cette relation et là c'est là qu'il y a une rupture avec mes enfants, avec les trois, parce qu'elle va s'arranger à un moment pour, en décembre 2012, pour aller sur mon lieu de travail, parce qu'elle sait que je suis avec quelqu'un, et on a quand même des rapports inversés, j'suis sa femme qui est partie, y a un côté comme ça, et elle savait qu'elle travaillait avec moi et du coup elle se rend sur mon lieu de travail pour un faux prétexte. Elle va dire que j'avais tout

quitté, que j'avais abandonné la famille, que je voulais plus m'en occuper, ce qui n'est pas du tout le cas, ce qu'est un cliché qu'on va retrouver dans les fictions sur la transidentité comme Louise ou Lola Pater où la personne s'en va de la famille pour aller faire sa transition mais enfin, là c'est eux qui ont refusé de garder contact. Donc elle va leur ressortir les histoires d'identité, elle a fait un amalgame avec le fait que je parte avec quelqu'un alors que mes enfants connaissaient l'autre bonhomme qui était déjà venu chez moi avec mes enfants en présence, ils m'ont jamais soutenue à ce niveau-là en me disant « *ça te fait de la peine ?* » ou quelque chose comme ça, jamais, pas une fois. Et donc incident, elle arrive, la discussion, je sortais de réunion et comme par hasard, c'était professionnel mais la personne avec qui je vivais était dans la même réunion, la personne descend pour voir où j'étais, là elle la voit, le ton monte, elle avance de manière agressive vers celle qui était ma compagne, moi j'étais entre les deux, un moment elle va vers moi, elle donne des coups de pieds à ma compagne, mon jeune fils est présent en plus, et on finit nous deux par nous enfermer dans l'école et elle cherchant à pénétrer dans l'école.

Sa version à elle est devenue que je l'avais agressée et elle porte plainte pour violence, contre moi. Plainte qui n'a donné lieu à aucune poursuite, qui a été classée mais dans la procédure, elle raconte partout que j'ai voulu la tuer, que je l'ai rouée de coups. Elle raconte au départ que j'ai été manipulée puisque je ne peux pas penser par moi-même et du coup elle s'en sert contre moi pour rompre le lien avec mes enfants qui ont refusé de me parler depuis. »

**« Depuis votre départ pour Nice vous n'avez pas revu vos deux autres fils ? »**

« Non. »

**« Et au téléphone, vous les avez eus ? »**

« Non, je leur ai toujours envoyé des cartes, au départ des mails mais ils ont fermé leurs deux boîtes mail, ils ont jamais répondu. J'ai envoyé des cartes aux anniversaires. Bon au départ j'ai envoyé des messages mais elle les a impliqués tout de suite pour que je donne de l'argent. Je recevais des messages qui disaient « *maman elle veut que tu donnes de l'argent* », je suis le Ministre des Finances.

Je n'ai pas forcé, parce que j'avais des droits parentaux, parce qu'elle est partie ensuite avec son bonhomme vivre à Lille. Donc elle est partie sans me le dire, alors que mon fils a treize ans et que j'ai quand même des droits parentaux. »

**« Comment vous l'avez su ? »**

« Je l'ai su parce que j'ai pris un détective privé pour savoir où il habitait. »

**« C'est vous qui avez enclenché la procédure de divorce ou c'est elle ? »**

« C'est moi justement. Au moment de la séparation, en octobre, j'enclenche une procédure de divorce en demandant une procédure à l'amiable qu'elle n'a jamais voulue. Elle veut partager en un, tout est à elle. Elle n'a jamais voulu depuis, ça fait six ans. Y a eu un jugement en 2017, ma parole n'a pas été entendue donc je n'étais pas contente de ce jugement, il est en appel mais moi j'aurais pas fait appel, je voulais tellement que ça s'arrête. Parce que matériellement elle dit que je ne donne plus rien mais les impôts par exemple, ils viennent chercher chez moi donc je subis matériellement les conséquences sans avoir de lien avec mes enfants.

En fait ce que je conçois de la part des enfants c'est que j'étais le foyer, c'était moi, donc le fait de casser ça fait que c'est là que je fais un crime de lèse-majesté, même si leur mère avait des relations avec d'autres hommes ailleurs, la famille elle était là. C'est moi qui, le fait de casser ça...après au niveau de l'identité, elle a pas manqué de leur en parler. Moi en plus comme je faisais pas de transition en 2012, j'étais pas transgenre en soi, d'ailleurs j'ai pas... ma première avocate qui m'a respectée mais qui a eu peur culturellement n'a pas assumé le comment, le ... a vécu mon identité comme une faute en soi et donc au niveau de l'appel j'ai commencé à changer d'état civil. »

**« Vous aviez commencé les démarches pour changer d'état civil ? »**

« Alors, pourquoi j'ai fait ça ? Quand même, il manque un élément : je suis dans une relation sentimentale depuis 2012 mais au bout d'un moment elle, elle dit « *moi j'aime être avec une femme qu'à un corps de femme ou avec un homme qu'à un corps d'homme* » mais avoir une femme avec un corps d'homme ça va pas, bon les désirs sont formatés. Bon c'est vrai que dans un premier temps elle accepte ma féminité et dans un deuxième temps, elle me demande de me travestir de plus en plus ce que j'essaye de faire parce que je me cale encore sur les désirs des autres et ça part en sucette parce que je deviens... je sais pas faire, je peux pas faire. »

**« Elle vous demandait de vous travestir en homme ou en femme ? »**

« En homme. Bon c'est vrai que j'avais pas une féminité dans ma vie sociale, j'étais pas féminine mais vis-à-vis d'elle j'étais... parce que pour moi les vêtements c'était pas le principal. Comme elle acceptait une part de féminité en moi mais elle trouvait qu'il y avait un déséquilibre par rapport à ce qui lui correspondait et donc du coup en 2015 on se sépare et moi je suis devant un grand néant, total, et à ce moment-là j'avais commencé à consulter un psy sur Nice. C'était aussi sur

conseil de ma compagne qui m'avait dit « *tu vois pas qu'avec tes enfants ça te ferait du bien ?* » et je lui avais parlé aussi de mon identité et c'est là qu'il me dit, c'était au mois d'août 2015, « *vous vous rappelez pourquoi vous êtes venue me voir ?* », j'dis « *ah ouais* » et là je passe, je vis mon identité à partir de ce moment-là, août 2015.

Et je commence, là je prends contact avec l'ATCA qui est l'association transgenre que je fréquente, je me rends compte qu'il y a des gens, même si tout le monde est différent, y a des gens qui sont similaires, j'entends des choses que je pouvais penser, je dis « *ah ouais* » et y a une, cette autorisation que je me suis, ça y est, donnée. Donc février 2016, je commence de manière complètement naturelle à vivre dans ma vie privée de manière féminine, y compris à l'extérieur.

Je prends contact avec l'équipe de Marseille en mai 2016 et je commence un traitement hormonal à ce moment-là et tout se passe.

2017, j'enseigne comme Mme J. En 2016-2017 j'ai préparé ma transition professionnelle voilà. »

### « Comment s'est passé votre transition professionnelle ? »

« Ben très bien ! C'est-à-dire que j'abandonne mon poste de direction là où j'étais parce qu'avec les soucis familiaux plus mon travail de direction dans l'école élémentaire qu'est pas toujours simple, ensuite je me suis dit que ça serait quand même plus tranquille un poste d'adjointe. Je suis donc sur une autre école.

En novembre 2016, puisque quand même l'école était à vingt minutes de chez moi et dans ma vie privée j'étais féminine de plus en plus donc j'ai été amenée à rencontrer des personnes de l'école et, en novembre 2016, je préviens les collègues de l'école, le directeur de l'école d'abord et les enseignantes, et comme quelqu'un du service m'avait croisée, je préviens toute l'équipe, tous les adultes de l'école. Réactions qui ont été bonnes. En janvier, je contact mon inspectrice qui me dit « *ben j'espère que vous allez pas changer d'école* ». Alors au départ j'avais pas idée, je disais peut-être pas cette rentrée scolaire mais celle d'après et elle, elle me dit « *vous pouvez peut-être pas attendre* ». Moi j'avais plein d'interrogations et en même temps une force, une très grande force c'est-à-dire que ma féminité, ce qui se passait, ces murs qui étaient construits autour de moi et pendant longtemps j'attendais qu'on vienne me chercher, j'avais une sorte de mythe d'être une espèce de princesse en haut d'une tour et que quelqu'un m'en sorte, y avait un peu ça, et en fait je me rends compte que c'est pas ça qui se passe, que les murs ont disparu, je suis libre, que je sens des choses que j'ai jamais senties avant et donc du coup les choses s'enchaînent. Je suis plutôt quelqu'un qui planifie, quelqu'un de rationnel qui dit « *faut faire ça, faut faire ça* », et en fait les choses se passent pas comme ça, les choses avancent plus vite que moi.

Bon ben les adultes ça se passe bien, je les préviens et du coup je prévois d'enseigner comme Mme J. la rentrée d'après. Je me pose la question « *est ce que je change d'école ou est-ce que je reste sur la même ?* ». Là, ce que je m'aperçois, c'est que ça commence à se savoir un peu, que les écoles sont pas étanches à Nice et je me rends compte que j'ai un retour d'une école qu'est pas la mienne, parce qu'il commence à y avoir des bruits, j'entends que je vais à la piscine en legging rose avec mes élèves. J'y vais effectivement en legging mais pas en legging rose donc on me mettait dessus la connotation drag-queen-paillettes donc je me dis que finalement là où je suis, je suis connue en tant que personne et pas en tant que personne trans ou transidentitaire et que du coup si je change d'école j'arrive avec une pancarte parce que je serais pas anonyme et que donc ça vaut le coup d'essayer de rester là d'autant que ça se passait bien, enfin les adultes ça se passait bien.

Alors les enfants, j'avais les CM2, donc au fur et à mesure, on est à Nice en plus, donc je commence à avoir des réflexions des enfants « *pourquoi tu portes un pull de fille ?* », « *ben parce que j'aime ça* » et à Nice il fait de plus en plus chaud, parce que dans ma tête je me dis « *si je passe à, non si je suis Mme J., pas je passe, à la rentrée, il faut qu'il y ait une certaine logique donc ça sera mieux pour les enfants et la communauté de l'école que ça soit un truc concevable, un peu préparé* ». Donc du coup, ça faisait déjà très longtemps que j'étais sur une garde-robe mixte, j'allais dans les rayons femmes mais j'avais pas de talons, pas de robe, pas de jupe, j'ai jamais été un modèle de virilité et donc la chaleur venant à Nice au printemps, donc je commence à enlever les pulls et là les hormones commençant à jouer sur le développement de la poitrine et donc un moment y a un petit garçon qui vient me voir et qui me fait « *est-ce que c'est normal que les garçons portent des soutien-gorge ?* ». J'ai toujours répondu aux enfants alors je lui dis « *non, c'est pas normal que les garçons portent des soutien-gorge mais pour moi c'est normal* ». « *Ah d'accord* ». Et ça s'est arrêté là. J'ai eu quelques questions de cet ordre-là. Vers la fin de l'année, j'ai eu un de mes élèves qui était un peu le bandit gentil de la classe, qui vient me voir qui me dit, j'avais déjà eu des questions « *moi j'ai rencontré y avait deux hommes et maintenant c'est deux femmes* », comme par hasard, cette année-là j'ai eu des questions dans ce sens-là. Et je lui dis « *ben oui tu vois au carnaval y a des garçons qui se déguisent en fille, ils font ça juste pour carnaval, c'est des garçons et y a des personnes ben pour eux c'est pas des déguisements, c'est des femmes et c'est tout le temps* ». Sans rentrer dans les détails, sans personnaliser les choses. Ça c'était un vendredi soir et j'me demande si lundi j'aurais des retours. Rien. J'ai continué comme ça. J'ai annoncé au niveau de l'école. Est arrivée la rentrée. Mon inspectrice avait prévenu la présidente des parents d'élèves, j'avais eu l'autorisation de l'inspecteur d'Académie parce que j'avais pas de changement d'état civil, c'était dans le cadre du défenseur des droits qui demande d'inclure dans le milieu familial euh... pas familial, professionnel. J'avais l'autorisation donc le jour de la pré-rentrée, ce que je craignais c'est qu'on aille vers la presse, quelque chose comme ça. Et là, pré rentrée où c'est que les enseignants, j'suis venue comme je m'habille tous les jours, en robe. Et le lendemain, pour la rentrée avec les enfants, on avait convenu avec l'inspectrice que je prenais des CP c'est-à-dire des élèves qu'étaient pas dans l'école l'année d'avant, qui me connaissaient pas. Donc je me dis que si je marque ma féminité, l'avantage que j'ai c'est que je suis relativement binaire, je suis pas ambiguë c'est-à-dire que pour les repères d'identification je porte des robes, je porte des jupes, je porte ce qu'on dit « *femme* » donc ça aide à ce niveau-là et donc je me dis que je vais venir en robe parce que ça sera clair. Au

départ je me disais « *si je viens en robe est ce que je vais pas déclencher une effervescence ?* ». Et je viens en robe, je suis Mme J., et voilà avec mes élèves ça se passe très bien, avec les autres aussi. Y en a un ou deux qui viennent me voir « *hey madame-monsieur* », ils me refont le coup, je dis « *ah non, là c'est madame, maintenant c'est madame* » et puis plus rien. Les enfants ont toujours été respectueux. Après, y a eu des échanges, des choses qui m'ont jamais...par contre je connaissais tous les autres élèves de l'école, 270. Ensuite, moment d'émotion, ma première réunion avec les parents, et là je me dis « *comment je vais faire ?* » et en fait je suis arrivée, j'ai fait comme d'habitude, et ça s'est très bien passé. »

**« Donc là vous avez fait votre changement d'état civil ? »**

« Oui, c'est fait. »

**« Ça s'est fait quand ? »**

« Et ben euh la fin c'était...là j'attends ma carte d'identité depuis le 12 décembre, le jugement pour le changement...alors le changement de prénom je l'ai fait en janvier l'année passée, et j'ai eu en octobre 2018 mon changement de mention de sexe. »

**« Comment vous avez choisi votre prénom ? »**

« Alors, j'étais -ma mère m'a remerciée – ben alors Charline, j'ai utilisé l'ancien prénom, je voulais quelque chose qui s'en rapproche et j'ai vu Charline, ouais ça me va tout à fait. J'ai vérifié que ça existait déjà. Charline c'est un prénom qui a surtout existé dans les années 1990, je l'ai choisi et ma mère m'a remerciée d'avoir choisi un prénom qui était voisin de mon ancien prénom. Ce qui a aussi simplifié parce que j'avais déjà sur ma boîte au lettre C., du coup administrativement c'était plus simple. Et j'ai rajouté le prénom de ma grand-mère maternelle.

J'avais un deuxième prénom qui était celui de mon parrain, ça aurait pu être celui de ma marraine. »

**« Vous aviez un attachement particulier à cette grand-mère ? »**

« Oui, assez. J'ai discuté avec ma mère, on a fait un lien entre nos générations. J'ai trouvé oui, c'était une femme hmmm elle s'appelle Marguerite, mon deuxième prénom c'est Marguerite. Oui, c'est une femme qui était...moi je l'ai connue que gentille, c'était ma grand-mère, elle était très gentille, c'est une femme qui avait une importance, même communautaire, qu'avait une certaine aura, d'un point de vue familial. Les familles picardes sont relativement étendues et les gens se retrouvaient chez ma grand-mère. Ça de manière très naturelle et simple, on allait la chercher assez souvent pour les affaires importantes et c'était quelqu'un qui... une figure forte et d'un autre côté très simple.

Et puis c'est vrai que ça a créé un lien générationnel. Au niveau des relations avec ma mère, ça s'est éclairci, ça va beaucoup mieux. Ça va beaucoup mieux aussi parce que moi je suis beaucoup plus claire. Un temps je m'étais séparée de mes parents, sous l'influence aussi de mon ex-femme. Elle a travaillé pendant longtemps...ma relation de couple ça a été quand même pendant longtemps une forme de violence psychologique où elle avait aussi travaillé beaucoup à ce que mes enfants soient séparés aussi de leurs grands-parents et que moi je ne vois plus non plus mes grands-parents, euh... mes parents avec qui à l'époque j'avais des relations compliquées. »

**« Vous aviez quoi et vous avez quoi maintenant comme image de votre père et comme image de votre mère ? »**

« Alors bon déjà mes parents sont maintenant âgés, ils ont 83 et 77.

Alors, mon père c'est, lui il disait à un moment « *j'ai perdu quelqu'un* » mais m'appelle Charline, il m'a connue pendant cinquante ans, ils m'ont dit « *ben nous on préférerait naturelle même si on se trompe* » et mon père, enfin, la complicité que je refusais avec ma mère elle est beaucoup plus naturelle aujourd'hui. Elle-même aussi a changé, le fait qu'on se soit séparé, eux aussi ils ont..., y a eu une absence de plusieurs années où y a plus eu aucun contact avec eux, j'ai repris contact au moment de la séparation avec mon ex-femme. J'ai dit « *c'est pas normal, y a un truc qui va pas là* ». Et euh du coup les relations étaient déjà beaucoup plus claires à ce moment-là. Bon mais ensuite j'ai une plus grande complicité avec elle mais que finalement qui pouvait être sous-jacente avant mais qui existait pas. Et avec mon père, mon père c'est quelqu'un qui affectivement ne s'exprime pas. Il fait. C'est-à-dire que si quelqu'un a besoin de quelque chose, il fait les choses, il est là, il est très présent. Il dit d'ailleurs « *l'amour ça se raconte pas, ça se prouve* ». Et c'est aussi quelqu'un qui est aussi très sensible mais qui est connu pour être quelqu'un de très très calme et bon avec lui, aujourd'hui ce que je n'étais pas capable de faire avant, par exemple dans le divorce qui est conflictuel, qui se passe mal, y a des moments, matériellement j'suis obligée d'être aidée par eux. Je suis aussi capable de chercher de l'aide, ce que j'étais pas capable avant.

Je vais être capable, quand je ris ou quand je pleure, je sais pourquoi je ris, je sais pourquoi je pleure, je me retrouve pas tout à coup à prendre des consommations d'alcool sans que je comprenne très bien le pourquoi, d'avoir besoin d'évacuer les choses, je maîtrise mes sentiments, voilà. Et donc du coup avec eux j'ai de très bonnes relations. »

**« Dans le parcours de transition vous en êtes où là ? »**

« Alors dans le parcours, au niveau des soins, je vais bénéficier d'une vaginoplastie dans un mois. Je suis en relation avec l'équipe de Marseille.

J'ai bénéficié d'un soutien psy, je continue, je ne le vis pas comme une intrusion de la psychiatrie dans ma vie, je le vis comme une aide, c'est moi qui travaille, j'ai jamais eu le sentiment d'être prise en main, d'être « *obligée à* ». »

**« Pour en revenir à la façon dont vous vous percevez par rapport à vos enfants, vous m'avez dit que, que ce soit avant ou après la transition, vous vous positionner plutôt comme une mère... »**

« Les gens quand ils m'ont dit, là j'enseigne à des six ans, « *ah ça va bien t'aller d'être avec des petits* » et c'est vrai que voilà... le côté maîtresse. »

**« Concernant la question des rôles, puisqu'on a beaucoup parlé des rôles, comment est-ce que vous voyez le rôle d'un père et le rôle d'une mère ? »**

« Oui alors, c'est pour ça qu'objectivement euh... moi je conçois des rôles parentaux. C'est-à-dire qu'il y a des parents qui se partagent les rôles et qu'il n'y a aucune raison que les organes génitaux de l'un ou l'autre impliquent les comportements de l'un ou de l'autre. »

**« Donc ce qui fait que vous vous considérez comme une mère pour vos enfants, c'est dû au fait que vous êtes une femme, pas à votre comportement vis-à-vis d'eux ? Parce que vous êtes une femme vous êtes une mère ? »**

« Je crois oui. »

**« Parce que ce que vous avez décrit, c'était plus au niveau du comportement... »**

« Oui. Je suis avant tout parent. J'ai du mal à leur écrire « *papa* ». Parce que même quand je leur envoie des cartes, je sais pas comment leur dire, je me pose la question. Pour le nouvel an, je leur ai envoyé une carte de vœux. »

**« Qu'est-ce que vous avez signé finalement ? »**

« Je pense que là je me suis placée vis-à-vis d'eux. Je leur ai mis « *papa* », parce que je me suis placée vis-à-vis d'eux, et parce qu'on n'en n'a jamais discuté et qu'ils me connaissent pas. D'ailleurs j'ai toujours trouvé très dommage, parce que le jour où, on sait jamais, des relations se renouent, je trouve ça dommage qu'ils ne m'aient pas connue dans ma période de transition parce que là ça va leur faire bizarre. »

**« Et si vous vous étiez positionnée de votre côté à vous, vous auriez signé quoi ? »**

« *Maman*. Ouais. Ouais, je pense que quelque part, ils m'en veulent plus d'être une maman qui soit partie que d'être un papa qui est parti et que c'est pour ça qu'ils vivaient mieux les relations extra-conjugales de leur mère que la mienne. Je pense que c'est une des raisons. Mais ce n'est que ce que je pense.

C'est pour ça que pour moi les familles homoparentales ne posent aucun problème. A partir du moment où y a des parents, ils élèvent leurs enfants. Les rôles des uns et des autres, c'est la parentalité au-delà de la procréation.

Après je sais que y a des psychiatres qui sont pas d'accord quand on attaque l'image du père, l'absence du père, qui sont très virulents. Mais je me disais que si on ne dit pas qu'il y a un père qui manque, s'il n'est pas là mais qu'on dit qu'il y en a un qui manque, du coup il se dira qu'il y a un manque qui va être créé. Parce que quand deux femmes élèvent un enfant, on n'attend pas un père qui serait là. Après bon, les recherches de la parentalité, moi je vois parce que je suis quand même quelqu'un qui a adopté des enfants d'une certaine manière donc autant quand j'ai su que j'étais infertile, c'est quelque chose qui m'avait vraiment posé un problème autant je dis ben non, le sentiment parental que j'ai vis à vis de mes enfants, il est là, je pense à eux, je les raconte même s'ils sont pas là.

Mais après je suis aussi, ça c'est mon travail d'enseignante qui fait ça, je sais aussi que les enfants, ils prennent ce dont ils ont besoin chez les personnes pour grandir et évoluer. L'an dernier, j'avais à l'école une petite fille qui était toujours dans mes bras et cette année elle me regarde plus, elle est passée à une autre maîtresse. Terminé ! C'est son fonctionnement, elle s'accroche à l'adulte référent. Elle se construit comme ça. Et je pense que mes enfants, mes petits que j'ai eus, tout petits que j'avais, et bien maintenant ils sont sur autre chose, je leur suis plus utile dans le rôle que j'avais. Voilà. Après, je trouve, alors j'ai essayé de pas aggraver la situation, mais je trouve que pour ce troisième fils, c'est pas drôle pour lui. Les autres, ils avaient déjà vingt ans, ils étaient déjà assez grands, et lui je pense que ça a pas été juste pour lui. Là je pense que c'est une faute éducative vis-à-vis de lui de l'avoir impliqué dans le conflit parental, c'est pas normal, et le pauvre pour se construire...alors que c'était un enfant avant, il fallait que je me baigne avec lui, il pouvait pas y aller tout seul, et là est-ce qu'il a construit des choses pour se protéger...Il avait posté des choses sur Facebook « *mon père ce travelo* ». Surtout qu'il a pas pu avoir d'explications et ça c'est dommage.



C'est là que je dis qu'il y a autant de parentalité que de transidentité mais oui je suis triste pour lui. Noël par exemple, je fête plus Noël, c'est une période douloureuse, je suis pas bien à cette période-là. Même si j'en ai 26, 26 enfants. Je vois bien que c'est ce qui apparaît assez souvent « *le père de toute façon il élevait pas les enfants, il va faire sa vie à lui, voilà* ». Ben non, je les ai élevés moi. »

**« Vous avez l'impression qu'avoir élevé vos enfants ça a retardé votre transition ou au contraire que les avoir maternés » comme vous dites, ça vous a révélé en tant que femme ? »**

« Non, ça m'a pas révélée. Après ça m'a permis de pas me perdre. Je pense que je me suis fixée là-dessus, que j'ai trouvé quelque chose qui a mobilisé une grande partie de ma vie et que du coup c'est quelque chose qui m'a permis de tenir debout pendant des années. Après c'est vrai que ça a retardé sans doute parce que quand je m'occupais d'eux, je m'occupais pas d'autres choses et je m'occupais pas de moi en particulier. Mais je pense aussi que la grande ignorance, le grand désert, je cherchais, je cherchais partout, parce que je comprenais pas l'importance que ça pouvait avoir, j'ai jamais considéré qu'il y avait des rôles pour les hommes et pour les femmes, qu'on pouvait pas faire ci, qu'on pouvait pas faire ça. Pourquoi c'était aussi important et pourquoi je pouvais pas m'en débarrasser. C'est pour ça que dans les critiques de la transidentité, que c'est une idéologie, c'est pas une idéologie parce qu'on s'en débarrasse pas puisque pour moi c'est constitutif de la personne, c'est au-delà du choix. Y a pas de choix. Et comme je vous dis, la seule chose que j'ai trouvée c'est une question d'existence, sinon j'existe pas. Donc si je veux exister, c'est ça. Et parce que y a une certaine détestation, parce que moi je me détestais en fait. Vous pouvez pas demander à des gens de vous aimer si vous vous aimez pas non plus. Je pense que c'est pour ça qu'à mes enfants je leur ai jamais parlé.

Et puis justement dans la procédure de divorce, maintenant que j'ai avoué le crime on va dire, on a dit « *comprenez bien le trouble que ça peut constituer, pour des garçons en particulier* ». Mais pourquoi ? En quoi ils ont été, quelle a été la nuisance qui leur a été apportée ? Moi je vois, tous les élèves que je côtoie, y en a pas un que ça a empêché de dormir. La première année y a eu des « *madame- monsieur* », « *maitre* » à la place de « *maitresse* » mais aujourd'hui y en a plus. Y a une maman qui m'a dit une fois « *au revoir monsieur* » mais c'est pas une maman de ma classe, c'est une maman qui m'a connue avant. Non, les enfants ils ont aucun problème. Je pense être facilement identifiable. »

**« Ça me fait penser à une question en lien avec l'actualité, on parle beaucoup de la question du genre, qu'on remet en question, on parle de troisième, quatrième genre, de genre fluide comment vous vous positionnez par rapport à ça ? »**

« Alors y a une confusion par rapport à ça, qui est pas vraiment dommageable mais qui est problématique dans les prises de parole. La plupart du temps, les personnes transidentitaires ont leur donne pas la parole pour se représenter. Une de ces bêtises c'est sur le côté transgenre. Le côté transgenre c'est de remettre en question les codes du genre. Tout le monde peut remettre en question les codes du genre, j'ai aucun problème avec ça, tout le monde peut vivre son genre comme il l'entend. Après on peut être transgenre sans être transidentitaire c'est-à-dire qu'on est à l'aise dans son identité et on peut être transgenre, adopter les codes du genre qui n'est pas le sien. Par contre une personne transidentitaire a ce décalage, c'est-à-dire se vit donc dans le genre qui ne lui est pas assigné. Dans le discours y a une confusion. Certains militants queer associent les deux. On dit, c'est comme si une pomme voulait devenir une banane ou un cheval voulait devenir un zèbre. Mais en fait c'est pas ça, c'est une orange mâle qui veut devenir une orange femelle. Ça reste une orange.

Après les personnes transidentitaires peuvent être très binaires, et elles le sont très souvent très binaires parce que y a une volonté, un besoin de reconnaissance de soi par soi et de soi par rapport aux autres. Donc on peut être amené, j'avais vu ça sur un reportage en Angleterre, où deux enfants étaient transidentitaires et adoptaient les genres de manière caricaturale, les grosses paillettes d'un côté et de l'autre les muscles. Je me disais que ces enfants ont tellement peur de pas être reconnus qu'ils s'attachent aux codes de genre binaire. C'est ça en fait, pour ça que ça se justifie en fait, c'est pas un truc caricatural qui semble imposé par l'extérieur. C'est cette volonté de pouvoir être reconnu quand on est transidentitaire. Moi j'ai pas envie qu'on se trompe quand je rentre à la boulangerie et je fais en sorte qu'on se trompe pas, dans la mesure de mes moyens. Mais c'est quand même quelque chose qui peut mal se vivre. Si on me disait pas « *maitresse* » à l'école, si quand je demande mon chemin on me disait pas « *bonjour madame qu'est-ce que vous voulez ?* », je vivrais mal ma vie. Après y a pas d'obligation de passing. Après je comprends très bien que y a des associations qui développent l'idée qu'on a le passing qu'on a, de même que je suis très opposée aux contraintes médicales. Par exemple que pour être une femme il faut l'opération génitale, l'opération avec un « O » majuscule. Même si moi je vais la pratiquer, c'est absolument pas un gage de féminité. J'étais autant femme avant qu'après.

Donc voilà, moi sur la question du genre, je suis sur l'éventail complet après concernant la transidentité c'est différent du système transgenre. C'est pas pareil, faut pas confondre. »

**« Est ce que vous souhaitez dire quelque chose pour conclure ? »**

« Après sur la parentalité, je crois que oui, en tant que femme je me sens mère comme en plus j'ai pas...je pense que dans ma tête l'idée de pas avoir forcément procréé joue aussi à ce niveau-là. »

### « De quelle manière ? »

« Je me sens moins mâle, m-a-l-e du coup quelque part. Je me sens moins père. Mais après je comprends que pour la représentation de l'enfant, de dire c'est toujours ton père, ouais. Et je crois, je pense que c'est un discours qu'est pas... pour avoir discuté avec d'autres personnes transidentitaires qui disent « *j'suis leur père* ».

Mais c'est pas avec une illusion sur mon corps, c'est pas en fantasmant ma féminité, c'est par rapport à mon ressenti, qui je suis voilà. Parce que je fais partie des gens, c'est pour ça que le terme « *devenir femme* » est un terme souvent contesté mais qui peut exister, c'est-à-dire j'ai eu une vie d'homme et je suis devenue une femme, d'ailleurs y a beaucoup de gens qui viennent sur l'association et qui disent « *je voudrais devenir une femme, comment il faut faire ?* ». Moi je tiens le discours « *tu es ce que tu es, tu es une femme, tu es femme* » et donc moi je considère que je suis une femme et que ça a toujours été le cas et je regrette aucun avantage masculin que j'aurais pu avoir et que je n'ai pas eu d'ailleurs.

C'est vrai que je regrette l'absence de mes enfants mais après je leur ouvrerais pas forcément la porte de mon cœur non plus. Je peux en parler facilement parce que j'estime être claire par rapport à ce que je leur ai apporté, je les ai pas abandonnés, c'est eux qui n'ont pas voulu. D'ailleurs ma transition sociale, visible s'est déroulée trois ans après la rupture donc ça aurait pu être différent si les relations avaient été maintenues, ça aurait pu être fait autrement que ça. Mais là, quelque part, ça m'a donné une certaine liberté. Le jour où je les reverrai, je serai pas forcément d'une amabilité... je suis pas dans l'attente. Bon je sais bien que je leur ouvrirai la porte ! (rires) mais je leur demanderai pas pardon, je serai pas dans une forme d'excuse de qui je suis parce qu'ils en ont drôlement bénéficié. »

**« Pour commencer, je vous laisse vous présenter comme vous le souhaitez »**

« Donc voilà, je m'appelle Nathalie, j'ai fêté mes 51ans l'année dernière.

Alors je connais bien cet endroit parce que comme ma 1<sup>ère</sup> rencontre avec M. P. date bien de plus de dix ans facile, il y a eu des allers-retours et un moment j'ai rencontré M. L. dans une période très très compliquée pour moi et donc ensemble, on a défini qu'on allait pas partir sur ce qu'on appelle « *le protocole* » mais sur ce que lui définissait à l'époque comme une « *accommodation* ». Le terme m'allait bien parce que j'étais vraiment dans une situation compliquée et pendant deux ans j'ai rencontré M. L. très très régulièrement, donc ensemble on a un peu détricoté et reconstruit les choses et donc au bout d'un moment j'ai repris un petit peu forme et à ce moment-là j'ai décidé d'aller entamer le protocole. Par rapport à ici c'était compliqué de le faire donc je suis partie à Marseille et ça a duré deux ans plus une année pour l'attente de l'intervention donc au bout de trois j'ai été opérée.

C'est surtout A. M. qui m'a suivie avec toute l'équipe et donc effectivement, au bout de trois ans, j'ai eu l'opération de changement de sexe par le Dr P. à Marseille.

Donc là ça fait déjà un peu plus de quatre maintenant.

Y a eu le changement d'état civil, au niveau de ma société, moi je travaille chez R. en tant que chef de projet informatique, ils m'ont suivie, ils m'ont accompagnée puisque moi ça fait quatorze ans que je suis là-bas donc bien avant l'opération j'avais exprimé mon désir de m'exprimer dans la société en tant que femme, en tant que Nathalie, donc je suis allée voir le PDG peut être deux ans avant l'opération déjà et donc lui il a accepté tout de suite ma démarche, donc j'ai vu mes collègues un par un, j'ai fait les choses de manière intimiste, en fait toute une après-midi, c'est vraiment quelque chose que j'ai tenu à faire, on était quatre-vingt au siège et je suis allée voir les quatre-vingt personnes une par une mais il y avait un rapport intimiste et je pense que les gens ça les a vraiment profondément marqués et du coup, dans la société, ça a été admirable, j'ai vraiment trouvé ma place.

Ensuite, il y a eu l'opération, et ensuite, là maintenant, on va dire que la situation est posée, je mène ma vie ben de la manière la plus classique. Je viens quand même voir le Dr L. une fois par mois ou toutes les six semaines environ. En fait, moi j'aime bien cette idée de me dire qu'il y a toujours forcément des questions qui sont liées à la transidentité et j'aime bien cette idée de me dire « *je verrai la prochaine fois* », j'ai ma petite feuille, je note, je me dis « *je verrai la prochaine fois* », ça permet de poser les choses, de les évacuer aussi sans doute de l'esprit, ce qui fait que quand on se voit en fait on parle plus du tout de ça mais on parle d'autres choses mais bon, on a encore ce lien et pour l'instant ça me rassure. Parfois on parle pas du tout de transidentité, parfois oui, je reviens sur des thématiques et ce que j'aime c'est que comme il connaît mon parcours par cœur, ce que j'aime c'est cette complicité de vie qui fait que je peux évoquer n'importe quel sujet et que je vais avoir une réponse adaptée donc voilà, pour l'instant on a encore ce lien.

Et à Marseille, j'y vais encore par rapport à l'endocrinologue que j'ai gardée. Alors oui j'aurais pu trouver quelqu'un d'autre sur Nice mais le Dr A. a vraiment une compétence très élevée et j'ai rencontré deux trois endocrinologues ici et on voit que c'est pas du tout le même rapport. Je me dis que Marseille c'est quand même pas une grande punition, de poser une journée, je mange au bord de la mer, et je vois aussi si elle est disponible A.M. puisque c'est pareil, elle a été importante dans tout ce parcours, on a fait un petit point d'échange rapide, alors on est pas forcément sur des étapes de psychologie pure par rapport à mon état mais je sais pas, on va dire que c'est pas de la courtoisie mais un lien, parce qu'elle était importante et elle est contente d'échanger un peu.

En fait ça va dans la continuité de votre demande ; j'estime qu'à un moment donné c'est aussi normal de notre part de permettre aux équipes qui nous ont aidées de voir notre évolution parce que c'est vrai on m'avait dit que souvent les gens viennent et puis disparaissent et bien moi ça me paraît normal de, en retour, témoigner du travail qui a été apporté. J'aime cette idée là en tout cas. »

**« Commençons par parler un peu de votre enfance. Vous faites partie d'une fratrie ou vous êtes fille unique ? »**

« Alors nous on était à la campagne »

**« Vous êtes originaire d'où ? »**

« De Normandie, d'un petit village, donc j'ai 3 demi-frères. Ma mère était mariée et elle a eu un enfant, son mari est décédé. De l'autre côté, j'avais mon père qui a eu deux enfants, sa femme est décédée, donc ils se sont mis ensemble du coup. J'ai un demi-frère du côté de ma mère et deux demi-frères du côté de mon père. Moi je suis l'enfant de la dernière union. Entre temps la vie a fait que j'ai perdu mes frères donc aujourd'hui je suis seule. Ils sont décédés mais à l'époque on habitait à la campagne et alors après, c'est difficile de savoir à quel moment on détecte ces troubles de l'identité, mais on va dire que les premiers souvenirs qui remontent c'est vers les 5-6-7ans où effectivement on sent qu'il y a des choses qui sont un peu différentes des autres. Après, mon enfance à la campagne elle était pas catastrophique parce que c'était quand même une vie de plein air, c'était pas la vie de la ville. Y avait mes cousins, mes cousines, y avait une balançoire donc je veux dire on était tout le temps dehors en train de jouer donc c'est pas comme si on était enfermés dans une maison mais c'est vrai qu'il y avait quand même cette idée. »

**« C'était quoi cette idée ? »**

« Ben en fait ça va paraître un petit peu banal mais en fait c'était par rapport aux jeux, parce qu'en fait on était surtout dans des jeux et moi tous les jeux de garçons m'attiraient moins, je préférais les jeux de fille. »

**« C'était quoi comme jeux ces jeux de filles ? »**

« En fait souvent je raconte cette anecdote, on avait dans les villages, souvent y a pas de gymnase et souvent quand y a des fêtes populaires, les majorettes venaient se changer dans notre garage et à chaque fois, chaque année, quand on prêtait le garage pour les majorettes, je rêvais d'être majorette. En fait j'étais envieuse à ce moment-là, et après donc, à chaque fois, mes cousins, mes frères eux c'était venir me chercher pour jouer à être dans une cariole tracté par une mobylette c'était bon ben voilà à ce moment-là en tout cas ... après c'était les petits jeux de maternelle, de primaire, on sent qu'on est un peu plus du côté féminin que du côté masculin. Après c'est sûr qu'on est loin d'imaginer toutes ces choses, après effectivement on sent qu'on est plus d'un côté que de l'autre mais à ce moment-là on se pose pas cette question, on se dit juste « je suis mieux là que là ».

**« Au niveau des vêtements, vous étiez attirée plutôt par un type de vêtement particulier ou ce n'était pas encore une question pour vous ? »**

« Ben sauf les majorettes. Les majorettes à l'époque c'était vraiment... je rêvais des majorettes. Après à la campagne on était plutôt habillés, si je peux me permettre, « crado », que à la ville où c'était vraiment pour aller jouer dehors. Le vêtement n'avait pas encore sa place à ce moment-là. »

**« C'est vrai que vous n'aviez pas de sœurs donc vous n'étiez pas forcément au contact d'habits de petite fille... »**

« Non à ce moment-là, c'était pas encore, c'était ... en fait y avait vraiment deux univers, l'univers garçon, masculin, les cousins, les cousines et l'autre univers un peu plus féminin où j'étais un peu plus, en tout cas dans ma tête. J'étais plus dans cet univers que dans l'autre. »

**« Petite vous avez grandi avec vos deux parents ? »**

« Oui, ils étaient ensemble. Après l'image du père, c'était un père qui était très travailleur. Il était artisan peintre donc il était toujours à l'extérieur pour faire marcher la maison et là, ce qui me passe par la tête, c'est que j'ai rarement vu mon père et ma mère en fait ensemble comme un couple, c'est-à-dire se tenir la main. Donc oui c'est vrai, il l'embrassait à chaque fois qu'il partait ou qu'il rentrait du travail mais j'ai jamais eu cette image de couple aimant, qui se faisait des câlins, j'ai pas eu cette image-là. Ça me revient là en vous parlant parce que je sais que je l'avais évoqué à un moment donné mais après c'était surtout un père très protecteur, très travailleur. Il avait souvent cette phrase de dire « travaillez à l'école, je m'occupe du reste ». C'est des phrases qui marquent, on s'en rappelle toujours. Ma mère, elle gardait des enfants, elle était nourrice agréée et alors là, il y avait beaucoup de jalousie. C'était très compliqué en fait parce qu'il y avait les enfants qu'elle gardait, soit à la campagne quand j'étais jeune soit après à Reims parce que là elle était assistante maternelle à domicile et donc là du coup ma mère s'occupait beaucoup des enfants qu'elle gardait. Donc quand y avait des filles j'étais contente parce qu'il avait ce côté un peu plus féminin, des jeux de coiffure, des choses comme ça mais par contre moi j'avais du mal à me situer. Mais là c'était plus par rapport à ma mère et aux autres enfants à qui elle apportait un peu plus d'attention. Moi j'avais ce sentiment à cette époque de pas avoir son attention donc j'étais un peu méchant avec les petits qu'elle gardait. C'était un peu compliqué à gérer. »

**« Et cette impression de manquer un peu d'attention, c'était uniquement quand il y avait ces enfants qu'elle gardait ou c'était tout le temps ? »**

« Non, c'était surtout quand il y avait les enfants. »

**« Surtout ça veut dire que le reste du temps vous aviez quand même ce sentiment ? »**

« Non, le reste du temps c'était normal, on jouait. En fait je n'étais témoin de rien donc j'avais pas le sentiment qu'il manquait quelque chose mais quand les enfants étaient présents, y avait des différences, y avait des choses, je voyais l'attention qui était apportée et là oui, j'avais énormément de jalousie mais quand les enfants partaient j'étais témoin de rien donc on sait pas qu'il nous manque quelque chose. »

**« Votre naissance était une naissance désirée par vos parents ? »**

« Non, je pense que oui. Non, j'ai pas entendu dans les extrêmes, ni *on te voulait pas* ni *on t'a attendu*. Pour moi c'est neutre, ils voulaient un enfant, ils ont eu un enfant. »

**« Vous savez si préférentiellement ils souhaitaient avoir un garçon ou une fille quand ils vous attendaient ? »**

« Ben en fait j'avais effectivement posé cette question à ma mère et effectivement elle m'avait dit « oui », qu'elle aurait préféré, enfin qu'elle espérait, une fille parce qu'elle avait déjà des garçons donc oui, elle a eu cette petite préférence mais après elle m'a dit « t'es arrivé, t'es arrivé t'es là » et puis un enfant c'est un enfant. »

**« Et votre papa ? »**

« Cette question-là en fait, je lui ai pas posé parce que mon père est décédé j'avais quatorze ans. Et donc on verra au fil du temps que à quatorze ans j'étais encore loin de ces questions mais cette question-là je l'ai posée à ma mère bien plus tard quand je cherchais des éléments de réponse. Donc par rapport à mon père, je sais pas, mais je vous en parle maintenant parce que ça me revient. Quand j'ai annoncé à ma mère mon désir de devenir une femme et d'aller jusqu'au bout de l'opération, je me souviens que quelques heures après elle m'a dit : « Ton père, s'il avait été là, il aurait jamais accepté et j'aurais divorcé pour t'accompagner. Donc fffooooo cette phrase, c'est pareil, elle m'a beaucoup marquée. »

**« Vous avez fait cette annonce à quel âge ? »**

« J'avais presque quarante-quatre ans.

En fait ce qui s'est surtout passé, parce que ma mère elle m'a beaucoup reproché de pas lui avoir dit, en fait ce qui se passe c'est que mes parents ont habité à Rouen après la campagne, après quand mon père est décédé je suis rentrée dans la Marine mais on en parlera plus tard.

Moi, en fait, très tôt, à l'âge de dix-sept ans, j'ai quitté la ville de Rouen, donc j'ai quitté ma mère, pour aller dans la Marine. Après j'ai fait plein d'autres choses du coup je n'ai plus habité à Rouen.

Alors par peur, pour tout un tas de raisons, en fait j'ai beaucoup caché à Rouen, à ma mère, parce que j'avais la liberté quand j'étais à Paris, à Toulon où ailleurs, j'avais la liberté de quand même mener cette double vie mais par rapport à ma mère. Je l'ai longtemps caché donc du coup elle a jamais rien vu. »

**« Elle ne s'était jamais doutée de quoi que ce soit ? »**

« Non parce qu'en fait j'étais toujours loin, on se voyait une fois dans l'année. »

**« Et quand vous étiez plus jeune ? Avec les jeux de fille qui vous intéressaient... »**

« Non non, pas du tout. Quand je lui en ai parlé elle a eu...parce qu'elle avait presque soixante-dix ans déjà, non soixante-huit, quelque chose comme ça donc très très loin de toutes ces questions. Par contre, j'ai trouvé que donc, certes j'ai trouvé qu'elle a eu beaucoup de peine dans l'annonce, en fait la peine qu'elle a eue c'est de pas pouvoir m'aider, mais par contre elle a eu des réactions comme si elle connaissait quand même le sujet. Par exemple, c'est étonnant, le lendemain matin après la nuit elle dit « bon ben si t'es une fille ça veut dire que tu vas te faire opérer, si tu te fais opérer ça veut dire qu'il va falloir qu'on change les papiers pour si demain il m'arrive quelque chose » donc dans la nuit et donc je trouvais que par rapport à son âge et à la situation ben qu'elle avait ... qu'elle se posait des questions, c'était impressionnant.

Donc oui donc pendant de nombreuses années elle ne m'a pas vue. On se téléphonait tous les quinze jours, presque toutes les semaines, mais on ne se voyait réellement qu'une fois par an. »

**« Et vous vous sentiez proche d'elle ? »**

« Ben c'est..., on n'a jamais vraiment eu une relation de complicité alors peut-être parce que je suis partie. En fait quand mon père disait « travaillez je m'occupe du reste », quand il est décédé, ça peut paraître étrange, mais je me suis sentie abandonnée, même s'il y avait ma mère qui était là, en me disant « mais en fait ben ouais, il avait promis qu'il allait m'aider, en fait il est plus là, maintenant qu'est-ce que je fais ? ». A partir de ce moment-là je me suis dit « ben maintenant faut que je prenne ma vie en main ». Du coup c'est là que je suis partie dans la Marine et que j'ai appris à me débrouiller un peu seule, à raisonner seule et donc avec ma mère on s'est toujours appelées, y a jamais eu de disputes mais y a jamais eu une grande complicité pour le coup mère-enfant. »

**« Et avec votre père, quand il était vivant, il y avait une proximité qui était plus importante ? »**

« Pas spécialement non plus parce que c'était vraiment un travailleur, il partait très tôt, il rentrait très tard et c'était vraiment un travailleur, travailleur, travailleur. Donc ils étaient là en fait, j'ai le souvenir que tout était bien, ni dans le mauvais ni dans le surplus mais que voilà, on était comme ça, et ça suivait son cours tout à fait normalement. »

**« Vous étiez au collège quand votre papa est décédé ? »**

« Oui donc on était à Rouen, j'étais au collège, oui quinze ans et demi.

**« Et au collège comment ça se passait ? L'idée que quelque chose était différent chez vous a continué à faire son chemin ? »**

« Ben non parce que à ce moment-là c'était les premières relations donc là c'était les premières copines donc du coup c'est les premiers amours et donc là oui on va dire j'avais une copine, des flirts, et là, la question elle était un peu ailleurs. Enfin, ailleurs oui et non, c'est-à-dire sur le fait des relations amoureuses et en fait après ma mère m'avait inscrite au judo et là j'étais malheureuse parce que j'avais des copains de classe qui étaient inscrits à la danse classique et donc moi je détestais être au judo.

En fait la question est surtout revenue à travers des activités en me disant « *mais qu'est-ce que je fous sur un tatami avec mon truc de judo* » alors que juste dans la salle à côté j'avais des amis qui étaient en danse classique. Donc c'est à travers les activités où on se dit, mais encore une fois, c'est trop tôt pour se poser la question de l'identité, mais en tout cas à travers les activités qu'on se dit qu'on préfère autre chose. »

**« A l'adolescence, on connaît les premiers flirts et il y a aussi tout le bouleversement hormonal avec les changements physiques, est ce que ça a été une difficulté pour vous ? »**

« Pas particulièrement. Non là c'était, j'avais pas forcément, j'étais pas forcément...

J'aime dire quand on me pose des questions, des amis ou autres, je leur dis « *n'oubliez pas, j'ai quand même cinquante ans* », quand on revient quarante ans en arrière, parce que là j'ai l'occasion de discuter avec des jeunes de seize, dix-sept ans, la mentalité, la société fait que le niveau de connaissance ça n'a rien à voir. Maintenant je me dis « *comment ça aurait été ?* ».

A ce moment-là, j'étais attirée par les filles, plus par mon propre désir amoureux que par ma propre personne. »

**« Donc ça n'a pas été une difficulté supplémentaire de voir votre corps se transformer ? »**

« A ce moment-là, non. »

**« A quel moment ça en a été une ? »**

« En fait c'est arrivé, je devais avoir, quand on rentre en 2<sup>nde</sup>. Donc c'est à peu près au niveau de la 2<sup>nde</sup> que ça a commencé à devenir un peu plus flagrant et le désir, là, d'aller vers le vêtement, de commencer à porter des vêtements féminins donc là c'était une période un peu de cachette, on attend qu'il y ait personne à la maison, ça commence un peu tout doucement et à cette période-là où c'est les premiers achats et le début un peu d'une projection. On commence à se dire « *y a quelque chose* », on franchit un peu un cap. »

**« Ça vous est arrivé d'emprunter les vêtements de votre mère ? »**

« Oui tout à fait. J'attendais qu'il y ait personne. Je refusais d'aller sur les invitations pour aller m'enfermer, vers seize-dix-sept ans. Là ça a commencé un peu à devenir un peu plus concret. Là ce qui s'est passé c'est.... J'avais vu un film à la télé, bon je sais plus trop, mais il y avait un transsexuel dedans et ça m'avait interpellée et là je suis allée dans un magasin, et y avait pas google, y avait pas la Fnac, n'empêche que j'ai quand même trouvé ce livre de Maud Marin que vous devez connaître qui s'appelle *Le saut de l'ange*. Donc en fait je l'ai trouvé ce livre, alors je sais pas comment mais je l'ai trouvé, j'avais dix-sept ans, et en lisant ce livre y a plein de choses dans ma tête qui se sont bousculées parce que tout au long de ces années, même si c'était pas d'une manière flagrante, y avait en lisant ce livre, y a plein de trucs qui se sont bousculés, j'ai pu mettre des mots. En fait Maud Marin c'est à la base une prostituée qui après a fait son parcours de transsexualité, elle a fait l'opération aussi et en fait elle a repris des études pour devenir avocate. Mais en tout cas dans les premières pages, quand elle raconte sa vie de transsexualité, l'adolescence, les parents, j'ai pu dire « *oui* », je me voyais un peu. Bon, pas dans tout parce que c'était une prostituée, mais en tout cas dans des signaux je me disais « *ben c'est ça* », j'avais l'impression de me reconnaître dans ce que j'étais en train de lire même si tout ce que j'avais vécu avant n'était pas forcément... En tout cas ce livre il m'a troublée, énormément troublée, et ce qui est marrant de se dire c'est que j'avais dix-sept ans et de débarquer dans un magasin de livres et de piocher sans savoir ce qu'on va trouver et ben ce livre je l'ai toujours à la maison d'ailleurs.

**« Vous le relisez parfois ? »**

« Alors je l'ai relu après l'opération. Et alors il est tout jauni parce qu'il a trente ans ce livre et il est précieux. Oui, il est vraiment précieux et il est dans un coin, je l'ai relu après l'opération.

Alors le premier prénom que j'avais pris, parce qu'on a ce luxe, on va dire, de pouvoir choisir son prénom, j'avais pris Maud justement, en référence à ça, et à un moment donné ma vie elle a avancé et je me disais « *non, je peux pas garder ce prénom parce que c'est pas mon prénom* ». C'était plus pour coller à une histoire qui n'était pas forcément la mienne donc j'ai choisi un autre prénom. »

**« Et le prénom Nathalie vous l'avez choisi comment ? »**

« Complètement par hasard. Moi je voulais plus ce prénom de Maud parce qu'il correspondait à quelqu'un, à une histoire. Je voulais un prénom qui soit neutre et en fait c'est tout simple : un jour j'étais dans le train avec un collègue de travail, on rentrait à Nice, il me dit « excuse moi j'ai ma copine qui m'appelle » alors je lui dis « ah t'as une copine ? comment elle s'appelle ? » « Nathalie ». Je me dis « wouaou », j'me dis « c'est joli Nathalie » et j'ai pris Nathalie juste comment ça. Mais en fait ce que j'aimais, déjà j'aimais le prénom et pour moi, il y avait pas d'histoire.

Et donc après on est en 2<sup>nde</sup>. J'étais pas particulièrement douée à l'école. Ça m'intéressait mais bon j'étais pas forcément douée à l'époque. J'avais fait une seconde électronique, c'était ce qu'ils appelaient les bac F2. Ouais bon ça m'intéressait mais j'avais pas forcément des bonnes capacités et en fait dans ma petite tête, comme je voyais que ça marchait pas trop à l'école et comme mon père était plus là, j'ai eu l'idée de partir dans la Marine.

**« La Marine c'est un milieu qu'on voit de l'extérieur comme très masculin... »**

« Ouais. Après, avec le retour, je pense que c'était pas anodin parce que j'étais dans une période un peu de trouble. »

**« C'était après le livre de Maud Marin ? »**

« Oui et j'étais dans cette période un peu bizarre et je pense que je suis allée me confronter à un monde très masculin, j'pense que c'était pas un hasard.

J'étais guidée à la base, je voulais trouver un métier mais je pense que derrière il y avait une manière de dire, parce qu'en fait souvent c'est comme si j'avais voulu m'échapper de la condition de transidentité, et en fait en allant dans la Marine c'était une manière de dire « je vais aller dans un milieu masculin, je vais m'en échapper » parce qu'en fait, ce que je connaissais de la transsexualité à l'époque, c'était qu'elles finissaient soit prostituées soit autour de poteaux dans des clubs de strip-tease et en fait la vision à ce moment-là de la transsexualité c'était pas le top et je me disais « si c'est devenir une femme pour devenir ça », parce que c'était pas encore assez marqué et en tout cas ça commençait un petit peu à bouillonner et ça, ça me troublait vraiment, donc je pense qu'aller dans la Marine c'était une façon de dire ... on va dans un milieu très masculin pour échapper.

Donc je suis partie effectivement dans la Marine. »

**« Vous faisiez quoi dans la Marine ? »**

« De la guerre électronique. En gros j'étais espionne ! Oui c'est une forme d'espionnage. J'étais à Brest, ensuite j'étais à Toulon et ensuite j'étais en Océan Indien. Donc à un moment donné j'étais retournée à Toulon et y avait un bateau espion qui repartait dans l'Océan Indien et quelqu'un dans ce bateau-là voulait pas faire la mission et moi je me suis dit « tant qu'à être dans la Marine autant être en mer que à Toulon », donc j'ai réussi à prendre sa place. Donc là c'était vraiment un bateau espion, un ancien bateau de pêche, de pêche au thon, et donc je suis partie, on a fait nos missions d'espionnage. En fait la guerre électronique c'est, en gros, pour faire rapide, c'est à partir des ondes des radars, on identifie les ondes et on est capable de savoir quel est le type de bateau, le type de radar sur les côtes. Par exemple on était au large du Yémen et on disait « y a un radar là, un radar là ».

Donc voilà cet univers, j'avais 18-19ans.

**« Vous êtes restée dans la Marine de 17ans jusqu'à quel âge ? »**

« 22. En fait j'avais signé pour cinq ans et un jour, en plein Océan Indien, je me suis dit « je suis pas à ma place, j'ai rien à faire ici ».

**« Il y a un événement qui a déclenché ça ? »**

« Ben non mais j'avais rien à faire là, c'était pas ma place. Je me suis dit « qu'est-ce que je fous là, je suis pas à ma place ». Je me rappelle, j'étais sur le pont, j'avais le walkman à l'époque avec la musique classique en pleine mer, je regardais le ciel, je me suis dit « qu'est-ce que je fous là ?! ».

Donc je suis allée voir mon Capitaine pour lui dire « je démissionne ». Il m'a dit « Mais personne démissionne de la Marine ». « Si, moi. J'ai rien à faire là ». Donc j'ai démissionné, on m'a même débarquée. On était en cours de mission, on a eu la date, le bateau est arrivé à Toulon, on m'a mis dans un zodiac, on m'a jetée mais ça me convenait.

**« Et à ce moment-là, pendant ces années sur les bateaux, il y avait des envies pour les vêtements féminins ou c'était mis de côté complètement dans votre tête ? »**

« Non, c'était carrément obstrué. C'était obstrué et c'est pour ça qu'à un moment j'étais fade, il me manquait quelque chose. C'est pour ça qu'avec le recul je pense que c'était pas tout à fait un hasard que j'ai choisi d'aller là. Mais non c'était obstrué déjà par le rythme. C'est vrai que j'ai la chance d'avoir fait plein de pays. Non je regrette pas du tout, j'ai fait plein

plein de choses très très riches avec plein de pays et peut être que j'étais allée chercher cette réponse un jour de me dire « *non je suis pas à place, il faut que je change* ».

Donc j'ai tout quitté et donc je suis rentrée chez ma mère. A ce moment-là ma maman elle s'était remise avec un monsieur, mon beau père. Son rôle est important, on le verra après, parce que j'ai reproduit son schéma. C'est-à-dire qu'en fait l'intelligence de mon beau père c'est qu'il s'est jamais mêlé mais il a attendu qu'on lui demande son avis mais il a jamais pris part à une forme d'éducation ou autre, il est toujours resté discret. En fait, je sais qu'à chaque fois que je lui demandais quelque chose il me répondait avec plaisir, il faisait toujours attention à ce qu'il disait, c'est pas lui qui de lui-même allait dire « *pourquoi tu fais ça, faut pas faire ça* ». Il avait ce rôle discret d'attendre qu'on lui demande son avis. Et moi je trouvais ça très très bien.

Et donc après je suis arrivée à Paris pour me retrouver un métier. Alors moi à l'époque je voulais faire de la vente par correspondance et j'avais un ami qui me disait : « *Y a une pénurie dans le monde de l'informatique, y a plein d'école dans Paris, si tu fais une école tu vas avoir un métier et puis après tu feras ta vente par correspondance si tu veux* ». Je me suis dit que c'était pas bête donc j'ai profité de cette pénurie dans le monde de l'informatique pour aller faire une formation de six mois que je me suis financée à l'époque et j'ai démarré dans l'informatique. J'avais 22ans. C'était à Paris, dans une chambre de bonne, je repartais à zéro. Et alors là ça a été un peu le drame.

Au départ quand je suis partie à Paris, les cinq mois de formation, j'étais dans un mode survie en me disant « *Faut absolument que j'ai un travail, j'ai pas de bac, j'ai pas de diplôme* », ce que j'avais fait dans la Marine ça me servait en rien du tout donc là je me disais « *il me faut vraiment un travail* ». Donc pendant cinq mois j'étais dans ma formation, ma formation, ma formation. Une fois que ma formation a été finie, j'ai trouvé un travail et là, mais une semaine après, ça a été direct les magasins, les achats, la perruque et en fait là j'ai pris place dans ce rôle de femme. Et ça s'est fait tout de suite mais genre une semaine, dix jours après, parce que j'avais ma chambre de bonne, j'avais fait ma formation, j'avais mon travail et c'est comme si tout était en attente et que ça attendait que le moment. Et là c'est parti. J'étais déjà dans cette double vie. »

#### « **Au travail vous étiez en homme ?** »

« Oui parce que là j'avais 23ans donc y a 25ans, et là ces questions de transidentité, elles étaient encore très très loin de la société et là pour moi, il était hors de question d'assumer quoi que ce soit, c'était encore nouveau et puis c'était le début. On est plus travesti à ce moment-là, on se cherche un peu et après là ça a été très compliqué parce que j'étais confrontée à la transsexualité donc on est dans les années 90, y a pas d'internet, la société elle est ce qu'elle est, je fréquentais le milieu transsexuel et là c'était... ben le sida, je reviens à cette vision, c'était horrible. C'était le bois de Boulogne, c'était les clubs, enfin y avait des associations de transsexuels, j'y étais allée mais je me *disais* « *c'est pas possible, je peux pas faire ça* ». Donc ma vision elle était très étriquée et c'était la peur de me dire « *non je peux pas devenir ça* ». Dans ma tête, devenir une femme c'était pas ça donc du coup j'ai gardé la double vie.

Ce qui s'est passé en fait, j'ai eu un premier mariage. Un jour j'ai eu vraiment un coup de foudre pour une fille, c'était une Canadienne. On s'est mariés très très rapidement, j'avais 23ans, c'était vraiment le conte de fées et en fait dans ce mariage-là je me voyais, souvent j'utilise cette expression « *me sauver, me soigner* ». « *Allez c'est bon je vais me marier, ça va aller, on va faire plein de projets* », comme elle était canadienne, on s'était dit qu'on allait partir au Canada donc y avait plein de projets qui commençaient à se mettre en place donc je me raccrochais à ça en me disant « *allez, oublie tout ce que tu as vu, tout ce que tu as découvert* » dans ce milieu que j'ai fréquenté énormément. »

#### « **Et vous fréquentez ce milieu pour quelles raisons ?** »

« Ben je pense qu'au départ il y avait un peu de vie par procuration. En fait c'était bizarre, y avait une sorte de vie par procuration, par projection et puis en même temps de me dire « *non je peux pas être dans cette vie-là* » donc du coup quand j'ai rencontré cette fille, je me suis dit « *je vais me soigner* ». Mais en fait ça a même pas tenu un an parce que bon, c'était pas tout à fait à cause de ça, mais y avait le choc culturel déjà parce que c'est complètement deux visions de la vie assez différente et en fait ça revenait donc on s'est séparées.

Et là j'ai eu des années un peu compliquées parce que j'arrivais pas à trouver ma place. Et là par contre j'étais baignée dans le genre, là je savais que j'étais pas un homme, que je voulais vraiment vivre comme une femme et ben tout ce qui est protocole, tout ça, on en n'entend pas du tout parler. Je sais que je dis souvent « *Internet n'existait pas* » mais à ce moment-là, dans les années 90, aller trouver de l'information... les centres LGBT ça existait pas ou si ça existe on le sait pas, parce qu'à l'époque c'était le Minitel, les pages jaunes. Moi le premier centre associatif pour les transsexuels que j'avais trouvé, c'était dans un petit journal comme le 06, c'était Paris-Paname, c'était marqué « *Association pour travestis-transsexuels 01,...* », on pousse la porte et on voit des personnes...on se dit « *qu'est-ce que je fous là* ». Donc on était dans cet univers-là.

#### « **Du coup comme vous n'aviez pas accès à l'information, quelles explications vous donniez à ce vous ressentiez ?** »

« Ben j'en avais pas justement. Je me raccrochais toujours au livre de Maud Marin en me disant « *Je suis comme elle* ». Mais c'était très compliqué parce que j'avais pas d'explication, je disais « *je peux pas devenir ça, c'est pas possible* », j'avais en



tête le livre de Maud Marin donc j'avais plein de choses mais j'arrivais pas à m'extirper de tout ça et à me dire « *qu'est-ce que je vais faire* ». C'était vraiment très très compliqué pour moi.

Donc après, quand j'ai divorcé, ben j'ai replongé de plus belle. En fait c'est des paliers où on essaye à chaque fois d'aller un petit peu plus loin, de s'assumer un petit peu plus. Et puis après à un moment donné j'ai fui Paris. A tout mon entourage j'ai dit que j'avais quitté Paris pour m'installer au bord de la mer mais en fait c'est pas vrai du tout, Paris me faisait peur. J'avais peur, pas de tomber dans la prostitution parce que j'avais un boulot, mais je voulais fuir ce milieu parce que je voyais pas d'issue. Les seules personnes transsexuelles que je connaissais qui n'étaient pas dans ce milieu, soit elles étaient malades, elles avaient le sida, parce que le sida était quand même très présent, je trouvais pas d'issue je me disais « *si je reste à paris, ça va pas aller, je vais être malheureuse* », donc j'ai dit « *je m'en vais, je démissionne et je pars de Paris* ».

Donc là, j'ai à peu près 30ans, je fuis Paris, j'arrive sur la Côte d'Azur, à Mandelieu, et alors j'ai rejoint un vieil ami de l'époque de la Marine. Je m'installe, je retrouve un travail, toujours dans l'informatique, je redémarre sur une feuille blanche et puis, voilà, la deuxième vie parallèle elle se remet en place. Bon là, on est dans les années 95, et je sais pas quelle idée me passe par la tête, en revenant ici je me dis « *je vais retrouver une femme, ça va me guérir, j'aurais un boulot, une maison, un chien et ça va aller* ». Souvent j'ai eu cet espoir-là de dire « *je vais me marier, ça va aller, je vais guérir, ça va aller, ça va aller* ». »

**« Vous employer le verbe « *guérir* » parce que pour vous c'était une maladie ? »**

« Guérir c'est dire en fait je le voyais pas comme une maladie mais me dire « *ça va revenir normal* ». En fait, pourquoi pas maladie, mais se dire « *il faut que ça s'arrête, je vais redevenir normal* » et donc du coup je me suis remariée. J'ai rencontré quelqu'un, on s'est mariés et puis alors là, c'est là qu'on arrive sur la raison de cet entretien. C'est qu'au départ on s'est marié et au bout d'un moment, forcément, comme elle était un peu plus jeune, elle voulait un enfant et en fait c'est là où j'ai compris que je pouvais pas avoir d'enfant. En fait je voulais pas avoir d'enfant. En fait son désir de vouloir un enfant, de fonder une famille, ça a été pour moi, je me suis dit « *non, c'est pas pour moi, c'est pas mon schéma de vie, c'est pas ma vie. Si je fais un enfant déjà je vais lui mentir, moi aller dans une vie qui n'est pas la mienne* ». Du coup j'étais très malheureuse parce que je l'avais trahie mais à la base je l'aimais. »

**« Donc son désir à elle d'une vie « *classique* » vous a fait comprendre que ce n'était pas votre désir à vous ? »**

« Oui, parce que là c'était vraiment frontal. Je vais pas dire tous les jours mais presque toutes les semaines elle réclamait ce désir de maternité et moi, plus les jours ils avançaient, plus je me disais « *mais non c'est pas possible, je peux pas faire ça, c'est pas ma vie* ». »

**« Quand vous dites que vous ne vouliez pas d'enfants, c'est que vous ne vouliez pas du schéma classique « la mère, le père, l'enfant, le chien et la maison » ou que vous ne vouliez pas d'enfant ? »**

« Non, pour moi à ce moment-là, avoir un enfant c'était m'enfermer, c'était aller me mettre dans une prison parce que de tout ce que j'avais vécu avant, je savais que ça allait pas coller à un moment donné et après, par mon système de valeur, un enfant c'est un engagement et dans ma conception à moi, je me voyais pas faire un enfant et au bout d'un an dire « *je m'en vais parce que c'est pas ma vie et que je veux devenir une femme* ». Donc ça, cet engagement de parent par rapport à ce que je savais qu'il risquait d'arriver, je voulais pas faire ça. Donc du coup c'était aller me mettre dans une prison, c'était aller s'engager, en fait j'engageais plein de monde qui allait payer quelque chose alors que les gens ils avaient rien demandé. Donc j'allais faire souffrir plein de monde, donc j'étais confrontée à la valeur par rapport aux gens que j'aime et par rapport à ce qui risquait d'arriver. J'étais en conflit en fait en me disant que je pourrai pas les abandonner et « *je vais me mettre dans une prison et je sais que ça va pas aller* » donc c'était vraiment un accélérateur de révélation en me disant « *non ça va pas le faire* » donc c'est la première fois où j'étais confrontée vraiment à une demande d'enfant et c'est là où j'ai dit « *non je peux pas* » donc du coup le divorce s'est très mal passé. »

**« Votre épouse a su pour quelle raison vous refusiez d'avoir un enfant ? »**

« Elle a su en fait, ça a été très violent parce qu'à un moment elle était partie dans sa famille à Paris et donc moi j'étais seule et j'avais donc un peu le quartier libre pour justement laisser place à toute ma féminité et mon désir et en fait régulièrement je l'appelais, parce qu'elle m'avait dit « *je m'en vais mais je sais pas quand est ce que je reviens* », et donc je l'appelais pour savoir quand est ce qu'elle revenait. Et en fait, elle, dans cette phrase « *quand est-ce que tu reviens ?* », elle a pensé que j'avais une maîtresse donc en fait elle est rentrée plus tôt que prévu sans me le dire. Elle a voulu rentrer sauf que moi j'avais fermé à clef par réflexe, j'étais en femme à la maison, et elle était derrière la porte. Ça a été très très compliqué à gérer et donc j'ai fait le maximum pour tout enlever ce qui a été très très compliqué parce qu'elle frappait comme une malade derrière la porte, parce qu'elle pensait qu'il y avait une maîtresse donc là j'ai dit les choses. Et à ce moment là où j'ai vu sa détresse de femme dans les yeux, en fait à ce moment-là, j'ai dit « *plus jamais je ferai souffrir une femme, plus jamais je mettrai dans ces positions-là* » et c'est là que j'ai dit « *il faut assumer* ». Ce jour-là, c'est le jour où je me suis dit « *il faut que j'aie vraiment voir qui je suis* » et c'est à peu près à cette période-là que je suis allée voir M. L.

Parce que là j'étais perdue avec moi-même en disant « *qu'est-ce que je fais, ça va pas* ». En fait cette situation-là, où j'avais l'impression vraiment que le ciel s'écroulait, j'ai dit « *non, en fait je fais mal à plein de monde* » et du coup là j'étais vraiment très très perdue. C'est pour ça que quand vous m'avez parlé de la parentalité, je trouvais ce passage-là très intéressant parce que pour moi en tout cas, ça a été un choc et un moment décisif et un tournant parce que là ça me mettait devant mes responsabilités. Je pensais que « *si je fais ça, ça va pas être bon, ça ne me correspond pas, ma vie elle est pas là donc faut vraiment se prendre en charge* » donc ça a été des périodes très compliquées à gérer. »

#### « Comment êtes-vous arrivée à connaître M. L. ? Entre temps Internet était arrivé... ? »

« Entre-temps Internet est arrivé et puis ben comment je me souviens plus exactement mais de mémoire, c'était des forums sur internet qui parlaient des équipes officielles qui commençaient à se mettre en place, j'avais aussi entendu parler du centre LGBT et puis et donc c'est là où l'idée elle a fait son chemin et que j'ai poussé la porte. Alors j'avais poussé la porte, j'ai plus les dates exactes, j'avais poussé la porte avec M. P. qui m'avait reçue. Alors ça s'était pas très très bien passé parce que j'étais déstabilisée, j'étais vraiment pas bien dans ma tête et il avait été un peu punchy et quand je suis ressortie j'ai dit « *waou* », j'ai pleuré un petit moment et puis bon ça a fait un peu son chemin. Par contre quand je suis revenue voir M. L., là j'étais vraiment très très mal et du coup alors quand je suis venue voir M. L. je lui ai balancé plein de photos de moi et des livres parce que j'avais acheté plein de livres sur la transsexualité que j'avais lu en long en large et en travers, j'avais mis du Stabilo sur des passages qui m'avaient marquée dont un où y avait une phrase assez énigmatique qui laissait sous-entendre qu'on pouvait guérir, enfin en tout cas qu'on pouvait revenir en arrière, et je lui avais dit ça : « *Ca veut dire quoi ? Vous pouvez pas faire quelque chose pour moi, que ça revienne en arrière ? Je sais pas moi mais faites quelque chose !* ». Et je me rappelle sa phrase, il m'avait dit « *mais même pas en rêve parce que vous avez votre parcours, vous avez votre histoire* » et sa phrase elle avait vraiment résonné et donc du coup c'est là qu'on a fait vraiment la thérapie, qu'on a repris les choses. Et puis ben petit à petit, et puis là les années ont passé, la société elle a évolué et je me suis dit « *ben moi aussi je peux y arriver, trouver ma place, je peux devenir une femme dans cette société, je peux m'assumer aux yeux de tout le monde y a pas de raison que ça ne marche pas* ». Donc j'ai oublié toutes ces années avec ces essais, ces erreurs et puis petit à petit pendant deux ans je me suis reconstruite. Là j'ai vraiment laissé, ce que j'ai aimé dans ce terme *accommodation*, parce que le protocole c'est un schéma, on répond à des questions, on sait qu'il y a quelque chose à la fin, je trouve qu'on est pas assez naturelle parce qu'on se dit « *si je dis ça, ça va me porter préjudice* » alors que là avec M. L., je me suis dit « *je vais être transparente, y a pas d'enjeu, y a pas de protocole, je vais être comme je suis avec toute mon histoire, avec mes désirs avec tout et puis ben on va avancer au fur et à mesure* ». Donc au bout des deux ans, quand j'ai fait le protocole, ayant déjà fait un gros travail sur moi et avec cette double vie, parce que je vivais vraiment en tant que femme le soir et le weekend mais par contre au travail j'étais très androgyne parce que j'avais toujours peur de perdre le travail. Donc au protocole j'y suis allée dans le même état d'esprit qu'avec M. L. en me disant, parce que je trouvais que j'avais suffisamment évolué, posé des questions et commencé à trouver ma place. Donc j'y suis allée en toute tranquillité et là on revient un peu au point de départ où il y a eu le protocole à Marseille, l'opération et puis l'annoncer à mon travail, à ma famille, mes amis.

Après l'opération, j'avais 48ans et puis y a eu l'année 49 pour se remettre un peu parce qu'il faut un petit peu de temps et alors après j'aime bien dire ça, parce que y a pas de prétention mais vous allez comprendre après, pour mes 50ans je cherchais quelque chose à faire parce que 50ans c'est un tournant dans sa vie, y en a qui font un saut en parachute, moi je cherchais une idée et puis à un moment donné en rencontrant une fille, elle me parle qu'elle devait faire un rallye et que sa copine l'a laissée tomber et elle me parle du rallye des gazelles et là, ça a fait *boom* dans ma tête, parce que le rallye des gazelles je connais depuis très très longtemps mais évidemment c'était pas accessible pour moi et là ça a été une révélation, je me suis dit « *mais c'est ça que je dois faire pour mes 50ans* », je me suis dit mais « *c'est le Saint Graal !* » parce qu'en fait toute notre vie on essaye de faire attention à notre image, moi pour le travail j'essaye de faire très attention mais là je me dis « *me retrouver dans le désert au milieu de trois cents femmes dans une épreuve sans maquillage, à nue, c'est le Saint Graal, c'est le summum* ». Donc j'ai contacté la directrice du rallye pour lui expliquer, je me suis dit « *on sait jamais, je vais quand même demander* », elle m'a dit « *mais bien sûr, tu es la bienvenue, tu as tout à fait ta place sur le rallye, tu es une femme comme les autres* » et donc je me suis engagée avec cette amie qui s'appelle Ludivine et pour moi en fait, bon c'est vrai qu'on a eu la chance de gagner, tout le monde disait « *c'est génial Nathalie !* » mais moi je pleurais, plus de m'être retrouvée dans cette épreuve en plein milieu du désert, ça a été juste magique, j'en suis encore émue ! Parce qu'avec tout mon chemin c'était...

Et là on a oublié de parler de la relation.

Un peu avant l'opération, donc on revient sept ans en arrière, donc j'avais 45ans, je rencontre une fille. On se rencontre en discothèque et coup de foudre. Je me souviens, quelqu'un lui avait dit « *je vais venir avec une personne, elle est transgenre* » et puis malgré tout y a le coup de foudre. Je me souviens, elle me tire les cheveux pour voir si c'est une perruque. Et puis voilà, l'histoire commence. A ce moment-là, elle a un enfant qui a dix ans, un garçon, et puis donc du coup elle ce qu'elle avait fait, elle habitait juste à côté de son ex-mari ce qui fait qu'un weekend sur deux elle avait l'enfant et un weekend sur deux il était chez son père et la semaine elle avait son fils. Après on avait fait le choix de par nos caractères d'avoir chacun son appartement, moi c'était un peu compliqué de vivre avec son enfant parce que je voulais qu'il me voie comme une femme et en sortant du lit j'avais un peu peur de... Parce qu'il faut bien comprendre c'est qu'on avait fait le choix de pas lui dire que j'étais transsexuelle. On s'était dit « *on lui dira le jour où il posera la question* ». »

**« Donc vous avez été présentée comme la compagne de sa mère ? »**

« Oui exactement. D'ailleurs l'anecdote c'est que quand on s'est rencontrées, il est venu me voir parce que sa mère lui avait dit que j'étais dans l'informatique. Sa Game boy ne marchait plus depuis deux ans et il me fait « *tu peux me la réparer ?* » alors je la prends et franchement j'ai eu un coup de flair, je vois qu'il y a un problème avec la date donc je change la date et ça marche. Donc là j'étais adoptée ! Donc là du coup on s'était dit qu'on lui dirait le jour où il poserait la question et c'est vrai que de par nos caractères on préférerait avoir chacun nos appartements donc du coup un weekend sur deux j'étais avec Fanny et un weekend sur deux on était à trois avec Thibault. Après il m'arrivait souvent, parce que Fanny est commerciale, donc comme elle partait en déplacement donc ça m'arrivait fréquemment de garder Thibault le soir, de lui faire à manger et de l'emmenner à l'école le lendemain. Donc c'est pour ça que je disais que j'avais utilisé le modèle de mon beau père parce que je disais que c'était très intelligent de sa part, avec Thibault j'ai fait pareil, je me suis jamais mise dans un rôle d'éducation par contre j'attendais soit qu'il me demande ou je répondais à ses questions que quand il me demandait. Par contre j'avais plus parfois un rôle de médiatrice entre sa mère et lui. Parfois il me disait « *maman elle m'énerve* » et je lui disais « *oui mais tu devrais l'écouter un peu plus* » donc j'avais un peu ce rôle de médiatrice entre les deux. »

**« Et comment vous vous considérez par rapport à Thibault ? »**

« J'avais pas de nom. Il disait Nathalie. »

**« Mais dans votre tête vous étiez qui par rapport à lui ? »**

« J'étais avant tout la compagne de sa mère. Et alors après on a fait des vacances ensemble, ça s'est toujours bien passé. Il était très discret dans la maison mais on faisait beaucoup de repas, on jouait ensemble, après les repas on faisait les cartes ou quand il voulait faire des trucs de mangas on prenait la voiture on allait à Toulon, il adorait les salons de mangas, je veux dire on avait vraiment la petite vie de famille, en vacances, sa mère elle allait à la piscine nous on partait en ballade mais je pense que même pour lui j'étais plutôt la copine de sa mère avant de dire « *c'est ma belle-mère* ». C'était plus dans cet esprit-là. »

**« C'est arrivé qu'il vous présente à des amis ? »**

« Oui quand on allait dans les salons de mangas par exemple, à Toulon. Il disait « *la copine de ma mère* » mais quand il disait la copine, les copains ils savent pas !

Et après donc avec Fanny on est plus ensemble depuis deux ans, la relation de couple s'est terminée par contre on est encore très très très proches, y a pas un jour sans messages, donc le weekend on se voit. Là Thibault il est parti à Marseille pour ses études donc je suis partie avec eux pour l'installer donc on a été faire des courses, on a mis des trucs au mur, on est encore dans un lien même si on n'a plus de relation d'amour on a quand même conservé un lien, ce lien très fort, il est toujours là. Là par exemple, il a passé son permis, il cherche une voiture, il m'a appelée pour me demander « *Nathalie je voudrais cette voiture, qu'est-ce que tu en penses ?* » Donc on est encore dans ce cocon, on est plus ou moins une famille même si on n'est plus en couple.

D'ailleurs on aime parler de ce côté famille. Par exemple, à Noël, les parents de Fanny n'habitent pas cette région, elle me dit « *si tu veux tu viens avec nous chez mes parents avec Thibault, ça fait famille c'est cool* ». Donc souvent le mot famille est utilisé.

On a eu des moments difficiles parce qu'on s'est séparées, et là Thibault il a joué un autre rôle, c'est que moi j'avais dit « *Fanny si on est trop proches on arrivera jamais à refaire notre vie amoureuse* ». Quand je suis à Nice on me dit « *Elle est où Fanny ?* » Sur Facebook y a que nous donc je dis « *ça va pas* » parce que dans la tête des personnes qui nous entourent on est toujours en couple donc à un moment donné j'ai souhaité qu'on casse quelque chose, alors y a eu une certaine violence dans nos échanges, j'ai dit « *pendant un mois on se voit plus, on s'écrit plus* » parce que je savais pas comment faire mais le 32<sup>ème</sup> jour elle m'a téléphoné « *ça y est ça fait trente jours* ». Par contre quand sa mère était au plus mal, Thibault m'appelait pour me dire « *maman elle va pas bien* » et à l'inverse quand sa mère demande des nouvelles à Thibault et qu'il lui répond pas, moi j'envoie un petit mot à Thibault ou je l'appelle pour lui dire « *appelle ta mère, elle s'inquiète* » donc on a toujours ce lien, alors je sais pas comment le qualifier, mais il est présent. »

**« Et Thibault a fini par poser des questions ? »**

« Alors Thibault oui, il a posé la question l'année dernière. En fait c'était l'été passé, ça fait un an et demi. un jour il était à la piscine avec sa mère et je pense que lui il avait pas détecté, les petites filles elle détecte plus ça, et donc les copines à la maison, un jour une de ses copines a dû lui dire « *Nathalie est ce que...* » et donc un jour il lui a dit « *c'est vrai que ?* » il lui a pas dit « *est ce que* » mais « *c'est vrai que ?* » et donc elle lui dit « *oui* » et il a demandé « *pourquoi vous me l'avez pas dit avant ?* » et là elle lui a dit « *ben parce qu'on s'était toujours promis de te le dire le jour où tu poserais la question mais tu posais pas la question* ». Et puis il a dit « *ouais bon j'aurais bien aimé savoir* » mais bon ça a duré cinq minutes. Elle m'a appelée pour m'expliquer et puis j'ai vu Thibault deux, trois jours après donc je lui ai dit « *je sais que tu sais donc si tu veux* »

*discuter un petit peu* » mais il m'a fait comprendre que c'était presque pour lui un non-événement et donc du coup y a rien qui a changé et ça continue.

Et maintenant on va même plus loin parce que là, cet été, il a fêté ses 18ans, en septembre, et il a souhaité lui un saut en parachute et son père a souhaité venir. Bon moi j'avais toujours refusé de voir son père parce que ben j'avais pas forcément envie, même si j'ai rien contre lui à la base, mais c'était pas une situation qui était confortable. Et puis pour ses 18ans, Thibault a dit « *je voudrais que tu sois là Nathalie mais je voudrais que mon père soit là. Donc est ce que ça te dérange ?* ». Donc sans doute l'âge et puis le fait qu'on soit plus en couple, j'ai dit « *non, d'accord* » donc du coup au mois de septembre, j'ai connu le père de Thibault qui lui n'a pas forcément remarqué quelque chose parce que là, dans la vie de tous les jours, les gens qui me connaissent pas, ils font pas vraiment attention donc si je dis rien, ils se posent pas la question, en tout cas y a personne qui me fait des remarques.

Même après il a dit « *je comprends qu'elle fasse des rallyes parce qu'elle est costaud Nathalie* » et puis ça va même encore un peu plus loin maintenant parce que lui c'est un pharmacien qui arrête sa pharmacie et du coup il a plein de choses à donner qu'il voulait se débarrasser. Alors j'ai dit « *ben c'est bête du coup parce que dans le rallye y a une association qui s'appelle Cœur de gazelles qui a besoin, c'est de l'humanitaire, ils vont soigner les populations dans le désert* », donc j'ai dit « *ben pourquoi je viendrais pas vous voir et vous me donnez ce que vous voulez plus. Au moins comme ça vous savez que ça part dans le désert, je vous présenterais la directrice à Nice* » et puis il m'a dit « *d'accord* ». Du coup je dois aller chez lui pour récupérer tout ce matériel médical qu'il se sépare. Mais oui je pense que si on avait été en couple ça aurait pas été pareil.

Donc voilà un petit peu le condensé.

Et puis là effectivement maintenant depuis l'opération c'est vrai que ma vie elle a complètement changé. »

#### « **Qu'est-ce que ça a changé pour vous l'opération ?** »

« En fait c'est ce que j'appelle « *le temps disponible* ». Ce que j'appelle *le temps disponible* c'est que avant, quand on se cherche, on a notre tête qui est en permanence en ébullition, comme le petit hamster qui est dans sa roue, donc dans la tête ça va exploser, vous pensez au masculin, vous pensez au féminin, vous pensez au travail, vous pensez à la sortie d'après, vous êtes au travail vous devez aller voir les amies derrière, vous vous dites « *faut que je me change* », la tête elle explose parce qu'on est en recherche d'identité, on est en recherche de tout et après l'opération, ce qui a été vraiment flagrant, c'est de dire mais « *waou ! j'ai la tête vide et j'ai plein de temps pour faire plein de choses* » et ce temps-là, c'est ce que j'appelle *le temps disponible*.

Avant justement avoir un enfant, je le dis comme ça, c'était égoïste, j'en voulais pas parce que j'avais pas le temps, déjà c'était compliqué de s'occuper de moi alors m'occuper d'un enfant ça aurait été trop compliqué. Par contre, là si demain je rencontre une nouvelle copine qui a un enfant en fait ça serait pas pareil parce que là j'ai du temps, maintenant le temps que j'ai c'est pour faire des choses qui me font plaisir donc ce *temps disponible* c'est vraiment ça qui a changé et puis d'être sans faux-semblants avec les personnes que je rencontre, avec moi-même, d'être au travail normale, d'avoir une vie la plus normale possible, de faire les mêmes choses sans me poser de questions, en fait c'est ce temps qui est fabuleux. »

#### « **La question d'avoir ou d'élever un enfant, est ce qu'elle se pose différemment maintenant que vous êtes opérée ?** »

« En fait la question elle se pose différemment dans le sens où il m'arrive de rencontrer des filles plus jeunes qui ont 30ans qui posent la question « *est ce que tu as envie de faire un enfant ?* » alors là je leur dis : « *Faire un enfant, non* ».

Je me dis « *j'ai 50ans, l'enfant quand il aura 20ans j'aurai 70ans* », ça j'ai du mal à le concevoir, j'arrive pas à me projeter dans cet univers-là. Par contre une fille qui a un enfant, peu importe l'âge, ça ne m'effraie pas du tout parce que je le conçois de manière différente. »

#### « **Parce que dans un cas vous auriez l'impression d'avoir une responsabilité supplémentaire ?** »

« Bien sûr, d'avoir cette responsabilité de dire, l'enfant pour moi c'est un engagement, on s'engage et après y a ce côté un peu égoïste qui revient parce que là, depuis que je suis revenue du rallye, la fondatrice du rallye, avant de faire le rallye elle vous dit « *y a un avant et un après, ça vous change complètement* », et en fait moi ça m'a donné envie de me faire un bilan de compétences et ça m'a donné envie de changer de métier.

En fait le projet il était déjà muri, je devais le faire l'année dernière mais mon entreprise me l'avait refusé parce qu'il y avait des gros projets informatiques et elle voulait que je reste pour ces gros projets. Si tout va bien, en octobre 2019, j'arrête mon travail pour repartir à l'école pour devenir chef de projet événementiel dans le sport. Et c'est là que je dis y a un côté égoïste, qu'on soit transsexuel ou pas, parce que le fait d'être célibataire, de pas avoir d'enfant et de prendre un tel risque. Demain je serais maman, on peut pas prendre un tel risque, je pars dans l'inconnu, si je me plante je retrouverais un autre travail, je me débrouille, mais là au moins le risque c'est moi seule et personne d'autre. Donc y a ce petit côté-là, c'est pour ça que si je rencontre une fille qui a un enfant, je lui dirais « *voilà, j'ai ça comme projet* ». En fait cette fille elle a pas besoin de moi, son enfant elle l'a élevé sans moi, elle continuera sans moi donc y a ce côté-là un peu.... Mais en tout cas faire un enfant aujourd'hui avec une fille non, il aura 20ans j'aurai 70ans, non.

**« Et vous auriez été plus jeune... ? »**

« J'aurais eu dix ans de moins, je pense que je l'aurais fait parce que justement avec ce *temps disponible*, quand je vois mes amies qui ont des enfants, alors je suis pas du tout dans le regret parce que je me dis que si mon parcours s'est passé comme ça c'est qu'il devait se passer comme ça, mais je me dis que si on enlève dix ans je pense que je le ferais parce que c'est plein de choses que je ne connaîtrais pas. »

**« Et qui vous auraient fait envie de connaître ? »**

« Ben quand je vois parfois je me dis « ouais *ça doit être sympa, ça doit être bien* ». Quand je vois Ludivine avec qui je fais le rallye, je pense que c'est surtout l'aspect tendresse, le fait que quand sa fille elle vient et qu'elle dit « *maman* », ce côté tendresse, je pense que c'est l'apport de la tendresse et du lien maternel, je pense que c'est cet aspect-là qui est touchant et je me dis que j'aurais jamais quelqu'un qui me dit « *j'ai besoin de toi* », ce côté câliné, c'est ce côté-là quand je les vois je me dis « *c'est beau* ». Je dis « *viens voir tata Nathalie* ». »

**« L'image de vos parents vous m'en avez parlé, mais d'une manière plus générale, qu'est-ce que c'est pour vous être parent ? »**

« Pour moi parent, c'est avant tout la responsabilité, la responsabilité de l'éducation et le mot il est peut-être un peu fort mais au moins de la survie de l'enfant. C'est-à-dire qu'en fait il faut le protéger, le nourrir, l'héberger, le soigner c'est la notion de responsabilité et d'engagement. »

**« Ça me fait faire le lien avec votre père qui d'après votre discours semble incarner cette responsabilité... »**

« Oui mon père c'était le travail avant tout. Quand on était en Normandie, à un moment donné, comme il était artisan, on a déménagé dans la ville de Rouen parce qu'il n'y avait plus de travail et là il est devenu chauffeur livreur parce que, effectivement, il fallait qu'il fasse vivre sa famille. Après quand il est décédé d'un cancer et du coup à un moment ma mère elle s'occupait des enfants et en fait il a été soigné pour le cancer mais les médecins ils avaient été clairs, il en a pour un an, et dans sa tête il a été clair à un moment il s'est dit qu'il fallait protéger la famille et il a trouvé un emploi de gardienne pour ma mère. Elle a arrêté de garder des enfants et elle est devenue gardienne dans une petite résidence et du coup il y avait le logement de fonction. Nous en fait on était à l'abri, c'était une façon de nous protéger dans un endroit. Un an après, il est arrivé ce qui devait arriver et nous on était à l'abri dans ce logement de fonction. Donc voilà, pour moi c'est avant tout cette responsabilité de tout en fait, éducation, nourriture, soins. »

**« Pour vous, est ce qu'il y a une différence entre la fonction de père et la fonction de mère ? Est-ce qu'ils ont un rôle respectif ? »**

« Non, si je me positionne à notre époque, je vois pas forcément de différence. Si demain je devais me mettre en couple, même si c'est deux filles, la société elle a quand même évolué donc que ce soit l'homme ou la femme, ils travaillent de la même manière, maintenant c'est plus tabou de dire « *tu fais les courses* ». Non pour moi les rôles sont partagés. »

**« Et au niveau non du rôle mais de l'image de la mère et de l'image du père que vous pouvez avoir... »**

« Ce que je pourrais dire, c'est peut-être un peu élémentaire mais mon ressenti ça serait que, en fait, pour moi y a le côté autorité parentale c'est-à-dire que y a les deux autorités et après y a un côté peut être j'allais dire un peu plus maternel puisque mon schéma il est vraiment simple, y a la mère qui a un côté peut être un peu plus [*non audible sur l'enregistrement*] parce qu'elle donne le sein, y a ce côté peut être un peu plus protectrice. En fait, oui, mon schéma ça serait peut-être celui-là : la maman elle serait peut-être un peu plus protectrice de l'enfant en tant qu'individu et le papa peut être plus protecteur de la famille d'un point de vue global, économique si je devais aller dans le détail. C'est très conventionnel. »

**« Une question qui n'est pas directement en lien avec la parentalité : votre orientation sexuelle a toujours été la même ? Vous avez toujours été attirée par les femmes ? »**

« J'ai toujours été attirée par les femmes. J'ai eu une période à Paris où je me posais des questions parce que forcément on est confronté à cette question sexuelle donc j'ai rencontré des garçons mais j'ai su que c'était pas du tout ma sexualité et non là-dessus ça a été très clair. J'ai eu un passage de questionnements. A l'époque ces expériences sexuelles c'est quand je suis arrivée sur Paris donc je devais avoir vingt ans et en fait je me demandais si j'étais comme ça parce que j'étais homosexuel et que je voulais pas me l'avouer. En fait je pense que le fait d'avoir été chez les garçons ça a été très bref, peut être pendant un mois ou deux, c'était de me dire « *est ce que je suis homosexuel ou pas ?* » mais ça a été très rapide, je me suis dit « *t'es en train de faire n'importe quoi, oublie* ». »

Et alors du coup c'est marrant parce que dans l'esprit des gens, quand ils apprennent que je suis transsexuelle, en fait systématiquement on doit aimer les hommes. En fait moi j'explique aux personnes qui posent la question, en fait

transsexuel, le mot, il trouble l'esprit des gens. Je dis en fait transsexuelle c'est juste que j'ai transformé l'organe sexuel, j'ai changé mon genre. L'opération de sexe ne change pas la sexualité de base. Alors on me dit « *oui mais y en a plein que je connais qui étaient avec des femmes avant et qui vont avec des hommes* ». Je dis « *oui, mais la plupart ils étaient aussi avec des femmes par rapport à la société sûrement mais en général on garde sa sexualité de départ* ». Je vais même un peu plus loin, au centre LGBT, parce qu'il y a une association qui s'appelle l'ATCA, j'avais aidé à la mise en place de cette association qui fait un bon boulot mais ça a été terrible parce qu'il y a quatre-cinq ans en arrière, quand je disais qu'effectivement ma sexualité elle était vers les filles, et ben ils avaient de l'intolérance envers moi. Alors je dis « *vous vous rendez compte* », parce que pour eux je dois aimer les hommes, « *vous réclamez la tolérance de la société envers vous et moi qui marque ma différence vous comprenez pas, vous montrer de l'intolérance, ouvrez les yeux, posez-vous des questions. Parce que là vous pouvez pas réclamer quelque chose et de l'autre côté...* ». Maintenant y a quelques personnes, pas la majorité, qui commencent à dire « *moi j'aime les filles* ». Ça se fait un petit peu, tout doucement.

Moi c'est vrai que dans mes rencontres vis-à-vis des filles, c'est des rencontres c'est quitte ou double. C'est-à-dire quand je rencontre une personne, on discute, on est dans la phase un peu de séduction, y a toujours la question « *est ce que je dois dire ou pas dire ?* ». Moi je le dis. Quand c'est dans la vie de tous les jours ou des relations amicales, j'en parle jamais parce que pour moi c'est bon, c'est fini, et on passe à autre chose. Par contre, dans le cadre d'une relation intime ou de couple, je ne peux pas ne pas le dire parce que je me sens piégée quand on parle de la vie en générale. Par exemple, si on dit, je sais pas, par exemple, « *J'ai déjà été là-bas.* », « *Ah oui t'as déjà été à la Réunion, c'était quand ?* » « *Ah ben oui c'est vrai, ben c'est quand j'étais dans la Marine* », « *Ah bon t'as été dans la marine mais y avait des femmes à ce moment-là ?* » « *Oui oui* » et du coup je vais aller dans du mensonge et si je le dis pas à celle que je suis en train de séduire y a plein de choses que je peux pas raconter et je me sens étriquée, pas bien. Par contre, là où il y a quand même une certaine violence c'est que c'est quitte ou double. C'est-à-dire qu'il y a des filles qui sont complètement indifférentes et y en a qui sont dans le refus total. Bon je respecte mais quand elles sont dans le refus total, elles ne font pas dans la dentelle ! Mais bon maintenant je sais, je suis habituée, mais l'avantage comme je dis à tout le monde c'est que je suis entourée que de personnes qui m'aiment, en tout cas y a pas de faux semblant. C'est-à-dire la personne si elle est là, c'est que ça la dérange pas, si ça la dérange elle est pas là donc les personnes qui sont là sont les personnes à qui ça ne pose pas de difficultés donc ça a un avantage et un inconvénient. L'avantage c'est que ça fait du ménage mais c'est vrai que quand elles le disent, c'est un peu violent. »

**« Ces dernières années, on parle beaucoup de la binarité du genre, certains sont pour, d'autres contre, pour certains il y a deux genres, pour d'autres trois, quatre, cinq ou même un nombre illimité, pour certain c'est fluide, on peut passer de l'un à l'autre. Comment vous voyez les choses ? »**

« Alors en fait, c'était y a deux ans je crois, on a eu cette conversation avec M. L. C'était en Australie je crois, y avait quelqu'un qui avait fait l'opération qui voulait revenir en arrière et qui avait dit finalement « *je veux être neutre* ». Moi franchement, j'arrive pas à comprendre. C'est quelque chose de ce que moi j'ai vécu, je sais pas, j'arrive pas à comprendre parce que pour moi c'était tellement évident que je voulais devenir une femme qu'aujourd'hui ... un jour on m'a donné un lexique et j'ai dit « *mais j'ai mal à la tête* », en fait franchement je me suis arrêtée là, j'ai dit « *j'ai pas envie* ». En fait c'est un peu égoïste mais je me suis dit « *allez, moi j'ai trouvé ma place, je suis heureuse, j'ai trouvé ma place, je comprends, j'accepte que les gens se posent cette question mais en fait j'ai plus envie de me poser ces questions* ». Je me dis « *heureusement que moi j'avais pas tout ça !* », déjà que c'était compliqué entre deux choix, là je me dis « *les pauvres !* » ... Je me sens très très loin de ça. En fait l'histoire du neutre c'est là que j'ai un peu beugué. »

**« Donc si je comprends, pour vous il y a les hommes et il y a les femmes ? »**

« Je serais pas aussi affirmative. Je veux dire que moi personnellement j'ai réussi, pour moi c'était une évidence que je devais devenir une femme, j'ai trouvé ma place, et encore une fois c'est un peu égoïste mais c'est de dire j'accepte tout mais c'est pas mon problème. Moi j'ai donné, moi aujourd'hui ce qui m'intéresse c'est les années à venir, c'est le prochain rallye, c'est ma formation. J'ai plus envie de tout ça. Par exemple, au centre on me dit « *ça fait longtemps qu'on t'a pas vue* » alors j'y vais peut-être deux trois fois dans l'année pour dire bonjour, parce que c'est une maison qui m'a quand même accueillie, j'y ai passé du temps, j'ai du plaisir à aller les voir mais en fait je suis tellement bien maintenant, bon comme toute le monde y a des hauts et des bas, parfois au travail je suis stressée, mais j'ai plus envie de me poser ces questions. Mais je respecte, si les gens ils ont envie, je vais pas dire y a des hommes et des femmes y a rien d'autre mais c'est plus mon sujet. »

**« Vous voulez dire un petit mot de conclusion ? »**

« Juste effectivement, durant les premières années, sur la question de la parentalité, je reviens sur cette notion de responsabilité et de temps disponible. C'est vrai que pendant ces 48 ans j'avais pas le temps parce que j'étais occupée à mon bien être et effectivement maintenant j'ai du temps et que ce temps disponible, si demain je suis avec quelqu'un, je pourrais plus l'emmener à l'école, faire les devoirs, de manière beaucoup plus apaisée et avec plus de plaisir et de facilité parce que dans mon esprit je suis disponible, je suis libre pour faire ce genre de choses que avant, mais c'était hors de question, parce que j'avais pas ce temps disponible. »

**« Pour commencer, je vous laisse vous présenter »**

« Je m'appelle Cristina, je suis née au Brésil, j'ai 42ans, je suis transsexuelle.

Par rapport aux enfants, je pense que c'est une grande responsabilité, que les enfants ont besoin d'une vie économique stable, je vais pas adopter un enfant pour donner ma vie de galère, je veux pas si j'adopte un enfant, je veux que cet enfant il ait ... plus que j'avais quand j'étais enfant, je veux que lui ait de tout, qu'il ait tout tout tout de bien, je veux pas adopter un enfant comme j'ai déjà vu des gens qui adoptent, qui adoptent juste pour adopter, je veux adopter si j'étais avec quelqu'un, tout seul non parce que je suis sûre j'ai pas les conditions ..... J'ai vu ma maman, j'ai grandi avec ma maman, quand mon papa s'est séparé de ma maman j'avais 12ans, c'était dur pour rester, pour travailler, pour rester avec les enfants, pour s'occuper de la maison... j'ai vu comme j'ai vu de mon enfance, je veux pas ça pour moi, non ça c'est sûr. »

**« Vos parents ont divorcé quand vous aviez 12ans.Vous aviez des frères et sœurs ? »**

« Oui, neuf. »

**« Des garçons, des filles ? »**

« Oui, sont trois garçons et six filles, je suis le dernier, je suis le dernier oui. »

**« Vous savez si vous avez été un enfant désiré par vos parents ? »**

« Oui je suis enfant désiré, oui bien sûr, tout enfant est désiré au Brésil. Maintenant non, la famille elle a fait trop de tension. Le maximum c'est trois. Avant la familia c'était grand, y a 10, 15,20, maintenant non, c'est pas trop »

**« Est-ce que vous savez si quand vos parents vous attendaient, quand votre maman était enceinte, est ce qu'ils souhaitaient plutôt avoir une fille ou un garçon ? »**

« Ça j'ai jamais demandé. Je sais pas, je pense que ma maman, c'est une maman de la campagne, ma maman que son papa c'était portugais. Ma famille, elle est toute de campagne, et la tête d'une personne de campagne c'est pas ça, c'est plutôt comme ça. Ça n'a rien avoir si elle veut un garçon ou une fille, oui je pense, ça j'ai jamais demandé »

**« Vous diriez que les rapports entre votre père et votre mère étaient comment ? »**

« Par rapport à quoi ? »

**« Leur relation à eux, est ce qu'ils s'entendaient, comment vous les voyiez quand vous étiez petit ? »**

« Bien jusqu'à .... Mon père il cachait une relation amoureuse avec une autre fille... ma sœur elle l'a découvert et elle a dit à ma maman. Tout se passait bien mais après c'était horrible, c'est la destruction de la familia ....horrible ! Que j'ai même pas envie me rappeler, chose que je veux pas parler »

**« D'accord. La relation entre vous, votre maman et votre papa, comment est-ce qu'elle s'est poursuivie ? »**

« Après, ça se passait bien. Bon c'était juste en transition se séparé, tout s'est bien arrangé on continuait à parler avec papa. »

**« Vous êtes restée chez votre maman ou chez votre papa ? »**

« Toutes les filles sont restées avec la maman. La maman elle a demandé à toutes ses filles et même à moi, j'étais le dernier, elle a demandé devant le papa avec qui ils avaient envie de rester. La réponse c'est la majorité avec la maman. »

**« Et donc les neuf enfants sont restés avec la maman ? »**

« Oui avec la maman parce qu'au Brésil c'est, comment ça se dit?, la chef de famille c'est plutôt la maman. Le papa il travaille mais c'était la maman qui dirigeait, qui gérait toutes les problèmes, c'est plutôt la femme qui dirige. »

**« Votre maman était femme au foyer ou bien est-ce qu'elle travaillait ? »**

Avant d'être mariée, elle a travaillé, elle était professeur mais bon, mon papa, c'est une tête comme ça, les femmes elles ont pas besoin de travailler. Elle a arrêté et comme elle était avec les enfants elle est restée début de cette vie... Elle a resté jusqu'à sa mort comme femme au foyer.

**« Votre papa faisait quoi comme métier ? »**

« C'était travailleur rural euh... agriculteur et ma maman elle était héritée, héritage, elle a hérité une terrain de mon, de son père qui était portugais, qui est dans la forêt Amazonie donc c'est de cet héritage que mon père il a commencé à travailler et il fait création de buffles, de cheval tout ça.

Et après séparation on est tournés tous là-bas j'ai...je pense 17, 16-17ans, de 12 à 16-17ans.

**« Vous êtes originaire d'où au Brésil ? »**

Du sud, du sud du Brésil.

**« Tout le temps que vous êtes restée au Brésil vous êtes restée dans cette partie du pays ? »**

« Tout le temps. Je connais toute le Brésil mais juste pour faire du tourisme j'ai toujours habité cet même endroit. »

**« Vous êtes restée vivre avec votre maman. Vous vous sentiez plus proche de votre maman ou de votre papa ? »**

« De la maman. »

**« Comment ça se passait avec votre maman ? »**

« Avec ma maman, j'ai pas trop parlé parce que comme j'ai grandi en campagne, la tête de quelqu'un de campagne c'est comme je t'ai dit, c'est différent de la tête d'une personne de ville. Quand tu es maman de ville, tu es plutôt ouverte d'esprit, tu peux parler d'autres choses avec ton fils, la campagne elle.... Tu peux pas parler de sexe avec tes enfants, tu peux pas ...ça ça ça. Donc j'ai parlé mais le peu que j'ai parlé j'ai juste demandé, c'est de la curiosité, et elle me dit si oui si on peut parler sinon c'est interdit. »

**« Et avec vos frères et sœurs, comment ça se passait ? »**

« Euh...même chose, on parlait mais pas trop discuter de choses intimes, ça non, juste maintenant nous sommes frères et sœurs on grandit sur le respect, y a des choses que c'est interdit parler même quand ça a commencé, j'ai commencé ma féminité, ma transition, c'était quelque chose interdit. »

**« Quel âge vous aviez ? »**

« J'ai 18ans, après quand j'ai fait pas le service militaire parce qu'au Brésil c'était obligatoire on fait juste et on parte, j'ai fait juste l'inscription, j'ai parti, j'ai commencé un peu, même avant le service militaire j'ai commencé un peu, j'ai pris des hormones cachées de ma maman mais j'ai peur par rapport à l'apparence qui commence à changer. Après les 18ans, j'ai commencé un peu mais le souci c'est comme j'ai pas fini mes études, j'ai arrêté parce que je sens le changement, j'ai besoin arrêter, j'ai besoin faire mon choix ou je finis mes études ou je m'assume en tant que transsexuelle parce que c'était ... maintenant non c'est déjà quelque chose bien comme ça mais avant c'était presque comme ça. »

**« Qu'est-ce que vous avez fait comme études ? »**

« Euh... je suis formée comme professeur. J'ai commencé l'université mais avant c'était privé, il n'existe pas d'université publique au Brésil et le public ça a commencé début 2002, 2002 oui. Parce qu'avant c'était toutes privées. J'ai fait seulement un an d'université, j'ai fait le service social, j'ai besoin arrêté car ça coûte trop cher. Quand je rentre à l'université, je vois un grand changement, la tête des personnes de l'université c'était pas pareil de la tête des gens d'une formation professionnalisante donc la tête des gens de l'université c'est totalement différent, 100%, et donc j'ai senti que je peux pas avoir de problème mais le souci c'était vraiment l'argent, ça coûte trop. Le salaire d'un prof c'est pas trop, et l'université ça coûte trop cher et c'est pas seulement la mensualité, ça vient des transports, ça vient des matériels, ça vient de l'habit que c'était obligatoire, tout le monde c'était pareil. Tout ça, ça coûte trop cher

A cette époque, il existait seulement trois universités privées maintenant y a trop, hein, même du public, maintenant je pense qu'il y a quatre au moins dans ma ville mais avant c'était bien difficile pour faire des études. Même pour finir mes études comme professeur, j'ai besoin de changer de ville parce que la ville que je fais en fait j'ai passé le test mais le souci c'est que si on passe le test on rentre par rapport aux points et ça me manquait un point j'ai pas rentré. Dans d'autres villes



loin, je pense deux trois heures de voiture, pour faire d'autres tests, là j'ai rentré parce que c'est pas par rapport aux points mais par rapport aux connaissances donc tu vois comme c'était difficile. »

**« Qu'est-ce qui vous plaisait dans l'idée de faire des études pour être professeur ? »**

« Ah !! Ça c'est jamais je le sais ! C'est quelque chose, j'ai grandi, je pense que c'est plutôt de ma maman, je pense que c'est plutôt ma maman quand j'ai vu elle a fait une petite école pour donner di formations gratuites de portugais quand j'ai vu ça je pense que c'est ça. Quand j'ai fini j'ai jamais exercé si je suis trop attachée à cette formation ... j'ai changé pour faire le service social. Je pense que c'est plutôt ma maman, presque un an, c'était agréable, oui, (rires) c'était agréable travailler avec des enfants. »

**« Ça vous plaisait de travailler avec des enfants ? »**

« Oui ça me plait, y a des enfants qui sont petits mais c'était agréable. »

**« Je reviens à quand vous étiez petite. Durant votre enfance, est ce que vous vous habilliez comme une petite fille ou comme un petit garçon ? »**

« Comme petit garçon mais quand ma maman elle était pas là je...bon, c'est pas voler mais je prêté « empruntiez ? » oui les vêtements de ma sœur, de ma maman. Je ramenée pour jouer, por m'habiller, pour jouer, même les jouets de ma sœur je me rappelle que...bon c'est pas volé, c'est prêté aussi tout ça je me rappelle très bien tout le temps que.... Je me rappelle que toujours j'ai choisi les filles, toujours. »

**« Vous jouiez à quoi enfant ? »**

« Ah ! de faire la cuisine je me rappelle, mais maintenant j'aime pas faire la cuisine. Je me rappelle très bien ça, je choisis toujours faire la cuisine et ... la fille, toujours. Toujours je choisis ça. »

**« Ça vous arrivait de faire des jeux de rôles avec vos frères et sœurs ou avec des amis ? »**

« Oui j'ai fait, mais toujours j'ai choisi un personnage fille, toujours, toujours je suis fille dans l'histoire. »

**« A l'école ça se passait comment avec vos camarades ? »**

« J'étais plutôt avec des filles. J'étais avec des garçons mais ces garçons c'était ... Mais quand j'ai commencé ma transition cet moment c'était difficile j'étais des amis garçons. A école et avant, non. J'aime pas trop parler de ma vie, di filles, c'était plutôt des filles. »

**« Est ce que vous aviez l'impression d'être un peu envieuse de vos sœurs ou des filles avec qui vous étiez ? »**

« Oui parfois. A Noël, quand tout le monde se voit le cadeau, quand je vois le cadeau de ma sœur, je vois mon cadeau, ça c'est sûr, j'avais des cadeaux de voitures, quand je vois ma sœur la poupée, di fille, oui c'est sûr je vois mais j'ai pas parlé je suis...comme je vous ai dit, dans la familia on grandit mais c'était quelque chose c'était presque interdit de parler. On grandit et si on fait des bêtises ma maman elle a juste voir et voilà et on s'arrête. Même si j'aime pas elle dit « *tu as aimé ?* » et oui c'est sûr que j'ai pas aimé mais j'ai dit oui. »

**« A quel moment vous avez eu l'impression d'appartenir au sexe féminin ? »**

« Je pense que ça a commencé quand je suis enfant, vers 5-6ans oui, je pense que ma maman elle savait de ça parce que parfois elle voit comme je jouais avec des autres enfants, toujours avec des filles, des jeux de ma sœur, quand on fait la cuisine, je pense qu'elle a savoir ça. Je pense, elle avait juste pas envie de parler. »

**« Vous pensez qu'elle a réagi comment par rapport à ça ? Est-ce que vous pensez qu'elle a agi pour que vous restiez dans votre sexe biologique ? »**

« Non elle a jamais interféré à ça. Ni mon père. On grandit et elle a dit on va faire tout pour tu sois heureuse. Tout le temps elle a dit ça même quand j'ai fait l'école elle a dit c'est ton choix. »

**« Et votre papa, vous pensez qu'il se doutait lui ? »**

« J'ai jamais parlé, non non non. »

**« Vers 5-6ans, comment ça vous est venu ? »**

« Seulement quand y a des garçons qui va jouer je peux pas, je préfère rester dans la cuisine. C'est quelque chose incroyable parce que quand je suis enfant, je préfère rester dans la cuisine, comment ma maman elle a fait manger pour apprendre bien, comment elle fait la couture, mais j'ai jamais appris. Maintenant bon, je suis en tête très différent, je pense que la fille a besoin pas seulement rester chez elle mais quand je suis enfant je préférais tout ce qui est de fille. »

**« Qu'est-ce que vous vous êtes dit ? « Il y a une erreur, j'ai un corps de garçon mais je suis une fille » ? »**

« Je sais qu'il y a quelque chose différent mais j'ai jamais questionné parce que je savais pas. Toute mon adolescence, j'ai jamais entendu parler transsexuel. Le grand changement c'est la puberté. Je sais c'est une grande différence parce que je pensais une chose et mon corps ça vient autre chose mais je sais pas quoi.

J'ai commencé à voir des choses qui parlent de la transsexualité quand je suis rentrée à l'université. J'ai commencé, j'ai fait des amis qui étaient déjà transsexualité et qui avaient commencé sa transition. C'est pour ça je pense que j'ai commencé très tard ma transition. J'ai commencé ma transition presque 24ans. Au Brésil c'était très tard parce que normalement la transsexuel ça commence 12-13ans je pense, c'est très tard 24, pour moi c'est très tard. »

**« Et la puberté ? »**

« Le moment terrible dans ma puberté c'est 17-18ans. C'était très tard car le poil ça a commencé à pousser très tard. La chose que j'ai détestée, c'est la barbe. C'est à 17-18ans que ça a poussé, trop même, ça j'ai détesté, vraiment ça j'ai détesté. Pas trop le corps mais la barbe c'était quelque chose immonde, horrible. Toujours quand je fais ma douche, je me rasais. Même si rien je me rasais parce que je me supporte plus dans le miroir. Quand j'ai fait 20-21ans, j'ai commencé à faire cela à la pince pour pas raser parce que si je rase deux- trois jours, ça vient trop. J'ai commencé à faire la pince parce que je ne supporte plus, c'est horrible. »

**« Comment s'est passé le début de votre vie sentimentale et de votre vie sexuelle ? »**

« Ah ça aussi c'était très tard, parce que l'adolescence c'était quelque chose perturbée pour moi. Je sais pas qu'est-ce que je suis donc j'ai senti de l'attraction pour garçons mais j'ai pas le courage d'y aller. Ma première relation j'ai attendu jusqu'à vingt ans, c'était très tard, t'imagines ! J'ai perdu toute mon adolescence ! Parce que toujours j'avais dans ma tête « *qui je suis ?* ». Ça me bloquait parce que je me disais « *Pourquoi j'aime pas les filles ?* », « *Pourquoi je suis pas comme un garçon ?* ». J'essayais de draguer mais ah c'était horrible dans ma tête je me disais « *non ça c'est pas pour moi* ». C'est comme si je me drague moi-même (rires). Non, ça je veux vraiment pas. Là je me dis « y a quelque chose différent ». Je sais pas c'est quoi mais y a quelque chose différent. J'ai attendu vingt ans quand j'ai commencé à avoir une histoire. J'ai vu des documentaires à l'université, j'ai commencé à voir la transsexualité et le transgenre qu'ils sont là, qu'ils ont fait la transition tout ça tout ça. J'ai commencé ma transition... vingt-quatre ans. J'ai rentré à l'université presque vingt-quatre ans. Début de mon adolescence, j'ai fait, j'arrête, j'ai fait, j'arrête, je me pique avec des hormones et j'arrête. »

**« Comment vous est venue l'idée de prendre des hormones ? »**

« A mon adolescence je l'ai fait parce que je déteste le poil et mon esthéticienne qui m'a dit que je devais prendre des hormones, ça va diminuer le poil. Je me dis je vais essayer ça. Je m'injectais des hormones, c'était clandestin, à la pharmacie. Mais j'ai fait, j'ai arrêté, j'ai fait, j'ai arrêté. J'ai commencé vraiment à 24 régulière. J'ai commencé à 24 ans, j'ai arrêté à 28 ou 27 j'ai recommencé encore et début 2013 non 2012, 2011 j'ai arrêté. J'ai commencé à 24ans et j'ai arrêté parce que quand on pique toujours au même endroit ça fait mal. Quand j'ai commencé les poils sont arrêtés. Ça a commencé l'effet, le poil est tombé, la barbe, mais pas tout car a besoin de faire laser pour la barbe, le poil aussi, le changement de corps ça vient aussi, la répartition des graisses, les seins ça pousse. »

**« Qu'est-ce que vous avez ressenti quand votre corps a commencé à se modifier ? »**

« Ah jamais parce que je sais qu'avec cette pique je peux qui je suis, avec cette pique je peux aller jusqu'au bout pour devenir qui je suis, je suis moi-même, je fais le changement de mon corps, de tout, même ma manière de penser, de vivre. Par rapport à la chirurgie j'ai commencé à voir. Au Brésil c'était un peu difficile, c'est seulement trois départements ça fait et c'est pas du tout pris en charge. »

**« A ce moment-là vous avez 24ans, vous êtes à l'université, est ce que vous aviez un peu commencé à travailler ? »**

« Oui, j'ai commencé à travailler vers 16-17ans. J'ai commencé comme vendeur. J'ai travaillé deux ou trois ans après je suis rentrée dans une boutique qui s'appelle Levi's. Au Brésil c'est pas comme ici où tu vois partout, au Brésil c'est seulement une boutique, c'est comme Dior, y'a qu'une boutique par ville, pas trop de gens qui vendent du Levi's. J'ai rentré, j'ai vu qu'il y allait avoir une boutique, j'ai passé le test et j'ai rentré comme pour faire le ménage, j'ai travaillé pour le stock, ensuite j'ai travaillé comme vendeuse, de vendeuse j'ai passé pour décorer la vitrine et après je deviens la gérante. J'ai fini

comme gérante et j'ai travaillé pour six ans et j'ai sorti parce que la boutique c'était fini. Le propriétaire il s'était tué avec la drogue. Sa femme, elle est plutôt femme au foyer, elle sait pas comment gérer et elle a préféré fermer la boutique. Après j'ai travaillé d'autres boutiques aussi, et avant de venir en France en 2010, j'ai travaillé aussi à la mairie. J'ai fait le travail administration. C'est dans le département de la culture, c'est comme la fête de la musique c'est qui qui fait c'est la mairie donc moi je suis le responsable pour évaluer combien ça va coûter. J'ai travaillé pour deux ans dans cet métier, j'ai commencé comme aide au service administratif et après j'ai passé responsable de projet. »

**« Au moment où vous travailliez chez Levi's et à la mairie vous étiez habillée comment ? »**

« En femme. A Levi's c'est quelque chose étrange parce que j'ai commencé presque comme garçon je vais dire androgyne, quand c'est fini que la boutique est fermée, j'ai les cheveux, je suis maquillée pour travailler. »

**« C'était pris comment dans le milieu du travail ? »**

« Ah c'était bien ! Ma patronne c'était quelqu'un de bien, mon patron non. Ma patronne elle m'a dit « *si tu veux je te fais la piqure* ». C'était quelqu'un bien. Mon patron c'est plutôt professionnel tout ce que je vois avec lui. J'ai jamais essayé boire un café avec lui, c'est quelque chose différent ma relation avec lui. »

**« Et à la mairie ? »**

« A la mairie, c'était bien. Y a aucune problème. On m'appelait Cristina. »

**« Le prénom Cristina vous l'avez choisi quand ? »**

« Ah ça je l'ai choisi quand j'ai travaillé pour six sept mois comme locutorio de radio. J'ai fait cette expérience. J'avais besoin de choisir un nom de fille parce que la personne qui m'a indiqué pour travailler m'a dit « *j'ai envie que tu travailles comme une fille, oui j'ai envie d'une transsexuelle, ça m'arrange* ». C'est à cet moment que j'ai choisi Cristina. »

**« Pourquoi ce choix ? »**

« C'est par rapport à une actrice qui s'appelle Cristina. C'est une actrice brésilienne. C'est par rapport à elle. Depuis que je suis petite j'ai commencé à la voir sur la télé, j'ai adoré. »

**« Est que ce vous avez l'impression qu'être transsexuelle a pu être un frein dans vos relations, dans votre vie sentimentale et dans votre vie sexuelle ? »**

« Hmm, si ma condition de transsexuelle peut me donner problème ? hmm, non mais je vais vous parler une chose parce que j'ai fait toute ma vie ...je suis comme je sais pas comment ça se dit en français au Brésil en portugais ça se dit [*non audible sur l'enregistrement*].

J'ai passé par toute la transition, j'ai grandi avec ma tête, je suis toujours comme je suis mais j'ai grandi avec une apparence de garçon, j'ai passé mon adolescence comme presque un gay juste l'apparence androgyne et après 24ans jusqu'à aujourd'hui j'ai commencé l'apparence de fille. En fille juste à 35ans apparence de fille mais sinon j'ai arrêté tout ce trajet, j'aime pas me mélanger, je préfère me comporter comme une fille, vraiment fille, je parle du langage, du comportement, de choses comme normalement on donne la population LGBT. »

Tout ce trajet j'ai arrêté parce que j'ai vu que c'était pas un comportement de fille. Le comportement du marcher, du parler tout ça j'ai changé. Je suis quelqu'un qui est passé par toute ma phase.

Aujourd'hui je suis comme, je me sens comme une fille, je suis une fille.

La phase difficile c'était quand j'étais adolescente parce que comme je suis androgyne, le garçon il vient sur moi en pensant que je suis gay et je suis pas gay, je suis une fille, et le gay il a une relation comment se dit ? Il y a pas une position, dans une relation sexuelle, il y a pas seulement un homme et une femme, tous les deux ils peuvent s'amuser et pour moi ça c'était horrible. La phase compliquée avec les garçons c'est cette phase. »

**« Actuellement vous êtes en couple ? »**

« Pas couple. En couple j'étais avant, parce que pour moi couple c'est quand tu es avec quelqu'un depuis au moins un an. Au Brésil tu dis tu es [*non audible sur l'enregistrement*]. C'est quand tu pars seulement en weekend, tu es libre, tu viens, tu sors, mais pour moi ça c'est pas le couple, on va juste passer le temps, on va s'amuser, on va au restaurant, on va au cinéma mais c'est pas un couple, c'est un chéri seulement. »

**« Vous avez un chéri en ce moment ? »**

« Oui, on passe les weekends, on passe weekends mais c'est quelqu'un avec qui on reste bien clair. C'est quelqu'un qui rêve de faire sa famille, de faire un garçon et ça je suis sûre que jamais je pourrais lui donner. »

**« Comment s'appelle votre chéri ? »**

« Alberto. »

**« Donc vous me dites qu'Alberto veut des enfants. Vous en avez discuté ? »**

« Oui, on en a discuté. C'est pour ça que je sais que le moment où il trouve quelqu'un qui lui va faire son projet, c'est fini. Donc pour moi c'est pas un couple, on passe des moments. »

**« Vous, dans l'idéal, quelle que soit la manière, vous souhaiteriez avoir un enfant ? »**

« Je suis pas égoïste, je veux pas avoir un enfant juste pour satisfaire mon copain, ça jamais. »

**« Est-ce que c'est quelque chose que vous souhaiteriez vous, sans parler d'Alberto ? »**

« Non, pour moi non. Je parle par rapport à la condition difficile de vie de cet enfant car je sais ma condition, je peux pas donner une bonne condition aux enfants. »

**« Pour quelle(s) raison(s) ? »**

« Parce que je pense que pour avoir un enfant, on besoin donner une bonne vie à cet enfant. J'ai besoin habiller, de donner manger cet enfant, j'ai besoin donner un bon création. Ça je sais que je peux donner un bon création mais d'autres choses parce que je veux pas voir mon enfant, fils, enfant de... Je veux pas, je peux pas, j'ai pas l'argent. »

**« Donc c'est pour une question financière ? »**

« Voilà, je veux pas priver mon fils comme je suis privé quand ma maman s'est séparée de mon papa. Je veux pas que mon fils passe comme j'ai passé. Je sais que ma condition financier c'est pas suffisant pour un enfant. »

**« Sans cette question de l'argent est ce que vous auriez souhaité en avoir ? »**

« Bien sûr ! (Rires) Si je gagne au million bien sûr ! Si je gagne je vais adopter 5-6 enfants. »

**« Si vous vous imaginez en tant que parent, ça serait donc par l'adoption ? »**

« Oui parce que je sais de ma condition, je peux pas avoir d'enfant, ça c'est sûr. Je préfère adopter, y a trop d'enfants, on peut pas, c'est égoïste de se dire je vais faire si y a trop d'enfants qui attendent pour être adoptés. »

**« Si vous aviez un enfant vous vous considéreriez comment ? Comme sa mère ? »**

« Comme ma mère mais je sais que c'est adopté. Jamais je vais cacher, j'ai pas le droit de cacher, il a le droit de connaître sa vraie vie, en tant qu'enfant non mais à l'adolescence oui je vais parler, j'ai besoin de parler.

Ça je sais que la maman c'était quelqu'un qui va donner son amour, son conseil, qui va grandir avec cet enfant. Ça c'est ma maman. C'est pas la maman qui va laisser l'enfant. Je trouve que ça c'est pas la maman parce que la maman c'est la personne qui va grandir avec cet enfant, qui va donner toute sa vie à cet enfant.

Je suis sûre que cet enfant quand il devient un garçon ou une fille, il a le droit de connaître son histoire et de connaître il vient d'où, il a le droit de connaître sa mère.

Je suis quelqu'un que je sais que j'ai fait ma part. S'il va voir plutôt sa mère, c'est son choix. »

**« Si vous aviez un enfant, vous lui diriez que vous êtes né homme et que vous avez fait ce parcours de transition ? »**

« J'ai besoin, je pense que j'ai toujours besoin parler vérité. Oui, j'ai besoin parler de ça, je peux pas cacher.

C'est comme ma relation avec un garçon, je commence on parle pas mais j'ai besoin de parler parce que ça déjà choque quand on parle, j'imagine si je laissais ça trop longtemps. Vraiment j'ai besoin de parler, il va m'accepter comme je suis. »

**« Comment est-ce que vous voyez le rôle d'une mère et le rôle d'un père ? Est-ce que pour vous ce sont des rôles différents ? »**

« Ah oui c'est des rôles différents. L'amour je pense que c'était pareil les deux.

Je me rappelle l'enfance de mon frère il y a des choses qu'il allait plutôt parler avec mon père. Pas ma maman, ça je pense que c'est le rôle du père, de montrer quelque chose que la maman elle peut pas parler. »

**« Comme quoi ? »**

« La vie sexuelle. Des choses respecter la fille. Je pense l'enfant il a besoin de ce contact d'un père je pense. »

**« Vous aviez quoi comme image de vos parents ? »**

« Ma maman c'était une sainte, ça c'est sûr. Mon papa, j'ai jamais été en relation. C'était une relation mais c'était pas proche comme avec ma maman. J'ai une relation bien proche avec ma maman, avec papa pas trop. »

**« Vos parents sont encore en vie aujourd'hui ? »**

« Juste mon papa. Ma maman elle est déjà décédée. »

**« Vos parents ont appris à quel moment que vous faisiez une transition ? »**

« Quand j'ai commencé vraiment le changement, j'ai vu que j'avais besoin parler. J'habitais avec ma maman jusqu'à 30 ans. Mon papa j'ai jamais parlé parce que je pense, je veux pas, il a pas le droit de savoir parce que j'ai grandi sans lui. »

**« Donc lui n'est pas du tout au courant ? »**

« Oui il est au courant mais j'ai jamais parlé avec lui de ça. Avec ma maman oui, avec mon papa j'ai jamais discuté. »

**« Votre maman, comment est-ce qu'elle a réagi ? »**

« Un peu difficile. Oui, un peu difficile comme tout le monde. C'est pour ça que j'ai dit que ma maman avait la tête de la campagne. Besoin de temps pour accepter, ça a été un choc. Elle m'a jamais rejetée, mon frère non plus jamais. »

**« Et le reste de votre famille ? »**

« Non, mon papa non plus. »

**« Les grands parents ? »**

« Non non. C'était une famille de la campagne mais si tu es heureuse tu vas faire ta vie. »

**« Vous me disiez que vous aviez vécu avec votre maman jusqu'à trente ans ? Vous faisiez quoi pour gagner votre vie à ce moment-là ? »**

« J'ai travaillé d'autres métiers. Comme j'ai dit, j'ai travaillé locutorio six mois, sept mois. Après j'ai travaillé deux ou trois magasins, j'ai travaillé en Argentine. En Argentine j'ai parti à 27ans. J'ai passé seulement cinq mois. Je suis partie avec mon rêve mais il s'est pas réalisé. C'était de travailler dans mon métier, d'autres métiers mais ça a pas marché. C'était un peu difficile là et ahi j'ai tombé sur la prostitution, j'ai travaillé cinq mois après j'ai dit non c'était difficile... Ensuite j'ai rentré à la mairie. J'ai dit j'ai déjà presque trente ans, j'ai besoin de faire quelque chose sinon c'est trop tard et j'ai une copine, comme j'ai pas passé le conseil départemental, elle m'a dit pour travailler à la mairie. Bon j'ai dit, ça c'est un bon salaire, la chirurgie au Brésil ça coute cher, j'ai dit ça je vais voir.

J'avais une copine qui habitait déjà en France qui me demandait si je veux pas, je parlais avec elle parfois quand elle passait les vacances au Brésil, elle demandait si je veux pas habiter ici.

J'ai demandé ici pour le changement si c'était plus facile qu'au Brésil. Elle a dit oui c'est plus facile parce qu'au Brésil c'est pas tout pris en charge.

En 2010 j'ai accepté cuando le maire est parti de là. Comme le maire il est sorti tout le monde a eu besoin sortir. Comme je suis sans travail, j'ai besoin bouger, je vais tenter ma vie en France.

La copine avant elle habitait à Paris, après elle a changé de ville, maintenant elle habite ici depuis 2011. »

**« Comment est-ce que vous avez fait pour vous installer ? Vous avez trouvé un travail ? »**

« Non, travail non. J'ai jamais travaillé, c'était un peu difficile. Bon j'ai travaillé sur la prostitution, j'avais besoin d'argent, je vais faire cet effort. »

**« Comment êtes-vous arrivée jusqu'à l'hôpital avec le Dr K. ? »**

« C'est une indication de mon endocrinologue Mme B. J'ai commencé le traitement du changement à Paris mais comme on a changé de ville, j'avais besoin de trouver un autre médecin et c'était Mme B. Elle m'a demandé si j'avais envie de faire le changement. J'ai dit que oui tout ça, elle m'a dit que c'était tout pris en charge mais elle a dit que j'avais besoin d'accompagnement avec une équipe et c'était en 2013 que j'ai commencé avec le Dr K. et M. L.. »

**« Ça a suivi son cours et si j'ai bien compris, l'opération c'est pour bientôt ? »**

« Oui pour bientôt, pour le mois de février, à Portugal, c'est moi qui a choisi. La langue le 1<sup>er</sup> après c'était la chirurgie, la technique. J'ai vu à Lyon pour savoir mais j'ai pas trop aimé la technique. J'ai pas même rentré sur la file d'attente, j'ai dit je veux pas.

Au Portugal, c'est une technique utilisation d'intestins fins pour faire le canal vaginal. Ici en France, la technique c'est inversion pénienne mais ça, ça a besoin de peau pour faire tout ça, c'est pas trop de peau pour faire cette technique. Au Portugal, comme ils utilisent de l'intestin, y a de la peau pour faire les petites et grandes lèvres. Après y a besoin de faire une chirurgie esthétique. »

**« Vous appréhendez l'opération ? »**

« Non, pour moi j'ai pas peur mais j'ai peur de choses comme thromboses. Du changement j'ai pas peur mais des choses qu'on peut faire avec la chirurgie oui. »

**« Et sur le plan de vos relations de couple, vous pensez que ça va apporter une amélioration ? »**

« Pour moi, oui. Bon toute mon couple il me voit comme une fille. Le souci c'était pour moi dans la relation, le moment des relations amoureuses. C'est quelque chose un peu difficile. La chirurgie va m'aider et sur le plan de m'habiller parce que des fois j'ai besoin de cacher, ça fait mal donc ça, ça va m'aider. Mais pas rapport à l'apparence non parce que la grande majorité des mecs me voient comme une fille donc c'est pour moi je fais la chirurgie, plutôt pour moi. »

**« Et votre ami Alberto, comme est-ce qu'il voit ça la chirurgie lui ? »**

« Ah ça y a pas trop d'interférence parce qu'il est pas mon copain. Bah comme j'ai dit, c'est mon choix, il a pas le droit de dire ça ou ça ou ça. C'est mon choix, c'est ma décision.

Je suis pas la personne qui va regretter sa décision. Je pense que la personne qui regrette c'est la personne qui a déjà une vie avant, elle a passé une vie comme un garçon. Moi j'ai jamais été comme ça. Moi j'ai passé ma petite enfance comme un garçon ensuite mon adolescence de 13 à 18ans comme androgyne après j'ai choisi ma décision voilà. Je vais pas regretter cette décision, elle vient de longtemps et l'apparence elle vient de longtemps. Je me rappelle, je mettais le vernis de ma maman à 23-24ans. Comment je vais regretter une décision que de toujours j'ai envie ? J'ai toujours pensé, comment je vais regretter, c'est impossible, j'ai toujours senti ça que je suis. »

**« Pour commencer, je vous laisse vous présenter »**

« Alors moi, je me présente, je suis Denise, d'autant plus que maintenant ils m'ont accordé le « e ». Ça s'est fait en juillet 2018. Au départ, je m'appelle Denis et le deuxième prénom c'était Michel. Mais bon j'ai jamais eu trop de problème à ce niveau-là. Et ils m'ont mis Denise, Michèle mais au niveau du sexe c'est toujours au masculin.

Alors moi, je me suis toujours sentie une fille. Ça va peut-être vous étonner ou vous allez peut-être pas le croire ou ceci cela mais moi c'est depuis l'âge de trois ans. Mes souvenirs remontent à l'âge de trois ans, je disais toujours à ma mère « *mais je suis une fille* ». Alors mes parents, parce qu'il faut replacer à leur époque, j'ai 63 ans, donc pour les parents, ma mère comprenait pas. »

**« Comment réagissaient vos parents quand vous leur disiez « je suis une fille » ? »**

« Ils comprenaient pas mais comme j'avais une mère qui était hyper protectrice, ma mère elle m'a beaucoup protégée, voilà. J'ai deux sœurs, deux frères, moi je suis la dernière. Donc ma mère m'a toujours hyper protégée parce que j'en ai toujours énormément bavé, d'abord à l'école parce que j'étais la risée, la fille ou je vous passe les détails. Mais moi, je continuais dans ma lancée parce que je me sentais pas un garçon, je me sentais une fille. Bon, j'ai continué comme ça, ma mère elle a laissé faire et tout. Moi j'étais la petite dernière, je vais pas dire que ma mère me cédaient tout mais elle voyait tellement qu'autour de moi on voulait me faire du mal et tout. »

**« Qui voulait vous faire du mal ? »**

« Les enfants, d'abord à l'école maternelle parce que j'étais déjà pas comme tout le monde et puis à l'école primaire alors là, je vous dis pas, l'école primaire ça a été vraiment une galère, on m'attendait à la sortie pour me taper, pour m'insulter, ceci cela. Mais alors j'ai eu un peu de chance, j'avais deux frères, qui comprenaient pas mais qui me défendaient. Donc fallait pas trop me toucher mais bon, je suis passée quand même par des périodes très très dures. »

**« Comment est-ce que ça se manifestait quand vous dites « j'étais déjà pas comme les autres » ? »**

« Ils voyaient déjà que j'étais différente parce que bon, je veux pas dire que j'avais des manières, mais je le disais moi : « *Mais arrête, z je suis pas un garçon moi, je suis une fille* ». Par contre les enseignants ils comprenaient pas, ils vous laissent dans un coin, ils s'occupent plus de vous. Vous êtes pas comme tout le monde, on s'occupe plus de vous. Moi la scolarité a été très dure pour moi. »

**« Et au niveau vestimentaire ? »**

« Au niveau vestimentaire, moi j'ai connu l'époque des blouses alors moi je voulais jamais l'enlever parce que pour moi ça représentait une robe. Alors quand je rentrais chez ma mère, elle disait : « *Tu enlèves ta blouse* » mais moi je disais « *non, non, je garde ma blouse* » alors ben ma mère laissait faire. »

**« Et pendant les weekends et les vacances ? »**

« Ma mère me laissait faire et puis en grandissant je commençais à toucher un peu au maquillage, je touchais aux affaires de mes sœurs. Et mes sœurs, ben ça les étonnait bien sûr, parce qu'elles comprenaient pas non plus et puis ma sœur aînée un jour elle a dit à mère : « *Maman faut que t'emmènes Denis voir un médecin parce que là c'est pas normal son comportement* ». Ça c'était à 14ans. Toute ma petite enfance ça a été ça. »

**« Votre papa réagissait comment ? »**

« Alors moi j'avais un père qui était un brave homme mais c'était le 6<sup>ème</sup> enfant de ma mère ! »

**« C'est-à-dire ? »**

« C'est ma mère qui s'occupait de tout. Mon père il travaillait, il rapportait le salaire, mais c'est ma mère qui s'occupait de tout. Mais mon père il disait rien, mais il comprenait pas. Il disait à ma mère « *c'est quand même pas normal que Denis soit pas comme ses frères, il ressemble plus à ses sœurs, y a quelque chose qui va pas* ». Mais mes parents m'ont jamais rejetée, j'ai eu cette chance-là, c'est peut-être ce qui m'a permis de garder un équilibre parce que j'ai toujours eu de l'amour de mon père comme de ma mère. »

**« Et vos grands-parents, ils étaient encore vivants à cette période-là ? »**

« J'ai connu aucun de mes grands-parents. Parce que mon père a perdu ses parents ils avaient dix-huit ans et puis ma mère a perdu son père elle avait deux ans et puis ma grand-mère, la mère de ma mère, elle est décédée j'avais trois ans donc j'ai pas de souvenirs. J'ai des souvenirs par ma sœur aînée qui a 76ans. Alors ça, c'est le premier mariage à ma mère parce qu'elle a été veuve à 19ans avec un enfant sur les bras. Et ma mère s'est remariée 8ans après avec mon père et là, elle a eu un enfant, presque tous les enfants. »

**« Vous m'avez dit que votre père travaillait, qu'est-ce qu'il faisait ? »**

« Oui, il a toujours travaillé. Mon père il travaillait dans le bâtiment, il faisait des maisons. »

**« Et votre mère ? »**

« Ma mère elle a travaillé jusqu'à ce que ma grand-mère décède. Elle a travaillé dans une usine de cartons je crois. »

**« Donc jusqu'à ce que vous ayez trois ans ? »**

« Oui, parce que ma grand-mère je l'ai jamais vraiment connue. Elle est décédée en 59 et moi je suis née en 56. »

**« Et vos parents, quelle image vous aviez d'eux ? »**

« Ben mes parents s'aimaient, moi j'ai eu des parents qui s'aimaient, de l'amour. Par contre ils se sont mariés très tard. Ils ont vécu ensemble mais ils se sont mariés très tard, en 1982. Et mon frère aîné est né en 1953 et ma mère connaissait mon père depuis 1950. »

**« Vous, vous vous sentiez plus proche de l'un de vos parents ? »**

« Alors moi, j'ai toujours été très proche de ma mère. Déjà ma mère se confiait beaucoup à moi, quand y avait des petites disputes avec mon père, ou alors les soucis de tous les jours, et ma mère se faisait énormément de souci pour moi, elle se faisait énormément de souci pour moi, pour ce que j'allais devenir, à tel point que si j'avais écouté ma mère, je serais jamais partie de chez mes parents. Mais moi mon ambition, c'était de partir de chez moi et de faire mon changement. »

**« Est-ce que vous savez si vos parents attendaient un enfant d'un sexe en particulier quand ils vous attendaient ? »**

« Alors entre deux, avant que je vienne moi au monde, ma mère elle a fait une grossesse extra-utérine, voilà. Et puis après, moi je suis venue au monde. Mais pas spécialement. Ma mère elle a eu ma sœur aînée après elle a eu mon frère, ensuite tout de suite après elle a eu ma sœur après elle a eu mon frère, entre deux elle a fait une grossesse extra-utérine et moi je suis venue après. Ça fait 53,54,55 et 56 et entre deux... »

**« Avec vos frères et sœurs... »**

« Alors avec mes frères et sœurs, à l'adolescence, y a toujours des hauts et des bas, j'ai eu un peu de mal avec mes frères mais quand y avait des problèmes avec le voisinage qui m'embêtait, vraiment parce que pour eux j'étais anormale, c'était sans arrêt des réflexions, des insultes et tout, mes frères me défendaient et mes sœurs aussi. Et je suis toujours en bon termes avec mes frères et mes sœurs parce ce sont eux qui m'ont fait mes attestations pour que je puisse avoir le changement de prénom.

Et mes neveux et nièces sont au courant aussi, et les petit neveux et nièces sont au courant. »

**« Petite vous vous sentiez plus proches de vos frères, de vos sœurs ? »**

« De mes sœurs. J'ai toujours été plus comme si j'étais comme mes sœurs. Et au moment de Noël, je ne réclamais que des jouets de fille et je ne jouais qu'avec des jouets de fille. J'ai eu les premières Barbies. Donc tout ça m'a peut-être permis ce que je suis aujourd'hui parce que même si j'en ai bavé, je suis jamais tombée dans la drogue ni tout ça. Et je pense que c'est grâce à la protection que ma mère m'a donnée.

Vous voyez j'en veux encore aux enseignants qui m'ont mise de côté, qui se sont pas du tout occupé de moi. Ça a été tout au long de mes études jusqu'à 14-16ans.

J'étais au certificat d'étude et ben j'ai pas pu le passer parce que j'ai subi tellement de choses et d'autres que ma mère m'a dit : « *tu n'y vas pas, tu restes* ». »



**« Vous êtes partie à quel âge de l'école ? »**

« A 16ans, parce qu'à mon époque c'était 16ans. Donc jusqu'à 16ans j'ai été à l'école, et à 16ans ma mère m'a dit: « *maintenant tu restes à la maison* ». Donc j'ai trouvé des petits boulots mais comme j'étais déjà en fille, je m'habillais en fille, je me maquillais un petit peu, pour trouver du travail, si vous voulez on m'en donnait mais au moment où fallait signer, ben non, on peut pas vous embaucher parce que vous êtes pas une fille.

Alors moi ce que je voulais, parce que j'ai toujours eu ce don, d'ailleurs je m'occupe de moi-même pour les cheveux, je voulais être coiffeuse. Ça c'était le métier que je voulais faire. A tel point que j'ai appris toute seule, c'est moi qui faisais les permanentes à ma mère, qui faisais les couleurs, qui coupais les cheveux, qui faisais les brushings à ma mère. Et à mes copines, parce que j'avais des copines, c'est moi qui m'occupais de leurs cheveux. Parce que j'avais ce don, comme mon père avait un don pour les peintures, pour tout ce qui est esthétique. »

**« Les copines que vous coiffiez, elles savaient que vous étiez née garçon ? »**

« Elles savaient, elles acceptaient comme j'étais. Parce que les filles comprennent mieux les choses. Parce qu'un homme c'est un homme alors qu'une femme elle comprendra mieux. »

**« Donc là vous étiez chez vos parents ? »**

« Ma sœur aînée s'est mariée en 64 donc j'étais encore chez mes parents, ensuite mon frère s'est marié, mon autre sœur s'est mariée, mon autre frère s'est marié donc moi je suis restée et je suis partie de chez mes parents j'avais 21ans ½ mais je faisais des allers retours à Paris parce que j'avais trouvé du travail chez une personne qui s'occupait des gens comme moi. »

**« Parce que vous étiez originaire d'où initialement ? »**

« De Bretagne, de Brest.

Et si voulez, ça a été une drôle de coïncidence : un jour je me promenais en ville et j'ai rencontré quelqu'un qui était comme moi. On a sympathisé et par cet intermédiaire là j'ai connu cette association qui était dans le 17<sup>ème</sup> à Paris porte Champerret. Et donc j'ai eu cette adresse et j'y suis allée parce que je voulais faire mes premières hormones pour avoir la poitrine. J'avais rien dit à mes parents parce que ma mère voulait pas entendre parler de ça, qu'elle avait toujours peur qu'on me fasse mal. Donc j'y suis allée, j'ai rencontré cette personne. C'était la clinique Champerret et l'association c'était l'AMHO, Aide aux Malades Hormonaux, parce qu'à l'époque on était malades hormonaux. C'est comme ça que j'ai fait la rencontre de cette femme, elle s'occupait de gens comme moi. C'était une personne qui était au départ kiné, qui s'est branchée, mais qui était comme ça aussi à l'origine donc elle comprenait très bien le problème. Et elle m'a proposé du travail. Donc je suis rentrée chez elle pour travailler comme employée de bureau. Je n'y connaissais rien mais je m'y suis mise petit à petit et j'y suis restée cinq ans mais bon elle profitait un peu de nous, elle nous payait pas très bien, on était logé ceci cela mais bon on était payé à coup de lance pierre mais bon ça a été le début de ma transition, de ma transformation. C'est par elle que j'ai commencé par première injection hormonale. A l'époque ça s'appelait le Progenio. Après y a eu l'Oestradiol retard. »

**« Vous aviez un suivi médical ? »**

« Alors elle nous suivait et elle travaillait avec un médecin qui nous faisait les ordonnances pour avoir les hormones qui s'appelait le Dr L., qui était un tout petit bonhomme qui était charmant et qui connaissait très bien le problème de transsexualité. »

**« Vous votre souhait à ce moment-là c'était quoi ? Seulement les hormones ? »**

« Non, je voulais aller jusqu'au bout. Je commençais par les hormones et après l'opération. C'était depuis toute petite, je disais toujours à ma mère « *Je partirai à paris et j'irai me faire opérer pour être une vraie fille* ». »

**« Je reviens un peu sur la période de l'adolescence. Comme vous avez vécu cette période de bouleversements ? »**

« Je l'ai très très mal vécue mais j'avais pas de pomme d'Adam. Par contre, j'ai eu à l'adolescence un peu une naissance de poitrine. Pas énorme mais un tout petit peu. J'étais contente, je me disais « *je vais devenir une femme* ». J'avais un petit peu de barbe mais très peu donc ça je l'ai fait enlever. Mais bon c'était pas une barbe d'homme. Donc après j'ai fait comme tout le monde, l'épilation électrique, très douloureux mais bon... »

**« Et l'époque de l'adolescence, c'est souvent la période des premiers émois amoureux... »**

« Ben j'ai eu mes premiers émois. J'ai été attirée par un garçon, à 16ans. Petite je pensais déjà aux garçons. Enfant, mon but c'était de faire ma vie avec un garçon, avec le prince charmant ! Qui n'existe pas d'ailleurs et heureusement ! Depuis

l'enfance c'était ça. Mais j'avais toujours cette idée que je serai quelqu'un de très indépendant. Parce que vu mon passé où j'en ai énormément bavé, on m'en a fait voir beaucoup, j'ai souvent pleuré, donc je me suis dit « *je me débrouillerai et j'y arriverai* ». Si vous voulez, c'est pas de l'orgueil, mais j'ai jamais cédé aux ragots des gens et puis aux gens qui m'ont fait du mal, j'ai toujours voulu leur montrer qu'ils se trompaient sur moi, qu'ils pouvaient dire ce qu'ils voulaient, ça me ferait jamais changer d'avis, et d'ailleurs j'ai jamais changé d'avis.

Donc à 16ans, j'ai rencontré quelqu'un, j'ai expliqué ce que j'étais et ça le dérangeait pas mais c'est ma mère qui a mis un terme à la relation. Bon c'était du flirt, ça aurait peut-être été plus loin mais ma mère a mis un terme, toujours par la peur qu'on me fasse du mal. Donc je lui en veux pas. Je lui en ai voulu quand tout ça est arrivé mais on change. »

**« Par la suite, comment a évolué votre vie sentimentale ? »**

« Alors au niveau de ma vie sentimentale, bon ben j'ai eu quelques petites aventures et après j'ai rencontré mon ami. Ça fait 39ans qu'on se connaît.

Quand on s'est rencontrés, à l'époque, j'avais un petit chien. Je promenais mon chien et il s'est arrêté, il m'a dit : « *Vous avez un très très joli chien. Est-ce qu'on pourrait aller boire un verre quelque part ?* » donc je lui ai dit : « *Oui mais je suis pas celle que vous croyez* ». Et il a voulu comprendre. Mais il connaissait le problème parce qu'il a un neveu qui est homosexuel. C'est pas la même démarche mais il était ouvert à comprendre ce genre de chose. »

**« Ça a posé problème dans votre relation ? »**

« Si vous voulez je pense.... Parce qu'il a une fille mais bon c'est un peu compliqué... je pense que pour lui je suis un peu la fille qu'il aurait voulu avoir. »

**« Il est plus âgé que vous ? »**

« Oui, il a 87ans, il les a eus hier. Y a 24ans de différence. Et au mois de février ça fera 39ans que je le connais mais on n'a jamais vécu ensemble parce qu'il était marié. Un jour il m'a proposé de s'installer j'ai fait : « *Non, tu es marié, t'as une femme, moi je ne suis pas pour faire du mal à quelqu'un* ». Donc c'est resté comme ça et puis si vous voulez le truc s'est fait sans forcer les choses. Moi quand mon père est décédé, y a des choses bizarres dans la vie, mon père est décédé le 9 avril et sa femme est décédée le 18 avril de la même année et puis du coup on se voit tous les jours. Mais on ne vit pas ensemble. Il a sa maison, j'ai mon studio et je suis très bien comme ça ! »

**« Je reviens sur la kiné... »**

« Alors j'ai travaillé cinq ans chez elle et après j'ai trouvé des ménages. J'ai quitté la kiné parce qu'elle est décédée. Elle est morte au volant de sa voiture d'une congestion cérébrale. Tout ça donc ça s'est terminé parce que cette femme faisait des réunions de gens comme moi. Donc on se réunissait une fois par mois dans une grande brasserie à Paris, y avait des avocats, y avait des médecins, chirurgiens pour l'opération donc si vous voulez j'ai su beaucoup de choses de tout ça. C'est là que j'ai bien appris le problème de la transsexualité, que c'était pas de ma faute, pas de la faute de mes parents, c'est un gène qu'est là et puis voilà. »

**« Pendant ces cinq ans chez la kiné donc, vous avez pris des hormones ? »**

« J'ai pris des hormones une fois par mois. Après on diminue les hormones parce que c'est des hormones faut faire attention, et après c'est une fois tous les six mois. Les hormones faut être honnêtes ça vous donne de la poitrine mais ça vous transforme pas vraiment. Ça vous enlève pas les poils des jambes, des aisselles, et ceci cela. Ça vous développe la poitrine.

J'ai fait rectifier le nez en 79, j'étais encore chez la kiné.

Mes cheveux, depuis l'âge de 16ans, je les laissais pousser et je suis tombée dans cette période là où la mode était unisexe donc si vous voulez ça a bien tombé. »

**« Vous étiez habillée en femme ou de manière androgyne ? »**

« Non quand j'étais chez mes parents, en femme androgyne, par contre quand je suis partie pour faire ma vie à Paris, je m'habillais vraiment en fille, robe ou jupe, maquillée, ...

Donc si vous voulez, j'ai fait des ménages, j'ai travaillé dans des maisons de retraite parce que là on m'a acceptée en tant que transsexuelle, en tant que femme, parce que la personne qui m'a embauchée, je vais pas dire qu'elle connaissait le problème mais elle avait un cousin qui était homosexuel. Mais ça a été sur des courtes périodes, ça a jamais été sur des longues durées. »

**« Etre transsexuelle ça a été un frein dans votre parcours professionnel ? »**

« A mon époque, oui, c'était un frein parce qu'à mon époque on était pas des gens normaux et combien de fois je l'ai entendu. A tel point qu'à 14ans, ma mère m'a emmenée voir un médecin à Rennes qui était endocrinologue et lui il a bien dit à ma mère : « *Votre garçon est d'apparence un garçon mais dans sa tête c'est une fille* », donc ça correspond à ce que je pensais de moi. »

**« Est-ce que pendant votre transition vous avez rencontré des obstacles, médicaux, psychologiques, etc... ? »**

« Non parce que quand j'ai commencé les hormones j'étais contente, je me suis dit « *ça y est, je vais devenir une femme* ». Donc j'ai fait les hormones et puis en 97 non en 90, je partais pour aller me faire opérer en Angleterre par le Dr B., à l'époque c'était en Angleterre ou en Belgique ou au Maroc par le Dr M. qui est décédé. J'avais un rendez-vous, il était venu chez cette fameuse kiné, il avait donné son accord, on a fait toutes les analyses et c'est comme ça que j'ai appris que j'étais séropositive.

Donc là ça m'a cassée. Ça m'a tout gâché parce qu'à l'époque on savait pas si on allait... Donc j'ai laissé tomber le truc de l'opération parce que je me suis dit « *ben je vais mourir* ». Donc je me suis dit « *c'est pas la peine parce que je vais y laisser ma peau* ». Et puis finalement, on a appris que j'étais séropositive mais sans somatique, je n'avais pas la maladie, elle était pas déclarée.

J'ai été suivie par le Dr D. à la Pitié Salpêtrière, qui est quelqu'un de très très bien, une femme, et elle connaissait bien le problème de la transsexualité, et puis après je suis venue ici, et c'est elle qui m'a fait connaître le Dr B. à l'Archet et le Dr B. m'a fait connaître le Dr E. Ben oui, parce que c'est pas évident quand vous arrivez dans un endroit que vous connaissez pas. En plus c'est pas facile parce qu'à chaque fois il faut que j'explique mon histoire, que je dise ce que je suis.

J'ai passé parfois par des médecins qui comprenaient pas et qui donc voulaient pas s'occuper de moi.

Je touche du bois, mes analyses ont toujours été nickelles, après c'est vrai que je fais attention.

A l'âge de 49ans, deux jours avant mon anniversaire, j'ai fait un infarctus, j'avais subi six deuils : ma tante, la sœur de mon père, un mois après ma mère, l'année d'après ma tante, la sœur de ma mère, mon père et tout de suite après la sœur de ma mère et son mari. Donc voilà, mais moi le plus gros choc ça a été de perdre ma mère. Après j'en ai fait un 2<sup>ème</sup> dans les trois ans et en 2008 j'ai fait le troisième ici. Et en 2012, j'ai fait un AVC. Je l'ai échappé belle, j'avais perdu la parole. Maintenant je l'ai ! J'ai été suivie pour ça et en 2015 j'ai eu un triple pontage. Donc là, ça a encore été le coup de massue. C'est vrai que ça, ça m'a foutu un coup, mais après j'ai relativisé, j'ai dit : « *Bon, ça sera une 2<sup>ème</sup> naissance* ». »

**« Maintenant, après cette « deuxième naissance », vous n'avez plus l'envie de vous faire opérer ? »**

« Alors si, maintenant je voudrais. Parce que vu que j'ai obtenu mes changements de prénoms et puis je prends de l'âge donc j'aimerais bien aller jusqu'au bout parce que mon but c'était ça. Dès le début, depuis l'enfance, mon but c'était d'être carrément une femme. »

**« Vous avez commencé des démarches ? »**

« Je vais en parler au Dr B. et je vais en parler à la psy que je vois. Elle est psychologue, c'est une femme formidable. Et puis faudra que j'en parle au cardiologue, si c'est possible. J'y pense sérieusement. Si c'est possible, je le fais. Si y a des risques, je ferais avec, parce que c'est pas une petite chirurgie, c'est une chirurgie de quatre heures. Bon et puis c'est vrai qu'ils se sont améliorés mais j'ai connu des personnes qui ont été opérées et qui ont eu beaucoup de problèmes après, le vagin s'était refermé, il fallait réopérer mais aujourd'hui, il y a eu beaucoup d'amélioration à ce niveau-là. »

**« Pour vous, pouvoir changer physiquement de sexe qu'est-ce que ça changerait ? »**

« C'est pour moi, c'est pas pour les autres. Pour moi, parce que bon, je pense que ça serait mieux, finir ma vie complètement, que rester entre deux comme ça. »

**« Là vous vous sentez entre deux ? »**

« Non, je me sens une femme mais y a quand même ce truc qu'est là, faut être réaliste. »

**« C'est un problème pour vous au quotidien ? »**

« Non parce que je j'y pense pas constamment, parce qu'autrement je vivrais plus, je finirais par être mal dans ma peau, j'évite. Je fais avec. »

**« Vous me disiez que vous n'avez pas eu d'enfant... »**

« Ben non parce que pour moi, j'ai du mal quand je vois des documentaires, certains transsexuels qui ont été mariés avec une femme, qui ont eu des enfants, j'ai du mal à comprendre.

Je comprends pas ça parce que moi je me suis toujours sentie une fille depuis l'âge de trois ans, j'aurais pas pu me marier et avoir des enfants, pour moi non, je peux pas. Ça je peux pas. Et je vais même plus loin, je ne suis pas pour l'adoption ou les gens du même sexe qui adoptent.

Je peux comprendre que deux hommes peuvent élever un enfant mais faut se mettre à la place de l'enfant, qu'est-ce qu'il va endurer ! Mais souvent c'est une certaine élite, ils ont fait des études, ils sont pas passés par le chemin de vie que moi j'ai pu passer, moi je suis une fille d'ouvrière donc c'est différent, quand on est un personnage de la bourgeoisie, souvent ces choses-là c'est caché ou la personne qui est homosexuelle le montre pas et le vit quand même, c'est caché quoi. Moi je suis pas vraiment pour ça. Par contre je comprends mieux deux femmes qui puissent élever des enfants parce que deux femmes ça sera toujours plus discret, que deux hommes ben c'est pas discret. »

**« Et si des techniques de procréation médicalement assistée avaient été disponibles pour vous, vous auriez souhaité y avoir recours ? »**

« Non parce que vu le passé que j'ai eu et tout, je voudrais pas que l'enfant le supporte parce qu'il y a toujours des commérages et faut penser à l'enfant. »

**« D'accord, donc c'est l'idée que votre parcours aurait risqué d'être préjudiciable à l'enfant ? »**

« Oui, tout à fait. »

**« Mais est-ce que l'idée d'être parent, d'élever un enfant c'est quelque chose que vous auriez eu envie d'expérimenter ? »**

« Alors, non, je vais être franche, ça n'a jamais été ma préoccupation. Moi du jour où j'ai fait ma transition, je me suis dit que même si j'avais été une vraie femme, je n'aurais pas eu d'enfant. Moi c'était mon idéal, c'était d'être indépendante, d'avoir quelqu'un mais moi mon idéal c'était pas d'avoir des enfants.

Moi j'ai des amis, une femme qui veut pas d'enfants, ben à la limite, ils ont du mal à comprendre. Mais moi je comprends très très bien. Je vois ma sœur aînée elle a eu un fils, elle a eu des problèmes parce qu'il faisait pratiquement 5 kg. Ma sœur Claudine elle a eu un enfant, elle a été couchée pratiquement 7 mois, elle a eu un fils, il faisait 1.7kg. Par contre mon frère il a une fille, et mon autre frère il a un garçon et une fille. Mais moi c'était pas mon idéal et ça depuis l'enfance. Alors ça, je pense quand même que c'est parce que j'ai vu le parcours de ma mère qui s'est énormément privée pour ses enfants, elle a passé sur beaucoup de choses, elle s'est sacrifiée de beaucoup de choses pour ses enfants, elle a pas pu passer le permis de conduire, elle aurait aimé mais elle l'a pas fait, elle se faisait du souci constamment pour ses enfants, elle était tout le temps en train de faire de la bouffe pour le dire vulgairement, c'était une femme au foyer et tout donc moi je me suis dit si c'est ça une femme, si c'est pour avoir des enfants, moi c'était pas mon idéal. Moi mon idéal c'était d'être indépendante et ne rien devoir et c'est ce que je fais.

Moi c'est ce que j'ai réalisé et maintenant quand je parle avec mes amies qui sont pour la plupart mariées, la plupart me donne presque raison : « *Toi au moins Pascale, t'es pas emmerdée, t'as pas de soucis à te faire pour les petits enfants* ». Alors que mes amies, elles voient pas leurs petits-enfants donc ça les travaille, elles sont malheureuses. »

**« Indépendamment du fait que vous n'ayez pas d'enfant et que vous n'en n'avez pas voulu, comment parleriez-vous du rôle de parent ? Pour vous, qu'est-ce que c'est un parent ? »**

« Pour moi, parent, c'est d'aimer son enfant, d'essayer de lui donner une bonne éducation, essayer qu'il ait une bonne situation mais surtout avant tout l'amour parce que si vous avez pas d'amour de vos parents, vous pouvez être sûr que vous plongez ou vous êtes mal dans votre peau. »

**« Est-ce que pour vous il y a une différence entre être un père et être une mère ? »**

« C'est pas la même chose. Parce qu'un père, il voit pas les mêmes choses qu'une femme. La mère, ben ça dépend, toutes les mères sont pas comme ça non plus, mais moi j'ai l'exemple de ma mère, c'était ses enfants qui passaient avant tout. Mon père, lui, il était un peu artiste donc il était un peu dans son monde, je vais pas dire qu'il s'est pas occupé de nous, il nous a donné beaucoup d'amour mais ils s'occupait pas de nous, c'est ma mère qui s'est occupée de nous. C'est l'image que j'ai eu avec ma mère et mon père mais par contre moi, je sais ce que c'est d'être sur les genoux de ses parents, moi je sais ce que c'est d'avoir des bisous. Jusqu'à l'âge de 40ans, quand je venais voir mes parents, ma mère venait me border, elle me faisait la bise, elle me disait « *dort bien ma puce* » parce qu'après mes parents se sont mis à me parler au féminin. Quand je suis partie à Paris, quand j'avais 21ans. Et à partir de là, parce que mes parents en ont enduré avec le voisinage, ils ont souffert de cette situation aussi, les gens sont méchants, moi j'entendais ils disaient « *la famille C. ils ont un enfant* »

*qu'est pas normal* » et ceci cela et tout. Donc mes parents, ils en ont souffert même s'ils me l'ont pas montré mais ils m'ont toujours défendue mais je sais qu'au fond d'eux mêmes ils en ont souffert. »

**« Vous n'avez jamais souhaité en parler avec eux de ça ? »**

« Oui oui on en a parlé. D'ailleurs j'ai quelque chose pour moi, j'ai ma conscience tranquille, c'est qu'ils ont été au courant de tout, de tout mon parcours. Ils sont partis mais ils ont été au courant de tout, rien n'a été caché. Ils savent tout.

Et quand j'ai rencontré mon ami, pour ma mère c'était une sécurité. Il discutait parfois avec ma mère au téléphone et ma mère et mon père aussi étaient très contents que j'aie une stabilité affective. J'étais pas seule même si on vivait pas ensemble, mais ils savaient qu'il y avait quelqu'un qui s'occupait de moi. »

**« Une question qui n'a pas directement de rapport. En ce moment on entend pas mal parler de la binarité du genre. Certains pensent que non, il n'y a pas que deux genres – d'un côté les femmes et d'un côté les hommes-, qui pensent qu'il y en a trois, quatre, cinq, qu'on peut passer d'un genre à l'autre. Vous, qu'est-ce que vous pensez de ça ? »**

« Alors moi j'ai vu un reportage, je crois que c'est hier. Ces enfants drag-queen. J'ai du mal à comprendre, un enfant est pas drag-queen donc derrière y a les parents qui poussent à ce genre de choses. Par contre je suis d'accord, y a eu un exemple dans *Nice matin*, un enfant qui était transsexuel donc qui n'est pas opéré parce qu'il a sept-huit ans mais il est entouré, il est pris en charge, il est transsexuel et il deviendra une fille. »

**« Mais est-ce que vous pensez que dans la vie on est soit une femme soit un homme ou que comme certains le pensent on peut être un autre genre que femme ou homme ou qu'on peut être un moment de sa vie femme puis homme, qu'on va et qu'on vient entre les deux ? »**

« Ben moi, ça, j'ai du mal à le comprendre parce qu'on est soit l'un ou soit l'autre, enfin pour moi. Pour moi on est soit l'un ou soit l'autre mais on n'est pas six mois une femme six mois un homme. Ça j'ai du mal à comprendre. Comme ce que je vous disais tout à l'heure, les transsexuelles qui ont été mariées, qui ont eu des enfants, qui se font opérer pour vivre encore avec une femme donc j'ai du mal à comprendre là. Parce que ça résout l'homosexualité. Moi de ce que je peux entendre, et je l'ai vu de près quand je travaillais pour cette fameuse Martine F., on avait eu l'exemple comme ça d'un transsexuel qui était marié, qui était père de famille et qui s'est fait opérer. Au départ il était homme, il a toujours aimé les femmes, il a jamais eu de relation homosexuelle avec un homme et un jour il a voulu devenir une femme donc ça, moi j'ai du mal à comprendre parce qu'on devient pas transsexuelle du jour au lendemain, c'est pas comme si vous allez chercher une baguette.

Moi j'ai mes deux meilleures amies, ça fait quarante-cinq ans qu'on se connaît, et qui sont dans le même cas que moi. Elles ont une vie de couple. On n'a pas été attirées par les femmes, on n'a pas fait d'enfant, on s'est pas mariées et nous c'est depuis l'enfance qu'on se sent femme, enfin fille. Moi je vous dis c'est depuis l'âge de trois ans et j'ai continué dans mon truc. Je me suis pas dit « *bon ben allez tant pis j'arrête je vais me mettre avec une fille, je vais me marier avec une fille et je vais faire des enfants* », non c'était pas mon truc. Mon truc c'était d'être une femme et de rencontrer un homme.

Ça j'ai du mal à comprendre et c'est quand même courant, parce que y en a pas mal. Bon je critique pas, chacun fait ce qu'il veut mais pour moi c'est pas des transsexuelles. »

**« Vous diriez quoi alors ? »**

« Je comprends pas le truc. Je comprends pas que du jour au lendemain, vous êtes marié depuis trente ans et d'un coup vous voulez devenir une femme. Je comprends pas moi, pour finalement se mettre avec une femme. On a l'exemple de la famille Kardashian. Le père là qui était un homme, qui a eu des enfants, et là maintenant il vit avec un transgenre qui n'est pas opéré et ils vont passer par une mère porteuse pour avoir un enfant. Non mais là c'est de la folie ! A la limite c'est même grave de laisser faire des choses comme ça, parce qu'ils pensent toujours pas au même ! L'enfant quand il va apprendre du jour au lendemain que sa mère c'est un homme, l'autre mère c'est moitié homme moitié femme, le pauvre même il va être perturbé ! Et non seulement il va être perturbé mais tout ce qu'il va subir à l'école ! C'est ça ! Donc je me dis mais les gens qui sont comme ça, est ce qu'ils y pensent à ça ? Faut quand même réfléchir un peu. Moi je pourrais pas faire ça parce que je pourrais pas faire subir à mon enfant tout ce que j'ai subi ! Parce que bon, on croit ou on croit pas, mais j'ai subi ! D'ailleurs y a des moments je me dis « *comment t'as fait pour pas plonger ?* » Et comment j'ai fait ben c'est parce que j'ai eu de l'amour, je sais ce que c'est d'avoir de l'amour. J'ai été aimée, j'ai aimé. »

**« Qu'est-ce que vous diriez pour conclure cet échange ? »**

« Ben moi ça m'a fait très plaisir parce que pour moi le Dr E. ça a été une marque de confiance, parce que je me suis dit, « *le Dr E. il pense quand même que je suis quelqu'un de fiable, que je suis pas quelqu'un d'évaporé* ». C'est pour ça que je lui ai pas refusé.

## SERMENT D'HIPPOCRATE

*Au moment d'être admise à exercer la médecine, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité.*

*Mon premier souci sera de rétablir, de préserver ou de promouvoir la santé dans tous ses éléments, physiques et mentaux, individuels et sociaux.*

*Je respecterai toutes les personnes, leur autonomie et leur volonté, sans aucune discrimination selon leur état ou leurs convictions. J'interviendrai pour les protéger si elles sont affaiblies, vulnérables ou menacées dans leur intégrité ou leur dignité. Même sous la contrainte, je ne ferai pas usage de mes connaissances contre les lois de l'humanité.*

*J'informerai les patients des décisions envisagées, de leurs raisons et de leurs conséquences.*

*Je ne tromperai jamais leur confiance et n'exploiterai pas le pouvoir hérité des circonstances pour forcer les consciences.*

*Je donnerai mes soins à l'indigent et à quiconque me les demandera. Je ne me laisserai pas influencer par la soif du gain ou la recherche de la gloire.*

*Admise dans l'intimité des personnes, je tairai les secrets qui me seront confiés. Reçue à l'intérieur des maisons, je respecterai les secrets des foyers et ma conduite ne servira pas à corrompre les mœurs.*

*Je ferai tout pour soulager les souffrances. Je ne prolongerai pas abusivement les agonies. Je ne provoquerai jamais la mort délibérément.*

*Je préserverai l'indépendance nécessaire à l'accomplissement de ma mission. Je n'entreprendrai rien qui dépasse mes compétences. Je les entretiendrai et les perfectionnerai pour assurer au mieux les services qui me seront demandés.*

*J'apporterai mon aide à mes confrères ainsi qu'à leurs familles dans l'adversité.*

*Que les hommes et mes confrères m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses ; que je sois déshonorée et méprisée si j'y manque.*

## **RESUME** :

**Introduction** : Depuis la seconde moitié du XXème siècle qui a assisté à la première opération de changement de sexe considérée comme réussie, l'intérêt pour le transsexualisme n'a cessé de grandir, tant au sein du corps médical que de la société française. La parentalité est, elle aussi, un thème d'actualité en cette époque de fortes mutations des structures familiales et devant la place grandissante accordée à l'enfant et à son éducation. Malgré la visibilité de ces deux sujets – transsexualisme et parentalité- dans l'espace public, très rares sont les recherches qui en traitent conjointement. L'expérience transsexuelle a tendance à être pensée comme un parcours essentiellement individuel et n'a de ce fait que rarement été abordée du point de vue de la famille et de la parentalité. L'expérience de la parentalité, si elle a largement été étudiée ces dernières années, y compris sur le plan des nouvelles structures familiales, l'a essentiellement été dans le cadre de l'homoparentalité. La structure familiale n'a que très marginalement été étudiée dans celui de la transsexualité.

**Objectif** : Etudier les liens existants entre transsexualité et parentalité et explorer le vécu du sujet transsexuel comme parent.

**Méthode** : Analyse du discours de sept patientes transsexuelles MtF recueilli dans le cadre d'entretiens semi-dirigés réalisés en face-à-face.

**Résultats** : Concernant les liens entre parentalité et transsexualité, il apparaît que la trajectoire transsexuelle et la trajectoire parentale s'influencent l'une l'autre dans un mouvement bidirectionnel. En effet, si la trajectoire transsexuelle est susceptible d'affecter négativement la parentalité, doit composer avec le cadre familial et peut également avoir un impact positif sur le rôle parental, la parentalité peut influencer la trajectoire transsexuelle. Concernant le rôle que revêt chez chaque patiente le fait d'être ou de ne pas être parent, il apparaît que ce choix ou ce refus de la parentalité n'est pas nécessairement en lien avec la problématique transsexuelle du sujet.

**Conclusion** : La singularité des parcours de vie et des positionnements vis-à-vis de cette question de la parentalité chez les sept patientes transsexuelles interrogées, redonnent à la transsexualité sa juste place : il s'agit non pas d'une identité mais d'une composante de l'identité du sujet.

**Mots-clés** : transsexualité – parentalité- dysphorie de genre- identité relationnelle- parentalisation